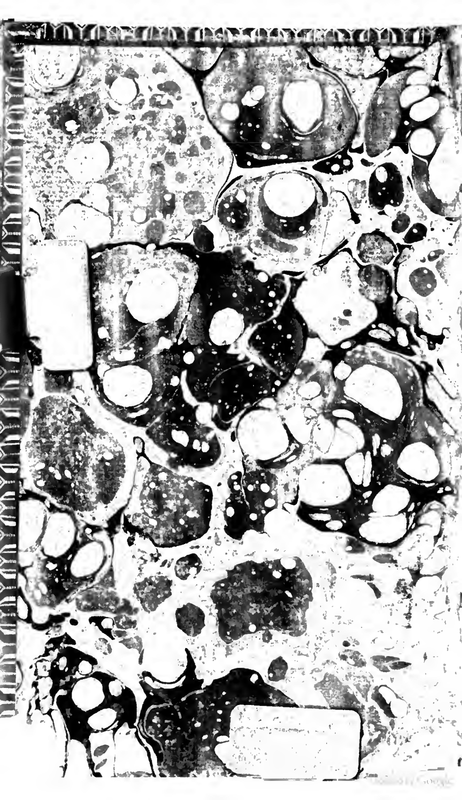






OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.



Poſt genitis hic carus erit,
nunc carus amicis.

Par la M.se du Chatelet

De la Tour, pinx 17[illegible]

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME SEIZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.



ESSAI

SUR

LES MOEURS

ET

L'ESPRIT DES NATIONS,

ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS

DE L'HISTOIRE,

DEPUIS CHARLEMAGNE

JUSQU'A LOUIS XIII.

AVIS

DES EDITEURS. (*)

NOUS avons réimprimé, le plus correctement que nous avons pu, LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE, composée d'abord uniquement pour l'illustre marquise *du Châtelet - Lorraine*, & qui sert d'introduction à l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, fait pour la même Dame. Nous avons rectifié toutes les fautes typographiques énormes, dont les précédentes éditions étaient inondées ; & nous avons rempli toutes les lacunes, d'après le manuscrit original que l'auteur nous a confié.

Ce discours préliminaire a paru absolument nécessaire, pour préserver les esprits bien faits de cette foule de fables absurdes dont on continue encore d'infecter la jeunesse. L'auteur de cet ouvrage a donné ce préservatif, précisément comme l'illustre médecin *Tissot* ajouta, longtemps après, à son Avis au peuple, un chapitre très-utile contre les charlatans. L'un écrivit pour la vérité, l'autre pour la santé.

Un répétiteur du collége Mazarin, nommé *Larcher*, traducteur d'un vieux roman grec,

(*) Cet avis est de M. de *Voltaire* lui-même, qui s'occupait d'une nouvelle édition de ses ouvrages peu de temps avant sa mort.

intitulé Callirrhoé, & du *Martinus Scriblerus* de *Pope*, fut chargé par ses camarades d'écrire un libelle pédantesque contre les vérités trop évidentes, énoncées dans la Philosophie de l'histoire. La moitié de ce libelle consiste en bévues, & l'autre en injures, selon l'usage. Comme la Philosophie de l'histoire avait été donnée sous le nom de l'abbé *Bazin*, on répondit à l'homme de collége sous le nom d'un neveu de l'abbé *Bazin* ; & l'on répondit, comme doit faire un homme du monde, en se moquant du pédant. Les sages & les rieurs furent pour le neveu de l'abbé *Bazin*.

On trouvera la réponse du neveu dans les *Mélanges historiques*, tome I, de cette édition.

INTRODUCTION. (*)

CHANGEMENTS DANS LE GLOBE.

Vous voudriez que des philofophes euffent écrit l'hiftoire ancienne, parce que vous voulez la lire en philofophe. Vous ne cherchez que des vérités utiles, & vous n'avez guère trouvé, dites-vous, que d'inutiles erreurs. Tâchons de nous éclairer enfemble : effayons de déterrer quelques monuments précieux fous les ruines des fiècles.

Commençons par examiner fi le globe que nous habitons était autrefois tel qu'il eft aujourd'hui.

Il fe peut que notre monde ait fubi autant de changements que les Etats ont éprouvé de révolutions. Il paraît prouvé que la mer a couvert des terrains immenfes, chargés aujourd'hui de grandes villes & de riches moiffons. Il n'y a point de rivage que le temps n'ait éloigné ou rapproché de la mer.

Les fables mouvants de l'Afrique feptentrionale, & des bords de la Syrie voifins de l'Egypte, peuvent-ils être autre chofe que les fables de la mer, qui font demeurés amoncelés quand la mer s'eft peu-à-peu retirée? *Hérodote*, qui ne ment pas toujours, nous dit, fans doute, une très-grande vérité, quand il raconte que, fuivant le récit des prêtres de l'Egypte, le Delta n'avait pas toujours été terre. Ne pouvons-nous pas en dire autant des contrées toutes fablonneufes qui font vers la mer Baltique? Les Cyclades n'atteftent-elles pas aux yeux mêmes, par tous les

(*) *Les notes de l'auteur font marquées par des* lettres, *& celles des éditeurs par des* chiffres.

bas-fonds qui les entourent, par les végétations qu'on découvre aifément fous l'eau qui les baigne, qu'elles ont fait partie du continent?

Le détroit de la Sicile, cet ancien gouffre de Charybde & de Scylla, dangereux encore aujourd'hui pour les petites barques, ne femble-t-il pas nous apprendre que la Sicile était autrefois jointe à l'Apulie, comme l'antiquité l'a toujours cru? Le mont Véfuve & le mont Etna, ont les mêmes fondements fous la mer qui les fépare. Le Véfuve ne commença d'être un volcan dangereux, que quand l'Etna ceffa de l'être; l'un des deux foupiraux jette encore des flammes quand l'autre eft tranquille : une fecouffe violente abyma la partie de cette montagne qui joignait Naples à la Sicile.

Toute l'Europe fait que la mer a englouti la moitié de la Frife. J'ai vu, il y a quarante ans, les clochers de dix-huit villages près du Mordick, qui s'élevaient encore au-deffus de fes inondations, & qui ont cédé depuis à l'effort des vagues. Il eft fenfible que la mer abandonne en peu de temps fes anciens rivages. Voyez Aigues-Mortes, Fréjus, Ravenne, qui ont été des ports & qui ne le font plus. Voyez Damiette, où nous abordâmes du temps des croifades, & qui eft actuellement à dix milles au milieu des terres. La mer fe retire tous les jours de Rofette. La nature rend par-tout témoignage de ces révolutions; & s'il s'eft perdu des étoiles dans l'immenfité de l'efpace, fi la feptième des pléiades eft difparue depuis long-temps, fi plufieurs autres fe font évanouies aux yeux dans la voie lactée; devons-nous être furpris que notre petit globe fubiffe des changements continuels?

Je ne prétends pas affurer que la mer ait formé, ou même cotoyé toutes les montagnes de la terre. Les coquilles trouvées près de ces montagnes, peuvent avoir été le logement des petits teftacées qui habitaient des lacs; & ces lacs, qui ont difparu par des tremblements de terre, fe feront jetés dans d'autres lacs inférieurs. Les cornes d'Ammon, les pierres étoilées, les lenticulaires, les judaïques, les gloffopètres, m'ont paru des foffiles terreftres. Je n'ai jamais ofé penfer que ces gloffopètres puffent être des langues de chien marin (1), & je fuis de l'avis de celui qui a dit qu'il vaudrait autant croire que des milliers de femmes font venues dépofer leurs *conchas Veneris* fur un rivage, que de croire que des milliers de chiens marins y font venus apporter leurs langues. On a ofé dire que les mers fans reflux, & les mers dont le reflux eft de fept ou huit pieds, ont formé des montagnes de quatre à cinq cents toifes de haut; que tout le globe a été brûlé; qu'il eft devenu une boule de verre. Ces imaginations déshonorent la phyfique. Une telle charlatanerie eft indigne de l'hiftoire.

Gardons-nous de mêler le douteux au certain, & le chimérique avec le vrai; nous avons affez de preuves des grandes révolutions du globe, fans en aller chercher de nouvelles.

La plus grande de toutes ces révolutions ferait la perte de la terre Atlantique, s'il était vrai que

(1) Voyez dans les œuvres philofophiques, l'ouvrage intitulé, *Curiofités de la nature;* & les notes des éditeurs, à la differtation fur les changements arrivés au globe.

cette partie du monde eût exifté. Il eft vraifemblable que cette terre n'était autre chofe que l'île de Madere, découverte peut-être par les Phéniciens, les plus hardis navigateurs de l'antiquité; oubliée enfuite, & enfin retrouvée au commencement du quinzième fiècle de notre ère vulgaire.

Enfin il paraît évident, par les échancrures de toutes les terres que l'Océan baigne; par ces golfes que les irruptions de la mer ont formés; par ces archipels femés au milieu des eaux; que les deux hémifphères ont perdu plus de deux mille lieues de terrain d'un côté, & qu'ils l'ont regagné de l'autre; mais la mer ne peut avoir été pendant des fiècles fur les Alpes & fur les Pyrénées : une telle idée choque toutes les lois de la gravitation & de l'hydroftatique.

DES DIFFERENTES RACES D'HOMMES.

Ce qui eft plus intéreffant pour nous, c'eft la différence fenfible des efpèces d'hommes qui peuplent les quatre parties connues de notre monde.

Il n'eft permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos, les Hottentots, les Lappons, les Chinois, les Américains, foient des races entièrement différentes.

Il n'y a point de voyageur inftruit qui, en paffant par Leyde, n'ait vu la partie du *reticulum mucofum* d'un nègre difféqué par le célèbre *Ruyfch*. Tout le refte de cette membrane fut tranfporté par *Pierre le grand* dans le cabinet des raretés à Pétersbourg. Cette membrane eft noire; & c'eft elle qui communique aux nègres cette noirceur inhérente qu'ils ne perdent que

dans les maladies qui peuvent déchirer ce tiſſu, & permettre à la graiſſe échappée de ſes cellules, de faire des taches blanches ſous la peau.

Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs lèvres toujours groſſes, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la meſure même de leur intelligence, mettent entre eux & les autres eſpèces d'hommes des différences prodigieuſes. Et ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat; c'eſt que des nègres & des négreſſes, tranſportés dans les pays les plus froids, y produiſent toujours des animaux de leur eſpèce; & que les mulâtres ne ſont qu'une race bâtarde d'un noir & d'une blanche, ou d'un blanc & d'une noire.

Les Albinos ſont, à la vérité, une nation très-petite & très-rare; ils habitent au milieu de l'Afrique; leur faibleſſe ne leur permet guère de s'écarter des cavernes où ils demeurent: cependant les Nègres en attrapent quelquefois, & nous les achetons d'eux par curioſité. J'en ai vu deux, & mille Européans en ont vu. Prétendre que ce ſont des Nègres nains, dont une eſpèce de lèpre a blanchi la peau; c'eſt comme ſi l'on diſait que les noirs eux-mêmes ſont des blancs que la lèpre a noircis. Un albinos ne reſſemble pas plus à un nègre de Guinée, qu'à un anglais, ou à un eſpagnol. Leur blancheur n'eſt pas la nôtre: rien d'incarnat, nul mélange de blanc & de brun; c'eſt une couleur de linge ou plutôt de cire blanchie: leurs cheveux, leurs ſourcils, ſont de la plus belle & de la plus douce ſoie: leurs yeux ne reſſemblent en rien à ceux des autres hommes; mais ils approchent beaucoup des yeux de perdrix. Ils reſſemblent aux Lappons

par la taille, à aucune nation par la tête, puifqu'ils ont une autre chevelure, d'autres yeux, d'autres oreilles; & ils n'ont d'homme que la ftature du corps, avec la faculté de la parole & de la penfée, dans un degré très-éloigné du nôtre. Tels font ceux que j'ai vus & examinés. (2)

Le tablier que la nature a donné aux Cafres, & dont la peau lâche & molle tombe du nombril fur les cuiffes; le mamelon noir des femmes Samoyèdes; la barbe des hommes de notre continent, & le menton toujours imberbe des Américains; font des différences fi marquées, qu'il n'eft guère poffible d'imaginer que les uns & les autres ne foient pas des races différentes.

Au refte, fi l'on demande d'où font venus les Américains, il faut auffi demander d'où font venus les habitants des terres Auftrales; & l'on a déjà répondu que la Providence qui a mis des hommes dans la Norvège, en a planté auffi en Amérique & fous le cercle polaire méridional, comme elle y a planté des arbres & fait croître de l'herbe.

Plufieurs favants ont foupçonné que quelques races d'hommes, ou d'animaux approchants de l'homme, ont péri; les Albinos font en fi petit nombre, fi faibles, & fi maltraités par les Nègres, qu'il eft à craindre que cette efpèce ne fubfifte pas encore longtemps.

(2) Voyez dans l'Hiftoire naturelle de M. de *Buffon*, (Supplément, t. IV, p. 559, édition du Louvre) la defcription d'une négreffe blanche, amenée en France, & née dans nos îles de père & mère noirs. Au refte, ce dernier fait n'eft prouvé que par des certificats, dont l'autorité, très-refpectable dans les tribunaux, l'eft très-peu en phyfique.

Il eſt parlé de Satyres dans preſque tous les auteurs anciens. Je ne vois pas que leur exiſtence ſoit impoſſible ; on étouffe encore en Calabre quelques monſtres mis au monde par des femmes. Il n'eſt pas improbable que dans les pays chauds, des ſinges aient ſubjugué des filles. *Hérodote*, au livre II, dit que pendant ſon voyage en Egypte, il y eut une femme qui s'accoupla publiquement avec un bouc dans la province de Mendès ; & il appelle toute l'Egypte en témoignage. Il eſt défendu dans le Lévitique, au chap. XVII, de s'unir avec les boucs & avec les chèvres. Il faut donc que ces accouplements aient été communs ; & juſqu'à ce qu'on ſoit mieux éclairci, il eſt à préſumer que des eſpèces monſtrueuſes ont pu naître de ces amours abominables. Mais ſi elles ont exiſté, elles n'ont pu influer ſur le genre-humain ; & ſemblables aux mulets qui n'engendrent point, elles n'ont pu dénaturer les autres races.

A l'égard de la durée de la vie des hommes, (ſi vous faites abſtraction de cette ligne de deſcendants d'*Adam* conſacrée par les livres juifs, & ſi long-temps inconnue ;) il eſt vraiſemblable que toutes les races humaines ont joui d'une vie à-peu-près auſſi courte que la nôtre. Comme les animaux, les arbres, & toutes les productions de la nature, ont toujours eu la même durée, il eſt ridicule de nous en excepter.

Mais il faut obſerver que le commerce n'ayant pas toujours apporté au genre-humain les productions & les maladies des autres climats ; & les hommes ayant été plus robuſtes & plus laborieux, dans la ſimplicité d'un état champêtre, pour lequel ils ſont nés, ils ont dû jouir d'une ſanté plus égale, & d'une

vie un peu plus longue que dans la molleſſe, ou dans les travaux mal-ſains des grandes villes. C'eſt-à-dire, que ſi dans Conſtantinople, Paris, & Londres, un homme, ſur cent mille, arrive à cent années; il eſt probable que vingt hommes, ſur cent mille, atteignaient autrefois cet âge. C'eſt ce qu'on a obſervé dans pluſieurs endroits de l'Amérique, où le genre-humain s'était conſervé dans l'état de pure nature.

La peſte, la petite vérole, que les caravanes Arabes communiquèrent, avec le temps, aux peuples de l'Aſie & de l'Europe, furent long-temps inconnues. Ainſi le genre-humain en Aſie, & dans les beaux climats de l'Europe, ſe multipliait plus aiſément qu'ailleurs. Les maladies d'accident, & pluſieurs bleſſures, ne ſe guériſſaient pas à la vérité comme aujourd'hui; mais l'avantage de n'être jamais attaqué de la petite vérole & de la peſte, compenſait tous les dangers attachés à notre nature; de ſorte qu'à tout prendre, il eſt à croire que le genre-humain, dans les climats favorables, jouiſſait autrefois d'une vie plus ſaine & plus heureuſe que depuis l'établiſſement des grands empires. Ce n'eſt pas à dire que les hommes aient jamais vécu trois ou quatre cents ans. C'eſt un miracle très-reſpectable dans la bible, mais par-tout ailleurs c'eſt un conte abſurde.

DE L'ANTIQUITÉ DES NATIONS.

PRESQUE tous les peuples, mais ſurtout ceux de l'Aſie, comptent une ſuite de ſiècles qui nous effraie. Cette conformité entre eux doit au moins nous

faire examiner fi leurs idées fur cette antiquité étaient deftituées de toute vraifemblance.

Pour qu'une nation foit raffemblée en corps de peuple, qu'elle foit puiffante, aguerrie, favante, il eft certain qu'il faut un temps prodigieux. Voyez l'Amérique; on n'y comptait que deux royaumes quand elle fut découverte; & encore dans ces deux royaumes on n'avait pas inventé l'art d'écrire. Tout le refte de ce vafte continent était partagé, & l'eft encore, en petites fociétés, à qui les arts font inconnus. Toutes ces peuplades vivent fous des huttes, elles fe vêtiffent de peaux de bêtes dans les climats froids, & vont prefque nues dans les tempérés. Les unes fe nourriffent de la chaffe, les autres de racines qu'elles pêtriffent: elles n'ont point recherché un autre genre de vie, parce qu'on ne défire point ce qu'on ne connaît pas. Leur induftrie n'a pu aller au-delà de leurs befoins preffants. Les Samoyèdes, les Lappons, les habitants du nord de la Sibérie, ceux du Kamshatka, font encore moins avancés que les peuples de l'Amérique. La plupart des Nègres, tous les Cafres, font plongés dans la même ftupidité, & y croupiront long-temps.

Il faut un concours de circonftances favorables pendant des fiècles, pour qu'il fe forme une grande fociété d'hommes raffemblés fous les mêmes lois; il en faut même pour former un langage. Les hommes n'articuleraient pas fi on ne leur apprenait à prononcer des paroles; ils ne jeteraient que des cris confus; ils ne fe feraient entendre que par fignes. Un enfant ne parle au bout de quelque temps que par imitation; & il ne s'énoncerait qu'avec une extrême difficulté,

ſi on laiſſait paſſer ſes premières années ſans dénouer ſa langue.

Il a fallu peut-être plus de temps, pour que des hommes doués d'un talent ſingulier aient formé & enſeigné aux autres les premiers rudiments d'un langage imparfait & barbare, qu'il n'en a fallu pour parvenir enſuite à l'établiſſement de quelque ſociété. Il y a même des nations entières qui n'ont jamais pu parvenir à former un langage régulier & à prononcer diſtinctement; tels ont été les Troglodytes, au rapport de *Pline;* tels ſont encore ceux qui habitent vers le cap de Bonne-Eſpérance. Mais qu'il y a loin de ce jargon barbare à l'art de peindre ſes penſées! la diſtance eſt immenſe.

Cet état de brutes, où le genre-humain a été long-temps, dut rendre l'eſpèce très-rare dans tous les climats. Les hommes ne pouvaient guère ſuffire à leurs beſoins, & ne s'entendant pas ils ne pouvaient ſe ſecourir. Les bêtes carnaſſières, ayant plus d'inſtinct qu'eux, devaient couvrir la terre, & dévorer une partie de l'eſpèce humaine.

Les hommes ne pouvaient ſe défendre contre les animaux féroces, qu'en lançant des pierres, & en s'armant de groſſes branches d'arbres; & de-là, peut-être, vint cette notion confuſe de l'antiquité, que les premiers héros combattaient contre les lions, & contre les ſangliers, avec des maſſues.

Les pays les plus peuplés furent ſans doute les climats chauds, où l'homme trouva une nourriture facile & abondante dans les cocos, les dattes, les ananas, & dans le riz qui croît de lui-même. Il eſt bien vraiſemblable que l'Inde, la Chine, les bords

de l'Euphrate, & du Tigre, étaient très-peuplés, quand les autres régions étaient presque désertes. Dans nos climats septentrionaux, au contraire, il était beaucoup plus aisé de rencontrer une compagnie de loups qu'une société d'hommes.

DE LA CONNAISSANCE DE L'AME.

QUELLE notion tous les premiers peuples auront-ils eue de l'âme? Celle qu'ont tous nos gens de campagne avant qu'ils aient entendu le catéchisme, ou même après qu'ils l'ont entendu. Ils n'acquièrent qu'une idée confuse, sur laquelle même ils ne réfléchissent jamais. La nature a eu trop de pitié d'eux pour en faire des métaphysiciens; cette nature est toujours & par-tout la même. Elle fit sentir aux premières sociétés qu'il y avait quelqu'être supérieur à l'homme, quand elles éprouvaient des fléaux extraordinaires. Elle leur fit sentir de même qu'il est dans l'homme quelque chose qui agit & qui pense. Elles ne distinguaient point cette faculté de celle de la vie; & le mot d'*Ame* signifia toujours la vie chez les anciens, soit Syriens, soit Chaldéens, soit Egyptiens, soit Grecs, soit ceux qui vinrent enfin s'établir dans une partie de la Phénicie.

Par quels degrés put-on parvenir à imaginer dans notre être physique un autre être métaphysique? Certainement des hommes uniquement occupés de leurs besoins, n'en savaient pas assez pour se tromper en philosophes.

Il se forma, dans la suite des temps, des sociétés un peu policées, dans lesquelles un petit nombre

d'hommes put avoir le loifir de réfléchir. Il doit être arrivé qu'un homme fenfiblement frappé de la mort de fon père, ou de fon frère, ou de fa femme, ait vu dans un fonge la perfonne qu'il regrettait. Deux ou trois fonges de cette nature auront inquiété toute une peuplade. Voilà un mort qui apparaît à des vivants; & cependant ce mort, rongé des vers, eft toujours en la même place. C'eft donc quelque chofe qui était en lui, qui fe promène dans l'air; c'eft fon âme, fon ombre, fes mânes; c'eft une légère figure de lui-même. Tel eft le raifonnement naturel de l'ignorance qui commence à raifonner. Cette opinion eft celle de tous les premiers temps connus, & doit avoir été par conféquent celle des temps ignorés. L'idée d'un être purement immatériel n'a pu fe préfenter à des efprits qui ne connaiffaient que la matière. Il a fallu des forgerons, des charpentiers, des maçons, des laboureurs, avant qu'il fe trouvât un homme qui eût affez de loifir pour méditer. Tous les arts de la main ont fans doute précédé la métaphyfique, de plufieurs fiècles.

Remarquons, en paffant, que dans l'âge moyen de la Grèce, du temps d'*Homère*, l'âme n'était autre chofe qu'une image aérienne du corps. *Ulyffe* voit dans les enfers des ombres, des mânes; pouvait-il voir des efprits purs ?

Nous examinerons dans la fuite, comment les Grecs empruntèrent des Egyptiens l'idée des enfers, & de l'apothéofe des morts; comment ils crurent, ainfi que d'autres peuples, une feconde vie, fans foupçonner la fpiritualité de l'âme. Au contraire, ils ne pouvaient imaginer qu'un être fans corps pût éprouver

éprouver du bien & du mal. Et je ne sais si *Platon* n'est pas le premier qui ait parlé d'un être purement spirituel. C'est-là, peut-être, un des plus grands efforts de l'intelligence humaine. Encore la spiritualité de *Platon* est très-contestée, & la plupart des pères de l'Eglise admirent une âme corporelle, tout platoniciens qu'ils étaient. Mais nous n'en sommes pas à ces temps si nouveaux, & nous ne considérons le monde que comme encore informe & à peine dégrossi.

DE LA RELIGION DES PREMIERS HOMMES.

LORSQU'APRÈS un grand nombre de siècles, quelques sociétés se furent établies, il est à croire qu'il y eut quelque religion, quelque espèce de culte grossier. Les hommes alors uniquement occupés du soin de soutenir leur vie, ne pouvaient remonter à l'auteur de la vie; ils ne pouvaient connaître ces rapports de toutes les parties de l'univers, ces moyens & ces fins innombrables, qui annoncent aux sages un éternel architecte.

La connaissance d'un DIEU formateur, rémunérateur, & vengeur, est le fruit de la raison cultivée.

Tous les peuples furent donc, pendant des siècles, ce que sont aujourd'hui les habitants de plusieurs côtes méridionales de l'Afrique, ceux de plusieurs îles, & la moitié des Américains. Ces peuples n'ont nulle idée d'un DIEU unique, ayant tout fait, présent en tous lieux, existant par lui-même dans l'éternité. On ne doit pas pourtant les nommer athées dans le sens ordinaire, car ils ne nient point l'Etre suprême; ils ne le connaissent pas; ils n'en ont nulle idée.

Les Cafres, prennent pour protecteur un insecte; les Nègres, un serpent. Chez les Américains, les uns adorent la lune, les autres un arbre. Plusieurs n'ont absolument aucun culte.

Les Péruviens étant policés adoraient le soleil. Ou *Manco Capac* leur avait fait accroire qu'il était le fils de cet astre, ou leur raison commencée leur avait dit qu'ils devaient quelque reconnaissance à l'astre qui anime la nature.

Pour savoir comment tous ces cultes, ou ces superstitions s'établirent, il me semble qu'il faut suivre la marche de l'esprit humain abandonné à lui-même. Une bourgade d'hommes presque sauvages voit périr les fruits qui la nourrissent; une inondation détruit quelques cabanes; le tonnerre en brûle quelques autres. Qui leur a fait ce mal? Ce ne peut être un de leurs concitoyens; car tous ont également souffert. C'est donc quelque puissance secrète: elle les a maltraités; il faut donc l'apaiser. Comment en venir à bout? en la servant comme on sert ceux à qui on veut plaire; en lui fesant de petits présents. Il y a un serpent dans le voisinage; ce pourrait bien être ce serpent: on lui offrira du lait près de la caverne où il se retire; il devient sacré dès-lors; on l'invoque quand on a la guerre contre la bourgade voisine, qui, de son côté, a choisi un autre protecteur.

D'autres petites peuplades se trouvent dans le même cas. Mais n'ayant chez elles aucun objet qui fixe leur crainte & leur adoration, elles appelleront, en général, l'être qu'elles soupçonnent leur avoir fait du mal; *le Maître, le Seigneur, le Chef, le Dominant.*

Cette idée étant plus conforme que les autres à la raifon commencée, qui s'accroît & fe fortifie avec le temps, demeure dans toutes les têtes, quand la nation eft devenue plus nombreufe. Auffi voyons-nous que beaucoup de nations n'ont eu d'autre DIEU que le Maître, le Seigneur. C'était *Adonaï*, chez les Phéniciens; *Baal*, *Melkom*, *Adad*, *Sadaï*, chez les peuples de Syrie. Tous ces noms ne fignifient que *le Seigneur*, *le Puiffant*.

Chaque Etat eut donc, avec le temps, fa divinité tutélaire, fans favoir feulement ce que c'eft qu'un Dieu, & fans pouvoir imaginer que l'Etat voifin n'eût pas comme lui un protecteur véritable. Car, comment penfer, lorfqu'on avait un Seigneur, que les autres n'en euffent pas auffi? Il s'agiffait feulement de favoir lequel de tant de Maîtres, de Seigneurs, de Dieux, l'emporterait, quand les nations combattraient les unes contre les autres.

Ce fut-là, fans doute, l'origine de cette opinion fi généralement & fi long-temps répandue, que chaque peuple était réellement protégé par la divinité qu'il avait choifie. Cette idée fut tellement enracinée chez les hommes, que, dans des temps très-poftérieurs, vous voyez *Homère* faire combattre les dieux de Troye contre les dieux des Grecs, fans laiffer foupçonner, en aucun endroit, que ce foit une chofe extraordinaire & nouvelle. Vous voyez *Jephté* chez les Juifs, qui dit aux Ammonites : *Ne poffédez-vous pas de droit ce que votre feigneur Chamos vous a donné? Souffrez donc que nous poffédions la terre que notre feigneur Adonaï nous a promife.*

Il y a un autre paſſage non moins fort ; c'eſt celui de *Jérémie*, chap. 49, verſet 1, où il eſt dit : *Quelle raiſon a eu le ſeigneur Melkom pour s'emparer du pays de Gad ?* Il eſt clair, par ces expreſſions, que les Juifs, quoique ſerviteurs d'*Adonaï*, reconnaiſſaient pourtant le ſeigneur *Melkom*, & le ſeigneur *Chamos*.

Dans le premier chapitre des Juges, vous trouverez que *le Dieu de Juda ſe rendit maître des montagnes, mais qu'il ne put vaincre dans les vallées.* Et au troiſième livre des Rois, vous trouvez chez les Syriens l'opinion établie, que le DIEU des Juifs n'était que le Dieu des montagnes.

Il y a bien plus. Rien ne fut plus commun que d'adopter les dieux étrangers. Les Grecs reconnurent ceux des Fgyptiens : je ne dis pas le bœuf *Apis*, & le chien *Anubis ;* mais *Ammon*, & les douze grands dieux. Les Romains adorèrent tous les dieux des Grecs. *Jérémie*, *Amos*, & S[t] *Etienne*, nous aſſurent que dans le déſert, pendant quarante années, les Juifs ne reconnurent que *Moloc*, *Remphan*, ou *Kium ;* (3) qu'ils ne firent aucun ſacrifice, ne préſentèrent aucune offrande au dieu *Adonaï*, qu'ils adorèrent depuis. Il eſt vrai que le Pentateuque ne parle que du *veau d'or*, dont aucun prophète ne fait mention ; mais ce n'eſt pas

(3) Ou *Réphan*, ou *Chevan*, ou *Kium*, ou *Chlon*, &c. *Amos*, ch. V, 26 ; Act. VII, 43.

» Si l'on ne ſavait, à n'en pouvoir douter, que les Hébreux ont adoré » les idoles dans le déſert, non pas une ſeule fois, mais habituellement » & d'une manière perſévérante, on aurait peine à ſe le perſuader. . . . . » C'eſt cependant ce qui eſt inconteſtable, d'après le témoignage exprès » d'*Amos*, qui reproche aux Iſraélites, d'avoir porté dans leur voyage » du deſert la tente du dieu *Moloch*, l'image de leurs idoles, & l'étoile » de leur dieu *Remphan*. » *Bible de Vence*, *Diſſertation ſur l'idolatrie des Iſraélites à la tête des propheties d'Amos.*

ici le lieu d'éclaircir cette grande difficulté : il ſuffit de révérer également *Moïſe*, *Jérémie*, *Amos*, & *ſaint Etienne*, qui ſemblent ſe contredire, & que des théologiens concilient.

Ce que j'obſerve ſeulement, c'eſt qu'excepté ces temps de guerre & de fanatiſme ſanguinaire qui éteignent toute humanité, & qui rendent les mœurs, les lois, la religion, d'un peuple, l'objet de l'horreur d'un autre peuple, toutes les nations trouvèrent très-bon que leurs voiſins euſſent leurs dieux particuliers; & qu'elles imitèrent ſouvent le culte & les cérémonies des étrangers.

Les Juifs mêmes, malgré leur horreur pour le reſte des hommes, qui s'accrut avec le temps, imitèrent la circonciſion des Arabes & des Egyptiens; s'attachèrent comme ces derniers à la diſtinction des viandes; prirent d'eux les ablutions, les proceſſions, les danſes ſacrées, le bouc *Hazazel*, la *Vache rouſſe*. Ils adorèrent ſouvent le *Baal*, le *Belphegor*, de leurs autres voiſins; tant la nature & la coutume l'emportent preſque toujours ſur la loi, ſurtout quand cette loi n'eſt pas généralement connue du peuple. Ainſi *Jacob*, petit-fils d'*Abraham*, ne fit nulle difficulté d'épouſer deux ſœurs, qui étaient ce que nous appelons idolâtres, & filles d'un père idolâtre. *Moïſe* même épouſa la fille d'un prêtre Madianite idolâtre. *Abraham* était fils d'un idolâtre. Le petit-fils de *Moïſe*, *Eleazar*, ut prêtre idolâtre de la tribu de Dan idolâtre.

Ces mêmes Juifs, qui long-temps après crièrent tant contre les cultes étrangers, appelèrent dans leurs livres ſacrés l'idolâtre *Nabuchodonoſor*, l'oint du Seigneur; l'idolâtre *Cyrus*, auſſi l'oint du Seigneur. Un

de leurs prophètes fut envoyé à l'idolâtre Ninive. *Elisée* permit à l'idolâtre *Naaman* d'aller dans le temple de *Remnon*. Mais n'anticipons rien ; nous savons assez que les hommes se contredisent toujours dans leurs mœurs & dans leurs lois. Ne sortons point ici du sujet que nous traitons ; continuons à voir comment les religions diverses s'établirent.

Les peuples les plus policés de l'Asie, en-deçà de l'Euphrate, adorèrent les astres. Les Chaldéens, avant le premier *Zoroastre*, rendaient hommage au Soleil, comme firent depuis les Péruviens dans un autre hémisphère. Il faut que cette erreur soit bien naturelle à l'homme, puisqu'elle a eu tant de sectateurs dans l'Asie & dans l'Amérique. Une nation petite & à demi-sauvage n'a qu'un protecteur. Devient-elle plus nombreuse ? elle augmente le nombre de ses dieux. Les Egyptiens commencent par adorer *Isheth*, ou *Isis* ; & ils finissent par adorer des chats. Les premiers hommages des Romains agrestes sont pour *Mars* ; ceux des Romains, maîtres de l'Europe, sont pour la déesse de l'acte du mariage, pour le dieu des latrines. (*a*) Et cependant *Cicéron*, & tous les philosophes, & tous les initiés, reconnaissaient un DIEU suprême & tout-puissant. Ils étaient tous revenus par la raison, au point d'où les hommes sauvages étaient partis par instinct.

Les apothéoses ne peuvent avoir été imaginées que très-long-temps après les premiers cultes. Il n'est pas naturel de faire d'abord un dieu, d'un homme que nous avons vu naître comme nous, souffrir comme nous les maladies, les chagrins, les misères, de l'humanité,

(*a*) *Dea Pertunda*, *Deus Stercutius*.

fubir les mêmes befoins humiliants, mourir & devenir la pâture des vers. Mais voici ce qui arriva chez prefque toutes les nations, après les révolutions de plufieurs fiècles.

Un homme qui avait fait de grandes chofes, qui avait rendu des fervices au genre-humain, ne pouvait être, à la vérité, regardé comme un dieu par ceux qui l'avaient vu trembler de la fièvre, & aller à la garde-robe ; mais les enthoufiaftes fe perfuadèrent qu'ayant des qualités éminentes, il les tenait d'un dieu ; qu'il était fils d'un dieu : ainfi les dieux firent des enfants dans tout le monde ; car fans compter les rêveries de tant de peuples qui précédèrent les Grecs, *Bacchus*, *Perfée*, *Hercule*, *Caftor*, *Pollux*, furent fils de dieu ; *Romulus*, fils de dieu ; *Alexandre* fut déclaré fils de dieu en Egypte ; un certain *Odin*, chez nos nations du Nord, fils de dieu ; *Manco Capac*, fils du foleil au Pérou. L'hiftorien des mogols *Abulgazi* rapporte qu'une des aïeules de *Gengis*, nommée *Alanku*, étant fille, fut groffe d'un rayon célefte. *Gengis* lui-même paffa pour le fils de Dieu : & lorfque le pape *Innocent IV* envoya frère *Afcelin* à *Batoukan*, petit-fils de *Gengis*, ce moine ne pouvant être préfenté qu'à l'un des vifirs, lui dit qu'il venait de la part du vicaire de Dieu. Le miniftre répondit : Ce vicaire ignore-t-il qu'il doit des hommages & des tributs au fils de Dieu, le grand *Batoukan* fon maître ?

D'un fils de dieu à un dieu, il n'y a pas loin chez les hommes amoureux du merveilleux. Il ne faut que deux ou trois générations pour faire partager au fils le domaine de fon père ; ainfi des temples furent

élevés, avec le temps, à tous ceux qu'on avait fupposés être nés du commerce furnaturel de la divinité avec nos femmes & avec nos filles.

On pourrait faire des volumes fur ce fujet; mais tous ces volumes fe réduifent à deux mots : c'eft que le gros du genre-humain a été & fera très-long-temps infenfé & imbécille; & que peut-être les plus infenfés de tous, ont été ceux qui ont voulu trouver un fens à ces fables abfurdes, & mettre de la raifon dans la folie.

DES USAGES ET DES SENTIMENTS COMMUNS A PRESQUE TOUTES LES NATIONS ANCIENNES.

La nature étant par-tout la même, les hommes ont dû néceffairement adopter les mêmes vérités & les mêmes erreurs, dans les chofes qui tombent le plus fous les fens, & qui frappent le plus l'imagination. Ils ont dû tous attribuer le fracas & les effets du tonnerre au pouvoir d'un être fupérieur habitant dans les airs. Les peuples voifins de l'Océan, voyant les grandes marées inonder leurs rivages à la pleine lune, ont dû croire que la lune était caufe de tout ce qui arrivait au monde dans le temps de fes différentes phafes.

Dans leurs cérémonies religieufes, prefque tous fe tournèrent vers l'orient, ne fongeant pas qu'il n'y a ni orient, ni occident, & rendant tous une efpèce d'hommage au foleil qui fe levait à leurs yeux.

Parmi les animaux, le ferpent dut leur paraître doué d'une intelligence fupérieure, parce que voyant

muer quelquefois ſa peau, ils durent croire qu'il rajeuniſſait. Il pouvait donc, en changeant de peau, ſe maintenir toujours dans ſa jeuneſſe; il était donc immortel. Auſſi fut-il en Egypte, en Grèce, le ſymbole de l'immortalité. Les gros ſerpents qui ſe trouvaient auprès des fontaines, empêchaient les hommes timides d'en approcher : on penſa bientôt qu'ils gardaient des tréſors. Ainſi un ſerpent gardait les pommes d'or heſpérides; un autre veillait autour de la toiſon d'or; & dans les myſtères de *Bacchus*, on portait l'image d'un ſerpent qui ſemblait garder une grappe d'or.

Le ſerpent paſſait donc pour le plus habile des animaux; & de-là cette ancienne fable indienne, que Dieu ayant créé l'homme, lui donna une drogue qui lui aſſurait une vie ſaine & longue; que l'homme chargea ſon âne de ce préſent divin; mais qu'en chemin, l'âne ayant eu ſoif, le ſerpent lui enſeigna une fontaine, & prit la drogue pour lui tandis que l'âne buvait; de ſorte que l'homme perdit l'immortalité par ſa négligence, & le ſerpent l'acquit par ſon adreſſe. De-là enfin tant de contes d'ânes & de ſerpents.

Ces ſerpents feſaient du mal; mais comme ils avaient quelque choſe de divin, il n'y avait qu'un dieu qui eût pu enſeigner à les détruire. Ainſi le ſerpent *Python* fut tué par *Apollon*. Ainſi *Ophionée*, le grand ſerpent, fit la guerre aux dieux, long-temps avant que les Grecs euſſent forgé leur *Apollon*. Un fragment de *Phérécide* prouve que cette fable du grand ſerpent, ennemi des dieux, était une des plus anciennes de la Phénicie. Et cent ſiècles avant *Phérécide*, les premiers brachmanes avaient imaginé que DIEU envoya un

jour ſur la terre une groſſe couleuvre qui engendra dix mille couleuvres, leſquelles furent autant de péchés dans les cœurs des hommes.

Nous avons déjà vu que les ſonges, les rêves, durent introduire la même ſuperſtition dans toute la terre. Je ſuis inquiet, pendant la veille, de la fanté de ma femme, de mon fils; je les vois mourants pendant mon ſommeil; ils meurent quelque jours après: il n'eſt pas douteux que les dieux ne m'aient envoyé ce ſonge véritable. Mon rêve n'a-t-il pas été accompli? c'eſt un rêve trompeur que les dieux m'ont député. Ainſi, dans *Homère*, *Jupiter* envoie un ſonge trompeur à *Agamemnon*, chef des Grecs. Ainſi, (au troiſième livre des Rois, chap. XXII,) le Dieu qui conduit les Juifs envoie un eſprit malin pour mentir dans la bouche des prophètes, & pour tromper le roi *Achab*.

Tous les ſonges, vrais ou faux, viennent du ciel. Les oracles s'établiſſent de même par toute la terre.

Une femme vient demander à des mages ſi ſon mari mourra dans l'année. L'un lui répond oui, l'autre non. Il eſt bien certain que l'un d'eux aura raiſon. Si le mari vit, la femme garde le ſilence; s'il meurt, elle crie par toute la ville, que le mage qui a prédit cette mort eſt un prophète divin. Il ſe trouve bientôt dans tous les pays des hommes qui prédiſent l'avenir, & qui découvrent les choſes les plus cachées. Ces hommes s'appellent les *voyants* chez les Egyptiens, comme dit *Manéthon*, au rapport même de *Joſephe*, dans ſon diſcours contre *Appion*.

Il y avait des *voyants* en Chaldée, en Syrie. Chaque temple eut ſes oracles. Ceux d'*Apollon* obtinrent un ſi

grand crédit, que *Rollin*, dans ſon Hiſtoire ancienne, répète les oracles rendus par *Apollon* à *Créſus*. Le dieu devine que le roi fait cuire une tortue dans une tourtière de cuivre, & lui répond que ſon règne finira, quand un mulet ſera ſur le trône des Perſes. *Rollin* n'examine point ſi ces prédictions, dignes de *Noſtradamus*, ont été faites après coup. Il ne doute pas de la ſcience des prêtres d'*Apollon*, & il croit que DIEU permettait qu'*Apollon* dît vrai. C'était apparemment pour confirmer les païens dans leur religion.

Une queſtion plus philoſophique, dans laquelle toutes les grandes nations policées, depuis l'Inde juſqu'à la Grèce, ſe ſont accordées, c'eſt l'origine du bien & du mal.

Les premiers théologiens de toutes les nations, durent ſe faire la queſtion que nous feſons tous dès l'âge de quinze ans : Pourquoi y a-t-il du mal ſur la terre?

On enſeigna dans l'Inde qu'*Adimo*, fils de *Brama*, produiſit les hommes juſtes par le nombril du côté droit, & les injuſtes du côté gauche; & que c'eſt de ce côté gauche que vint le mal moral & le mal phyſique. Les Egyptiens eurent leur *Typhon*, qui fut l'ennemi d'*Oſiris*. Les Perſans imaginèrent qu'*Ariman* perça l'œuf qui avait pondu *Oromaſe*, & y fit entrer le péché. On connaît la *Pandore* des Grecs ; c'eſt la plus belle de toutes les allégories que l'antiquité nous ait tranſmiſes.

L'allégorie de *Job* fut certainement écrite en arabe, puiſque les traductions hébraïque & grecque ont conſervé pluſieurs termes arabes. Ce livre, qui eſt d'une très-haute antiquité, repréſente le *Satan*, qui eſt

l'*Ariman* des Perses & le *Typhon* des Egyptiens, se promenant dans toute la terre, & demandant permission au Seigneur d'affliger *Job*. *Satan* paraît subordonné au Seigneur; mais il résulte que *Satan* est un être très-puissant, capable d'envoyer sur la terre des maladies, & de tuer les animaux.

Il se trouva au fond que tant de peuples, sans le savoir, étaient d'accord sur la croyance de deux principes, & que l'univers alors connu était en quelque sorte Manichéen.

Tous les peuples durent admettre les expiations; car où était l'homme qui n'eût pas commis de grandes fautes contre la société? & où était l'homme à qui l'instinct de sa raison ne fît pas sentir des remords? L'eau lavait les souillures du corps & des vêtemens, le feu purifiait les métaux; il fallait bien que l'eau & le feu purifiassent les âmes. Aussi n'y eut-il aucun temple sans eaux & sans feux salutaires.

Les hommes se plongèrent dans le Gange, dans l'Indus, dans l'Euphrate, au renouvellement de la lune, & dans les éclipses. Cette immersion expiait les péchés. Si on ne se purifiait pas dans le Nil, c'est que les crocodiles auraient dévoré les pénitents. Mais les prêtres qui se purifiaient pour le peuple se plongeaient dans de larges cuves, & y baignaient les criminels qui venaient demander pardon aux dieux.

Les Grecs dans tous leurs temples eurent des bains sacrés, comme des feux sacrés, symboles universels chez tous les hommes de la pureté des âmes. Enfin, les superstitions paraissent établies chez toutes les nations, excepté chez les lettrés de la Chine.

DES SAUVAGES.

ENTENDEZ-VOUS par *Sauvages* des ruſtres vivants dans des cabanes avec leurs femelles & quelques animaux, expoſés ſans ceſſe à toute l'intempérie des ſaiſons; ne connaiſſant que la terre qui les nourrit, & le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées pour y acheter quelques habillements groſſiers; parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes; ayant peu d'idées, & par conſéquent peu d'expreſſions; ſoumis, ſans qu'ils ſachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la ſueur de leur front; ſe raſſemblant certains jours dans une eſpèce de grange, pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien; écoutant un homme vêtu autrement qu'eux, & qu'ils n'entendent point; quittant quelquefois leur chaumière lorſqu'on bat le tambour, & s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère & à tuer leurs ſemblables, pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant? Il y a de ces ſauvages-là dans toute l'Europe. Il faut convenir, ſurtout, que les peuples du Canada, & les Cafres, qu'il nous a plu d'appeler ſauvages, ſont infiniment ſupérieurs aux nôtres. Le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Cafre, le Hottentot, ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont beſoin; & cet art manque à nos ruſtres. Les peuplades d'Amérique & d'Afrique ſont libres, & nos ſauvages n'ont pas même d'idée de la liberté.

Les prétendus ſauvages d'Amérique ſont des ſouverains, qui reçoivent des ambaſſadeurs de nos colonies tranſplantées auprès de leur territoire par l'avarice & par la légèreté. Ils connaiſſent l'honneur, dont jamais nos ſauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une patrie, ils l'aiment, ils la défendent; ils font des traités; ils ſe battent avec courage, & parlent ſouvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponſe dans les Grands-Hommes de *Plutarque*, que celle de ce chef de Canadiens, à qui une nation Européane propoſait de lui céder ſon patrimoine? *Nous ſommes nés ſur cette terre, nos pères y ſont enſevelis: dirons-nous aux oſſements de nos pères, levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangère?*

Ces Canadiens étaient des Spartiates, en comparaiſon de nos ruſtres qui végètent dans nos villages, & des Sybarites qui s'énervent dans nos villes.

Entendez-vous par ſauvages des animaux à deux pieds, marchant ſur les mains dans le beſoin, iſolés, errants dans les forêts, *Salvatici, Salvaggi;* s'accouplant à l'aventure, oubliant les femmes auxquelles ils ſe ſont joints, ne connaiſſant ni leurs fils, ni leurs pères; vivants en brutes, ſans avoir ni l'inſtinct, ni les reſſources des brutes? On a écrit que cet état eſt le véritable état de l'homme, & que nous n'avons fait que dégénérer miſérablement depuis que nous l'avons quitté. Je ne crois pas que cette vie ſolitaire, attribuée à nos pères, ſoit dans la nature humaine.

Nous ſommes, ſi je ne me trompe, au premier rang (s'il eſt permis de le dire) des animaux qui vivent en troupe, comme les abeilles, les fourmis, les caſtors, les oies, les poules, les moutons, &c.

Si l'on rencontre une abeille errante, devra-t-on conclure que cette abeille eſt dans l'état de pure nature, & que celles qui travaillent en ſociété dans la ruche ont dégénéré ?

Tout animal n'a-t-il pas ſon inſtinct irréſiſtible auquel il obéit néceſſairement ? Qu'eſt-ce que cet inſtinct ? l'arrangement des organes dont le jeu ſe déploie par le temps. Cet inſtinct ne peut ſe développer d'abord, parce que les organes n'ont pas acquis leur plénitude. (*b*)

Ne voyons-nous pas en effet que tous les animaux, ainſi que tous les autres êtres, exécutent invariablement la loi que la nature donne à leur eſpèce ? L'oiſeau fait ſon nid, comme les aſtres fourniſſent leur courſe, par un principe qui ne change jamais. Comment l'homme ſeul aurait-il changé ? S'il eût été deſtiné à vivre ſolitaire comme les autres animaux carnaſſiers, aurait-il pu contredire la loi de la nature juſqu'à vivre en ſociété ? & s'il était fait pour vivre en

(*b*) Leur pouvoir eſt conſtant, leur principe eſt divin ;
Il faut que l'enfant croiſſe avant qu'il les exerce ;
Il ne les connaît pas ſous la main qui le berce.
Le moineau, dans l'inſtant qu'il a reçu le jour,
Sans plumes dans ſon nid, peut-il ſentir l'amour ?
Le renard en naiſſant va-t-il chercher ſa proie ?
Les inſectes changeants qui nous filent la ſoie,
Les eſſaims bourdonnants de ces filles du ciel
Qui pétriſſent la cire & compoſent le miel ;
Si-tôt qu'ils ſont éclos forment-ils leur ouvrage ?
Tout s'accroît par le temps, tout mûrit avec l'âge.
Chaque être à ſon objet, & dans l'inſtant marqué
Marche, & touche à ſon but par le ciel indiqué.

Poëme de la loi naturelle, ſeconde partie.

troupe comme les animaux de basse-cour & tant d'autres, eût-il pu d'abord pervertir sa destinée jusqu'à vivre pendant des siècles en solitaire? Il est perfectible; & de-là on a conclu qu'il s'est perverti. Mais pourquoi n'en pas conclure qu'il s'est perfectionné jusqu'au point où la nature a marqué les limites de sa perfection?

Tous les hommes vivent en société: peut-on en inférer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois? n'est-ce pas comme si l'on concluait que si les taureaux ont aujourd'hui des cornes, c'est parce qu'ils n'en ont pas toujours eu?

L'homme en général a toujours été ce qu'il est: cela ne veut pas dire qu'il ait toujours eu de belles villes, du canon de vingt-quatre livres de balle, des opéra-comiques, & des couvents de religieuses. Mais il a toujours eu le même instinct qui le porte à s'aimer dans soi-même, dans la compagne de son plaisir, dans ses enfants, dans ses petits-fils, dans les œuvres de ses mains.

Voilà ce qui jamais ne change d'un bout de l'univers à l'autre. Le fondement de la société existant toujours, il y a donc toujours eu quelque société; nous n'étions donc point faits pour vivre à la manière des ours.

On a trouvé quelquefois des enfants égarés dans les bois, & vivants comme des brutes; mais on y a trouvé aussi des moutons & des oies; cela n'empêche pas que les oies & les moutons ne soient destinés à vivre en troupeaux.

Il y a des faquirs dans les Indes qui vivent seuls, chargés de chaînes. Oui; & ils ne vivent ainsi qu'afin

que

que les paſſants qui les admirent, viennent leur donner des aumônes. Ils ſont, par un fanatiſme rempli de vanité, ce que font nos mendiants des grands chemins, qui s'eſtropient pour attirer la compaſſion. Ces excréments de la ſociété humaine, ſont ſeulement des preuves de l'abus qu'on peut faire de cette ſociété.

Il eſt très-vraiſemblable que l'homme a été agreſte pendant des milliers de ſiècles, comme ſont encore aujourd'hui une infinité de payſans. Mais l'homme n'a pu vivre comme les blèreaux & les lièvres.

Par quelle loi, par quels liens ſecrets, par quel nſtinct l'homme aura-t-il toujours vécu en famille ſans le ſecours des arts, & ſans avoir encore formé un langage? C'eſt par ſa propre nature, par le goût qui le porte à s'unir avec une femme; c'eſt par l'attachement qu'un Morlaque, un Iſlandais, un Lapon, un Hottentot, ſent pour ſa compagne, lorſque ſon ventre groſſiſſant lui donne l'eſpérance de voir naître de ſon ſang un être ſemblable à lui; c'eſt par le beſoin que cet homme & cette femme ont l'un de l'autre; par l'amour que la nature leur inſpire pour leur petit, dès qu'il eſt né; par l'autorité que la nature leur donne ſur ce petit; par l'habitude de l'aimer; par l'habitude que le petit prend néceſſairement d'obéir au père & à la mère; par les ſecours qu'il en reçoit dès qu'il a cinq ou ſix ans; par les nouveaux enfants que font cet homme & cette femme: c'eſt enfin, parce que dans un âge avancé, ils voient avec plaiſir leurs fils & leurs filles faire enſemble d'autres enfants, qui ont le même inſtinct que leurs pères & leurs mères.

Tout cela est un assemblage d'hommes bien grossiers, je l'avoue; mais croit-on que les charbonniers des forêts d'Allemagne, les habitants du Nord, & cent peuples de l'Afrique, vivent aujourd'hui d'une manière bien différente?

Quelle langue parleront ces familles sauvages & barbares? elles feront sans doute très-long-temps sans en parler aucune; elles s'entendront très-bien par des cris & par des gestes. Toutes les nations ont été ainsi des sauvages, à prendre ce mot dans ce sens; c'est-à-dire qu'il y aura eu long-temps des familles errantes dans les forêts, disputant leur nourriture aux autres animaux, s'armant contre eux de pierres & de grosses branches d'arbres, se nourrissant de légumes sauvages, de fruits de toute espèce, & enfin d'animaux même.

Il y a dans l'homme un instinct de mécanique que nous voyons produire tous les jours de très-grands effets, dans des hommes fort grossiers. On voit des machines inventées par les habitants des montagnes du Tirol & des Vosges, qui étonnent les savants. Le paysan le plus ignorant fait par-tout remuer les plus gros fardeaux par le secours du levier, sans se douter que la puissance, fesant équilibre, est au poids, comme la distance du point d'appui à ce poids est à la distance de ce même point d'appui à la puissance. S'il avait fallu que cette connaissance précédât l'usage des leviers, que de siècles se seraient écoulés avant qu'on eût pu déranger une grosse pierre de sa place?

Proposez à des enfants de sauter un fossé; tous prendront machinalement leur secousse, en se retirant un peu en arrière, & courront ensuite. Ils ne savent

pas assurément que leur force, en ce cas, est le produit de leur masse multipliée par leur vîtesse.

Il est donç prouvé que la nature seule nous inspire des idées utiles qui précèdent toutes nos réflexions. Il en est de même dans la morale. Nous avons tous deux sentiments qui sont le fondement de la société; la commisération & la justice. Qu'un enfant voie déchirer son semblable, il éprouvera des angoisses subites; il les témoignera par ses cris & par ses larmes; il secourra, s'il peut, celui qui souffre.

Demandez à un enfant sans éducation, qui commencera à raisonner & à parler, si le grain qu'un homme a semé dans son champ lui appartient, & si le voleur qui en a tué le propriétaire a un droit légitime sur ce grain; vous verrez si l'enfant ne répondra pas comme tous les législateurs de la terre.

DIEU nous a donné un principe de raison universelle, comme il a donné des plumes aux oiseaux & la fourrure aux ours; & ce principe est si constant, qu'il subsiste malgré toutes les passions qui le combattent; malgré les tyrans qui veulent le noyer dans le sang; malgré les imposteurs qui veulent l'anéantir dans la superstition. C'est ce qui fait que le peuple le plus grossier juge toujours très-bien à la longue des lois qui le gouvernent, parce qu'il sent si ces lois sont conformes ou opposées aux principes de commisération & de justice qui sont dans son cœur.

Mais avant d'en venir à former une société nombreuse, un peuple, une nation; il faut un langage; & c'est le plus difficile. Sans le don de l'imitation on n'y serait jamais parvenu. On aura sans doute commencé par des cris qui auront exprimé les premiers

befoins; enfuite les hommes les plus ingénieux, nés avec les organes les plus flexibles, auront formé quelques articulations que leurs enfants auront répétées; les mères furtout auront dénoué leurs langues les premières. Tout idiome commençant aura été compofé de monofyllabes, comme plus aifés à former & à retenir.

Nous voyons en effet que les nations les plus anciennes, qui ont confervé quelque chofe de leur premier langage, expriment encore par des monofyllabes les chofes les plus familières & qui tombent le plus fous nos fens: prefque tout le chinois eft fondé encore aujourd'hui fur des monofyllabes.

Confultez l'ancien tudefque, & tous les idiomes du Nord; vous verrez à peine une chofe néceffaire & commune exprimée par plus d'une articulation. Tout eft monofyllabe. *Zon*, le foleil; *Moun*, la lune; *Zé*, la mer; *Flus*, fleuve; *Man*, l'homme; *Kof*, la tête; *Boum*, un arbre; *Drink*, boire; *March*, marcher; *Shlaf*, dormir, &c.

C'eft avec cette brièveté qu'on s'exprimait dans les forêts des Gaules & de la Germanie, & dans tout le Septentrion. Les Grecs & les Romains n'eurent des mots plus compofés, que long-temps après s'être réunis en corps de peuple.

Mais par quelle fagacité avons-nous pu marquer les différences des temps? Comment aurons-nous pu exprimer les nuances, *je voudrais, j'aurais voulu;* les chofes pofitives, les chofes conditionnelles?

Ce ne peut être que chez les nations déjà les plus policées, qu'on eft parvenu avec le temps à rendre fenfibles, par des mots compofés, ces opérations

fecrettes de l'efprit humain. Auffi voit-on que chez les barbares il n'y a que deux ou trois temps. Les Hébreux n'exprimaient que le préfent & le futur. La langue franque, fi commune dans les échelles du Levant, eft réduite encore à cette indigence. Et enfin, malgré tous les efforts des hommes, il n'eft aucun langage qui approche de la perfection.

DE L'AMERIQUE.

SE peut-il qu'on demande encore d'où font venus les hommes qui ont peuplé l'Amérique? On doit affurément faire la même queftion fur les nations des terres Auftrales. Elles font beaucoup plus éloignées du port dont partit *Chriftophe Colomb*, que ne le font les îles Antilles. On a trouvé des hommes & des animaux par-tout où la terre eft habitable; qui les y a mis? On l'a déjà dit; c'eft celui qui fait croître l'herbe des champs : & on ne devait pas être plus furpris de trouver en Amérique des hommes que des mouches.

Il eft affez plaifant que le jéfuite *Lafitau* prétende, dans fa préface de l'Hiftoire des fauvages Américains, qu'il n'y a que des athées qui puiffent dire que Dieu a créé les Américains.

On grave encore aujourd'hui des cartes de l'ancien monde, où l'Amérique paraît fous le nom d'île Atlantique. Les îles du Cap-Verd y font fous le nom de Gorgades; les Caraïbes fous celui d'îles Hefpérides. Tout cela n'eft pourtant fondé que fur l'ancienne découverte des îles Canaries, & probablement de

celle de Madère, où les Phéniciens & les Carthaginois voyagèrent; elles touchent presque à l'Afrique, & peut-être en étaient-elles moins éloignées dans les anciens temps qu'aujourd'hui.

Laissons le père *Lafiteau* faire venir les Caraïbes des peuples de Carie, à cause de la conformité du nom, & surtout parce que les femmes caraïbes fesaient la cuisine de leurs maris ainsi que les femmes cariennes; laissons-le supposer que les Caraïbes ne naissent rouges, & les négresses noires, qu'à cause de l'habitude de leurs premiers pères de se peindre en noir ou en rouge.

Il arriva, dit-il, que les négresses voyant leurs maris teints en noir, en eurent l'imagination si frappée, que leur race s'en ressentit pour jamais. La même chose arriva aux femmes caraïbes, qui, par la même force d'imagination, accouchèrent d'enfants rouges. Il rapporte l'exemple des brebis de *Jacob*, qui naquirent bigarrées, par l'adresse qu'avait eue ce patriarche de mettre devant leurs yeux des branches dont la moitié était écorcée; ces branches paraissant à-peu-près de deux couleurs, donnèrent aussi deux couleurs aux agneaux du patriarche. Mais le jésuite devait savoir que tout ce qui arrivait du temps de *Jacob*, n'arrive plus aujourd'hui.

Si l'on avait demandé au gendre de *Laban* pourquoi ses brebis, voyant toujours de l'herbe, ne fesaient pas des agneaux verds, il aurait été bien embarrassé.

Enfin, *Lafiteau* fait venir les Américains des anciens Grecs; & voici ses raisons. Les Grecs avaient des fables, quelques Américains en ont aussi. Les premiers

Grecs allaient à la chaſſe, les Américains y vont. Les premiers Grecs avaient des oracles, les Américains ont des ſorciers. On danſait dans les fêtes de la Grèce, on danſe en Amérique. Il faut avouer que ces raiſons ſont convaincantes.

On peut faire ſur les nations du nouveau monde une réflexion que le père *Laſiteau* n'a point faite; c'eſt que les peuples éloignés des tropiques ont toujours été invincibles; & que les peuples plus rapprochés des tropiques ont preſque tous été ſoumis à des monarques. Il en fut long-temps de même dans notre continent. Mais on ne voit point que les peuples du Canada ſoient allés jamais ſubjuguer le Mexique, comme les Tartares ſe ſont répandus dans l'Aſie & dans l'Europe. Il paraît que les Canadiens ne furent jamais en aſſez grand nombre pour envoyer ailleurs des colonies.

En général l'Amérique n'a jamais pu être auſſi peuplée que l'Europe & l'Aſie; elle eſt couverte de marécages immenſes qui rendent l'air très-mal-ſain; la terre y produit un nombre prodigieux de poiſons; les flèches trempées dans les ſucs de ces herbes venimeuſes, font des plaies toujours mortelles. La Nature enfin avait donné aux Américains beaucoup moins d'induſtrie qu'aux hommes de l'ancien monde. Toutes ces cauſes enſemble ont pu nuire beaucoup à la population.

Parmi toutes les obſervations phyſiques qu'on peut faire ſur cette quatrième partie de notre univers, ſi long-temps inconnue, la plus ſingulière, peut-être, c'eſt qu'on n'y trouve qu'un ſeul peuple qui ait de la barbe; ce ſont les Eſquimaux. Ils habitent au

nord vers le cinquante-deuxième degré, où le froid eſt plus vif qu'au ſoixante & ſixième de notre continent. Leurs voiſins ſont imberbes. Voilà donc deux races d'hommes abſolument différentes à côté l'une de l'autre, ſuppoſé qu'en effet les Eſquimaux ſoient barbus. Mais de nouveaux voyageurs diſent que les Eſquimaux ſont imberbes, que nous avons pris leurs cheveux craſſeux pour de la barbe. A qui croire? (4)

Vers l'iſthme de Panama, eſt la race des Dariens preſque ſemblables aux Albinos, qui fuit la lumière & qui végète dans des cavernes; race faible, & par conſéquent en très-petit nombre.

Les lions de l'Amérique ſont chétifs & poltrons; les animaux qui ont de la laine y ſont ſi grands & ſi vigoureux, qu'ils ſervent à porter les fardeaux. Tous les fleuves y ſont dix fois au moins plus larges que les nôtres. Enfin les productions naturelles de cette terre ne ſont pas celles de notre hémiſphère. Ainſi tout eſt varié; & la même providence qui a produit l'éléphant, le rhinocéros, & les nègres, a fait naître dans un autre monde des orignaux, des condors, des animaux à qui on a cru long-temps le nombril ſur le dos, & des hommes d'un caractère qui n'eſt pas le nôtre.

(4) Il paraît qu'il exiſte réellement en Amérique une petite peuplade d'hommes barbus. Mais les Iſlandais avaient navigué en Amérique long-temps avant *Chriſtophe Colomb*, & il eſt poſſible que cette peuplade d'hommes barbus ſoit un reſte de ces navigateurs Européens.

Carver, qui a voyagé dans le nord de l'Amérique pendant les années 1766, 1767, 1768, prétend, dans ſon ouvrage imprimé en 1778, que les ſauvages de l'Amérique ne ſont imberbes que parce qu'ils s'épilent. Voyez *Carver's Travel*, page 224; l'auteur parle comme témoin *oculaire*.

DE LA THEOCRATIE.

Il femble que la plupart des anciennes nations aient été gouvernées par une efpèce de théocratie. Commencez par l'Inde, vous y voyez les brames long-temps fouverains; en Perfe, les mages ont la plus grande autorité. L'hiftoire des oreilles de *Smerdis* peut bien être une fable; mais il en réfulte toujours que c'était un mage qui était fur le trône de *Cyrus*. Plufieurs prêtres d'Egypte prefcrivaient aux rois jufqu'à la mefure de leur boire & de leur manger, élevaient leur enfance, & les jugeaient après leur mort, & fouvent fe fefaient rois eux-mêmes.

Si nous defcendons aux Grecs, leur hiftoire, toute fabuleufe qu'elle eft, ne nous apprend-elle pas que le prophète *Calchas* avait affez de pouvoir dans l'armée, pour facrifier la fille du roi des rois?

Defcendez encore plus bas, chez des nations fauvages poftérieures aux Grecs; les druides gouvernaient la nation gauloife.

Il ne paraît pas même poffible que dans les premières peuplades un peu fortes, (*c*) on ait eu d'autre gouvernement que la théocratie; car dès qu'une nation a choifi un dieu tutélaire, ce dieu a des prêtres. Ces prêtres dominent fur l'efprit de la nation; ils ne peuvent dominer qu'au nom de leur dieu; ils le font donc toujours parler; ils débitent fes oracles; & c'eft par un ordre exprès de dieu que tout s'exécute.

C'eft de cette fource que font venus les facrifices de fang humain qui ont fouillé prefque toute la terre,

(*c*) On entend par premières peuplades, des hommes raffemblés au nombre de quelques milliers, après plufieurs révolutions de ce globe.

Quel père, quelle mère, aurait jamais pu abjurer la nature, au point de préſenter ſon fils ou ſa fille à un prêtre pour être égorgés ſur un autel, ſi l'on n'avait pas été certain que le dieu du pays ordonnait ce ſacrifice ?

Non-ſeulement la théocratie a long-temps régné, mais elle a pouſſé la tyrannie aux plus horribles excès où la démence humaine puiſſe parvenir ; & plus ce gouvernement ſe diſait divin, plus il était abominable.

Preſque tous les peuples ont ſacrifié des enfants à leurs dieux ; donc ils croyaient recevoir cet ordre dénaturé de la bouche des dieux qu'ils adoraient.

Parmi les peuples qu'on appelle ſi improprement civiliſés, je ne vois guère que les Chinois qui n'aient pas pratiqué ces horreurs abſurdes. La Chine eſt le ſeul des anciens Etats connus qui n'ait pas été ſoumis au ſacerdoce ; car les Japonais étaient ſous les lois d'un prêtre, ſix cents ans avant notre ère. Preſque par-tout ailleurs, la théocratie eſt ſi établie, ſi enracinée, que les premières hiſtoires ſont celles des dieux mêmes qui ſe ſont incarnés pour venir gouverner les hommes. Les dieux, diſaient les peuples de Thèbes & de Memphis, ont régné douze mille ans en Egypte. *Brama* s'incarna pour régner dans l'Inde ; *Sammonocodom* à Siam ; le dieu *Adad* gouverna la Syrie ; la déeſſe *Cybèle* avait été ſouveraine de Phrygie, *Jupiter* de Crète, *Saturne* de Grèce & d'Italie. Le même eſprit préſide à toutes ces fables ; c'eſt par-tout une confuſe idée chez les hommes que les dieux ſont autrefois deſcendus ſur la terre.

DES CHALDÉENS.

Les Chaldéens, les Indiens, les Chinois, me paraiſſent les nations les plus anciennement policées. Nous avons une époque certaine de la ſcience des Chaldéens ; elle ſe trouve dans les dix-neuf cens trois ans d'obſervations céleſtes, envoyées de Babylone par *Calliſthène*, au précepteur d'*Alexandre*. Ces tables aſtronomiques remontent préciſément à l'année 2234 avant notre ère vulgaire. Il eſt vrai que cette époque touche au temps où la Vulgate place le déluge ; mais n'entrons point ici dans les profondeurs des différentes chronologies de la Vulgate, des Samaritains, & des Septante, que nous révérons également. Le déluge univerſel eſt un grand miracle, qui n'a rien de commun avec nos recherches. Nous ne raiſonnons ici que d'après les notions naturelles, en ſoumettant toujours les faibles tâtonnements de notre eſprit borné aux lumières d'un ordre ſupérieur.

D'anciens auteurs cités dans *George le Sincelle*, diſent que du temps d'un roi chaldéen nommé *Xixoutrou*, il y eut une terrible inondation. Le Tigre & l'Euphrate ſe débordèrent apparemment plus qu'à l'ordinaire; mais les Chaldéens n'auraient pu ſavoir que par la révélation, qu'un pareil fléau eût ſubmergé toute la terre habitable. Encore une fois, je n'examine ici que le cours ordinaire de la nature.

Il eſt clair que ſi les Chaldéens n'avaient exiſté ſur la terre que depuis dix-neuf cents années avant notre ère, ce court eſpace ne leur eût pas ſuffi pour trouver une partie du véritable ſyſtème de notre

univers; notion étonnante, à laquelle les Chaldéens étaient enfin parvenus. *Ariſtarque* de Samos nous apprend que les ſages de Chaldée avaient connu, combien il eſt impoſſible que la terre occupe le centre du monde planétaire; qu'ils avaient aſſigné au ſoleil cette place qui lui appartient; qu'ils feſaient rouler la terre & les autres planètes autour de lui, chacune dans un orbe différent. (5)

Les progrès de l'eſprit ſont ſi lents, l'illuſion des yeux eſt ſi puiſſante, l'aſſerviſſement aux idées reçues ſi tyrannique; qu'il n'eſt pas poſſible qu'un peuple qui n'aurait eu que dix-neuf cents ans, eût pu parvenir à ce haut degré de philoſophie qui contredit les yeux, & qui demande la théorie la plus approfondie. Auſſi les Chaldéens comptaient quatre cents ſoixante & dix mille ans; encore cette connaiſſance du vrai ſyſtème du monde ne fut en Chaldée que le partage du petit nombre des philoſophes. C'eſt le ſort de toutes les grandes vérités; & les Grecs, qui vinrent enſuite, n'adoptèrent que le ſyſtème commun, qui eſt le ſyſtème des enfants.

(*d*) Quatre cents ſoixante & dix mille ans, c'eſt beaucoup pour nous autres qui ſommes d'hier; mais

(5) Voyez l'article *ſyſtème*, dans *le Dictionnaire philoſophique*.

(*d*) Notre ſainte religion, ſi ſupérieure en tout à nos lumières, nous apprend que le monde n'eſt fait que depuis environ ſix mille annees ſelon la Vulgate, ou environ ſept mille ſuivant les *Septante*. Les interprètes de cette religion ineffable nous enſeignent qu'*Adam* eut la ſcience infuſe, & que tous les arts ſe perpétuèrent d'*Adam* à *Noé*. Si c'eſt là en effet le ſentiment de l'Egliſe, nous l'adoptons d'une foi ferme & conſtante, ſoumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette ſainte Egliſe qui eſt infaillible. C'eſt vainement que l'empereur *Julien*, d'ailleurs ſi reſpectable par ſa vertu, ſa valeur, & ſa ſcience, dit dans ſon diſcours cenſuré par le grand & modéré *ſaint-Cyrille*, que ſoit qu'*Adam* eût la ſcience

c'eſt bien peu de choſe pour l'univers entier. Je ſais bien que nous ne pouvons adopter ce calcul, que *Cicéron* s'en eſt moqué, qu'il eſt exorbitant, & que ſurtout nous devons croire au Pentateuqne, plutôt qu'à *Sanchoniathon* & à *Béroſe;* mais, encore une fois, il eſt impoſſible (humainement parlant) que les hommes ſoient parvenus en dix-neuf cents ans à deviner de ſi étonnantes vérités. Le premier art eſt celui de pourvoir à ſa ſubſiſtance; ce qui était autrefois beaucoup plus difficile aux hommes qu'aux brutes. Le ſecond, de former un langage; ce qui certainement demande un eſpace de temps très-conſidérable. Le troiſième, de ſe bâtir quelques huttes; le quatrième de ſe vêtir. Enſuite pour forger le fer, ou pour y ſuppléer, il faut tant de haſards heureux, tant d'induſtrie, tant de ſiècles, qu'on n'imagine pas même comment les hommes en ſont venus à bout. Quel ſaut de cet état à l'aſtronomie!

Long-temps les Chaldéens gravèrent leurs obſervations & leurs lois ſur la brique, en hiéroglyphes, qui étaient des caractères parlants; uſages que les Egyptiens connurent après pluſieurs ſiècles. L'art de tranſmettre ſes penſées par des caractères alphabétiques, ne dut être inventé que très-tard dans cette partie de l'Aſie.

infuſe ou non, Dieu ne pouvait lui ordonner de ne point toucher à l'arbre de la ſcience du bien & du mal; que Dieu devait au contraire lui commander de manger beaucoup de fruits de cet arbre, afin de ſe perfectionner dans la ſcience infuſe, s'il l'avait, & de l'acquérir s'il ne l'avait pas. On ſait avec quelle ſageſſe *ſaint Cyrille* a réfuté cet argument. En un mot, nous prevenons toujours le lecteur que nous ne touchons en aucune maniere aux choſes ſacrées. Nous proteſtons contre toutes les fauſſes interprétations, contre toutes les inductions malignes que l'on voudrait tirer de nos paroles.

Il eſt à croire qu'au temps où les Chaldéens bâtirent des villes, ils commencèrent à ſe ſervir de l'alphabet. Comment feſait-on auparavant, dira-t-on? comme on fait dans mon village, & dans cent mille villages du monde, où perſonne ne ſait ni lire, ni écrire; & cependant où l'on s'entend fort bien; où les arts néceſſaires ſont cultivés, & même quelquefois avec génie.

Babylone était probablement une très-ancienne bourgade, avant qu'on en eût fait une ville immenſe & ſuperbe. Mais qui a bâti cette ville? je n'en ſais rien. Eſt-ce *Sémiramis?* eſt-ce *Bélus?* eſt-ce *Nabonaſſar?* Il n'y a peut-être jamais eu dans l'Aſie, ni de femme appelée *Sémiramis*, ni d'homme appelé *Bélus.* (*e*) C'eſt comme ſi nous donnions à des villes grecques, les noms d'Armagnac & d'Abbeville. Les Grecs, qui changèrent toutes les terminaiſons barbares en mots grecs, dénaturèrent tous les noms aſiatiques. De plus, l'hiſtoire de *Sémiramis* reſſemble en tout aux contes orientaux.

Nabonaſſar, ou plutôt *Nabon-aſſor*, eſt probablement celui qui embellit & fortifia Babylone, & en fit à la fin une ville ſi ſuperbe. Celui-là eſt un véritable monarque, connu dans l'Aſie par l'ère qui porte ſon nom. Cette ère inconteſtable ne commence que 747 ans avant la nôtre: ainſi elle eſt très-moderne, par rapport au nombre des ſiècles néceſſaires, pour arriver juſqu'à l'établiſſement des grandes dominations. Il paraît, par le nom même de Babylone, qu'elle exiſtait long-temps avant *Nabonaſſar*. C'eſt la ville du père *Bel. Bab*, ſignifie *père* en chaldéen, comme l'avoue

(*e*) *Bel* eſt le nom de Dieu.

d'*Herbelot*. *Bel* eſt le nom du Seigneur. Les Orientaux ne la connurent jamais que ſous le nom de *Babel*, la ville du Seigneur, la ville de Dieu, ou ſelon d'autres, la porte de Dieu.

Il n'y a pas eu probablement plus de *Ninus*, fondateur de Ninvah, nommée par nous Ninive, que de *Bélus* fondateur de Babylone. Nul prince aſiatique ne porta un nom en *us*.

Il ſe peut que la circonférence de Babylone ait été de vingt-quatre de nos lieues moyennes; mais qu'un *Ninus* ait bâti ſur le Tigre, ſi près de Babylone, une ville appelée Ninive, d'une étendue auſſi grande; c'eſt ce qui ne paraît pas croyable. On nous parle de trois puiſſants empires qui ſubſiſtaient à la fois; celui de Babylone, celui d'Aſſyrie ou de Ninive, & celui de Syrie ou de Damas. La choſe eſt peu vraiſemblable; c'eſt comme ſi l'on diſait qu'il y avait à la fois, dans une partie de la Gaule, trois puiſſants empires, dont les capitales, Paris, Soiſſons, & Orléans, avaient chacune vingt-quatre lieues de tour.

J'avoue que je ne comprends rien aux deux empires de Babylone & d'Aſſyrie. Pluſieurs ſavants, qui ont voulu porter quelques lumières dans ces ténèbres, ont affirmé que l'Aſſyrie & la Chaldée n'étaient que le même empire, gouverné quelquefois par deux princes, l'un réſidant à Babylone, l'autre à Ninive; & ce ſentiment raiſonnable peut être adopté, juſqu'à ce qu'on en trouve un plus raiſonnable encore.

Ce qui contribue à jeter une grande vraiſemblance ſur l'antiquité de cette nation; c'eſt cette fameuſe tour élevée pour obſerver les aſtres. Preſque tous les commentateurs ne pouvant conteſter ce monument,

ſe croient obligés de ſuppoſer que c'était un reſte de la tour de Babel, que les hommes voulurent élever jusqu'au ciel. On ne ſait pas trop ce que les commentateurs entendent par le ciel; eſt-ce la lune? eſt-ce la planète de Vénus? il y a loin d'ici là. Voulaient-ils ſeulement élever une tour un peu plus haute? Il n'y a là ni aucun mal, ni aucune difficulté, ſuppoſé qu'on ait beaucoup d'hommes, beaucoup d'inſtruments & de vivres.

La tour de Babel, la diſperſion des peuples, la confuſion des langues, ſont des choſes, comme on ſait, très-reſpectables, auxquelles nous ne touchons point. Nous ne parlons ici que de l'obſervatoire, qui n'a rien de commun avec les hiſtoires juives.

Si *Nabonaſſar* éleva cet édifice, il faut au moins avouer que les Chaldéens eurent un obſervatoire plus de deux mille quatre cents ans avant nous. Concevez enſuite combien de ſiècles exige la lenteur de l'eſprit humain, pour en venir juſqu'à ériger un tel monument aux ſciences.

Ce fut en Chaldée & non en Egypte qu'on inventa le Zodiaque. Il y en a, ce me ſemble, trois preuves aſſez fortes; la première, que les Chaldéens furent une nation éclairée, avant que l'Egypte, toujours inondée par le Nil, pût être habitable; la ſeconde, que les ſignes du Zodiaque conviennent au climat de la Méſopotamie, & non à celui d'Egypte. Les Egyptiens ne pouvaient avoir le ſigne du taureau au mois d'avril, puiſque ce n'eſt pas en cette ſaiſon qu'ils labourent; ils ne pouvaient, au mois que nous nommons *août*, figurer un ſigne par une fille chargée d'épis de bled, puiſque ce n'eſt pas en ce temps qu'ils

font

ſont la moiſſon. Ils ne pouvaient figurer janvier par une cruche d'eau, puiſqu'il pleut très-rarement en Egypte, & jamais au mois de Janvier. (6) La

(6) Les points équinoxiaux répondent ſucceſſivement à tous les lieux du zodiaque, & leur révolution eſt d'environ 26000 ans. Il eſt clair que ces points ſe trouvaient dans la balance, ou dans les gémeaux, à l'epoque où l'on a donné des noms aux ſignes; en effet, ils ſont les ſeuls qui preſentent un emblême de l'égalite des nuits & des jours. Mais en ſuppoſant les points equinoxiaux places dans une de ces conſtellations, il reſte quatre combinaiſons également poſſibles, puiſqu'on peut ſuppoſer également, ſoit l'equinoxe du printemps, ſoit l'equinoxe de l'automne, dans le ſigne de la balance, ou dans celui des gémeaux. Suppoſons 1°. que l'equinoxe du printemps ſoit dans la balance; le ſolſtice d'ete ſera dans le capricorne, celui d'hiver dans le cancer, & l'equinoxe d'automne dans le belier. Suppoſons 2°. que l'équinoxe d'automne ſoit dans la balance; le ſolſtice d'été ſera dans le cancer, celui d'hiver dans le capricorne, & l'equinoxe du printemps dans le bélier. Suppoſons 3°. que l'équinoxe du printemps ſoit dans les gémeaux; le ſolſtice d'ete ſera dans la vierge, celui d'hiver dans les poiſſons, & l'equinoxe d'automne dans le ſagittaire. Suppoſons enfin que l'équinoxe d'automne ſoit dans les gémeaux; le ſolſtice d'eté ſera dans les poiſſons, le ſolſtice d'hiver dans la vierge, & l'équinoxe du printemps dans le ſagittaire.

Si nous examinons enſuite ces quatre hypothèſes, nous trouverons d'abord un degré de probabilité en faveur des deux premières: en effet, dans ces deux hypothèſes, les ſolſtices ont pour ſignes le capricorne & le cancer, un animal qui grimpe, & un qui marche à reculons; ſymboles naturels du mouvement apparent du ſoleil: & les deux dernières hypotheſes n'ont pas cet avantage. En comparant enſuite les deux premières, nous obſerverons que la balance paraît devoir plus naturellement être ſuppoſée le ſigne du printemps: 1°. parce que le ſigne de cet équinoxe, regardé par-tout comme le premier de l'annee, doit avoir porté de preference l'emblême de l'égalité; 2°. parce que le capricorne, animal qui cherche les lieux élevés, paraît le ſigne naturel du mois où le ſoleil eſt plus eleve; & que le cancer, quoiqu'il puiſſe être regardé comme un ſymbole de l'un ou de l'autre ſolſtice, paraît plus propre encore à deſigner le ſolſtice d'hiver. Or, ſi nous preferons la première hypothèſe, le capricorne répond à juillet; les mois d'août & de ſeptembre, temps de l'inondation du Nil, repondent au verſeau & aux poiſſons, ſignes aquatiques; le Nil ſe retire en octobre, dont le belier eſt le ſigne, parce qu'alors les troupeaux commencent à ſortir; on cultive en novembre ſous le ſigne du taureau, & l'on recueille en mars ſous le ſigne de la moiſſonneuſe. Il ſuffit donc, pour pouvoir

troisième raison, c'est que les signes anciens du zodiaque chaldéen étaient un des articles de leur religion. Ils étaient sous le gouvernement de douze Dieux secondaires, douze Dieux médiateurs : chacun d'eux présidait à une de ces constellations, ainsi que nous l'apprend *Diodore* de Sicile, au livre II. Cette religion des anciens Chaldéens était le *Sabéisme;* c'est-à dire, l'adoration d'un DIEU suprême, & la vénération des astres & des intelligences célestes qui présidaient aux astres. Quand ils priaient, ils se tournaient vers l'étoile du nord, tant leur culte était lié à l'astronomie.

Vitruve, dans son neuvième livre, où il traite des cadrans solaires, des hauteurs du soleil, de la longueur des ombres, de la lumière réfléchie par la lune, cite toujours les anciens Chaldéens, & non les Egyptiens. C'est, ce me semble, une preuve assez forte qu'on regardait la Chaldée, & non pas l'Egypte, comme le berceau de cette science; de sorte que rien n'est plus vrai que cet ancien proverbe latin :

Tradidit Ægyptis Babylon, Ægyptus Achivis.

DES BABYLONIENS DEVENUS PERSANS.

A l'orient de Babylone étaient les Perses. Ceux-ci portèrent leurs armes & leur religion à Babylone, lorsque *Koresh*, que nous appelons *Cyrus*, prit cette

accorder avec le climat de l'Egypte les noms des douze signes du zodiaque, que ces noms leur aient été donnés lorsque l'equinoxe du printemps se trouvait au signe de la balance ; c'est-à-dire, qu'il faut reculer d'environ treize mille ans l'invention de l'astronomie. Ce système, le plus naturel de tous ceux qui ont été imaginés jusqu'ici, le seul qui s'accorde avec les monuments, & qui explique les fables de la manière la moins precaire, est dû à M. D. P.

ville avec le fecours des Mèdes, établis au nord de la Perfe. Nous avons deux fables principales fur *Cyrus;* celle d'*Hérodote*, & celle de *Xénophon*, qui fe contredifent en tout, & que mille écrivains ont copiées indifferemment.

Hérodote fuppofe un roi Mède; c'eft-à-dire, un roi des pays voifins de l'Hyrcanie, qu'il appelle *Aftyage*, d'un nom grec. Cet hyrcanien *Aftyage* commande de noyer fon petit-fils *Cyrus*, au berceau, parce qu'il a vu en fonge fa fille *Mandane*, *mère de Cyrus*, *piffer fi copieufement qu'elle inonda toute l'Afie*. Le refte de l'aventure eft à-peu-près dans ce goût; c'eft une hiftoire de *Gargantua* écrite férieufement.

Xénophon fait de la vie de *Cyrus* un roman moral, à-peu-près femblable à notre Télémaque. Il commence par fuppofer, pour faire valoir l'éducation mâle & vigoureufe de fon héros, que les Mèdes étaient des voluptueux, plongés dans la molleffe. Tous ces peuples voifins de l'Hyrcanie, que les Tartares, alors nommés Scythes, avaient ravagée pendant trente années, étaient-ils des Sybarites?

Tout ce qu'on peut affurer de *Cyrus*, c'eft qu'il fut un grand conquérant, par conféquent un fléau de la terre. Le fond de fon hiftoire eft très-vrai; les épifodes font fabuleux: il en eft ainfi de toute hiftoire.

Rome exiftait du temps de *Cyrus*: elle avait un territoire de quatre à cinq lieues, & pillait tant qu'elle pouvait fes voifins; mais je ne voudrais pas garantir le combat des trois *Horaces*, & l'aventure de *Lucrèce*, & le bouclier defcendu du ciel, & la pierre coupée

avec un rafoir. Il y avait quelques Juifs efclaves dans la Babylonie & ailleurs ; mais, humainement parlant, on pourrait douter que l'ange *Raphaël* fût defcendu du ciel pour conduire à pied le jeune *Tobie* vers l'Hyrcanie, afin de le faire payer de quelque argent, & de chaffer le diable *Afmodée* avec la fumée du foie d'un brochet.

Je me garderai bien d'examiner ici le roman d'*Hérodote*, ou le roman de *Xénophon*, concernant la vie & la mort de *Cyrus ;* mais je remarquerai que les Parfis ou Perfes prétendaient avoir eu parmi eux, il y avait fix mille ans, un ancien *Zerduft*, un prophète, qui leur avait appris à être juftes & à révérer le foleil, comme les anciens Chaldéens avaient révéré les étoiles en les obfervant.

Je me garderai bien d'affirmer que ces Perfes & ces Chaldéens fuffent fi juftes, & de déterminer précifément en quel temps vint leur fecond *Zerduft*, qui rectifia le culte du foleil, & leur apprit à n'adorer que le Dieu auteur du foleil & des étoiles. Il écrivit ou commenta, dit-on, le livre du *Zend*, que les Parfis, difperfes aujourd'hui dans l'Afie, révèrent comme leur bible. Ce livre eft très-ancien, mais moins que ceux des Chinois & des Brames ; on le croit même poftérieur à ceux de *Sanchoniathon* & des cinq *Kings* des Chinois : il eft écrit dans l'ancienne langue facrée des Chaldéens ; & M. *Hyde*, qui nous a donné une traduction du Sadder, nous aurait procuré celle du Zend, s'il avait pu fubvenir aux frais de cette recherche. Je m'en rapporte au moins au Sadder, à cet extrait du Zend, qui eft le catéchifme des Parfis. J'y vois que ces Parfis croyaient depuis long-temps

un Dieu, un diable, une résurrection, un paradis, un enfer. Ils sont les premiers, sans contredit, qui ont établi ces idées; c'est le système le plus antique, & qui ne fut adopté par les autres nations qu'après bien des siècles; puisque les Pharisiens, chez les Juifs, ne soutinrent hautement l'immortalité de l'ame, & le dogme des peines & des récompenses après la mort, que vers le temps des Asmonéens.

Voilà, peut-être, ce qu'il y a de plus important dans l'ancienne histoire du monde: voilà une religion utile, établie sur le dogme de l'immortalité de l'âme, & sur la connaissance de l'Etre créateur. Ne cessons point de remarquer par combien de degrés il fallut que l'esprit humain passât pour concevoir un tel système. Remarquons encore que le baptême, (l'immersion dans l'eau pour purifier l'ame par le corps,) est un des préceptes du Zend. (Porte 251.) La source de tous les rites est venue, peut-être, des Persans & des Chaldéens, jusqu'aux extrémités de la terre.

Je n'examine point ici pourquoi & comment les Babyloniens eurent des dieux secondaires en reconnaissant un DIEU souverain. Ce système, ou plutôt ce chaos, fut celui de toutes les nations. Excepté dans les tribunaux de la Chine, on trouve presque par-tout l'extrême folie jointe à un peu de sagesse dans les lois, dans les cultes, dans les usages. L'instinct, plus que la raison, conduit le genre-humain. On adore en tous lieux la Divinité, & on la déshonore. Les Perses révérèrent des statues dès qu'ils purent avoir des sculpteurs; tout en est plein dans les ruines de Persépolis: mais aussi on voit dans ces figures les symboles de l'immortalité; on y voit des têtes qui s'envolent au

ciel avec des aîles, ſymbole de l'émigration d'une vie paſſagère à la vie immortelle.

Paſſons aux uſages purement humains. Je m'étonne qu'*Hérodote* ait dit devant toute la Grèce, dans ſon premier livre que toutes les Babyloniennes étaient obligées par la loi de ſe proſtituer une fois dans leur vie aux étrangers, dans le temple de *Milita* ou *Vénus*. (7) Je m'étonne encore plus que dans toutes les hiſtoires faites pour l'inſtruction de la jeuneſſe, on renouvelle aujourd'hui ce conte. Certes, ce devait être une belle fête & une belle dévotion, que de voir accourir dans une égliſe des marchands de chameaux, de chevaux, de bœufs, & d'ânes, & de les voir deſcendre de leurs montures, pour coucher devant l'autel avec les principales dames de la ville. De bonne foi, cette infamie peut-elle être dans le caractère d'un peuple policé? Eſt-il poſſible que les magiſtrats d'une des plus grandes villes du monde aient établi une telle police? que les maris aient conſenti de proſtituer leurs femmes? que tous les pères aient abandonné leurs filles aux palefreniers de l'Aſie? Ce qui n'eſt pas dans la nature n'eſt jamais vrai. J'aimerais autant croire *Dion Caſſius*, qui aſſure que les graves ſénateurs de Rome propoſèrent un décret, par lequel *Céſar*, âgé

(7) De très-profonds érudits ont prétendu que le marché ſe feſait bien dans le temple, mais qu'il ne ſe conſommait que dehors. *Strabon* dit en effet, qu'après s'être livrée à l'etranger *hors du temple*, la femme retournait chez elle. Où donc ſe conſommait cette cerémonie religieuſe? Ce n'etait ni chez la femme, ni chez l'etranger, ni dans un lieu profane, où le mari, & peut-être un amant de la femme, qui auraient eu le malheur d'être philoſophes & d'avoir des doutes ſur la religion de Babylone, euſſent pu troubler cet acte de piete. C'etait donc dans quelque lieu voiſin du temple deſtine a cet uſage, & conſacré à la deeſſe. Si ce n'était point dans l'egliſe, c'etait au moins dans la ſacriſtie.

de cinquante-fept ans, aurait le droit de jouir de toutes les femmes qu'il voudrait.

Ceux qui, en compilant aujourd'hui l'Hiftoire ancienne, copient tant d'auteurs fans en examiner aucun, n'auraient-ils pas dû s'apercevoir, ou qu'*Hérodote* a débité des fables ridicules; ou plutôt que fon texte a été corrompu; & qu'il n'a voulu parler que des courtifannes établies dans toutes les grandes villes, & qui, peut-être alors, attendaient les paffants fur les chemins ?

Je ne croirai pas davantage *Sextus Empiricus*, qui prétend que chez les Perfes la pédéraftie était ordonnée. Quelle pitié ! Comment imaginer que les hommes euffent fait une loi, qui, fi elle avait été exécutée, aurait détruit la race des hommes ! (8) La pédéraftie, au contraire, était expreffément défendue dans le livre du Zend; & c'eft ce qu'on voit dans l'abrégé du Zend, le Sadder, où il eft dit, (porte 9,) *Qu'il n'y a point de plus grand péché.* (*f*)

Strabon dit que les Perfes époufaient leurs mères; mais quels font fes garants? des ouï-dire, des bruits vagues. Cela peut fournir une épigramme à *Catulle:*

Nam Magus ex matre & nato nafcatur oportet.

Tout Mage doit naître de l'incefte d'une mère & d'un fils.

(8) Voyez la *Defenfe de mon oncle.*

Voyez auffi une note fur l'article *Amour-focratique*, dans le *Dictionnaire philofophique.*

(*f*) Voyez les réponfes à celui qui a prétendu que la proftitution était une loi de l'empire des Babyloniens, & que la pederaftie etait etablie en Perfe dans le même pays. On ne peut guère pouffer plus loin l'opprobre de la littérature, ni plus calomnier la nature humaine.

Une telle loi n'eſt pas croyable; une épigramme n'eſt pas une preuve. Si l'on n'avait pas trouvé de mères qui vouluſſent coucher avec leur fils, il n'y aurait donc point eu de prêtres chez les Perſes. La religion des mages, dont le grand objet était la population, devait plutôt permettre aux pères de s'unir à leurs filles, qu'aux mères de coucher avec leurs enfants, puiſqu'un vieillard peut engendrer, & qu'une vieille n'a pas cet avantage.

Que de ſottiſes n'avons-nous pas dites ſur les Turcs? les Romains en diſaient davantage ſur les Perſes.

En un mot, en liſant toute hiſtoire, ſoyons en garde contre toute fable.

DE LA SYRIE.

JE vois, par tous les monuments qui nous reſtent, que la contrée qui s'étend depuis Alexandrette ou Scanderon, juſqu'auprès de Bagdat, fut toujours nommée Syrie; que l'alphabet de ces peuples fut toujours ſyriaque; que c'eſt-là que furent les anciennes villes de Zobah, de Balbek, de Damas; & depuis, celles d'Antioche, de Séleucie, de Palmyre. Balk était ſi ancienne, que les Perſes prétendent que leur *Bram* ou *Abraham* était venu de Balk chez eux. Où pouvait donc être ce puiſſant empire d'Aſſyrie dont on a tant parlé, ſi ce n'eſt dans le pays des fables?

Les Gaules, tantôt s'étendirent juſqu'au Rhin, tantôt furent plus reſſerrées; mais qui jamais imagina de placer un vaſte empire entre le Rhin & les Gaules? qu'on ait appelé les nations voiſines de l'Euphrate

aſſyriennes, quand elles ſe furent étendues vers Damas; & qu'on ait appelé Aſſyriens les peuples de Syrie, quand ils s'approchèrent de l'Euphrate; c'eſt-là où ſe peut réduire la difficulté. Toutes les nations voiſines ſe ſont mêlées, toutes ont été en guerre & ont changé de limites. Mais lorſqu'une fois il s'eſt élevé des villes capitales, ces villes établiſſent une différence marquée entre deux nations. Ainſi les Babyloniens, ou vainqueurs ou vaincus, furent toujours différents des peuples de Syrie. Les anciens caractères de la langue ſyriaque ne furent point ceux des anciens Chaldéens.

Le culte, les ſuperſtitions, les lois, bonnes ou mauvaiſes, les uſages biſarres, ne furent point les mêmes. La déeſſe de Syrie ſi ancienne, n'avait aucun rapport avec le culte des Chaldéens. Les mages chaldéens, babyloniens, perſans, ne ſe firent jamais eunuques, comme les prêtres de la déeſſe de Syrie. Choſe étrange, les Syriens révéraient la figure de ce que nous appelons *Priape*, & les prêtres ſe dépouillaient de leur virilité !

Ce renoncement à la génération ne prouve-t-il pas une grande antiquité, une population conſidérable? Il n'eſt pas poſſible qu'on eût voulu attenter ainſi contre la nature, dans un pays où l'eſpèce aurait été rare.

Les prêtres de *Cybèle* en Phrygie ſe rendaient eunuques comme ceux de Syrie. Encore une fois, peut-on douter que ce ne fût l'effet de l'ancienne coutume, de ſacrifier aux dieux ce qu'on avait de plus cher, & de ne ſe point expoſer devant des êtres qu'on croyait purs, aux accidents de ce qu'on croyait

impureté ? Peut-on s'étonner, après de tels facrifices, de celui que l'on fefait de fon prépuce chez d'autres peuples, & de l'amputation d'un tefticule chez des nations africaines ? Les fables d'*Atis* & de *Combabus* ne font que des fables, comme celle de *Jupiter* qui rendit eunuque *Saturne* fon père. La fuperftition invente des ufages ridicules ; & l'efprit romanefque en invente des raifons abfurdes.

Ce que je remarquerai encore des anciens Syriens ; c'eft que la ville qui fut depuis nommée la Ville fainte, & Hiérapolis par les Grecs, était nommée par les Syriens Magog. Ce mot Mag a un grand rapport avec les anciens mages ; il femble commun à tous ceux qui, dans ces climats, étaient confacrés au fervice de la Divinité. Chaque peuple eut une ville fainte. Nous favons que Thèbes en Egypte était la ville de Dieu, Babylone la ville de Dieu ; Apamée en Phrygie était auffi la ville de Dieu.

Les Hébreux, long-temps après, parlent des peuples de Gog & de Magog ; ils pouvaient entendre par ces noms, les peuples de l'Euphrate & de l'Oronte : ils pouvaient entendre auffi les Scythes, qui vinrent ravager l'Afie avant *Cyrus*, & qui dévaftèrent la Phénicie ; mais il importe fort peu de favoir quelle idée paffait par la tête d'un juif, quand il prononçait Magog ou Gog.

Au refte, je ne balance pas à croire les Syriens beaucoup plus anciens que les Egyptiens, par la raifon évidente, que les pays les plus aifément cultivables font néceffairement les premiers peuplés & les premiers floriffants.

DES PHENICIENS ET DE SANCHONIATHON.

Les Phéniciens font probablement raffemblés en corps de peuple, auffi anciennement que les autres habitants de la Syrie. Ils peuvent être moins anciens que les Chaldéens, parce que leur pays eft moins fertile. Sidon, Tyr, Joppé, Berith, Afcalon, font des terrains ingrats. Le commerce maritime a toujours été la dernière reffource des peuples. On a commencé par cultiver fa terre avant de bâtir des vaiffeaux pour en aller chercher de nouvelles au-delà des mers. Mais ceux qui font forcés de s'adonner au commerce maritime ont bientôt cette induftrie, fille du befoin, qui n'aiguillonne point les autres nations. Il n'eft parlé d'aucune entreprife maritime, ni des Chaldéens, ni des Indiens. Les Egyptiens même avaient la mer en horreur: la mer était leur *Typhon*, un être mal-fefant; & c'eft ce qui fait révoquer en doute les quatre cents vaiffeaux équipés par *Séfoftris* pour aller conquérir l'Inde. Mais les entreprifes des Phéniciens font réelles. Carthage & Cadix fondées par eux, l'Angleterre découverte, leur commerce aux Indes par Eziongaber, leurs manufactures d'étoffes précieufes, leur art de teindre en pourpre; font des témoignages de leur habileté; & cette habileté fit leur grandeur.

Les Phéniciens furent dans l'antiquité ce qu'étaient les Vénitiens au quinzième fiècle, & ce que font devenus depuis les Hollandais, forcés de s'enrichir par leur induftrie.

Le commerce exigeait néceffairement qu'on eût des regiftres qui tinffent lieu de nos livres de compte,

avec des signes aisés & durables pour établir ces registres. L'opinion qui fait les Phéniciens auteurs de l'écriture alphabétique est donc très-vraisemblable. Je n'assurerais pas qu'ils aient inventé de tels caractères avant les Chaldéens ; mais leur alphabet fut certainement le plus complet & le plus utile, puisqu'ils peignirent les voyelles que les Chaldéens n'exprimaient pas.

Je ne vois pas que les Egyptiens aient jamais communiqué leurs lettres, leur langue, à aucun peuple : au contraire, les Phéniciens transmirent leur langue & leur alphabet aux Carthaginois, qui les altérèrent depuis. Leurs lettres devinrent celles des Grecs. Quel préjugé pour l'antiquité des Phéniciens !

Sanchoniathon phénicien, qui écrivit, long-temps avant la guerre de Troie, l'histoire des premiers âges, & dont *Eusèbe* nous a conservé quelques fragments, traduits par *Philon* de Biblos ; *Sanchoniathon*, dis-je, nous apprend que les Phéniciens avaient, de temps immémorial, sacrifié aux éléments & aux vents ; ce qui convient en effet à un peuple navigateur. Il voulut dans son histoire s'élever jusqu'à l'origine des choses, comme tous les premiers écrivains ; il eut la même ambition que les auteurs du Zend & du Veidam, la même qu'eurent *Manéthon* en Egypte, & *Hésiode* en Grèce.

On ne pourrait douter de la prodigieuse antiquité du livre de *Sanchoniathon*, s'il était vrai, comme *Warburton* le prétend, qu'on en lût les premières lignes dans les mystères d'*Isis* & de *Cérès ;* hommage que les Egyptiens & les Grecs n'eussent pas rendu à un auteur étranger, s'il n'avait pas été regardé

comme une des premières fources des connaiſſances humaines.

Sanchoniathon n'écrivit rien de lui-même; il confulta toutes les archives anciennes, & furtout le prêtre *Jerombal*. Le nom de *Sanchoniathon* fignifie en ancien phénicien, amateur de la vérité. *Porphire* le dit, *Théodoret* & *Bochart* l'avouent. La Phénicie était appelée le pays des lettres, *Kirjath Sepher*. Quand les Hébreux vinrent s'établir dans une partie de cette contrée, ils brûlèrent la ville des lettres, comme on le voit dans *Jofué* & dans les Juges.

Jerombal, confulté par *Sanchoniathon*, était prêtre du Dieu fuprême, que les Phéniciens nommaient *Iao*, *Jeova*, nom réputé facré, adopté chez les Egyptiens & enfuite chez les Juifs. On voit par les fragments de ce monument fi antique, que Tyr exiſtait depuis très-long-temps, quoiqu'elle ne fût pas encore parvenue à être une ville puiſſante.

Ce mot *El*, qui défignait DIEU chez les premiers Phéniciens, a quelque rapport à l'*Alla* des Arabes; & il eſt probable que de ce monofyllabe *El*, les Grecs compoſèrent leur *Elios*. Mais ce qui eſt plus remarquable, c'eſt qu'on trouve chez les anciens Phéniciens le mot *Eloa*, *Eloim*, dont les Hébreux fe fervirent très long-temps après, quand ils s'établirent dans le Canaan.

C'eſt de la Phénicie que les Juifs prirent tous les noms qu'ils donnèrent à Dieu, *Eloa*, *Iao*, *Adonaï*; cela ne peut être autrement, puifque les Juifs ne parlèrent long-temps en Canaan que la langue phénicienne.

Ce mot *Iao*, ce mot ineffable chez les Juifs, & qu'ils ne prononçaient jamais, était ſi commun dans l'Orient, que *Diodore*, dans ſon livre ſecond, en parlant de ceux qui feignirent des entretiens avec les dieux, dit que *Minos ſe vantait d'avoir communiqué avec le dieu Zeus; Zamolxis avec la déeſſe Veſta;* & le juif *Moïſe avec le dieu Iao*, &c.

Ce qui mérite ſurtout d'être obſervé, c'eſt que *Sanchoniathon*, en rapportant l'ancienne coſmologie de ſon pays, parle d'abord du chaos d'un air ténébreux, *Chautereb.* L'Erèbe, la nuit d'*Héſiode*, eſt priſe du mot phénicien qui s'eſt conſervé chez les Grecs. Du chaos ſortit *Mot*, qui ſignifie la matière. Or, qui arrangea la matière? C'eſt *Colpi Iao*, l'eſprit de Dieu, le vent de Dieu, ou plutôt la voix de la bouche de Dieu. C'eſt à la voix de Dieu que naquirent les animaux & les hommes. (9)

Il eſt aiſé de ſe convaincre que cette coſmogonie eſt l'origine de preſque toutes les autres. Le peuple le plus ancien eſt toujours imité par ceux qui viennent après lui; ils apprennent ſa langue, ils ſuivent une partie de ſes rites, ils s'approprient ſes antiquités & ſes fables. Je ſais combien toutes les origines chaldéennes, ſyriennes, phéniciennes, égyptiennes, & grecques, ſont obſcures. Quelle origine ne l'eſt pas? Nous ne pouvons avoir rien de certain ſur la formation du monde, que ce que le Créateur du monde aurait daigné nous apprendre lui-même. Nous

(9) Cette manière d'entendre *Sanchoniathon* eſt très-naturelle; elle eſt appuyée ſur l'autorité de *Bochart*. Ceux qui l'ont critiquée ſavent ſurement très-bien la langue grecque; mais ils ont prouvé que cela ne ſuffit pas toujours pour entendre les livres grecs.

marchons avec fûreté jufqu'à certaines bornes : nous favons que Babylone exiftait avant Rome ; que les villes de Syrie étaient puiffantes avant qu'on connût Jérufalem ; qu'il y avait des rois d'Egypte avant *Jacob*, avant *Abraham :* nous favons quelles fociétés fe font établies les dernières ; mais pour favoir précifément quel fut le premier peuple, il faut une révélation.

Au moins nous eft-il permis de pefer les probabilités, & de nous fervir de notre raifon dans ce qui n'intéreffe point nos dogmes facrés, fupérieurs à toute raifon, & qui ne cèdent qu'à la morale.

Il eft très-avéré que les Phéniciens occupaient leur pays long-temps avant que les Hébreux s'y préfentaffent. Les Hébreux purent-ils apprendre la langue phénicienne, quand ils erraient, loin de la Phénicie, dans le défert, au milieu de quelques hordes d'Arabes ?

La langue phénicienne put-elle devenir le langage ordinaire des Hébreux ? & purent-ils écrire dans cette langue du temps de *Jofué*, parmi des dévaftations & des maffacres continuels ? Les Hébreux, après *Jofué*, long-temps efclaves dans ce même pays qu'ils avaient mis à feu & à fang, n'apprirent-ils pas alors un peu de la langue de leurs maîtres, comme depuis ils apprirent un peu de chaldéen, quand ils furent efclaves à Babylone ?

N'eft-il pas de la plus grande vraifemblance qu'un peuple commerçant, induftrieux, favant, établi de temps immémorial, & qui paffe pour l'inventeur des lettres, écrivit long-temps avant un peuple errant, nouvellement établi dans fon voifinage, fans aucune

fcience, fans aucune induftrie, fans aucun commerce, & fubfiftant uniquement de rapines ?

Peut-on nier férieufement l'authenticité des fragments de *Sanchoniathon*, confervés par *Eufebe* ? ou peut-on imaginer, avec le favant *Huet*, que *Sanchoniathon* ait puifé chez *Moïfe*, quand tout ce qui refte de monuments antiques nous avertit que *Sanchoniathon* vivait avant *Moïfe* ? Nous ne décidons rien ; c'eft au lecteur éclairé & judicieux à décider entre *Huet* & *van-Dale*, qui l'a réfuté. Nous cherchons la vérité & non la difpute.

DES SCYTHES ET DES GOMERITES.

LAISSONS *Gomer*, prefqu'au fortir de l'arche, aller fubjuguer les Gaules & les peupler en quelques années. Laiffons aller *Tubal* en Efpagne, & *Magog* dans le nord de l'Allemagne, vers le temps où les fils de *Cham* fefaient une prodigieufe quantité d'enfants tout noirs, vers la Guinée & le Congo. Ces impertinences dégoûtantes font débitées dans tant de livres, que ce n'eft pas la peine d'en parler. Les enfants commencent à en rire. Mais par quelle faibleffe, ou par quelle malignité fecrète, ou par quelle affectation de montrer une éloquence déplacée, tant d'hiftoriens ont-ils fait de fi grands éloges des Scythes qu'ils ne connaiffaient pas ?

Pourquoi *Quinte-Curce*, en parlant des Scythes qui habitaient au nord de la Sogdiane, au-delà de l'Oxus, (qu'il prend pour le Tanaïs qui en eft à cinq cents lieues) pourquoi, dis-je, *Quinte-Curce* met-il une harangue philofophique dans la bouche de ces barbares ?

barbares? pourquoi ſuppoſe-t-il qu'ils reprochent à *Alexandre* ſa ſoif de conquérir? pourquoi leur fait-il dire qu'*Alexandre* eſt le plus fameux voleur de la terre, eux qui avaient exercé le brigandage dans toute l'Aſie, ſi long-temps avant lui? pourquoi enfin *Quinte-Curce* peint-il ces Scythes comme les plus juſtes de tous les hommes? La raiſon en eſt que, comme il place, en mauvais géographe, le Tanaïs du côté de la mer Caſpienne, il parle du prétendu déſintéreſſement des Scythes en déclamateur.

Si *Horace*, en oppoſant les mœurs des Scythes à celles des Romains, fait en vers harmonieux le panégyrique de ces barbares; s'il dit:

Campeſtres melius Scythæ
Quorum plauſtra vagas rite trahunt domos,
Vivunt & rigidi Getæ:

Voyez les habitans de l'affreuſe Scythie
Qui vivent ſur des chars;
Avec plus d'innocence ils conſument leur vie
Que le peuple de Mars;

c'eſt qu'*Horace* parle en poëte un peu ſatirique, qui eſt bien aiſe d'élever des étrangers aux dépens de ſon pays.

C'eſt par la même raiſon que *Tacite* s'épuiſe à louer les barbares Germains, qui pillaient les Gaules & qui immolaient des hommes à leurs abominables dieux. *Tacite*, *Quinte-Curce*, *Horace*, reſſemblent à ces pédagogues, qui, pour donner de l'émulation à leurs diſciples, prodiguent en leur préſence des louanges à des enfans étrangers, quelques groſſiers qu'ils puiſſent être.

Les Scythes ſont ces mêmes barbares que nous avons depuis appelés Tartares; ce ſont ceux-là mêmes qui, long-temps avant *Alexandre*, avaient ravagé plusieurs fois l'Aſie, & qui ont été les déprédateurs d'une grande partie du continent. Tantôt ſous le nom de Monguls, ou de Huns, ils ont aſſervi la Chine & les Indes; tantôt ſous le nom de Turcs, ils ont chaſſé les Arabes qui avaient conquis une partie de l'Aſie. C'eſt de ces vaſtes campagnes que partirent les Huns pour aller juſqu'à Rome. Voilà ces hommes, déſintéreſſés & juſtes, dont nos compilateurs vantent encore aujourd'hui l'équité quand ils copient *Quinte-Curce*. C'eſt ainſi qu'on nous accable d'hiſtoires anciennes, ſans choix & ſans jugement; on les lit à-peu-près avec le même eſprit qu'elles ont été faites, & on ne ſe met dans la tête que des erreurs.

Les Ruſſes habitent aujourd'hui l'ancienne Scythie européane; ce ſont eux qui ont fourni à l'hiſtoire des vérités bien étonnantes. Il y a eu ſur la terre des révolutions qui ont plus frappé l'imagination; il n'y en a pas une qui ſatisfaſſe autant l'eſprit humain, & qui lui faſſe autant d'honneur. On a vu des conquérans & des dévaſtations; mais qu'un ſeul homme ait en vingt années changé les mœurs, les lois, l'eſprit du plus vaſte empire de la terre; que tous les arts ſoient venus en foule embellir des déſerts, c'eſt-là ce qui eſt admirable. Une femme qui ne ſavait ni lire ni écrire, perfectionna ce que *Pierre le grand* avait commencé. Une autre femme (*Eliſabeth*) étendit encore ces nobles commencemens. Une autre impératrice encore eſt allée plus loin que les deux autres; ſon génie s'eſt communiqué à ſes ſujets; les révolutions

du palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'empire : on a vu en un demi-siècle la cour de Scythie plus éclairée que ne l'ont été jamais la Grèce & Rome.

Et ce qui est de plus admirable, c'est qu'en 1770, temps auquel nous écrivons, *Catherine II* poursuit en Europe & en Asie les Turcs fuyants devant ses armées, & les fait trembler dans Constantinople. Ses soldats sont aussi terribles que sa cour est polie ; & quel que soit l'événement de cette grande guerre, la postérité doit admirer la *Thomiris* du Nord. Elle mérite de venger la terre de la tyrannie turque.

DE L'ARABIE.

Si l'on est curieux de monumens tels que ceux de l'Egypte, je ne crois pas qu'on doive les chercher en Arabie. La Mecque fut, dit-on, bâtie vers le temps d'*Abraham;* mais elle est dans un terrain si sablonneux & si ingrat, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle ait été fondée avant les villes qu'on éleva près des fleuves, dans des contrées fertiles. Plus de la moitié de l'Arabie est un vaste désert, ou de sables, ou de pierres. Mais l'Arabie heureuse a mérité ce nom, en ce qu'étant environnée de solitudes & d'une mer orageuse, elle a été à l'abri de la rapacité des voleurs, appelés conquérans, jusqu'à *Mahomet;* & même alors elle ne fut que la compagne de ses victoires. Cet avantage est bien au-dessus de ses aromates, de son encens, de sa canelle, qui est d'une espèce médiocre; & même de son café, qui fait aujourd'hui sa richesse.

L'Arabie déferte eſt ce pays malheureux, habité par quelques Amalécites, Moabites, Madianites : pays affreux, qui ne contient pas aujourd'hui neuf à dix mille Arabes, voleurs errans, & qui ne peut en nourrir davantage. C'eſt dans ces mêmes déferts, qu'il eſt dit que deux millions d'Hébreux paſſèrent quarante années. Ce n'eſt point la vraie Arabie, & ce pays eſt fouvent appelé défert de Syrie.

L'Arabie pétrée n'eſt ainfi appelée que du nom de Pétra, petite forterefſe, à qui fûrement les Arabes n'avaient pas donné ce nom ; mais qui fut nommée ainfi par les Grecs vers le temps d'*Alexandre*. Cette Arabie pétrée eſt fort petite, & peut être confondue, fans lui faire tort, avec l'Arabie déferte. L'une & l'autre ont toujours été habitées par des hordes vagabondes. C'eſt auprès de cette Arabie pétrée que fut bâtie la ville appelée par nous Jérufalem.

Pour cette vaſte partie appelée heureufe, près de la moitié confiſte auſſi en déferts ; mais quand on avance quelques milles dans les terres, foit à l'orient de Moka, foit même à l'orient de la Mecque ; c'eſt alors qu'on trouve le pays le plus agréable de la terre. L'air y eſt parfumé, dans un été continuel, de l'odeur des plantes aromatiques que la nature y fait croître fans culture. Mille ruiſſeaux defcendent des montagnes & entretiennent une fraîcheur perpétuelle, qui tempère l'ardeur du foleil fous des ombrages toujours verds.

C'eſt furtout dans ces pays que le mot de jardin, paradis, fignifia la faveur céleſte.

Les jardins de Saana vers Aden, furent plus fameux chez les Arabes, que ne le furent depuis ceux

d'*Alcinoüs* chez les Grecs ; & cet Aden ou Eden était nommé le lieu des délices. On parle encore d'un ancien *Shedad*, dont les jardins n'étaient pas moins renommés. La félicité dans ces climats brûlans, était l'ombrage.

Ce vaſte pays de l'Yemen eſt ſi beau, ſes ports ſont ſi heureuſement ſitués ſur l'Océan indien, qu'on prétend qu'*Alexandre* voulut conquérir l'Yemen pour en faire le ſiége de ſon empire, & y établir l'entrepôt du commerce du monde. Il eût entretenu l'ancien canal des rois d'Egypte, qui joignait le Nil à la mer Rouge; & tous les tréſors de l'Inde auraient paſſé d'Aden, ou d'Eden, à ſa ville d'Alexandrie. Une telle entrepriſe ne reſſemble pas à ces fables inſipides & abſurdes, dont toute l'hiſtoire ancienne eſt remplie. Il eût fallu, à la vérité, ſubjuguer toute l'Arabie ; ſi quelqu'un le pouvait, c'était *Alexandre :* mais il paraît que ces peuples ne le craignirent point : ils ne lui envoyèrent pas même des députés quand il tenait ſous le joug l'Egypte & la Perſe.

Les Arabes, défendus par leurs déſerts & par leur courage, n'ont jamais ſubi le joug étranger ; *Trajan* ne conquit qu'un peu de l'Arabie pétrée : aujourd'hui même ils bravent la puiſſance du Turc. Ce grand peuple a toujours été auſſi libre que les Scythes, & plus civiliſé qu'eux.

Il faut bien ſe garder de confondre ces anciens Arabes avec les hordes qui ſe diſent deſcendues d'*Iſmaël*. Les Iſmaélites, ou Agaréens, ou ceux qui ſe diſaient enfans de *Cethura*, étaient des tribus étrangères, qui ne mirent jamais le pied dans l'Arabie heureuſe. Leurs hordes erraient dans l'Arabie pétrée

vers le pays de Madian ; elles se mêlèrent depuis avec les vrais Arabes, du temps de *Mahomet*, quand elles embrassèrent sa religion.

Ce sont les peuples de l'Arabie proprement dite, qui étaient véritablement indigènes ; c'est-à-dire, qui de temps immémorial habitaient ce beau pays, sans mélange d'aucune autre nation, sans avoir jamais été ni conquis, ni conquérans. Leur religion était la plus naturelle & la plus simple de toutes ; c'était le culte d'un DIEU, & la vénération pour les étoiles, qui semblaient, sous un ciel si beau & si pur, annoncer la grandeur de DIEU avec plus de magnificence que le reste de la nature. Ils regardaient les planètes comme des médiatrices entre DIEU & les hommes. Ils eurent cette religion jusqu'à *Mahomet*. Je crois bien qu'il y eut beaucoup de superstitions, puisqu'ils étaient hommes : mais séparés du reste du monde par des mers & des déserts, possesseurs d'un pays délicieux, & se trouvant au-dessus de tout besoin & de toute crainte, ils durent être nécessairement moins méchans, & moins superstitieux que d'autres nations.

On ne les avait jamais vus, ni envahir le bien de leurs voisins, comme des bêtes carnassières affamées ; ni égorger les faibles, en prétextant les ordres de la Divinité ; ni faire leur cour aux puissans, en les flattant par de faux oracles : leurs superstitions ne furent ni absurdes ni barbares.

On ne parle point d'eux dans nos histoires universelles fabriquées dans notre Occident ; je le crois bien : ils n'ont aucun rapport avec la petite nation juive qui est devenue l'objet & le fondement de nos

hiſtoires prétendues univerſelles, dans leſquelles un certain genre d'auteurs, ſe copiant les uns les autres, oublie les trois quarts de la terre.

DE BRAM, ABRAM, ABRAHAM.

Il ſemble que ce nom de *Bram*, *Brama*, *Abram*, *Ibrahim*, ſoit un des noms les plus communs aux anciens peuples de l'Aſie. Les Indiens, que nous croyons une des premières nations, font de leur *Brama* un fils de Dieu, qui enſeigna aux Brames la manière de l'adorer. Ce nom fut en vénération de proche en proche. Les Arabes, les Chaldéens, les Perſans, ſe l'approprient, & les Juifs le regardèrent comme un de leurs patriarches. Les Arabes qui trafiquaient avec les Indiens, eurent probablement les premiers quelques idées confuſes de *Brama*, qu'ils nommèrent *Abrama*, & dont enſuite ils ſe vantèrent d'être deſcendus. Les Chaldéens l'adoptèrent comme un légiſlateur. Les Perſes appelaient leur ancienne religion *Millat Ibrahim ;* les Mèdes *Kish Ibrahim*. Ils prétendaient que cet *Ibrahim*, ou *Abraham*, était de la Bactriane, & qu'il avait vécu près de la ville de Balk; ils révéraient en lui un prophète de la religion de l'ancien *Zoroaſtre :* il n'appartient ſans doute qu'aux Hébreux, puiſqu'ils le reconnaiſſent pour leur père dans leurs livres ſacrés.

Des ſavans ont cru que ce nom était Indien, parce que les prêtres Indiens s'appelaient Brames, Brachmanes, & que pluſieurs de leurs inſtitutions ſacrées ont un rapport immédiat à ce nom ; au lieu

que chez les Afiatiques occidentaux, vous ne voyez aucun établiffement qui tire fon nom d'*Abram*, ou *Abraham*. Nulle fociété ne s'eft jamais nommée *Abramique;* nul rite, nulle cérémonie de ce nom; mais puifque les livres juifs difent qu'*Abraham* eft la tige des Hébreux, il faut croire fans difficulté ces juifs, qui, bien que déteftés par nous, font pourtant regardés comme nos précurfeurs & nos maîtres.

L'Alcoran cite, touchant *Abraham*, les anciennes hiftoires arabes; mais il en dit très-peu de chofe: elles prétendent que cet *Abraham* fonda la Mecque.

Les Juifs le font venir de Chaldée, & non pas de l'Inde, ou de la Bactriane; ils étaient voifins de la Chaldée; l'Inde & la Bactriane leur étaient inconnues. *Abraham* était un étranger pour tous ces peuples; & la Chaldée étant un pays dès long-temps renommé pour les fciences & les arts, c'était un honneur, humainement parlant, pour une chétive & barbare nation renfermée dans la Paleftine, de compter un ancien fage réputé Chaldéen, au nombre de fes ancêtres.

S'il eft permis d'examiner la partie hiftorique des livres judaïques, par les mêmes règles qui nous conduifent dans la critique des autres hiftoires; il faut convenir, avec tous les commentateurs, que le récit des aventures d'*Abraham*, tel qu'il fe trouve dans le Pentateuque, ferait fujet à quelques difficultés s'il fe trouvait dans une autre hiftoire.

La Genèfe, après avoir raconté la mort de *Tharé*, dit qu'*Abraham* fon fils fortit d'Aran âgé de foixante & quinze ans; & il eft naturel d'en conclure qu'il ne quitta fon pays qu'après la mort de fon père.

Mais la même Genèse dit que *Tharé* l'ayant engendré à soixante & dix ans, vécut jusqu'à deux cents cinq; ainsi *Abraham* aurait eu cent trente-cinq ans quand il quitta la Chaldée. Il paraît étrange qu'à cet âge, il ait abandonné le fertile pays de la Mésopotamie, pour aller, à trois cents milles de-là, dans la contrée stérile & pierreuse de Sichem, qui n'était point un lieu de commerce. De Sichem, on le fait aller acheter du bled à Memphis, qui est environ à six cents milles; & dès qu'il arrive, le roi devient amoureux de sa femme, âgée de soixante & quinze ans.

Je ne touche point à ce qu'il y a de divin dans cette histoire; je m'en tiens toujours aux recherches de l'antiquité. Il est dit qu'*Abraham* reçut de grands présents du roi d'Egypte. (10) Ce pays était dès-lors un puissant Etat; la monarchie était établie, les arts y étaient donc cultivés; le fleuve avait été dompté; on avait creusé par-tout des canaux pour recevoir ses inondations, sans quoi la contrée n'eût pas été habitable.

Or je demande à tout homme sensé, s'il n'avait pas fallu des siècles pour établir un tel empire dans un pays long-temps inaccessible & dévasté par les eaux mêmes qui le fertilisèrent? *Abraham*, selon la Genèse, arriva en Egypte deux mille ans avant notre ère vulgaire. Il faut donc pardonner aux *Manéthons*, aux *Hérodotes*, aux *Diodores*, aux *Eratosthènes*, & à tant d'autres, la prodigieuse antiquité qu'ils accordent

(10) La Genèse parle d'un grand nombre d'esclaves & de bêtes de somme donnés à *Abraham* lorsque *Pharaon* le croyait seulement le frere de *Sara*; & quand il sortit d'Egypte, *Pharaon* y ajouta beaucoup d'or & d'argent.

tous au royaume d'Egypte; & cette antiquité devait être très-moderne, en comparaiſon de celle des Chaldéens & des Syriens.

Qu'il ſoit permis d'obſerver un trait de l'hiſtoire d'*Abraham*. Il eſt repréſenté, au ſortir de l'Egypte comme un paſteur nomade, errant entre le mont Carmel & le lac Aſphaltide; c'eſt le déſert le plus aride de l'Arabie pétrée; tout le territoire y eſt bitumineux; l'eau y eſt très-rare: le peu qu'on y en trouve eſt moins potable que celle de la mer. Il y voiture ſes tentes avec trois cents dix-huit ſerviteurs; & ſon neveu *Lot* eſt établi dans la ville ou bourg de Sodome. Un roi de Babylone, un roi de Perſe, un roi de Pont, & un roi de pluſieurs autres nations, ſe liguent enſemble pour faire la guerre à Sodome & à quatre bourgades voiſines. Ils prennent ces bourgs & Sodome; *Lot* eſt leur priſonnier. Il n'eſt pas aiſé de comprendre comment quatre grands rois ſi puiſſans ſe liguèrent pour venir ainſi attaquer une horde d'arabes dans un coin de terre ſi ſauvage; ni comment *Abraham* défit de ſi puiſſans monarques avec trois cents valets de campagne; ni comment il les pourſuivit juſque par de-là Damas. Quelques traducteurs ont mis *Dan* pour *Damas;* mais *Dan* n'exiſtait pas du temps de *Moïſe*, encore moins du temps d'*Abraham*. Il y a, de l'extrémité du lac Aſphaltide, où Sodome était ſituée, juſqu'à Damas, plus de trois cents milles de route. Tout cela eſt au-deſſus de nos conceptions. Tout eſt miraculeux dans l'hiſtoire des Hébreux. Nous l'avons déjà dit, & nous rediſons encore que nous croyons ces prodiges & tous les autres ſans aucun examen.

DE L'INDE.

S'IL eſt permis de former des conjectures, les Indiens, vers le Gange, ſont peut-être les hommes le plus anciennement raſſemblés en corps de peuple. Il eſt certain que le terrain où les animaux trouvent la pâture la plus facile, eſt bientôt couvert de l'eſpèce qu'il peut nourrir. Or, il n'y a point de contrée au monde où l'eſpèce humaine ait ſous ſa main des alimens plus ſains, plus agréables, & en plus grande abondance, que vers le Gange. Le riz y croît ſans culture; le coco, la date, le figuier, préſentent de tous côtés des mets délicieux; l'oranger, le citronnier, fourniſſent à la fois des boiſſons rafraîchiſſantes avec quelque nourriture; les cannes de ſucre ſont ſous la main; les palmiers & les figuiers à larges feuilles y donnent le plus épais ombrage. On n'a pas beſoin, dans ce climat, d'écorcher des troupeaux pour défendre ſes enfans des rigueurs des ſaiſons; on les y élève encore aujourd'hui tout nus juſqu'à la puberté. Jamais on ne fut obligé dans ce pays de riſquer ſa vie en attaquant les animaux, pour la ſoutenir, en ſe nourriſſant de leurs membres déchirés, comme on a fait preſque par-tout ailleurs.

Les hommes ſe feront raſſemblés d'eux-mêmes en ſociété dans ce climat heureux; on ne ſe ſera point diſputé un terrain aride, pour y établir de maigres troupeaux; on ne ſe ſera point fait la guerre pour un puits, pour une fontaine, comme ont fait des barbares dans l'Arabie pétrée.

Les Brames ſe vantent de poſſéder les monumens les plus anciens qui ſoient ſur la terre. Les raretés

les plus antiques que l'empereur Chinois *Cam-hi* eut dans son palais étaient indiennes : il montrait à nos missionnaires mathématiciens d'anciennes monnaies indiennes, frappées au coin, fort antérieures aux monnaies de cuivre des empereurs Chinois : & c'est probablement des Indiens que les rois de Perse apprirent l'art monétaire.

Les Grecs, avant *Pythagore*, voyageaient dans l'Inde pour s'instruire. Les signes des sept planètes & des sept métaux sont encore, dans presque toute la terre, ceux que les Indiens inventerent : les Arabes furent obligés de prendre leurs chiffres. Celui des jeux, qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain, nous vient incontestablement de l'Inde ; les éléphans, auxquels nous avons substitué des tours en sont une preuve : il était naturel que les Indiens fissent marcher des éléphans ; mais il ne l'est pas que des tours marchent.

Enfin, les peuples les plus anciennement connus, Persans, Phéniciens, Arabes, Egyptiens, allèrent de temps immémorial trafiquer dans l'Inde, pour en rapporter les épiceries que la nature n'a données qu'à ces climats, sans que jamais les Indiens allassent rien demander à aucune de ces nations.

On nous parle d'un *Bacchus*, qui partit, dit-on, d'Egypte, ou d'une contrée de l'Asie occidentale, pour conquérir l'Inde. Ce *Bacchus*, quel qu'il soit, savait donc qu'il y avait au bout de notre continent une nation qui valait mieux que la sienne. Le besoin fit les premiers brigands ; ils n'envahirent l'Inde que parce qu'elle était riche : & surement le peuple riche est rassemblé, civilisé, policé, long-temps avant le peuple voleur.

Ce qui me frappe le plus dans l'Inde; c'eſt cette ancienne opinion de la tranſmigration des ames, qui s'étendit, avec le temps, juſqu'à la Chine & dans l'Europe. Ce n'eſt pas que les Indiens ſuſſent ce que c'eſt qu'une ame : mais ils imaginaient que ce principe, ſoit aérien, ſoit igné, allait ſucceſſivement animer d'autres corps. Remarquons attentivement ce ſyſtème de philoſophie qui tient aux mœurs. C'était un grand frein pour les pervers, que la crainte d'être condamnés par *Viſnou* & par *Brama*, à devenir les plus vils & les plus malheureux des animaux. Nous verrons bientôt que tous les grands peuples avaient une idée d'une autre vie, quoiqu'avec des notions différentes. Je ne vois guère, parmi les anciens empires, que les Chinois qui n'établirent pas la doctrine de l'immortalité de l'ame. Leurs premiers légiſlateurs ne promulguèrent que des lois morales : ils crurent qu'ils ſuffiſait d'exhorter les hommes à la vertu, & de les y forcer par une police ſévère.

Les Indiens eurent un frein de plus en embraſſant la doctrine de la métempſycoſe ; la crainte de tuer ſon père ou ſa mère en tuant des hommes & des animaux, leur inſpira une horreur pour le meurtre & pour toute violence, qui devint chez eux une ſeconde nature. Ainſi tous les Indiens, dont les familles ne ſe ſont alliées ni aux Arabes, ni aux Tartares, ſont encore aujourd'hui les plus doux de tous les hommes. Leur religion & la température de leur climat, rendirent ces peuples entièrement ſemblables à ces animaux paiſibles, que nous élevons dans nos bergeries & dans nos colombiers, pour les égorger à notre plaiſir. Toutes les nations farouches

qui defcendirent du Caucafe, du Taurus, & de l'Immaüs, pour fubjuguer les habitans des bords de l'Inde, de l'Hidafpe, du Gange, les affervirent en fe montrant.

C'eft ce qui arriverait aujourd'hui à ces chrétiens primitifs appelés quakers, auffi pacifiques que les Indiens; ils feraient dévorés par les autres nations, s'ils n'étaient protégés par leurs belliqueux compatriotes. La religion chrétienne, que ces feuls primitifs fuivent à la lettre, eft auffi ennemie du fang que la pythagoricienne. Mais les peuples chrétiens n'ont jamais obfervé leur religion, & les anciennes caftes indiennes ont toujours pratiqué la leur. C'eft que le pythagorifme eft la feule religion au monde qui ait fu faire de l'horreur du meurtre une piété filiale & un fentiment religieux. La tranfmigration des ames eft un fyftème fi fimple, & même fi vraifemblable aux yeux des peuples ignorans; il eft fi facile de croire que ce qui anime un homme peut enfuite en animer un autre; que tous ceux qui adoptèrent cette religion, crurent voir les âmes de leurs parents dans tous les hommes qui les environnaient. Ils fe crurent tous frères, pères, mères, enfants, les uns des autres : cette idée infpirait néceffairement une charité univerfelle; on tremblait de bleffer un être qui était de la famille : en un mot, l'ancienne religion de l'Inde & celle des lettrés à la Chine, font les feules dans lefquelles les hommes n'aient point été barbares. Comment put-il arriver qu'enfuite ces mêmes hommes, qui fe fefaient un crime d'égorger un animal, permiffent que les femmes fe brûlaffent fur le corps de leurs maris, dans la vaine efpérance de renaître dans

des corps plus beaux & plus heureux? c'eſt que le fanatiſme & les contradictions ſont l'apanage de la nature humaine.

Il faut ſurtout conſidérer que l'abſtinence de la chair des animaux eſt une ſuite de la nature du climat. L'extrême chaleur & l'humidité y pourriſſent bientôt la viande; elle y eſt une très-mauvaiſe nourriture : les liqueurs fortes y ſont également défendues par la nature, qui exige dans l'Inde des boiſſons rafraîchiſſantes. La métempſycoſe paſſa à la vérité chez nos nations ſeptentrionales : les Celtes crurent qu'ils renaîtraient dans d'autres corps; mais ſi les druides avaient ajouté à cette doctrine la défenſe de manger de la chair, ils n'auraient pas été obéis.

Nous ne connaiſſons preſque rien des anciens rites des brames conſervés juſqu'à nos jours : ils communiquent peu les livres du *Hanſcrit*, qu'ils ont encore dans cette ancienne langue ſacrée : leur Veidam, leur Shaſta, ont été auſſi long-temps inconnus que le Zend des Perſes, & que les cinq Kings des Chinois. Il n'y a guère que ſix-vingts ans que les Européans eurent les premières notions des cinq Kings : & le Zend n'a été vu que par le célèbre docteur *Hyde*, qui n'eut pas de quoi l'acheter, & de quoi payer l'interprète; & par le marchand *Chardin*, qui ne voulut pas en donner le prix qu'on lui en demandait. Nous n'eûmes que cet extrait du Zend, ou ce Sadder, dont j'ai déjà parlé.

Un haſard plus heureux a procuré à la bibliothèque de Paris un ancien livre des brames ; c'eſt l'Ezour-Veidam, écrit avant l'expédition d'*Alexandre* dans l'Inde, avec un rituel de tous les anciens rites des brachmanes, intitulé le *Cormo-Veidam :* ce manuſcrit,

traduit par un brame, n'eſt pas à la vérité le Veidam lui-même; mais c'eſt un réſumé des opinions & des rites contenus dans cette loi. Nous n'avons que depuis peu d'années le Shaſta ; nous le devons aux ſoins & à l'érudition de M. *Holwell*, qui a demeuré très-long-temps parmi les brames. Le Shaſta eſt antérieur au Veidam de quinze cents années, ſelon le calcul de ce ſavant anglais. (*g*) Nous pouvons donc nous flatter d'avoir aujourd'hui quelque connaiſſance des plus anciens écrits qui ſoient au monde.

Il faut déſeſpérer d'avoir jamais rien des Egyptiens ; leurs livres ſont perdus; leur religion s'eſt anéantie ; ils n'entendent plus leur ancienne langue vulgaire, encore moins la ſacrée. Ainſi ce qui était plus près de nous, plus facile à conſerver, dépoſé dans des bibliothèques immenſes, a péri pour jamais; & nous avons trouvé au bout du monde des monuments non moins authentiques, que nous ne devions pas eſpérer de découvrir.

On ne peut douter de la vérité, de l'authenticité de ce rituel des brachmanes dont je parle. L'auteur aſſurément ne flatte pas ſa ſecte; il ne cherche point à déguiſer ſes ſuperſtitions, à leur donner quelque vraiſemblance par des explications forcées, à les excuſer par des allégories. Il rend compte des lois les plus extravagantes avec la ſimplicité de la candeur. L'eſprit humain paraît là dans toute ſa miſère. Si les brames obſervaient toutes les lois de leur Veidam, il n'y a point de moine qui voulût s'aſſujettir à cet état. A peine le fils d'un brame eſt-il né, qu'il eſt l'eſclave des cérémonies. On frotte ſa langue avec de la poix

(*g*) Voyez le *Dictionnaire philoſophique*.

résine, détrempée dans de la farine; on prononce le mot *Oum ;* on invoque vingt divinités subalternes avant qu'on lui ait coupé le nombril; mais aussi on lui dit : *Vivez pour commander aux hommes ;* & dès qu'il peut parler, on lui fait sentir la dignité de son être. En effet, les brachmanes furent long-temps souverains dans l'Inde ; & la théocratie fut établie dans cette vaste contrée plus qu'en aucun pays du monde.

Bientôt on expose l'enfant à la lune ; on prie l'Etre suprême d'effacer les péchés que l'enfant peut avoir commis, quoiqu'il ne soit né que depuis huit jours ; on adresse des *antiennes* au feu ; on donne à l'enfant, avec cent cérémonies, le nom de *Chormo*, qui est le titre d'honneur des brames.

Dès que cet enfant peut marcher, il passe sa vie à se baigner & à réciter des prières ; il fait le sacrifice des morts ; & ce sacrifice est institué, pour que *Brama* donne à l'ame des ancêtres de l'enfant, une demeure agréable dans d'autres corps.

On fait des prières aux cinq vents qui peuvent sortir par les cinq ouvertures du corps humain. Cela n'est pas plus étrange que les prières récitées au dieu *Pet*, par les bonnes vieilles de Rome.

Nulle fonction de la nature, nulle action chez les brames sans prières. La première fois qu'on rase la tête de l'enfant, le père dit au rasoir dévotement : *Rasoir, rase mon fils comme tu as rasé le soleil & le dieu Indro.* Il se pourrait, après tout, que le dieu *Indro* eût été autrefois rasé ; mais pour le soleil, cela n'est pas aisé à comprendre, à moins que les brames n'aient eu notre *Apollon*, que nous représentons encore sans barbe.

Le récit de toutes ces cérémonies ferait auſſi ennuyeux qu'elles nous paraiſſent ridicules ; & dans leur aveuglement, ils en diſent autant des nôtres : mais il y a chez eux un myſtère qui ne doit pas être paſſé ſous ſilence ; c'eſt le *Matricha Machom*. On ſe donne par ce myſtère un nouvel être, une nouvelle vie.

L'ame eſt ſuppoſée être dans la poitrine, & c'eſt en effet le ſentiment de preſque toute l'antiquité. On paſſe la main, de la poitrine à la tête, en appuyant ſur le nerf qu'on croit aller d'un de ces organes à l'autre, & l'on conduit ainſi ſon ame à ſon cerveau. Quand on eſt ſûr que ſon ame eſt bien montée, alors le jeune homme s'écrie que ſon ame & ſon corps ſont réunis à l'Etre ſuprême, & dit : *Je ſuis moi-même une partie de la Divinité.*

Cette opinion a été celle des plus reſpectables philoſophes de la Grèce, de ces ſtoïciens qui ont élevé la nature humaine au-deſſus d'elle-même, celle des divins *Antonins ;* & il faut avouer que rien n'était plus capable d'inſpirer de grandes vertus. Se croire une partie de la Divinité, c'eſt s'impoſer la loi de ne rien faire qui ne ſoit digne de DIEU même.

On trouve dans cette loi des brachmanes dix commandemens, & ce ſont dix péchés à éviter. Ils ſont diviſés en trois eſpèces ; les péchés du corps, ceux de la parole, ceux de la volonté. Frapper, tuer ſon prochain, le voler, violer les femmes, ce ſont les péchés du corps ; diſſimuler, mentir, injurier, ce ſont les péchés de la parole ; ceux de la volonté conſiſtent à ſouhaiter le mal, à regarder le bien des autres avec envie, à n'être pas touché des miſères d'autrui. Ces dix commandemens ſont pardonner

tous les rites ridicules. On voit évidemment que la morale eſt la même chez toutes les nations civiliſées, tandis que les uſages les plus conſacrés chez un peuple, paraiſſent aux autres, ou extravagans, ou haïſſables. Les rites établis diviſent aujourd'hui le genre-humain, & la morale le réunit.

La ſuperſtition n'empêcha jamais les brachmanes de reconnaître un Dieu unique. *Strabon*, dans ſon quinzième livre, dit qu'ils adorent un Dieu ſuprême; qu'ils gardent le ſilence pluſieurs années avant d'oſer parler; qu'ils ſont ſobres, chaſtes, tempérans; qu'ils vivent dans la juſtice, & qu'ils meurent ſans regret. C'eſt le témoignage que leur rendent *St Thomas* d'Alexandrie, *Apulée*, *Porphire*, *Pallade*, *St Ambroiſe*. N'oublions pas ſurtout qu'ils eurent un paradis terreſtre, & que les hommes qui abuſèrent des bienfaits de Dieu furent chaſſés de ce paradis.

La chûte de l'homme dégénéré eſt le fondement de la théologie de preſque toutes les anciennes nations. Le penchant naturel de l'homme à ſe plaindre du préſent & à vanter le paſſé, a fait imaginer par-tout une eſpèce d'âge d'or, auquel les ſiècles de fer ont ſuccédé. Ce qui eſt plus ſingulier encore, c'eſt que le Veidam des anciens brachmanes enſeigne que le premier homme fut *Adimo*, & la première femme *Procriti*. Chez eux, *Adimo* ſignifiait *Seigneur*, & *Procriti* voulait dire la *Vie*; comme *Eva* chez les Phéniciens, & même chez les Hébreux leurs imitateurs, ſignifiait auſſi la *Vie* ou le *Serpent*. Cette conformité mérite une grande attention.

DE LA CHINE.

OSERONS-NOUS parler des Chinois, fans nous en rapporter à leurs propres annales? elles font confirmées par le témoignage unanime de nos voyageurs de différentes fectes; jacobins, jéfuites, luthériens, calviniftes, anglicans; tous intéreffés à fe contredire. Il eft évident que l'empire de la Chine était formé il y a plus de quatre mille ans. Ce peuple antique n'entendit jamais parler d'aucune de ces révolutions phyfiques, de ces inondations, de ces incendies, dont la faible mémoire s'était confervée & altérée dans les fables du déluge de *Deucalion*, & de la chûte de *Phaëton*. Le climat de la Chine avait donc été préfervé de ces fléaux, comme il le fut toujours de la pefte proprement dite, qui a tant de fois ravagé l'Afrique, l'Afie, & l'Europe.

Si quelques annales portent un caractère de certitude, ce font celles des Chinois, qui ont joint, comme on l'a déjà dit ailleurs, l'hiftoire du ciel à celle de la terre. Seuls de tous les peuples, ils ont conftamment marqué leurs époques par les éclipfes, par les conjonctions des planètes; & nos aftronomes qui ont examiné leurs calculs, ont été étonnés de les trouver prefque tous véritables. Les autres nations inventèrent des fables allégoriques; & les Chinois écrivirent leur hiftoire, la plume & l'aftrolabe à la main, avec une fimplicité dont on ne trouve point d'exemple dans le refte de l'Afie.

Chaque règne de leurs empereurs a été écrit par des contemporains; nulle différente manière de compter parmi eux; nulles chronologies qui fe

contredifent. Nos voyageurs miffionnaires rapportent avec candeur que, lorfqu'ils parlèrent au fage empereur *Cam-hi*, des variations confidérables de la chronologie de la Vulgate, des Septante, des Samaritains; *Cam-hi* leur répondit : *Eft-il poffible que les livres en qui vous croyez fe combattent ?*

Les Chinois écrivaient fur des tablettes légères de bambou, quand les Chaldéens n'écrivaient que fur des briques groffières; & ils ont même encore de ces anciennes tablettes que leurs vernis a préfervées de la pourriture : ce font, peut-être, les plus anciens monumens du monde. Point d'hiftoire chez eux avant celle de leurs empereurs; prefque point de fictions, aucun prodige, nul homme infpiré qui fe dife demi-Dieu, comme chez les Egyptiens & chez les Grecs : dès que ce peuple écrit, il écrit raifonnablement.

Il diffère furtout des autres nations, en ce que leur hiftoire ne fait aucune mention d'un collége de prêtres qui ait jamais influé fur les lois. Les Chinois ne remontent point jufqu'aux temps fauvages, où les hommes eurent befoin qu'on les trompât pour les conduire. D'autres peuples commencèrent leur hiftoire par l'origine du monde : le Zend des Perfes, le Shafta & le Veidam des Indiens, *Sanchoniathon*, *Manéthon*; enfin, jufqu'à *Héfiode*, tous remontent à l'origine des chofes, à la formation de l'univers. Les Chinois n'ont point eu cette folie; leur hiftoire n'eft que celle des temps hiftoriques.

C'eft ici qu'il faut furtout appliquer notre grand principe, qu'une nation dont les premières chroniques atteftent l'exiftence d'un vafte empire, puiffant & fage,

doit avoir été raffemblée en corps de peuple pendant des fiècles antérieurs. Voilà ce peuple qui, depuis plus de quatre mille ans, écrit journellement fes annales. Encore une fois, n'y aurait-il pas de la démence à ne pas voir que, pour être exercé dans tous les arts qu'exige la fociété des hommes, & pour en venir non-feulement jufqu'à écrire, mais jufqu'à bien écrire, il avait fallu plus de temps que l'empire Chinois n'a duré, en ne comptant que depuis l'empereur *Fo-hi* jufqu'à nos jours? Il n'y a point de lettré à la Chine, qui doute que les cinq Kings n'aient été écrits deux mille trois cents ans avant notre ère vulgaire. Ce monument précède donc de quatre cents années les premières obfervations babyloniennes, envoyées en Grèce par *Calliflhène*. De bonne foi, fied-il bien à des lettrés de Paris, de contefter l'antiquité d'un livre chinois, regardé comme authentique par tous les tribunaux de la Chine? (*)

Les premiers rudimens font, en tout genre, plus lents chez les hommes, que les grands progrès. Souvenons-nous toujours que prefque perfonne ne favait écrire il y a cinq cents ans, ni dans le Nord, ni en Allemagne, ni parmi nous. Ces tailles dont fe fervent encore aujourd'hui nos boulangers, étaient nos hiéroglyphes & nos livres de compte. Il n'y avait point d'autre arithmétique pour lever les impôts, & le nom de taille l'attefte encore dans nos campagnes. Nos coutumes capricieufes, qu'on n'a commencé à rédiger par écrit que depuis quatre cents cinquante ans, nous apprennent affez combien l'art d'écrire était rare alors. Il n'y a point de peuple en Europe

(*) Voyez les lettres du favant jéfuite *Parennin*.

qui n'ait fait, en dernier lieu, plus de progrès en un demi-siècle dans tous les arts, qu'il n'en avait fait depuis les invasions des barbares jusqu'au quatorzième siècle.

Je n'examinerai point ici pourquoi les Chinois, parvenus à connaître & à pratiquer tout ce qui est utile à la société, n'ont pas été aussi loin que nous allons aujourd'hui dans les sciences. Ils sont aussi mauvais physiciens, je l'avoue, que nous l'étions il y a deux cents ans, & que les Grecs & les Romains l'ont été; mais ils ont perfectionné la morale, qui est la première des sciences.

Leur vaste & populeux empire était déjà gouverné comme une famille dont le monarque était le père, & dont quarante tribunaux de législation étaient regardés comme les frères aînés, quand nous étions errans en petit nombre dans la forêt des Ardennes.

Leur religion était simple, sage, auguste, libre de toute superstition & de toutes barbaries, quand nous n'avions pas même encore des *Teutatès*, à qui des druides sacrifiaient les enfans de nos ancêtres dans de grandes mannes d'osier.

Les empereurs Chinois offraient eux-mêmes au dieu de l'univers, au *Chang-ti*, au *Tien*, au principe de toutes choses, les prémices des récoltes deux fois l'année; & de quelles récoltes encore? de ce qu'ils avaient semé de leurs propres mains. Cette coutume s'est soutenue pendant quarante siècles, au milieu même des révolutions & des plus horribles calamités.

Jamais la religion des empereurs & des tribunaux ne fut déshonorée par des impoſtures ; jamais troublée par les querelles du ſacerdoce & de l'empire ; jamais chargée d'innovations abſurdes, qui ſe combattent les unes les autres avec des argumens auſſi abſurdes qu'elles, & dont la démence a mis à la fin le poignard aux mains des fanatiques conduits par des factieux. C'eſt par là, ſurtout, que les Chinois l'emportent ſur toutes les nations de l'univers.

Leur *Confutzé*, que nous appelons *Confucius*, n'imagina ni nouvelles opinions, ni nouveaux rites ; il ne fit ni l'inſpiré, ni le prophète : c'était un ſage magiſtrat qui enſeignait les anciennes lois. Nous diſons quelquefois, & bien mal à propos, *la religion de Confucius ;* il n'en avait point d'autre que celle de tous les empereurs & de tous les tribunaux ; point d'autre que celle des premiers ſages. Il ne recommande que la vertu ; il ne prêche aucun myſtère. Il dit dans ſon premier livre, que pour apprendre à gouverner, il faut paſſer tous ſes jours à ſe corriger. Dans le ſecond, il prouve que DIEU a gravé lui-même la vertu dans le cœur de l'homme ; il dit que l'homme n'eſt point né méchant, & qu'il le devient par ſa faute. Le troiſième eſt un recueil de maximes pures, où vous ne trouvez rien de bas, & rien d'une allégorie ridicule. Il eut cinq mille diſciples ; il pouvait ſe mettre à la tête d'un parti puiſſant, & il aima mieux inſtruire les hommes que de les gouverner.

On s'eſt élevé avec force, dans *l'Eſſai ſur les mœurs, &c.* contre la témérité que nous avons eue, au bout de l'Occident, de vouloir juger de cette cour

orientale, & de lui attribuer l'athéïſme. Par quelle fureur, en effet, quelques-uns d'entre nous ont-ils pu appeler athée un empire dont preſque toutes les lois ſont fondées ſur la connaiſſance d'un Etre ſuprême, rémunérateur & vengeur? Les inſcriptions de leurs temples, dont nous avons des copies authentiques, ſont: (*i*) *Au premier principe, ſans commencement & ſans fin. Il a tout fait, il gouverne tout. Il eſt infiniment bon, infiniment juſte; il éclaire, il ſoutient, il règle toute la nature.*

On a reproché, en Europe, aux jéſuites qu'on n'aimait pas, de flatter les athées de la Chine. Un français appelé *Maigrot*, nommé par un pape évêque *in partibus* de Conon à la Chine, fut député par ce même pape pour aller juger le procès ſur les lieux. Ce *Maigrot* ne ſavait pas un mot de chinois; cependant il traita *Confucius* d'athée, ſur ces paroles de ce grand homme: *Le ciel m'a donné la vertu, l'homme ne peut me nuire.* Le plus grand de nos ſaints n'a jamais débité de maxime plus céleſte. Si *Confucius* était athée, *Caton* & le chancelier de *l'Hoſpital* l'étaient auſſi.

Répétons ici, pour faire rougir la calomnie, que les mêmes hommes qui ſoutenaient contre *Bayle*, qu'une ſociété d'athées était impoſſible, avançaient en même temps que le plus ancien gouvernement de la terre était une ſociété d'athées. Nous ne pouvons trop noús faire honte de nos contradictions.

Répétons encore que les lettrés chinois, adorateurs d'un ſeul Dieu, abandonnèrent le peuple aux ſuperſtitions des bonzes. Ils reçurent la ſecte de *Laokium*,

(*i*) Voyez ſeulement les eſtampes gravées dans la collection du jéſuite *du Halde*.

& celle de *Fo* & plufieurs autres. Les magiftrats fentirent que le peuple pouvait avoir des religions différentes de celle de l'Etat, comme il a une nourriture plus groffière; ils fouffrirent les bonzes & les continrent. Prefque par-tout ailleurs, ceux qui fefaient le métier de bonzes avaient l'autorité principale.

Il eft vrai que les lois de la Chine ne parlent point de peines & de récompenfes après la mort : ils n'ont point voulu affirmer ce qu'ils ne favaient pas. Cette différence entre eux & tous les grands peuples policés eft très-étonnante. La doctrine de l'enfer était utile, & le gouvernement des Chinois ne l'a jamais admife. Ils fe contentèrent d'exhorter les hommes à révérer le ciel, & à être juftes. Ils crurent qu'une police exacte, toujours exercée, ferait plus d'effet que des opinions qui peuvent être combattues; & qu'on craindrait plus la loi toujours préfente, qu'une loi à venir. Nous parlerons en fon temps d'un autre peuple, infiniment moins confidérable, qui eut à-peu-près la même idée, ou plutôt qui n'eut aucune idée; mais qui fut conduit par des voies inconnues aux autres hommes.

Réfumons ici feulement, que l'empire Chinois fubfiftait, avec fplendeur, quand les Chaldéens commençaient le cours de ces dix-neuf cents années d'obfervations aftronomiques, envoyées en Grèce par *Calliflhène*. Les Brames régnaient alors dans une partie de l'Inde; les Perfes avaient leurs lois; les Arabes au midi, les Scythes au feptentrion, habitaient fous des tentes; l'Egypte, dont nous allons parler, était un puiffant royaume.

DE L'EGYPTE.

Il me paraît ſenſible que les Egyptiens, tout antiques qu'ils ſont, ne purent être raſſemblés en corps, civiliſés, policés, induſtrieux, puiſſans, que très long-temps après tous les peuples que je viens de paſſer en revue. La raiſon en eſt évidente. L'Egypte, juſqu'au Delta, eſt reſſerrée par deux chaînes de rochers, entre leſquels le Nil ſe précipite, en deſcendant d'Ethiopie, du midi au ſeptentrion. Il n'y a, des cataractes du Nil à ſes embouchures, en ligne droite, que cent ſoixante lieues de trois mille pas géométriques; & la largeur n'eſt que de dix à quinze & vingt lieues juſqu'au Delta, partie baſſe de l'Egypte, qui embraſſe une étendue de cinquante lieues d'orient en occident. A la droite du Nil, ſont les déſerts de la Thébaïde; & à la gauche, les ſables inhabitables de la Lybie, juſqu'au petit pays où fut bâti le temple d'*Ammon*.

Les inondations du Nil dûrent, pendant des ſiècles, écarter tous les colons d'une terre ſubmergée quatre mois de l'année; ces eaux croupiſſantes s'accumulant continuellement, dûrent long-temps faire un marais de toute l'Egypte. Il n'en eſt pas ainſi des bords de l'Euphrate, du Tigre, de l'Inde, du Gange, & d'autres rivières qui ſe débordent auſſi preſque chaque année, en été, à la fonte des neiges. Leurs débordemens ne ſont pas ſi grands, & les vaſtes plaines qui les environnent, donnent aux cultivateurs toute la liberté de profiter de la fertilité de la terre.

Obfervons furtout que la pefte, ce fléau attaché au genre animal, règne une fois en dix ans au moins en Egypte; elle devait être beaucoup plus deftructive quand les eaux du Nil, en croupiffant fur la terre, ajoutaient leur infection à cette contagion horrible; & ainfi la population de l'Egypte dut être très-faible pendant bien des fiècles.

L'ordre naturel des chofes femble donc démontrer invinciblement que l'Egypte fut une des dernières terres habitées. Les Troglodytes, nés dans ces rochers dont le Nil eft bordé, furent obligés à des travaux auffi longs que pénibles, pour creufer des canaux qui reçuffent le fleuve; pour élever des cabanes & les rehauffer de vingt-cinq pieds au-deffus du terrain. C'eft-là pourtant ce qu'il fallut faire avant de bâtir Thèbes, aux prétendues cent portes; avant d'élever Memphis, & de fonger à conftruire des pyramides. Il eft bien étrange qu'aucun ancien hiftorien n'ait fait une réflexion fi naturelle.

Nous avons déjà obfervé que dans le temps où l'on place les voyages d'*Abraham*, l'Egypte était un puiffant royaume. Ses rois avaient déjà bâti quelques-unes de ces pyramides qui étonnent encore les yeux & l'imagination. Les Arabes ont écrit que la plus grande fut élevée par *Saurid*, plufieurs fiècles avant *Abraham*. On ne fait en quel temps fut conftruite la fameufe Thèbes aux cent portes, la ville de Dieu, *Diofpolis*. Il paraît que dans ces temps reculés, les grandes villes portaient le nom de villes de Dieu, comme Babylone. Mais, qui pourra croire que par chacune des cent portes de cette ville, il fortait deux cents chariots armés en guerre, & dix mille

combattans ? (11) Cela ferait vingt mille chariots & un million de foldats; & à un foldat pour cinq perfonnes, ce nombre fuppofe au moins cinq millions de têtes pour une feule ville, dans un pays qui n'eft pas fi grand que l'Efpagne ou que la France, & qui n'avait pas, felon *Diodore de Sicile*, plus de trois millions d'habitans, & plus de cent foixante mille foldats pour fa défenfe. *Diodore*, au livre premier, dit que l'Egypte était fi peuplée, qu'autrefois elle avait eu jufqu'à fept millions d'habitans ; & que de fon temps, elle en avait encore trois millions.

Vous ne croyez pas plus aux conquêtes de *Séfoftris*, qu'aux dix millions de foldats qui fortent par les cent portes de Thèbes. Ne penfez-vous pas lire l'hiftoire de *Picrocole*, quand ceux qui copient *Diodore*, vous difent que le père de *Séfoftris*, fondant fes efpérances fur un fonge & fur un oracle, deftina fon fils à fubjuguer le monde; qu'il fit élever à fa cour dans le métier des armes, tous les enfans nés le même jour que ce fils; qu'on ne leur donnait à manger qu'après qu'ils avaient couru huit de nos grandes lieues; (*k*) enfin, que *Séfoftris* partit avec fix cents mille hommes, & vingt-fept mille chars de guerre, pour aller conquérir toute la terre, depuis l'Inde jufqu'aux extrémités du Pont-Euxin, & qu'il fubjugua la Mingrélie & la Géorgie, appelées alors

(11) M. de *Voltaire* n'a eu vue ici que les compilateurs modernes. *Homère* parle de cent chars qui fortaient de chaque porte de Thèbes ; *Diodore* en compte deux cents ; & c'eft *Pomponius Mela* qui parle des dix mille combattans. Voyez la *Défenfe de mon oncle*, chap. IX.

(*k*) Quand on réduirait ces huit lieues à fix, on ne retrancherait qu'un quart du ridicule.

la Colchide? (12) *Hérodote* ne doute pas que *Séfoftris* n'ait laiffé des colonies en Colchide, parce qu'il a vu à Colchos des hommes bafanés, avec des cheveux crépus, reffemblans aux Egyptiens. Je croirais bien plutôt que ces efpèces de Scythes, des bords de la mer Noire & de la mer Cafpienne, vinrent rançonner les Egyptiens quand ils ravagèrent fi long-temps l'Afie, avant le règne de *Cyrus*. Je croirais qu'ils emmenèrent avec eux des efclaves de l'Egypte, ce vrai pays d'efclaves, & qu'*Hérodote* put voir ou crut voir les defcendans en Colchide. Si les Colchidiens avaient en effet la fuperftition de fe faire circoncire, ils avaient probablement retenu cette coutume d'Egypte, comme il arriva prefque toujours aux peuples du Nord de prendre les rites des nations civilifées qu'ils avaient vaincues. (13)

Jamais les Egyptiens dans les temps connus ne furent redoutables; jamais ennemi n'entra chez eux qu'il ne les fubjuguât. Les Scythes commencèrent. Après les Scythes, vint *Nabuchodonofor* qui conquit l'Egypte fans réfiftance; *Cyrus* n'eut qu'à y envoyer un de fes lieutenans : révoltée fous *Cambyfe*, il ne

(12) Nous avons entendu expliquer cette hiftoire de *Séfoftris* d'une manière très-ingénieufe, en la regardant comme une allegorie. *Séfoftris* eft le foleil, qui part à la tête de l'armée célefte pour conquerir la terre; les dix-fept cents enfans, nes le même jour que lui, font les étoiles : les Egyptiens en devaient connaître a-peu-pres ce nombre. Mais que cette fable foit une allegorie aftronomique, ou un conte qui ne fignifie rien, il eft toujours egalement ridicule de la regarder comme une hiftoire.

(13) Il peut y avoir eu une colonie égyptienne fur les bords du Pont-Euxin, fans que *Séfoftris* foit parti de l'Egypte avec 600,000 combattans pour conquerir la terre. *Herodote* pouvait être à la fois un hiftorien fabuleux & un mauvais logicien.

fallut qu'une campagne pour la soumettre : & ce *Cambyse* eut tant de mépris pour les Egyptiens, qu'il tua leur dieu *Apis* en leur présence. *Ochus* réduisit l'Egypte en province de son royaume. *Alexandre*, *Cesar*, *Auguste*, le calife *Omar*, conquirent l'Egypte avec une égale facilité. Ces mêmes peuples de Colchos, sous le nom de Mammelucs, revinrent encore s'emparer de l'Egypte du temps des croisades; enfin *Sélim I* conquit l'Egypte en une seule campagne, comme tous ceux qui s'y étaient présentés. Il n'y a jamais eu que nos seuls croisés qui se soient fait battre par ces Egyptiens, le plus lâche de tous les peuples, comme on l'a remarqué ailleurs; mais c'est qu'alors les Egyptiens étaient gouvernés par la milice des Mammelucs de Colchos.

Il est vrai qu'un peuple humilié peut avoir été autrefois conquérant : témoins les Grecs & les Romains. Mais nous sommes plus sûrs de l'ancienne grandeur des Romains & des Grecs, que de celle de *Sésostris*.

Je ne nie pas que celui qu'on appelle *Sésostris*, n'ait pu avoir une guerre heureuse contre quelques Ethiopiens, quelques Arabes, quelques peuples de la Phénicie. Alors, dans le langage des exagérateurs, il aura conquis toute la terre. Il n'y a point de nation subjuguée qui ne prétende en avoir autrefois subjugué d'autres. La vaine gloire d'une ancienne supériorité console de l'humiliation présente.

Hérodote racontait ingénument aux Grecs ce que les Egyptiens lui avaient dit; mais comment, en ne lui parlant que de prodiges, ne lui dirent-ils rien des fameuses plaies d'Egypte, de ce combat magique

entre les forciers de *Pharaon* & le miniftre du Dieu des Juifs; & d'une armée entière engloutie au fond de la mer Rouge, fous les eaux élevées comme des montagnes à droite & à gauche, pour laiffer paffer les Hébreux, lefquelles en retombant fubmergèrent les Egyptiens ? C'était affurément le plus grand événement dans l'hiftoire du monde : comment donc ni *Hérodote*, ni *Manethon*, ni *Eratofthènes*, ni aucun des Grecs fi grands amateurs du merveilleux, & toujours en correfpondance avec l'Egypte, n'ont-ils point parlé de ces miracles qui devaient occuper la mémoire de toutes les générations ? Je ne fais pas affurément cette réflexion pour infirmer le témoignage des livres hébreux, queje révère comme je le dois: je me borne à m'étonner feulement du filence de tous les Egyptiens & de tous les Grecs. DIEU ne voulut pas fans doute qu'une hiftoire fi divine nous fût tranfmife par aucune main profane.

DE LA LANGUE DES EGYPTIENS, ET DE LEURS SYMBOLES.

LE langage des Egyptiens n'avait aucun rapport avec celui des nations de l'Afie. Vous ne trouvez chez ce peuple ni le mot d'*Adoni* ou d'*Adonaï*, ni de *Bal* ou *Baal*, termes qui fignifient le Seigneur ; ni de *Mitra*, qui était le foleil chez les Perfes; ni de *Melch*, qui fignifie roi en Syrie ; ni de *Shak*, qui fignifie la même chofe chez les Indiens & chez les Perfans. Vous voyez au contraire que *Pharao* était le nom égyptien qui répond à roi. *Oshiret* (*Ofiris*) répondait au *Mitra* des

des Perfans; & le mot vulgaire *On* fignifiait le foleil. Les prêtres perfans s'appelaient *Mogh ;* ceux des Egyptiens *Schoen*, au rapport de la Genèfe, chapitre 46. Les hiéroglyphes, les caractères alphabétiques d'Egypte, que le temps a épargnés, & que nous voyons encore gravés fur les obélifques, n'ont aucun rapport à ceux des autres peuples.

Avant que les hommes euffent inventé les hiéroglyphes, ils avaient indubitablement des fignes repréfentatifs; car en effet, qu'ont pu faire les premiers hommes, finon ce que nous fefons quand nous fommes à leur place? Qu'un enfant fe trouve dans un pays dont il ignore la langue, il parle par fignes; fi on ne l'entend pas, pour peu qu'il ait la moindre fagacité, il deffine fur un mur, avec un charbon, les chofes dont il a befoin.

On peignit donc d'abord groffièrement ce qu'on voulut faire entendre; & l'art de deffiner précéda fans doute l'art d'écrire. C'eft ainfi que les Mexicains & les Péruviens écrivaient; ils n'avaient pas pouffé l'art plus loin. Telle était la méthode de tous les premiers peuples policés. Avec le temps, on inventa les figures fymboliques : deux mains entrelacées fignifièrent la paia; des flèches repréfentèrent la guerre; un œil fignifia la Divinité; un fceptre marqua la royauté; & des lignes qui joignaient ces figures exprimèrent des phrafes courtes.

Les Chinois inventèrent enfin des caractères pour exprimer chaque mot de leur langue. Mais quel peuple inventa l'alphabet qui, en mettant fous les yeux les différens fons qu'on peut articuler, donne la

facilité de combiner par écrit tous les mots poſſibles? Qui put ainſi apprendre aux hommes à graver ſi aiſément leurs penſees? Je ne répéterai point ici tous les contes des anciens ſur cet art qui éterniſe tous les arts; je dirai ſeulement qu'il a fallu bien des ſiècles pour y arriver.

Les *ſchoen*, ou prêtres d'Egypte, continuèrent long-temps d'écrire en hiéroglyphes; ce qui eſt défendu par le ſecond article de la loi des Hébreux: & quand les peuples d'Egypte eurent des caractères alphabétiques, les ſchoen en prirent de différens qu'ils appelèrent ſacrés, afin de mettre toujours une barrière entre eux & le peuple. Les mages, les brames, en uſaient de même; tant l'art de ſe cacher aux hommes a ſemblé néceſſaire pour les gouverner. Non-ſeulement ces ſchoen avaient des caractères qui n'appartenaient qu'à eux; mais ils avaient encore conſervé l'ancienne langue de l'Egypte, quand le temps avait changé celle du vulgaire.

Manethon cité dans *Euſèbe*, parle de deux colonnes gravées par *Thaut*, le premier *Hermès*, en caractères de la langue ſacrée: mais qui ſait en quel temps vivait cet ancien *Hermès*? Il eſt très-vraiſemblable qu'il vivait plus de huit cents ans avant le temps où l'on place *Moïſe;* car *Sanchoniathon* dit avoir lu les écrits de *Thaut*, faits, dit-il, il y a huit cents ans. Or *Sanchoniathon* écrivait en Phénicie, pays voiſin de la petite contrée Cananéenne, miſe à feu & à ſang par *Joſué*, ſelon les livres Juifs. S'il avait été contemporain de *Moïſe*, ou s'il était venu après lui, il aurait ſans doute parlé d'un homme ſi extraordinaire, & de ſes prodiges épouvantables; il aurait rendu témoignage à ce fameux

légiflateur juif, & *Eufèbe* n'aurait pas manqué de fe prévaloir des aveux de *Sanchoniathon*.

Quoi qu'il en foit, les Egyptiens gardèrent furtout très-fcrupuleufement leurs premiers fymboles. C'eft une chofe curieufe de voir fur leurs monuments un ferpent qui fe mord la queue, figurant les douze mois de l'année ; & ces douze mois exprimés chacun par des animaux, qui ne font pas abfolument ceux du Zodiaque que nous connaiffons. On voit encore les cinq jours ajoutés depuis aux douze mois, fous la forme d'un petit ferpent fur lequel cinq figures font affifes : c'eft un *épervier*, un *homme*, un *chien*, un *lion*, & un *ibis*. On les voit deffinés dans *Kirker*, d'après des monuments confervés à Rome. Ainfi, prefque tout eft fymbole & allégorie dans l'antiquité.

DES MONUMENS DES EGYPTIENS.

Il eft certain qu'après les fiècles où les Egyptiens fertilifèrent le fol par les faignées du fleuve, après les temps où les villages commencèrent à être changés en villes opulentes ; alors, les arts néceffaires étant perfectionnés, les arts d'oftentation commencèrent à être en honneur. Alors il fe trouva des fouverains qui employèrent leurs fujets, & quelques arabes voifins du lac Sirbon, à bâtir leurs palais, & leurs tombeaux en pyramides ; à tailler des pierres énormes dans les carrières de la haute Egypte ; à les embarquer fur des radeaux jufqu'à Memphis ; à élever fur des colonnes maffives de grandes pierres plates, fans goût & fans proportions. Ils connurent le grand, & jamais le beau. Ils enfeignèrent les premiers Grecs ; mais enfuite

les Grecs furent leurs maîtres en tout, quand ils eurent bâti Alexandrie.

Il eſt triſte que dans la guerre de *Céſar*, la moitié de la fameuſe bibliothèque des *Ptolomées* ait été brûlée, & que l'autre moitié ait chauffé les bains des muſulmans, quand *Omar* ſubjugua l'Egypte. On eût connu du moins l'origine des ſuperſtitions dont ce peuple fut infecté, le chaos de leur philoſophie, quelques-unes de leurs antiquités & de leurs ſciences.

Il faut abſolument qu'ils aient été en paix pendant pluſieurs ſiècles, pour que leurs princes aient eu le temps & le loiſir d'élever tous ces bâtimens prodigieux dont la plupart ſubſiſtent encore.

Leurs pyramides coûtèrent bien des années & bien des dépenſes; il fallut qu'une grande partie de la nation, & nombre d'eſclaves étrangers fuſſent long-temps employés à ces ouvrages immenſes. Ils furent élevés par le deſpotiſme, la vanité, la ſervitude, & la ſuperſtition. En effet, il n'y avait qu'un roi deſpote qui pût forcer ainſi la nature. L'Angleterre, par exemple, eſt aujourd'hui plus puiſſante que n'était l'Egypte; un roi d'Angleterre pourrait-il employer ſa nation à élever de tels monumens?

La vanité y avait part ſans doute; c'était, chez les anciens rois d'Egypte, à qui élèverait la plus belle pyramide à ſon père ou à lui-même; la ſervitude procura la main-d'œuvre. Et quant à la ſuperſtition, on ſait que ces pyramides étaient des tombeaux; on ſait que les *chochamatin* ou *ſchoen* d'Egypte, c'eſt-à-dire les prêtres, avaient perſuadé la nation que l'ame rentrerait dans ſon corps au bout de mille années. On voulait que le corps fût mille ans entiers à l'abri de

toute corruption : c'eſt pourquoi on l'embaumait avec un ſoin ſi ſcrupuleux ; & pour le dérober aux accidens, on l'enfermait dans une maſſe de pierre ſans iſſue. Les rois, les grands, donnaient à leurs tombeaux la forme qui offrait le moins de priſe aux injures du temps. Leurs corps ſe ſont conſervés au-delà des eſpérances humaines. Nous avons aujourd'hui des momies égyptiennes de plus de quatre mille années. Des cadavres ont duré autant que des pyramides.

Cette opinion d'une réſurrection après dix ſiècles paſſa depuis chez les Grecs, diſciples des Egyptiens, & chez les Romains, diſciples des Grecs. On la retrouve dans le ſixième livre de l'Enéïde, qui n'eſt que la deſcription des myſtères d'*Iſis*, & de *Cérès Eleuſine*. (*l*)

Has omnes, ubi mille rotam volvere per annos,
Lethæum ad fluvium Deus advocat agmine magno;
Scilicet ut memores ſupera & convexa reviſant.

Elle s'introduiſit enſuite chez les chrétiens, qui établirent le règne de mille ans ; la ſecte des millénaires l'a fait revivre juſqu'à nos jours. C'eſt ainſi que pluſieurs opinions ont fait le tour du monde. En voilà aſſez pour faire voir dans quel eſprit on bâtit ces pyramides. Ne répétons pas ce qu'on a dit ſur leur architecture & ſur leurs dimenſions ; je n'examine que l'hiſtoire de l'eſprit humain.

(*l*) Voyez le *Dictionnaire philoſophique*, article INITIATION.

DES RITES EGYPTIENS, ET DE LA CIRCONCISION.

Premierement, les Egyptiens reconnurent-ils un Dieu fuprême? Si l'on eût fait cette queftion aux gens du peuple, ils n'auraient fu que répondre; fi à de jeunes étudians dans la théologie égyptienne, ils auraient parlé long-temps fans s'entendre; fi à quelqu'un des fages confultés par *Pythagore*, par *Platon*, par *Plutarque*, il eût dit nettement qu'il n'adorait qu'un Dieu. Il fe ferait fondé fur l'ancienne infcription de la ftatue d'*Ifis: Je fuis ce qui eft;* & cette autre: *Je fuis tout ce qui a été & qui fera; nul mortel ne pourra lever mon voile.* Il aurait fait remarquer le globe placé fur la porte du temple de Memphis, qui repréfentait l'unité de la nature divine fous le nom de *Knef*. Le nom même le plus facré parmi les Egyptiens était celui que les Hébreux adoptèrent, *I ha ho*. On le prononce diverfement: mais *Clément* d'Alexandrie affure dans fes Stromates, que ceux qui entraient dans le temple de *Sérapis*, étaient obligés de porter fur eux le nom de *I ha ho*, ou bien celui de *I ha hou*, qui fignifie le Dieu éternel. Les Arabes n'en ont retenu que la fyllabe *Hou* adoptée enfin par les Turcs, qui la prononcent avec plus de refpect encore que le mot *Allah;* car ils fe fervent d'*Allah* dans la converfation, & ils n'emploient *Hou* que dans leurs prières.

Difons ici en paffant que l'ambaffadeur turc *Said Effendi*, voyant repréfenter à Paris le *Bourgeois gentilhomme*, & cette cérémonie ridicule dans laquelle on le fait turc; quand il entendit prononcer le nom facré

Hou avec dérifion & avec des poftures extravagantes, il regarda ce divertiffement comme la profanation la plus abominable.

Revenons. Les prêtres d'Egypte nourriffaient-ils un bœuf facré, un chien facré, un crocodile facré? oui. Et les Romains eurent auffi des oies facrées? Ils eurent des dieux de toute efpèce; & les dévotes avaient parmi leurs pénates, le dieu de la chaife percée, *deum ftercutium;* & le dieu pet, *deum crepitum:* mais en reconnaiffaient-ils moins le *Deum optimum maximum*, le maître des dieux & des hommes? Quel eft le pays qui n'ait pas une foule de fuperftitieux, & un petit nombre de fages?

Ce qu'on doit furtout remarquer de l'Egypte & de toutes les nations, c'eft qu'elles n'ont jamais eu d'opinions conftantes, comme elles n'ont jamais eu de lois toujours uniformes, malgré l'attachement que les hommes ont à leurs anciens ufages. Il n'y a d'immuable que la géométrie; tout le refte eft une variation continuelle.

Les favans difputent & difputeront. L'un affure que les anciens peuples ont tous été idolâtres, l'autre le nie. L'un dit qu'ils n'ont adoré qu'un dieu fans fimulacre, l'autre qu'ils ont révéré plufieurs dieux dans plufieurs fimulacres; ils ont tous raifon: il n'y a feulement qu'à diftinguer le temps & les hommes qui ont changé: rien ne fut jamais d'accord. Quand les *Ptolomées* & les principaux prêtres fe moquaient du bœuf *Apis*, le peuple tombait à genoux devant lui.

Juvénal a dit que les Egyptiens adoraient des oignons: mais aucun hiftorien ne l'avait dit. Il y a bien de la différence entre un oignon facré & un

oignon dieu ; on n'adore pas tout ce qu'on place, tout ce que l'on confacre fur un autel. Nous lifons dans *Cicéron*, que les hommes qui ont épuifé toutes les fuperftitions, ne font point parvenus encore à celle de manger leurs dieux, & que c'eft la feule abfurdité qui leur manque.

La circoncifion vient-elle des Egyptiens, des Arabes, ou des Ethiopiens? Je n'en fais rien. Que ceux qui le favent le difent. Tout ce que je fais, c'eft que les prêtres de l'antiquité s'imprimaient fur le corps des marques de leur confécration, comme depuis on marqua d'un fer ardent la main des foldats romains. Là, des facrificateurs fe tailladaient le corps, comme firent depuis les prêtres de *Bellone* : ici, ils fe fefaient eunuques, comme les prêtres de *Cybèle*.

Ce n'eft point du tout par un principe de fanté que les Ethiopiens, les Arabes, les Egyptiens, fe circoncirent. On a dit qu'ils avaient le prépuce trop long; mais, fi l'on peut juger d'une nation par un individu, j'ai vu un jeune Ethiopien qui, né hors de fa patrie, n'avait point été circoncis : je puis affurer que fon prépuce était précifément comme les nôtres.

Je ne fais pas quelle nation s'avifa la première de porter en proceffion le *Kteis* & le *Phallum*, c'eft-à-dire la repréfentation des fignes diftinctifs des animaux mâles & femelles ; cérémonie aujourd'hui indécente, autrefois facrée : les Egyptiens eurent cette coutume. On offrait aux dieux des prémices; on leur immolait ce qu'on avait de plus précieux; il paraît naturel & jufte que les prêtres offriffent une légère partie de l'organe de la génération à ceux par qui tout s'engendrait. Les Ethiopiens, les Arabes, circoncirent auffi

leurs filles, en coupant une très-légère partie des nymphes; ce qui prouve bien que la ſanté ni la netteté ne pouvaient être la raiſon de cette cérémonie; car aſſurément une fille incirconciſe peut être auſſi propre qu'une circonciſe.

Quand les prêtres d'Egypte eurent conſacré cette opération, leurs initiés la ſubirent auſſi; mais avec le temps on abandonna aux ſeuls prêtres cette marque diſtinctive. On ne voit pas qu'aucun *Ptolomée* ſe ſoit fait circoncire, & jamais les auteurs romains ne flétrirent le peuple égyptien du nom d'*Apella* qu'ils donnaient aux Juifs. Ces Juifs avaient pris la circonciſion des Egyptiens, avec une partie de leurs cérémonies. Ils l'ont toujours conſervée, ainſi que les Arabes & les Ethiopiens. Les Turcs s'y ſont ſoumis, quoiqu'elle ne ſoit pas ordonnée dans l'Alcoran. Ce n'eſt qu'un ancien uſage qui commença par la ſuperſtition, & qui s'eſt conſervé par la coutume.

DES MYSTERES DES EGYPTIENS.

JE ſuis bien loin de ſavoir quelle nation inventa la première ces myſtères qui furent ſi accrédités depuis l'Euphrate juſqu'au Tibre. Les Egyptiens ne nomment point l'auteur des myſtères d'*Iſis*. *Zoroaſtre* paſſe pour en avoir établi en Perſe; *Cadmus* & *Inachus*, en Grèce; *Orphée*, en Thrace; *Minos*, en Crète. Il eſt certain que tous ces myſtères annonçaient une vie future; car *Celſe* dit aux chrétiens: (*m*) *Vous vous vantez de croire des peines éternelles; eh! tous les miniſtres des myſtères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés?*

(*m*) *Origène*, livre VIII.

Les Grecs qui prirent tant de choses des Egyptiens, leur *Tartharoth* dont ils firent le Tartare, le lac dont ils firent l'*Achéron*, le batelier *Caron* dont ils firent le nocher des morts ; n'eurent leurs fameux mystères d'*Eleusine* que d'après ceux d'*Isis*. Mais que les mysteres de *Zoroastre* n'aient pas précédé ceux des Egyptiens, c'est ce que personne ne peut affirmer. Les uns & les autres étaient de la plus haute antiquité; & tous les auteurs grecs & latins qui en ont parlé, conviennent que l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort, étaient annoncées dans ces cérémonies sacrées.

Il y a grande apparence que les Egyptiens ayant une fois établi ces mystères, en conservèrent les rites; car malgré leur extrême légèreté, ils furent constans dans la superstition. La prière que nous trouvons dans *Apulée*, quand *Lucius* est initié aux mystères d'*Isis*, doit être l'ancienne prière. *Les puissances célestes te servent, les enfers te sont soumis, l'univers tourne sous ta main, tes pieds foulent le Tartare, les astres répondent à ta voix, les saisons reviennent à tes ordres, les élemens t'obéissent, &c.*

Peut-on avoir une plus forte preuve de l'unité de Dieu reconnue par les Egyptiens, au milieu de toutes leurs superstitions méprisables?

DES GRECS, DE LEURS ANCIENS DELUGES, DE LEURS ALPHABETS, ET DE LEUR GENIE.

LA Grèce eſt un petit pays montagneux, entrecoupé par la mer, à-peu-près de l'étendue de la grande Bretagne. Tout atteſte dans cette contrée les révolutions phyſiques qu'elle a dû éprouver. Les îles qui l'environnent montrent aſſez, par les écueils continus qui les bordent, par le peu de profondeur de la mer, par les herbes & les racines qui croiſſent ſous les eaux, qu'elles ont été détachées du continent. Les golfes de l'Eubée, de Chalcis, d'Argos, de Corinthe, d'Actium, de Meſſène, apprennent aux yeux que la mer s'eſt fait des paſſages dans les terres. Les coquillages de mer dont ſont remplies les montagnes qui renferment la fameuſe vallée de Tempé, ſont des témoignages viſibles d'une ancienne inondation : & les déluges d'*Ogygès* & de *Deucalion*, qui ont fourni tant de fables, ſont d'une vérité hiſtorique. C'eſt même probablement ce qui fait des Grecs un peuple ſi nouveau. Ces grandes révolutions les replongèrent dans la barbarie, quand les nations de l'Aſie & de l'Egypte étaient floriſſantes.

Je laiſſe à de plus ſavans que moi le ſoin de prouver que les trois enfans de *Noé*, qui étaient les ſeuls habitans du globe, le partagèrent tout entier; qu'ils allèrent chacun, à deux ou trois mille lieues l'un de l'autre, fonder par-tout de puiſſans empires; & que *Javan* ſon petit-fils peupla la Grèce en paſſant en Italie ; que c'eſt de-là que les Grecs s'appelèrent Ioniens, parce qu'*Ion* envoya des colonies ſur les côtes

de l'Afie mineure; que cet *Ion* eft vifiblement *Javan*, en changeant *I* en *Ja*, & *on* en *van*. On fait de ces contes aux enfans; & les enfans n'en croient rien:

Nec pueri credunt nisi qui nondùm ære lavantur.

Le déluge d'*Ogygès* eft placé communément environ 1020 années avant la première olympiade. Le premier qui en parle eft *Arcefilaüs*, cité par *Jules Africain*. Voyez *Eufèbe* dans fa Préparation évangélique. La Grèce, dit-on, refta prefque déferte, deux cents années après cette irruption de la mer dans le pays. Cependant on prétend que dans le même temps, il y avait un gouvernement établi à Sicione, & dans Argos; on cite même les noms des premiers magiftrats de ces petites provinces, & on leur donne le nom de *Bafileis*, qui répond à celui de princes. Ne perdons point de temps à pénétrer ces inutiles obfcurités.

Il y eut encore une autre inondation du temps de *Deucalion* fils de *Prométhée*. La fable ajoute qu'il ne refta des habitans de ces climats, que *Deucalion* & *Pirrha* qui refirent des hommes, en jetant des pierres derrière eux entre leurs jambes. Ainfi le genre-humain fe repeupla beaucoup plus vîte qu'une garenne.

Si l'on en croit des hommes très-judicieux, comme *Pétau* le jéfuite, un feul fils de *Noé* produifit une race qui, au bout de deux cents quatre-vingt-cinq ans, fe montait à fix cents vingt-trois milliars fix cents douze millions d'hommes. Le calcul eft un peu fort. Nous fommes aujourd'hui affez malheureux pour que de fix mariages, il n'y en ait

d'ordinaire que quatre dont il reſte des enfans qui deviennent pères. C'eſt ce qu'on a calculé ſur les relevés des regiſtres de nos plus grandes villes. De mille enfans nés dans une même année, il en reſte à peine ſix cents au bout de vingt ans. Défions-nous de *Pétau* & de ſes ſemblables, qui ſont des enfans à coups de plume, auſſi bien que de ceux qui ont écrit que *Deucalion* & *Pirrha* peuplèrent la Grèce à coups de pierres.

La Grèce fut, comme on ſait, le pays des fables; & preſque chaque fable ſut l'origine d'un culte, d'un temple, d'une fête publique. Par quel excès de démence, par quelle opiniâtreté abſurde, tant de compilateurs ont-ils voulu prouver dans tant de volumes énormes, qu'une fête publique, établie en mémoire d'un événement, était une démonſtration de la vérité de cet événement? Quoi, parce qu'on célébrait dans un temple le jeune *Bacchus* ſortant de la cuiſſe de *Jupiter*, ce *Jupiter* avait en effet gardé ce *Bacchus* dans ſa cuiſſe! Quoi, *Cadmus* & ſa femme avaient été changés en ſerpens dans la Béotie, parce que les Béotiens en ſeſaient commémoration dans leurs cérémonies! Le temple de *Caſtor* & de *Pollux* à Rome, démontrait-il que ces dieux étaient venus combattre en faveur des Romains?

Soyez ſûr bien plutôt, quand vous voyez une ancienne fête, un temple antique, qu'ils ſont les ouvrages de l'erreur : cette erreur s'accrédite au bout de deux ou trois ſiècles; elle devient enfin ſacrée; & l'on bâtit des temples à des chimères.

Dans les temps hiſtoriques, au contraire, les plus nobles vérités trouvent peu de ſectateurs; les

plus grands hommes meurent ſans honneur. Les *Thémiſtocles*, les *Cimons*, les *Miltiades*, les *Ariſtides*, les *Phocions*, ſont perſécutés ; tandis que *Perſée*, *Bacchus*, & d'autres perſonnages fantaſtiques ont des temples.

On peut croire un peuple ſur ce qu'il dit de lui-même à ſon déſavantage, quand ces récits ſont accompagnés de vraiſemblance, & qu'ils ne contrediſent en rien l'ordre ordinaire de la nature.

Les Athéniens qui étaient épars dans un terrain très-ſtérile, nous apprennent eux mêmes qu'un égyptien nommé *Cécrops*, chaſſé de ſon pays, leur donna leurs premières inſtitutions. Cela paraît ſurprenant, puiſque les Egyptiens n'étaient pas navigateurs ; mais il ſe peut que les Phéniciens, qui voyageaient chez toutes les nations, aient amené ce *Cécrops* dans l'Attique. Ce qui eſt bien ſûr, c'eſt que les Grecs ne prirent point les lettres égyptiennes, auxquelles les leurs ne reſſemblent point du tout. Les Phéniciens leur portèrent leur premier alphabet ; il ne conſiſtait alors qu'en ſeize caractères, qui ſont évidemment les mêmes : les Phéniciens depuis y ajoutèrent huit autres lettres, que les Grecs adoptèrent encore.

Je regarde un alphabet comme un monument inconteſtable du pays dont une nation a tiré ſes premières connaiſſances. Il paraît encore bien probable que ces Phéniciens exploitèrent les mines d'argent qui étaient dans l'Attique, comme ils travaillèrent à celles d'Eſpagne. Des marchands furent les premiers précepteurs de ces mêmes Grecs qui, depuis, inſtruiſirent tant d'autres nations.

Ce peuple, tout barbare qu'il était au temps d'*Ogygès*, paraît né avec des organes plus favorables aux beaux arts que tous les autres peuples. Ils avaient dans leur nature je ne sais quoi de plus fin & de plus délié; leur langage en est un témoignage; car avant même qu'ils sussent écrire, on voit qu'ils eurent dans leur langue un mélange harmonieux de consonnes douces, & de voyelles, qu'aucun peuple de l'Asie n'a jamais connu.

Certainement le nom de *Knath* qui désigne les Phéniciens selon *Sanchoniathon*, n'est pas si harmonieux que celui d'*Hellen* ou *Graïcos*. Argos, Athènes, Lacédémone, Olympie, sonnent mieux à l'oreille que la ville de Reheboth. *Sophia*, la sagesse, est plus doux que *Shochemath* en syriaque & en hébreu. *Basileus*, roi, sonne mieux que *Melk* ou *Shak*. Comparez les noms d'*Agamemnon*, de *Diomède*, d'*Idoménée*, à ceux de *Mardokempad*, *Simordak*, *Sohasduch*, *Niricassolahssar*. *Josephe* lui-même, dans son livre contre *Appion*, avoue que les Grecs ne pouvaient prononcer le nom barbare de *Jérusalem;* c'est que les Juifs prononçaient *Hershalaïm:* ce mot écorchait le gosier d'un Athénien; & ce furent les Grecs qui changèrent *Hershalaïm* en *Jérusalem.*

Les Grecs transformèrent tous les noms rudes syriaques, persans, égyptiens. De *Coresh*, ils firent *Cyrus;* d'*Isheth*, *Oshireth*, ils firent *Isis* & *Osiris;* de *Moph*, ils firent *Memphis;* & accoutumèrent enfin les barbares à prononcer comme eux; de sorte que du temps des *Ptolomées*, les villes & les gueux d'Egypte n'eurent plus que des noms à la grecque.

Ce sont les Grecs qui donnèrent le nom à l'Inde & au Gange. Le Gange s'appelait *Sannoubi*, dans la

langue des brames, l'Indus *Sombadipo*. Tels font les anciens noms qu'on trouve dans le Veidam.

Les Grecs, en s'étendant fur les côtes de l'Afie mineure, y amenèrent l'harmonie. Leur *Homère* naquit probablement à Smyrne.

La belle architecture, la fculpture perfectionnée, la peinture, la bonne mufique, la vraie poëfie, la vraie éloquence, la manière de bien écrire l'hiftoire, enfin la philofophie même, quoiqu'informe & obfcure; tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs. Les derniers venus l'emportèrent en tout fur leurs maîtres.

L'Egypte n'eut jamais de belles ftatues que de la main des Grecs. L'ancienne Balbek en Syrie, l'ancienne Palmyre en Arabie, n'eurent ces palais, ces temples réguliers & magnifiques, que lorfque les fouverains de ces pays appelèrent des artiftes de la Grèce. On ne voit que des reftes de barbarie, comme on l'a déjà dit ailleurs, dans les ruines de Perfépolis bâtie par les Perfes; & les monumens de Balbek & de Palmyre font encore, fous leurs décombres, des chefs-d'œuvres d'architecture.

DES LEGISLATEURS GRECS, DE MINOS, D'ORPHÉE, DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

QUE des compilateurs répètent les batailles de Marathon & de Salamine, ce font de grands exploits affez connus. Que d'autres répètent qu'un petit-fils de *Noé*, nommé *Setim*, fut roi de Macédoine; parce que, dans le premier livre des *Machabées*, il eft dit

qu'*Alexandre*

qu'*Alexandre* fortit du pays de Kittim; je m'attacherai à d'autres objets.

Minos vivait à-peu-près au temps où nous plaçons *Moïse*; & c'eft même ce qui a donné au favant *Huet*, évêque d'Avranches, quelque faux prétexte de foutenir que *Minos* né en Crète, & *Moïse* né fur les confins de l'Egypte, étaient la même perfonne; fyftème qui n'a trouvé aucun partifan, tout abfurde qu'il eft.

Ce n'eft pas ici une fable grecque; il eft indubitable que *Minos* fut un roi légiflateur. Les fameux marbres de Paros, monument le plus précieux de l'antiquité, & que nous devons aux Anglais, fixent fa naiffance environ quatorze cents quatre-vingts ans avant notre ère vulgaire. (14) *Homère* l'appelle dans l'Odyffée le fage confident de DIEU. *Flavien Jofephe* cherche à juftifier *Moïse* par l'exemple de *Minos*, & des autres légiflateurs qui fe font crus, ou qui fe font dits infpirés de DIEU. Cela eft un peu étrange dans un juif qui ne femblait pas devoir admettre d'autre Dieu que le fien, à moins qu'il ne penfât comme les Romains fes maîtres, & comme chaque premier peuple de l'antiquité, qui admettait l'exiftence de tous les Dieux des autres nations. (15)

(14) Dans cet endroit des marbres d'*Arundel*, la date eft effacée; mais ils parlent de *Minos* comme d'un perfonnage réel; & le lieu où fe trouve le paffage mutilé fuffit pour indiquer à-peu-près l'époque de fa naiffance ou de fon règne.

(15) Quoi qu'en aient dit les critiques de M. de *Voltaire*, ce *Jofephe* était un fripon qui ne croyait pas plus à *Moïse* qu'à *Minos*; fon raifonnement fe réduit à ceci: Vous regardez *Minos* comme un héros, quoiqu'il fe foit dit infpiré; pourquoi n'avez-vous pas la même indulgence pour *Moïse*?

Il eſt ſûr que *Minos* était un légiſlateur très-ſévère, puiſqu'on ſuppoſa qu'après ſa mort il jugeait les âmes des morts dans les enfers; il eſt évident qu'alors la croyance d'une autre vie était généralement répandue dans une aſſez grande partie de l'Aſie & de l'Europe.

Orphée eſt un perſonnage auſſi réel que *Minos;* il eſt vrai que les marbres de Paros n'en font point mention; c'eſt probablement parce qu'il n'était pas né dans la Grèce proprement dite, mais dans la Thrace. Quelques-uns ont douté de l'exiſtence du premier *Orphée*, ſur un paſſage de *Cicéron*, dans ſon excellent livre de la Nature des Dieux. *Cotta*, un des interlocuteurs, prétend qu'*Ariſtote* ne croyait pas que cet *Orphée* eût été chez les Grecs; mais *Ariſtote* n'en parle pas dans les ouvrages que nous avons de lui. L'opinion de *Cotta* n'eſt pas d'ailleurs celle de *Cicéron*. Cent auteurs anciens parlent d'*Orphée :* les myſtères qui portent ſon nom lui rendent témoignage. *Pauſanias*, l'auteur le plus exact qu'aient jamais eu les Grecs, dit que ſes vers étaient chantés dans les cérémonies religieuſes, de préférence à ceux d'*Homère*, qui ne vint que long-temps après lui. On ſait bien qu'il ne deſcendit pas aux enfers; mais cette fable même prouve que les enfers étaient un point de la théologie de ces temps reculés.

L'opinion vague de la permanence de l'ame après la mort, ame aérienne, ombre du corps, manes, ſouffle léger, ame inconnue, ame incompréhenſible mais exiſtante; & la croyance des peines & des récompenſes dans une autre vie, étaient admiſes dans toute la Grèce, dans les Iles, dans l'Aſie, dans l'Egypte.

Les Juifs feuls parurent ignorer abfolument ce myftère; le livre de leurs lois n'en dit pas un feul mot; on n'y voit que des peines & des récompenfes temporelles. Il eft dit dans l'Exode : *Honore ton père & ta mère, afin qu'Adonaï prolonge tes jours fur la terre;* & le livre du Zend (porte 11) dit : *Honore ton père & ta mère afin de mériter le ciel.*

Warburton, le commentateur de *Shakefpeare*, & de plus, auteur de la Légation de *Moïfe*, n'a pas laiffé de démontrer dans cette Légation, que *Moïfe* n'a jamais fait mention de l'immortalité de l'ame : il a même prétendu que ce dogme n'eft point du tout néceffaire dans une théocratie. Tout le clergé anglican s'eft révolté contre la plupart de fes opinions, & furtout, contre l'abfurde arrogance avec laquelle il les débite dans fa compilation trop pédantefque. Mais tous les théologiens de cette favante Eglife font convenus que le dogme de l'immortalité n'eft pas ordonné dans le Pentateuque. Cela eft, en effet, plus clair que le jour.

Arnaud, le grand *Arnaud*, efprit fupérieur en tout à *Warburton*, avait dit long-temps avant lui, dans fa belle apologie du Port-Royal, ces propres paroles : *C'eft le comble de l'ignorance de mettre en doute cette vérité qui eft des plus communes, & qui eft atteftée par tous les pères, que les promeffes de l'ancien teftament n'étaient que temporelles & terreftres, & que les Juifs n'adoraient Dieu que pour les biens charnels.*

On a objecté que fi les Perfes, les Arabes, les Syriens, les Indiens, les Egyptiens, les Grecs, croyaient l'immortalité de l'ame, une vie à venir, des peines & des récompenfes éternelles, les Hébreux

pouvaient bien auſſi les croire ; que ſi tous les légiſlateurs de l'antiquité ont établi de ſages lois ſur ce fondement, *Moïſe* pouvait bien en uſer de même ; que s'il ignorait ces dogmes utiles, il n'était pas digne de conduire une nation ; que s'il les ſavait & les cachait, il en était encore plus indigne.

On répond à ces argumens, que DIEU, dont *Moïſe* était l'organe, daignait ſe proportionner à la groſſièreté des Juifs. Je n'entre point dans cette queſtion épineuſe ; & reſpectant toujours tout ce qui eſt divin, je continue l'examen de l'hiſtoire des hommes.

DES SECTES DES GRECS.

IL paraît que chez les Egyptiens, chez les Perſans, chez les Chaldéens, chez les Indiens, il n'y avait qu'une ſecte de philoſophie. Les prêtres de toutes ces nations étant tous d'une race particulière, ce qu'on appelait *la ſageſſe*, n'appartenait qu'à cette race. Leur langue ſacrée, inconnue au peuple, ne laiſſait le dépôt de la ſcience qu'entre leurs mains. Mais dans la Grèce, plus libre & plus heureuſe, l'accès de la raiſon fut ouvert à tout le monde; chacun donna l'eſſor à ſes idées; & c'eſt ce qui rendit les Grecs le peuple le plus ingénieux de la terre. C'eſt ainſi que de nos jours, la nation angläiſe eſt devenue la plus éclairée, parce qu'on peut penſer impunément chez elle.

Les ſtoïques admirent une ame univerſelle du monde, dans laquelle les ames de tous les êtres vivans ſe replongeaient. Les épicuriens nièrent qu'il

y eût une ame, & ne connurent que des principes physiques. Ils soutinrent que les Dieux ne se mêlaient pas des affaires des hommes; & on laissa les épicuriens en paix, comme ils y laissaient les Dieux.

Les écoles retentirent, depuis *Thalès* jusqu'au temps de *Platon* & d'*Aristote*, de disputes philosophiques, qui toutes décèlent la sagacité & la folie de l'esprit humain, sa grandeur & sa faiblesse. On argumenta presque toujours sans s'entendre, comme nous avons fait depuis le treizième siècle où nous commençâmes à raisonner.

La réputation qu'eut *Platon* ne m'étonne pas; tous les philosophes étaient inintelligibles : il l'était autant que les autres, & s'exprimait avec plus d'éloquence. Mais quel succès aurait *Platon*, s'il paraissait aujourd'hui dans une compagnie de gens de bon sens, & s'il leur disait ces belles paroles qui sont dans son Timée : *De la substance indivisible & de la divisible, Dieu composa une troisième espèce de substance au milieu des deux; tenant de la nature* du même *&* de l'autre : *puis prenant ces trois natures ensemble, il les mêla toutes en une seule forme, & força la nature de l'ame à se mêler avec la nature* du même : *& les ayant mêlées avec la substance, & de ces trois ayant fait un suppôt, il le divisa en portions convenables : chacune de ces portions était mêlée* du même *&* de l'autre; *& de la substance il fit sa division.* (16)

Ensuite il explique avec la même clarté le quaternaire de *Pythagore*. Il faut convenir que des hommes

(16) Voyez dans le *Dictionnaire philosophique*, une note des éditeurs sur *Platon*.

raifonnables qui viendraient de lire l'Entendement humain de *Locke*, prieraient *Platon* d'aller à fon école.

Ce galimatias du bon *Platon* n'empêche pas qu'il n'y ait, de temps en temps, de très-belles idées dans fes ouvrages. Les Grecs avaient tant d'efprit, qu'ils en abuferent; mais ce qui leur fait beaucoup d'honneur, c'eft qu'aucun de leurs gouvernemens ne gêna les penfées des hommes. Il n'y a que *Socrate* dont il foit avéré que fes opinions lui coûtèrent la vie; & il fut encore moins la victime de fes opinions, que celle d'un parti violent élevé contre lui. Les Athéniens, à la vérité, lui firent boire de la ciguë; mais on fait combien ils s'en repentirent; on fait qu'ils punirent fes accufateurs, & qu'ils élevèrent un temple à celui qu'ils avaient condamné. Athènes laiffa une liberté entière, non-feulement à la philofophie, mais à toutes les religions. (17) Elle recevait tous les dieux étrangers; elle avait même un autel dédié aux dieux inconnus.

Il eft inconteftable que les Grecs reconnaiffaient un Dieu fuprême, ainfi que toutes les nations dont nous avons parlé. Leur *Zeus*, leur *Jupiter*, était le maître des dieux & des hommes. Cette opinion ne

(17) Les prêtres excitèrent plus d'une fois le peuple d'Athènes contre les philofophes, & cette fureur ne fut fatale qu'à *Socrate*; mais le repentir fuivit bientôt le crime, & les accufateurs furent punis. On peut donc prétendre avec raifon que les Grecs ont été tolérans, furtout fi on les compare à nous, qui avons immolé à la fuperftition des milliers de victimes, par des fupplices recherchés, & en vertu de lois permanentes; à nous, dont la fombre fureur s'eft perpétuée pendant plus de quatorze fiecles fans interruption; à nous enfin, chez qui les lumières ont plutôt arrêté que détruit le fanatifme qui s'immole encore des victimes, & dont les partifans paient encore des apologiftes pour juftifier fes anciennes fureurs.

changea jamais depuis *Orphée*; on la retrouve cent fois dans *Homère :* tous les autres dieux font inférieurs. On peut les comparer aux Péris des Perses, aux génies des autres nations orientales. Tous les philosophes, excepté les Stratoniciens, & les Epicuriens, reconnurent l'architecte du monde, le *Demiourgos.*

Ne craignons point de trop peser sur cette grande vérité historique, que la raison humaine commencée adora quelque puissance, quelqu'être qu'on croyait au-dessus du pouvoir ordinaire, soit le soleil, soit la lune, ou les étoiles; que la raison humaine cultivée adora, malgré toutes ses erreurs, un Dieu suprême, maître des éléments & des autres dieux; & que toutes les nations policées, depuis l'Inde jusqu'au fond de l'Europe, crurent en général une vie à venir, quoique plusieurs sectes de philosophes eussent une opinion contraire.

DE ZALEUCUS, ET DE QUELQUES AUTRES LEGISLATEURS.

J'OSE ici défier tous les moralistes & tous les législateurs, & je leur demande à tous s'ils ont dit rien de plus beau & de plus utile, que l'exorde des lois de *Zaleucus* qui vivait avant *Pythagore*, & qui fut le premier magistrat des Locriens.

Tout citoyen doit être persuadé de l'existence de la Divinité. Il suffit d'observer l'ordre & l'harmonie de l'univers, pour être convaincu que le hasard ne peut l'avoir

formé. On doit maîtriser son ame, la purifier, en écarter tout mal; persuadé que DIEU *ne peut être bien servi par les pervers, & qu'il ne ressemble point aux misérables mortels qui se laissent toucher par de magnifiques cérémonies, & par de somptueuses offrandes. La vertu seule, & la disposition constante à faire le bien, peuvent lui plaire. Qu'on cherche donc à être juste dans ses principes & dans la pratique; c'est ainsi qu'on se rendra cher à la Divinité. Chacun doit craindre ce qui mène à l'ignominie, bien plus que ce qui conduit à la pauvreté. Il faut regarder comme le meilleur citoyen celui qui abandonne la fortune pour la justice; mais ceux que leurs passions violentes entraînent vers le mal, hommes, femmes, citoyens, simples habitans, doivent être avertis de se souvenir des dieux, & de penser souvent aux jugemens sévères qu'ils exercent contre les coupables. Qu'ils aient devant les yeux l'heure de la mort, l'heure fatale qui nous attend tous, heure où le souvenir des fautes amène les remords & le vain repentir de n'avoir pas soumis toutes ses actions à l'équité.*

Chacun doit donc se conduire à tout moment, comme si ce moment était le dernier de sa vie: mais si un mauvais génie le porte au crime, qu'il fuie aux pieds des autels; qu'il prie le ciel d'écarter loin de lui ce génie mal-fesant; qu'il se jette surtout entre les bras des gens de bien, dont les conseils le ramèneront à la vertu, en lui représentant la bonté de DIEU *& sa vengeance.*

Non, il n'y a rien dans toute l'antiquité qu'on puisse préférer à ce morceau simple & sublime, dicté par la raison & par la vertu, dépouillé d'enthousiasme & de ces figures gigantesques que le bon sens désavoue.

Charondas, qui suivit *Zaleucus*, s'expliqua de même. Les *Platon*, les *Cicéron*, les divins *Antonins*, n'eurent

point depuis d'autre langage. C'eſt ainſi que s'explique en cent endroits ce *Julien*, qui eut le malheur d'abandonner la religion chrétienne, mais qui fit tant d'honneur à la naturelle; *Julien*, le ſcandale de notre Egliſe & la gloire de l'empire romain.

Il faut, dit-il, *inſtruire les ignorans, & non les punir; les plaindre, & non les haïr. Le devoir d'un empereur eſt d'imiter* DIEU : *l'imiter, c'eſt d'avoir le moins de beſoins, & de faire le plus de bien qu'il eſt poſſible.* Que ceux donc qui inſultent l'antiquité, apprennent à la connaître; qu'ils ne confondent pas les ſages légiſlateurs avec des conteurs de fables; qu'ils ſachent diſtinguer les lois des plus ſages magiſtrats, & les uſages ridicules des peuples; qu'ils ne diſent point : On inventa des cérémonies ſuperſtitieuſes, on prodigua de faux oracles & de faux prodiges; donc tous les magiſtrats de la Grèce & de Rome qui les toléraient, étaient des aveugles trompés & des trompeurs; c'eſt comme s'ils diſaient : Il y a des bonzes à la Chine qui abuſent la populace; donc le ſage *Confucius* était un miſérable impoſteur.

On doit, dans un ſiècle auſſi éclairé que le nôtre, rougir de ces déclamations que l'ignorance a ſi ſouvent débitées contre des ſages qu'il fallait imiter, & non pas calomnier. Ne ſait-on pas que dans tout pays, le vulgaire eſt imbécille, ſuperſtitieux, inſenſé? N'y a-t-il pas eu des convulſionnaires dans la patrie du chancelier de l'*Hoſpital*, de *Charon*, de *Montagne*, de *la Mothe-le-Vayer*, de *Deſcartes*, de *Bayle*, de *Fontenelle*, de *Monteſquieu*? N'y a-t-il pas des méthodiſtes, des moraves, des millénaires, des fanatiques de toute eſpèce, dans le pays qui eut le bonheur de

donner naiſſance au chancelier *Bacon*, à ces génies immortels *Newton* & *Locke*, & à une foule de grands hommes ?

DE BACCHUS.

EXCEPTÉ les fables viſiblement allégoriques, comme celles des *Muſes*, de *Vénus*, des *Graces*, de l'*Amour*, de *Zéphyre*, & de *Flore*, & quelques-unes de ce genre ; toutes les autres ſont un ramas de contes, qui n'ont d'autre mérite que d'avoir fourni de beaux vers à *Ovide* & à *Quinault*, & d'avoir exercé le pinceau de nos meilleurs peintres. Mais il en eſt une qui paraît mériter l'attention de ceux qui aiment les recherches de l'antiquité : c'eſt la fable de *Bacchus*.

Ce *Bacchus*, ou *Back*, ou *Backos*, ou *Dionyſios*, fils de Dieu, a-t-il été un perſonnage véritable ? Tant de nations en parlent ainſi que d'*Hercule* : on a célébré tant d'*Hercules* & tant de *Bacchus* différens, qu'on peut ſuppoſer qu'en effet il y a eu un *Bacchus* ainſi qu'un *Hercule*.

Ce qui eſt indubitable, c'eſt que dans l'Egypte, dans l'Aſie & dans la Grèce, *Bacchus* ainſi qu'*Hercule* étaient reconnus pour demi-dieux ; qu'on célébrait leurs fêtes ; qu'on leur attribuait des miracles ; qu'il y avait des myſtères inſtitués au nom de *Bacchus*, avant qu'on connût les livres juifs.

On ſait aſſez que les Juifs ne communiquèrent leurs livres aux étrangers, que du temps de *Ptolomée Philadelphe*, environ deux cents trente ans avant notre ère. Or, avant ce temps, l'Orient & l'Occident

retentiſſaient des orgies de *Bacchus*. Les vers attribués à l'ancien *Orphée*, célèbrent les conquêtes & les bienfaits de ce prétendu demi-dieu. Son hiſtoire eſt ſi ancienne, que les pères de l'Egliſe ont prétendu que *Bacchus* était *Noé ;* parce que *Bacchus* & *Noé* paſſent tous deux pour avoir cultivé la vigne.

Hérode, en rapportant les anciennes opinions, dit que *Bacchus* fut élevé à Nyſe, ville d'Ethiopie, que d'autres placent dans l'Arabie heureuſe. Les vers orphiques lui donnent le nom de *Miſès*. Il réſulte des recherches du ſavant *Huet*, ſur l'hiſtoire de *Bacchus*, qu'il fut ſauvé ; qu'il fut inſtruit des ſecrets des dieux ; qu'il avait une verge qu'il changeait en ſerpent quand il voulait ; qu'il paſſa la mer Rouge à pied ſec, comme *Hercule* paſſa depuis, dans ſon gobelet, le détroit de Calpé & d'Abila ; que quand il alla dans les Indes, lui & ſon armée jouiſſaient de la clarté du ſoleil pendant la nuit ; qu'il toucha de ſa baguette enchantereſſe les eaux du fleuve Oronte & de l'Hidaſpe, & que ces eaux s'écoulèrent pour lui laiſſer un paſſage libre. Il eſt dit même qu'il arrêta le cours du ſoleil & de la lune. Il écrivit ſes lois ſur deux tables de pierre. Il était anciennement repréſenté avec des cornes ou des rayons qui partaient de ſa tête.

Il n'eſt pas étonnant après cela, que pluſieurs ſavans hommes, & ſurtout *Bochart* & *Huet*, dans nos derniers temps, aient prétendu que *Bacchus* eſt une copie de *Moïſe* & de *Joſué*. Tout concourt à favoriſer la reſſemblance : car *Bacchus* s'appelait chez les Egyptiens *Arſaph*, & parmi les noms que les pères ont donnés à *Moïſe*, on y trouve celui d'*Oſaſirph*.

Entre ces deux hiſtoires qui paraiſſent ſemblables en tant de points, il n'eſt pas douteux que celle de *Moïſe* ne ſoit la vérité, & que celle de *Bacchus* ne ſoit la fable; mais il paraît que cette fable était connue des nations, long-temps avant que l'hiſtoire de *Moïſe* fût parvenue juſqu'à elles. Aucun auteur Grec n'a cité *Moïſe* avant *Longin*, qui vivait ſous l'empereur *Aurélien;* & tous avaient célébré *Bacchus.*

Il paraît inconteſtable que les Grecs ne purent prendre l'idée de *Bacchus* dans le livre de la loi juive qu'ils n'entendaient pas, & dont ils n'avaient pas la moindre connaiſſance; livre d'ailleurs ſi rare chez les Juifs mêmes, que ſous le roi *Joſias* on n'en trouva qu'un ſeul exemplaire; livre preſqu'entièrement perdu, pendant l'eſclavage des Juifs tranſportés en Chaldée & dans le reſte de l'Aſie; livre reſtauré enſuite par *Eſdras*, dans les temps floriſſans d'Athènes & des autres républiques de la Grèce, temps où les myſtères de *Bacchus* étaient déjà inſtitués.

Dieu permit donc que l'eſprit de menſonge divulguât les abſurdités de la vie de *Bacchus* chez cent nations, avant que l'eſprit de vérité fît connaître la vie de *Moïſe* à aucun peuple, excepté aux Juifs.

Le ſavant évêque d'Avranches, frappé de cette étonnante reſſemblance, ne balança pas à prononcer que *Moïſe* était non-ſeulement *Bacchus*, mais le *Thaut*, l'*Oſiris* des Egyptiens. Il ajoute même, (*n*) pour allier les contraires, que *Moïſe* était auſſi leur *Typhon;* c'eſt-à-dire, qu'il était à la fois le bon & le mauvais principe, le protecteur de l'ennemi, le Dieu & le diable reconnus en Egypte.

(*n*) Propoſition IV, pages 79 & 87.

Moïse, felon ce favant homme, eft le même que *Zoroaftre*. Il eft *Efculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Faunus*, *Janus*, *Perfée*, *Romulus*, *Vertumne*, & enfin *Adonis* & *Priape*. La preuve qu'il était *Adonis*, c'eft que *Virgile* a dit :

Et formofus oves ad flumina pavit Adonis.

Et le bel Adonis a gardé les moutons.

Or *Moïfe* garda les moutons vers l'Arabie. La preuve qu'il était *Priape* eft encore meilleure : c'eft que quelquefois on repréfentait *Priape* avec un âne, & que les Juifs pafférent pour adorer un âne. *Huet* ajoute pour dernière confirmation, que la verge de *Moïfe* pouvait fort bien être comparée au fceptre de *Priape*. (*o*)

Sceptrum Priapo tribuitur, virga Mofi.

Voilà ce que *Huet* appelle fa démonftration. Elle n'eft pas, à la vérité, géométrique. Il eft à croire qu'il en rougit les dernières années de fa vie, & qu'il fe fouvenait de fa démonftration, quand il fit fon traité de la faibleffe de l'efprit humain, & de l'incertitude de fes connaiffances.

DES METAMORPHOSES CHEZ LES GRECS, RECUEILLIES PAR OVIDE.

L'OPINION de la migration des âmes conduit naturellement aux métamorphofes, comme nous l'avons déjà vu. Toute idée qui frappe l'imagination & qui l'amufe, s'étend bientôt par tout le monde.

(*o*) *Huet*, page 110.

Dès que vous m'avez perſuadé que mon ame peut entrer dans le corps d'un cheval, vous n'aurez pas de peine à me faire croire que mon corps peut être changé en cheval auſſi.

Les métamorphoſes recueillies par *Ovide*, dont nous avons déjà dit un mot, ne devaient point du tout étonner un pythagoricien, un brame, un chaldéen, un égyptien. Les dieux s'étaient changés en animaux dans l'ancienne Egypte. *Derceto* était devenue poiſſon en Syrie; *Sémiramis* avait été changée en colombe à Babylone. Les Juifs, dans des temps très-poſtérieurs écrivent que *Nabuchodonoſor* fut changé en bœuf, ſans compter la femme de *Loth* transformée en ſtatue de ſel. N'eſt-ce pas même une métamorphoſe réelle, quoique paſſagère, que toutes les apparitions des dieux & des génies ſous la forme humaine?

Un Dieu ne peut guère ſe communiquer à nous, qu'en ſe métamorphoſant en homme. Il eſt vrai que *Jupiter* prit la figure d'un beau cygne, pour jouir de *Léda;* mais ces cas ſont rares : & dans toutes les religions, la Divinité prend toujours la figure humaine quand elle vient donner des ordres. Il ſerait difficile d'entendre la voix des dieux, s'ils ſe préſentaient à nous en crocodiles ou en ours.

Enfin les dieux ſe métamorphoſèrent preſque partout; & dès que nous fumes inſtruits des ſecrets de la magie, nous nous métamorphoſâmes nous-mêmes. Pluſieurs perſonnes dignes de foi ſe changèrent en loups : le mot de loup-garou atteſte encore parmi nous cette belle métamorphoſe.

Ce qui aide beaucoup à croire toutes ces tranſmutations, & tous les prodiges de cette eſpèce, c'eſt

qu'on ne peut prouver en forme leur impoffibilité. On n'a nul argument à pouvoir alléguer à quiconque vous dira : un dieu vint hier chez moi fous la figure d'un beau jeune homme, & ma fille accouchera dans neuf mois d'un bel enfant que le dieu a daigné lui faire. Mon frère qui a ofé en douter a été changé en loup; il court & hurle actuellement dans les bois. Si la fille accouche en effet, fi l'homme devenu loup vous affirme qu'il a fubi en effet cette métamorphofe, vous ne pouvez démontrer que la chofe n'eft pas vraie. Vous n'auriez d'autre reffource que d'affigner devant les juges le jeune homme qui a contrefait le dieu, & fait l'enfant à la demoifelle; qu'à faire obferver l'oncle loup-garou, & à prendre des témoins de fon impofture. Mais la famille ne s'expofera pas à cet examen; elle vous foutiendra, avec les prêtres du canton, que vous êtes un profane & un ignorant; ils vous feront voir que puifqu'une chenille eft changée en papillon, un homme peut tout auffi aifément être changé en bête : & fi vous difputez, vous ferez déféré à l'inquifition du pays, comme un impie qui ne croit ni aux loups-garous, ni aux dieux qui engroffent les filles.

DE L'IDOLATRIE.

APRÈS avoir lu tout ce qu'on a écrit fur l'idolatrie, on ne trouve rien qui en donne une notion précife. Il femble que *Locke* foit le premier qui ait appris aux hommes à définir les mots qu'ils prononçaient, & à ne point parler au hafard. Le terme qui répond à idolatrie ne fe trouve dans aucune langue

ancienne; c'eſt une expreſſion des Grecs des derniers âges, dont on ne s'était jamais ſervi avant le ſecond ſiècle de notre ère. Elle ſignifie adoration d'images. C'eſt un terme de reproche, un mot injurieux : jamais aucun peuple n'a pris la qualité d'idolâtre ; jamais aucun gouvernement n'ordonna qu'on adorât une image, comme le Dieu ſuprême de la nature. Les anciens Chaldéens, les anciens Arabes, les anciens Perſes n'eurent long-temps ni images ni temples. Comment ceux qui vénéraient dans le ſoleil, les aſtres & le feu, les emblêmes de la Divinité, peuvent-ils être appelés idolâtres? Ils révéraient ce qu'ils voyaient : mais certainement révérer le ſoleil & les aſtres, ce n'eſt pas adorer une figure taillée par un ouvrier; c'eſt avoir un culte erroné, mais ce n'eſt point être idolâtre.

Je ſuppoſe que les Egyptiens aient adoré réellement le chien *Anubis*, & le bœuf *Apis;* qu'ils aient été aſſez fous pour ne les pas regarder comme des animaux conſacrés à la divinité, & comme un emblême du bien que leur *Isheth*, leur *Iſis*, feſait aux hommes ; pour croire même qu'un rayon céleſte animait ce bœuf & ce chien conſacrés; il eſt clair que ce n'était pas adorer une ſtatue : une bête n'eſt pas une idole.

Il eſt indubitable que les hommes eurent des objets de culte, avant que d'avoir des ſculpteurs; & il eſt clair que ces hommes ſi anciens ne pouvaient point être appelés idolâtres. Il reſte donc à ſavoir ſi ceux qui firent enfin placer les ſtatues dans les temples, & qui firent révérer ces ſtatues, ſe nommèrent adorateurs de ſtatues, & leurs peuples adorateurs de ſtatues :

c'eſt

c'eſt aſſurément ce qu'on ne trouve dans aucun monument de l'antiquité.

Mais en ne prenant point le titre d'idolâtres, l'étaient ils en effet? était-il ordonné de croire que la ſtatue de bronze qui repréſentait la figure fantaſtique de *Bel* à Babylone, était le maître, le Dieu, le créateur du monde? la figure de *Jupiter* était-elle *Jupiter* même? n'eſt-ce pas, (s'il eſt permis de comparer les uſages de notre ſainte religion avec les uſages antiques,) n'eſt-ce pas comme ſi l'on diſait que nous adorons la figure du Père Eternel avec une barbe longue, la figure d'une femme & d'un enfant, la figure d'une colombe? Ce ſont des ornemens emblématiques dans nos temples. Nous les adorons ſi peu, que quand ces ſtatues ſont de bois, on s'en chauffe dès qu'elles pourriſſent, on en érige d'autres; elles ſont de ſimples avertiſſemens qui parlent aux yeux & à l'imagination. Les Turcs & les réformés croient que les catholiques ſont idolâtres; mais les catholiques ne ceſſent de proteſter contre cette injure.

Il n'eſt pas poſſible qu'on adore réellement une ſtatue; ni qu'on croie que cette ſtatue eſt le DIEU ſuprême. Il n'y avait qu'un *Jupiter*, mais il y avait mille de ſes ſtatues: or ce *Jupiter* qu'on croyait lancer la foudre, était ſuppoſé habiter les nuées, ou le mont Olympe, ou la planète qui porte ſon nom; & ſes figures ne lançaient point la foudre, & n'étaient ni dans une planète, ni dans les nuées, ni ſur le mont Olympe: toutes les prières étaient adreſſées aux dieux immortels, & aſſurément les ſtatues n'étaient pas immortelles.

Des fourbes, il eſt vrai, firent croire, & des ſuperſtitieux crurent que des ſtatues avaient parlé. Combien de fois nos peuples groſſiers n'ont-ils pas eu la même crédulité ? mais jamais chez aucun peuple ces abſurdités ne furent la religion de l'Etat. Quelque vieille imbécille n'aura pas diſtingué la ſtatue & le dieu ; ce n'eſt pas une raiſon d'affirmer que le gouvernement penſait comme cette vieille. Les magiſtrats voulaient qu'on révérât les repréſentations des dieux adorés, & que l'imagination du peuple fût fixée par ces ſignes viſibles. C'eſt préciſément ce qu'on fait dans la moitié de l'Europe. On a des figures qui repréſentent DIEU le père ſous la forme d'un vieillard, & on ſait bien que DIEU n'eſt pas un vieillard. On a des images de pluſieurs ſaints qu'on vénère, & on ſait bien que ces ſaints ne ſont pas DIEU le père.

De même, ſi on oſe le dire, les anciens ne ſe méprenaient pas entre les demi-dieux, les dieux, & le maître des dieux. Si ces anciens étaient idolâtres pour avoir des ſtatues dans leurs temples, la moitié de la chrétienté eſt donc idolâtre auſſi ; & ſi elle ne l'eſt pas, les nations antiques ne l'étaient pas davantage.

En un mot, il n'y a pas dans toute l'antiquité un ſeul poëte, un ſeul philoſophe, un ſeul homme d'Etat qui ait dit qu'on adorait de la pierre, du marbre, du bronze ou du bois. Les témoignages du contraire ſont innombrables : les nations idolâtres ſont donc comme les ſorciers ; on en parle, mais il n'y en eut jamais.

Un commentateur, *Dacier*, a conclu qu'on adorait réellement la ſtatue de *Priape*, parce qu'*Horace* en

fesant parler cet épouvantail, lui fait dire : *J'étais autrefois un tronc; l'ouvrier incertain s'il en ferait un dieu ou une escabelle, prit le parti d'en faire un dieu*, &c. Le commentateur cite le prophète *Baruch*, pour prouver que du temps d'*Horace*, on regardait la figure de *Priape* comme une divinité réelle : il ne voit pas qu'*Horace* se moque & du prétendu dieu & de sa statue. Il se peut qu'une de ses servantes, en voyant cette énorme figure, crut qu'elle avait quelque chose de divin : mais assurément tous ces *Priapes* de bois, dont les jardins étaient remplis pour chasser les oiseaux, n'étaient pas regardés comme les créateurs du monde.

Il est dit que *Moïse*, malgré la loi divine de ne faire aucune représentation d'hommes ou d'animaux, érigea un serpent d'airain, ce qui était une imitation du serpent d'argent que les prêtres d'Egypte portaient en procession : mais quoique ce serpent fût fait pour guérir les morsures des serpens véritables, cependant on ne l'adorait pas. *Salomon* mit deux chérubins dans le temple; mais on ne regardait pas ces chérubins comme des dieux. Si donc, dans le temple des juifs & dans les nôtres, on a respecté des statues sans être idolâtres, pourquoi tant de reproches aux autres nations ? ou nous devons les absoudre, ou elles doivent nous accuser.

DES ORACLES.

Il est évident qu'on ne peut savoir l'avenir, parce qu'on ne peut savoir ce qui n'est pas; mais il est clair aussi qu'on peut conjecturer un événement.

Vous voyez une armée nombreuse & disciplinée, conduite par un chef habile, s'avancer dans un lieu avantageux, contre un capitaine imprudent suivi de peu de troupes mal armées, mal postées, & dont vous savez que la moitié le trahit; vous prédisez que ce capitaine sera battu.

Vous avez remarqué qu'un jeune homme & une fille s'aiment éperdument; vous les avez observés sortant l'un & l'autre de la maison paternelle; vous annoncez que dans peu cette fille sera enceinte; vous ne vous trompez guère. Toutes les prédictions se réduisent au calcul des probabilités. Il n'y a donc point de nation chez laquelle on n'ait fait des prédictions qui se sont en effet accomplies. La plus célèbre, la plus confirmée, est celle que fit ce traître *Flavien Josephe* à *Vespasien* & *Titus* son fils, vainqueurs des Juifs. Il voyait *Vespasien* & *Titus* adorés des armées romaines dans l'Orient, & *Néron* détesté de tout l'empire. Il ose, pour gagner les bonnes grâces de *Vespasien*, lui prédire au nom du Dieu des juifs (*p*) que lui & son fils seront empereurs : ils le furent en effet; mais il est évident que *Josephe* ne risquait rien. Si *Vespasien* succombe un jour en prétendant à l'empire, il n'est pas en état de punir *Josephe ;* s'il est empereur, il le récompense; & tant qu'il ne règne pas, il espère régner. *Vespasien* fait dire à ce *Josephe* que s'il est prophète, il devait avoir prédit la prise de Jotapat qu'il avait en vain défendue contre l'armée romaine : *Josephe* répond qu'en effet il l'avait prédite, ce qui n'était pas bien surprenant. Quel commandant, en soutenant un siége dans une

(*p*) *Josephe*, livre III, chapitre XXVIII.

petite place contre une grande armée, ne prédit pas que la place sera prise?

Il n'était pas bien difficile de sentir qu'on pouvait s'attirer le respect & l'argent de la multitude en fesant le prophète, & que la crédulité du peuple devait être le revenu de quiconque saurait le tromper. Il y eut par-tout des devins; mais ce n'était pas assez de ne prédire qu'en son propre nom, il fallait parler au nom de la Divinité: & depuis les prophètes de l'Egypte qui s'appelaient les *voyants*, jusqu'à *Ulpius*, prophète du mignon de l'empereur *Adrien* devenu dieu, il y eut un nombre prodigieux de charlatans sacrés qui firent parler les dieux pour se moquer des hommes. On sait assez comment ils pouvaient réussir: tantôt par une réponse ambiguë qu'ils expliquaient ensuite comme ils voulaient; tantôt en corrompant des domestiques; en s'informant d'eux secrétement des aventures des dévots qui venaient les consulter. Un idiot était tout étonné qu'un fourbe lui dît de la part de Dieu ce qu'il avait fait de plus caché.

Ces prophètes passaient pour savoir le passé, le présent & l'avenir; c'est l'éloge qu'*Homère* fait de *Calchas*. Je n'ajouterai rien ici à ce que le savant *Van-Dale* & le judicieux *Fontenelle* son rédacteur, ont dit des oracles. Ils ont dévoilé avec sagacité des siècles de fourberie; & le jésuite *Baltus* montra bien peu de sens, ou beaucoup de malignité, quand il soutint contre eux la vérité des oracles païens, par les principes de la religion chrétienne. C'était réellement faire à Dieu une injure, de prétendre que ce Dieu de bonté & de vérité eût lâché les diables de

l'enfer, pour venir faire sur la terre ce qu'il ne fait pas lui-même; pour rendre des oracles.

Ou ces diables disent vrai, & en ce cas il était impossible de ne les pas croire; & DIEU appuyant toutes les fausses religions par des miracles journaliers, jetait lui-même l'univers entre les bras de ses ennemis: ou ils disaient faux; & en ce cas, DIEU déchaînait les diables pour tromper tous les hommes. Il n'y a peut-être jamais eu d'opinion plus absurde.

L'oracle le plus fameux fut celui de Delphes. On choisit d'abord de jeunes filles innocentes, comme plus propres que les autres à être inspirées; c'est-à-dire, à proférer de bonne foi le galimatias que les prêtres leur dictaient. La jeune pythie montait sur un trépied, posé dans l'ouverture d'un trou dont il sortait une exhalaison prophétique. L'esprit divin entrait sous la robe de la pythie par un endroit fort humain; mais depuis qu'une jolie pythie fut enlevée par un dévot, on prit des vieilles pour faire le métier: & je crois que c'est la raison pour laquelle l'oracle de Delphes commença à perdre beaucoup de son crédit.

Les divinations, les augures, étaient des espèces d'oracles; & sont, je crois, d'une plus haute antiquité; car il fallait bien des cérémonies, bien du temps pour achalander un oracle divin qui ne pouvait se passer de temple & de prêtres; & rien n'était plus aisé que de dire la bonne aventure dans les carrefours. Cet art se subdivisa en mille façons; on prédit par le vol des oiseaux, par le foie des moutons,

par les plis formés dans la paume de la main, par des cercles tracés ſur la terre, par l'eau, par le feu, par des petits cailloux, par des baguettes, par tout ce qu'on imagina; & ſouvent même par un pur enthouſiaſme qui tenait lieu de toutes les règles. Mais qui fut celui qui inventa cet art? ce fut le premier fripon qui rencontra un imbécille.

La plupart des prédictions étaient comme celles de l'almanach de Liége. *Un grand mourra, il y aura des naufrages.* Un juge de village mourait-il dans l'année? c'était, pour ce village, le grand dont la mort était prédite: une barque de pêcheurs était-elle ſubmergée? voilà les grands naufrages annoncés. L'auteur de l'almanach de Liége eſt un ſorcier, ſoit que ſes prédictions ſoient accomplies, ſoit qu'elles ne le ſoient pas; car ſi quelqu'événement les favoriſe, ſa magie eſt démontrée: ſi les événements ſont contraires, on applique la prédiction à toute autre choſe, & l'allégorie le tire d'affaire.

L'almanach de Liége a dit qu'il viendrait un peuple du Nord qui détruirait tout; ce peuple ne vient point; mais un vent du nord fait geler quelques vignes; c'eſt ce qui a été prédit par *Matthieu Lansberge.* Quelqu'un oſe-t-il douter de ſon ſavoir? auſſitôt les colporteurs le dénoncent comme un mauvais citoyen, & les aſtrologues le traitent même de petit eſprit & de méchant raiſonneur.

Les Sunnites mahométans ont beaucoup employé cette méthode dans l'explication du Koran de *Mahomet.* L'étoile *Aldebaran* avait été en grande vénération chez les Arabes; elle ſignifie l'œil du taureau, cela voulait

dire que l'œil de *Mahomet* éclairerait les Arabes, & que, comme un taureau, il frapperait ſes ennemis de ſes cornes.

L'arbre acacia était en vénération dans l'Arabie : on en ſeſait de grandes haies qui préſervaient les moiſſons de l'ardeur du ſoleil ; *Mahomet* eſt l'acacia qui doit couvrir la terre de ſon ombre ſalutaire. Les Turcs ſenſés rient de ces bêtiſes ſubtiles ; les jeunes femmes n'y penſent pas ; les vieilles dévotes y croient ; & celui qui dirait publiquement à un derviche qu'il enſeigne des ſottiſes, courrait riſque d'être empalé. Il y a eu des ſavans qui ont trouvé l'hiſtoire de leurs temps dans l'Iliade & dans l'Odyſſée ; mais ces ſavans n'ont pas fait la même fortune que les commentateurs de l'Alcoran.

La plus brillante fonction des oracles fut d'aſſurer la victoire dans la guerre. Chaque armée, chaque nation avait ſes oracles qui lui promettaient des triomphes. L'un des deux partis avait reçu infailliblement un oracle véritable. Le vaincu qui avait été trompé, attribuait ſa défaite à quelque faute commiſe envers les dieux, après l'oracle rendu ; il eſpérait qu'une autre fois l'oracle s'accomplirait. Ainſi preſque toute la terre s'eſt nourrie d'illuſion. Il n'y eut preſque point de peuple qui ne conſervât dans ſes archives, ou qui n'eût par la tradition orale, quelque prédiction qui l'aſſurait de la conquête du monde ; c'eſt-à-dire, des nations voiſines : point de conquérant qui n'ait été prédit formellement, auſſitôt après ſa conquête. Les Juifs mêmes, enfermés dans un coin de terre preſque inconnu, entre l'anti-Liban, l'Arabie déſerte & la pétrée, eſpérèrent, comme les

autres peuples, d'être les maîtres de l'univers ; fondés ſur mille oracles que nous expliquons dans un ſens myſtique, & qu'ils entendaient dans le ſens littéral.

DES SIBYLLES CHEZ LES GRECS, ET DE LEUR INFLUENCE SUR LES AUTRES NATIONS.

LORSQUE preſque toute la terre était remplie d'oracles, il y eut de vieilles filles qui, ſans être attachées à aucun temple, s'aviſèrent de prophétiſer pour leur compte. On les appela *ſibylles*, mot grec du dialecte de Laconie, qui ſignifie conſeil de Dieu. L'antiquité en compte dix principales en divers pays. On ſait aſſez le conte de la bonne femme qui vint apporter dans Rome, à l'ancien *Tarquin*, les neuf livres de l'ancienne ſibylle de Cumes. Comme *Tarquin* marchandait trop, la vieille jeta au ſeu les ſix premiers livres, & exigea autant d'argent des trois reſtans, qu'elle en avait demandé des neuf entiers. *Tarquin* les paya. Ils furent, dit-on, conſervés à Rome, juſqu'au temps de *Sylla*, & furent conſumés dans un incendie du capitole.

Mais comment ſe paſſer des prophéties des ſibylles ? On envoya trois ſénateurs à Erytre, ville de Grèce, où l'on gardait précieuſement un millier de mauvais vers grecs, qui paſſaient pour être de la façon de la ſibylle *Erytrée*. Chacun en voulait avoir des copies. La ſibylle *Erytrée* avait tout prédit; & il en était de ſes prophéties comme de celles de *Noſtradamus* parmi nous : & l'on ne manquait pas à chaque événement

de forger quelques vers grecs qu'on attribuait à la sibylle.

Auguste, qui craignait avec raison qu'on ne trouvât dans cette rapsodie quelques vers qui autoriseraient des conspirations, défendit, sous peine de mort, qu'aucun romain eût chez lui des vers sibyllins : défense digne d'un tyran soupçonneux, qui conservait avec adresse un pouvoir usurpé par le crime.

Les vers sibyllins furent respectés plus que jamais quand il fut défendu de les lire. Il fallait bien qu'ils continssent la vérité, puisqu'on les cachait aux citoyens.

Virgile, dans son églogue sur la naissance de *Pollion*, ou de *Marcellus*, ou de *Drusus*, ne manqua pas de citer l'autorité de la sibylle de Cumes, qui avait prédit nettement que cet enfant, qui mourut bientôt après, ramènerait le siècle d'or. La sibylle *Erytrée* avait, disait-on alors, prophétisé aussi à Cumes. L'enfant nouveau né, appartenant à *Auguste*, ou à son favori, ne pouvait manquer d'être prédit par la sibylle. Les prédictions, d'ailleurs, ne sont jamais que pour les grands, les petits n'en valent pas la peine.

Ces oracles des sibylles étant donc toujours en très-grande réputation, les premiers chrétiens, trop emportés par un faux zèle, crurent qu'ils pouvaient forger de pareils oracles pour battre les Gentils par leurs propres armes. *Hermas* & St *Justin* passent pour être les premiers qui eurent le malheur de soutenir cette imposture. St *Justin* cite des oracles de la sibylle de Cumes, débités par un chrétien qui avait pris le nom d'*Istaspe*, & prétendait que sa sibylle

avait vécu du temps du déluge. S[t] *Clément* d'Alexandrie, (dans ses Stromates, livre VI,) assure que l'apôtre S[t] *Paul* recommande dans ses épîtres *la lecture des sibylles qui ont manifestement prédit la naissance du fils de* DIEU.

Il faut que cette épître de S[t] *Paul* soit perdue; car on ne trouve ces paroles, ni rien d'approchant, dans aucune des épîtres de S[t] *Paul*. Il courait dans ce temps-là parmi les chrétiens, une infinité de livres que nous n'avons plus; comme les Prophéties de *Jaldabast*, celles de *Seth*, d'*Enoch*, & de *Cham;* la Pénitence d'*Adam;* l'Histoire de *Zacharie*, père de S[t] *Jean;* l'Evangile des Egyptiens; l'Evangile de S[t] *Pierre*, d'*André*, de *Jacques;* l'Evangile d'*Eve;* l'Apocalypse d'*Adam;* les Lettres de JESUS-CHRIST, & cent autres écrits dont il reste à peine quelques fragmens dans des livres qu'on ne lit guère.

L'Eglise chrétienne était alors partagée en société judaïsante, & société non-judaïsante. Ces deux sociétés étaient divisées en plusieurs autres. Quiconque se sentait un peu de talent, écrivait pour son parti. Il y eut plus de cinquante évangiles, jusqu'au concile de Nicée; il ne nous en reste aujourd'hui que ceux de la *Vierge*, de *Jacques*, de l'*Enfance*, & de *Nicodème*, On forgea surtout des vers attribués aux anciennes sibylles. Tel était le respect du peuple pour ces oracles sibyllins, qu'on crut avoir besoin de cet appui étranger pour fortifier le christianisme naissant. Non-seulement on fit des vers grecs sibyllins qui annonçaient JESUS-CHRIST; mais on les fit en acrostiches, de manière que les lettres de ces mots : *Jesous Chreistos ios Soter*, étaient l'une après l'autre le commencement

de chaque vers. C'eſt dans ces poëſies qu'on trouve cette prédiction :

Avec cinq pains & deux poiſſons,
Il nourrira cinq mille hommes au déſert ;
Et en ramaſſant les morceaux qui reſteront,
Il en remplira douze paniers.

On ne s'en tint pas là ; on imagina qu'on pouvait détourner en faveur du chriſtianiſme le ſens des vers de la quatrième églogue de *Virgile :*

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

Les temps de la ſibylle enfin ſont arrivés :
Un nouveau rejeton deſcend du haut des cieux.

Cette opinion eut un ſi grand cours dans les premiers ſiècles de l'Egliſe, que l'empereur *Conſtantin* la ſoutint hautement. Quand un empereur parlait, il avait ſurement raiſon. *Virgile* paſſa long-temps pour un prophète. Enfin, on était ſi perſuadé des oracles des ſibylles, que nous avons dans une de nos hymnes, qui n'eſt pas fort ancienne, ces deux vers remarquables :

Solvet ſæclum in favillâ,
Teſte David cum ſibyllâ.

Il mettra l'univers en cendres,
Témoin la ſibylle & David.

Parmi les prédictions attribuées aux ſibylles, on feſait ſurtout valoir le règne de mille ans, que les pères de l'Egliſe adoptèrent juſqu'au temps de *Théodoſe II.*

Ce règne de JESUS-CHRIST pendant mille ans fur la terre, était fondé d'abord fur la prophétie de *St Luc*, chap. XXI; prophétie mal entendue, que JESUS-CHRIST *viendrait dans les nuées, dans une grande puiffance & dans une grande majefté, avant que la génération préfente fût paffée.* La génération avait paffé; mais *St Paul* avait dit auffi dans fa première épître aux Theffaloniciens, chap. IV :

Nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous qui vivons, & qui fommes réfervés pour fon avénement, nous ne préviendrons point ceux qui font déjà dans le fommeil.

Car auffitôt que le fignal aura été donné par la voix de l'archange, & par le fon de la trompette de DIEU; *le Seigneur lui-même defcendra du ciel, & ceux qui feront morts en* JESUS-CHRIST *reffufciteront les premiers.*

Puis nous autres qui fommes vivans, & qui ferons demeurés jufqu'alors, nous ferons emportés avec eux dans les nuées, pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air; & ainfi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.

Il eft bien étrange que *Paul* dife que c'eft le Seigneur lui-même qui lui avait parlé; car *Paul*, loin d'avoir été un des difciples de CHRIST, avait été long-temps un de fes perfécuteurs. Quoi qu'il en puiffe être, l'Apocalypfe avait dit auffi, chap. XX, que les juftes *régneraient fur la terre pendant mille ans avec* JESUS-CHRIST.

On s'attendait donc à tout moment que JESUS-CHRIST defcendrait du ciel pour établir fon règne, & rebâtir Jérufalem dans laquelle les chrétiens devaient fe réjouir avec les patriarches.

Cette nouvelle Jérufalem était annoncée dans l'Apocalypfe : *Moi*, Jean, *je vis la nouvelle Jérufalem qui defcendait du ciel parée comme une époufée.... Elle avait une grande & haute muraille, douze portes, & un ange à chaque porte.... douze fondemens où font les noms des apôtres de l'agneau.... Celui qui me parlait avait une toife d'or pour mefurer la ville, les portes & la muraille. La ville eft bâtie en carré; elle eft de douze mille ftades; fa longueur, fa largeur & fa hauteur font égales.... Il en mefura auffi la muraille qui eft de cent quarante-quatre coudées.... Cette muraille était de jafpe, & la ville était d'or, &c.*

On pouvait fe contenter de cette prédiction; mais on voulut encore avoir pour garant une fibylle à qui l'on fait dire à-peu-près les mêmes chofes. Cette perfuafion s'imprima fi fortement dans les efprits, que *S[t] Juftin*, dans fon dialogue contre *Triphon*, dit *qu'il en eft convenu ; & que* JESUS *doit venir dans cette Jérufalem boire & manger avec fes difciples.*

S[t] Irénée fe livra fi pleinement à cette opinion, qu'il attribue à *S[t] Jean* l'évangélifte ces paroles : *Dans la nouvelle Jérufalem, chaque cep de vigne produira dix mille branches, & chaque branche dix mille bourgeons, chaque bourgeon dix mille grappes, chaque grappe dix mille grains, chaque raifin vingt-cinq amphores de vin ; & quand un des faints vendangeurs cueillera un raifin, le raifin voifin lui dira : Prends-moi, je fuis meilleur que lui.* (*q*)

Ce n'était pas affez que la fibylle eût prédit ces merveilles, on avait été témoin de l'accompliffement. On vit, au rapport de *Tertullien*, la Jérufalem

(*q*) *Irénée*, chap. XXXV, liv. V.

nouvelle descendre du ciel pendant quarante nuits consécutives.

Tertullien s'exprime ainsi : (*r*) *Nous confessons que le royaume nous est promis pour mille ans en terre, après la résurrection dans la cité de Jérusalem, apportée du ciel ici-bas.*

C'est ainsi que l'amour du merveilleux & l'envie d'entendre & de dire des choses extraordinaires, a perverti le sens commun dans tous les temps. C'est ainsi qu'on s'est servi de la fraude, quand on n'a pas eu la force. La religion chrétienne fut d'ailleurs soutenue par des raisons si solides, que tout cet amas d'erreurs ne put l'ébranler. On dégagea l'or pur de tout cet alliage, & l'Eglise parvint par degrés à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

DES MIRACLES.

REVENONS toujours à la nature de l'homme; il n'aime que l'extraordinaire; & cela est si vrai, que sitôt que le beau, le sublime est commun, il ne paraît plus ni beau ni sublime. On veut de l'extraordinaire en tout genre; & on va jusqu'à l'impossible. L'histoire ancienne ressemble à celle de ce chou plus grand qu'une maison, & à ce pot plus grand qu'une église, fait pour cuire ce chou.

Quelle idée avons-nous attachée au mot *miracle*, qui d'abord signifiait *chose admirable*? Nous avons dit, c'est ce que la nature ne peut opérer; c'est ce qui est contraire à toutes ses lois. Ainsi l'Anglais qui promit au peuple de Londres de se mettre tout

(*r*) *Tert.* contre *Marcion*, liv. III.

entier dans une bouteille de deux pintes, annonçait un miracle. Et autrefois on n'aurait pas manqué de légendaires qui auraient affirmé l'accompliſſement de ce prodige, s'il en était revenu quelque choſe au couvent.

Nous croyons ſans difficulté aux vrais miracles opérés dans notre ſainte religion, & chez les Juifs dont la religion prépara la nôtre. Nous ne parlons ici que des autres nations, & nous ne raiſonnons que ſuivant les règles du bon ſens, toujours ſoumiſes à la révélation.

Quiconque n'eſt pas illuminé par la foi, ne peut regarder un miracle que comme une contravention aux lois éternelles de la nature. Il ne lui paraît pas poſſible que DIEU dérange ſon propre ouvrage; il ſait que tout eſt lié dans l'univers par des chaînes que rien ne peut rompre. Il ſait que DIEU étant immuable, ſes lois le ſont auſſi; & qu'une roue de la grande machine ne peut s'arrêter, ſans que la nature entière ſoit dérangée.

Si *Jupiter* en couchant avec *Alcmène*, fait une nuit de vingt-quatre heures, lorſqu'elle devait être de douze; il eſt néceſſaire que la terre s'arrête dans ſon cours, & reſte immobile douze heures entières. Mais comme les mêmes phénomènes du ciel reparaiſſent la nuit ſuivante, il eſt néceſſaire auſſi que la lune & toutes les planètes ſe ſoient arrêtées. Voilà une grande révolution dans tous les orbes céleſtes, en faveur d'une femme de Thèbes en Béotie.

Un mort reſſuſcite au bout de quelques jours: il faut que toutes les parties imperceptibles de ſon corps, qui s'étaient exhalées dans l'air, & que les

vents

vents avaient emportées au loin, reviennent se mettre chacune à leur place; que les vers & les oiseaux, ou les autres animaux nourris de la substance de ce cadavre, rendent chacun ce qu'ils lui ont pris. Les vers engraissés des entrailles de cet homme auront été mangés par des hirondelles, ces hirondelles par des pie-grièches, ces pie-grièches par des faucons, ces faucons par des vautours. Il faut que chacun restitue précisément ce qui appartenait au mort, sans quoi ce ne serait plus la même personne. Tout cela n'est rien encore, si l'ame ne revient dans son hôtellerie.

Si l'Etre éternel qui a tout prévu, tout arrangé, qui gouverne tout par des lois immuables, devient contraire à lui-même en renversant toutes ses lois; ce ne peut être que pour l'avantage de la nature entière. Mais il paraît contradictoire de supposer un cas où le créateur, & le maître de tout, puisse changer l'ordre du monde pour le bien du monde. Car, ou il a prévu le prétendu besoin qu'il en aurait, ou il ne l'a pas prévu. S'il l'a prévu, il y a mis ordre dès le commencement; s'il ne l'a pas prévu, il n'est plus DIEU.

On dit que c'est pour faire plaisir à une nation, à une ville, à une famille, que l'Etre éternel ressuscite *Pélops*, *Hippolyte*, *Hérès*, & quelques autres fameux personnages; mais il ne paraît pas vraisemblable que le maître commun de l'univers oublie le soin de cet univers en faveur de cet *Hippolyte* & de ce *Pélops*.

Plus les miracles sont incroyables, selon les faibles lumières de notre esprit, plus ils ont été crus. Chaque peuple eut tant de prodiges, qu'ils devinrent des

chofes très-extraordinaires. Auffi ne s'avifait-on pas de nier ceux de fes voifins. Les Grecs difaient aux Egyptiens, aux nations afiatiques : Les dieux vous ont parlé quelquefois, ils nous parlent tous les jours ; s'ils ont combattu vingt fois pour vous, ils fe font mis quarante fois à la tête de nos armées. Si vous avez des métamorphofes, nous en avons cent fois plus que vous. Si vos animaux parlent, les nôtres ont fait de très-beaux difcours. Il n'y a pas même jufqu'aux Romains, chez qui les bêtes n'aient pris la parole pour prédire l'avenir. *Tite-Live* rapporte qu'un bœuf s'écria en plein marché : *Rome, prends garde à toi. Pline*, dans fon livre huitième, dit qu'un chien parla, lorfque *Tarquin* fut chaffé du trône. Une corneille, fi l'on en croit *Suétone*, s'écria dans le capitole, lorfqu'on allait affaffiner *Domitien* : *Eftai panta kalos ;* c'eft fort bien fait, tout eft bien. C'eft ainfi qu'un des chevaux d'*Achille*, nommé *Xante*, prédit à fon maître qu'il mourra devant Troie. Avant le cheval d'*Achille*, le bélier de *Phryxus* avait parlé, auffi bien que les vaches du mont Olympe. Ainfi au lieu de réfuter les fables, on enchériffait fur elles. On fefait comme ce praticien à qui on produifait une fauffe obligation ; il ne s'amufa point à plaider, il produifit fur le champ une fauffe quittance.

Il eft vrai que nous ne voyons guère de morts reffufcités chez les Romains ; ils s'en tenaient à des guérifons miraculeufes. Les Grecs plus attachés à la métempfycofe, eurent beaucoup de réfurrections. Ils tenaient ce fecret des Orientaux, de qui toutes les fciences & les fuperftitions étaient venues.

De toutes les guérisons miraculeuses, les plus attestées, les plus authentiques sont celles de cet aveugle à qui l'empereur *Vespasien* rendit la vue, & de ce paralytique auquel il rendit l'usage de ses membres. C'est dans Alexandrie que ce double miracle s'opère; c'est devant un peuple innombrable, devant des Romains, des Grecs, des Egyptiens. C'est sur son tribunal que *Vespasien* opère ces prodiges. Ce n'est pas lui qui cherche à se faire valoir par des prestiges dont un monarque affermi n'a pas besoin; ce sont ces deux malades eux-mêmes qui, prosternés à ses pieds, le conjurent de les guérir. Il rougit de leurs prières, il s'en moque; il dit qu'une telle guérison n'est pas au pouvoir d'un mortel. Les deux infortunés insistent; *Sérapis* leur est apparu; *Sérapis* leur a dit qu'ils seraient guéris par *Vespasien*. Enfin il se laisse fléchir: il les touche sans se flatter du succès. La divinité favorable à sa modestie & à sa vertu, lui communique son pouvoir; à l'instant l'aveugle voit & l'estropié marche. Alexandrie, l'Egypte, & tout l'Empire applaudissent à *Vespasien* favori du ciel. Le miracle est consigné dans les archives de l'empire & dans toutes les histoires contemporaines. Cependant, avec le temps, ce miracle n'est cru de personne, parce que personne n'a intérêt de le soutenir.

Si l'on en croit je ne sais quel écrivain de nos siècles barbares, nommé *Helgaut*, le roi *Robert*, fils de *Hugues Capet*, guérit aussi un aveugle. Ce don des miracles, dans le roi *Robert*, fut apparemment la récompense de la charité avec laquelle il avait fait brûler le confesseur de sa femme, & ces chanoines d'Orléans, accusés de ne pas croire l'infaillibilité

& la puissance absolue du pape, & par conséquent d'être manichéens : ou, si ce ne fut pas le prix de ces bonnes actions, ce fut celui de l'excommunication qu'il souffrit pour avoir couché avec la reine sa femme.

Les philosophes ont fait des miracles, comme les empereurs & les rois. On connaît ceux d'*Apollonius* de Thyane ; c'était un philosophe pythagoricien, tempérant, chaste & juste, à qui l'histoire ne reproche aucune action équivoque, ni aucune de ces faiblesses dont fut accusé *Socrate*. Il voyagea chez les mages & chez les brachmanes, & fut d'autant plus honoré par-tout, qu'il était modeste, donnant toujours de sages conseils, & disputant rarement. La prière qu'il avait coutume de faire aux dieux est admirable : *Dieux immortels ! accordez-nous ce que vous jugerez convenable, & dont nous ne soyons pas indignes.* Il n'avait nul enthousiasme ; ses disciples en eurent : ils lui supposèrent des miracles qui furent recueillis par *Philostrate*. Les Thyanéens le mirent au rang des demi-dieux, & les empereurs romains approuvèrent son apothéose. Mais avec le temps, l'apothéose d'*Apollonius* eut le sort de celle qu'on décernait aux empereurs romains ; & la chapelle d'*Apollonius* fut aussi déserte, que le *Socratéion* élevé par les Athéniens à *Socrate*.

Les rois d'Angleterre, depuis S[t] *Edouard* jusqu'au roi *Guillaume III*, firent journellement un grand miracle, celui de guérir les écrouelles qu'aucuns médecins ne pouvaient guérir. Mais *Guillaume III* ne voulut point faire de miracles, & ses successeurs s'en sont abstenus comme lui. Si l'Angleterre éprouve

jamais quelque grande révolution qui la replonge dans l'ignorance, alors elle aura des miracles tous les jours.

DES TEMPLES.

On n'eut pas un temple auſſitôt qu'on reconnut un Dieu. Les Arabes, les Chaldéens, les Perſans qui révéraient les aſtres, ne pouvaient guère avoir d'abord des édifices conſacrés ; ils n'avaient qu'à regarder le ciel, c'était-là leur temple. Celui de *Bel* à Babylone paſſe pour le plus ancien de tous ; mais ceux de *Brama* dans l'Inde, doivent être d'une antiquité plus reculée ; au moins les bramcs le prétendent.

Il eſt dit dans les annales de la Chine, que les premiers empereurs ſacrifiaient dans un temple. Celui d'*Hercule* à Tyr ne paraît pas être des plus anciens. *Hercule* ne fut jamais, chez aucun peuple, qu'une divinité ſecondaire ; cependant le temple de Tyr eſt très-antérieur à celui de Judée. *Hiram* en avait un magnifique, lorſque *Salomon*, aidé par *Hiram*, bâtit le ſien. *Hérodote* qui voyagea chez les Tyriens, dit que, de ſon temps, les archives de Tyr ne donnaient à ce temple que deux mille trois cents ans d'antiquité. L'Egypte était remplie de temples depuis long-temps. *Hérodote* dit encore qu'il apprit que le temple de *Vulcain*, à Memphis, avait été bâti par *Ménès*, vers le temps qui répond à trois mille ans avant notre ère ; & il n'eſt pas à croire que les Egyptiens euſſent élevé un temple à *Vulcain*, avant d'en avoir donné un à *Iſis*, leur principale divinité.

Je ne puis concilier avec les mœurs ordinaires de tous les hommes, ce que dit *Hérodote* au livre second: il prétend qu'excepté les Egyptiens & les Grecs, tous les autres peuples avaient coutume de coucher avec les femmes au milieu de leurs temples. Je soupçonne le texte grec d'avoir été corrompu. Les hommes les plus sauvages s'abstiennent de cette action devant des témoins. On ne s'est jamais avisé de caresser sa femme ou sa maîtresse en présence de gens pour qui on a les moindres égards.

Il n'est guère possible que chez tant de nations qui étaient religieuses jusqu'au plus grand scrupule, tous les temples eussent été des lieux de prostitution. Je crois qu'*Hérodote* a voulu dire que les prêtres qui habitaient dans l'enceinte qui entourait le temple, pouvaient coucher avec leurs femmes dans cette enceinte qui avait le nom de temple; comme en usaient les prêtres juifs & d'autres: mais que les prêtres égyptiens n'habitant point dans l'enceinte, s'abstenaient de toucher à leurs femmes, quand ils étaient de garde dans les porches dont le temple était entouré.

Les petits peuples furent très-long-temps sans avoir de temples. Ils portaient leurs dieux dans des coffres, dans des tabernacles. Nous avons déjà vu que quand les Juifs habitèrent les déserts, à l'orient du lac Asphaltide, ils portaient le tabernacle du dieu *Remphan*, du dieu *Molok*, du dieu *Kium*, comme le dit *Amos*, & comme le répète *St Etienne*.

C'est ainsi qu'en usaient toutes les autres petites nations du désert. Cet usage doit être le plus ancien

de tous, par la raiſon qu'il eſt bien plus aiſé d'avoir un coffre, que de bâtir un grand édifice.

C'eſt probablement de ces dieux portatifs que vint la coutume des proceſſions qui ſe firent chez tous les peuples; car il ſemble qu'on ne ſe ferait pas aviſé d'ôter un dieu de ſa place, dans ſon temple, pour le promener dans la ville; & cette violence eût pu paraître un ſacrilége, ſi l'ancien uſage de porter ſon dieu ſur un chariot, ou ſur un brancard, n'avait pas été dès long-temps établi.

La plupart des temples furent d'abord des citadelles, dans leſquelles on mettait en ſureté les choſes ſacrées. Ainſi le palladium était dans la fortereſſe de Troie; les boucliers deſcendus du ciel ſe gardaient dans le capitole.

Nous voyons que le temple des Juifs était une maiſon forte, capable de ſoutenir un aſſaut. Il eſt dit au troiſième livre des Rois, que l'édifice avait ſoixante coudées de long & vingt de large; c'eſt environ quatre-vingt-dix pieds de long ſur trente de face. Il n'y a guère de plus petit édifice public. Mais cette maiſon étant de pierre & bâtie ſur une montagne, pouvait au moins ſe défendre d'une ſurpriſe; les fenêtres qui étaient beaucoup plus étroites au-dehors qu'en dedans, reſſemblaient à des meurtrières.

Il eſt dit que les prêtres logeaient dans des apentis de bois adoſſés à la muraille.

Il eſt difficile de comprendre les dimenſions de cette architecture. Le même livre des Rois nous apprend que ſur les murailles de ce temple il y avait trois étages de bois: que le premier avait cinq

coudées de large, le fecond fix, & le troifième fept. Ces proportions ne font pas les nôtres; ces étages de bois auraient furpris *Michel-Ange* & *Bramante*. Quoi qu'il en foit, il faut confidérer que ce temple était bâti fur le penchant de la montagne Moria, & que par conféquent il ne pouvait avoir une grande profondeur. Il fallait monter plufieurs degrés pour arriver à la petite efplanade où fut bâti le fanctuaire long de vingt coudées; or un temple dans lequel il faut monter & defcendre, eft un édifice barbare. Il était recommandable par fa fainteté, mais non par fon architecture. Il n'était pas néceffaire pour les deffeins de DIEU, que la ville de Jérufalem fût la plus magnifique des villes, & fon peuple le plus puiffant des peuples; il n'était pas néceffaire non plus que fon temple furpafsât celui des autres nations : le plus beau des temples eft celui où les hommages les plus purs lui font offerts.

La plupart des commentateurs fe font donné la peine de deffiner cet édifice, chacun à fa manière. Il eft à croire qu'aucun de ces deffinateurs n'a jamais bâti de maifon. On conçoit pourtant que ces murailles qui portaient ces trois étages étant de pierre, on pouvait fe défendre un jour ou deux dans cette petite retraite.

Cette efpèce de fortereffe d'un peuple privé des arts, ne tint pas contre *Nabufardan*, l'un des capitaines du roi de Babylone, que nous nommons *Nabuchodonofor*.

Le fecond temple bâti par *Néhémie*, fut moins grand & moins fomptueux. Le livre d'*Efdras* nous apprend que les murs de ce nouveau temple n'avaient

que trois rangs de pierre brute, & que le reste était de bois. C'était bien plutôt une grange qu'un temple. Mais celui qu'*Hérode* fit bâtir depuis fut une vraie forteresse. Il fut obligé, comme nous l'apprend *Josephe*, de démolir le temple de *Néhémie*, qu'il appelle le temple d'*Aggée*. *Hérode* combla une partie du précipice au bas de la montagne Moria, pour faire une plate-forme appuyée d'un très-gros mur sur lequel le temple fut élevé. Près de cet édifice était la tour Antonia qu'il fortifia encore, de sorte que ce temple était une vraie citadelle.

En effet, les Juifs osèrent s'y défendre contre l'armée de *Titus*, jusqu'à ce qu'un soldat romain, ayant jeté une solive enflammée dans l'intérieur de ce fort, tout prit feu à l'instant : ce qui prouve que les bâtimens dans l'enceinte du temple n'étaient que de bois, du temps d'*Hérode*, ainsi que sous *Néhémie*, & sous *Salomon*.

Ces bâtimens de sapin contredisent un peu cette grande magnificence dont parle l'exagérateur *Josephe*. Il dit que *Titus*, étant entré dans le sanctuaire, l'admira, & avoua que sa richesse passait sa renommée. Il n'y a guère d'apparence qu'un empereur romain, au milieu du carnage, marchant sur des monceaux de morts, s'amusât à considérer avec admiration un édifice de vingt coudées de long, tel qu'était ce sanctuaire ; & qu'un homme qui avait vu le capitole, fut surpris de la beauté d'un temple juif. Ce temple était très-saint, sans doute ; mais un sanctuaire de vingt coudées de long, n'avait pas été bâti par un *Vitruve*. Les beaux temples étaient ceux d'Ephèse, d'Alexandrie, d'Athènes, d'Olympie, de Rome.

Joſephe, dans ſa déclamation contre *Appion*, dit qu'il ne fallait *qu'un temple aux Juifs, parce qu'il n'y a qu'un Dieu*. Ce raiſonnement ne paraît pas concluant; car ſi les Juifs avaient eu ſept ou huit cents milles de pays, comme tant d'autres peuples, il aurait fallu qu'ils paſſaſſent leur vie à voyager pour aller ſacrifier dans ce temple chaque année. De ce qu'il n'y a qu'un DIEU, il ſuit que tous les temples du monde ne doivent être élevés qu'à lui; mais il ne ſuit pas que la terre ne doive avoir qu'un temple. La ſuperſtition a toujours une mauvaiſe logique.

D'ailleurs, comment *Joſephe* peut-il dire qu'il ne fallait qu'un temple aux Juifs, lorſqu'ils avaient depuis le règne de *Ptolémée-Philométor* le temple aſſez connu de l'*Onion*, à Bubaſte en Egypte?

DE LA MAGIE.

QU'EST-CE que la magie? Le ſecret de faire ce que ne peut faire la nature; c'eſt la choſe impoſſible: auſſi a-t-on cru à la magie dans tous les temps. Le mot eſt venu des *mag*, *magdim*, ou *mages* de Chaldée. Ils en ſavaient plus que les autres; ils recherchaient la cauſe de la pluie & du beau temps; & bientôt ils paſſèrent pour faire le beau temps & la pluie. Ils étaient aſtronomes; les plus ignorans & les plus hardis furent aſtrologues. Un événement arrivait ſous la conjonction de deux planètes; donc ces deux planètes avaient cauſé cet événement; & les aſtrologues étaient les maîtres des planètes. Des imaginations frappées avaient vu en ſonge leurs amis mourans ou morts; les magiciens feſaient apparaître les morts.

Ayant connu le cours de la lune, il était tout ſimple qu'ils la fiſſent deſcendre ſur la terre. Ils diſpoſaient même de la vie des hommes, ſoit en ſeſant des figures de cire, soit en prononçant le nom de DIEU, ou celui du diable. *Clément* d'Alexandrie, dans ſes Stromates, livre premier, dit que ſuivant un ancien auteur, *Moïſe* prononça le nom de *Ihaho*, ou *Jeowah*, d'une manière ſi efficace à l'oreille du roi d'Egypte, *Phara Nekefre*, que ce roi tomba ſans connaiſſance.

Enfin, depuis *Jannès* & *Mambrès*, qui étaient les forciers à brevet de *Pharaon*, juſqu'à la maréchale d'*Ancre*, qui fut brûlée à Paris pour avoir tué un coq blanc dans la pleine lune, il n'y a pas eu un ſeul temps ſans ſortilége.

La pythoniſſe d'Endor, qui évoqua l'ombre de *Samuel*, eſt aſſez connue; il eſt vrai qu'il ſerait fort étrange que ce mot de *python* qui eſt grec, eût été connu des Juifs, du temps de *Saül*. Mais la Vulgate ſeule parle de *python :* le texte Hébreu ſe ſert du mot *ob*, que les Septante ont traduit par *engaſtrimuthon*. (18)

Revenons à la magie. Les Juifs en firent le métier dès qu'ils furent répandus dans le monde. Le ſabbat des ſorciers en eſt une preuve parlante; & le bouc avec lequel les ſorcières étaient ſuppoſées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le déſert; ce qui leur eſt reproché dans le Lévitique, chap. XVII.

(18) L'auteur était trop modeſte pour expliquer ici par quel endroit parlait cette ſorcière. C'eſt le même par lequel la pythoniſſe de Delphes recevait l'eſprit divin; & voilà pourquoi la Vulgate a traduit le mot *Ob* par *Python*; elle a voulu ménager la modeſtie des lecteurs, qu'une traduction littérale aurait pu bleſſer.

Il n'y a guère eu parmi nous de procès criminels de forciers, fans qu'on y ait impliqué quelque juif.

Les Romains, tout éclairés qu'ils étaient du temps d'*Augufte*, s'infatuaient encore des fortiléges, tout comme nous. Voyez l'églogue de *Virgile*, intitulée *Pharmaceutria* :

Carmina vel cælo poffunt deducere lunam.

La voix de l'enchanteur fait defcendre la lune.

His ego fæpe lupum fieri & fe condere filvis
Mærim, fæpe animas imis exire fepulcris.

Mœris devenu loup fe cachait dans les bois:
Du creux de leur tombeau j'ai vu fortir les ames.

On s'étonne que *Virgile* paffe aujourd'hui à Naples pour un forcier : il n'en faut pas chercher la raifon ailleurs que dans cette églogue.

Horace reproche à *Sagana* & à *Canidia* leurs horribles fortiléges. Les premières têtes de la république furent infectées de ces imaginations funeftes. *Sextus*, le fils du grand *Pompée*, immola un enfant dans un de ces enchantemens.

Les philtres pour fe faire aimer étaient une magie plus douce; les Juifs étaient en poffeffion de les vendre aux dames romaines. Ceux de cette nation qui ne pouvaient devenir de riches courtiers, fefaient des prophéties ou des philtres.

Toutes ces extravagances, ou ridicules, ou affreufes, fe perpétuèrent chez nous, & il n'y a pas un fiècle qu'elles font décréditées. Des miffionnaires ont été tout étonnés de trouver ces extravagances au bout du monde; ils ont plaint les peuples à qui le démon

les inſpirait. Eh, mes amis! que ne reſtiez-vous dans votre patrie? vous n'y auriez pas trouvé plus de diables, mais vous y auriez trouvé tout autant de ſottiſes.

Vous auriez vu des milliers de miſérables aſſez inſenſés pour ſe croire forciers, & des juges aſſez imbécilles & aſſez barbares pour les condamner aux flammes. Vous auriez vu une juriſprudence établie en Europe ſur la magie, comme on a des lois ſur le larcin & ſur le meurtre : juriſprudence fondée ſur les déciſions des conciles. Ce qu'il y avait de pis, c'eſt que les peuples, voyant que la magiſtrature & l'Egliſe croyaient à la magie, n'en étaient que plus invinciblement perſuadés de ſon exiſtence : par conſéquent, plus on pourſuivait les ſorciers, plus il s'en formait. D'où venait une erreur ſi funeſte & ſi générale? de l'ignorance : & cela prouve que ceux qui détrompent les hommes, ſont leurs véritables bienfaiteurs.

On a dit que le conſentement de tous les hommes était une preuve de la vérité. Quelle preuve! Tous les peuples ont cru à la magie, à l'aſtrologie, aux oracles, aux influences de la lune. Il eût fallu dire au moins que le conſentement de tous les ſages était, non pas une preuve, mais une eſpèce de probabilité. Et quelle probabilité encore! Tous les ſages ne croyaient-ils pas avant *Copernic*, que la terre était immobile au centre du monde?

Aucun peuple n'eſt en droit de ſe moquer d'un autre. Si *Rabelais* appelle *Picatrix*, *mon révérend père en diable*, parce qu'on enſeignait la magie à Tolède, à Salamanque & à Séville; les Eſpagnols peuvent

reprocher aux Français le nombre prodigieux de leurs ſorciers.

La France eſt peut-être de tous les pays, celui qui a le plus uni la cruauté & le ridicule. Il n'y a point de tribunal en France qui n'ait fait brûler beaucoup de magiciens. Il y avait dans l'ancienne Rome des fous qui penſaient être ſorciers; mais on ne trouva point de barbares qui les brûlaſſent.

DES VICTIMES HUMAINES.

Les hommes auraient été trop heureux s'ils n'avaient été que trompés; mais le temps qui tantôt corrompt les uſages, & tantôt les rectifie, ayant fait couler le ſang des animaux ſur les autels, des prêtres, bouchers accoutumés au ſang, paſſerent des animaux aux hommes; & la ſuperſtition, fille dénaturée de la religion, s'écarta de la pureté de ſa mère, au point de forcer les hommes à immoler leurs propres enfans, ſous prétexte qu'il fallait donner à Dieu ce qu'on avait de plus cher.

Le premier ſacrifice de cette nature, dont la mémoire ſe ſoit conſervée, fut celui de *Jéhud* chez les Phéniciens, qui, ſi l'on en croit les fragmens de *Sanchoniathon*, fut immolé par ſon père *Hillu*, environ deux mille ans avant notre ère. C'était un temps où les grands Etats étaient déjà établis, où la Syrie, la Chaldée, l'Egypte étaient très-floriſſantes; & déjà en Egypte, ſuivant *Diodore*, on immolait à *Oſiris* les hommes roux; *Plutarque* prétend qu'on les brûlait vifs. D'autres ajoutent qu'on noyait une fille dans le

Nil, pour obtenir de ce fleuve un plein débordement qui ne fût ni trop fort, ni trop faible.

Ces abominables holocauftes s'établirent dans prefque toute la terre. *Paufanias* prétend que *Lycaon* immola le premier des victimes humaines en Grèce. Il fallait bien que cet ufage fût reçu du temps de la guerre de Troie, puifqu'*Homère* fait immoler par *Achille* douze troyens à l'ombre de *Patrocle*. *Homère* eût-il ofé dire une chofe fi horrible? N'aurait-il pas craint de révolter tous fes lecteurs, fi de tels holocauftes n'avaient pas été en ufage? Tout poëte peint les mœurs de fon pays.

Je ne parle pas du facrifice d'*Iphigénie*, & de celui d'*Idamante* fils d'*Idoménée* : vrais ou faux, ils prouvent l'opinion régnante. On ne peut guère révoquer en doute que les Scythes de la Tauride immolaffent des étrangers.

Si nous defcendons à des temps plus modernes, les Tyriens & les Carthaginois, dans les grands dangers, facrifiaient un homme à *Saturne*. On en fit autant en Italie; & les Romains eux-mêmes qui condamnèrent ces horreurs, immolèrent deux Gaulois & deux Grecs, pour expier le crime d'une veftale. *Plutarque* confirme cette affreufe vérité dans fes Queftions fur les Romains.

Les Gaulois, les Germains eurent cette horrible coutume. Les druides brûlaient des victimes humaines dans de grandes figures d'ofier : des forcières, chez les Germains, égorgeaient les hommes dévoués à la mort, & jugeaient de l'avenir par le plus ou le moins de rapidité du fang qui coulait de la bleffure.

Je crois bien que ces ſacrifices étaient rares : s'ils avaient été fréquens, ſi on en avait fait des fêtes annuelles, ſi chaque famille avait eu continuellement à craindre que les prêtres vinſſent choiſir la plus belle fille ou le fils aîné de la maiſon, pour lui arracher le cœur ſaintement ſur une pierre conſacrée, on aurait bientôt fini par immoler les prêtres eux-mêmes. Il eſt très-probable que ces ſaints parricides ne ſe commettaient que dans une néceſſité preſſante, dans les grands dangers où les hommes ſont ſubjugués par la crainte, & où la fauſſe idée de l'intérêt public forçait l'intérêt particulier à ſe taire.

Chez les Brames, toutes les veuves ne ſe brûlaient pas toujours ſur les corps de leurs maris. Les plus dévotes & les plus folles firent de temps immémorial, & font encore cet étonnant ſacrifice. Les Scythes immolèrent quelquefois aux mânes de leurs kans les officiers les plus chéris de ces princes. *Hérodote* décrit en détail la manière dont on préparait leurs cadavres, pour en former un cortége autour du cadavre royal; mais il ne paraît point par l'hiſtoire que cet uſage ait duré long-temps.

Si nous liſions l'hiſtoire des Juifs, écrite par un auteur d'une autre nation; nous aurions peine à croire qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif d'Egypte, qui ſoit venu par ordre exprès de DIEU immoler ſept ou huit petites nations qu'il ne connaiſſait pas; égorger ſans miſéricorde toutes les femmes, les vieillards & les enfans à la mamelle, & ne réſerver que les petites filles; que ce peuple ſaint ait été puni de ſon DIEU, quand il avait été aſſez criminel pour épargner un ſeul homme dévoué à l'anathème. Nous ne croirions

croirions pas qu'un peuple ſi abominable eût pu exiſter ſur la terre : mais comme cette nation elle-même nous rapporte tous ces faits dans ſes livres ſaints, il faut la croire.

Je ne traite point ici la queſtion ſi ces livres ont été inſpirés. Notre ſainte Egliſe, qui a les Juifs en horreur, nous apprend que les livres juifs ont été dictés par le DIEU créateur & père de tous les hommes ; je ne puis en former aucun doute, ni me permettre même le moindre raiſonnement.

Il eſt vrai que notre faible entendement ne peut concevoir dans DIEU une autre ſageſſe, une autre juſtice, une autre bonté que celle dont nous avons l'idée ; mais enfin, il a fait ce qu'il a voulu ; ce n'eſt pas à nous de le juger ; je m'en tiens toujours au ſimple hiſtorique.

Les Juifs ont une loi par laquelle il leur eſt expreſſément ordonné de n'épargner aucune choſe, aucun homme dévoué au Seigneur. *On ne pourra le racheter, il faut qu'il meure :* dit la loi du Lévitique, au chapitre XXVII. C'eſt en vertu de cette loi qu'on voit *Jephté* immoler ſa propre fille, & le prêtre *Samuel* couper en morceaux le roi *Agag*. (19) Le Pentateuque nous dit que dans le petit pays de Madian, qui eſt environ de neuf lieues quarrées, les Iſraélites ayant trouvé ſix

(19) Des critiques ont prétendu qu'il n'était pas ſûr que *Samuel* fût prêtre. Mais comment, n'étant point prêtre, ſe ſerait-il arrogé le droit de ſacrer *Saul* & *David* ? Si ce n'eſt pas en qualité de prêtre qu'il immola *Agag*, c'eſt donc en qualité d'aſſaſſin ou de bourreau. Si *Samuel* n'était pas prêtre, que devient l'autorité de ſon exemple employée tant de fois par les theologiens, pour prouver que les prêtres ont le droit non-ſeulement de ſacrer les rois, mais d'en ſacrer d'autres, quand ceux qu'ils ont oints les premiers ne leur conviennent plus ; & même de traiter les rois indociles, comme le doux *Samuel* a traité l'impie *Agag*.

cents foixante & quinze mille brebis, foixante & douze mille bœufs, foixante & un mille ânes, & trente-deux mille filles vierges ; *Moïfe* commanda qu'on maffacrât tous les hommes, toutes les femmes & tous les enfants ; mais qu'on gardât les filles, dont trente-deux feulement furent immolées. (20) Ce qu'il y a de remarquable dans ce dévouement, c'eft que ce même *Moïfe* était gendre du grand-prêtre des Madianites *Jethro*, qui lui avait rendu les plus fignalés fervices, & qui l'avait comblé de bienfaits

Le même livre nous dit que *Jofué*, fils de *Nun*, ayant paffé avec fa horde la rivière du Jourdain à pied fec, & ayant fait tomber au fon des trompettes les murs de Jéricho, dévoué à l'anathème, il fit périr tous les habitants dans les flammes ; qu'il conferva feulement *Rahab la proftituée* & fa famille, qui avait caché les efpions du faint peuple ; que le même *Jofué* dévoua à la mort douze mille habiants de la

(20) On a prétendu que ces trente-deux filles furent feulement deftinees au fervice du tabernacle ; mais fi on lit attentivement le livre des *Nombres*, où cette hiftoire eft rapportée, on verra que le feus de M. de *Voltaire* eft le plus naturel. Les Ifraelites avaient maffacré tous les mâles en etat de porter les armes, & n'avaient refervé que les femmes & les enfans. *Moïfe* leur en fait des reproches violents ; il leur ordonne de fang froid, plufieurs jours après la bataille, d'egorger les enfants mâles & toutes les femmes qui ne font pas vierges. Après avoir commande le meurtre, il prefcrit aux meurtriers la methode de fe purifier. Il a oublie feulement de nous tranfmettre la manière dont les Juifs s'y prenaient pour diftinguer une vierge, d'une fille qui ne l'était pas. Ainfi il eft clair que l'on peut, fans faire injure au caractère de *Moïfe*, croire qu'apres avoir ordonne le maffacre de quarante mille, tant enfants mâles que femmes, il n'a pas hefite à ordonner le facrifice de trente-deux filles. Comment imagine-t-on que les Juifs aient pu confacrer au fervice du tabernacle trente-deux filles etrangeres & idolâtres ? D'ailleurs, la portion des prêtres avait ete reglee à part, & ils ne fe feraient pas contentes de trente-deux vierges. Voyez l'ouvrage intitule : *Un Chrétien contre fix Juifs*.

ville de Haï, qu'il immola au Seigneur trente & un rois du pays, tous foumis à l'anathème; & qui furent pendus. Nous n'avons rien de comparable à ces affaffinats religieux dans nos derniers temps, fi ce n'eft, peut-être, la Saint-Barthelemi & les maffacres d'Irlande.

Ce qu'il y a de trifte, c'eft que plufieurs perfonnes doutent que les Juifs aient trouvé fix cents foixante & quinze mille brebis, & trente-deux mille filles pucelles dans le village d'un défert au milieu des rochers; & que perfonne ne doute de la Saint-Barthelemi. Mais ne ceffons de répéter combien les lumières de notre raifon font impuiffantes pour nous éclairer fur les étranges événements de l'antiquité, & fur les raifons que DIEU, maître de la vie & de la mort, pouvait avoir de choifir le peuple juif pour exterminer le peuple cananéen.

DES MYSTERES DE CERÈS-ELEUSINE.

DANS le chaos des fuperftitions populaires, qui auraient fait de prefque tout le globe un vafte repaire de bêtes féroces, il y eut une inftitution falutaire qui empêcha une partie du genre-humain de tomber dans un entier abrutiffement; ce fut celle des myftères & des expiations. Il était impoffible qu'il ne fe trouvât des efprits doux & fages parmi tant de fous cruels; & qu'il n'y eût des philofophes qui tâchaffent de ramener les hommes à la raifon & à la morale.

Ces fages fe fervirent de la fuperftition même pour en corriger les abus énormes, comme on emploie le

cœur des vipères pour guérir de leurs morfures ; on mêla beaucoup de fables avec des vérités utiles, & les vérités fe foutinrent par les fables.

On ne connaît plus les myftères de *Zoroaftre*. On fait peu de chofe de ceux d'*Ifis ;* mais nous ne pouvons douter qu'ils n'annonçaffent le grand fyftème d'une vie future ; car *Celfe* dit à *Origène*, livre VIII : *Vous vous vantez de croire des peines éternelles, & tous les miniftres des myftères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés ?*

L'unité de DIEU était le grand dogme de tous les myftères. Nous avons encore la prière des prêtreffes d'Ifis, confervée dans Apulée, & que j'ai citée en parlant des myftères égyptiens.

Les cérémonies myftérieufes de *Cérès* furent une imitation de celles d'*Ifis*. Ceux qui avaient commis des crimes les confeffaient & les expiaient : on jeûnait, on fe purifiait, on donnait l'aumône. Toutes les cérémonies étaient tenues fecrètes, fous la religion du ferment, pour les rendre plus vénérables. Les myftères fe célébraient la nuit pour infpirer une fainte horreur. On y repréfentait des efpèces de tragédies, dont le fpectacle étalait aux yeux le bonheur des juftes & les peines des méchants. Les plus grands hommes de l'antiquité, les *Platon*, les *Cicéron*, ont fait l'éloge de ces myftères, qui n'étaient pas encore dégénérés de leur pureté première.

De très-favants hommes ont prétendu que le fixieme livre de l'Enéide n'eft que la peinture de ce qui fe pratiquait dans ces fpectacles fi fecrets & fi renommés. *Virgile* n'y parle point à la vérité du *Demiourgos* qui repréfentait le createur ; mais il fait

voir dans le vestibule, dans l'avant-scène, les enfants que leurs parents avaient laissé périr, & c'était un avertissement aux pères & mères :

Continuò auditæ voces, vagitus & ingens, &c.

Ensuite paraissait *Minos* qui jugeait les morts. Les méchans étaient entraînés dans le Tartare, & les justes conduits dans les champs Elysées. Ces jardins étaient tout ce qu'on avait inventé de mieux pour les hommes ordinaires. Il n'y avait que les héros demi-dieux à qui on accordait l'honneur de monter au ciel. Toute religion adopta un jardin pour la demeure des justes; & même quand les Esséniens chez le peuple juif reçurent le dogme d'une autre vie, ils crurent que les bons iraient après la mort dans des jardins au bord de la mer : car pour les pharisiens, ils adoptèrent la métempsycose, & non la résurrection. S'il est permis de citer l'Histoire sacrée de JESUS-CHRIST parmi tant de choses profanes, nous remarquerons qu'il dit au voleur repentant : ›› Tu seras aujourd'hui avec moi dans le jardin. ›› (*s*) Il se conformait en cela au langage de tous les hommes.

Les mystères d'*Eleusine* devinrent les plus célèbres. Une chose très-remarquable, c'est qu'on y lisait le commencement de la théogonie de *Sanchoniathon* le phénicien; c'est une preuve que *Sanchoniathon* avait annoncé un DIEU suprême, créateur & gouverneur du monde. C'était donc cette doctrine qu'on dévoilait aux initiés imbus de la créance du polythéisme,

(*s*) *Luc*, chap. XXIII.

Suppofons parmi nous un peuple fuperftitieux qui ferait accoutumé dès fa tendre enfance à rendre à la *Vierge*, à *St Jofeph*, & aux autres faints le même culte qu'à DIEU le père. Il ferait peut-être dangereux de vouloir le détromper tout d'un coup; il ferait fage de révéler d'abord aux plus modérés, aux plus raifonnables, la diftance infinie qui eft entre DIEU & les créatures : c'eft précifément ce que firent les myftagogues. Les participants aux myftères s'affemblaient dans le temple de *Cérès*, & l'hiérophante leur apprenait qu'au lieu d'adorer *Cérès*, conduifant *Triptolème* fur un char traîné par des dragons, il fallait adorer le DIEU qui nourrit les hommes, & qui a permis que *Cérès* & *Triptolème* miffent l'agriculture en honneur.

Cela eft fi vrai, que l'hiérophante commençait par réciter les vers de l'ancien *Orphée : Marchez dans la voie de la juftice, adorez le feul maître de l'univers; il eft un; il eft feul par lui-même, tous les êtres lui doivent leur exiftence; il agit dans eux & par eux; il voit tout, & jamais il n'a été vu des yeux mortels.*

J'avoue que je ne conçois pas comment *Paufanias* peut dire que ces vers ne valent pas ceux d'*Homère;* il faut convenir que du moins, pour le fens, ils valent beaucoup mieux que l'Iliade & l'Odyffée entière.

Il faut avouer que l'évêque *Warburton*, quoique très-injufte dans plufieurs de fes décifions audacieufes, donne beaucoup de force à tout ce que je viens de dire de la néceffité de cacher le dogme de l'unité de DIEU à un peuple entêté du polythéifme. Il remarque, d'après *Plutarque*, que le jeune *Alcibiade*

ayant affiſté à ces myſtères, ne fit aucune difficulté d'inſulter aux ſtatues de *Mercure*, dans une partie de débauche avec pluſieurs de ſes amis, & que le peuple en fureur demanda la condamnation d'*Alcibiade*.

Il fallait donc alors la plus grande diſcrétion pour ne pas choquer les préjugés de la multitude. *Alexandre* lui-même, (ſi cette anecdote n'eſt pas apocryphe,) ayant obtenu en Egypte, de l'hierophante des myſtères, la permiſſion de mander à ſa mère le ſecret des initiés, la conjura en même temps de brûler ſa lettre après l'avoir lue, pour ne pas irriter les Grecs.

Ceux qui, trompés par un faux zèle, ont prétendu depuis que ces myſtères n'étaient que des débauches infames, devaient être détrompés par le mot même qui répond à *initiés :* il veut dire qu'on commençait une nouvelle vie.

Une preuve encore ſans réplique, que ces myſtères n'étaient célébrés que pour inſpirer la vertu aux hommes; c'eſt la formule par laquelle on congédiait l'aſſemblée. On prononçait chez les Grecs les deux anciens mots phéniciens *Koſ tomphet*, VEILLEZ ET SOYEZ PURS. (*Warburton*, *lég. de Moïſe*, liv. I.) Enfin, pour dernière preuve, c'eſt que l'empereur *Néron*, coupable de la mort de ſa mère, ne put être reçu à ces myſtères quand il voyagea dans la Grèce: le crime était trop énorme; & tout empereur qu'il était, les initiés n'auraient pas voulu l'admettre. *Zozyme* dit auſſi que *Conſtantin* ne put trouver de prêtres païens qui vouluſſent le purifier & l'abſoudre de ſes parricides.

Il y avait donc en effet chez les peuples qu'on nomme païens, gentils, idolâtres, une religion très-pure; tandis que les peuples & les prêtres avaient des usages honteux, des cérémonies puériles, des doctrines ridicules, & que même ils versaient quelquefois le sang humain en l'honneur de quelques dieux imaginaires, méprisés & détestés par les sages.

Cette religion pure consistait dans l'aveu de l'existence d'un DIEU suprême, de sa providence & de sa justice. Ce qui défigurait ces mystères, c'était, si l'on en croit *Tertullien*, la cérémonie de la régénération. Il fallait que l'initié parût ressusciter; c'était le symbole du nouveau genre de vie qu'il devait embrasser. On lui présentait une couronne, il la foulait aux pieds; l'hiérophante levait sur lui le couteau sacré; l'initié qu'on feignait de frapper feignait aussi de tomber mort; après quoi il paraissait ressusciter. Il y a encore chez les francs-maçons un reste de cette ancienne cérémonie.

Pausanias, dans ses Arcadiques, nous apprend que dans plusieurs temples d'*Eleusine* on flagellait les pénitens, les initiés; coutume odieuse, introduite longtemps après dans plusieurs églises chrétiennes. (21) Je ne doute pas que dans tous ces mystères, dont le fond était si sage & si utile, il n'entrât beaucoup de superstitions condamnables. Les superstitions conduisirent à la débauche, qui amena le mépris.

(21) *Pausanias* ne dit pas positivement que les coups de verges ne fussent que pour les initiés; mais il serait plaisant d'imaginer que les prêtres d'Athènes eussent eu le droit de frapper de verges tous ceux qu'ils rencontraient. Passe pour les initiés & les dévotes.

Il ne resta enfin de tous ces anciens mystères, que des troupes de gueux que nous avons vus, sous le nom d'égyptiens & de bohèmes, courir l'Europe avec des castagnettes; danser la danse des prêtres d'*Isis;* vendre du baume; guérir la gale, & en être couverts; dire la bonne aventure, & voler des poules. Telle a été la fin de ce qu'on a eu de plus sacré dans la moitié de la terre connue.

DES JUIFS AU TEMPS OÙ ILS COMMENCERENT A ETRE CONNUS.

NOUS toucherons le moins que nous pourrons à ce qui est divin dans l'Histoire des Juifs; ou si nous sommes forcés d'en parler, ce n'est qu'autant que leurs miracles ont un rapport essentiel à la suite des événements. Nous avons pour les prodiges continuels qui signalèrent tous les pas de cette nation, le respect qu'on leur doit; nous les croyons avec la foi raisonnable qu'exige l'Eglise substituée à la synagogue; nous ne les examinons pas; nous nous en tenons toujours à l'historique. Nous parlerons des Juifs, comme nous parlerions des Scythes & des Grecs, en pesant les probabilités & en discutant les faits. Personne au monde n'ayant écrit leur histoire qu'eux-mêmes, avant que les Romains détruisissent leur petit Etat, il faut ne consulter que leurs annales.

Cette nation est des plus modernes, à ne la regarder comme les autres peuples, que depuis le temps où elle forme un établissement, & où elle possède une capitale. Les Juifs ne paraissent considérés de leurs voisins, que du temps de *Salomon*, qui était

à-peu-près celui d'*Hésiode* & d'*Homère*, & des premiers archontes d'Athènes.

Le nom de *Salomoh* ou *Soleiman* est fort connu des orientaux; mais celui de *David* ne l'est point, de *Saül* encore moins. Les Juifs, avant *Saül*, ne paraissent qu'une horde d'Arabes du désert, si peu puissants, que les Phéniciens les traitaient à-peu-près comme les Lacédémoniens traitaient les Ilotes. C'étaient des esclaves auxquels ils n'était pas permis d'avoir des armes; ils n'avaient pas le droit de forger le fer, pas même celui d'aiguiser les socs de leurs charrues & le tranchant de leurs coignées; il fallait qu'ils allassent à leurs maîtres pour les moindres ouvrages de cette espèce. Les Juifs le déclarent dans le livre de *Samuel*, & ils ajoutent qu'ils n'avaient ni épée, ni javelot, dans la bataille que *Saül* & *Jonathas* donnèrent à Béthaven, contre les Phéniciens, ou Philistins; journée où il est rapporté que *Saül* fit serment d'immoler au Seigneur celui qui aurait mangé pendant le combat.

Il est vrai qu'avant cette bataille gagnée sans armes, il est dit au chapitre précédent, (*t*) que *Saül*, avec une armée de trois cents trente mille hommes, défit entièrement les Ammonites; ce qui semble ne se pas accorder avec l'aveu qu'ils n'avaient ni javelot, ni épée, ni aucune arme. D'ailleurs, les plus grands rois ont eu rarement à la fois trois cents trente mille combattants effectifs. Comment les Juifs qui semblent errans & opprimés dans ce petit pays, qui n'ont pas une ville fortifiée, pas une arme, pas

(*t*) I. Rois, chap. II.

une épée, ont-ils mis en campagne trois cents trente mille ſoldats? il y avait là de quoi conquérir l'Aſie & l'Europe. Laiſſons à des auteurs ſavans & reſpectables le ſoin de concilier ces contradictions apparentes que des lumières ſupérieures ſont diſparaître; reſpectons ce que nous ſommes tenus de reſpecter, & remontons à l'hiſtoire des Juifs par leurs propres écrits.

DES JUIFS EN EGYPTE.

Les annales des Juifs diſent que cette nation habitait ſur les confins de l'Egypte, dans les temps ignorés; que ſon ſéjour était dans le petit pays de Goſſen, ou Geſſen, vers le mont Caſius & le lac Sirbon. C'eſt-là que ſont encore des Arabes, qui viennent en hiver paître leurs troupeaux dans la baſſe Egypte. Cette nation n'était compoſée que d'une ſeule famille, qui en deux cents cinq années produiſit un peuple d'environ trois millions de perſonnes; car pour fournir ſix cents mille combattans que la Geneſe compte au ſortir de l'Egypte, il faut des femmes, des filles & des vieillards. Cette multiplication contre l'ordre de la nature, eſt un des miracles que Dieu daigna faire en faveur des Juifs.

C'eſt en vain qu'une foule de ſavans hommes s'étonne que le roi d'Egypte ait ordonné à deux ſages-femmes de faire périr tous les enfants mâles des Hébreux; que la fille du roi, qui demeurait à Memphis, ſoit venue ſe baigner loin de Memphis, dans un bras du Nil où jamais perſonne ne ſe

baigne à cauſe des crocodiles. C'eſt en vain qu'ils ſont des objeƈtions ſur l'âge de quatre-vingts ans auquel *Moïſe* était déjà parvenu avant d'entreprendre de conduire un peuple entier hors d'eſclavage.

Ils diſputent ſur les dix plaies d'Egypte ; ils diſent que les magiciens du royaume ne pouvaient faire les mêmes miracles que l'envoyé de DIEU; & que ſi DIEU leur donnait ce pouvoir, il ſemblait agir contre lui-même. Ils prétendent que *Moïſe* ayant changé toutes les eaux en ſang, il ne reſtait plus d'eau pour que les magiciens puſſent faire la même métamorphoſe.

Ils demandent comment *Pharaon* put pourſuivre les Juifs avec une cavalerie nombreuſe, après que tous les chevaux étaient morts dans les cinquième, ſixième, ſeptième & dixième plaies? Ils demandent pourquoi ſix cents mille combattans s'enfuirent ayant DIEU à leur tête, & pouvant combattre avec avantage des Egyptiens, dont tous les premiers nés avaient été frappés de mort? Ils demandent encore pourquoi DIEU ne donna pas la fertile Egypte à ſon peuple chéri, au lieu de le faire errer quarante ans dans d'affreux déſerts?

On n'a qu'une ſeule réponſe à toutes ces objeƈtions ſans nombre; & cette réponſe eſt : DIEU l'a voulu, l'Egliſe le croit, & nous devons le croire. C'eſt en quoi cette hiſtoire diffère des autres. Chaque peuple a ſes prodiges, mais tout eſt prodige chez le peuple juif; & on peut dire que cela devait être ainſi, puiſqu'il était conduit par DIEU même. Il eſt clair que l'hiſtoire de DIEU ne doit point reſſembler à celle des hommes. C'eſt pourquoi nous ne rapporterons aucun

de ces faits furnaturels dont il n'appartient qu'à l'Efprit faint de parler; encore moins oferons-nous tenter de les expliquer. Examinons feulement le peu d'événements qui peuvent être foumis à la critique.

DE MOISE CONSIDERÉ SIMPLEMENT COMME CHEF D'UNE NATION.

Le maître de la nature donne feul la force au bras qu'il daigne choifir. Tout eft furnaturel dans *Moïfe*. Plus d'un favant l'a regardé comme un politique très-habile. D'autres ne voient en lui qu'un rofeau faible, dont la main divine daigne fe fervir pour faire le deftin des Empires. Qu'eft-ce en effet qu'un vieillard de quatre-vingts ans, pour entreprendre de conduire par lui-même tout un peuple fur lequel il n'a aucun droit? Son bras ne peut combattre, & fa langue ne peut articuler. Il eft peint décrépit & bègue. Il ne conduit fes fuivans que dans des folitudes affreufes pendant quarante années. Il veut leur donner un établiffement, & il ne leur en donne aucun. A fuivre fa marche dans les déferts de Sur, de Sin, d'Oreb, de Sinaï, de Pharan, de Cadès-Barné, & à le voir rétrograder jufque vers l'endroit d'où il était parti; il ferait difficile de le regarder comme un grand capitaine. Il eft à la tête de fix cents mille combattants, & il ne pourvoit ni au vêtement, ni à la fubfiftance de ces troupes. DIEU fait tout, DIEU remédie à tout; il nourrit, il vêtit le peuple par des miracles. *Moïfe* n'eft donc rien par lui-même, & fon impuiffance montre qu'il ne peut être guidé que par le bras du Tout-puiffant; auffi

nous ne considérons en lui que l'homme, & non le ministre de DIEU. Sa personne, en cette qualité, est l'objet d'une recherche plus sublime.

Il veut aller aux pays des Cananéens, à l'occident du Jourdain, dans la contrée de Jéricho, qui est, dit-on, un bon terroir à quelques égards; & au lieu de prendre cette route, il tourne à l'orient, entre Esiongaber & la mer Morte, pays sauvage, stérile, hérissé de montagnes sur lesquelles il ne croît pas un arbuste, & où l'on ne trouve point de fontaine, excepté quelques petits puits d'eau salée. Les Cananéens ou Phéniciens, sur le bruit de cette irruption d'un peuple étranger, viennent le battre dans ces déserts vers Cadés-Barné. Comment se laisse-t-il battre à la tête de six cents mille soldats, dans un pays qui ne contient pas aujourd'hui deux ou trois mille habitans? Au bout de trente-neuf ans il remporte deux victoires; mais il ne remplit aucun objet de sa législation: lui & son peuple meurent avant que d'avoir mis le pied dans le pays qu'il voulait subjuguer.

Un législateur, selon nos notions communes, doit se faire aimer & craindre; mais il ne doit pas pousser la sévérité jusqu'à la barbarie; il ne doit pas, au lieu d'infliger par les ministres de la loi quelques supplices aux coupables, faire égorger au hasard une grande partie de sa nation par l'autre.

Se pourrait-il qu'à l'âge de près de six vingts ans, *Moïse* n'étant conduit que par lui-même, eût été si inhumain, si endurci au carnage; qu'il eût commandé aux lévites de massacrer, sans distinction, leurs frères jusqu'au nombre de vingt-trois

mille, pour la prévarication de son propre frère qui devait plutôt mourir, que de faire un veau pour être adoré? Quoi! après cette indigne action son frère est grand-pontife, & vingt-trois mille hommes sont massacrés!

Moïse avait épousé une madianite, fille de *Jéthro* grand-prêtre de Madian, dans l'Arabie pétrée; *Jéthro* l'avait comblé de bienfaits; il lui avait donné son fils pour lui servir de guide dans les déserts; par quelle cruauté opposée à la politique, (à ne juger que par nos faibles notions) *Moïse* aurait-il pu immoler vingt-quatre mille hommes de sa nation, sous prétexte qu'on a trouvé un Juif couché avec une madianite? Et comment peut-on dire après ces étonnantes boucheries, que *Moïse était le plus doux de tous les hommes?* Avouons qu'humainement parlant, ces horreurs révoltent la raison & la nature. Mais si nous considérons dans *Moïse* le ministre des desseins & des vengeances de DIEU, tout change alors à nos yeux; ce n'est point un homme qui agit en homme, c'est l'instrument de la Divinité à laquelle nous n'avons aucun compte à demander : nous ne devons qu'adorer & nous taire.

Si *Moïse* avait institué sa religion de lui-même, comme *Zoroastre*, *Thaut*, les premiers brames, *Numa*, *Mahomet*, & tant d'autres; nous pourrions lui demander pourquoi il ne s'est pas servi dans sa religion du moyen le plus efficace & le plus utile, pour mettre un frein à la cupidité & au crime; pourquoi il n'a pas annoncé expressément l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort; dogmes reçus dès long-temps en Egypte, en Phénicie, en

Méſopotamie, en Perſe, & dans l'Inde. *Vous avez été inſtruit*, lui dirions-nous, *dans la ſageſſe des Egyptiens; vous êtes légiſlateur, & vous négligez abſolument le dogme principal des Egyptiens, le dogme le plus néceſſaire aux hommes, croyance ſi ſalutaire & ſi ſainte, que vos propres juifs, tout groſſiers qu'ils étaient, l'ont embraſſée long-temps après vous; du moins elle fut adoptée en partie par les eſſéniens & les phariſiens, au bout de mille années.*

Cette objection accablante contre un légiſlateur ordinaire, tombe & perd, comme on voit, toute ſa force quand il s'agit d'une loi donnée par DIEU même, qui, ayant daigné être le roi du peuple juif, le puniſſait & le récompenſait temporellement, & qui ne voulait lui révéler la connaiſſance de l'immortalité de l'âme, & les ſupplices éternels de l'enfer, que dans les temps marqués par ſes décrets. Preſque tout événement purement humain chez le peuple juif eſt le comble de l'horreur. Tout ce qui eſt divin eſt au-deſſus de nos faibles idées. L'un & l'autre nous réduiſent toujours au ſilence.

Il s'eſt trouvé des hommes d'une ſcience profonde, qui ont pouſſé le pyrrhoniſme de l'hiſtoire juſqu'à douter qu'il y ait eu un *Moïſe;* ſa vie qui eſt toute prodigieuſe, depuis ſon berceau juſqu'à ſon ſépulcre, leur a paru une imitation des anciennes fables arabes, & particuliérement de celle de l'ancien *Bacchus.* (*u*) Ils ne ſavent en quel temps placer *Moïſe;* le nom même du *Pharaon*, ou roi d'Egypte ſous lequel on le fait vivre, eſt inconnu. Nul monument, nulles traces ne nous reſtent du pays dans lequel on le fait voyager. Il leur paraît impoſſible que *Moïſe* ait gouverné deux

(*u*) Voyez l'article *Bacchus.*

ou

ou trois millions d'hommes, pendant quarante ans, dans des déserts inhabitables, où l'on trouve à peine aujourd'hui deux ou trois hordes vagabondes qui ne composent pas trois à quatre mille hommes. Nous sommes bien loin d'adopter ce sentiment téméraire, qui sapperait tous les fondemens de l'histoire ancienne du peuple juif.

Nous n'adhérons pas non plus à l'opinion d'*Aben-Esra*, de *Maimonide*, de *Nugnès*, de l'auteur des cérémonies judaïques; quoique le docte *le Clerc*, *Midleton*, les savans connus sous le titre de *théologiens de Hollande*, & même le grand *Newton*, aient fortifié ce sentiment. Ces illustres savans prétendent que ni *Moïse*, ni *Josué* ne purent écrire les livres qui leur sont attribués : ils disent que leurs histoires & leurs lois auraient été gravées sur la pierre, si en effet elles avaient existé; que cet art exige des soins prodigieux, & qu'il n'était pas possible de le cultiver dans des déserts. Ils se fondent, comme on peut le voir ailleurs, sur des anticipations, sur des contradictions apparentes. Nous embrassons contre ces grands-hommes, l'opinion commune, qui est celle de la synagogue & de l'Eglise, dont nous reconnaissons l'infaillibilité.

Ce n'est pas que nous osions accuser les *le Clerc*, les *Midleton*, les *Newton*, d'impiété; à Dieu ne plaise! Nous sommes convaincus que si les livres de *Moïse*, & de *Josué*, & le reste du Pentateuque ne leur paraissaient pas être de la main de ces héros israélites, ils n'en ont pas été moins persuadés que ces livres sont inspirés. Ils reconnaissent le doigt de DIEU à chaque ligne dans la Genèse, dans *Josué*, dans *Samson*, dans

Ruth. L'écrivain juif n'a été, pour ainsi dire, que le ecrétaire de DIEU; c'est DIEU qui a tout dicté. *Newton* sans doute n'a pu penser autrement; on le sent assez. DIEU nous préserve de ressembler à ces hypocrites pervers, qui saisissent tous les prétextes d'accuser tous les grands-hommes d'irréligion, comme on les accusait autrefois de magie! Nous croirions non-seulement agir contre la probité, mais insulter cruellement la religion chrétienne, si nous étions assez abandonnés pour vouloir persuader au public que les plus savans hommes & les plus grands génies de la terre ne sont pas de vrais chrétiens. Plus nous respectons l'Eglise à laquelle nous sommes soumis, plus nous pensons que cette Eglise tolère les opinions de ces savans vertueux, avec la charité qui fait son caractère.

DES JUIFS APRÈS MOISE, JUSQU'A SAUL.

JE ne recherche point pourquoi *Josuah* ou *Josué*, capitaine des Juifs, fesant passer sa horde, de l'orient du Jourdain à l'occident vers Jéricho, a besoin que DIEU suspende le cours de ce fleuve qui n'a pas en cet endroit quarante pieds de largeur, sur lequel il était si aisé de jeter un pont de planches, & qu'il était plus aisé encore de passer à gué. Il y avait plusieurs gués à cette rivière; témoin celui auquel les Israélites égorgèrent les quarante-deux mille Israélites qui ne pouvaient prononcer *Shiboleth.*

Je ne demande point pourquoi Jéricho tombe au son des trompettes; ce sont de nouveaux prodiges que DIEU daigne faire en faveur du peuple dont il

s'eſt déclaré le roi ; cela n'eſt pas du reſſort de l'hiſtoire. Je n'examine point de quel droit *Joſué* venait détruire des villages qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Les Juifs diſaient : Nous deſcendons d'*Abraham ; Abraham* voyagea chez vous, il y a quatre cents quarante années ; donc votre pays nous appartient ; & nous devons égorger vos mères, vos femmes & vos enfans.

Fabricius & *Holſtenius* ſe ſont fait l'objection ſuivante : Que dirait-on ſi un norvégien venait en Allemagne avec quelques centaines de ſes compatriotes, & diſait aux Allemands : Il y a quatre cents ans qu'un homme de notre pays, fils d'un potier, voyagea près de Vienne ; ainſi l'Autriche nous appartient, & nous venons tout maſſacrer au nom du Seigneur ? Les mêmes auteurs conſidèrent que le temps de *Joſué* n'eſt pas le nôtre ; que ce n'eſt pas à nous à porter un œil profane dans les choſes divines ; & ſurtout que DIEU avait le droit de punir les péchés des Cananéens par les mains des Juifs.

Il eſt dit qu'à peine Jéricho eſt ſans défenſe, que les Juifs immolent à leur Dieu tous les habitans, vieillards, femmes, filles, enfans à la mamelle, & tous les animaux, excepté une femme proſtituée, qui avait gardé chez elle les eſpions juifs ; eſpions d'ailleurs inutiles, puiſque les murs devaient tomber au ſon des trompettes. Pourquoi tuer auſſi tous les animaux qui pouvaient ſervir ?

A l'égard de cette femme que la Vulgate appelle *meretrix*, apparemment elle mena depuis une vie plus honnête, puiſqu'elle fut une aïeule de *David*, & même du Sauveur des chrétiens qui ont ſuccédé

aux Juifs. Tous ces événemens font des figures, des prophéties qui annoncent de loin la loi de grâce. Ce font, encore une fois, des myftères auxquels nous ne touchons pas.

Le livre de *Jofué* rapporte que ce chef, s'étant rendu maître d'une partie du pays de Canaan, fit pendre fes rois au nombre de trente-un; c'eft-à-dire trente-un chefs de bourgades, qui avaient ofé défendre leurs foyers, leurs femmes & leurs enfans. Il faut fe profterner ici devant la Providence qui châtiait les péchés de ces rois par le glaive de *Jofué*.

Il n'eft pas bien étonnant que les peuples voifins fe réuniffent contre les Juifs qui, dans l'efprit des peuples aveuglés, ne pouvaient paffer que pour des brigands exécrables, & non pour les inftrumens facrés de la vengeance divine & du futur falut du genre-humain. Ils furent réduits en efclavage par *Cufan*, roi de Méfopotamie. Il y a loin, il eft vrai, de la Méfopotamie à Jéricho; il fallait donc que *Cufan* eût conquis la Syrie & une partie de la Paleftine. Quoi qu'il en foit, ils font efclaves huit années, & reftent enfuite foixante-deux ans fans remuer. Ces foixante-deux ans font une efpèce d'àfferviffement, puifqu'il leur était ordonné par la loi de prendre tout le pays, depuis la Méditerranée jufqu'à l'Euphrate; que tout ce vafte pays (x) leur était promis, & qu'affurément ils auraient été tentés de s'en emparer, s'ils avaient été libres. Ils font efclaves dix-huit années fous *Eglon* roi des Moabites, affaffiné par *Aod;* ils font enfuite pendant vingt années efclaves d'un peuple cananéen qu'ils ne nomment pas,

(x) Genèfe, ch. XV, v. 18; Deuter. chap. I, v. 7.

juſqu'au temps où la prophéteſſe guerrière *Débora* les délivre. Ils ſont encore eſclaves pendant ſept ans juſqu'à *Gédéon*.

Ils ſont eſclaves dix-huit ans des Phéniciens qu'ils appellent Philiſtins, juſqu'à *Jephté*. Ils ſont encore eſclaves des Phéniciens quarante années juſqu'à *Saül*. Ce qui peut confondre notre jugement, c'eſt qu'ils étaient eſclaves du temps même de *Samſon*, pendant qu'il ſuffiſait à *Samſon* d'une ſimple mâchoire d'âne pour tuer mille Philiſtins, & que DIEU opérait par les mains de *Samſon* les plus étonnans prodiges.

Arrêtons-nous ici un moment pour obſerver combien de juifs furent exterminés par leurs propres frères, ou par l'ordre de DIEU même, depuis qu'ils errèrent dans les déſerts, juſqu'au temps où ils eurent un roi élu par le ſort.

Les lévites, après l'adoration du veau d'or jeté en fonte par le frère de *Moïſe*, égorgent	23000 juifs.
Conſumés par le feu, pour la révolte de *Coré*, ...	250
Egorgés pour la même révolte,	14700
Egorgés pour avoir eu commerce avec les filles madianites, . . .	24000
Egorgés au gué du Jourdain, pour n'avoir pas pu prononcer *Shiboleth*,	42000
Tués par les Benjamites qu'on attaquait, ...	40000
	143950

De l'autre part, ...	143950 juifs.
Benjamites tués par les autres tribus, ...	45000
Lorſque l'arche fut priſe par les Philiſtins, & que DIEU, pour les punir, les ayant affligés d'hémorrhoïdes, ils ramenèrent l'arche à Bethſamès, & qu'ils offrirent au Seigneur cinq anus d'or & cinq rats d'or; les Bethſamites frappés de mort pour avoir regardé l'arche, au nombre de	50070
Somme totale, ...	239020 juifs.

Voilà deux cents trente-neuf mille vingt juifs exterminés par l'ordre de DIEU même, ou par leurs guerres civiles, ſans compter ceux qui périrent dans le déſert, & ceux qui moururent dans les batailles contre les Cananéens, &c. ce qui peut aller à plus d'un million d'hommes.

Si on jugeait des Juifs comme des autres nations, on ne pourrait concevoir comment les enfans de *Jacob* auraient pu produire une race aſſez nombreuſe pour ſupporter une telle perte. Mais DIEU qui les conduiſait, DIEU qui les éprouvait & les puniſſait, rendit cette nation ſi différente en tout des autres hommes, qu'il faut la regarder avec d'autres yeux que ceux dont on examine le reſte de la terre, & ne point juger de ces événemens, comme on juge des événemens ordinaires.

DES JUIFS DEPUIS SAUL.

Les Juifs ne paraiſſent pas jouir d'un ſort plus heureux ſous leurs rois que ſous leurs juges.

Leur premier roi *Saül* eſt obligé de ſe donner la mort. *Isboſeth* & *Miphiboſeth* ſes fils ſont aſſaſſinés.

David livre aux Gabaonites ſept petits-fils de *Saül*, pour être mis en croix. Il ordonne à *Salomon* ſon fils de faire mourir *Adonias* ſon autre fils, & ſon général *Joab*. Le roi *Aſa* fait tuer une partie du peuple dans Jéruſalem. *Baaſa* aſſaſſine *Nadab* fils de *Jéroboam*, & tous ſes parens. *Jéhu* aſſaſſine *Joram* & *Ochoſias*, ſoixante & dix fils d'*Achab*, quarante-deux frères d'*Ochoſias* & tous leurs amis. *Athalie* aſſaſſine tous ſes petits-fils, excepté *Joas*; elle eſt aſſaſſinée par le grand-prêtre *Joiadad*. *Joas* eſt aſſaſſiné par ſes domeſtiques; *Amaſias* eſt tué; *Zacharias* eſt aſſaſſiné par *Sellun* qui eſt aſſaſſiné par *Manahem*, lequel *Manahem* fait fendre le ventre à toutes les femmes groſſes dans Tapſa. *Phaceïa*, fils de *Manahem*, eſt aſſaſſiné par *Phacée* fils de *Roméli*, qui eſt aſſaſſiné par *Ozée*, fils d'*Ela*. *Manaſſé* fait tuer un grand nombre de Juifs, & les Juifs aſſaſſinent *Ammon* fils de *Manaſſé*, &c.

Au milieu de ces maſſacres, dix tribus enlevées par *Salmanaſar* roi des Babyloniens, ſont eſclaves & diſperſées pour jamais, excepté quelques manœuvres qu'on garde pour cultiver la terre.

Il reſte encore deux tribus qui bientôt ſont eſclaves à leur tour pendant ſoixante & dix ans : au bout de ces ſoixante & dix ans, les deux tribus obtiennent de leurs vainqueurs & de leurs maîtres, la permiſſion

de retourner à Jérufalem. Ces deux tribus, ainfi que le peu de Juifs qui peuvent être reftés à Samarie avec les nouveaux habitans étrangers, font toujours fujettes des rois de Perfe.

Quand *Alexandre* s'empare de la Perfe, la Judée eft comprife dans fes conquêtes. Après *Alexandre*, les Juifs demeurèrent foumis, tantôt aux *Séleucides* fes fucceffeurs en Syrie, tantôt aux *Ptolomées* fes fucceffeurs en Egypte; toujours affujettis, & ne fe foutenant que par le métier de courtiers qu'ils fefaient dans l'Afie. Ils obtinrent quelques faveurs du roi d'Egypte *Ptolémée-Epiphanes*. Un juif nommé *Jofephe* devint fermier-général des impôts fur la baffe Syrie & la Judée, qui appartenaient à ce *Ptolémée*. C'eft-là l'état le plus heureux des Juifs; car c'eft alors qu'ils bâtirent la troifième partie de leur ville, appelée depuis l'enceinte des *Machabées*, parce que les *Machabées* l'achevèrent.

Du joug du roi *Ptolomée*, ils repaffent à celui du roi de Syrie *Antiochus le Dieu*. Comme ils s'étaient enrichis dans les fermes, ils devinrent audacieux & fe révoltèrent contre leur maître *Antiochus*. C'eft le temps des *Machabées*, dont les juifs d'Alexandrie ont célébré le courage & les grandes actions; mais les *Machabées* ne purent empêcher que le général d'*Antiochus-Eupator* fils d'*Antiochus-Epiphanes*, ne fît rafer les murailles du temple, en laiffant fubfifter feulement le fanctuaire, & qu'on ne fît trancher la tête au grand-prêtre *Onias*, regardé comme l'auteur de la révolte.

Jamais les Juifs ne furent plus inviolablement attachés à leur loi que fous les rois de Syrie; ils

n'adorèrent plus de divinités étrangères : ce fut alors que leur religion fut irrévocablement fixée, & cependant ils furent plus malheureux que jamais, comptant toujours fur leur délivrance, fur les promeffes de leurs prophètes, fur le fecours de leur DIEU; mais abandonnés par la Providence, dont les décrets ne font pas connus des hommes.

Ils refpirèrent quelque temps par les guerres inteftines des rois de Syrie; mais bientôt les Juifs eux-mêmes s'armèrent les uns contre les autres. Comme ils n'avaient point de rois, & que la dignité de grand-facrificateur était la première, c'était pour l'obtenir qu'il s'élevait de violens partis : on n'était grand-prêtre que les armes à la main, & on n'arrivait au fanctuaire que fur les cadavres de fes rivaux.

Hircan de la race des *Machabées*, devenu grand-prêtre, mais toujours fujet des Syriens, fit ouvrir le fépulcre de *David*, dans lequel l'exagérateur *Jofephe* prétend qu'on trouva trois mille talens. C'était quand on rebâtiffait le temple fous *Néhémie*, qu'il eût fallu chercher ce prétendu tréfor. Cet *Hircan* obtint d'*Antiochus-Sidétès* le droit de battre monnaie; mais comme il n'y eut jamais de monnaie juive, il y a grande apparence que le tréfor du tombeau de *David* n'avait pas été confidérable.

Il eft à remarquer que ce grand-prêtre *Hircan* était faducéen, & qu'il ne croyait ni à l'immortalité de l'ame, ni aux anges; fujet nouveau de querelle qui commençait à divifer les faducéens & les pharifiens. Ceux-ci confpirèrent contre *Hircan*, & voulurent le condamner à la prifon & au fouet. Il fe vengea d'eux & gouverna defpotiquement.

Son fils *Ariſtobule* oſa ſe faire roi pendant les troubles de Syrie & d'Egypte. Ce fut un tyran plus cruel que tous ceux qui avaient opprimé le peuple juif. *Ariſtobule*, exact à la vérité à prier dans le temple, & ne mangeant jamais de porc, fit mourir de faim ſa mère, & fit égorger *Antigone* ſon frère. Il eut pour ſucceſſeur un nommé *Jean* ou *Jeanné*, auſſi méchant que lui.

Ce *Jeanné*, ſouillé de crimes, laiſſa deux fils qui ſe firent la guerre. Ces deux fils étaient *Ariſtobule* & *Hircan*; *Ariſtobule* chaſſa ſon frère & ſe fit roi. Les Romains alors ſubjuguaient l'Aſie. *Pompée* en paſſant vint mettre les Juifs à la raiſon, prit le temple, fit pendre les ſéditieux aux portes, & chargea de fers le prétendu roi *Ariſtobule*.

Cet *Ariſtobule* avait un fils qui oſait ſe nommer *Alexandre*. Il remua, il leva quelques troupes, & finit par être pendu par l'ordre de *Pompée*.

Enfin, *Marc-Antoine* donna pour roi aux Juifs un Arabe iduméen, du pays de ces Amalécites tant maudits par les Juifs. C'eſt ce même *Hérode*, que St *Mathieu* dit avoir fait égorger tous les petits enfans des environs de Bethléem, ſur ce qu'il apprit qu'il était né un *roi des Juifs* dans ce village, & que trois mages conduits par une étoile étaient venus lui offrir des préſens.

Ainſi les Juifs furent preſque toujours ſubjugués ou eſclaves. On ſait comme ils ſe révoltèrent contre les Romains, & comme *Titus*, & enſuite *Adrien* les firent tous vendre au marché, au prix de l'animal dont ils ne voulaient pas manger.

Ils eſſuyèrent un ſort encore plus funeſte ſous les empereurs *Trajan* & *Adrien*, & ils le méritèrent.

Il y eut du temps de *Trajan* un tremblement de terre qui engloutit les plus belles villes de la Syrie. Les Juifs crurent que c'était le signal de la colère de DIEU contre les Romains ; ils se rassemblèrent ; ils s'armèrent en Afrique & en Chypre : une telle fureur les anima, qu'ils dévorèrent les membres des romains égorgés par eux. Mais bientôt tous les coupables moururent dans les supplices. Ce qui restait fut animé de la même rage sous *Adrien*, quand *Barchochebas*, se disant leur messie, se mit à leur tête. Ce fanatisme fut étouffé dans des torrens de sang.

Il est étonnant qu'il reste encore des Juifs. Le fameux *Benjamin de Tudel*, rabbin très-savant, qui voyagea dans l'Europe & dans l'Asie au douzième siècle, en comptait environ trois cents quatre-vingts mille, tant Juifs que Samaritains ; car il ne faut pas faire mention d'un prétendu royaume de Théma vers le Thibet, où ce *Benjamin*, trompeur ou trompé sur cet article, prétend qu'il y avait trois cents mille juifs des dix anciennes tribus, rassemblés sous un souverain. Jamais les Juifs n'eurent aucun pays en propre depuis *Vespasien*, excepté quelques bourgades dans les déserts de l'Arabie heureuse vers la mer Rouge. *Mahomet* fut d'abord obligé de les ménager ; mais à la fin il détruisit la petite domination qu'ils avaient établie au nord de la Mecque. C'est depuis *Mahomet* qu'ils ont cessé réellement de composer un corps de peuple.

En suivant simplement le fil historique de la petite nation juive, on voit qu'elle ne pouvait avoir une autre fin. Elle se vante elle-même d'être sortie d'Egypte

comme une horde de voleurs, emportant tout ce qu'elle avait emprunté des Egyptiens : elle fait gloire de n'avoir jamais épargné ni la vieilleſſe, ni le ſexe, ni l'enfance dans les villages & dans les bourgs dont elle a pu s'emparer. Elle oſe étaler une haine irréconciliable contre toutes les autres nations ; (y) elle ſe révolte contre tous ſes maîtres ; toujours ſuperſtitieuſe, toujours avide du bien d'autrui, toujours barbare, rampante dans le malheur, & inſolente dans la proſpérité. Voilà ce que furent les Juifs aux yeux des Grecs & des Romains qui purent lire leurs livres : mais aux yeux des chrétiens éclairés par la foi, ils ont été nos précurſeurs, ils nous ont préparé la voie, ils ont été les hérauts de la Providence.

(y) Voici ce qu'on trouve dans une réponſe à l'evêque *Warburton*, lequel, pour juſtifier la haine des Juifs contre les nations, ecrivit avec beaucoup de haine & d'injures contre pluſieurs auteurs français.

» Venons maintenant à la haine inveteree que les Iſraelites avaient » conçue contre toutes les nations. Dites-moi, ſi on egorge les pères & » les meres, les fils & les filles, les enfans à la mamelle, & les animaux » même ſans haïr? Si un homme avait trempe dans le ſang ſes mains » degouttantes de fiel & d'encre, oſerait-il dire qu'il aurait aſſaſſiné ſans » colere & ſans haine? Reliſez tous les paſſages ou il eſt ordonné aux » Juifs de ne pas laiſſer une ame en vie, & dites apres cela qu'il ne leur » etait pas permis de hair. C'eſt ſe tromper trop groſſierement ſur la » haine; c'eſt un uſurier qui ne ſait pas compter.

» Quoi ! ordonner qu'on ne mange pas dans le plat dont un étranger » s'eſt ſervi, de ne pas toucher ſes habits, ce n'eſt pas ordonner l'averſion » pour les étrangers? Les Juifs, dites-vous, ne haïſſaient que l'idolâtrie » & non les idolâtres : plaiſante diſtinction !

» Un jour un tigre raſſaſié de carnage rencontra des brebis qui prirent » la fuite; il courut apres elles, & leur dit : Mes enfans, vous vous » imaginez que je ne vous aime point, vous avez tort; c'eſt votre bêlement » que je hais; mais j'ai du goût pour vos perſonnes, & je vous cheris au » point que je ne veux faire qu'une chair avec vous : je m'unis à vous par » la chair & le ſang; je bois l'un, je mange l'autre pour vous incorporer » à moi. Jugez ſi on peut aimer plus intimement. »

Les deux autres nations qui font errantes comme la juive dans l'Orient, & qui, comme elle, ne s'allient avec aucun autre peuple, font les Banians & les Parfis nommés Guèbres. Ces Banians, adonnés au commerce ainfi que les Juifs, font les defcendans des premiers habitans paifibles de l'Inde; ils n'ont jamais mêlé leur fang à un fang étranger, non plus que les Brachmanes. Les Parfis font ces mêmes Perfes, autrefois dominateurs de l'Orient, & fouverains des Juifs. Ils font difperfés depuis *Omar*, & labourent en paix une partie de la terre où ils régnèrent, fideles à cette antique religion des mages, adorant un feul Dieu, & confervant le feu facré qu'ils regardent comme l'ouvrage & l'emblème de la Divinité.

Je ne compte point ces reftes d'Egyptiens adorateurs fecrets d'*Ifis*, qui ne fubfiftent plus aujourd'hui que dans quelques troupes vagabondes, bientôt pour jamais anéanties.

DES PROPHETES JUIFS.

NOUS nous garderons bien de confondre les *Nabim*, les *Roheim* des Hébreux, avec les impofteurs des autres nations. On fait que DIEU ne fe communiquait qu'aux Juifs, excepté dans quelques cas particuliers; comme, par exemple, quand il infpira *Balaam* prophète de Méfopotamie, & qu'il lui fit prononcer le contraire de ce qu'on voulait lui faire dire. Ce *Balaam* était le prophète d'un autre Dieu, & cependant il n'eft point dit qu'il fût un faux prophète. (1) Nous avons déjà remarqué que les

(1) Nombre, chap. XXII.

prêtres d'Egypte étaient prophètes & voyans. Quel ſens attachait-on à ce mot? celui d'inſpiré. Tantôt l'inſpiré devinait le paſſé, tantôt l'avenir; ſouvent il ſe contentait de parler dans un ſtyle figuré : c'eſt pourquoi l'on a donné le même nom aux poëtes & aux prophètes.

Le titre, la qualité de prophète était-elle une dignité chez les Hébreux, un miniſtère particulier attaché par la loi à certaines perſonnes choiſies, comme la dignité de pythie à Delphes? Non; les prophètes étaient ſeulement ceux qui ſe ſentaient inſpirés, ou qui avaient des viſions. Il arrivait de là que ſouvent il s'élevait de faux prophètes ſans miſſion, qui croyaient avoir l'eſprit de DIEU, & qui ſouvent cauſèrent de grands malheurs, comme les prophètes des Cévènes au commencement de ce ſiècle.

Il était très-difficile de diſtinguer le faux prophète du véritable. C'eſt pourquoi *Manaſſé*, roi de Juda, fit périr *Iſaïe* par le ſupplice de la ſcie. Le roi *Sédécias* ne pouvait décider entre *Jérémie* & *Ananie* qui prédiſaient des choſes contraires, & il fit mettre *Jérémie* en priſon. *Ezéchiel* fut tué par des juifs compagnons de ſon eſclavage. *Michée*, ayant prophétiſé des malheurs aux rois *Achab* & *Joſaphat*, un autre prophète, *Tſedékia* fils de *Canaa*, (*a*) lui donna un ſoufflet, en lui diſant : L'eſprit de l'Eternel a paſſé par ma main pour aller ſur ta joue. *Ozée*, ch. IX, déclare que les prophètes ſont des ſous; *ſtultum prophetam, inſanum virum ſpiritualem.* Les prophètes ſe traitaient les uns les autres de viſionnaires & de

(*a*) *Paralipomènes*, chap. XVIII.

menteurs. Il n'y avait donc d'autre moyen de discerner le vrai du faux, que d'attendre l'accompliſſement des prédictions.

Eliſée étant allé à Damas en Syrie, le roi qui était malade lui envoya quarante chameaux chargés de préſens pour ſavoir s'il guérirait; *Eliſée* répondit: *Que le roi pourrait guérir, mais qu'il mourrait.* Le roi mourut en effet. Si *Eliſée* n'avait pas été un prophète du vrai DIEU, on aurait pu le ſoupçonner de ſe ménager une évaſion à tout événement; car ſi le roi n'était pas mort, *Eliſée* avait prédit ſa guériſon en diſant qu'il pouvait guérir, & qu'il n'avait pas ſpécifié le temps de ſa mort. Mais ayant confirmé ſa miſſion par des miracles éclatans, on ne pouvait douter de ſa véracité.

Nous ne rechercherons pas ici, avec les commentateurs, ce que c'était que l'eſprit double qu'*Eliſée* reçut d'*Elie*, ni ce que ſignifie le manteau que lui donna *Elie*, en montant au ciel dans un char de feu traîné par des chevaux enflammés, comme les Grecs figurèrent en poëſie le char d'*Apollon*. Nous n'approfondirons point quel eſt le type, quel eſt le ſens myſtique de ces quarante-deux petits enfans qui, en voyant *Eliſée* dans le chemin eſcarpé qui conduit à Bethel, lui dirent en riant: *Monte, chauve, monte;* & de la vengeance qu'en tira le prophète, en feſant venir ſur le champ deux ours qui dévorèrent ces innocentes créatures. Les faits ſont connus, & le ſens peut en être caché.

Il faut obſerver ici une coutume de l'Orient, que les Juifs pouſſèrent à un point qui nous étonne. Cet uſage était non-ſeulement de parler en allégories,

mais d'exprimer par des actions singulières les choses qu'on voulait signifier. Rien n'était plus naturel alors que cet usage; car les hommes n'ayant écrit long-temps leurs pensées qu'en hiéroglyphes, ils devaient prendre l'habitude de parler comme ils écrivaient.

Ainsi les Scythes (si on en croit *Hérodote*) envoyèrent à *Darah*, que nous appelons *Darius*, un oiseau, une souris, une grenouille & cinq flèches; cela voulait dire que si *Darius* ne s'enfuyait aussi vîte qu'un oiseau, ou s'il ne se cachait comme une souris & comme une grenouille, il périrait par leurs flèches.

Le conte peut n'être pas vrai; mais il est toujours un témoignage des emblèmes en usage dans ces temps reculés.

Les rois s'écrivaient en énigmes; on en a des exemples dans *Hiram*, dans *Salomon*, dans la reine de *Saba*. *Tarquin le superbe*, consulté dans son jardin par son fils sur la manière dont il faut se conduire avec les Gabiens, ne répond qu'en abattant les pavots qui s'élevaient au-dessus des autres fleurs. Il fesait assez entendre qu'il fallait exterminer les grands & épargner le peuple.

C'est à ces hiéroglyphes que nous devons les fables, qui furent les premiers écrits des hommes. La fable est bien plus ancienne que l'histoire.

Il faut être un peu familiarisé avec l'antiquité, pour n'être point effarouché des actions & des discours énigmatiques des prophètes juifs.

Isaïe veut faire entendre au roi *Achas* qu'il sera délivré dans quelques années du roi de Syrie & du

Melk,

Melk, ou roitelet de Samarie, unis contre lui; il lui dit : *Avant qu'un enfant soit en âge de discerner le mal & le bien, vous serez délivré de ces deux rois. Le Seigneur prendra un rasoir de louage, pour raser la tête, le poil du pénil*, (qui est figuré par les pieds) *& la barbe, &c.* Alors le prophète prend deux témoins, *Zacharie* & *Urie*; il couche avec la prophéteſſe, elle met au monde un enfant. Le Seigneur lui donne le nom de Maher-Salal-has-bas. *Partagez vîte les dépouilles;* & ce nom signifie qu'on partagera les dépouilles des ennemis.

Je n'entre point dans le sens allégorique & infiniment respectable qu'on donne à cette prophétie; je me borne à l'examen de ces usages étonnans aujourd'hui pour nous.

Le même *Isaïe* marche tout nu dans Jérusalem, pour marquer que les Egyptiens seront entièrement dépouillés par le roi de Babylone.

Quoi! dira-t-on, est-il possible qu'un homme marche tout nu dans Jérusalem, sans être repris de justice? Oui, sans doute : *Diogène* ne fut pas le seul dans l'antiquité qui eut cette hardiesse. *Strabon*, dans son quinzième livre, dit qu'il y avait dans les Indes une secte de brachmanes qui auraient été honteux de porter des vêtemens. Aujourd'hui encore on voit des pénitens dans l'Inde, qui marchent nus & chargés de chaînes, avec un anneau de fer attaché à la verge, pour expier les péchés du peuple. Il y en a dans l'Afrique & dans la Turquie. Ces mœurs ne sont pas nos mœurs, & je ne crois pas que du temps d'*Isaïe*, il y eut un seul usage qui ressemblât aux nôtres.

Jérémie n'avait que quatorze ans quand il reçut l'Esprit. DIEU étendit fa main & lui toucha la bouche, parce qu'il avait quelque difficulté de parler. Il voit d'abord une chaudière bouillante tournée au nord; cette chaudière repréfente les peuples qui viendront du Septentrion, & l'eau bouillante figure les malheurs de Jérufalem.

Il achète une ceinture de lin, la met fur fes reins, & va la cacher par l'ordre de DIEU dans un trou auprès de l'Euphrate : il retourne enfuite la prendre & la trouve pourrie. Il nous explique lui-même cette parabole, en difant que l'orgueil de Jérufalem pourrira.

Il fe met des cordes au cou, il fe charge de chaînes, il met un joug fur fes épaules; il envoie ces cordes, ces chaînes & ce joug aux rois voifins, pour les avertir de fe foumettre au roi de Babylone *Nabuchodonofor*, en faveur duquel il prophétife.

Ezéchiel peut furprendre davantage; il prédit aux Juifs que les pères mangeront leurs enfans, & que les enfans mangeront leurs pères. Mais avant d'en venir à cette prédiction; il voit quatre animaux étincelans de lumière, & quatre roues couvertes d'yeux; il mange un volume de parchemin; on le lie avec des chaînes. Il trace un plan de Jérufalem fur une brique; il met à terre une poêle de fer; il couche trois cents quatre-vingt-dix jours fur le côté gauche, & quarante jours fur le côté droit. Il doit manger du pain de froment, d'orge, de fèves, de lentilles, de millet, & le couvrir d'excrémens humains. *C'eft ainfi*, dit-il, *que les enfans d'Ifraël mangeront leur pain fouillé parmi les nations chez lefquelles ils feront chaffés.*

Mais après avoir mangé de ce pain de douleur, DIEU lui permet de ne le couvrir que des excrémens de bœufs.

Il coupe ses cheveux & les divise en trois parts ; il en met une partie au feu, coupe la seconde avec une épée autour de la ville, & jette au vent la troisième.

Le même *Ezéchiel* a des allégories encore plus surprenantes. Il introduit le Seigneur qui parle ainsi, chap. XVI : *Quand tu naquis, on ne t'avait point coupé le nombril, tu n'étais ni lavée ni salée.... tu es devenue grande, ta gorge s'est formée, ton poil a paru.... J'ai passé. j'ai connu que c'était le temps des amans. Je t'ai couverte, & je me suis étendu sur ton ignominie.... Je t'ai donné des chaussures & des robes de coton, des bracelets, un collier, des pendans d'oreille.... Mais pleine de confiance en ta beauté, tu t'es livrée à la fornication.... & tu as bâti un mauvais lieu ; tu t'es prostituée dans les carrefours ; tu as ouvert tes jambes à tous les passans.... tu as recherché les plus robustes.... On donne de l'argent aux courtisannes, & tu en as donné à tes amans, &c.*

(*b*) *Oolla a forniqué sur moi ; elle a aimé avec fureur ses amans, princes, magistrats, cavaliers.... Sa sœur Oolila s'est prostituée avec plus d'emportement. Sa luxure a recherché ceux qui avaient le.... d'un âne, & qui.... comme les chevaux.* (*c*)

Ces expressions nous semblent bien indécentes & bien grossières ; elles ne l'étaient point chez les Juifs,

(*b*) *Ezech.* chap. XXIII.

(*c*) On a très-approfondi cette matière dans plusieurs livres nouveaux, surtout dans le *Dictionnaire philosophique*, & dans l'*Avis important* de milord *Bolingbroke*. Voyez ces ouvrages dans cette Collection.

elles ſignifiaient les apoſtaſies de Jéruſalem & de Samarie. Ces apoſtaſies étaient repréſentées très-ſouvent comme une fornication, comme un adultère. Il ne faut pas, encore une fois, juger des mœurs, des uſages, des façons de parler anciennes, par les nôtres; elles ne ſe reſſemblent pas plus que la langue françaiſe ne reſſemble au chaldéen & à l'arabe.

Le Seigneur ordonne d'abord au prophète *Ozée*, chap. I, de prendre pour ſa femme une proſtituée, & il obéit. Cette proſtituée lui donne un fils. DIEU appelle ce fils *Jezraël :* c'eſt un type de la maiſon de *Jéhu*, qui périra, parce que *Jéhu* avait tué *Joram* dans Jezraël. Enſuite le Seigneur ordonne à *Ozée*, chap. III, d'épouſer une femme adultère qui ſoit aimée d'un autre, comme le Seigneur aime les enfans d'Iſraël, qui regardent les dieux étrangers, & qui aiment le marc de raiſin. Le Seigneur, dans la prophétie d'*Amos*, chap. IV, menace les vaches de Samarie de les mettre dans la chaudière. Enfin tout eſt l'oppoſé de nos mœurs & de notre tour d'eſprit; & ſi l'on examine les uſages de toutes les nations orientales, nous les trouverons également oppoſés à nos coutumes, non-ſeulement dans les temps reculés, mais aujourd'hui même lorſque nous les connaiſſons mieux.

DES PRIERES DES JUIFS.

IL nous reſte peu de prières des anciens peuples; nous n'avons que deux ou trois formules des myſtères, & l'ancienne prière à *Iſis*, rapportée dans *Apulée*. Les Juifs ont conſervé les leurs.

Si l'on peut conjecturer le caractère d'une nation par les prières qu'elle fait à DIEU, on s'apercevra aisément que les Juifs étaient un peuple charnel & sanguinaire. Ils paraissent dans leurs psaumes souhaiter la mort du pécheur plutôt que sa conversion ; & ils demandent au Seigneur, dans le style oriental, tous les biens terrestres.

(*d*) *Tu arroseras les montagnes, la terre sera rassasiée de fruits.*

(*e*) *Tu produis le foin pour les bêtes, & l'herbe pour l'homme. Tu fais sortir le pain de la terre, & le vin qui réjouit le cœur; tu donnes l'huile qui répand la joie sur le visage.*

(*f*) *Juda est une marmite remplie de viandes; la montagne du Seigneur est une montagne coagulée, une montagne grasse. Pourquoi regardez-vous les montagnes coagulées?*

Mais il faut avouer que les Juifs maudissent leurs ennemis dans un style non moins figuré.

(*g*) *Demande-moi, & je te donnerai en héritage toutes les nations ; tu les régiras avec une verge de fer.*

(*h*) *Mon Dieu, traitez mes ennemis selon leurs œuvres, selon leurs desseins méchans; punissez-les comme ils le méritent.*

(*i*) *Que mes ennemis impies rougissent, qu'ils soient conduits dans le sépulcre.*

(*k*) *Seigneur, prenez vos armes & votre bouclier, tirez votre épée, fermez tous les passages; que mes ennemis soient*

(*d*) Psaume LXXXVIII.
(*e*) Psaume CIII.
(*f*) Psaume CVII.
(*g*) Psaume II.
(*h*) Psaume XXVII.
(*i*) Psaume XXX.
(*k*) Psaume XXXIV.

couverts de confuſion; qu'ils ſoient comme la pouſſière emportée par le vent; qu'ils tombent dans le piège.

(*l*) *Que la mort les ſurprenne, qu'ils deſcendent tout vivans dans la foſſe.*

(*m*) *Dieu briſera leurs dents dans leur bouche; il mettra en poudre les mâchoires de ces lions.*

(*n*) *Ils ſouffriront la faim comme des chiens, ils ſe diſperſeront pour chercher à manger, & ne ſeront point raſſaſiés.*

(*o*) *Je m'avancerai vers l'Idumée, & je la foulerai aux pieds.*

(*p*) *Réprimez ces bêtes ſauvages, c'eſt une aſſemblée de peuples ſemblables à des taureaux & à des vaches.... Vos pieds ſeront baignés dans le ſang de vos ennemis, & la langue de vos chiens en ſera abreuvée.*

(*q*) *Faites fondre ſur eux tous les traits de votre colère; qu'ils ſoient expoſés à votre fureur; que leur demeure & leurs tentes ſoient déſertes.*

(*r*) *Répandez abondamment votre colère ſur les peuples à qui vous êtes inconnu.*

(*s*) *Mon Dieu, traitez-les comme les Madianites, rendez-les comme une roue qui tourne toujours, comme la paille que le vent emporte, comme une forêt brûlée par le feu.*

(*t*) *Aſſerviſſez le pécheur; que le malin ſoit toujours à ſon côté droit.*

Qu'il ſoit toujours condamné quand il plaidera.

(*l*) Pſaume LIV.
(*m*) Pſaume LVII.
(*n*) Pſaume LVIII.
(*o*) Pſaume LIX.
(*p*) Pſaume LXVII.
(*q*) Pſaume LXVIII.
(*r*) Pſaume LXXVIII.
(*s*) Pſaume LXXXII.
(*t*) Pſaume CVIII.

Que ſa prière lui ſoit imputée à péché; que ſes enfans ſoient orphelins, & ſa femme veuve; que ſes enfans ſoient des mendians vagabonds; que l'uſurier enlève tout ſon bien.

(*u*) *Le Seigneur juſte coupera leurs têtes; que tous les ennemis de Sion ſoient comme l'herbe ſèche des toits.*

(*x*) *Heureux celui qui éventrera tes petits enfans encore à la mamelle, & qui les écraſera contre la pierre, &c.*

On voit que ſi DIEU avait exaucé toutes les prières de ſon peuple, il ne ſerait reſté que des Juifs ſur la terre; car ils déteſtaient toutes les nations, ils en étaient déteſtés; & en demandant ſans ceſſe que DIEU exterminât tous ceux qu'ils haïſſaient, ils ſemblaient demander la ruine de la terre entière. Mais il faut toujours ſe ſouvenir que non-ſeulement les Juifs étaient le peuple chéri de DIEU, mais l'inſtrument de ſes vengeances. C'était par lui qu'il puniſſait les péchés des autres nations, comme il puniſſait ſon peuple par elles. Il n'eſt plus permis aujourd'hui de faire les mêmes prières, & de lui demander qu'on éventre les mères & les enfans encore à la mamelle, & qu'on les écraſe contre la pierre. DIEU étant reconnu pour le père commun de tous les hommes, aucun peuple ne fait ces imprécations contre ſes voiſins. Nous avons été auſſi cruels quelquefois que les Juifs; mais en chantant leurs pſaumes, nous n'en détournons pas le ſens contre les peuples qui nous font la guerre. C'eſt un des grands avantages que la loi de grace a ſur la loi de rigueur: & plût à DIEU que ſous une loi ſainte, & avec des prières divines, nous n'euſſions pas répandu le ſang de nos frères, & ravagé la terre au nom d'un DIEU de miſéricorde!

(*u*) Pſaume CXXVIII. (*x*) Pſaume CXXXVI.

DE JOSEPHE, HISTORIEN DES JUIFS.

On ne doit pas s'étonner que l'hiſtoire de *Flavien-Joſephe* trouvât des contradiéteurs quand elle parut à Rome. Il eſt vrai qu'il n'y en avait que très-peu d'exemplaires ; il fallait au moins trois mois à un copiſte habile pour la tranſcrire. Les livres étaient très-chers & très-rares : peu de Romains daignaient lire les annales d'une chétive nation d'eſclaves, pour qui les grands & les petits avaient un mépris égal. Cependant il paraît, par la réponſe de *Joſephe* à *Appion*, qu'il trouva un petit nombre de lecteurs ; & l'on voit auſſi que ce petit nombre le traita de menteur & de viſionnaire.

Il faut ſe mettre à la place des Romains du temps de *Titus*, pour concevoir avec quel mépris mêlé d'horreur, les vainqueurs de la terre connue, & les légiſlateurs des nations devaient regarder l'hiſtoire du peuple Juif. Ces Romains ne pouvaient guère ſavoir que *Joſephe* avait tiré la plupart des faits des livres ſacrés dictés par le faint Eſprit. Ils ne pouvaient pas être inſtruits que *Joſephe* avait ajouté beaucoup de choſes à la Bible, & en avait paſſé beaucoup ſous ſilence. Ils ignoraient qu'il avait pris le fond de quelques hiſtoriettes dans le troiſième livre d'*Eſdras*, & que ce livre d'*Eſdras* eſt un de ceux qu'on nomme apocryphes.

Que devait penſer un ſénateur romain en liſant ces contes orientaux ? *Joſephe* rapporte, liv. X, chap. XII, que *Darius* fils d'*Aſtiage*, avait fait le prophète *Daniel*, gouverneur de trois cents ſoixante

villes, lorſqu'il défendit, ſous peine de la vie, de prier aucun dieu pendant un mois. Certainement l'Ecriture ne dit point que *Daniel* gouvernait trois cents ſoixante villes.

Joſephe ſemble ſuppoſer enſuite que toute la Perſe ſe fit juive.

Le même *Joſephe* donne au ſecond temple des Juifs, rebâti par *Zorobabel*, une ſingulière origine.

Zorobabel, dit-il, *était l'intime ami du roi Darius.* Un eſclave juif intime ami du roi des rois! c'eſt à-peu-près comme ſi un de nos hiſtoriens nous diſait qu'un fanatique des Cévènes, délivré des galères, était l'intime ami de *Louis XIV.*

Quoi qu'il en ſoit, ſelon *Flavien-Joſephe*, *Darius*, qui était un prince de beaucoup d'eſprit, propoſa à toute ſa cour une queſtion digne du Mercure galant, ſavoir; qui avait le plus de force, ou du vin, ou des rois, ou des femmes? Celui qui répondrait le mieux devait, pour récompenſe avoir une thiare, de lin, une robe de pourpre, un collier d'or, boire dans une coupe d'or, coucher dans un lit d'or, ſe promener dans un chariot d'or, traîné par des chevaux enharnachés d'or, & avoir des patentes de couſin du roi.

Darius s'aſſit ſur ſon trône d'or pour écouter les réponſes de ſon académie de beaux eſprits. L'un diſſerta en faveur du vin, l'autre fut pour les rois; *Zorobabel* prit le parti des femmes. Il n'y a rien de ſi puiſſant qu'elles; car j'ai vu, dit-il, *Apamée*, la maîtreſſe du roi mon ſeigneur, donner de petits ſoufflets ſur les joues de ſa ſacrée majeſté, & lui ôter ſon turban pour s'en coiffer.

Darius trouva la réponfe de *Zorobabel* fi comique, que fur le champ il fit rebâtir le temple de Jérufalem.

Ce conte reffemble affez à celui qu'un de nos plus ingénieux académiciens a fait de *Soliman*, & d'un nez retrouffé, lequel a fervi de canevas à un fort joli opéra bouffon. Mais nous fommes contraints d'avouer que l'auteur du nez retrouffé n'a eu ni lit d'or, ni carroffe d'or; & que le roi de France ne l'a point appelé mon coufin : nous ne fommes plus au temps des *Darius*.

Ces rêveries, dont *Jofephe* furchargeait les livres faints, firent tort fans doute chez les païens aux vérités que la Bible contient. Les Romains ne pouvaient diftinguer ce qui avait été puifé dans une fource impure, de ce que *Jofephe* avait tiré d'une fource facrée. Cette Bible, facrée pour nous, était ou inconnue aux Romains, ou auffi méprifée d'eux que *Jofephe* lui-même. Tout fut également l'objet des railleries & du profond dédain que les lecteurs conçurent pour l'hiftoire juive. Les apparitions des anges aux patriarches, le paffage de la mer Rouge, les dix plaies d'Egypte, l'inconcevable multiplication du peuple juif en fi peu de temps, & dans un auffi petit terrain; le foleil & la lune s'arrêtant en plein midi, pour donner le temps à ce peuple brigand de maffacrer quelques payfans déjà exterminés par une pluie de pierres; tous les prodiges qui fignalèrent cette nation ignorée, furent traités avec ce mépris qu'un peuple vainqueur de tant de nations, un peuple roi, mais à qui DIEU s'était caché, avait naturellement pour un petit peuple barbare réduit en efclavage.

Joſephe ſentait bien que tout ce qu'il écrivait révolterait des auteurs profanes; il dit en pluſieurs endroits: *Le lecteur en jugera comme il voudra.* Il craint d'effaroucher les eſprits; il diminue autant qu'il le peut la foi qu'on doit aux miracles. On voit à tout moment qu'il eſt honteux d'être juif, lors même qu'il s'efforce de rendre ſa nation recommandable à ſes vainqueurs. Il faut ſans doute pardonner aux Romains qui n'avaient que le ſens commun, & qui n'avaient pas encore la foi, de n'avoir regardé l'hiſtorien *Joſephe*, que comme un miſérable transfuge qui leur contait des fables ridicules, pour tirer quelque argent de ſes maîtres. Béniſſons DIEU, nous qui avons le bonheur d'être plus éclairés que les *Titus*, les *Trajan*, les *Antonin*, & que tout le ſénat & les chevaliers romains nos maîtres; nous qui, éclairés par des lumières ſupérieures, pouvons diſcerner les fables abſurdes de *Joſephe*, & les ſublimes vérités que la ſainte Ecriture nous annonce.

D'UN MENSONGE DE FLAVIEN-JOSEPHE, CONCERNANT ALEXANDRE ET LES JUIFS.

LORSQU'*Alexandre*, élu par tous les Grecs comme ſon père, & comme autrefois *Agamemnon*, pour aller venger la Grèce des injures de l'Aſie, eut remporté la victoire d'Iſſus, il s'empara de la Syrie, l'une des provinces de *Darah* ou *Darius;* il voulait s'aſſurer de l'Egypte avant de paſſer l'Euphrate & le Tigre & ôter à *Darius* tous les ports qui pourraient lui fournir des flottes. Dans ce deſſein, qui était celui d'un très-grand capitaine, il fallut aſſiéger Tyr. Cette

ville était fous la protection des rois de Perfe & fouveraine de la mer; *Alexandre* la prit après un fiége opiniâtre de fept mois, & y employa autant d'art que de courage; la digue, qu'il ofa faire fur la mer, eft encore aujourd'hui regardée comme le modèle que doivent fuivre tous les généraux dans de pareilles entreprifes. C'eft en imitant *Alexandre* que le duc de Parme prit Anvers, & le cardinal de *Richelieu* la Rochelle. (s'il eft permis de comparer les petites chofes aux grandes.) *Rollin*, à la vérité, dit qu'*Alexandre* ne prit Tyr, que parce qu'elle s'était moquée des Juifs, & que DIEU voulut venger l'honneur de fon peuple. Mais *Alexandre* pouvait avoir encore d'autres raifons: il fallait, après avoir foumis Tyr, ne pas perdre un moment pour s'emparer du port de Péluse. Ainfi *Alexandre* ayant fait une marche forcée pour furprendre Gaza, il alla de Gaza à Pélufe en fept jours. C'eft ainfi qu'*Arrien*, *Quinte-Curce*, *Diodore*, *Paul-Orofe* même, le rapportent fidellement d'après le journal d'*Alexandre*.

Que fait *Jofephe* pour relever fa nation fujette des Perfes, tombée fous la puiffance d'*Alexandre* avec toute la Syrie, & honorée depuis de quelques priviléges par ce grand-homme? Il prétend qu'*Alexandre* en Macédoine avait vu en fonge le grand-prêtre des Juifs, *Jaddus*, (fuppofé qu'il y eût en effet un prêtre juif dont le nom finît en *us;*) que ce prêtre l'avait encouragé à fon expédition contre les Perfes; que c'était par cette raifon qu'*Alexandre* avait attaqué l'Afie. Il ne manqua donc pas après le fiége de Tyr, de fe détourner de cinq ou fix journées de chemin pour aller voir Jérufalem. Comme le grand-prêtre

Jaddus avait autrefois apparu en fonge à *Alexandre*, il reçut auffi en fonge un ordre de DIEU d'aller faluer ce roi; il obéit; & revêtu de fes habits pontificaux, fuivi de fes lévites en furplis, il alla en proceffion au-devant d'*Alexandre*. Dès que ce monarque vit *Jaddus*, il reconnut le même homme qui l'avait averti en fonge, fept ou huit ans auparavant, de venir conquérir la Perfe, & il le dit à *Parménion*. *Jaddus* avait fur fa tête fon bonnet orné d'une lame d'or, fur laquelle était gravé un mot hébreu. *Alexandre* qui, fans doute, entendait l'hébreu parfaitement, reconnut auffitôt le nom *Johovah*, & fe profterna humblement, fachant bien que DIEU ne pouvait avoir que ce nom. *Jaddus* lui montra auffitôt des prophéties qui difaient clairement : qu'*Alexandre* s'emparerait de l'empire des Perfes, prophéties qui n'avaient point été faites après la bataille d'Iffus. Il le flatta que DIEU l'avait choifi pour ôter à fon peuple chéri toute efpérance de régner fur la terre promife : ainfi qu'il avait choifi autrefois *Nabuchodonofor* & *Cyrus*, qui avaient poffédé la terre promife l'un après l'autre. Ce conte abfurde du romancier *Jofephe* ne devait pas, ce me femble, être copié par *Rollin*, comme s'il était attefté par un écrivain facré.

Mais c'eft ainfi qu'on a écrit l'hiftoire ancienne, & bien fouvent la moderne.

DES PREJUGÉS POPULAIRES AUXQUELS LES ECRIVAINS SACRÉS ONT DAIGNÉ SE CONFORMER PAR CONDESCENDANCE.

Les livres faints font faits pour enfeigner la morale, & non la phyfique.

Le ferpent paffait dans l'antiquité pour le plus habile de tous les animaux. L'auteur du Pentateuque veut bien dire que le ferpent eft affez fubtil pour féduire *Eve*. On attribuait quelquefois la parole aux bêtes : l'écrivain facré fait parler le ferpent & l'âneffe de *Balaam*. Plufieurs juifs & plufieurs docteurs chrétiens ont regardé cette hiftoire comme une allégorie ; mais foit emblème, foit réalité, elle eft également refpectable. Les étoiles étaient regardées comme des points dans les nuées : l'auteur divin fe proportionne à cette idée vulgaire, & dit que la lune fut faite pour préfider aux étoiles.

L'opinion commune était que les cieux étaient folides ; on les nommait en hébreu *rakiak*, mot qui répond à une plaque de métal, à un corps étendu & ferme, & que nous traduisîmes par *firmament*. Il portait des eaux, lefquelles fe répandaient par des ouvertures. L'Ecriture fe proportionne à cette phyfique ; & enfin on a nommé firmament, c'eft-à-dire plaque, cette profondeur immenfe de l'efpace dans lequel on aperçoit à peine les étoiles les plus éloignées à l'aide des télefcopes.

Les Indiens, les Chaldéens, les Perfans imaginaient que Dieu avait formé le monde en fix temps. L'auteur de la Genèfe, pour ne pas effaroucher la

faibleſſe des Juifs, repréſente DIEU formant le monde en ſix jours, quoiqu'un mot & un inſtant ſuffiſent à ſa toute-puiſſance. Un jardin, des ombrages étaient un très-grand bonheur dans des pays ſecs & brûlés du ſoleil; le divin auteur place le premier homme dans un jardin.

On n'avait point d'idée d'un être purement immatériel : DIEU eſt toujours repréſenté comme un homme; il ſe promène à midi dans le jardin, il parle, & on lui parle.

Le mot ame, *ruah*, ſignifie le ſouffle, la vie: l'ame eſt toujours employée pour la vie dans le Pentateuque.

On croyait qu'il y avait des nations de géans, & la Genèſe veut bien dire qu'ils étaient les enfans des anges & des filles des hommes.

On accordait aux brutes une eſpèce de raiſon. DIEU daigne faire alliance, après le déluge, avec les brutes comme avec les hommes.

Perſonne ne ſavait ce que c'eſt que l'arc-en-ciel, il était regardé comme une choſe ſurnaturelle, & *Homère* en parle toujours ainſi. L'Ecriture l'appelle l'arc de DIEU le ſigne d'alliance.

Parmi beaucoup d'erreurs auxquelles le genre-humain a eté livré, on croyait qu'on pouvait faire naître les animaux de la couleur qu'on voulait, en préſentant cette couleur aux mères avant qu'elles conçuſſent : l'auteur de la Geneſe dit que *Jacob* eut des brebis tachetees par cet artifice.

Toute l'antiquité ſe ſervait des charmes contre la morſure des ſerpens; & quand la plaie n'était pas mortelle, ou qu'elle était heureuſement ſucée par des

charlatans nommés *Pſilles*, ou qu'enfin on avait appliqué avec ſuccès des topiques convenables; on ne doutait pas que les charmes n'euſſent opéré. *Moïſe* éleva un ſerpent d'airain, dont la vue guériſſait ceux que les ſerpens avaient mordus. DIEU changeait une erreur populaire en une vérité nouvelle.

Une des plus anciennes erreurs, était l'opinion que l'on pouvait faire naître des abeilles d'un cadavre pourri. Cette idée était fondée ſur l'expérience journalière de voir des mouches & des vermiſſeaux couvrir les corps morts des animaux. De cette expérience qui trompait les yeux, toute l'antiquité avait conclu que la corruption eſt le principe de la génération. Puiſqu'on croyait qu'un corps mort produiſait des mouches, on ſe figurait que le moyen sûr de ſe procurer des abeilles, était de préparer les peaux ſanglantes des animaux de la manière requiſe pour opérer cette métamorphoſe. On ne ſeſait pas réflexion combien les abeilles ont d'averſion pour toute chair corrompue, combien toute infection leur eſt contraire. La méthode de faire naître des abeilles ne pouvait réuſſir; mais on croyait que c'était faute de s'y bien prendre. *Virgile*, dans ſon quatrième chant des Georgiques, dit que cette opération fut heureuſement faite par *Ariſtée;* mais auſſi il ajoute que c'eſt un miracle : *Mirabile monſtrum.*

C'eſt en rectifiant cet antique préjugé, qu'il eſt rapporté que *Samſon* trouva un eſſaim d'abeilles dans la gueule d'un lion qu'il avait déchiré de ſes mains.

C'était encore une opinion vulgaire que l'aſpic ſe bouchait les oreilles, de peur d'entendre la voix de

l'enchanteur.

l'enchanteur. Le pfalmifte fe prête à cette erreur en difant, pfaume LVIII : *Tel que l'afpic fourd qui bouche fes oreilles, & qui n'entend point les enchantemens.*

L'ancienne opinion que les femmes font tourner le vin & le lait, empêchent le beurre de fe figer, & font périr les pigeonnaux dans les colombiers quand elles ont leurs règles, fubfifte encore dans le petit peuple, ainfi que les influences de la lune. On crut que les purgations des femmes étaient les évacuations d'un fang corrompu, & que fi un homme approchait de fa femme dans ce temps critique, il fefait nécesfairement des enfans lépreux & eftropiés : cette idée avait tellement prévenu les Juifs, que le Lévitique, chap. XX, condamne à mort l'homme & la femme qui fe feront rendu le devoir conjugal dans ce temps critique.

Enfin l'Efprit faint veut bien fe conformer tellement aux préjugés populaires, que le Sauveur lui-même dit, qu'on ne met jamais de vin nouveau dans de vieilles futailles, & qu'il faut que le blé pourriffe pour mûrir.

St Paul dit aux Corinthiens, en voulant leur perfuader la réfurrection : *Infenfés, ne favez-vous pas qu'il faut que le grain meure pour fe vivifier ?* On fait bien aujourd'hui que le grain ne pourrit ni ne meurt en terre pour lever ; s'il pourriffait, il ne lèverait pas; mais alors on était dans cette erreur ; & le St Efprit daignait en tirer des comparaifons utiles. C'eft ce que *St Jérôme* appelle parler par économie.

Toutes les maladies de convulfions pafsèrent pour des poffeffions du diable, dès que la doctrine des diables fut admife. L'épilepfie, chez les Romains

comme chez les Grecs, fut appelée le *mal ſacré*. La mélancolie accompagnée d'une eſpèce de rage, fut encore un mal dont la cauſe était ignorée; ceux qui en étaient attaqués erraient la nuit en hurlant autour des tombeaux. Ils furent appelés démoniaques, lycanthropes chez les Grecs. L'Ecriture admet des démoniaques qui errent autour des tombeaux.

Les coupables, chez les anciens Grecs, étaient ſouvent tourmentés des furies; elles avaient réduit *Oreſte* à un tel déſeſpoir, qu'il s'était mangé un doigt dans un accès de fureur; elles avaient pourſuivi *Alcméon*, *Etéocle* & *Polinice*. Les Juifs helléniſtes, qui furent inſtruits de toutes les opinions grecques, admirent enfin chez eux des eſpeces de furies, des eſprits immondes, des diables qui tourmentaient les hommes. Il eſt vrai que les ſaducéens ne reconnaiſſaient point de diables; mais les phariſiens les reçurent un peu avant le règne d'*Hérode*. Il y avait alors chez les Juifs des exorciſtes qui chaſſaient les diables; ils ſe ſervaient d'une racine qu'ils mettaient ſous le nez des poſſédés, & employaient une formule tirée d'un prétendu livre de *Salomon*. Enfin ils étaient tellement en poſſeſſion de chaſſer les diables, que notre Sauveur lui-même, accuſé ſelon *St Matthieu* de les chaſſer par les enchantemens de *Belzébuth*, accorde que les Juifs ont le même pouvoir, & leur demande ſi c'eſt par *Belzébuth* qu'ils triomphent des eſprits malins?

Certes, ſi les mêmes Juifs qui firent mourir JESUS avaient eu le pouvoir de faire de tels miracles, ſi les phariſiens chaſſaient en effet les diables, ils feſaient donc le même prodige qu'opérait le Sauveur. Ils

avaient le don que JESUS communiquait à ſes diſciples ; & s'ils ne l'avaient pas, JESUS ſe conformait donc au préjugé populaire, en daignant ſuppoſer que ſes implacables ennemis, qu'il appelait race de vipères, avaient le don des miracles & dominaient ſur les démons. Il eſt vrai que ni les juifs, ni les chrétiens ne jouiſſent plus aujourd'hui de cette prérogative long-temps ſi commune. Il y a toujours des exorciſtes, mais on ne voit plus de diables ni de poſſédés : (22) tant les choſes changent avec le temps ! Il était dans l'ordre alorsqu'il y eût des poſſédés, & il eſt bon qu'il n'y en ait plus aujourd'hui. Les prodiges néceſſaires pour élever un édifice divin, ſont inutiles quand il eſt au comble. Tout a changé ſur la terre : la vertu ſeule ne change jamais. Elle

(22) M. de *Voltaire* fait trop d'honneur à notre ſiècle. Nous avons encore des poſſédés, non-ſeulement à Beſançon, où le diable les conduit tous les ans pour avoir le plaiſir de ſe faire chaſſer par la préſence du ſaint Suaire, mais à Paris même. Pendant la ſemaine ſainte, la nuit, dans l'égliſe de la ſainte Chapelle, on joue une farce religieuſe, où des poſſedés tombent en convulſion à la vue d'un pretendu morceau de la vraie croix. On imaginerait difficilement un ſpectacle plus indecent ou plus dégoûtant; mais auſſi on en trouverait difficilement un qui prouvât mieux juſqu'à quel point la ſuperſtition peut degrader l'eſpèce humaine ; & ſurtout juſqu'à quel point l'amour de l'argent & l'envie de dominer ſur le peuple, peuvent endurcir des prètres contre la honte, & les determiner à ſe devouer au mepris public. Il eſt etonnant que les chefs du clergé & ceux de la magiſtrature n'aient pas daigné ſe réunir pour abolir ce ſcandale, qui ſouille également & l'Egliſe de *Jeſus-Chriſt*, & le temple de la juſtice.

En 1777, un de ces prétendus poſſédés profita de cette qualité pour proférer devant le peuple aſſemble tous les blaſphèmes dont il ſe put aviſer. Un homme raiſonnable qui aurait parle avec la même franchiſe eût été brûlé vif. Le poſſède en fut quitte pour une double doſe d'eau bénite. L'annee d'après, la bonne compagnie y courut en foule, dans l'eſperance d'entendre blaſphemer ; mais la police avait ordonné au diable de ſe taire, & le diable obéit.

eſt ſemblable à la lumière du ſoleil, qui ne tient preſque rien de la matière connue, & qui eſt toujours pure, toujours immuable, quand tous les élémens ſe confondent ſans ceſſe. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour bénir ſon auteur.

DES ANGES, DES GENIES, DES DIABLES, CHEZ LES ANCIENNES NATIONS, ET CHEZ LES JUIFS.

TOUT a ſa ſource dans la nature de l'eſprit humain. Tous les hommes puiſſans, les magiſtrats, les princes avaient leurs meſſagers; il était vraiſemblable que les dieux en avaient auſſi. Les Chaldéens & les Perſes ſemblent être les premiers hommes, connus de nous, qui parlèrent des anges comme d'huiſſiers céleſtes, & de porteurs d'ordre. Mais avant eux, les Indiens, de qui toute eſpèce de théologie nous eſt venue, avaient inventé les anges, & les avaient repréſentés, dans leur ancien livre du Shaſta, comme des créatures immortelles, participantes de la divinité, & dont un grand nombre ſe révolta dans le ciel contre le créateur. (Voyez le chapitre de l'Inde.)

Les Parſis ignicoles, qui ſubſiſtent encore, ont communiqué à l'auteur de la religion des anciens Perſes (*y*) les noms des anges que les premiers Perſes reconnaiſſaient. On en trouve cent dix-neuf, parmi leſquels ne ſont ni *Raphaël* ni *Gabriel*, que les Perſes n'adoptèrent que long-temps après. Ces mots ſont chaldéens, ils ne furent connus des Juifs que dans

(*y*) Hide, *de religione veterum Perſarum.*

leur captivité; car avant l'hiſtoire de *Tobie*, on ne voit le nom d'aucun ange, ni dans le Pentateuque, ni dans aucun livre des Hébreux.

Les Perſes, dans leur ancien catalogue qu'on trouve au-devant du *Sadder*, ne comptaient que douze diables; & *Arimane* était le premier. C'était du moins une choſe conſolante de reconnaître plus de génies bienfeſans, que de démons ennemis du genre-humain.

On ne voit pas que cette doctrine ait été ſuivie des Egyptiens. Les Grecs, au lieu de génies tutélaires eurent des divinités ſecondaires, des héros & des demi-dieux. Au lieu de diables, ils eurent *Até*, *Erynnis*, les *Euménides*. Il me ſemble que ce fut *Platon* qui parla le premier d'un bon & d'un mauvais génie, qui préſidaient aux actions de tout mortel. Depuis lui, les Grecs & les Romains ſe piquèrent d'avoir chacun deux génies; & le mauvais eut toujours plus d'occupations & de ſuccès que ſon antagoniſte.

Quand les Juifs eurent enfin donné des noms à leur milice céleſte, ils la diſtinguèrent en dix claſſes: les ſaints, les rapides, les forts, les flammes, les étincelles, les députés, les princes, les fils des princes, les images, les animés. Mais cette hiérarchie ne ſe trouve que dans le Talmud & dans le Targum, & non dans les livres du canon hébreu.

Ces anges eurent toujours la forme humaine, & c'eſt ainſi que nous les peignons encore aujourd'hui en leur donnant des ailes. *Raphaël* conduiſit *Tobie*. Les anges qui apparurent à *Abraham*, à *Loth*, burent & mangèrent avec ces patriarches; & la brutale

fureur des habitans de Sodome ne prouve que trop que les anges de *Lot* avaient un corps. Il ferait même difficile de comprendre comment les anges auraient parlé aux hommes, & comment on leur eût répondu, s'ils n'avaient paru fous la figure humaine.

Les Juifs n'eurent pas même une autre idée de DIEU. Il parle le langage humain avec *Adam* & *Eve;* il parle même au ferpent; il fe promène dans le jardin d'Eden à l'heure de midi; il daigne converfer avec *Abraham*, avec les patriarches, avec *Moïse*. Plus d'un commentateur a cru même que ces mots de la Genèfe, *Fefons l'homme à notre image*, pouvaient être entendus à la lettre; que le plus parfait des êtres de la terre était une faible reffemblance de la forme de fon créateur; & que cette idée devait engager l'homme à ne jamais dégénérer.

Quoique la chute des anges transformés en diables, en démons, foit le fondement de la religion juive & de la chrétienne; il n'en eft pourtant rien dit dans la Genèfe, ni dans la loi, ni dans aucun livre canonique. La Genèfe dit expreffément qu'un ferpent parla à *Eve* & la féduifit. Elle a foin de remarquer que le ferpent était le plus habile, le plus rufé de tous les animaux; & nous avons obfervé que toutes les nations avaient cette opinion du ferpent. La Genèfe marque encore pofitivement que la haine des hommes pour les ferpens, vient du mauvais office que cet animal rendit au genre-humain; que c'eft depuis ce temps-là qu'il cherche à nous mordre; que nous cherchons à l'écrafer; & qu'enfin il eft condamné pour fa mauvaife action à ramper fur le ventre, & à manger la pouffière de la terre. Il eft

vrai que le ferpent ne fe nourrit point de terre; mais toute l'antiquité le croyait.

Il femble à notre curiofité que c'était-là le cas d'apprendre aux hommes que ce ferpent était un des anges rebelles devenus démons, qui venait exercer fa vengeance fur l'ouvrage de DIEU, & le corrompre. Cependant, il n'eft aucun paffage dans le Pentateuque dont nous puiffions inférer cette interprétation, en ne confultant que nos faibles lumières.

Satan paraît dans *Job*, le maître de la terre fubordonné à DIEU. Mais quel homme un peu verfé dans l'antiquité ne fait que ce mot *Satan* était chaldéen; que ce *Satan* était l'*Arimane* des Perfes, adopté par les Chaldéens; le mauvais principe qui dominait fur les hommes? *Job* eft repréfenté comme un pafteur Arabe, vivant fur les confins de la Perfe. Nous avons déjà dit que les mots arabes, confervés dans la traduction hébraïque de cette ancienne allégorie, montrent que le livre fut d'abord écrit par des arabes. *Flavien-Jofephe*, qui ne le compte point parmi les livres du canon hébreu, ne laiffe aucun doute fur ce fujet.

Les démons, les diables chaffés d'un globe du ciel, précipités dans le centre de notre globe, & s'échappant de leur prifon pour tenter les hommes, font regardés depuis plufieurs fiècles comme les auteurs de notre damnation. Mais, encore une fois, c'eft une opinion dont il n'y a aucune trace dans l'ancien Teftament. C'eft une vérité de tradition, tirée du livre fi antique & fi long-temps inconnu, écrit par les premiers brachmanes, & que nous devons enfin aux recherches de quelques favans anglais qui ont réfidé long-temps dans le Bengale.

Quelques commentateurs ont écrit que ce paſſage d'*Iſaïe : Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer, qui paraiſſais le matin?* déſigne la chute des anges, & que c'eſt *Lucifer* qui ſe déguiſa en ſerpent, pour faire manger la pomme à *Eve* & à ſon mari.

Mais en vérité, une allégorie ſi étrange reſſemble à ces énigmes qu'on ſeſait imaginer autrefois aux jeunes écoliers dans les colléges. On expoſait, par exemple, un tableau repréſentant un vieillard & une jeune fille. L'un diſait : c'eſt l'hiver & le printemps; l'autre, c'eſt la neige & le feu ; un autre, c'eſt la roſe & l'épine, ou bien c'eſt la force & la faibleſſe : & celui qui avait trouvé le ſens le plus éloigné du ſujet, l'application la plus extraordinaire, gagnait le prix.

Il en eſt préciſément de même de cette application ſingulière de l'étoile du matin au diable. *Iſaïe*, dans ſon quatorzième chapitre, en inſultant à la mort d'un roi de Babylone, lui dit : *A ta mort on a chanté à gorge déployée; les ſapins, les cèdres s'en ſont réjouis. Il n'eſt venu depuis aucun exacteur nous mettre à la taille. Comment ta hauteur eſt-elle deſcendue au tombeau malgré le ſon de tes muſettes? comment es-tu couché avec les vers & la vermine? comment es-tu tombée du ciel, étoile du matin? Hélel, toi qui preſſais les nations, tu es abattue en terre!*

On a traduit cet *Hélel* en latin par *Lucifer :* on a donné depuis ce nom au diable, quoiqu'il y ait aſſurément peu de rapport entre le diable, & l'étoile du matin. On a imaginé que ce diable, étant tombé du ciel, était un ange qui avait fait la guerre à DIEU : il ne pouvait la faire lui ſeul, il avait donc des compagnons. La fable des géans armés contre les dieux, répandue chez toutes les nations, eſt, ſelon pluſieurs

commentateurs, une imitation profane de la tradition qui nous apprend que des anges s'étaient ſoulevés contre leur maître.

Cette idée reçut une nouvelle force de l'épître de S[t] *Jude*, où il eſt dit : *Dieu a gardé dans les ténèbres, enchaînés juſqu'au jugement du grand jour, les anges qui ont dégénéré de leur origine, & qui ont abandonné leur propre demeure..... Malheur à ceux qui ont ſuivi les traces de Caïn...... deſquels Enoch, ſeptième homme après Adam, a prophétiſé, en diſant : Voici, le Seigneur eſt venu avec ſes millions de ſaints, &c.*

On s'imagina qu'*Enoch* avait laiſſé par écrit l'hiſtoire de la chute des anges. Mais il y a deux choſes importantes à obſerver ici. Premièrement, *Enoch* n'écrivit pas plus que *Seth*, à qui les Juifs attribuèrent des livres ; & le faux *Enoch* que cite S[t] *Jude*, eſt reconnu pour être forgé par un juif. (z) Secondement, ce faux *Enoch* ne dit pas un mot de la rebellion & de la chute des anges avant la formation de l'homme. Voici mot à mot ce qu'il dit de ſes *Egregori*.

(z) Il faut pourtant que ce livre d'*Enoch* ait quelque antiquité, car on le trouve cité pluſieurs fois dans le teſtament des douze patriarches, autre livre juif, retouché par un chrétien du premier ſiècle : & ce teſtament des douze patriarches eſt même cité par *ſaint Paul*, dans ſa première épître aux Theſſaloniciens, ſi c'eſt citer un paſſage que de le répéter mot pour mot. Le teſtament du patriarche *Ruben* porte, au chapitre VI : *La colere du Seigneur tomba enfin ſur eux* ; & *ſaint Paul* dit préciſément les mêmes paroles. Au reſte, ces douze teſtamens ne ſont pas conformes à la Geneſe dans tous les faits. L'inceſte de *Juda*, par exemple, n'y eſt pas rapporté de la même manière. *Juda* dit qu'il abuſa de ſa belle-fille étant ivre. Le teſtament de *Ruben* a cela de particulier, qu'il admet dans l'homme ſept organes des ſens, au lieu de cinq ; il compte la vie & l'acte de la génération pour deux ſens. Au reſte, tous ces patriarches ſe repentent dans ce teſtament d'avoir vendu leur frère *Joſeph*.

Le nombre des hommes s'étant prodigieusement accru, ils eurent de très-belles filles; les anges, les veillans, Egregori, en devinrent amoureux, & furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animèrent entre eux; ils se dirent: Choisissons-nous des femmes parmi les filles des hommes de la terre. Semiaxas leur prince dit: Je crains que vous n'osiez accomplir un tel dessein, & que je ne demeure seul chargé du crime: Tous répondirent: Fesons serment d'exécuter notre dessein, & dévouons-nous à l'anathème si nous y manquons. Ils s'unirent donc par serment & firent des imprécations. Ils étaient deux cents en nombre. Ils partirent ensemble du temps de Jared, & allèrent sur la montagne appelée Hermonim à cause de leur serment. Voici le nom des principaux : Semiaxas, Atarculph, Araciel, Chobabiel-Hosampsich, Zaciel-Parmar, Thausaël, Samiel, Tirel, Sumiel.

Eux & les autres prirent des femmes, l'an onze cents soixante & dix de la création du monde. De ce commerce naquirent trois genres d'hommes, les géans Naphilim, &c.

L'auteur de ce fragment écrit de ce style qui semble appartenir aux premiers temps; c'est la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages; il n'oublie pas les dates; point de réflexions, point de maximes, c'est l'ancienne manière orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le sixième chapitre de la Genèse: *Or en ce temps il y avait des géans sur la terre; car les enfans de Dieu ayant eu commerce avec les filles des hommes, elles enfantèrent les puissans du siècle.*

Le livre d'*Enoch* & la Genèse sont entièrement d'accord sur l'accouplement des anges avec les filles des hommes, & sur la race des géans qui en naquit.

Mais ni cet *Enoch*, ni aucun livre de l'ancien Teſtament, ne parle de la guerre des anges contre DIEU, ni de leur défaite, ni de leur chute dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre-humain.

Il n'eſt queſtion des eſprits malins & du diable, que dans l'allégorie de *Job*, dont nous avons parlé, laquelle n'eſt pas un livre juif; & dans l'aventure de *Tobie*. Le diable *Aſmodée*, ou *Shammadey*, qui étrangla les ſept premiers maris de *Sara*, & que *Raphaël* fit déloger avec la fumée du foie d'un poiſſon, n'était point un diable juif, mais perſan. *Raphaël* l'alla enchaîner dans la haute Egypte; mais il eſt conſtant que les Juifs n'ayant point d'enfer, ils n'avaient point de diables. Ils ne commencèrent que fort tard à croire l'immortalité de l'ame & un enfer, ce fut quand la ſecte des phariſiens prévalut. Ils étaient donc bien éloignés de penſer que le ſerpent qui tenta *Eve* fût un diable, un ange précipité dans l'enfer. Cette pierre qui ſert de fondement à tout l'édifice ne fut poſée que la dernière. Nous n'en révérons pas moins l'hiſtoire de la chute des anges devenus diables; mais nous ne ſavons où en trouver l'origine.

On appela diables *Belzébuth*, *Belphégor*, *Aſtaroth*; mais c'étaient d'anciens dieux de Syrie. *Belphégor* était le Dieu du mariage; *Belzébuth*, ou *Bel-ſe-puth*, ſignifiait le Seigneur qui préſerve des inſectes. Le roi *Ochoſias* même l'avait conſulté comme un dieu, pour ſavoir s'il guérirait d'une maladie; & *Elie* indigné de cette démarche avait dit: *N'y a-t-il point de dieu en Iſraël, pour aller conſulter le dieu d'Accaron?*

Aſtaroth était la lune, & la lune ne s'attendait pas à devenir diable.

L'apôtre *Jude* dit encore *que le diable se querella avec l'ange Michaël au sujet du corps de Moïse.* Mais on ne trouve rien de semblable dans le canon des Juifs. Cette dispute de *Michaël* avec le diable n'est que dans un livre apocryphe, intitulé : *Analipses de Moïse*, cité par *Origène* dans le troisième livre de ses principes.

Il est donc indubitable que les Juifs ne reconnurent point de diables jusque vers le temps de leur captivité à Babylone. Ils puisèrent cette doctrine chez les Perses qui la tenaient de *Zoroastre.*

Il n'y a que l'ignorance, le fanatisme & la mauvaise foi qui puissent nier tous ces faits; & il faut ajouter que la religion ne doit pas s'effrayer des conséquences. DIEU a certainement permis que la croyance aux bons & aux mauvais génies, à l'immortalité de l'ame, aux récompenses & aux peines éternelles, ait été établie chez vingt nations de l'antiquité avant de parvenir au peuple juif. Notre sainte religion a consacré cette doctrine; elle a établi ce que les autres avaient entrevu; & ce qui n'était chez les anciens qu'une opinion, est devenu par la révélation une vérité divine.

SI LES JUIFS ONT ENSEIGNÉ LES AUTRES NATIONS, OU S'ILS ONT ÉTÉ ENSEIGNÉS PAR ELLES.

Les livres facrés n'ont jamais décidé fi les Juifs avaient été les maîtres ou les difciples des autres peuples : il eft permis d'examiner cette queftion.

Philon, dans la relation de fa miffion auprès de *Caligula*, commence par dire qu'*Ifraël* eft un terme chaldéen ; que c'eft un nom que les Chaldéens donnèrent aux juftes confacrés à Dieu ; qu'*Ifraël* fignifie *voyant Dieu*. Il paraît donc prouvé par cela feul, que les Juifs n'appelèrent Jacob *Ifraël*, qu'ils ne fe donnèrent le nom d'*Ifraélites*, que lorfqu'ils eurent quelque connaiffance du chaldéen. Or, ils ne purent avoir connaiffance de cette langue que quand ils furent efclaves en Chaldée. Eft-il vraifemblable que dans les déferts de l'Arabie pétrée, ils euffent appris déjà le chaldéen ?

Flavien-Jofephe, dans fa réponfe à *Appion*, à *Lyfimaque* & à *Molon*, liv. II, ch. V, avoue en propres termes : *Que ce font les Egyptiens qui apprirent à d'autres nations à fe faire circoncire, comme Hérodote le témoigne.* En effet, ferait-il probable que la nation antique & puiffante des Egyptiens, eût pris cette coutume d'un petit peuple qu'elle abhorrait, & qui de fon aveu ne fut circoncis que fous *Jofué* ?

Les livres facrés eux-mêmes nous apprennent que *Moïfe* avait été nourri dans les fciences des Egyptiens, & ils ne difent nulle part que les Egyptiens aient jamais rien appris des Juifs. Quand *Salomon* voulut

bâtir fon temple & fon palais, ne demanda-t-il pas des ouvriers au roi de Tyr? il eft dit même qu'il donna vingt villes au roi *Hiram*, pour obtenir des ouvriers & des cèdres : c'était fans doute payer bien chèrement; & le marché eft étrange: mais les Tyriens demandèrent-ils des artiftes juifs ?

Le même *Jofephe* dont nous avons parlé, avoue que fa nation, qu'il s'efforce de relever, *n'eut longtemps aucun commerceavec les autres nations;* qu'elle fut *furtout inconnue des Grecs, qui connaiffaient les Scythes, les Tartares. Faut-il s'étonner*, ajoute-t-il, liv. I, ch, V, *que notre nation éloignée de la mer, & ne fe piquant point de rien écrire ait été fi peu connue?*

Lorfque le même *Jofephe* raconte, avec fes exagérations ordinaires, la manière auffi honorable qu'incroyable, dont le roi *Ptolomée-Philadelphe* acheta une traduction grecque des livres juifs, faite par des Hébreux dans la ville d'Alexandrie; *Jofephe*, dis-je, ajoute que *Démétrius* de Phalère, qui fit faire cette traduction pour la bibliothèque de fon roi, demanda à l'un des traducteurs, *comment il fe pouvait faire qu'aucun hiftorien, aucun poëte étranger n'eût jamais parlé des lois juives.* Le traducteur répondit *: Comme ces lois font toutes divines, perfonne n'a ofé entreprendre d'en parler, & ceux qui ont voulu le faire ont été châtiés de Dieu. Théopompe voulant en inférer quelque chofe dans fon hiftoire, perdit l'efprit durant trente jours;* mais *ayant reconnu dans un fonge qu'il était devenu fou pour avoir voulu pénétrer dans les chofes divines, & en faire part aux profanes*, (*a*) *il apaifa la colère de* DIEU *par fes prières, & rentra dans fon bon fens.*

(*a*) *Jofephe*, hift. des Juifs, liv. XXII, chap. II.

Théodecte, poëte grec, ayant mis dans une tragédie quelques passages qu'il avait tirés de nos livres saints, devint aussitôt aveugle, & ne recouvra la vue qu'après avoir reconnu sa faute.

Ces deux contes de *Josephe*, indignes de l'histoire & d'un homme qui a le sens commun, contredisent à la vérité les éloges qu'il donne à cette traduction grecque des livres juifs; car si c'était un crime d'en insérer quelque chose dans une autre langue, c'était sans doute un bien plus grand crime de mettre tous les Grecs à portée de les connaître. Mais au moins, *Josephe*, en rapportant ces deux historiettes, convient que les Grecs n'avaient jamais eu connaissance des livres de sa nation.

Au contraire; dès que les Hébreux furent établis dans Alexandrie, ils s'adonnèrent aux lettres grecques; on les appela les Juifs hellénistes. Il est donc indubitable que les Juifs, depuis *Alexandre*, prirent beaucoup de choses des Grecs, dont la langue était devenue celle de l'Asie mineure; & d'une partie de l'Egypte, & que les Grecs ne purent rien prendre des Hébreux.

DES ROMAINS. COMMENCEMENS DE LEUR EMPIRE ET DE LEUR RELIGION : LEUR TOLERANCE.

LES Romains ne peuvent être comptés parmi les nations primitives : ils sont trop nouveaux. Rome n'existe que sept cents cinquante ans avant notre ère vulgaire. Quand elle eut des rites & des lois, elle les tint des Toscans & des Grecs. Les Toscans

lui communiquèrent la fuperftition des augures, fuperftition pourtant fondée fur des obfervations phyfiques, fur le paffage des oifeaux dont on augurait les changemens de l'atmofphère. Il femble que toute fuperftition ait une chofe naturelle pour principe, & que bien des erreurs foient nées d'une vérité dont on abufe.

Les Grecs fournirent aux Romains la loi des douze tables. Un peuple qui va chercher des lois & des dieux chez un autre, devait être un peuple petit & barbare; auffi les premiers Romains l'étaient-ils. Leur territoire, du temps des rois & des premiers confuls, n'était pas fi étendu que celui de Ragufe. Il ne faut pas fans doute entendre par ce nom de roi, des monarques tels que *Cyrus* & fes fucceffeurs. Le chef d'un petit peuple de brigands, ne peut jamais être defpotique. Les dépouilles fe partagent en commun, & chacun défend fa liberté comme fon bien propre. Les premiers rois de Rome étaient des capitaines de flibuftiers.

Si l'on en croit les hiftoriens romains, ce petit peuple commença par ravir les filles & les biens de fes voifins. Il devait être exterminé; mais la férocité & le befoin qui le portaient à ces rapines, rendirent fes injuftices heureufes; il fe foutint étant toujours en guerre; & enfin, au bout de cinq fiècles, étant bien plus aguerri que tous les autres peuples, il les foumit tous les uns après les autres, depuis le fond du golfe Adriatique jufqu'à l'Euphrate.

Au milieu du brigandage, l'amour de la patrie domina toujours jufqu'au temps de *Sylla*. Cet amour de la patrie confifta pendant plus de quatre cents

ans,

ans, à rapporter à la maſſe commune ce qu'on avait pillé chez les autres nations. C'eſt la vertu des voleurs. Aimer la patrie, c'était tuer & dépouiller les autres hommes; mais dans le ſein de la république il y eut de très-grandes vertus. Les Romains policés avec le temps, policèrent tous les barbares vaincus, & devinrent enfin les légiſlateurs de l'Occident.

Les Grecs paraiſſent dans les premiers temps de leurs républiques une nation ſupérieure en tout aux Romains. Ceux-ci ne ſortent des repaires de leurs ſept montagnes avec des poignées de foin, *manipuli*, qui leur ſervent de drapeaux, que pour piller des villages voiſins : ceux-là, au contraire, ne ſont occupés qu'à défendre leur liberté. Les Romains volent à quatre ou cinq milles à la ronde les Eques, les Volſques, les Antiates. Les Grecs repouſſent les armées innombrables du grand roi de Perſe, & triomphent de lui ſur terre & ſur mer. Ces Grecs, vainqueurs, cultivent & perfectionnent tous les beaux arts; & les Romains les ignorent tous, juſque vers le temps de *Scipion-l'Africain.*

J'obſerverai ici ſur leur religion deux choſes importantes; c'eſt qu'ils adoptèrent, ou permirent les cultes de tous les autres peuples, à l'exemple des Grecs : & qu'au fond, le ſénat & les empereurs reconnurent toujours un DIEU ſuprême, ainſi que la plupart des philoſophes & des poëtes de la Grèce. (*b*)

La tolérance de toutes les religions était une loi naturelle, gravée dans les cœurs de tous les hommes. Car de quel droit un être créé pourrait-il forcer un

(*b*) Voyez l'article DIEU dans le *Dictionnaire philoſophique.*

A cette connaiſſance d'un Dieu ; à cette indulgence univerſelle, qui ſont par-tout le fruit de la raiſon cultivée, ſe joignit une foule de ſuperſtitions, qui étaient le fruit ancien de la raiſon commencée & erronée.

On ſait bien que les poulets ſacrés, & la déeſſe *Pertunda*, & la déeſſe *Cloacina* ſont ridicules. Pourquoi les vainqueurs & les légiſlateurs de tant de nations n'abolirent-ils pas ces ſottiſes? c'eſt qu'étant anciennes elles étaient chères au peuple, & qu'elles ne nuiſaient point au gouvernement. Les *Scipions*, les *Paul-Emile*, les *Cicéron*, les *Caton*, les *Céſar* avaient autre choſe à faire qu'à combattre les ſuperſtitions de la populace. Quand une vieille erreur eſt établie, la politique s'en ſert comme d'un mors que le vulgaire s'eſt mis lui-même dans la bouche, juſqu'à ce qu'une autre ſuperſtition vienne la détruire, & que la politique profite de cette ſeconde erreur, comme elle a profité de la première.

QUESTIONS SUR LES CONQUETES DES ROMAINS ET LEUR DECADENCE.

POURQUOI les Romains qui, ſous *Romulus*, n'étaient que trois mille habitans, & qui n'avaient qu'un bourg de mille pas de circuit, devinrent-ils avec le temps les plus grands conquérans de la terre? & d'où vient que les Juifs qui prétendent avoir eu ſix cents trente mille ſoldats en ſortant d'Egypte, qui ne marchaient qu'au milieu des miracles, qui combattaient ſous le Dieu des armées, ne purent-ils jamais parvenir à conquérir ſeulement Tyr & Sidon dans

leur voisinage, pas même à être jamais à portée de les attaquer? Pourquoi ces Juifs furent-ils presque toujours dans l'esclavage? Ils avaient tout l'enthousiasme & toute la férocité qui devaient faire des conquérans; le Dieu des armées était toujours à leur tête; & cependant ce sont les Romains, éloignés d'eux de dix-huit cents milles, qui viennent à la fin les subjuguer & les vendre au marché.

N'est-il pas clair (humainement parlant, & ne considérant que les causes secondes,) que si les Juifs, qui espéraient la conquête du monde, ont été presque toujours asservis, ce fut leur faute? Et si les Romains dominèrent, ne le méritèrent-ils pas par leur courage & par leur prudence? Je demande très-humblement pardon aux Romains, de les comparer un moment avec les Juifs.

Pourquoi les Romains, pendant plus de quatre cents cinquante ans, ne purent-ils conquérir qu'une étendue de pays d'environ vingt-cinq lieues? N'est-ce point parce qu'ils étaient en très-petit nombre, & qu'ils n'avaient successivement à combattre que de petits peuples comme eux? Mais enfin, ayant incorporé avec eux leurs voisins vaincus, ils eurent assez de force pour résister à *Pyrrhus*.

Alors, toutes les petites nations qui les entouraient, étant devenues Romaines, il s'en forma un peuple tout guerrier, assez formidable pour détruire Carthage.

Pourquoi les Romains employèrent-ils sept cents années à se donner enfin un empire à-peu-près aussi vaste que celui qu'*Alexandre* conquit en sept ou huit années? est-ce parce qu'ils eurent toujours à combattre

des nations belliqueufes, & qu'*Alexandre* eut affaire à des peuples amollis ?

Pourquoi cet empire fut-il détruit par des barbares? ces barbares n'étaient-ils pas plus robuftes, plus guerriers que les Romains amollis à leur tour fous *Honorius* & fous fes fucceffeurs? Quand les Cimbres vinrent menacer l'Italie, du temps de *Marius*, les Romains durent prévoir que les Cimbres, c'eft-à-dire les peuples du Nord, déchireraient l'Empire lorfqu'il n'y aurait plus de *Marius*.

La faibleffe des empereurs, les factions de leurs miniftres & de leurs eunuques, la haine que l'ancienne religion de l'Empire portait à la nouvelle, les querelles fanglantes élevées dans le chriftianifme, les difputes théologiques fubftituées au maniement des armes, & la molleffe à la valeur, des multitudes de moines remplaçant les agriculteurs & les foldats, tout appelait ces mêmes barbares qui n'avaient pu vaincre la république guerrière, & qui accablèrent Rome languiffante, fous des empereurs cruels, efféminés & dévots.

Lorfque les Goths, les Hérules, les Vandales, les Huns inondèrent l'Empire romain, quelles mefures les deux empereurs prenaient-ils pour détourner ces orages? La différence de *l'Omoofios* à *l'Omoufios* mettait le trouble dans l'Orient & dans l'Occident. Les perfécutions théologiques achevaient de tout perdre. *Neftorius*, patriarche de Conftantinople, qui eut d'abord un grand crédit fous *Théodofe fecond*, obtint de cet empereur qu'on perfécutât ceux qui penfaient qu'on devait rebaptifer les chrétiens apoftats repentans, ceux qui croyaient qu'on devait célébrer la

Pâque le 14 de la lune de mars, ceux qui ne fefaient pas plonger trois fois les baptifés; enfin il tourmenta tant les chrétiens, qu'ils le tourmentèrent à leur tour. Il appela la S[te] Vierge *Anthropotokos;* fes ennemis qui voulaient qu'on l'appelât *Théotokos*, & qui fans doute avaient raifon, puifque le concile d'Ephèfe décida en leur faveur, lui fufcitèrent une perfécution violente. Ces querelles occupèrent tous les efprits ; & pendant qu'on difputait, les barbares partageaient l'Europe & l'Afrique.

Mais pourquoi *Alaric*, qui au commencement du cinquième fiècle marcha des bords du Danube vers Rome, ne commença-t-il pas par attaquer Conftantinople, lorfqu'il était le maître de la Thrace? Comment hafarda-t-il de fe trouver preffé entre l'empire d'Orient & celui d'Occident? Eft-il naturel qu'il voulût paffer les Alpes & l'Apennin, lorfque Conftantinople tremblante s'offrait à fa conquête? Les hiftoriens de ces temps-là, auffi mal inftruits que les peuples étaient mal gouvernés, ne nous développent point ce myftère; mais il eft aifé de le deviner. *Alaric* avait été général d'armée fous *Théodofe I*, prince violent, dévot & imprudent, qui perdit l'Empire en confiant fa défenfe aux Goths. Il vainquit avec eux fon compétiteur *Eugène;* mais les Goths apprirent par-là qu'ils pouvaient vaincre pour eux-mêmes. *Théodofe* foudoyait *Alaric* & fes Goths. Cette paye devint un tribut, quand *Arcadius*, fils de *Théodofe*, fut fur le trône de l'Orient. *Alaric* épargna donc fon tributaire pour aller tomber fur *Honorius* & fur Rome.

Honorius avait pour général le célèbre *Stilicon*, le feul qui pouvait défendre l'Italie, & qui avait déjà

arrêté les efforts des barbares. *Honorius*, fur de fimples foupçons, lui fit trancher la tête fans forme de procès. Il était plus aifé d'affaffiner *Stilicon* que de battre *Alaric*. Cet indigne empereur retiré à Ravenne, laiffa le barbare, qui lui était fupérieur en tout, mettre le fiége devant Rome. L'ancienne maîtreffe du monde fe racheta du pillage au prix de cinq mille livres pefant d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de foie, trois mille de pourpre, & trois mille livres d'épiceries. Les denrées de l'Inde fervirent à la rançon de Rome.

Honorius ne voulut pas tenir le traité; il envoya quelques troupes qu'*Alaric* extermina : il entra dans Rome en 409, & un Goth y créa un empereur qui devint fon premier fujet. L'année d'après, trompé par *Honorius*, il le punit en faccageant Rome. Alors tout l'Empire d'Occident fut déchiré; les habitans du Nord y pénétrèrent de tous côtés, & les empereurs d'Orient ne fe maintinrent qu'en fe rendant tributaires.

C'eft ainfi que *Théodofe II* le fut d'*Attila*. L'Italie, les Gaules, l'Efpagne, l'Afrique, furent la proie de quiconque voulut y entrer. Ce fut-là le fruit de la politique forcée de *Conftantin*, qui avait transféré l'empire romain en Thrace.

N'y a-t-il pas vifiblement une deftinée qui fait l'accroiffement & la ruine des Etats? Qui aurait prédit à *Augufte*, qu'un jour le capitole ferait occupé par un prêtre d'une religion tirée de la religion juive, aurait bien étonné *Augufte*. Pourquoi ce prêtre s'eft-il enfin emparé de la ville des *Scipions* & des *Céfars*? c'eft qu'il l'a trouvée dans l'anarchie. Il s'en eft rendu le

P 4

maître, presque sans effort, comme les évêques d'Allemagne, vers le treizième siècle, devinrent souverains des peuples dont ils étaient pasteurs.

Tout événement en amène un autre, auquel on ne s'attendait pas. *Romulus* ne croyait fonder Rome, ni pour les princes goths, ni pour des évêques. *Alexandre* n'imagina pas qu'Alexandrie appartiendrait aux Turcs; & *Constantin* n'avait pas bâti Constantinople pour *Mahomet II.*

DES PREMIERS PEUPLES QUI ECRIVIRENT L'HISTOIRE, ET DES FABLES DES PREMIERS HISTORIENS.

IL est incontestable que les plus anciennes annales du monde sont celles de la Chine. Ces annales se suivent sans interruption. Presque toutes circonstanciées, toutes sages, sans aucun mélange de merveilleux, toutes appuyées sur des observations astronomiques depuis quatre mille cent cinquante-deux ans, elles remontent encore à plusieurs siècles au delà, sans dates précises à la vérité, mais avec cette vraisemblance qui semble approcher de la certitude. Il est bien probable que des nations puissantes, telles que les Indiens, les Egyptiens, les Chaldéens, les Syriens qui avaient de grandes villes, avaient aussi des annales.

Les peuples errans doivent être les derniers qui aient écrit, parce qu'ils ont moins de moyens que les autres d'avoir des archives & de les conserver; parce qu'ils ont peu de besoins, peu de lois, peu d'événemens; qu'ils ne sont occupés que d'une subsistance

précaire, & qu'une tradition orale leur ſuffit. Une bourgade n'eut jamais d'hiſtoire, un peuple errant encore moins, une ſimple ville très-rarement.

L'hiſtoire d'une nation ne peut jamais être écrite que fort tard; on commence par quelques regiſtres très-ſommaires, qui ſont conſervés, autant qu'ils peuvent l'être, dans un temple ou dans une citadelle. Une guerre malheureuſe détruit ſouvent ces annales, & il faut recommencer vingt fois, comme des fourmis dont on a foulé aux pieds l'habitation. Ce n'eſt qu'au bout de pluſieurs ſiècles qu'une hiſtoire un peu détaillée peut ſuccéder à ces regiſtres informes, & cette première hiſtoire eſt toujours mêlée d'un faux merveilleux par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainſi les Grecs n'eurent leur *Hérodote* que dans la quatre-vingtième Olympiade, plus de mille ans après la première époque rapportée dans les marbres de Paros. *Fabius-Pictor*, le plus ancien hiſtorien des Romains, n'écrivit que du temps de la ſeconde guerre contre Carthage, environ cinq cents quarante ans après la fondation de Rome.

Or ſi ces deux nations, les plus ſpirituelles de la terre, les Grecs & les Romains nos maîtres, ont commencé ſi tard leur hiſtoire; ſi nos nations ſeptentrionales n'ont eu aucun hiſtorien avant *Grégoire* de Tours; croira-t-on de bonne ſoi que des Tartares vagabonds, qui dorment ſur la neige, ou des Troglodytes, qui ſe cachent dans des cavernes, ou des Arabes errans & voleurs, qui errent dans des montagnes de ſable, aient eu des *Thucydides* & des *Xénophons*? peuvent-ils ſavoir quelque choſe de leurs ancêtres? peuvent-ils acquérir quelque connaiſſance avant

d'avoir eu des villes, avant de les avoir habitées, avant d'y avoir appelé tous les arts dont ils étaient privés ?

Si les Samoyèdes, ou les Nazamons, ou les Efquimaux, venaient nous donner des annales antidatées de plufieurs fiècles, remplies des plus étonnans faits d'armes, & d'une fuite continuelle de prodiges qui étonnent la nature, ne fe moquerait-on pas de ces pauvres fauvages? Et fi quelques perfonnes amoureufes du merveilleux, ou intéreffées à le faire croire, donnaient la torture à leur efprit pour rendre ces fottifes vraifemblables, ne fe moquerait-on pas de leurs efforts? & s'ils joignaient à leur abfurdité l'infolence d'affecter du mépris pour les favans, & la cruauté de perfécuter ceux qui douteraient, ne feraient-ils pas les plus exécrables des hommes? Qu'un Siamois vienne me conter les métamorphofes de *Sammonocodom*, & qu'il me menace de me brûler fi je lui fais des objections, comment dois-je en ufer avec ce Siamois?

Les hiftoriens romains nous content à la vérité, que le dieu *Mars* fit deux enfans à une veftale, dans un fiècle où l'Italie n'avait point de veftales; qu'une louve nourrit ces deux enfans au lieu de les dévorer, comme nous l'avons déjà vu; que *Caftor* & *Pollux* combattirent pour les Romains; que *Curtius* fe jeta dans un gouffre, & que le gouffre fe referma; mais le fénat de Rome ne condamna jamais à la mort ceux qui doutèrent de tous ces prodiges: il fut permis d'en rire dans le capitole.

Il y a dans l'hiftoire romaine des événemens très-poffibles, qui font très-peu vraifemblables.

Plusieurs savans hommes ont déjà révoqué en doute l'aventure des oies qui sauvèrent Rome, & celle de *Camille* qui détruisit entièrement l'armée des Gaulois. La victoire de *Camille* brille beaucoup, à la vérité, dans *Tite-Live;* mais *Polybe*, plus ancien que *Tite-Live*, & plus homme d'Etat, dit précisément le contraire; il assure que les Gaulois, craignant d'être attaqués par les Venètes, partirent de Rome chargés de butin, après avoir fait la paix avec les Romains. A qui croirons-nous de *Tite-Live*, ou de *Polybe*? au moins nous douterons.

Ne douterons-nous pas encore du supplice de *Régulus*, qu'on fait enfermer dans un coffre armé en dedans de pointes de fer? Ce genre de mort est assurément unique. Comment ce même *Polybe* presque contemporain, *Polybe* qui était sur les lieux, qui a écrit si supérieurement la guerre de Rome & de Carthage, aurait-il passé sous silence un fait aussi extraordinaire, aussi important, & qui aurait si bien justifié la mauvaise foi des Romains envers les Carthaginois? Comment ce peuple aurait-il osé violer d'une manière aussi barbare le droit des gens avec *Régulus*, dans le temps que les Romains avaient entre leurs mains plusieurs principaux citoyens de Carthage, sur lesquels ils auraient pu se venger?

Enfin, *Diodore* de Sicile rapporte dans un de ses fragmens, que les enfans de *Régulus* ayant fort maltraité des prisonniers carthaginois, le sénat romain les réprimanda, & fit valoir le droit des gens. N'aurait-il pas permis une juste vengeance aux fils de *Régulus*, si leur père avait été assassiné à Carthage? L'histoire du supplice de *Régulus* s'établit avec le

temps, la haine contre Carthage lui donna cours; *Horace* la chanta, & on n'en douta plus.

Si nous jetons les yeux fur les premiers temps de notre hiftoire de France, tout en eft peut-être auffi faux qu'obfcur & dégoûtant; du moins il eft bien difficile de croire l'aventure de *Childeric* & d'une *Bazine*, femme d'un *Bazin*, & d'un capitaine romain élu roi des Francs qui n'avaient point encore de rois.

Grégoire de Tours eft notre *Hérodote*, à cela près que le Tourangeau eft moins amufant, moins élégant que le Grec. Les moines, qui écrivirent après *Grégoire*, furent-ils plus éclairés & plus véridiques? ne prodiguèrent-ils pas quelquefois des louanges un peu outrées à des affaffins qui leur avaient donné des terres? Ne chargèrent-ils jamais d'opprobres des princes fages qui ne leur avaient rien donné?

Je fais bien que les Francs qui envahirent la Gaule, furent plus cruels que les Lombards qui s'emparèrent de l'Italie, & que les Vifigoths qui régnèrent en Efpagne. On voit autant de meurtres, autant d'affaffinats dans les annales des *Clovis*, des *Thierri*, des *Childebert*, des *Chilpéric* & des *Clotaire*, que dans celle des rois de Juda & d'Ifraël.

Rien n'eft affurément plus fauvage que ces temps barbares; cependant, n'eft-il pas permis de douter du fupplice de la reine *Brunehaut*? Elle était âgée de près de quatre-vingts ans quand elle mourut en 613 ou 614. *Frédegaire* qui écrivait fur la fin du huitième fiècle, cent cinquante ans après la mort de *Brunehaut*; (& non pas dans le feptième fiècle, comme il eft dit dans l'abrégé chronologique, par une faute d'impreffion;) *Frédegaire*, dis-je, nous affure que le roi *Clotaire*,

prince très-pieux, très-craignant DIEU, humain, patient, & débonnaire, fit promener la reine *Brunehaut* fur un chameau autour de fon camp; enfuite la fit attacher par les cheveux, par un bras & par une jambe à la queue d'une cavale indomptée, qui la traîna vivante fur les chemins, lui fracaffa la tête fur les cailloux, & la mit en pièces; après quoi elle fut brûlée & réduite en cendres. Ce chameau, cette cavale indomptée, une reine de quatre-vingts ans attachée par les cheveux & par un pied à la queue de cette cavale, ne font pas des chofes bien communes.

Il eft peut-être difficile que le peu de cheveux d'une femme de cet âge puiffent tenir à une queue, & qu'on foit lié à la fois à cette queue par les cheveux & par un pied. Et comment eut-on la pieufe attention d'inhumer *Brunehaut*, dans un tombeau à Autun, après l'avoir brûlée dans un camp? les moines *Frédegaire* & *Aimoin* le difent; mais ces moines font-ils des de *Thou* & des *Humes*?

Il y a un autre tombeau érigé à cette reine au quinzième fiècle dans l'abbaye de Saint-Martin-d'Autun qu'elle avait fondée. On a trouvé dans ce fépulcre un refte d'éperon. C'était, dit-on, l'éperon que l'on mit aux flancs de la cavale indomptée. C'eft dommage qu'on n'y ait pas trouvé auffi la corne du chameau fur lequel on avait fait monter la reine. N'eft-il pas poffible que cet éperon y ait été mis par inadvertance, ou plutôt par honneur? Car, au quinzième fiècle, un éperon doré était une grande marque d'honneur. En un mot, n'eft-il pas raifonnable de fufpendre fon jugement fur cette étrange aventure,

ſi mal conſtatée ? Il eſt vrai que *Paſquier* dit que la mort de *Brunehaut avait été prédite par la ſibylle.*

Tous ces ſiècles de barbarie ſont des ſiècles d'horreurs & de miracles. Mais faudra-t-il croire tout ce que les moines ont écrit ? ils étaient preſque les ſeuls qui ſuſſent lire & écrire, lorſque *Charlemagne* ne ſavait pas ſigner ſon nom. Ils nous ont inſtruit de la date de quelques grands événemens. Nous croyons avec eux que *Charles-Martel* battit les Sarrazins ; mais qu'il en ait tué trois cents ſoixante mille dans la bataille, en vérité c'eſt beaucoup.

Ils diſent que *Clovis*, ſecond du nom, devint fou ; la choſe n'eſt pas impoſſible ; mais que DIEU ait affligé ſon cerveau, pour le punir d'avoir pris un bras de *St Denis* dans l'égliſe de ces moines, pour le mettre dans ſon oratoire, cela n'eſt pas ſi vraiſemblable.

Si l'on n'avait que de pareils contes à retrancher de l'hiſtoire de France, ou plutôt de l'hiſtoire des rois francs & de leurs maires, on pourrait s'efforcer de la lire ; mais comment ſupporter les menſonges groſſiers dont elle eſt pleine ? On y aſſiége continuellement des villes & des fortereſſes qui n'exiſtaient pas. Il n'y avait par de-là le Rhin que des bourgades ſans murs, défendues par des paliſſades de pieux, & par des foſſés. On ſait que ce n'eſt que ſous *Henri l'Oiſeleur*, vers l'an 920, que la Germanie eut des villes murées & fortifiées. Enfin, tous les détails de ces temps-là ſont autant de fables, & qui pis eſt, de fables ennuyeuſes.

DES LEGISLATEURS QUI ONT PARLÉ AU NOM DES DIEUX.

TOUT législateur profane qui osa feindre que la Divinité lui avait dicté ses lois, était visiblement un blasphémateur, & un traître : un blasphémateur, puisqu'il calomniait les dieux ; un traître, puisqu'il asservissait sa patrie à ses propres opinions. Il y a deux sortes de lois, les unes naturelles, communes à tous, & utiles à tous. *Tu ne voleras ni ne tueras ton prochain ; tu auras un soin respectueux de ceux qui t'ont donné le jour & qui ont élevé ton enfance ; tu ne raviras pas la femme de ton frère ; tu ne mentiras pas pour lui nuire ; tu l'aideras dans ses besoins, pour mériter d'en être secouru à ton tour :* voilà les lois que la nature a promulguées, du fond des îles du Japon aux rivages de notre Occident. Ni *Orphée*, ni *Hermès*, ni *Minos*, ni *Licurgue*, ni *Numa*, n'avaient besoin que *Jupiter* vînt au bruit du tonnerre annoncer des vérités gravées dans tous les cœurs.

Si je m'étais trouvé vis-à-vis de quelqu'un de ces grands charlatans, dans la place publique, je lui aurais crié : Arrête, ne compromets point ainsi la Divinité ; tu veux me tromper si tu la fais descendre pour enseigner ce que nous savons tous ; tu veux sans doute la faire servir à quelqu'autre usage ; tu veux te prévaloir de mon consentement à des vérités éternelles, pour arracher de moi mon consentement à ton usurpation : je te défère au peuple, comme un tyran qui blasphème.

Les autres lois font les politiques : lois purement civiles, éternellement arbitraires, qui tantôt établiffent des éphores, tantôt des confuls ; des comices par centuries, ou des comices par tribus ; un aréopage ou un fénat ; l'ariftocratie, la démocratie, ou la monarchie. Ce ferait bien mal connaître le cœur humain, de foupçonner qu'il foit poffible qu'un légiflateur profane eût jamais établi une feule de ces lois politiques au nom des dieux, que dans la vue de fon intérêt. On ne trompe ainfi les hommes que pour fon profit.

Mais tous les légiflateurs profanes ont-ils été des fripons, dignes du dernier fupplice ? non. De même qu'aujourd'hui, dans les affemblées des magiftrats, il fe trouve toujours des ames droites & élevées qui propofent des chofes utiles à la fociété, fans fe vanter qu'elles leur ont été révélées ; de même auffi parmi les légiflateurs, il s'en eft trouvé plufieurs qui ont inftitué des lois admirables, fans les attribuer à *Jupiter* ou à *Minerve*. Tel fut le fénat romain, qui donna des lois à l'Europe, à la petite Afie & à l'Afrique, fans les tromper ; & tel de nos jours a été *Pierre le grand*, qui eût pu en impofer à fes fujets plus facilement qu'*Hermès* aux Egyptiens, *Minos* aux Crétois, & *Zamolxis* aux anciens Scythes.

ESSAI

ESSAI

SUR LES MOEURS

ET L'ESPRIT DES NATIONS,

ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE, DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A LOUIS XIII.

AVANT-PROPOS,

Qui contient le plan de cet ouvrage, avec le précis de ce qu'étaient originairement les nations occidentales, & les raisons pour lesquelles on commence cet essai par l'Orient.

VOUS voulez enfin surmonter le dégoût que vous cause l'histoire moderne, (c) depuis la décadence de l'empire romain, & prendre une idée générale des nations qui habitent & qui désolent la terre. Vous ne cherchez dans cette immensité que ce qui mérite d'être connu de vous; l'esprit, les mœurs, les usages des nations principales, appuyés des faits qu'il n'est pas permis d'ignorer. Le but de ce travail n'est pas de savoir en quelle année un prince indigne d'être connu, succéda à un prince barbare chez une nation grossière. Si l'on pouvait avoir le malheur de mettre dans sa tête la suite chronologique de toutes les

(c) Cet ouvrage fut composé en 1740 pour madame du *Châtelet*, amie de l'auteur. Aucune des compilations universelles qu'on a vues depuis n'existait alors.

dynasties, on ne saurait que des mots. Autant il faut connaître les grandes actions des souverains qui ont rendu leurs peuples meilleurs & plus heureux, autant on peut ignorer le vulgaire des rois, qui ne pourrait que charger la mémoire. A quoi vous serviraient les détails de tant de petits intérêts qui ne subsistent plus aujourd'hui, de tant de familles éteintes qui se sont disputé des provinces englouties ensuite dans de grands royaumes? presque chaque ville a aujourd'hui son histoire vraie ou fausse, plus ample, plus détaillée que celle d'*Alexandre*. Les seules annales d'un ordre monastique contiennent plus de volumes que celles de l'empire romain.

Dans tous ces recueils immenses qu'on ne peut embrasser, il faut se borner & choisir. C'est un vaste magasin où vous prendrez ce qui est à votre usage.

L'illustre *Bossuet*, qui dans son discours sur une partie de l'histoire universelle en a saisi le véritable esprit, au moins dans ce qu'il dit de l'empire romain, s'est arrêté à *Charlemagne*. C'est en commençant à cette époque, que votre dessein est de vous faire un tableau du monde; mais il faudra souvent remonter à des temps antérieurs. Cet éloquent écrivain, en disant un mot des Arabes, qui fondèrent un si puissant empire & une religion si florissante, n'en parle que comme d'un déluge de barbares. Il paraît avoir écrit uniquement pour insinuer que tout a été fait dans le monde pour la nation juive; que si DIEU donna l'empire de l'Asie aux Babyloniens, ce fut pour punir les Juifs; si DIEU fit régner *Cyrus*, ce fut pour les venger; si DIEU envoya les Romains, ce fut encore pour châtier les Juifs. Cela peut être. Mais

les grandeurs de *Cyrus* & des Romains ont encore d'autres caufes; & *Boffuet* même ne les a pas omifes en parlant de l'efprit des nations.

Il eût été à fouhaiter qu'il n'eût pas oublié entièrement les anciens peuples de l'Orient, comme les Indiens & les Chinois qui ont été fi confidérables, avant que les autres nations fuffent formées.

Nourris des productions de leur terre, vêtus de leurs étoffes, amufés par les jeux qu'ils ont inventés, inftruits même par leurs anciennes fables morales, pourquoi négligerions-nous de connaître l'efprit de ces nations, chez qui les commerçans de notre Europe ont voyagé dès qu'ils ont pu trouver un chemin jufqu'à elles?

En vous inftruifant en philofophe de ce qui concerne ce globe, vous portez d'abord votre vue fur l'Orient, berceau de tous les arts, & qui a tout donné à l'Occident.

Les climats orientaux voifins du midi, tiennent tout de la nature; & nous, dans notre Occident feptentrional, nous devons tout au temps, au commerce, à une induftrie tardive. Des forêts, des pierres, des fruits fauvages, voilà tout ce qu'a produit naturellement l'ancien pays des Celtes, des Allobroges, des Pictes, des Germains, des Sarmates & des Scythes. On dit que l'île de Sicile produit d'elle-même un peu d'avoine; (23) mais le froment, le riz, les fruits délicieux croiffaient vers l'Euphrate, à la Chine, &

Stérilité naturelle de nos climats.

(23) Il croît naturellement en Sicile une plante dont le grain reffemble beaucoup au froment, & qu'on a pris pour du froment naturel; mais les botaniftes ont obfervé des differences tres-marquees entre cette plante & le froment.

dans l'Inde. Les pays fertiles furent les premiers peuplés, les premiers policés. Tout le Levant, depuis la Grèce jufqu'aux extrémités de notre hemifphère, fut long-temps célèbre avant que nous en fuffions affez pour connaître que nous étions barbares. Quand on veut favoir quelque chofe des Celtes nos ancêtres, il faut avoir recours aux Grecs & aux Romains, nations encore très-poftérieures aux Afiatiques.

Nul ancien monument en Europe.

Si, par exemple, des Gaulois voifins des Alpes, joints aux habitans de ces montagnes, s'étant établis fur les bords de l'Eridan, vinrent jufqu'à Rome trois cents foixante & un ans après fa fondation; s'ils affiégèrent le capitole; ce font les Romains qui nous l'ont appris. Si d'autres Gaulois, environ cent ans après, entrèrent dans la Theffalie, dans la Macèdoine, & pafsèrent fur le rivage du Pont-Euxin; ce font les Grecs qui nous le racontent, fans nous dire quels étaient ces Gaulois, ni quel chemin ils prirent. Il ne refte chez nous aucun monument de ces émigrations qui reffemblent à celles des Tartares; elles prouvent feulement que la nation était très-nombreufe, mais non civilifée. La colonie de Grecs, qui fonda Marfeille fix cents ans avant notre ère vulgaire, ne put polir la Gaule: la langue grecque ne s'étendit pas même au-delà de fon territoire.

Gaulois, Allemands, Efpagnols, Bretons, Sarmates, nous ne favons rien de nous avant dix-huit fiècles, finon le peu que nos vainqueurs ont pu nous en apprendre; nous n'avions pas même de fables; nous n'avions pas ofé imaginer une origine. Ces vaines idées que tout cet occident fut peuplé par *Gomer*, fils de *Japhet*, font des fables orientales.

Si les anciens Toſcans qui enſeignèrent les premiers Romains, ſavaient quelque choſe de plus que les autres peuples occidentaux, c'eſt que les Grecs avaient envoyé chez eux des colonies ; ou plutôt c'eſt parce que de tout temps une des propriétés de cette terre a été de produire des hommes de génie, comme le territoire d'Athènes était plus propre aux arts que celui de Thèbes & de Lacédémone. Mais quels monumens avons-nous de l'ancienne Toſcane ? aucun. Nous nous épuiſons en vaines conjectures ſur quelques inſcriptions inintelligibles, que les injures du temps ont épargnées, & qui probablement ſont des premiers ſiècles de la république romaine. Pour les autres nations de notre Europe, il ne nous reſte d'elles, dans leur ancien langage, aucun monument antérieur à notre ère. Anciens Toſcans.

L'Eſpagne maritime fut découverte par les Phéniciens, ainſi que l'Amérique le fut depuis par les Eſpagnols. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains, y trouvèrent tour à tour de quoi s'enrichir, dans les tréſors que la terre produiſait alors. Les Carthaginois y firent valoir des mines, mais moins riches que celles du Mexique & du Pérou ; le temps les a épuiſées, comme il épuiſera celles du nouveau monde. *Pline* rapporte qu'en neuf ans les Romains en tirèrent huit mille marcs d'or, & environ vingt-quatre mille d'argent. Il faut avouer que ces prétendus deſcendans de *Gomer* avaient bien mal profité des préſens que leur feſait la terre en tout genre, puiſqu'ils furent ſubjugués par les Carthaginois, par les Romains, par les Vandales, par les Goths & par les Arabes. Anciens Eſpagnols.

Gaule barbare

Ce que nous favons des Gaulois par *Jules-Céfar* & par les autres auteurs romains, nous donne l'idée d'un peuple qui avait befoin d'être foumis par une nation éclairée. Les dialectes du langage celtique étaient affreufes : l'empereur *Julien*, fous qui ce langage fe parlait encore, dit dans fon Mifopogon, qu'il reffemblait au croaffement des corbeaux. Les mœurs, du temps de *Céfar*, étaient auffi barbares que le langage. Les druides, impofteurs groffiers, faits pour le peuple qu'ils gouvernaient, immolaient des victimes humaines qu'ils brûlaient dans de grandes & hideufes ftatues d'ofier. Les druideffes plongeaient des couteaux dans le cœur des prifonniers, & jugeaient de l'avenir à la manière dont le fang coulait. De grandes pierres un peu creufées, qu'on a trouvées fur les confins de la Germanie & de la Gaule, vers Strasbourg, font, dit-on, les autels où l'on fefait ces facrifices. Voilà tous les monumens de l'ancienne Gaule. Les habitans des côtes de la Bifcaye & de la Gafcogne s'étaient quelquefois nourris de chair humaine. Il faut détourner les yeux de ces temps fauvages qui font la honte de la nature.

Ridicule des hiftoires anciennes.

Comptons parmi les folies de l'efprit humain, l'idée qu'on a eue de nos jours de faire defcendre les Celtes des Hébreux. Ils facrifiaient des hommes, dit-on, parce que *Jephté* avait immolé fa fille. Les druides étaient vêtus de blanc pour imiter les prêtres des Juifs; ils avaient, comme eux, un grand-pontife. Leurs druideffes font des images de la fœur de *Moïfe* & de *Débora*. Le pauvre qu'on nourriffait à Marfeille, & qu'on immolait couronné de fleurs & chargé de malédictions, avait pour origine le *bouc émiffaire*. On

va jufqu'à trouver de la reffemblance entre trois ou quatre mots celtiques & hébraïques qu'on prononce également mal; & l'on en conclut que les Juifs & les nations des Celtes font la même famille. C'eft ainfi qu'on infulte à la raifon dans des hiftoires univerfelles, & qu'on étouffe, fous un amas de conjectures forcées, le peu de connaiffance que nous pourrions avoir de l'antiquité.

Hommes facrifiés.

Les Germains avaient à-peu-près les mêmes mœurs que les Gaulois, facrifiaient comme eux des victimes humaines, décidaient comme eux leurs petits différens particuliers par le duel, & avaient feulement plus de groffièreté & moins d'induftrie. *Céfar*, dans fes mémoires, nous apprend que leurs magiciennes réglaient toujours parmi eux le jour du combat. Il nous dit que quand un de leurs rois, *Ariovifte*, amena cent mille de fes Germains errans pour piller les Gaules; lui qui voulait les affervir & non pas les piller, ayant envoyé deux officiers romains pour entrer en conférence avec ce barbare, *Ariovifte* les fit charger de chaînes; que les deux officiers furent deftinés à être facrifiés aux dieux des Germains, & qu'ils allaient l'être lorfqu'il les délivra par fa victoire.

Germains barbares.

Les familles de tous ces barbares avaient en Germanie, pour uniques retraites, des cabanes, où d'un côté le père, la mère, les fœurs, les frères, les enfans couchaient nus fur la paille, & de l'autre côté étaient leurs animaux domeftiques. Ce font-là pourtant ces mêmes peuples que nous verrons bientôt maîtres de Rome. *Tacite* loue les mœurs des Germains; mais comme *Horace* chantait celles des barbares nommés Gètes, l'un & l'autre ignoraient ce qu'ils louaient, &

voulaient feulement faire la fatire de Rome. Le même *Tacite*, au milieu de fes éloges, avoue ce que tout le monde favait, que les Germains aimaient mieux vivre de rapine que de cultiver la terre; & qu'après avoir pillé leurs voifins, ils retournaient chez eux manger & dormir. C'eft la vie des voleurs de grand chemin d'aujourd'hui & des coupeurs de bourfe, que nous puniffons de la roue & de la corde; & voilà ce que *Tacite* a le front de louer, pour rendre la cour des empereurs romains méprifable, par le contrafte de la vertu germanique! Il appartient à un efprit auffi jufte que le vôtre, de regarder *Tacite* comme un fatirique ingénieux, auffi profond dans fes idées que concis dans fes expreffions, qui a fait la critique plutôt que l'hiftoire de fon pays, & qui eût mérité l'admiration du nôtre s'il avait été impartial.

Anciens Auglais.

Quand *Céfar* paffe en Angleterre, il trouve cette île plus fauvage encore que la Germanie. Les habitans couvraient à peine leur nudité de quelques peaux de bêtes. Les femmes d'un canton y appartenaient indifféremment à tous les hommes du même canton. Leurs demeures étaient des cabanes de rofeaux, & leurs ornemens des figures que les hommes & les femmes s'imprimaient fur la peau en y fefant des piqûres, & en y verfant le fuc des herbes, ainfi que le pratiquent encore les fauvages de l'Amérique.

Que la nature humaine ait été plongée, pendant une longue fuite de fiècles, dans cet état fi approchant de celui des brutes, & inférieur à plufieurs égards; c'eft ce qui n'eft que trop vrai. La raifon en eft, comme on l'a dit, qu'il n'eft pas dans la nature de l'homme de *défirer ce qu'il ne connaît pas*. Il a fallu

par-tout, non-feulement un efpace de temps prodigieux, mais des circonftances heureufes, pour que l'homme s'élevât au-deffus de la vie animale.

Vous avez donc grande raifon de vouloir paffer tout d'un coup aux nations qui ont été civilifées les premières. Il fe peut que long-temps avant les empires de la Chine & des Indes, il y ait eu des nations inftruites, polies, puiffantes, que des déluges de barbares auront enfuite replongées dans le premier état d'ignorance & de groffièreté, qu'on appelle l'état de pure nature.

La feule prife de Conftantinople a fuffi pour anéantir l'efprit de l'ancienne Grèce. Le génie des Romains fut détruit par les Goths. Les côtes de l'Afrique, autrefois fi floriffantes, ne font prefque plus que des repaires de brigands. Des changemens encore plus grands ont dû arriver dans des climats moins heureux. Les caufes phyfiques ont dû fe joindre aux caufes morales; car fi l'Océan n'a pu changer entièrement fon lit, du moins il eft conftant qu'il a couvert tour à tour, & abandonné de vaftes terrains. La nature a dû être expofée à un grand nombre de fléaux & de viciffitudes. Les terres les plus belles, les plus fertiles de l'Europe occidentale, toutes les campagnes baffes arrofées par les fleuves, ont été couvertes des eaux de la mer pendant une prodigieufe multitude de fiècles : c'eft ce que vous avez déjà vu dans la Philofophie de l'hiftoire.

Changemens dans le globe.

Nous redirons encore qu'il n'eft pas fi fûr que les montagnes qui traverfent l'ancien & le nouveau monde, aient été autrefois des plaines couvertes par les mers; car 1°. plufieurs de ces montagnes font

élevées de quinze mille pieds & plus au-dessus de l'Océan.

2°. S'il eût été un temps où ces montagnes n'eussent pas existé, d'où feraient partis les fleuves qui sont si nécessaires à la vie des animaux? Ces montagnes sont les réservoirs des eaux, elles ont dans les deux hémisphères des directions diverses; ce sont, comme dit *Platon*, les os de ce grand animal appelé *la Terre.* Nous voyons que les moindres plantes ont une structure invariable; comment la terre serait-elle exceptée de la loi générale?

3°. Si les montagnes étaient supposées avoir porté des mers, ce serait une contradiction dans l'ordre de la nature, une violation des lois de la gravitation & de l'hydrostatique.

4°. Le lit de l'Océan est creusé, & dans ce creux il n'est point de chaînes de montagnes d'un pôle à l'autre, ni d'orient en occident, comme sur la terre; il ne faut donc pas conclure que tout ce globe a été long-temps mer, parce que plusieurs parties du globe l'ont été. Il ne faut pas dire que l'eau a couvert les Alpes & les Cordilières, parce qu'elle a couvert la partie basse de la Gaule, de la Grèce, de la Germanie, de l'Afrique & de l'Inde. Il ne faut pas affirmer que le mont Taurus a été navigable, parce que l'archipel des Philippines & des Moluques a été un continent. Il y a grande apparence que les hautes montagnes ont été toujours à-peu-près ce qu'elles sont. (24) Dans combien de livres n'a-t-on pas dit qu'on a trouvé une ancre de vaisseau sur la cime des montagnes

(24) Voyez une note des éditeurs sur l'ouvrage intitulé: *Des changemens arrivés au globe.*

de la Suiſſe ? cela eſt pourtant auſſi faux que tous les contes qu'on trouve dans ces livres.

N'admettons en phyſique que ce qui eſt prouvé, & en hiſtoire que ce qui eſt de la plus grande probabilité reconnue. Il ſe peut que les pays montagneux aient éprouvé, par les volcans, & par les ſecouſſes de la terre, autant de changemens que les pays plats; mais par-tout où il y a eu des ſources de fleuves, il y a eu des montagnes. Mille révolutions locales ont certainement changé une partie du globe, dans le phyſique & dans le moral; mais nous ne les connaiſſons pas; & les hommes ſe ſont aviſés ſi tard d'écrire l'hiſtoire, que le genre-humain, tout ancien qu'il eſt, paraît nouveau pour nous.

D'ailleurs, vous commencez vos recherches au temps où le chaos de notre Europe commence à prendre une forme; après la chute de l'empire romain. Parcourons donc enſemble ce globe : voyons dans quel état il était alors, en l'étudiant de la même manière qu'il paraît avoir été civiliſé, c'eſt-à-dire, depuis les pays orientaux juſqu'aux nôtres; & portons notre première attention ſur un peuple qui avait une hiſtoire ſuivie dans une langue déjà fixée, lorſque nous n'avions pas encore l'uſage de l'écriture.

CHAPITRE PREMIER.

De la Chine, de ſon antiquité, de ſes forces, de ſes lois, de ſes uſages, & de ſes ſciences.

L'EMPIRE de la Chine dès-lors était plus vaſte que celui de *Charlemagne*, ſurtout en y comprenant la Corée & le Tunquin, provinces alors tributaires des Chinois. Environ trente degrés en longitude & vingt-quatre en latitude, forment ſon étendue. Nous avons remarqué que le corps de cet Etat ſubſiſte avec ſplendeur depuis plus de quatre mille ans, ſans que les lois, les mœurs, le langage, la manière même de s'habiller, aient ſouffert d'altération ſenſible.

Son hiſtoire, inconteſtable dans les choſes générales, la ſeule qui ſoit fondée ſur des obſervations céleſtes, remonte, par la chronologie la plus ſûre, juſqu'à une éclipſe obſervée deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire, & vérifiée par les mathématiciens miſſionnaires qui, envoyés dans les derniers ſiècles chez cette nation inconnue, l'ont admirée & l'ont inſtruite. Le père *Gaubil* a examiné une ſuite de trente-ſix éclipſes de ſoleil, rapportées dans les livres de *Confutzée;* & il n'en a trouvé que deux fauſſes & deux douteuſes. Les douteuſes ſont celles qui en effet ſont arrivées, mais qui n'ont pu être obſervées du lieu où l'on ſuppoſe l'obſervateur; & cela même prouve qu'alors les aſtronomes chinois calculaient les éclipſes, puiſqu'ils ſe trompèrent dans deux calculs.

Eclipſes calculées.

Il eſt vrai qu'*Alexandre* avait envoyé de Babylone en Grèce les obſervations des Chaldéens, qui remontaient un peu plus haut que les obſervations chinoiſes; & c'eſt ſans contredit le plus beau monument de l'antiquité : mais ces éphémérides de Babylone n'étaient point liées à l'hiſtoire des faits : les Chinois au contraire ont joint l'hiſtoire du ciel à celle de la terre, & ont ainſi juſtifié l'une par l'autre.

Deux cents trente ans au-delà du jour de l'éclipſe dont on a parlé, leur chronologie atteint ſans interruption & par des témoignages authentiques, juſqu'à l'empereur *Hiao*, qui travailla lui-même à réformer l'aſtronomie, & qui, dans un règne d'environ quatre-vingts ans, chercha, dit-on, à rendre les hommes éclairés & heureux. Son nom eſt encore en vénération à la Chine, comme l'eſt en Europe celui des *Titus*, des *Trajan* & des *Antonins*. S'il fut pour ſon temps un mathématicien habile, cela ſeul montre qu'il était né chez une nation déjà très-policée. On ne voit point que les anciens chefs des bourgades germaines ou gauloiſes aient réformé l'aſtronomie : *Clovis* n'avait point d'obſervatoire.

Avant *Hiao*, (*d*) on trouve encore ſix rois ſes prédéceſſeurs; mais la durée de leur règne eſt incertaine. Je crois qu'on ne peut mieux faire dans ce ſilence de la chronologie, que de recourir à la règle de *Newton* qui, ayant compoſé une année commune des années qu'ont régné les rois des différens pays, réduit chaque règne à vingt-deux ans ou environ.

(*d*) Quelle étrange conformité n'y a-t-il pas entre ce nom de *Hiao* & le *Iao* ou *Jeova* des Phéniciens & des Egyptiens! cependant, gardons-nous de croire que ce nom de *Iao* ou *Jeova* vienne de la Chine.

Suivant ce calcul, d'autant plus raifonnable qu'il eft plus modéré, ces fix rois auront régné à-peu-près cent trente ans; ce qui eft bien plus conforme à l'ordre de la nature, que les deux cents quarante ans qu'on donne, par exemple, aux fept rois de Rome; & que tant d'autres calculs démentis par l'expérience de tous les temps.

Le premier de ces rois, nommé *Fohi*, régnait donc plus de vingt-cinq fiècles avant l'ère vulgaire, au temps que les Babyloniens avaient déjà une fuite d'obfervations aftronomiques; & dès-lors la Chine obéiffait à un fouverain. Ses quinze royaumes, réunis fous un feul homme, prouvent que long-temps auparavant cet Etat était très-peuplé, policé, partagé en beaucoup de fouverainetés; car jamais un grand Etat ne s'eft formé que de plufieurs petits; c'eft l'ouvrage de la politique, du courage, & furtout du temps : il n'y a pas une plus grande preuve d'antiquité.

Il eft rapporté dans les cinq Kings, le livre de la Chine le plus ancien & le plus autorifé, que fous l'empereur *Yo*, quatrième fucceffeur de *Fohi*, on obferva une conjonction de Saturne, Jupiter, Mars, Mercure & Vénus. Nos aftronomes modernes difputent entre eux fur le temps de cette conjonction, & ne devraient pas difputer. Mais quand même on fe ferait trompé à la Chine dans cette obfervation du ciel, il était beau même de fe tromper. Les livres chinois difent expreffément que de temps immémorial on favait à la Chine que Vénus & Mercure tournaient autour du foleil. Il faudrait renoncer aux plus fimples lumières de la raifon, pour ne pas voir que de telles

connaiſſances ſuppoſaient une multitude de ſiècles antérieurs, quand même ces connaiſſances n'auraient été que des doutes.

Ce qui rend ſurtout ces premiers livres reſpectables, & qui leur donne une ſupériorité reconnue ſur tous ceux qui rapportent l'origine des autres nations, c'eſt qu'on n'y voit aucun prodige, aucune prédiction, aucune même de ces fourberies politiques que nous attribuons aux fondateurs des autres Etats; excepté peut-être ce qu'on a imputé à *Fohi*, d'avoir fait accroire qu'il avait vu ſes lois écrites ſur le dos d'un ſerpent ailé. Cette imputation même fait voir qu'on connaiſſait l'écriture avant *Fohi*. Enfin, ce n'eſt pas à nous, au bout de notre Occident, à conteſter les archives d'une nation qui était toute policée, quand nous n'étions que des ſauvages.

Un tyran nommé *Chi-Hoangti* ordonna, à la vérité, qu'on brûlât tous les livres; mais cet ordre inſenſé & barbare avertiſſait de les conſerver avec ſoin, & ils reparurent après lui. Qu'importe après tout que ces livres renferment ou non une chronologie toujours ſûre? Je veux que nous ne ſachions pas en quel temps préciſément vécut *Charlemagne;* dès qu'il eſt certain qu'il a fait de vaſtes conquêtes avec de grandes armées, il eſt clair qu'il eſt né chez une nation nombreuſe, formée en corps de peuple par une longue ſuite de ſiècles. Puis donc que l'empereur *Hiao*, qui vivait inconteſtablement plus de deux mille quatre cents ans avant notre ère, conquit tout le pays de la Corée, il eſt indubitable que ſon peuple était de l'antiquité la plus reculée. De plus, les Chinois inventèrent un cycle, un comput qui commence deux mille

Prodigieuſe antiquité de la Chine prouvée.

ſix cents deux ans avant le nôtre. Eſt-ce à nous à leur conteſter une chronologie unanimement reçue chez eux, à nous qui avons ſoixante ſyſtêmes différens pour compter les temps anciens, & qui ainſi n'en avons pas un ?

Ridicule ſuppoſition de la propagation de l'eſpèce humaine.

Répétons que les hommes ne multiplient pas auſſi aiſément qu'on le penſe. Le tiers des enfans eſt mort au bout de dix ans. Les calculateurs de la propagation de l'eſpèce humaine, ont remarqué qu'il faut des circonſtances favorables & rares, pour qu'une nation s'accroiſſe d'un vingtième au bout de cent années ; & très-ſouvent il arrive que la peuplade diminue au lieu d'augmenter. De ſavans chronologiſtes ont ſupputé qu'une ſeule famille après le déluge, toujours occupée à peupler, & ſes enfans s'étant occupés de même, il ſe trouva en deux cents cinquante ans beaucoup plus d'habitans que n'en contient aujourd'hui l'univers. Il s'en faut beaucoup que le Talmud & les Mille & une nuits contiennent rien de plus abſurde. Il a déjà été dit qu'on ne fait point ainſi des enfans à coups de plume. Voyez nos colonies, voyez ces archipels immenſes de l'Aſie dont il ne ſort perſonne : les Maldives, les Philippines, les Moluques, n'ont pas le nombre d'habitans néceſſaire. Tout cela eſt encore une nouvelle preuve de la prodigieuſe antiquité de la population de la Chine.

Population.

Elle était au temps de *Charlemagne*, comme longtemps auparavant, plus peuplée encore que vaſte. Le dernier dénombrement dont nous avons connaiſſance, fait ſeulement dans les quinze provinces qui compoſent la Chine proprement dite, monte juſqu'à près de ſoixante millions d'hommes capables d'aller

à

à la guerre; en ne comptant ni les ſoldats vétérans, ni les vieillards au-deſſus de ſoixante ans, ni la jeuneſſe au-deſſous de vingt ans, ni les mandarins, ni la multitude des lettrés, ni les bonzes, encore moins les femmes qui ſont par-tout en pareil nombre que les hommes, à un quinzième ou ſeizième près, ſelon les obſervations de ceux qui ont calculé avec plus d'exactitude ce qui concerne le genre-humain. A ce compte, il paraît difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions d'habitans à la Chine : notre Europe n'en a pas beaucoup plus de cent millions, à compter vingt millions en France, vingt-deux en Allemagne, quatre dans la Hongrie, dix dans toute l'Italie juſqu'en Dalmatie, huit dans la Grande-Bretagne & dans l'Irlande, huit dans l'Eſpagne & le Portugal, dix ou douze dans la Ruſſie européane, cinq dans la Pologne, autant dans la Turquie d'Europe, dans la Grèce & les Iles, quatre dans la Suède, trois dans la Norwège & le Danemarck, près de quatre dans la Hollande & les Pays-Bas voiſins.

On ne doit donc pas être ſurpris ſi les villes chinoiſes ſont immenſes; ſi Pékin, la nouvelle capitale de l'empire, a près de ſix de nos grandes lieues de circonférence, & renferme environ trois millions de citoyens : ſi Nanquin, l'ancienne métropole, en avait autrefois davantage : ſi une ſimple bourgade, nommée Quientzeng, où l'on fabrique la porcelaine, contient environ un million d'habitans.

Le journal de l'empire chinois, journal le plus authentique, & le plus utile qu'on ait dans le monde, puiſqu'il contient le détail de tous les beſoins publics,

des reſſources & des intérêts de tous les ordres de l'Etat; ce journal, dis-je, rapporte que l'an de notre

Libéralités ſingulieres.

ère 1725, la femme que l'empereur *Yontchin* déclara impératrice, fit à cette occaſion, ſelon une ancienne coutume, des libéralités aux pauvres femmes de toute la Chine qui paſſaient ſoixante & dix ans. Le journal compte, dans la ſeule province de Kanton, quatre-vingt-dix-huit mille deux cents vingt femmes de ſoixante & dix ans qui reçurent ces préſens, quarante mille huit cents quatre-vingt-treize qui paſſaient quatre-vingts ans, & trois mille quatre cents cinquante trois qui approchaient de cent années. Combien de femmes ne reçurent pas ce préſent? En voilà, parmi celles qui ne ſont plus comptées au nombre des perſonnes utiles, plus de cent quarante-deux mille qui le reçurent dans une ſeule province. Quelle doit donc être la population de l'Etat? & ſi chacune d'elles reçut la valeur de dix livres dans toute l'étendue de l'empire, à quelles ſommes dut monter cette libéralité?

Etat des armees.

Les forces de l'Etat conſiſtent, ſelon les relations des hommes les plus intelligens qui aient jamais voyagé, dans une milice d'environ huit cents mille ſoldats bien entretenus. Cinq cents ſoixante & dix mille chevaux ſont nourris, ou dans les écuries, ou dans les pâturages de l'empereur, pour monter les gens de guerre, pour les voyages de la cour, & pour les courriers publics. Pluſieurs miſſionnaires, que l'empereur *Cang-hi*, dans ces derniers temps, approcha de ſa perſonne par amour pour les ſciences, rapportent qu'ils l'ont ſuivi dans ces chaſſes magnifiques vers la grande Tartarie, où cent mille cavaliers &

ſoixante mille hommes de pied marchaient en ordre de bataille : c'eſt un uſage immémorial dans ces climats.

Les villes chinoiſes n'ont jamais eu d'autres fortifications que celles que le bon ſens inſpirait à toutes les nations avant l'uſage de l'artillerie; un foſſé, un rempart, une forte muraille & des tours ; depuis même que les Chinois ſe ſervent de canons, ils n'ont point ſuivi le modèle de nos places de guerre : mais au lieu qu'ailleurs on fortifie les places, les Chinois fortifièrent leur empire. La grande muraille qui ſéparait & défendait la Chine des Tartares, bâtie cent trente-ſept ans avant notre ère, ſubſiſte encore dans un contour de cinq cents lieues, s'élève ſur des montagnes, deſcend dans des précipices, ayant preſque par-tout vingt de nos pieds de largeur, ſur plus de trente de hauteur : monument ſupérieur aux pyramides d'Egypte, par ſon utilité comme par ſon immenſité. Grande muraille.

Ce rempart n'a pu empêcher les Tartares de profiter, dans la ſuite des temps, des diviſions de la Chine, & de la ſubjuguer ; mais la conſtitution de l'Etat n'a été ni affaiblie ni changée. Le pays des conquérans eſt devenu une partie de l'Etat conquis ; & les Tartares Mantchoux, maîtres de la Chine, n'ont fait autre choſe que ſe ſoumettre, les armes à la main, aux lois du pays dont ils ont envahi le trône.

On trouve dans le troiſième livre de *Confutzée* une particularité qui fait voir combien l'uſage des chariots armes eſt ancien. De ſon temps, les vice-rois ou gouverneurs de provinces étaient obligés de fournir Anciens quadriges.

au chef de l'Etat ou empereur mille chars de guerre à quatre chevaux de front, mille quadriges. *Homère*, qui fleurit long-temps avant le philofophe chinois, ne parle jamais que de chars à deux ou à trois chevaux. Les Chinois avaient fans doute commencé, & étaient parvenus à fe fervir de quadriges ; mais ni chez les anciens Grecs, du temps de la guerre de Troie, ni chez les Chinois, on ne voit aucun ufage de la fimple cavalerie. Il paraît pourtant inconteftable que la méthode de combattre à cheval précéda celle des chariots. Il eft marqué que les pharaons d'Egypte avaient de la cavalerie, mais ils fe fervaient auffi de chars de guerre : cependant il eft à croire que dans un pays fangeux, comme l'Egypte, & entrecoupé de tant de canaux, le nombre de chevaux fut toujours très-médiocre.

Finances. Quant aux finances, le revenu ordinaire de l'empereur fe monte, felon les fupputations les plus vraifemblables, à deux cents millions de taels d'argent fin. Il eft à remarquer que le tael n'eft pas précifément égal à notre once, & que l'once d'argent ne vaut pas cinq livres françaifes, valeur intrinsèque, comme le dit l'hiftoire de la Chine, compilée par le jéfuite du *Halde ;* car il n'y a point de valeur intrinsèque numéraire : mais deux cents millions de taels font deux cents quarante-fix millions d'onces d'argent, ce qui, en mettant le marc d'argent fin à cinquante-quatre livres dix-neuf fols, revient à environ mille fix cents quatre-vingt-dix millions de notre monnaie en 1768. Je dis en ce temps, car cette valeur arbitraire n'a que trop changé parmi nous, & changera peut-être encore : c'eft à quoi ne prennent pas

affez garde les écrivains, plus inftruits des livres que des affaires, qui évaluent fouvent l'argent étranger d'une manière très-fautive.

Ils ont eu des monnaies d'or & d'argent frappées au marteau, long-temps avant que les dariques fuffent fabriquées en Perfe. L'empereur *Cang-hi* avait raffemblé une fuite de trois mille de ces monnaies, parmi lefquelles il y en avait beaucoup des Indes; autre preuve de l'ancienneté des arts dans l'Afie. Mais depuis long-temps, l'or n'eft plus une mefure commune à la Chine, il y eft marchandife comme en Hollande; l'argent n'y eft plus monnaie; le poids & le titre en font le prix; on n'y frappe plus que du cuivre, qui feul dans ce pays a une valeur arbitraire. Le gouvernement, dans des temps difficiles, a payé en papier, comme on a fait depuis dans plus d'un état de l'Europe; mais jamais la Chine n'a eu l'ufage des banques publiques qui augmentent les richeffes d'une nation, en multipliant fon crédit.

Ce pays favorifé de la nature pofsède prefque tous les fruits tranfplantés dans notre Europe, & beaucoup d'autres qui nous manquent. Le blé, le riz, la vigne, les légumes, les arbres de toute efpèce y couvrent la terre; mais les peuples n'ont fait du vin que dans les derniers temps, fatisfaits d'une liqueur affez forte qu'ils favent tirer du riz.

Manufactures.

L'infecte précieux qui produit la foie, eft originaire de la Chine; c'eft delà qu'il paffa en Perfe affez tard, avec l'art de faire des étoffes du duvet qui le couvre; & ces étoffes étaient fi rares, du temps même de *Juftinien*, que la foie fe vendait en Europe au poids de l'or.

Le papier fin & d'un blanc éclatant était fabriqué chez les Chinois de temps immémorial ; on en fesait avec des filets de bois de bambou bouilli. On ne connaît pas la première époque de la porcelaine, & de ce beau vernis qu'on commence à imiter & à égaler en Europe.

Ils savent depuis deux mille ans fabriquer le verre, mais moins beau & moins transparent que le nôtre.

Imprimerie. L'imprimerie fut inventée par eux dans le même temps. On sait que cette imprimerie est une gravure sur des planches de bois, telle que *Guttemberg* la pratiqua le premier à Maïence, au quinzième siècle. L'art de graver les caractères sur le bois est plus perfectionné à la Chine ; notre méthode d'employer les caractères mobiles & de fonte, beaucoup supérieure à la leur, n'a point encore été adoptée par eux ; tant ils sont attachés à toutes leurs anciennes méthodes.

L'usage des cloches est chez eux de la plus haute antiquité. Nous n'en avons eu en France qu'au sixième siècle de notre ère. Ils ont cultivé la chimie ; & sans devenir jamais bons physiciens, ils ont inventé la poudre ; mais ils ne s'en servaient que dans des fêtes, dans l'art des feux d'artifice, où ils ont surpassé les autres nations. Ce furent les Portugais qui, dans ces derniers siècles, leur ont enseigné l'usage de l'artillerie, & ce sont les jésuites qui leur ont appris à fondre le canon. Si les Chinois ne s'appliquèrent pas à inventer ces instrumens destructeurs, il ne faut pas en louer leur vertu, puisqu'ils n'en ont pas moins fait la guerre.

Ils ne poussèrent loin l'astronomie qu'en tant qu'elle est la science des yeux & le fruit de la patience. Ils observèrent le ciel assidument, remarquèrent tous les phénomènes, & les transmirent à la postérité. Ils divisèrent comme nous, le cours du soleil en trois cents soixante-cinq parties & un quart. Ils connurent, mais confusément, la précession des équinoxes & des solstices. Ce qui mérite peut-être le plus d'attention, c'est que, de temps immémorial, ils partagent le mois en semaines de sept jours. Les Indiens en usaient ainsi; la Chaldée se conforma à cette méthode, qui passa dans le petit pays de la Judée; mais elle ne fut point adoptée en Grèce. Astronomie.

On montre encore les instrumens dont se servit un de leurs fameux astronomes, mille ans avant notre ère, dans une ville qui n'est que du troisième ordre. Nanquin, l'ancienne capitale, conserve un globe de bronze, que trois hommes ne peuvent embrasser, porté sur un cube de cuivre qui s'ouvre, & dans lequel on fait entrer un homme pour tourner ce globe, sur lequel sont tracés les méridiens & les parallèles.

Pékin a un observatoire rempli d'astrolabes & de sphères armillaires; instrumens à la vérité inférieurs aux nôtres pour l'exactitude, mais témoignages célèbres de la supériorité des Chinois sur les autres peuples d'Asie.

La boussole, qu'ils connaissaient, ne servait pas à son véritable usage de guider la route des vaisseaux. Ils ne navigeaient que près des côtes. Possesseurs d'une terre qui fournit tout, ils n'avaient pas besoin d'aller, comme nous, au bout du monde. La boussole, ainsi

que la poudre à tirer, était pour eux une ſimple curioſité, & ils n'en étaient pas plus à plaindre.

Géométrie. Voyez les lettres de *Parennin.*

On eſt étonné que ce peuple inventeur n'ait jamais percé dans la géométrie au-delà des élémens. Il eſt certain que les Chinois connaiſſaient les élémens pluſieurs ſiècles avant qu'*Euclide* les eût rédigés chez les Grecs d'Alexandrie. L'empereur *Cang-hi* aſſura de nos jours au père *Parennin*, l'un des plus ſavans & des plus ſages miſſionnaires qui aient approché de ce prince, que l'empereur *Yu* s'était ſervi des propriétés du triangle rectangle pour lever un plan géographique d'une province, il y a plus de trois mille neuf cents ſoixante années; & le père *Parennin* lui-même cite un livre écrit onze cents ans avant notre ère, dans lequel il eſt dit que la fameuſe démonſtration, attribuée en Occident à *Pythagore*, était depuis long-temps au rang des théorèmes les plus connus.

On demande pourquoi les Chinois, ayant été ſi loin dans des temps ſi reculés, ſont toujours reſtés à ce terme, pourquoi l'aſtronomie eſt chez eux ſi ancienne & ſi bornée; pourquoi dans la muſique ils ignorent encore les demi-tons. Il ſemble que la nature ait donné à cette eſpèce d'homme, ſi différente de la nôtre, des organes faits pour trouver tout d'un coup tout ce qui leur était néceſſaire, & incapables d'aller au-delà. Nous, au contraire, nous avons eu des connaiſſances très-tard, & nous avons tout perfectionné rapidement. Ce qui eſt moins étonnant, c'eſt la crédulité avec laquelle ces peuples ont toujours joint leurs erreurs de l'aſtrologie judiciaire aux vraies connaiſſances céleſtes. Cette ſuperſtition a été celle de tous les hommes; & il n'y a pas long-temps que

nous en ſommes guéris; tant l'erreur ſemble faite pour le genre-humain.

Si on cherche pourquoi tant d'arts & de ſciences, cultivés ſans interruption depuis ſi long-temps à la Chine, ont cependant fait ſi peu de progrès, il y en a peut-être deux raiſons : l'une eſt le reſpect prodigieux que ces peuples ont pour ce qui leur a été tranſmis par leurs pères, & qui rend parfait à leurs yeux tout ce qui eſt ancien; l'autre eſt la nature de leur langue, premier principe de toutes les connaiſſances.

L'art de faire connaître ſes idées par l'écriture, qui devait n'être qu'une méthode très-ſimple, eſt chez eux ce qu'ils ont de plus difficile. Chaque mot a des caractères différens : un ſavant à la Chine eſt celui qui connaît le plus de ces caractères; quelques-uns ſont arrivés à la vieilleſſe avant que de ſavoir bien écrire.

Ce qu'ils ont le plus connu, le plus cultivé, le plus perfectionné, c'eſt la morale & les lois. Le reſpect des enfans pour leurs pères eſt le fondement du gouvernement chinois. L'autorité paternelle n'y eſt jamais affaiblie. Un fils ne peut plaider contre ſon père qu'avec le conſentement de tous les parens, des amis & des magiſtrats. Les mandarins lettrés y ſont regardés comme les pères des villes & des provinces, & le roi comme le père de l'empire. Cette idée, enracinée dans les cœurs, forme une famille de cet Etat immenſe.

La Chine, monarchie tempérée.

La loi fondamentale étant donc que l'empire eſt une famille, on y a regardé plus qu'ailleurs le bien public comme le premier devoir. De-là vient l'attention continuelle de l'empereur & des tribunaux à

réparer les grands chemins, à joindre les rivières, à creuser des canaux, à favoriser la culture des terres & les manufactures.

Nous traiterons dans un autre chapitre du gouvernement de la Chine; mais vous remarquerez d'avance que les voyageurs, & surtout les missionnaires, ont cru voir par-tout le despotisme. On juge de tout par l'extérieur : on voit des hommes qui se prosternent; & dès-lors on les prend pour des esclaves. Celui devant qui l'on se prosterne doit être maître absolu de la vie & de la fortune de cent cinquante millions d'hommes; sa seule volonté doit servir de loi. Il n'en est pourtant pas ainsi, & c'est ce que nous discuterons. Il suffit de dire ici que, dans les plus anciens temps de la monarchie, il fut permis d'écrire sur une longue table, placée dans le palais, ce qu'on trouvait de répréhensible dans le gouvernement; que cet usage fut mis en vigueur sous le règne de *Venti*, deux siècles avant notre ère vulgaire; & que, dans les temps paisibles, les représentations des tribunaux ont toujours eu force de loi. Cette observation importante détruit les imputations vagues qu'on trouve dans l'Esprit des lois contre ce gouvernement, le plus ancien qui soit au monde.

Tous les vices existent à la Chine comme ailleurs, mais certainement plus réprimés par le frein des lois, parce que les lois sont toujours uniformes. Le savant auteur des mémoires de l'amiral *Anson*, témoigne du mépris & de l'aigreur contre les Chinois, sur ce que le petit peuple de Kanton trompa les Anglais autant qu'il le put; mais doit-on juger du gouvernement d'une grande nation par les mœurs de la populace

des frontières ? Et qu'auraient dit de nous les Chinois, s'ils eussent fait naufrage sur nos côtes maritimes, dans le temps où les lois des nations d'Europe confisquaient les effets naufragés, & que la coutume permettait qu'on égorgeât les propriétaires ?

Usages utiles.

Les cérémonies continuelles qui, chez les Chinois, gênent la société, & dont l'amitié seule se défait dans l'intérieur des maisons, ont établi dans toute la nation une retenue & une honnêteté qui donnent à la fois aux mœurs de la gravité & de la douceur. Ces qualités s'étendent jusqu'aux derniers du peuple. Des missionnaires racontent que souvent, dans les marchés publics, au milieu de ces embarras & de ces confusions, qui excitent dans nos contrées des clameurs si barbares, & des emportemens si fréquens & si odieux, ils ont vu les paysans se mettre à genoux les uns devant les autres, selon la coutume du pays, se demander pardon de l'embarras dont chacun s'accusait, s'aider l'un l'autre, & débarrasser tout avec tranquillité.

Loi admirable.

Dans les autres pays, les lois punissent les crimes; à la Chine elles font plus, elles récompensent la vertu. Le bruit d'une action généreuse & rare se répand-il dans une province, le mandarin est obligé d'en avertir l'empereur; & l'empereur envoie une marque d'honneur à celui qui l'a si bien méritée. Dans nos derniers temps, un pauvre paysan nommé *Chicou*, trouve une bourse remplie d'or qu'un voyageur a perdue; il la transporte jusqu'à la province de ce voyageur, & remet la bourse au magistrat du canton, sans vouloir rien pour ses peines. Le magistrat,

fous peine d'être caffé, était obligé d'en avertir le tribunal fuprême de Pékin ; ce tribunal obligé d'en avertir l'empereur ; & le pauvre payfan fut créé mandarin du cinquième ordre : car il y a des places de mandarins pour les payfans qui fe diftinguent dans la morale, comme pour ceux qui réuffiffent le mieux dans l'agriculture. Il faut avouer que parmi nous, on n'aurait diftingué ce payfan qu'en le mettant à une taille plus forte, parce qu'on aurait jugé qu'il était à fon aife. Cette morale, cette obéiffance aux lois, jointe à l'adoration d'un être fuprême, forment la religion de la Chine, celle des empereurs & des lettrés. L'empereur eft, de temps immémorial, le premier pontife : c'eft lui qui facrifie au *Tien*, au fouverain du ciel & de la terre. Il doit être le premier philofophe, le premier prédicateur de l'empire : fes édits font prefque toujours des inftructions & des leçons de morale.

CHAPITRE II.

De la religion de la Chine. Que le gouvernement n'eft point athée ; que le chriftianifme n'y a point été prêché au feptième fiècle. De quelques fectes établies dans le pays.

DANS le fiècle paffé, nous ne connaiffions pas affez la Chine. *Voffius* l'admirait en tout avec exagération. *Renaudot* fon rival, & l'ennemi des gens de lettres, pouffait la contradiction jufqu'à feindre de méprifer

les Chinois, & jufqu'à les calomnier; tâchons d'éviter ces excès.

Confutzée, que nous appelons *Confucius*, qui vivait il y a deux mille trois cents ans, un peu avant *Pythagore*, rétablit cette religion, laquelle confifte à être jufte. Il l'enfeigna & la pratiqua dans la grandeur & dans l'abaiffement : tantôt premier miniftre d'un roi tributaire de l'empereur; tantôt exilé, fugitif & pauvre. Il eut de fon vivant cinq mille difciples; & après fa mort fes difciples furent les empereurs, les *colao;* c'eft-à-dire les mandarins, les lettrés, & tout ce qui n'eft pas peuple. Il commence par dire dans fon livre que quiconque eft deftiné à gouverner, doit *rectifier la raifon qu'il a reçue du ciel, comme on effuie un miroir terni;* qu'il doit *auffi fe renouveler foi-même, pour renouveler le peuple par fon exemple.* Tout tend à ce but; il n'eft point prophète, il ne fe dit point infpiré; il ne connaît d'infpiration que l'attention continuelle à réprimer fes paffions; il n'écrit qu'en fage : auffi n'eft-il regardé par les Chinois que comme un fage. Sa morale eft auffi pure, auffi févère & en même temps auffi humaine que celle d'*Epictète*. Il ne dit point, ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît; mais : *Fais aux autres ce que tu veux qu'on te faffe.* Il recommande le pardon des injures, le fouvenir des bienfaits, l'amitié, l'humilité. Ses difciples étaient un peuple de frères. Le temps le plus heureux & le plus refpectable qui fût jamais fur la terre, fut celui où l'on fuivit fes lois.

Morale de *Confutzée.*

Sa famille fubfifte encore; & dans un pays où il n'y a d'autre nobleffe que celle des fervices actuels,

elle eſt diſtinguée des autres familles en mémoire de ſon fondateur. Pour lui, il a tous les honneurs, non pas les honneurs divins, qu'on ne doit à aucun homme, mais ceux que mérite un homme qui a donné de la Divinité les idées les plus ſaines que puiſſe former l'eſprit humain. C'eſt pourquoi le père *le Comte* & d'autres miſſionnaires ont écrit *que les Chinois ont connu le vrai* DIEU, *quand les autres peuples étaient idolâtres, & qu'ils lui ont ſacrifié dans le plus ancien temple de l'univers.*

Culte de DIEU très-ancien.

Les reproches d'athéiſme, dont on charge ſi libéralement dans notre Occident quiconque ne penſe pas comme nous, ont été prodigués aux Chinois. Il faut être auſſi inconſidérés que nous le ſommes dans toutes nos diſputes, pour avoir oſé traiter d'athée un gouvernement dont preſque tous les édits parlent (*e*) *d'un être ſuprême, père des peuples, récompenſant & puniſſant avec juſtice, qui a mis entre l'homme & lui une correſpondance de prières & de bienfaits, de fautes & de châtimens.*

Le parti oppoſé aux jéſuites a toujours prétendu que le gouvernement de la Chine était athée, parce que les jéſuites en étaient favoriſés : mais il faut que cette rage de parti ſe taiſe devant le teſtament de l'empereur *Cang-hi.* Le voici.

Je ſuis âgé de ſoixante & dix ans ; j'en ai régné ſoixante & un ; je dois cette faveur à la protection du ciel, de la terre, de mes ancêtres, & au DIEU *de toutes les récoltes de l'empire : je ne puis l'attribuer à ma faible vertu.*

(*e*) Voyez l'édit de l'empereur *Yontchin* rapporté dans les mémoires de la Chine, rédigés par le jéſuite du *Halde*. Voyez auſſi le poëme de l'empereur *Kienlong*.

Il eſt vrai que leur religion n'admet point de peines & de récompenſes éternelles ; & c'eſt ce qui fait voir combien cette religion eſt ancienne. Le Pentateuque ne parle point de l'autre vie dans ſes lois : les ſaducéens, chez les Juifs, ne la crurent jamais.

On a cru que les lettrés chinois n'avaient pas une idée diſtincte d'un DIEU immatériel ; mais il eſt injuſte d'inférer delà qu'ils ſont athées. Les anciens Egyptiens, ces peuples ſi religieux, n'adoraient pas *Iſis* & *Oſiris* comme de purs eſprits. Tous les dieux de l'antiquité étaient adorés ſous une forme humaine ; & ce qui montre bien à quel point les hommes ſont injuſtes, c'eſt que chez les Grecs, on flétriſſait du nom d'athées ceux qui n'admettaient pas ces dieux corporels, & qui adoraient dans la Divinité une nature inconnue, inviſible, inacceſſible à nos ſens.

Le fameux archevêque *Navarrète* dit que, ſelon tous les interprètes des livres ſacrés de la Chine, *l'ame eſt une partie aérée, ignée, qui, en ſe ſéparant du corps, ſe réunit à la ſubſtance du ciel.* Ce ſentiment ſe trouve le même que celui des ſtoïciens. C'eſt ce que *Virgile* développe admirablement dans ſon ſixième livre de l'Eneide. Or certainement, ni le Manuel d'*Epictète*, ni l'Enéide ne ſont infectés de l'athéiſme. Tous les premiers pères de l'Egliſe ont penſé ainſi. Nous avons calomnié les Chinois, uniquement parce que leur métaphyſique n'eſt pas la nôtre. Nous aurions dû admirer en eux deux mérites, qui condamnent à la fois les ſuperſtitions des païens, & les mœurs des chrétiens. Jamais la religion des lettrés ne fut déshonorée

par des fables, ni souillée par des querelles & des guerres civiles.

Gouvernement chinois accusé à la fois d'athéisme & d'idolâtrie.

En imputant l'athéisme au gouvernement de ce vaste empire, nous avons eu la légéreté de lui attribuer l'idolâtrie par une accusation qui se contredit ainsi elle-même. Le grand mal entendu sur les rites de la Chine, est venu de ce que nous avons jugé de leurs usages par les nôtres : car nous portons au bout du monde les préjugés de notre esprit contentieux. Une génuflexion, qui n'est chez eux qu'une révérence ordinaire, nous a paru un acte d'adoration : nous avons pris une table pour un autel : c'est ainsi que nous jugeons de tout. Nous verrons en son temps comment nos divisions & nos disputes ont fait chasser de la Chine nos missionnaires.

Secte de *Fo*.

Quelque temps avant *Confucius*, *Laokiun* avait introduit une secte qui croit aux esprits malins, aux enchantemens, aux prestiges. Une secte semblable à celle d'*Epicure* fut reçue & combattue à la Chine, cinq cents ans avant JESUS-CHRIST; mais dans le premier siècle de notre ère, ce pays fut inondé de la superstition des bonzes. Ils apportèrent des Indes l'idole de *Fo* ou *Foe*, adorée sous différens noms par les Japonais & les Tartares, prétendu dieu descendu sur la terre, à qui on rend le culte le plus ridicule, & par conséquent le plus fait pour le vulgaire. Cette religion, née dans les Indes près de mille ans avant JESUS-CHRIST, a infecté l'Asie orientale; c'est ce dieu que prêchent les bonzes à la Chine, les talapoins à Siam, les lamas en Tartarie. C'est en son nom qu'ils promettent une vie éternelle, & que des milliers de bonzes consacrent leurs jours

à

à des exercices de pénitence qui effraient la nature. Quelques-uns paffent leur vie enchaînés; d'autres portent un carcan de fer qui plie leur corps en deux & tient leur front toujours baiffé à terre. Leur fanatifme fe fubdivife à l'infini. Ils paffent pour chaffer des démons, pour opérer des miracles; ils vendent au peuple la rémiffion des péchés. Cette fecte féduit quelquefois des mandarins; & par une fatalité qui montre que la même fuperftition eft de tous les pays, quelques mandarins fe font fait tondre en bonzes par piété.

Ce font eux qui, dans la Tartarie, ont à leur tête le *dalaïlama*, idole vivante qu'on adore, & c'eft-là peut-être le triomphe de la fuperftition humaine.

Ce *dalaïlama*, fucceffeur & vicaire du dieu *Fo*, paffe pour immortel. Les prêtres nourriffent toujours un jeune *lama*, défigné fucceffeur fecret du fouverain pontife, qui prend fa place dès que celui-ci, qu'on croit immortel, eft mort. Les princes tartares ne lui parlent qu'à genoux; il décide fouverainement tous les points de foi fur lefquels les *lamas* font divifés: enfin il s'eft, depuis quelque temps, fait fouverain du Thibet, à l'occident de la Chine. L'empereur reçoit fes ambaffadeurs, & lui envoie des préfens confidérables. Grand lama.

Ces fectes font tolérées à la Chine pour l'ufage du vulgaire, comme des alimens groffiers faits pour le nourrir; tandis que les magiftrats & les lettrés, féparés en tout du peuple, fe nourriffent d'une fubftance plus pure: il femble en effet que la populace ne mérite pas une religion raifonnable. *Confucius* gémiffait pourtant de cette foule d'erreurs: il y avait

beaucoup d'idolâtres de fon temps. La fecte de *Laokiun* avait déjà introduit les fuperftitions chez le peuple. *Pourquoi*, dit-il dans un de fes livres, *y a-t-il plus de crimes chez la populace ignorante que parmi les lettrés ? c'eft que le peuple eft gouverné par les bonzes.*

Matérialiftes. Beaucoup de lettrés font à la vérité tombés dans le matérialifme ; mais leur morale n'en a point été altérée. Ils penfent que la vertu eft fi néceffaire aux hommes, & fi aimable par elle-même, qu'on n'a pas même befoin de la connaiffance d'un DIEU pour la fuivre. D'ailleurs, il ne faut pas croire que tous les matérialiftes chinois foient athées, puifque tant de pères de l'Eglife croyaient DIEU & les anges corporels.

Nous ne favons point au fond ce que c'eft que la matière ; encore moins connaiffons-nous ce qui eft immatériel. Les Chinois n'en favent pas fur cela plus que nous : il a fuffi aux lettrés d'adorer un Etre fuprême, on n'en peut douter.

Croire DIEU & les efprits corporels eft une ancienne erreur métaphyfique ; mais ne croire abfolument aucun dieu, ce ferait une erreur affreufe en morale, une erreur incompatible avec un gouvernement fage. C'eft une contradiction digne de nous, de s'élever avec fureur, comme on a fait contre *Bayle*, fur ce qu'il croit poffible qu'une fociété d'athées fubfifte ; & de crier avec la même violence, que le plus fage empire de l'univers eft fondé fur l'athéifme.

Le père *Fouquet*, jéfuite, qui avait paffé vingt-cinq ans à la Chine, & qui en revint ennemi des jéfuites, m'a dit plufieurs fois qu'il y avait à la Chine très-peu

de philosophes athées. Il en est de même parmi nous.

On prétend que vers le huitième siècle, avant *Charlemagne*, la religion chrétienne était connue à la Chine. On assure que nos missionnaires ont trouvé dans la province de Kingt-ching ou Quen-sin, une inscription en caractères syriaques & chinois. Ce monument, qu'on voit tout au long dans Kirker, atteste qu'un saint homme, nommé *Olopuën*, conduit par des nuées bleues, & observant la règle des vents, vint de Tacin à la Chine, l'an 1092 de l'ère des Séleucides, qui répond à l'an 636 de notre ère; qu'aussitôt qu'il fut arrivé au faubourg de la ville impériale, l'empereur envoya un colao au-devant de lui, & lui fit bâtir une église chrétienne. Fausse inscription.

Il est évident, par l'inscription même, que c'est une de ces fraudes pieuses qu'on s'est toujours trop aisément permises. Le sage *Navarrète* en convient. Ce pays de *Tacin*, cette ère des *Séleucides*, ce nom d'*Olopüen*, qui est, dit-on, chinois, & qui ressemble à un ancien nom espagnol, ces nuées bleues qui servent de guides, cette église chrétienne bâtie tout d'un coup à Pékin pour un prêtre de Palestine, qui ne pouvait mettre le pied à la Chine sans encourir la peine de mort; tout cela fait voir le ridicule de la supposition. Ceux qui s'efforcent de la soutenir, ne font pas réflexion que les prêtres, dont on trouve les noms dans ce prétendu monument, étaient des Nestoriens, & qu'ainsi ils ne combattent que pour des hérétiques. (*f*)

(*f*) Voyez le *Dictionnaire philosophique*.

Il faut mettre cette inscription avec celle du Malabar, où il est dit que *St Thomas* arriva dans le pays en qualité de charpentier, avec une règle & un pieu, & qu'il porta seul une grosse poutre pour preuve de sa mission. Il y a assez de vérités historiques, sans y mêler ces absurdes mensonges.

Juifs à la Chine.

Il est très-vrai qu'au temps de *Charlemagne*, la religion chrétienne, ainsi que les peuples qui la professent, avait toujours été absolument inconnue à la Chine. Il y avait des juifs : plusieurs familles de cette nation, non moins errante que superstitieuse, s'y étaient établies deux siècles avant notre ère vulgaire ; elles y exerçaient le métier de courtier, que les Juifs ont fait dans presque tout le monde.

Je me réserve à jeter les yeux sur Siam, sur le Japon, & sur tout ce qui est situé vers l'orient & le midi, lorsque je serai parvenu au temps où l'industrie des Européans s'est ouvert un chemin facile à ces extrémités de notre hémisphère.

CHAPITRE III.

Des Indes.

EN suivant le cours apparent du soleil, je trouve d'abord l'Inde ou l'Indoustan, contrée aussi vaste que la Chine, & plus connue par les denrées précieuses, que l'industrie des négocians en a tirées dans tous les temps, que par des relations exactes. Ce pays est l'unique dans le monde qui produise ces épiceries, dont la sobriété de ses habitans peut se passer, & qui sont nécessaires à la voracité des peuples septentrionaux.

Une chaîne de montagnes, peu interrompue, femble avoir fixé les limites de l'Inde, entre la Chine, la Tartarie & la Perfe; le refte eft entouré de mers. L'Inde, en deça du Gange, fut long-temps foumife aux Perfans; & voilà pourquoi *Alexandre*, vengeur de la Grèce & vainqueur de *Darius*, pouffa fes conquêtes jufqu'aux Indes, tributaires de fon ennemi Depuis *Alexandre*, les Indiens avaient vécu dans la liberté & dans la molleffe qu'infpirent la chaleur du climat & la richeffe de la terre.

Les Grecs y voyageaient avant *Alexandre*, pour y chercher la fcience. C'eft-là que le célèbre *Pilpay* écrivit, il y deux mille trois cents années, fes Fables morales, traduites dans prefque toutes les langues du monde. Tout a été traité en fables & en allégories chez les orientaux, & particulièrement chez les Indiens. *Pythagore*, difciple des gymnofophiftes, ferait lui feul une preuve inconteftable que les véritables fciences étaient cultivées dans l'Inde. Un légiflateur en politique & en géométrie n'eût pas refté long-temps dans une école où l'on n'aurait enfeigné que des mots. Il eft très-vraifemblable même que *Pythagore* apprit chez les Indiens les propriétés du triangle rectangle, dont on lui fait honneur. Ce qui était fi connu à la Chine, pouvait aifément l'être dans l'Inde. On a écrit long-temps après lui qu'il avait immolé cent bœufs pour cette découverte : cette dépenfe eft un peu forte pour un philofophe. Il eft digne d'un fage de remercier d'une penfée heureufe l'Etre dont nous vient toute penfée, ainfi que le mouvement & la vie; mais il eft bien plus vraifemblable que *Pythagore* dut ce théorème aux

Pythagore n'eft pas l'inventeur des propriétés du triangle rectangle.

gymnosophistes, qu'il ne l'est qu'il ait immolé cent bœufs. (25)

Long-temps avant *Pilpay*, les sages de l'Inde avaient traité la morale & la philosophie en fables allégoriques, en paraboles. Voulaient-ils exprimer l'équité d'un de leurs rois, ils disaient : *Que les Dieux qui président aux divers élémens, & qui sont en discorde entre eux, avaient pris ce roi pour leur arbitre.* Leurs anciennes traditions rapportent un jugement qui est à-peu-près le même que celui de *Salomon*. Ils ont une fable qui est précisément la même que celle de *Jupiter* & d'*Amphitrion* ; mais elle est plus ingénieuse. Un sage découvre qui des deux est le Dieu, & qui est l'homme. (*g*) Ces traditions montrent combien sont anciennes les paraboles qui sont enfans des dieux

(25) On ne peut former que des conjectures incertaines sur ce que les Grecs ont dû de connaissances astronomiques ou geometriques, soit aux Orientaux, soit aux Egyptiens. Non-seulement nous n'avons point les écrits de *Pythagore* ou de *Thales*, mais les ouvrages mathematiques de *Platon*, ceux mêmes de ses premiers disciples ne sont point venus jusqu'à nous. *Euclyde*, le plus ancien auteur de ce genre dont nous ayons les écrits, est postérieur d'environ trois siècles au temps où les philosophes Grecs allaient étudier les sciences hors de leur pays. Ce n'était plus alors l'Egypte qui instruisait la Grèce, mais la Grèce qui fondait une ecole grecque dans la nouvelle capitale de l'Fgypte. Observons qu'il ne s'etait passe qu'environ trois siecles entre le temps de *Pythagore*, qui découvrit la proprieté si célebre du triangle rectangle, & *Archimede*. Les Grecs, dans cet intervalle, avaient fait en geométrie des progrès prodigieux ; tandis que les Indiens & les Chinois en sont encore où ils en étaient il y a deux mille ans.

Ainsi, dès qu'il s'agit de découvertes, pour peu qu'il y ait de dispute, la vraisemblance parait devoir toujours être en faveur des Grecs.

On leur reproche leur vanité nationale, & avec raison ; mais ils étaient si superieurs à leurs voisins, ils ont ete même si superieurs à tous les autres hommes, si on en excepte les Européans des deux derniers siecles, que jamais la vanité nationale n'a été plus pardonnable.

(*g*) Voyez le *Dictionnaire philosophique*.

les hommes extraordinaires. Les Grecs, dans leur mythologie, n'ont été que des difciples de l'Inde & de l'Egypte. Toutes ces fables enveloppaient autrefois un fens philofophique : ce fens a difparu, & les fables font reftées.

L'antiquité des arts dans l'Inde a toujours été reconnue de tous les autres peuples. Nous avons encore une relation de deux voyageurs arabes, qui allèrent aux Indes & à la Chine un peu après le règne de *Charlemagne*, & quatre cents avant le célèbre *Marco-Paolo*. Ces arabes prétendent avoir parlé à l'empereur de la Chine qui régnait alors ; ils rapportent que l'empereur leur dit qu'il ne comptait que cinq grand rois dans le monde, & qu'il mettait de ce nombre, *le roi des éléphans & des Indiens, qu'on appelle le roi de la fageffe, parce que la fageffe vient originairement des Indes.*

J'avoue que ces deux arabes ont rempli leurs récits de fables, comme tous les écrivains orientaux; mais enfin il réfulte que les Indiens paffaient pour les premiers inventeurs des arts dans tout l'Orient, foit que l'empereur Chinois ait fait cet aveu aux deux arabes; foit qu'ils aient parlé d'eux-mêmes.

Il eft indubitable que les plus anciennes théogonies, furent inventées chez les Indiens. Ils ont deux livres écrits, il y a environ cinq mille ans, dans leur ancienne langue facrée, nommée le *Hanfcrit*, ou le *Sanfcrit*. De ces deux livres, le premier eft le *Shafta*, & le fecond le *Veidam*. Voici le commencement du *Shafta*.

„ L'Eternel abforbé dans la contemplation de fon
„ exiftence, réfolut, dans la plénitude des temps,

» de former des êtres participans de son essence & » de sa béatitude. Ces êtres n'étaient pas : il voulut, » & ils furent. » (*h*)

On voit assez que cet exorde, véritablement sublime, & qui fut long-temps inconnu aux autres nations, n'a jamais été que faiblement imité par elles.

Ces êtres nouveaux furent les demi-dieux, les esprits célestes, adoptés ensuite par les Chaldéens, & chez les Grecs par *Platon*. Les Juifs les admirent, quand ils furent captifs à Babylone ; ce fut-là qu'ils apprirent les noms que les Chaldéens avaient donnés aux anges, & ces noms n'étaient pas ceux des Indiens. *Michaël*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Israël* même, sont des mots chaldéens qui ne furent jamais connus dans l'Inde.

C'est dans le *Shasta* qu'on trouve l'histoire de la chute de ces anges. Voici comme le *Shasta* s'exprime :

» Depuis la création des *Debtalog*, (c'est-à-dire » des anges,) la joie & l'harmonie environnèrent » long-temps le trône de l'Eternel. Ce bonheur » aurait duré jusqu'à la fin des temps ; mais l'envie » entra dans le cœur de *Moisaor* & des anges ses » suivans. Ils rejettèrent le pouvoir de perfectibilité » dont l'Eternel les avait doués dans sa bonté : ils » exercèrent le pouvoir d'imperfection : ils firent le » mal à la vue de l'Eternel. Les anges fideles furent » saisis de tristesse. La douleur fut connue pour la » première fois. »

Ensuite la rebellion des mauvais anges est décrite. Les trois ministres de DIEU, qui sont peut-être l'original de la trinité de *Platon*, précipitent les

(*h*) Voyez le *Dictionnaire philosophique*.

mauvais anges dans l'abyme. A la fin des temps, DIEU leur fait grace, & les envoie animer les corps des hommes.

Il n'y a rien dans l'antiquité de ſi majeſtueux & de ſi philoſophique. Ces myſtères des Brachmanes percérent enfin juſque dans la Syrie : il fallait qu'ils fuſſent bien connus, puiſque les Juifs en entendirent parler du temps d'*Hérode*. Ce fut alors qu'on forgea, ſuivant ces principes indiens, le faux livre d'*Hénoc*, cité par l'apôtre *Jude*, dans lequel il eſt dit quelque choſe de la chute des anges. Cette doctrine devint depuis le fondement de la religion chrétienne. (*i*)

Les eſprits ont dégénéré dans l'Inde. Probablement le gouvernement tartare les a hébétés, comme le gouvernement turc a déprimé les Grecs & abruti les Egyptiens. Les ſciences ont preſque péri de même chez les Perſes, par les révolutions de l'Etat. Nous avons vu qu'elles ſe ſont fixées à la Chine, au même point de médiocrité où elles ont été chez nous au moyen âge, par la même cauſe qui agiſſait ſur nous; c'eſt-à-dire, par un reſpect ſuperſtitieux pour l'antiquité,

(*i*) Le ſerpent dont il eſt parlé dans la Geneſe, devint le principal mauvais ange. On lui donna tantôt le nom de *Satan*, qui eſt un mot perſan, tantôt celui de *Lucifer*, étoile du matin, parce que la Vulgate traduiſit le mot *Helel* par celui de *Lucifer*. *Iſaïe*, inſultant à la mort d'un roi de Babylone, lui dit par une figure de rhétorique : *Comment es-tu tombé du ciel, étoile du matin, Lucifer ?* On a pris ce nom pour celui du diable, & on a appliqué ce paſſage à la chute des anges. C'eſt encore le fondement du poëme de *Milton*. Mais *Milton* eſt bien moins raiſonnable que le Shaſta indien. Le Shaſta ne pouſſe point l'extravagance juſqu'à faire déclarer la guerre à DIEU par les anges ſes créatures, & à rendre quelque temps la victoire indeciſe. Cet excès était reſervé à *Milton*.

N. B. Tout ce morceau eſt tiré principalement de M. *Holwell*, qui a demeuré trente ans avec les Brames, & qui entend très-bien leur langue ſacrée.

& par les réglemens même des écoles. Ainsi, dans tout pays, l'esprit humain trouve des obstacles à ses règles.

Cependant, jusqu'au treizième siècle de notre ère, l'esprit vraiment philosophique ne périt pas absolument dans l'Inde. *Pachimère*, dans ce treizième siècle, traduisit quelques écrits d'un brame son contemporain. Voici comme ce brame indien s'explique : le passage mérite attention.

Belle idée d'un brame.

,, J'ai vu toutes les sectes s'accuser réciproquement ,, d'imposture ; j'ai vu tous les mages disputer avec ,, fureur du premier principe, & de la dernière fin. ,, Je les ai tous interrogés, & je n'ai vu dans tous ,, ces chefs de faction qu'une opiniâtreté inflexible, ,, un mépris superbe pour les autres, une haine ,, implacable. J'ai donc résolu de n'en croire aucun. ,, Ces docteurs, en cherchant la vérité, sont comme ,, une femme qui veut faire entrer son amant par ,, une porte dérobée, & qui ne peut trouver la ,, clef de la porte. Les hommes, dans leurs vaines ,, recherches, ressemblent à celui qui monte sur un ,, arbre où il y a un peu de miel, & à peine en a-t-il ,, mangé, que les serpens qui sont autour de l'arbre, ,, le dévorent. ,,

Telle fut la manière d'écrire des Indiens. Leur esprit paraît encore davantage dans les jeux de leur invention. Le jeu, que nous appelons *des échecs*, par corruption, fut inventé par eux, & nous n'avons rien qui en approche : il est allégorique comme leurs fables ; c'est l'image de la guerre. Les noms de *shak*, qui veut dire *prince*, & de *pion*, qui signifie *soldat*, se sont conservés encore dans cette partie de l'Orient. Les

chiffres dont nous nous fervons, & que les Arabes ont apporté en Europe, vers le temps de *Charlemagne*, nous viennent de l'Inde. Les anciennes médailles, dont les curieux Chinois font tant de cas, font une preuve que plufieurs arts furent cultivés aux Indes avant d'être connus des Chinois. Chiffres indiens.

On y a, de temps immémorial, divifé la route annuelle du foleil en douze parties, &, dans des temps vraifemblablement encore plus reculés, la route de la lune en vingt-huit parties. L'année des brachmanes, & des plus anciens gymnofophiftes commença toujours quand le foleil entrait dans la conftellation qu'ils nomment *Mofcham*, & qui eft pour nous le bélier. Leurs femaines furent toujours de fept jours, divifion que les Grecs ne connurent jamais. Leurs jours portent les noms des fept planètes. Le jour du foleil eft appelé chez eux *Mitradinam* : refte à favoir fi ce mot *mitra*, qui chez les Perfes fignifie auffi le foleil, eft originairement un terme de la langue des mages, ou de celle des fages de l'Inde. Année indienne.

Il eft bien difficile de dire laquelle des deux nations enfeigna l'autre; mais s'il s'agiffait de décider entre les Indes & l'Egypte, je croirais toujours les fciences bien plus anciennes dans les Indes, comme nous l'avons déjà remarqué. Le terrain des Indes eft bien plus aifément habitable que le terrain voifin du Nil, dont les débordemens durent long-temps rebuter les premiers colons, avant qu'ils euffent dompté ce fleuve en creufant des canaux. Le fol des Indes eft d'ailleurs d'une fertilité bien plus variée, & qui a dû exciter davantage la curiofité & l'induftrie humaine.

L'homme est-il originaire de l'Inde?

Quelques-uns ont cru la race des hommes originaire de l'Indoustan, alléguant que l'animal le plus faible devait naître dans le climat le plus doux, & sur une terre qui produit sans culture les fruits les plus nourrissans, les plus salutaires, comme les dattes & les cocos. Ceux ci surtout donnent aisément à l'homme de quoi le nourrir, le vêtir & le loger. Et de quoi d'ailleurs a besoin un habitant de cette presqu'île? tout ouvrier y travaille presque nu; deux aunes d'étoffe, tout au plus, servent à couvrir une femme qui n'a point de luxe. Les enfans restent entièrement nus, du moment où ils sont nés, jusqu'à la puberté. Ces matelas, ces amas de plumes, ces rideaux à double contour, qui chez nous exigent tant de frais & de soins, seraient une incommodité intolérable pour ces peuples, qui ne peuvent dormir qu'au frais sur la natte la plus légère. Nos maisons de carnage, qu'on appelle des boucheries, où l'on vend tant de cadavres pour nourrir le nôtre, mettraient la peste dans le climat de l'Inde; il ne faut à ces nations que des nourritures rafraîchissantes & pures; la nature leur a prodigué des forêts de citroniers, d'orangers, de figuiers, de palmiers, de cocotiers, & des campagnes couvertes de riz. L'homme le plus robuste peut ne dépenser qu'un ou deux sous par jour pour ses alimens. Nos ouvriers dépensent plus en un jour qu'un malabre en un mois. Toutes ces considérations semblent fortifier l'ancienne opinion, que le genre-humain est originaire d'un pays où la nature a tout fait pour lui, & ne lui a laissé presque rien à faire; mais cela prouve seulement que les Indiens sont indigènes, & ne prouve point du tout

que les autres espèces d'hommes viennent de ces contrées. Les blancs, & les nègres, & les rouges, & les Lappons, & les Samoyèdes, & les Albinos ne viennent certainement pas du même sol. La différence entre toutes ces espèces est aussi marquée qu'entre un lévrier & un barbet; il n'y a donc qu'un brame, mal instruit & entêté, qui puisse prétendre que tous les hommes descendent de l'indien *Adimo* & de sa femme.

L'Inde, au temps de *Charlemagne*, n'était connue que de nom; & les Indiens ignoraient qu'il y eût un *Charlemagne*. Les Arabes, seuls maîtres du commerce maritime, fournissaient à la fois les denrées des Indes à Constantinople & aux Francs. Venise les allait déjà chercher dans Alexandrie. Le débit n'en était pas encore considérable en France chez les particuliers; elles furent long-temps inconnues en Allemagne, & dans tout le Nord. Les Romains avaient fait ce commerce eux-mêmes, dès qu'ils furent les maîtres de l'Egypte. Ainsi les peuples occidentaux ont toujours porté dans l'Inde leur or & leur argent, & ont toujours enrichi ce pays déjà si riche par lui-même. De-là vient qu'on ne vit jamais les peuples de l'Inde, non plus que les Chinois & les Gangarides, sortir de leurs pays pour aller exercer le brigandage chez d'autres nations, comme les Arabes, soit juifs, soit sarrasins, les Tartares, & les Romains même qui, postés dans le plus mauvais pays de l'Italie, subsistèrent d'abord de la guerre, & subsistent aujourd'hui de la religion.

Il est incontestable que le continent de l'Inde a été autrefois beaucoup plus étendu qu'il ne l'est aujourd'hui. Ces îles, ces immenses archipels qui l'avoisinent

L'Inde autrefois plus étendue.

à l'orient & au midi, tenaient, dans les temps reculés, à la terre ferme. On s'en aperçoit encore par la mer même qui les sépare : son peu de profondeur, les arbres qui croissent sur son fond, semblables à ceux des îles ; les nouveaux terrains qu'elle laisse souvent à découvert; tout fait voir que ce continent a été inondé; & il a dû l'être insensiblement, quand l'Océan, qui gagne toujours d'un côté ce qu'il perd de l'autre, s'est retiré de nos terres occidentales.

L'Inde, dans tous les temps connus commerçante & industrieuse, avait nécessairement une grande police; & ce peuple, chez qui *Pythagore* avait voyagé pour s'instruire, devait avoir de bonnes lois, sans lesquelles les arts ne sont jamais cultivés; mais les hommes avec des lois sages, ont toujours eu des coutumes insensées.

Affreuse superstition.

Celle qui fait aux femmes un point d'honneur & de religion de se brûler sur le corps de leurs maris, subsistait dans l'Inde, de temps immémorial. Les philosophes indiens se jetaient eux-mêmes dans un bûcher, par un excès de fanatisme & de vaine gloire. *Calan*, ou *Calanus* qui se brûla devant *Alexandre*, n'avait pas le premier donné cet exemple; & cette abominable dévotion n'est pas détruite encore. La veuve du roi de Tanjaor se brûla en 1735 sur le bûcher de son époux. M. *Dumas*, M. *Dupleix*, gouverneurs de Pondichéri, l'épouse de l'amiral *Russel*, ont été témoins de pareils sacrifices : c'est le dernier effort des erreurs qui pervertissent le genre-humain. Le plus austère des derviches n'est qu'un lâche en comparaison d'une femme du Malabar. Il semblerait qu'une nation, chez qui les philosophes & même les femmes se dévouaient ainsi à la mort, dût être une nation guerrière & invincible;

cependant, depuis l'ancien *Sesac*, quiconque a attaqué l'Inde, l'a aisément vaincue.

Il serait encore difficile de concilier les idées sublimes que les bramins conservent de l'Etre suprême avec leurs superstitions & leur mythologie fabuleuse, si l'histoire ne nous montrait pas de pareilles contradictions chez les Grecs & chez les Romains.

Chrétiens de *St Thomas.*

Il y avait des chrétiens sur les côtes de Malabar, depuis deux cents ans, au milieu de ces nations idolâtres. Un marchand de Syrie, nommé *Mar-Thomas*, s'étant établi sur les côtes de Malabar avec sa famille & ses facteurs, au sixième siècle, y laissa sa religion, qui était le nestorianisme; ces sectaires orientaux, s'étant multipliés, se nommèrent les *chrétiens de St Thomas:* ils vécurent paisiblement parmi les idolâtres. Qui ne veut point remuer est rarement persécuté. Ces chrétiens n'avaient aucune connaissance de l'Eglise latine.

Ce n'est pas certainement le christianisme qui fleurissait alors dans l'Inde, c'est le mahométisme. Il s'y était introduit par les conquêtes des califes; & *Aaron-al-Raschild*, cet illustre contemporain de *Charlemagne*, dominateur de l'Afrique, de la Syrie, de la Perse & d'une partie de l'Inde, envoya des missionnaires musulmans des rives du Gange aux îles de l'Océan indien, & jusque chez des peuplades de nègres. Depuis ce temps il y eut beaucoup de musulmans dans l'Inde. On ne dit point que le grand *Aaron* convertit à sa religion les Indiens par le fer & par le feu, comme *Charlemagne* convertit les Saxons. On ne voit pas non plus que les Indiens aient refusé le joug & la loi d'*Aaron-al-Raschild*, comme les Saxons refusèrent de se soumettre à *Charles*.

Les Indiens ont toujours été auſſi mous, que nos ſeptentrionaux étaient féroces. La molleſſe, inſpirée par le climat, ne ſe corrige jamais; mais la dureté s'adoucit.

En général, les hommes du midi oriental ont reçu de la nature des mœurs plus douces que les peuples de notre occident; leur climat les diſpoſe à l'abſtinence des liqueurs fortes & de la chair des animaux, nourritures qui aigriſſent le ſang, & portent ſouvent à la férocité; & quoique la ſuperſtition & les irruptions étrangères aient corrompu la bonté de leur naturel, cependant tous les voyageurs conviennent que le caractère de ces peuples n'a rien de cette inquiétude, de cette pétulance & de cette dureté qu'on a eu tant de peine à contenir chez les nations du nord.

Le phyſique de l'Inde différant en tant de choſes du nôtre, il fallait bien que le moral différât auſſi. Leurs vices étaient plus doux que les nôtres. Ils cherchaient en vain des remèdes aux déréglemens de leurs mœurs, comme nous en avons cherché. C'était, de temps immémorial, une maxime chez eux, & chez les Chinois, que le ſage viendrait de l'occident. L'Europe, au contraire, diſait que le ſage viendrait de l'orient : toutes les nations ont toujours eu beſoin d'un ſage.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Des Brachmanes, du Veidam, & de l'Ezourveidam.

Si l'Inde, de qui toute la terre a besoin, & qui seule n'a besoin de personne, doit être par cela même la contrée la plus anciennement policée, elle doit conséquemment avoir eu la plus ancienne forme de religion. Il est très-vraisemblable que cette religion fut long-temps celle du gouvernement Chinois, & qu'elle ne consistait que dans le culte pur d'un Etre suprême, dégagé de toute superstition & de tout fanatisme.

Les premiers brachmanes avaient fondé cette religion simple, telle qu'elle fut établie à la Chine par ses premiers rois; ces brachmanes gouvernaient l'Inde. Lorsque les chefs paisibles d'un peuple spirituel & doux sont à la tête d'une religion, elle doit être simple & raisonnable, parce que ces chefs n'ont pas besoin d'erreurs pour être obéis. Il est si naturel de croire un DIEU unique, de l'adorer, & de sentir dans le fond de son cœur qu'il faut être juste, que quand des princes annoncent ces vérités, la foi des peuples court au-devant de leurs paroles. Il faut du temps pour établir des lois arbitraires; mais il n'en faut point pour apprendre aux hommes rassemblés à croire un DIEU, & à écouter la voix de leur propre cœur.

Les premiers brachmanes, étant donc à la fois rois & pontifes, ne pouvaient guère établir la religion

que sur la raison universelle. Il n'en est pas de même dans les pays où le pontificat n'est pas uni à la royauté. Alors les fonctions religieuses, qui appartiennent originairement aux pères de famille, forment une profession séparée; le culte de DIEU devient un métier; & pour faire valoir ce métier, il faut souvent des prestiges, des fourberies & des cruautés.

La religion dégénéra donc chez les brachmanes, dès qu'ils ne furent plus souverains.

Long-temps avant *Alexandre*, les brachmanes ne régnaient plus dans l'Inde; mais leur tribu, qu'on nomme *caste*, était toujours la plus considérée, comme elle l'est encore aujourd'hui; & c'est dans cette même tribu qu'on trouvait les sages vrais ou faux, que les Grecs appelèrent gymnosophistes. Il est difficile de nier qu'il n'y eût parmi eux, dans leur décadence, cette espèce de vertu qui s'accorde avec les illusions du fanatisme. Ils reconnaissaient toujours un DIEU suprême à travers la multitude de divinités subalternes, que la superstition populaire adoptait dans tous les pays du monde. *Strabon* dit expressément qu'au fond, les brachmanes n'adoraient qu'un seul DIEU. En cela, ils étaient semblables à *Confucius*, à *Orphée*, à *Socrate*, à *Platon*, à *Marc-Aurèle*, à *Epictète*, à tous les sages, à tous les hiérophantes des mystères. Les sept années de noviciat chez les brachmanes, la loi du silence pendant ces sept années, étaient en vigueur, du temps de *Strabon*. Le célibat, pendant ce temps d'épreuve, l'abstinence de la chair des animaux qui servent l'homme, étaient des lois qu'on ne transgressa jamais, & qui subsistent encore

chez les brames. Ils croyaient un DIEU créateur, rémunérateur & vengeur. Ils croyaient l'homme déchu & dégénéré; & cette idée se trouve chez tous les anciens peuples. *Aurea prima sata est ætas* est la devise de toutes les nations.

Apulée, *Quinte-Curce*, *Clément* d'Alexandrie, *Philostrate*, *Porphyre*, *Pallade* s'accordent tous dans les éloges qu'ils donnent à la frugalité extrême des brachmanes, à leur vie retirée & pénitente, à leur pauvreté volontaire, à leur mépris de toutes les vanités du monde. *St Ambroise* préfère hautement leurs mœurs à celles des chrétiens de son temps. Peut-être est-ce une de ces exagérations, qu'on se permet quelquefois pour faire rougir ses concitoyens de leurs désordres. On loue les brachmanes, pour corriger les moines; & si *St Ambroise* avait vécu dans l'Inde, il aurait probablement loué les moines pour faire honte aux brachmanes. Mais enfin il résulte de tant de témoignages, que ces hommes singuliers étaient en réputation de sainteté dans toute la terre.

Cette connaissance d'un DIEU unique, dont tous les philosophes leur savaient tant de gré, ils la conservent encore aujourd'hui au milieu des pagodes, & de toutes les extravagances du peuple. Un de nos poëtes a dit dans une de ses épîtres, où le faux domine presque toujours : (*k*)

L'Inde aujourd'hui voit l'orgueilleux brachmane
Déifier, brutalement zélé,
Le diable même en bronze ciselé.

(*k*) *Rousseau.*

Fausse idée qu'on a des brachmanes en Europe.

Certainement des hommes qui ne croient point au diable, ne peuvent adorer le diable. Ces reproches absurdes sont intolérables; on n'a jamais adoré le diable en aucun pays du monde; les manichéens n'ont jamais rendu de culte au mauvais principe; on ne lui en rendait aucun dans la religion de *Zoroastre*. Il est temps que nous quittions l'indigne usage de calomnier toutes les sectes, & d'insulter toutes les nations.

Nous avons, comme vous savez, l'Ezourveidam, ancien commentaire composé par *Chumontou*, sur ce Veidam, sur ce livre sacré que les brames prétendent avoir été donné de DIEU aux hommes. Ce commentaire a été rédigé par un brame très-savant, qui a rendu beaucoup de services à notre compagnie des Indes; & il l'a traduit lui-même de la langue sacrée en français. (*l*)

Paroles tirées du Veidam même.

Dans cet Ezourveidam, dans ce commentaire, *Chumontou* combat l'idolâtrie; il rapporte les propres paroles du Veidam. *C'est l'Etre suprême qui a tout créé, le sensible & l'insensible; il y a eu quatre âges différens; tout périt à la fin de chaque âge, tout est submergé, & le déluge est un passage d'un âge à l'autre, &c.*

Lorsque DIEU *existait seul, & que nul autre être n'existait avec lui, il forma le dessein de créer le monde; il créa d'abord le temps, ensuite l'eau & la terre; & du mélange des cinq élémens, à savoir, la terre, l'eau, le feu, l'air & la lumière, il en forma les différens corps, & leur donna la terre pour leur base. Il fit ce globe, que nous habitons, en forme ovale comme un œuf. Au milieu de*

(*l*) Ce manuscrit est à la bibliothèque du roi, où chacun peut le consulter.

la terre est la plus haute de toutes les montagnes, nommée Mérou; (c'est l'Immaüs.) Adimo, c'est le nom du premier homme, sorti des mains de DIEU. *Procriti est le nom de son épouse. D'Adimo naquit Brama, qui fut le législateur des nations & le père des brames.*

Que de choses curieuses dans ce peu de paroles! on y aperçoit d'abord cette grande vérité, que DIEU est le créateur du monde; on voit ensuite la source primitive de cette ancienne fable des quatre âges, d'or, d'argent, d'airain & de fer. Tous les principes de la théologie des anciens sont renfermés dans le Veidam. On y voit ce déluge de *Deucalion*, qui ne figure autre chose que la peine extrême qu'on a éprouvée dans tous les temps à dessécher les terres que la négligence des hommes a laissé long-temps inondées. Toutes les citations du Veidam, dans ce manuscrit, sont étonnantes; on y trouve expressément ces paroles admirables : DIEU *ne créa jamais le vice, il ne peut en être l'auteur.* DIEU, *qui est la sagesse & la sainteté, ne créa jamais que la vertu.*

Le Veidam, origine des fables de la Grece.

Voici un morceau des plus singuliers du Veidam: *Le premier homme étant sorti des mains de* DIEU, *lui dit : Il y aura sur la terre différentes occupations, tous ne seront pas propres à toutes; comment les distinguer entre eux?* DIEU *lui répondit : Ceux qui sont nés avec plus d'esprit & de goût pour la vertu que les autres, seront les Brames. Ceux qui participent le plus du Rosogoun, c'est-à-dire, de l'ambition, seront les guerriers. Ceux qui participent le plus du Tomogun, c'est-à-dire, de l'avarice, seront les marchands. Ceux qui participeront du Comogun, c'est-à-dire, qui seront robustes & bornés, seront occupés aux œuvres serviles.*

On reconnaît dans ces paroles l'origine véritable des quatre caſtes des Indes, ou plutôt les quatre conditions de la ſociété humaine. En effet : ſur quoi peut être fondée l'inégalité de ces conditions, ſinon ſur l'inégalité primitive des talens? Le Veidam pourſuit & dit : *L'Etre ſuprême n'a ni corps ni figure*, & l'Ezourveidam ajoute : *Tous ceux qui lui donnent des pieds & des mains ſont des inſenſés.* *Chumontou* cite enſuite ces paroles du Veidam : *Dans le temps que* DIEU *tira toutes choſes du néant, il créa ſéparément un individu de chaque eſpèce, & voulut qu'il portât dans lui ſon germe, afin qu'il pût produire ; il eſt le principe de chaque choſe. Le ſoleil n'eſt qu'un corps ſans vie & ſans connaiſſance ; il eſt entre les mains de* DIEU *comme une chandelle entre les mains d'un homme.*

Après cela l'auteur du commentaire, combattant l'opinion des nouveaux brames, qui admettaient pluſieurs incarnations dans le dieu *Brama* & dans le dieu *Vitſnou*, s'exprime ainſi :

Dis-moi donc, homme étourdi & inſenſé, qu'eſt-ce que ce Kochiopo & cette Odité, que tu dis avoir donné naiſſanee à ton DIEU ? *Ne ſont-il pas des hommes comme les autres? Et ce* DIEU *qui eſt pur de ſa nature, & éternel de ſon eſſence, ſe ſerait-il abaiſſé juſqu'à s'anéantir dans le ſein d'une femme pour s'y revêtir d'une figure humaine? Ne rougis-tu pas de nous préſenter ce* DIEU *en poſture de ſuppliant devant une de ſes créatures? As-tu perdu l'eſprit? ou es-tu venu à ce point d'impiété, de ne pas rougir de faire jouer à l'Etre ſuprême le perſonnage de fourbe & de menteur? ..... Ceſſe de tromper les hommes, ce n'eſt qu'à cette condition que je continuerai à t'expliquer le Veidam ; car ſi tu reſtes dans les mêmes ſentimens, tu es incapable de l'entendre, & ce ſerait le proſtituer que de te l'enſeigner.*

Au livre troisième de ce commentaire, l'auteur *Chumontou* réfute la fable que les nouveaux brames inventèrent sur une incarnation du dieu *Brama*, qui selon eux parut dans l'Inde sous le nom de *Kopilo*, c'est à-dire de pénitent; ils prétendaient qu'il avait voulu naître de *Déhobuti*, femme d'un homme de bien nommé *Kordomo*.

S'il est vrai, dit le commentateur, *que Brama soit né sur la terre, pourquoi donc portait-il le nom d'Eternel? Celui qui est souverainement heureux, & dans qui seul est notre bonheur, aurait-il voulu se soumettre à tout ce que souffre un enfant? &c.*

On trouve ensuite une description de l'enfer, toute semblable à celle que les Egyptiens & les Grecs ont donnée depuis, sous le nom de Tartare. *Que faut-il faire*, dit-on, *pour éviter l'enfer? Il faut aimer* DIEU, répond le commentateur *Chumontou : il faut faire ce qui nous est ordonné par le Veidam, & le faire de la façon dont il nous le prescrit. Il y a*, dit-il, *quatre amours de* DIEU. *Le premier est de l'aimer pour lui-même, sans intérêt personnel; le second, de l'aimer par intérêt; le troisième, de ne l'aimer que dans les momens où l'on n'écoute pas ses passions; le quatrième, de ne l'aimer que pour obtenir l'objet de ces passions mêmes; & ce quatrième amour n'en mérite pas le nom.* (*m*)

Tel est le précis des principales singularités du Veidam, livre inconnu jusqu'aujourd'hui à l'Europe, & à presque toute l'Asie.

Les brames ont dégénéré de plus en plus. Leur Cormoveidam, qui est leur rituel, est un ramas de

(*m*) Le Shasta est beaucoup plus sublime. Voyez le *Dictionnaire philosophique*.

céremonies ſuperſtitieuſes, qui font rire quiconque n'eſt pas né ſur les bords du Gange ou de l'Indus, ou plutôt quiconque n'étant pas philoſophe, s'étonne des ſottiſes des autres peuples, & ne s'étonne point de celles de ſon pays.

Le détail de ces minuties eſt immenſe : c'eſt un aſſemblage de toutes les folies que la vaine étude de l'aſtrologie judiciaire a pu inſpirer à des ſavans ingénieux, mais extravagans ou fourbes. Toute la vie d'un brame eſt conſacrée à ces cérémonies ſuperſtitieuſes. Il y en a pour tous les jours de l'année. Il ſemble que les hommes ſoient devenus faibles & lâches dans l'Inde, à meſure qu'ils ont été ſubjugués. Il y a grande apparence qu'à chaque conquête, les ſuperſtitions & les pénitences du peuple vaincu ont redoublé. *Séſac*, *Madiès*, les Aſſyriens, les Perſes, *Alexandre*, les Arabes, les Tartares, & de nos jours, *Sha-Nadir*, en venant les uns après les autres ravager ces beaux pays, ont fait un peuple pénitent d'un peuple qui n'a pas ſu être guerrier.

Jamais les pagodes n'ont été plus riches que dans les temps d'humiliation & de miſère ; toutes ces pagodes ont des revenus conſidérables, & les dévots les enrichiſſent encore de leurs offrandes. Quand un raya paſſe devant une pagode, il deſcend de ſon cheval, de ſon chameau, ou de ſon éléphant, ou de ſon palanquin, & marche à pied juſqu'à ce qu'il ait paſſé le territoire du temple.

Cet ancien commentaire du Veidam, dont je viens de donner l'extrait, me paraît écrit avant les conquêtes d'*Alexandre;* car on n'y trouve aucun des

noms que les vainqueurs grecs imposèrent aux fleuves, aux villes, aux contrées, en prononçant à leur manière, & soumettant aux terminaisons de leurs langues les noms communs du pays. L'Inde s'appelle *Zomboudipo ;* le mont Immaüs est *Mérou ;* le Gange est nommé *Zanoubi.* Ces anciens noms ne sont plus connus que des savans dans la langue sacrée.

L'ancienne pureté de la religion des premiers brachmanes ne subsiste plus que chez quelques-uns de leurs philosophes ; & ceux-là ne se donnent pas la peine d'instruire un peuple qui ne veut pas être instruit, & qui ne le mérite pas. Il y aurait même du risque à vouloir le détromper : les brames ignorans se soulèveraient ; leurs femmes attachées à leurs pagodes, à leurs petites pratiques superstitieuses, crieraient à l'impiété. Quiconque veut enseigner la raison à ses concitoyens, est persécuté, à moins qu'il ne soit le plus fort ; & il arrive presque toujours que le plus fort redouble les chaînes de l'ignorance, au lieu de les rompre.

Peu de christianisme dans l'Inde.

La religion mahométane seule a fait dans l'Inde d'immense progrès, surtout parmi les hommes bien élevés, parce que c'est la religion du prince, & qu'elle n'enseigne que l'unité de DIEU, conformément à l'ancienne doctrine des premiers brachmanes. Le christianisme n'a pas eu dans l'Inde le même succès, malgré l'évidence & la sainteté de sa doctrine, & malgré les grands établissemens des Portugais, des Français, des Anglais, des Hollandais, des Danois. C'est même le concours de ces nations qui a nui au progrès de notre culte. Comme elles se haïssent

toutes, & que plusieurs d'entre elles sont souvent la guerre dans ces climats, elles y ont fait haïr ce qu'elles enseignent. Leurs usages d'ailleurs révoltent les Indiens; ils sont scandalisés de nous voir boire du vin & manger des viandes qu'ils abhorrent. La conformation de nos organes, qui fait que nous prononçons si mal les langues de l'Asie, est encore un obstacle presque invincible; mais le plus grand est la différence des opinions qui divisent nos missionnaires. Le catholique y combat l'anglican, qui combat le luthérien combattu par le calviniste. Ainsi tous contre tous voulant annoncer chacun la vérité, & accusant les autres de mensonge, ils étonnent un peuple simple & paisible, qui voit accourir chez lui, des extrémités occidentales de la terre, des hommes ardens pour se déchirer mutuellement sur les rives du Gange.

Nous avons eu dans ces climats, comme ailleurs, des missionnaires respectables par leur piété, & auxquels on ne peut reprocher que d'avoir exagéré leurs travaux & leurs triomphes. Mais tous n'ont pas été des hommes vertueux & instruits, envoyés d'Europe pour changer la croyance de l'Asie. Le célèbre *Niecamp*, auteur de l'histoire de la mission de Tranquebar, avoue (*n*) *Que les Portugais remplirent le séminaire de Goa de malfaiteurs condamnés au bannissement; qu'ils en firent des missionnaires, & que ces missionnaires n'oublièrent pas leur premier métier.* Notre religion a fait peu de progrès sur les côtes, & nul dans les Etats soumis immédiatement au grand Mogol. La religion de *Mahomet* & celle de *Brama*

(*n*) Premier tome, page 223.

partagent encore tout ce vaste continent. Il n'y a pas deux siècles que nous appelions toutes ces nations *la paganie*, tandis que les Arabes, les Turcs, les Indiens ne nous connaissaient que sous le nom d'idolâtres.

CHAPITRE V.

De la Perse, au temps de Mahomet le prophète, & de l'ancienne religion de Zoroastre.

En tournant vers la Perse, on y trouve, un peu avant le temps qui me sert d'époque, la plus grande & la plus prompte révolution que nous connaissions sur la terre.

Une nouvelle domination, une religion & des mœurs jusqu'alors inconnues, avaient changé la face de ces contrées; & ce changement s'étendait déjà fort avant en Asie, en Afrique & en Europe.

Pour me faire une idée du mahométisme, qui a donné une nouvelle forme à tant d'empires, je me rappellerai d'abord les parties du monde qui lui furent les premières soumises.

La Perse avait étendu sa domination avant *Alexandre*, de l'Egypte à la Bactriane, au-delà du pays où est aujourd'hui Samarkande, & de la Thrace jusqu'au fleuve de l'Inde.

Divisée & resserrée sous les *Séleucides*, elle avait repris des accroissemens sous *Arsaces* le Parthien, deux cents cinquante ans avant notre ère. Les Arsacides n'eurent, ni la Syrie, ni les contrées qui bordent le

Pont-Euxin; mais ils diſputèrent avec les Romains de l'empire de l'Orient, & leur opposèrent toujours des barrières inſurmontables.

Du temps d'*Alexandre-Sévère*, vers l'an 226 de notre ère, un ſimple ſoldat perſan, qui prit le nom d'*Artaxare*, enleva ce royaume aux Parthes, & rétablit l'empire des Perſes, dont l'étendue ne différait guère alors de ce qu'elle eſt de nos jours.

Vous ne voulez pas examiner ici quels étaient les premiers Babyloniens conquis par les Perſes, ni comment ce peuple ſe vantait de quatre cents mille ans d'obſervations aſtronomiques, dont on ne put retrouver qu'une ſuite de dix-neuf cents années, du temps d'*Alexandre*. Vous ne voulez pas vous écarter de votre ſujet pour vous rappeler l'idée de la grandeur de Babylone, & de ces monumens plus vantés que ſolides, dont les ruines mêmes ſont détruites. Si quelque reſte des arts aſiatiques mérite un peu notre curioſité, ce ſont les ruines de Perſépolis, décrites dans pluſieurs livres, & copiées dans pluſieurs eſtampes. Je ſais quelle admiration inſpirent ces maſures échappées aux flambeaux, dont *Alexandre* & la courtiſanne *Taïs* mirent Perſépolis en cendre. Mais était-ce un chef-d'œuvre de l'art, qu'un palais bâti au pied d'une chaîne de rochers arides? Les colonnes qui ſont encore debout, ne ſont aſſurément, ni dans de belles proportions, ni d'un deſſin élégant. Les chapiteaux, ſurchargés d'ornemens groſſiers, ont preſque autant de hauteur que les fûts mêmes des colonnes. Toutes les figures ſont auſſi lourdes & auſſi ſèches, que celles dont nos égliſes gothiques ſont encore malheureuſement ornées. Ce ſont des monumens

de grandeur, mais non pas de goût ; & tout nous confirme que si l'on s'arrêtait à l'histoire des arts, on ne trouverait que quatre siècles dans les annales du monde; ceux d'*Alexandre*, d'*Auguste*, des *Médicis* & de *Louis XIV*.

Cependant les Persans furent toujours un peuple ingénieux. *Lokman*, qui est le même qu'*Esope*, était né à Casbin. Cette tradition est bien plus vraisemblable que celle qui le fait originaire d'Ethiopie, pays où il n'y eut jamais de philosophes. Les dogmes de l'ancien *Zerdust*, appelé *Zoroastre* par les Grecs qui ont changé tous les noms orientaux, subsistaient encore. On leur donne neuf mille ans d'antiquité; car les Persans, ainsi que les Egyptiens, les Indiens, les Chinois, reculent l'origine du monde autant que d'autres la rapprochent. Un second *Zoroastre*, sous *Darius* fils d'*Histaspe*, n'avait fait que perfectionner cette antique religion. C'est dans ces dogmes qu'on trouve, ainsi que dans l'Inde, l'immortalité de l'ame, & une autre vie heureuse ou malheureuse. C'est-là qu'on voit expressément un enfer. *Zoroastre*, dans les écrits rédigés dans le Sadder, dit que DIEU lui fit voir cet enfer, & les peines réservées aux méchans. Il y voit plusieurs rois, un entre autres auquel il manquait un pied; il en demande à DIEU la raison; DIEU lui répond : *Ce roi pervers n'a fait qu'une action de bonté en sa vie. Il vit en allant à la chasse un dromadaire qui était lié trop loin de son auge, & qui, voulant y manger, ne pouvait y atteindre; il approcha l'auge d'un coup de pied : j'ai mis son pied dans le ciel, tout le reste est ici.* Ce trait, peu connu, fait voir l'espèce de philosophie qui régnait dans ces temps reculés, philosophie toujours

Antiquité des Perses.

allégorique, & quelquefois très profonde. Nous avons rapporté ailleurs ce trait singulier, qu'on ne peut trop faire connaître. (*)

Vous savez que les Babyloniens furent les premiers, après les Indiens, qui admirent des êtres mitoyens entre la Divinité & l'homme. Les Juifs ne donnèrent des noms aux anges que dans le temps de leur captivité à Babylone. Le nom de *Satan* paraît pour la première fois dans le livre de *Job*; ce nom est persan, & l'on prétend que *Job* l'était. Le nom de *Raphaël* est employé par l'auteur, quel qu'il soit, de *Tobie*, qui était captif à Ninive, & qui écrivit en chaldéen. Le nom d'*Israël* même était chaldéen, & signifiait *voyant Dieu*. Ce Sadder est l'abrégé du Zenda-Vesta ou du Zend, l'un des trois plus anciens livres qui soient au monde, comme nous l'avons dit dans la *Philosophie de l'histoire*, qui sert d'introduction à cet ouvrage. Ce mot Zenda-Vesta signifiait chez les Chaldéens le culte du feu; le Sadder est divisé en cent articles, que les Orientaux appelaient *Portes* ou *puissances*: il est important de les lire, si l'on veut connaître quelle était la morale de ces anciens peuples. Notre ignorante crédulité se figure toujours que nous avons tout inventé, que tout est venu des Juifs & de nous, qui avons succédé aux Juifs; on est bien détrompé quand on fouille un peu dans l'antiquité. Voici quelques unes de ces portes qui serviront à nous tirer d'erreur.

Ire PORTE. Le décret du très-juste DIEU est que les hommes soient jugés par le bien & le mal

(*) Voyez le *Dictionnaire philosophique*.

qu'ils auront fait : leurs actions seront pesées dans les balances de l'équité. Les bons habiteront la lumière ; la foi les délivrera de *Satan*.

IIe. Si tes vertus l'emportent sur tes péchés, le ciel est ton partage : si tes péchés l'emportent, l'enfer est ton châtiment.

Ve. Qui donne l'aumône est véritablement un homme ; c'est le plus grand mérite dans notre sainte religion, &c.

VIe. Célèbre quatre fois par jour le soleil ; célèbre la lune au commencement du mois.

N. B. Il ne dit point : adore comme des dieux le soleil & la lune ; mais célèbre le soleil & la lune comme ouvrages du Créateur. Les anciens Perses n'étaient point ignicoles, mais déicoles, comme le prouve invinciblement l'historien de la religion des Perses.

VIIe. Dis, *Ahunavar* & *Ashim Vuhû* quand quelqu'un éternue.

N. B. On ne rapporte cet article que pour faire voir de quelle prodigieuse antiquité est l'usage de saluer ceux qui éternuent.

IXe. Fuis surtout le péché contre nature, il n'y en a point de plus grand.

N. B. Ce précepte fait bien voir combien *Sextus Empiricus* se trompe, quand il dit que cette infamie était permise par les lois de Perse.

XIe. Aye soin d'entretenir le feu sacré, c'est l'ame du monde, &c.

N. B. Ce feu sacré devint un des rites de plusieurs nations.

XIIe. N'ensevelis point les morts dans des draps neufs, &c.

N. B. Ce précepte prouve combien se sont trompés tous les auteurs qui ont dit que les Perses n'ensevelissaient point leurs morts. L'usage d'enterrer ou de brûler les cadavres, ou de les exposer à l'air sur des collines, a varié souvent. Les rites changent chez tous les peuples, la morale seule ne change pas.

XIIIe. Aime ton père & ta mère, si tu veux vivre à jamais.

N. B. Voyez le Décalogue.

XVe. Quelque chose qu'on te présente, bénis DIEU.

XIXe. Marie-toi dans ta jeunesse; ce monde n'est qu'un passage: il faut que ton fils te suive, & que la chaîne des êtres ne soit point interrompue.

XXXe. Il est certain que DIEU a dit à *Zoroastre:* Quand on sera dans le doute si une action est bonne ou mauvaise, qu'on ne la fasse pas.

N. B. Ceci est un peu contre la doctrine des opinions probables.

XXXIIIe.

XXXIIIe. Que les grandes libéralités ne ſoient répandues que ſur les plus dignes : ce qui eſt confié aux indignes eſt perdu.

XXXVe. Mais s'il s'agit du néceſſaire, quand tu manges, donne auſſi à manger aux chiens.

XLe. Quiconque exhorte les hommes à la pénitence, doit être ſans péché; qu'il ait du zèle, & que ce zèle ne ſoit point trompeur; qu'il ne mente jamais; que ſon caractère ſoit bon, ſon ame ſenſible à l'amitié, ſon cœur & ſa langue toujours d'intelligence; qu'il ſoit éloigné de toute débauche, de toute injuſtice, de tout péché; qu'il ſoit un exemple de bonté, de juſtice devant le peuple de DIEU.

N. B. Quel exemple pour les prêtres de tout pays! & remarquez que dans toutes les religions de l'Orient le peuple eſt appelé le peuple de DIEU.

XLIe. Quand les *Fervardagans* viendront, fais les repas d'expiation & de bienveillance; cela eſt agréable au Créateur.

N. B. Ce précepte a quelque reſſemblance avec les *Agapes*.

LXVIIe. Ne mens jamais, cela eſt infame, quand même le menſonge ſerait utile.

N. B. Cette doctrine eſt bien contraire à celle du menſonge officieux.

LXIXe. Point de familiarité avec les courtiſanes. Ne cherche à ſéduire la femme de perſonne.

LXXe. Qu'on s'abstienne de tout vol, de toute rapine.

LXXIe. Que ta main, ta langue & ta pensée soient pures de tout péché. Dans tes afflictions, offre à DIEU ta patience; dans le bonheur, rends-lui des actions de graces.

XCI^e^. Jour & nuit, pense à faire du bien : la vie est courte. Si, devant servir aujourd'hui ton prochain, tu attends à demain, fais pénitence. Célèbre les six *Gahambârs;* car DIEU a créé le monde en six fois dans l'espace d'une année, &c. Dans le temps des six *Gahambârs*, ne refuse personne. Un jour le grand roi *Giemshid* ordonna au chef de ses cuisines de donner à manger à tous ceux qui se présenteraient; le mauvais génie ou *Satan* se présenta sous la forme d'un voyageur : quand il eut dîné, il demanda encore à manger; *Giemshid* ordonna qu'on lui servît un bœuf; *Satan* ayant mangé le bœuf, *Giemshid* lui fit servir des chevaux; *Satan* en demanda encore d'autres. Alors le juste DIEU envoya l'ange *Behman*, qui chassa le diable; mais l'action de *Giemshid* fut agréable à DIEU.

N. B. On reconnaît bien le génie oriental dans cette allégorie.

Baptême des anciens Perses.

Ce sont-là les principaux dogmes des anciens Perses. Presque tous sont conformes à la religion naturelle de tous les peuples du monde; les cérémonies sont par-tout différentes; la vertu est par-tout la même; c'est qu'elle vient de DIEU, le reste est des hommes.

Nous remarquerons feulement que les Parfis eurent toujours un baptême, & jamais la circoncifion. Le baptême eft commun à toutes les anciennes nations de l'Orient; la circoncifion des Egyptiens, des Arabes & des Juifs, eft infiniment poftérieure : car rien n'eft plus naturel que de fe laver, & il a fallu bien des fiècles, avant d'imaginer qu'une opération contre la nature & contre la pudeur, pût plaire à l'Etre des êtres.

Nous paffons tout ce qui concerne des cérémonies inutiles pour nous, ridicules à nos yeux, liées à des ufages que nous ne connaiffons plus. Nous fupprimons auffi toutes les amplifications orientales, & toutes ces figures gigantefques, incohérentes & fauffes, fi familières à tous ces peuples, chez lefquels il n'y a peut-être jamais eu que l'auteur des fables attribuées à *Efope*, qui ait écrit naturellement.

Nous favons affez que le bon goût n'a jamais été connu dans l'Orient, parce que les hommes, n'y ayant jamais vécu en fociété avec les femmes, & ayant prefque toujours été dans la retraite, n'eurent pas les mêmes occafions de fe former l'efprit, qu'eurent les Grecs & les Romains. Otez aux Arabes, aux Perfans, aux Juifs le foleil & la lune, les montagnes & les vallées, les dragons & les bafilics, il ne leur refte prefque plus de poëfie.

Il fuffit de favoir que ces préceptes de *Zoroaftre*, rapportés dans le Sadder, font de l'antiquité la plus haute; qu'il y eft parlé de rois dont *Bérofe* lui-même ne fait pas mention.

Nous ne favons pas quel était le premier *Zoroaftre*, en quel temps il vivait, fi c'eft le *Brama* des Indiens,

& l'*Abraham* des Juifs; mais nous savons, à n'en pouvoir douter, que sa religion enseignait la vertu. C'est le but essentiel de toutes les religions; elles ne peuvent jamais en avoir eu d'autre; car il n'est pas dans la nature humaine, quelqu'abrutie qu'elle puisse être, de croire d'abord à un homme qui viendrait enseigner le crime.

Les dogmes du Sadder nous prouvent encore que les Perses n'étaient point idolâtres. Notre ignorante témérité accusa long-temps d'idolâtrie les Persans, les Indiens, les Chinois, & jusqu'aux mahométans. si attachés à l'unité de DIEU, qu'ils nous traitent nous-mêmes d'idolâtres. Tous nos anciens livres italiens, français, espagnols, appellent les mahométans *païens*, & leur empire la *paganie*. Nous ressemblions dans ces temps-là aux Chinois, qui se croyaient le seul peuple raisonnable, & qui n'accordaient pas aux autres hommes la figure humaine. La raison est toujours venue tard; c'est une divinité qui n'est apparue qu'à peu de personnes.

Les Juifs imputèrent aux chrétiens des repas de *Thieste*, & des noces d'*Oedipe*; les chrétiens aux païens; toutes les sectes s'accusèrent mutuellement des plus grands crimes : l'univers s'est calomnié.

Les deux principes. La doctrine des deux principes est de *Zoroastre*. *Orosmade* ou *Oromaze*, le dieu des jours, & *Arimane*, le génie des ténèbres, sont l'origine du manichéisme. C'est l'*Osiris* & le *Typhon* des Egyptiens; c'est la *Pandore* des Grecs; c'est le vain effort de tous les sages pour expliquer l'origine du bien & du mal. Cette théologie des mages fut respectée dans l'Orient sous tous les gouvernemens; & au milieu de toutes les révolutions,

l'ancienne religion s'était toujours soutenue en Perse : ni les dieux des Grecs, ni d'autres divinités n'avaient prévalu.

Noushirvan ou *Cosroès le grand*, sur la fin du sixième siècle, avait étendu son empire dans une partie de l'Arabie pétrée, & de celle qu'on nommait heureuse. Il en avait chassé les Abyssins, demi-chrétiens qui l'avaient envahie. Il proscrivit, autant qu'il le put, le christianisme de ses propres Etats, forcé à cette sévérité par le crime d'un fils de sa femme, qui, s'étant fait chrétien, se révolta contre lui.

Les enfans du grand *Noushirvan*, indignes d'un tel père, désolaient la Perse par des guerres civiles & par des parricides. Les successeurs du législateur *Justinien* avilissaient le nom de l'empire. *Maurice* venait d'être détrôné par les armes de *Phocas*, par les intrigues du patriarche *Cyriaque*, par celles de quelques évêques, que *Phocas* punit ensuite de l'avoir servi. Le sang de *Maurice* & de ses cinq fils avait coulé sous la main du bourreau ; & le pape *Grégoire le Grand*, ennemi des patriarches de Constantinople, tâchait d'attirer le tyran *Phocas* dans son parti, en lui prodiguant des louanges, & en condamnant la mémoire de *Maurice*, qu'il avait loué pendant sa vie.

L'empire de Rome en occident était anéanti ; un déluge de barbares, Goths, Hérules, Huns, Vandales, Francs, inondait l'Europe, quand *Mahomet* jetait, dans les déserts de l'Arabie, les fondemens de la religion & de la puissance musulmane.

CHAPITRE VI.

De l'Arabie & de Mahomet.

DE tous les législateurs & de tous les conquérans, il n'en est aucun dont la vie ait été écrite avec plus d'authenticité & dans un plus grand detail par ses contemporains, que celle de *Mahomet.* Otez de cette vie les prodiges dont cette partie du monde fut toujours infatuée, le reste est d'une vérité reconnue. Il naquit dans la ville de Mecca, que nous nommons la Mecque, l'an 569 de notre ère vulgaire, au mois de mai. Son père s'appelait *Abdala*, sa mère *Emine:* il n'est pas douteux que sa famille ne fût une des plus considérées de la première tribu, qui était celle des Coracites. Mais la généalogie qui le fait descendre d'*Abraham* en droite ligne, est une de ces fables inventées par ce désir si naturel d'en imposer aux hommes.

Mœurs des Arabes.

Les mœurs & les superstitions des premiers âges que nous connaissons, s'étaient conservées dans l'Arabie. On le voit par le vœu que fit son grand-père *Abdala-Moutaleb* de sacrifier un de ses enfans. Une prêtresse de la Mecque lui ordonna de racheter ce fils pour quelques chameaux, que l'exagération arabe fait monter au nombre de cent. Cette prêtresse était consacrée au culte d'une étoile, qu'on croit avoir été celle de *Syrius;* car chaque tribu avait son étoile ou sa planète. (*a*) On rendait aussi un culte à des génies,

(*a*) Voyez le Koran & la préface du Koran, écrite par le savant & judicieux *Sale*, qui avait demeuré vingt-cinq ans en Arabie.

à des dieux mitoyens ; mais on reconnaiſſait un DIEU ſupérieur, & c'eſt en quoi preſque tous les peuples ſe ſont accordés.

Abdala-Moutaleb vécut, dit-on, cent dix ans : ſon petit-fils *Mahomet* porta les armes dès l'âge de quatorze ans dans une guerre ſur les confins de la Syrie; réduit à la pauvreté, un de ſes oncles le donna pour facteur à une veuve, nommée *Cadige*, qui feſait en Syrie un négoce conſidérable : il avait alors vingt-cinq ans. Cette veuve épouſa bientôt ſon facteur ; & l'oncle de *Mahomet*, qui fit ce mariage, donna douze onces d'or à ſon neveu : environ neuf cents francs de notre monnaie furent tout le patrimoine de celui qui devait changer la face de la plus grande & de la plus belle partie du monde. Il vécut obſcur avec ſa première femme *Cadige*, juſqu'à l'âge de quarante ans. Il ne déploya qu'à cet âge les talens qui le rendaient ſupérieur à ſes compatriotes. Il avait une éloquence vive & forte, dépouillée d'art & de méthode, telle qu'il la fallait à des Arabes ; un air d'autorité & d'inſinuation, animé par des yeux perçans & par une phyſionomie heureuſe ; l'intrépidité d'*Alexandre*, ſa libéralité, & la ſobriété dont *Alexandre* aurait eu beſoin pour être un grand-homme en tout.

Enfance de *Mahomet*.

Marié à 25 ans.

Son caractère.

L'amour, qu'un tempérament ardent lui rendait néceſſaire, & qui lui donna tant de femmes & de concubines, n'affaiblit ni ſon courage, ni ſon application, ni ſa ſanté : c'eſt ainſi qu'en parlent les contemporains ; & ce portrait eſt juſtifié par ſes actions.

Après avoir bien connu le caractère de ſes concitoyens, leur ignorance, leur crédulité, & leur diſpoſition

à l'enthoufiafme, il vit qu'il pouvait s'ériger en prophète. Il forma le deffein d'abolir dans fa patrie le fabifme, qui confifte dans le mélange du culte de DIEU & de celui des aftres; le judaïfme, détefté de toutes les nations, & qui prenait une grande fupériorité dans l'Arabie; enfin le chriftianifme, qu'il ne connaiffait que par les abus de plufieurs fectes répandues autour de fon pays. Il prétendait rétablir le culte fimple d'*Abraham* ou *Ibrahim*, dont il fe difait defcendu, & rappeler les hommes à l'unité d'un DIEU, dogme qu'il s'imaginait être défiguré dans toutes les religions. C'eft en effet ce qu'il déclare expreffément dans le troifième *Sura* ou chapitre de fon Koran. DIEU *connaît, & vous ne connaiffez pas. Abraham n'était ni juif ni chrétien, mais il était de la vraie religion. Son cœur était réfigné à* DIEU*; il n'était point du nombre des idolâtres.*

D'abord prophète chez lui.

Il eft à croire que *Mahomet*, comme tous les enthoufiaftes, violemment frappé de fes idées, les débita d'abord de bonne-foi, les fortifia par des rêveries, fe trompa lui-même en trompant les autres, & appuya enfin, par des fourberies néceffaires, une doctrine qu'il croyait bonne. Il commença par fe faire croire dans fa maifon, ce qui était probablement le plus difficile; fa femme & le jeune *Ali*, mari de fa fille *Fatime*, furent fes premiers difciples. Ses concitoyens s'élevèrent contre lui; il devait bien s'y attendre: fa réponfe aux menaces des Coracites, marque à la fois fon caractère & la manière de s'exprimer, commune de fa nation. *Quand vous viendriez à moi*, dit-il, *avec le foleil à la droite & la lune à la gauche, je ne reculerais pas dans ma carrière.*

Il n'avait encore que feize difciples, en comptant quatre femmes, quand il fut obligé de les faire fortir de la Mecque où ils étaient perfécutés, & de les envoyer prêcher fa religion en Ethiopie. Pour lui, il ofa refter à la Mecque où il affronta fes ennemis, & il fit de nouveaux profélytes qu'il envoya encore en Ethiopie au nombre de cent. Ce qui affermit le plus fa religion naiffante, ce fut la converfion d'*Omar* qui l'avait long-temps perfécuté. *Omar*, qui depuis devint un fi grand conquérant, s'écria dans une affemblée nombreufe : *J'attefte qu'il n'y a qu'un* DIEU, *qu'il n'a ni compagnon ni affocié, & que Mahomet eft fon ferviteur & fon prophète.* Ses premiers difciples.

Le nombre de fes ennemis l'emportait encore fur fes partifans. Ses difciples fe répandirent dans Médine; ils y formèrent une faction confidérable. *Mahomet* perfécuté dans la Mecque, & condamné à mort, s'enfuit à Médine. Cette fuite, qu'on nomme *Hégire*, devint l'époque de fa gloire & de la fondation de fon empire. De fugitif il devint conquérant. S'il n'avait pas été perfécuté, il n'aurait peut-être pas réuffi. Réfugié à Médine, il y perfuada le peuple & l'affervit. Il battit d'abord, avec cent treize hommes, les Mecquois qui étaient venus fondre fur lui au nombre de mille. Cette victoire, qui fut un miracle aux yeux de fes fectateurs, les perfuada que DIEU combattait pour eux, comme eux pour lui. Dès la première victoire, ils efpérèrent la conquête du monde. *Mahomet* prit la Mecque, vit fes perfécuteurs à fes pieds, conquit en neuf ans, par la parole & par les armes, toute l'Arabie, pays auffi grand que la Perfe, & que les Perfes ni les Romains n'avaient

pu conquérir. Il se trouvait à la tête de quarante mille hommes, tous enivrés de son enthousiasme. Dans ses premiers succès, il avait écrit au roi de Perse *Cosroès second*; à l'empereur *Héraclius*; au prince des Cophtes, gouverneur d'Egypte; au roi des Abyssins; à un roi nommé *Mondar*, qui régnait dans une province près du golfe persique.

Il osa leur proposer d'embrasser sa religion; & ce qui est étrange, c'est que de ces princes il y en eut deux qui se firent mahométans : ce furent le roi d'Abyssinie & ce *Mondar*. *Cosroès* déchira la lettre de *Mahomet* avec indignation. *Héraclius* répondit par des présens. Le prince des Cophtes lui envoya une fille qui passait pour un chef d'œuvre de la nature, & qu'on appelait *la belle Marie*.

Il attaque l'Empire romain.

Mahomet, au bout de neuf ans, se croyant assez fort pour étendre ses conquêtes & sa religion chez les Grecs & chez les Perses, commença par attaquer la Syrie, soumise alors à *Héraclius*, & lui prit quelques villes. Cet empereur, entêté de disputes métaphysiques de religion, & qui avait pris le parti des monothélites, essuya en peu de temps deux propositions bien singulières; l'une de la part de *Cosroès second*, qui l'avait long-temps vaincu, & l'autre de la part de *Mahomet*. *Cosroès* voulait qu'*Héraclius* embrasât la religion des mages, & *Mahomet* qu'il se fît musulman.

Ses progrès.

Le nouveau prophète donnait le choix à ceux qu'il voulait subjuguer, d'embrasser sa secte, ou de payer un tribut. Ce tribut était réglé par l'alcoran à treize dragmes d'argent par an pour chaque chef de famille. Une taxe si modique est une preuve que les peuples

qu'il foumit étaient pauvres. Le tribut a augmenté depuis. De tous les législateurs qui ont fondé des religions, il eft le feul qui ait étendu la fienne par les conquêtes. D'autres peuples ont porté leur culte avec le fer & le feu chez des nations étrangères; mais nul fondateur de fecte n'avait été conquérant. Ce privilége unique eft aux yeux des mufulmans l'argument le plus fort, que la Divinité prit foin elle-même de feconder leur prophète.

Enfin *Mahomet*, maître de l'Arabie, & redoutable à tous fes voifins, attaqué d'une maladie mortelle à Médine, à l'âge de foixante-trois ans & demi, voulut que fes derniers momens paruffent ceux d'un héros & d'un jufte : *Que celui à qui j'ai fait violence & injuftice paraiffe*, s'écria-t-il, *& je fuis prêt à lui faire réparation*. Un homme fe leva, qui lui redemanda quelque argent; *Mahomet* le lui fit donner, & expira peu de temps après, regardé comme un grand-homme par ceux même qui le connaiffaient pour un impofteur, & révéré comme un prophète par tout le refte. Sa mort 632.

Ce n'était pas fans doute un ignorant, comme quelques-uns l'ont prétendu. Il fallait bien même qu'il fût très-favant pour fa nation & pour fon temps, puifqu'on a de lui quelques aphorifmes de médecine, & qu'il réforma le calendrier des Arabes, comme *Céfar* celui des Romains. Il fe donne, à la vérité, le titre de prophète non lettré; mais on peut favoir écrire, & ne pas s'arroger le nom de favant. Il était poëte; la plupart des derniers verfets de fes chapitres font rimés; le refte eft en profe cadencée. La poëfie ne fervit pas peu à rendre fon alcoran refpectable. *Mahomet*, favant pour fon temps.

Les Arabes fesaient un très-grand cas de la poëfie ; & lorfqu'il y avait un bon poëte dans une tribu, les autres tribus envoyaient une ambaffade de félicitation à celle qui avait produit un auteur, qu'on regardait comme infpiré & comme utile. On affichait les meilleures poëfies dans le temple de la Mecque ; & quand on y afficha le fecond chapitre de *Mahomet*, qui commence ainfi : *Il ne faut point douter ; c'eft ici la fcience des juftes, de ceux qui croient aux myftères, qui prient quand il le faut, qui donnent avec générofité, &c.* alors le premier poëte de la Mecque, nommé *Abid*, déchira fes propres vers affichés au temple, admira *Mahomet* & fe rangea fous fa loi. (*a*) Voilà des mœurs, des ufages, des faits fi différens de tout ce qui fe paffe parmi nous, qu'ils doivent nous montrer combien le tableau de l'univers eft varié, & combien nous devons être en garde contre notre habitude de juger de tout par nos ufages.

Naïveté des ecrivains orientaux.

Les arabes contemporains écrivirent la vie de *Mahomet* dans le plus grand détail. Tout y reffent la fimplicité barbare des temps qu'on nomme héroïques. Son contrat de mariage avec fa première femme *Cadige* eft exprimé en ces mots : *Attendu que Cadige eft amoureufe de Mahomet, & Mahomet pareillement amoureux d'elle.* On voit quels repas apprêtaient fes femmes : on apprend le nom de fes épées & de fes chevaux. On peut remarquer, furtout dans fon peuple, des mœurs conformes à celles des anciens Hébreux, (je ne parle ici que des mœurs) la même ardeur à courir au combat, au nom de la Divinité, la même foif

(*a*) Lifez le commencement du *Koran* ; il eft fublime.

du butin, le même partage des dépouilles, & tout ſe rapportant à cet objet.

Arabes infiniment ſupérieurs aux Juifs.

Mais en ne conſidérant ici que les choſes humaines, & en fesant toujours abſtraction des jugemens de DIEU, & de ſes voies inconnues; pourquoi *Mahomet* & ſes ſucceſſeurs, qui commencèrent leurs conquêtes préciſément comme les Juifs, firent-ils de ſi grandes choſes, & les Juifs de ſi petites? Ne ſerait-ce point parce que les muſulmans eurent le plus grand ſoin de ſoumettre les vaincus à leur religion, tantôt par la force, tantôt par la perſuaſion? Les Hébreux, au contraire, aſſocièrent rarement les étrangers à leur culte. Les muſulmans arabes incorporèrent à eux les autres nations; les Hébreux s'en tinrent toujours ſéparés. Il paraît enfin que les Arabes eurent un enthouſiaſme plus courageux, une politique plus généreuſe & plus hardie. Le peuple hébreu avait en horreur les autres nations, & craignait toujours d'être aſſervi; le peuple arabe, au contraire, voulut attirer tout à lui, & ſe crut fait pour dominer.

Si ces Iſmaélites reſſemblaient aux Juifs par l'enthouſiaſme & la ſoif du pillage, ils étaient prodigieuſement ſupérieurs par le courage, par la grandeur d'ame, par la magnanimité : leur hiſtoire, ou vraie ou fabuleuſe avant *Mahomet*, eſt remplie d'exemples d'amitié, tels que la Grèce en inventa dans les fables de *Pilade* & d'*Oreſte*, de *Théſée* & de *Pirythoüs*. L'hiſtoire des *Barmécides* n'eſt qu'une ſuite de généroſités inouies qui élèvent l'ame. Ces traits caractériſent une nation. On ne voit, au contraire, dans toutes les annales du peuple hébreu aucune action généreuſe. Ils ne connaiſſent ni l'hoſpitalité, ni la libéralité,

ni la clémence. Leur ſouverain bonheur eſt d'exercer l'uſure avec les étrangers; & cet eſprit d'uſure, principe de toute lâcheté, eſt tellement enraciné dans leurs cœurs, que c'eſt l'objet continuel des figures qu'ils emploient dans l'eſpèce d'éloquence qui leur eſt propre. Leur gloire eſt de mettre à feu & à ſang les petits villages dont ils peuvent s'emparer. Ils égorgent les vieillards & les enfans; ils ne réſervent que les filles nubiles; ils aſſaſſinent leurs maîtres quand ils ſont eſclaves; ils ne ſavent jamais pardonner quand ils ſont vainqueurs; ils ſont les ennemis du genre-humain. Nulle politeſſe, nulle ſcience, nul art perfectionné dans aucun temps chez cette nation atroce. Mais dès le ſecond ſiècle de l'hégire, les Arabes deviennent les précepteurs de l'Europe, dans les ſciences & dans les arts, malgré leur loi qui ſemble l'ennemie des arts.

Abubéker. La dernière volonté de *Mahomet* ne fut point exécutée. Il avait nommé *Ali* ſon gendre, époux de *Fatime*, pour l'héritier de ſon empire. Mais l'ambition, qui l'emporte ſur le fanatiſme même, engagea les chefs de ſon armée à déclarer calife, c'eſt-à-dire vicaire du prophète, le vieux *Abubéker* ſon beau-père, dans l'eſpérance qu'ils pourraient bientôt eux-mêmes partager la ſucceſſion. *Ali* reſta dans l'Arabie, attendant le temps de ſe ſignaler.

Cette diviſion fut la première ſemence du grand ſchiſme qui ſépare aujourd'hui les ſectateurs d'*Omar* & ceux d'*Ali*, les Sunni & les Chias, les Turcs & les Perſans modernes.

Abubéker raſſembla d'abord en un corps les feuilles éparſes de l'alcoran. On lut, en préſence de tous les

chefs, les chapitres de ce livre, écrits les uns ſur des feuilles de palmier, les autres ſur du parchemin; & on établit ainſi ſon authenticité invariable. Le reſpect ſuperſtitieux pour ce livre alla juſqu'à ſe perſuader que l'original avait été écrit dans le ciel. Toute la queſtion fut de ſavoir s'il avait eté écrit de toute éternité, ou ſeulement au temps de *Mahomet* : les plus dévots ſe déclarèrent pour l'éternité.

Bientôt *Abubéker* mena ſes muſulmans en Paleſtine, & y défit le frère d'*Héraclius*. Il mourut peu après, avec la réputation du plus généreux de tous les hommes, n'ayant jamais pris pour lui qu'environ quarante ſous de notre monnaie par jour, de tout le butin qu'on partageait, & ayant fait voir combien le mépris des petits intérêts peut s'accorder avec l'ambition que les grands intérêts inſpirent.

Teſtament remarquable d'*Abubéker*.

Abubéker paſſe chez les Oſmanlis pour un grand-homme & pour un muſulman fidèle : c'eſt un des ſaints de l'alcoran. Les Arabes rapportent ſon teſtament conçu en ces termes : *Au nom de* DIEU *très-miſéricordieux, voici le teſtament d'Abubéker, fait dans le temps qu'il eſt prêt à paſſer de ce monde à l'autre, dans le temps où les infidèles croient, où les impies ceſſent de douter, & où les menteurs diſent la vérité.* Ce début ſemble être d'un homme perſuadé. Cependant *Abubéker*, beau-père de *Mahomet*, avait vu ce prophète de bien près. Il faut qu'il ait été trompé lui-même par le prophète, ou qu'il ait été le complice d'une impoſture illuſtre, qu'il regardait comme néceſſaire. Sa place lui ordonnait d'en impoſer aux hommes pendant ſa vie & à ſa mort.

Omar. *Omar*, élu après lui, fut un des plus rapides conquérans qui aient défolé la terre. Il prend d'abord Damas, célèbre par la fertilité de fon territoire, par les ouvrages d'acier les meilleurs de l'univers, par ces étoffes de foie qui portent encore fon nom. Il chaffe de la Syrie & de la Phénicie les Grecs qu'on appelait Romains. Il reçoit à compofition, après un long fiége, la ville de Jérufalem, prefque toujours occupée par des étrangers qui fe fuccédèrent les uns aux autres, depuis que *David* l'eut enlevée à fes anciens citoyens : ce qui mérite la plus grande attention, c'eft qu'il laiffa aux juifs & aux chrétiens, habitans de Jérufalem, une pleine liberté de confcience.

Année 15 de l'hegire. 637 de l'ère vulgaire.

Dans le même temps, les lieutenans d'*Omar* s'avançaient en Perfe. Le dernier des rois perfans, que nous appelons *Hormifdas IV*, livre bataille aux Arabes, à quelques lieues de Madain, devenue la capitale de cet empire. Il perd la bataille & la vie. Les Perfes paffent fous la domination d'*Omar*, plus facilement qu'ils n'avaient fubi le joug d'*Alexandre*.

Alors tomba cette ancienne religion des mages que le vainqueur de *Darius* avait refpectée; car il ne toucha jamais au culte des peuples vaincus.

Des mages. Les mages, adorateurs d'un feul DIEU, ennemis de tout fimulacre, révéraient dans le feu, qui donne la vie à la nature, l'emblême de la Divinité. Ils regardaient leur religion comme la plus ancienne & la plus pure. La connaiffance qu'ils avaient des mathématiques, de l'aftronomie & de l'hiftoire, augmentait leur mépris pour leurs vainqueurs, alors ignorans. Ils ne purent abandonner une religion confacrée par tant de fiècles, pour une fecte ennemie

qui

qui venait de naître. La plupart se retirèrent aux extrémités de la Perse & de l'Inde. C'est-là qu'ils vivent aujourd'hui, sous le nom de *Gaures* ou de *Guèbres*, de *Parsis*, d'*Ignicoles* ; ne se mariant qu'entre eux, entretenant le feu sacré, fidèles à ce qu'ils connaissent de leur ancien culte ; mais ignorans, méprisés, &, à leur pauvreté près, semblables aux Juifs si long-temps dispersés sans s'allier aux autres nations, & plus encore aux Banians, qui ne sont établis & dispersés que dans l'Inde & en Perse. Il resta un grand nombre de familles guèbres ou ignicoles à Ispahan, jusqu'au temps de *Sha-Abbas* qui les bannit, comme *Isabelle* chassa les juifs d'Espagne. Ils ne furent tolérés dans les faubourgs que de cette ville sous ses successeurs. Les ignicoles maudissent depuis long-temps dans leur prière *Alexandre* & *Mahomet* ; il est à croire qu'ils y ont joint *Sha-Abbas*.

Bibliothèque d'Alexandrie brûlée.

Tandis qu'un lieutenant d'*Omar* subjugue la Perse, un autre enlève l'Egypte entière aux Romains, & une grande partie de la Lybie. C'est dans cette conquête que fut brûlée la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, monument des connaissances & des erreurs des hommes, commencé par *Ptolémée Philadelphe*, & augmenté par tant de rois. Alors les Sarrasins ne voulaient de science que l'alcoran, mais ils fesaient déjà voir que leur génie pouvait s'étendre à tout. L'entreprise de renouveler en Egypte l'ancien canal creusé par les rois, & rétabli ensuite par *Trajan*, & de rejoindre ainsi le Nil à la mer Rouge, est digne des siècles les plus éclairés. Un gouverneur d'Egypte entreprend ce grand travail sous le califat d'*Omar*, & en vient à bout. Quelle différence entre le génie

des Arabes & celui des Turcs ! Ceux-ci ont laissé périr un ouvrage dont la conservation valait mieux que la conquête d'une grande province.

Les amateurs de l'antiquité, ceux qui se plaisent à comparer les génies des nations, verront avec plaisir combien les mœurs, les usages du temps de *Mahomet*, d'*Abubéker*, d'*Omar*, ressemblaient aux mœurs antiques dont *Homère* a été le peintre fidèle. On voit les chefs défier à un combat singulier les chefs ennemis; on les voit s'avancer hors des rangs, & combattre aux yeux de deux armées, spectatrices immobiles. Ils s'interrogent l'un l'autre, ils se parlent, ils se bravent, ils invoquent DIEU avant d'en venir aux mains. On livra plusieurs combats singuliers dans ce genre, au siége de Damas.

Mœurs des Arabes, semblables à celles des guerriers de l'Iliade.

Il est évident que les combats des Amazones, dont parlent *Homère* & *Hérodote*, ne sont point fondés sur des fables. Les femmes de la tribu d'Imiar, de l'Arabie heureuse, étaient guerrières, & combattaient dans les armées d'*Abubéker* & d'*Omar*. On ne doit pas croire qu'il y ait jamais eu un royaume des Amazones, où les femmes vécussent sans hommes; mais dans les temps & dans les pays où l'on menait une vie agreste & pastorale, il n'est pas surprenant que des femmes, aussi durement élevées que les hommes, aient quelquefois combattu comme eux. On voit surtout au siége de Damas, une de ces femmes de la tribu d'Imiar venger la mort de son mari tué à ses côtés, & percer d'un coup de flèche le commandant de la ville. Rien ne justifie plus l'*Arioste* & le *Tasse*, qui dans leurs poëmes font combattre tant d'héroïnes.

L'hiſtoire vous en préſentera plus d'une dans les temps de la chevalerie. Ces uſages, toujours très-rares, paraiſſent aujourd'hui incroyables, ſurtout depuis que l'artillerie ne laiſſe plus agir la valeur, l'adreſſe, l'agilité de chaque combattant; & que les armées ſont devenues des eſpéces de machines régulières, qui ſe meuvent comme par des reſſorts.

Les diſcours des héros arabes à la tête des armées, ou dans les combats ſinguliers, ou en jurant des trèves, tiennent tous de ce naturel qu'on trouve dans *Homère;* mais ils ont incomparablement plus d'enthouſiaſme & de ſublime.

Vers l'an 11 de l'hégire, dans une bataille entre l'armée d'*Héraclius* & celle des Sarraſins, le général mahométan, nommé *Dherrar*, eſt pris; les Arabes en ſont épouvantés. *Rafi*, un de leurs capitaines, court à eux : *Qu'importe*, leur dit-il, *que Dherrar ſoit pris ou mort?* DIEU *eſt vivant & vous regarde, combattez;* il leur fait tourner tête, & remporte la victoire.

Un autre s'écrie : *Voilà le ciel, combattez pour* DIEU, *& il vous donnera la terre.*

Le général *Kaled* prend dans Damas la fille d'*Héraclius*, & la renvoie ſans rançon : on lui demande pourquoi il en uſe ainſi : *C'eſt*, dit-il, *que j'eſpère reprendre bientôt la fille avec le père à Conſtantinople.*

Quand le calife *Moavia*, prêt d'expirer, l'an 60 de l'hégire, fit aſſurer à ſon fils *Ieſid* le trône des califes, qui juſqu'alors était électif, il dit : *Grand* DIEU! *ſi j'ai établi mon fils dans le califat, parce que je l'en ai cru digne, je te prie d'affermir mon fils ſur le trône; mais ſi je n'ai agi que comme père, je te prie de l'en précipiter.*

Tout ce qui arrive alors, caractérise un peuple supérieur. Les succès de ce peuple conquérant semblent dus encore plus à l'enthousiasme qui l'anime, qu'à ses conducteurs; car *Omar* est assassiné par un esclave perse, l'an 653 de notre ère. *Othman*, son successeur, l'est en 655 dans une émeute. *Ali*, ce fameux gendre de *Mahomet*, n'est élu & ne gouverne qu'au milieu des troubles. Il meurt assassiné au bout de cinq ans, comme ses prédécesseurs, & cependant les armes musulmanes sont toujours heureuses. Ce calife *Ali*, que les Persans révèrent aujourd'hui, & dont ils suivent les principes, en opposition à ceux d'*Omar*, avait transféré le siége des califes de la ville de Médine, où *Mahomet* est enseveli, dans celle de Cufa, sur les bords de l'Euphrate: à peine en reste-t-il aujourd'hui des ruines. C'est le sort de Babylone, de Séleucie, & de toutes les anciennes villes de la Chaldée, qui n'étaient bâties que de briques.

Beaux siècles des Arabes.

Il est évident que le génie du peuple arabe, mis en mouvement par *Mahomet*, fit tout de lui-même pendant près de trois siècles, & ressembla en cela au génie des anciens Romains. C'est en effet sous *Valid*, le moins guerrier des califes, que se font les plus grandes conquêtes. Un de ses généraux étend son empire jusqu'à Samarkande, en 707. Un autre attaque en même temps l'empire des Grecs vers la mer Noire. Un autre, en 711, passe d'Egypte en Espagne, soumise aisément tour à tour par les Carthaginois, par les Romains, par les Goths & les Vandales, & enfin par ces Arabes qu'on nomme *Maures*. Ils y établirent d'abord le royaume de Cordoue. Le sultan d'Egypte secoue à la vérité le joug

du grand calife de Bagdat; & *Abdérame*, gouverneur de l'Efpagne conquife, ne reconnaît plus le fultan d'Egypte : cependant, tout plie encore fous les armes mufulmanes.

Cet *Abdérame*, petit-fils du calife *Hefcham*, prend les royaumes de Caftille, de Navarre, de Portugal, d'Arragon. Il s'établit en Languedoc; il s'empare de la Guienne & du Poitou; & fans *Charles-Martel* qui lui ôta la victoire & la vie, la France était une province mahométane.

Après le règne de dix-neuf califes de la maifon des Ommiades, commence la dynaftie des califes Abaffides, vers l'an 752 de notre ère. *Abougiafar-Almanzor*, fecond calife Abaffide, fixa le fiége de ce grand empire à Bagdat, au-delà de l'Euphrate, dans la Chaldée. Les Turcs difent qu'il en jeta les fondemens. Les Perfans affurent qu'elle était très-ancienne, & qu'il ne fit que la réparer. C'eft cette ville qu'on appelle quelquefois Babylone, & qui a été le fujet de tant de guerres entre la Perfe & la Turquie.

La domination des califes dura fix cents cinquante-cinq ans. Defpotiques dans la religion comme dans le gouvernement, ils n'étaient point adorés ainfi que le grand lama, mais ils avaient une autorité plus réelle; & dans les temps même de leur décadence, ils furent refpectés des princes qui les perfécutaient. Tous ces fultans turcs, arabes, tartares, reçurent l'inveftiture des califes avec bien moins de conteftation que plufieurs princes chrétiens ne l'ont reçue des papes. On ne baifait point les pieds du calife; mais on fe profternait fur le feuil de fon palais.

Si jamais puiſſance a menacé toute la terre, c'eſt celle de ces califes; car ils avaient le droit du trône & de l'autel, du glaive & de l'enthouſiaſme. Leurs ordres étaient autant d'oracles, & leurs ſoldats autant de fanatiques.

Dès l'an 671 ils aſſiégèrent Conſtantinople, qui devait un jour devenir mahométane; les diviſions, preſque inévitables parmi tant de chefs audacieux, n'arrêtèrent pas leurs conquêtes. Ils reſſemblèrent en ce point aux anciens Romains, qui parmi leurs guerres civiles avaient ſubjugué l'Aſie mineure.

Aaron-al-Raſchild.

A meſure que les mahométans devinrent puiſſans, ils ſe polirent. Ces califes, toujours reconnus pour ſouverains de la religion, & en apparence de l'empire, par ceux qui ne reçoivent plus leurs ordres de ſi loin, tranquilles dans leur nouvelle Babylone, y ſont bientôt renaître les arts. *Aaron-al-Raſchild*, contemporain de *Charlemagne*, plus reſpecté que ſes prédéceſſeurs, & qui ſut ſe faire obéir juſqu'en Eſpagne & aux Indes, ranima les ſciences, fit fleurir les arts agréables & utiles, attira les gens de lettres, compoſa des vers, & fit ſuccéder dans ſes vaſtes Etats la politeſſe à la barbarie. Sous lui les Arabes, qui adoptaient déjà les chiffres indiens, les apportèrent en Europe. Nous ne connumes en Allemagne & en France le cours des aſtres, que par le moyen de ces mêmes Arabes. Le mot ſeul d'*Almanach* en eſt encore un témoignage.

Arts des Arabes.

L'almageſte de *Ptolomée* fut alors traduit du grec en arabe par l'aſtronome *Ben-Honaïn.* Le calife *Almamon* fit meſurer géométriquement un degré du méridien, pour déterminer la grandeur de la terre : opération qui n'a été faite en France que plus de neuf cents ans

après, ſous *Louis XIV*. Ce même aſtronome *Ben-Honaïn* pouſſa ſes obſervations aſſez loin, reconnut ou que *Ptolomée* avait fixé la plus grande déclinaiſon du ſoleil trop au ſeptentrion, ou que l'obliquité de l'écliptique avait changé. Il vit même que la période de trente-ſix mille ans, qu'on avait aſſignée au mouvement prétendu des étoiles fixes d'occident en orient, devait être beaucoup raccourcie.

La chimie & la médecine étaient cultivées par les Arabes. La chimie, perfectionnée aujourd'hui par nous, ne nous fut connue que par eux. Nous leur devons de nouveaux remèdes, qu'on nomme les *minoratifs*, plus doux & plus ſalutaires que ceux qui étaient auparavant en uſage dans l'école d'*Hippocrate* & de *Galien*. L'algèbre fut une de leurs inventions. Ce terme le montre encore aſſez; ſoit qu'il dérive du mot *Algiabarat*, ſoit plutôt qu'il porte le nom du fameux arabe *Geber*, qui enſeignait cet art dans notre huitième ſiècle. Enfin, dès le ſecond ſiècle de *Mahomet*, il fallut que les chrétiens d'occident s'inſtruiſiſſent chez les muſulmans.

Une preuve infaillible de la ſupériorité d'une nation dans les arts de l'eſprit, c'eſt la culture perfectionnée de la poëſie. Je ne parle pas de cette poëſie enflée & giganteſque, de ce ramas de lieux communs, inſipides, ſur le ſoleil, la lune & les étoiles, les montagnes & les mers; mais de cette poëſie ſage & hardie, telle qu'elle fleurit du temps d'*Auguſte*, telle qu'on l'a vu renaître ſous *Louis XIV*. Cette poëſie d'image & de ſentiment fut connue du temps d'*Aaron-al-Raſchild*. En voici entre autres exemples un qui m'a frappé, & que je rapporte ici parce qu'il eſt

Beaux vers arabes.

court. Il s'agit de la célèbre disgrace de *Giafar le Barmécide.*

Mortel, faible mortel, à qui le sort prospère
Fait goûter de ses dons les charmes dangereux,
Connais quelle est des rois la faveur passagère;
Contemple *Barmécide*, & tremble d'être heureux.

Ce dernier vers surtout est traduit mot à mot. Rien ne me paraît plus beau que *tremble d'être heureux.* La langue arabe avait l'avantage d'être perfectionnée depuis long-temps; elle était fixée avant *Mahomet*, & ne s'est point altérée depuis. Aucun des jargons qu'on parlait alors en Europe, n'a pas seulement laissé la moindre trace. De quelque côté que nous nous tournions, il faut avouer que nous n'existons que d'hier. Nous allons plus loin que les autres peuples en plus d'un genre; & c'est peut-être parce que nous sommes venus les derniers.

CHAPITRE VII.

De l'alcoran, & de la loi mufulmane. Examen fi la religion mufulmane était nouvelle, & fi elle a été perfécutante.

Le précédent chapitre a pu nous donner quelque connaiffance des mœurs de *Mahomet* & de fes Arabes, par qui une grande partie de la terre éprouva une révolution fi grande & fi prompte. Il faut tracer à préfent une peinture fidèle de leur religion.

C'eft un préjugé répandu parmi nous, que le mahométifme n'a fait de fi grands progrès que parce qu'il favorife les inclinations voluptueufes. On ne fait pas réflexion que toutes les anciennes religions de l'Orient ont admis la pluralité des femmes. *Mahomet* en réduifit à quatre le nombre illimité jufqu'alors. Il eft dit que *David* avait dix-huit femmes, & *Salomon* fept cents, avec trois cents concubines. Ces rois buvaient du vin avec leurs compagnes. C'était donc la religion juive qui était voluptueufe, & celle de *Mahomet* était févère.

C'eft un grand problème parmi les politiques, fi la polygamie eft utile à la fociété & à la propagation. L'Orient a décidé cette queftion dans tous les fiècles, & la nature eft d'accord avec les peuples orientaux, dans prefque toute efpèce animale, chez qui plufieurs femelles n'ont qu'un mâle. Le temps perdu par les groffeffes, par les couches, par les incommodités

Polygamie.

naturelles aux femmes, femblent exiger que ce temps foit réparé. Les femmes, dans les climats chauds, ceffent de bonne heure d'être belles & fécondes. Un chef de famille, qui met fa gloire & fa profpérité dans un grand nombre d'enfans, a befoin d'une femme qui remplace une époufe inutile. Les lois de l'Occident femblent plus favorables aux femmes, celles de l'Orient aux hommes & à l'Etat; il n'eft point d'objet de légiflation qui ne puiffe être un fujet de difpute. Ce n'eft pas ici la place d'une differtation; notre objet eft de peindre les hommes plutôt que de les juger.

Paradis de *Mahomet*, le même que chez tous les anciens.

On déclame tous les jours contre le paradis fenfuel de *Mahomet*; mais l'antiquité n'en avait jamais connu d'autre. *Hercule* époufa *Hébé* dans le ciel, pour récompenfe des peines qu'il avait éprouvées fur la terre. Les héros buvaient le nectar avec les dieux; & puifque l'homme était fuppofé reffufciter avec fes fens, il était naturel de fuppofer auffi qu'il goûterait, foit dans un jardin, foit dans quelqu'autre globe, les plaifirs propres aux fens qui doivent jouir, puifqu'ils fubfiftent. Cette créance fut celle des pères de l'Eglife du fecond & du troifième fiècle. C'eft ce qu'attefte précifément S[t] *Juftin*, dans la feconde partie de fes Dialogues: *Jérufalem*, dit-il, *fera agrandie & embellie, pour recevoir les faints qui jouiront pendant mille ans de tous les plaifirs des fens.* Enfin le mot de *paradis* ne défigne qu'un jardin planté d'arbres fruitiers.

Cent auteurs, qui en ont copié un, ont écrit que c'était un moine neftorien qui avait compofé l'Alcoran. Les uns ont nommé ce moine *Sergius*, les autres

Boheïra ; mais il eſt évident que les chapitres de l'Alcoran furent écrits ſuivant l'occurrence, dans les voyages de *Mahomet*, & dans ſes expéditions militaires. Avait-il toujours ce moine avec lui ? On a cru encore, ſur un paſſage équivoque de ce livre, que *Mahomet* ne ſavait ni lire ni écrire. Comment un homme qui avait fait le commerce vingt années, un poëte, un médecin, un légiſlateur, aurait-il ignoré ce que les moindres enfans de ſa tribu apprenaient ?

L'Alcoran.

Le Koran, que je nomme ici Alcoran, pour me conformer à notre vicieux uſage, veut dire *le livre* ou *la lecture*. Ce n'eſt point un livre hiſtorique dans lequel on ait voulu imiter les livres des Hébreux, & nos évangiles ; ce n'eſt pas non plus un livre purement de lois, comme le Lévitique ou le Deutéronome, ni un recueil de pſaumes & de cantiques, ni une viſion prophétique & allégorique dans le goût de l'Apocalypſe ; c'eſt un mélange de tous ces divers genres, un aſſemblage de ſermons dans leſquels on trouve quelques faits, quelques viſions, des révélations, des lois religieuſes & civiles.

Le Koran eſt devenu le code de la juriſprudence, ainſi que la loi canonique, chez toutes les nations mahométanes. Tous les interprètes de ce livre conviennent que ſa morale eſt contenue dans ces paroles : *Recherchez qui vous chaſſe ; donnez à qui vous ôte ; pardonnez à qui vous offenſe ; faites du bien à tous ; ne conteſtez point avec les ignorans.*

Il aurait dû bien plutôt recommander de ne point diſputer avec les ſavans ; mais dans cette partie du monde, on ne ſe doutait pas qu'il y eût ailleurs de la ſcience & des lumières.

Parmi les déclamations incohérentes dont ce livre eſt rempli, ſelon le goût oriental, on ne laiſſe pas de trouver des morceaux qui peuvent paraître ſublimes. *Mahomet*, par exemple, parlant de la ceſſation du déluge, s'exprime ainſi : *Dieu dit, Terre, engloutis tes eaux; Ciel, puiſe les ondes que tu as verſées : le ciel & la terre obéirent.*

Sa définition de DIEU eſt d'un genre plus véritablement ſublime. On lui demandait quel était cet *Alla* qu'il annonçait : *C'eſt celui*, répondit-il, *qui tient l'être de ſoi-même, & de qui les autres le tiennent; qui n'engendre point & qui n'eſt point engendré, & à qui rien n'eſt ſemblable dans toute l'étendue des êtres.* Cette fameuſe réponſe, conſacrée dans tout l'Orient, ſe trouve preſque mot à mot dans l'antépénultième chapitre du Koran.

Il eſt vrai que les contradictions, les abſurdités, les anachroniſmes ſont répandus en foule dans ce livre. On y voit ſurtout une ignorance profonde de la phyſique la plus ſimple & la plus connue. C'eſt-là la pierre de touche des livres que les fauſſes religions prétendent écrits par la Divinité, car DIEU n'eſt ni abſurde ni ignorant; mais le peuple qui ne voit pas ces fautes, les adore, & les imans emploient un déluge de paroles pour les pallier.

Les commentateurs du Koran diſtinguent toujours le ſens poſitif & l'allégorique, la lettre & l'eſprit. On reconnaît le génie arabe dans les commentaires comme dans le texte. Un des plus autoriſés commentateurs dit : *Que le Koran porte tantôt une face d'homme, tantôt une face de bête*, pour ſignifier l'eſprit & la lettre.

Une chofe qui peut furprendre bien des lecteurs, c'eft qu'il n'y eut rien de nouveau dans la loi de *Mahomet*, finon que *Mahomet* était prophète de DIEU.

Que la religion mahometane etait tres-ancienne.

En premier lieu, l'unité d'un être fuprême, créateur & confervateur, était très-ancienne. Les peines & les récompenfes dans une autre vie, la croyance d'un paradis & d'un enfer avaient été admifes chez les Chinois, les Indiens, les Perfes, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, & enfuite chez les Juifs, & furtout chez les chrétiens dont la religion confacra cette doctrine.

L'Alcoran reconnaît des anges & des génies; & cette créance vient des anciens Perfes. Celle d'une réfurrection & d'un jugement dernier était vifiblement puifée dans le Talmud & dans le chriftianifme. Les mille ans que DIEU emploiera, felon *Mahomet*, à juger les hommes, & la manière dont il y procédera, font des acceffoires qui n'empêchent pas que cette idée ne foit entièrement empruntée. Le pont aigu fur lequel les reffufcités pafferont, & du haut duquel les réprouvés tomberont en enfer, eft tiré de la doctrine allégorique des mages.

C'eft chez ces mêmes mages, c'eft dans leur Jannat que *Mahomet* a pris l'idée d'un paradis, d'un jardin où les hommes, revivans avec tous leurs fens perfectionnés, goûteront par ces fens mêmes toutes les voluptés qui leur font propres, fans quoi ces fens leur feraient inutiles. C'eft là qu'il a puifé l'idée de fes *houris*, de ces femmes céleftes qui feront le partage des élus, & que les mages appelaient *hourani*, comme on le voit dans le Sadder. Il n'exclut point les femmes de fon paradis, comme on le dit fouvent parmi nous.

Ce n'eſt qu'une raillerie ſans fondement, telle que les peuples en font les uns des autres. Il promet des jardins, c'eſt le nom du paradis; mais il promet pour ſouveraine béatitude la viſion, la communication de l'Etre ſuprême.

Le dogme de la prédeſtination abſolue, & de la fatalité qui ſemble aujourd'hui caractériſer le mahométiſme, était l'opinion de toute l'antiquité; elle n'eſt pas moins claire dans l'Iliade que dans l'Alcoran.

A l'égard des ordonnances légales, comme la circonciſion, les ablutions, les prières, le pélerinage de la Mecque, *Mahomet* ne fit que ſe conformer pour le fond aux uſages reçus. La circonciſion était pratiquée de temps immémorial chez les Arabes, chez les anciens Egyptiens, chez les peuples de la Colchide, & chez les Hébreux. Les ablutions furent toujours recommandées dans l'Orient, comme un ſymbole de la pureté de l'ame.

Point de religion ſans prières. La loi que *Mahomet* porta, de prier cinq fois par jour, était gênante, & cette gêne même fut reſpectable. Qui aurait oſé ſe plaindre que la créature ſoit obligée d'adorer cinq fois par jour ſon créateur?

Quant au pélerinage de la Mecque, aux cérémonies pratiquées dans le Kaaba & ſur la pierre noire, peu de perſonnes ignorent que cette dévotion était chère aux Arabes depuis un grand nombre de ſiècles. Le Kaaba paſſait pour le plus ancien temple du monde; & quoiqu'on y vénérât alors trois cents idoles, il était principalement ſanctifié par la pierre noire, qu'on diſait être le tombeau d'*Iſmaël*. Loin d'abolir ce

pélerinage, *Mahomet*, pour ſe concilier les Arabes, en fit un précepte poſitif.

Le jeûne était établi chez pluſieurs peuples, & chez les juifs, & chez les chrétiens. *Mahomet* le rendit très-ſévère, en l'étendant à un mois lunaire, pendant lequel il n'eſt pas permis de boire un verre d'eau, ni de fumer avant le coucher du ſoleil; & ce mois lunaire arrivant ſouvent au plus fort de l'été, le jeûne devint par-là d'une ſi grande rigueur, qu'on a été obligé d'y apporter des adouciſſemens, ſurtout à la guerre.

Il n'y a point de religion dans laquelle on n'ait recommandé l'aumône. La mahométane eſt la ſeule qui en ait fait un précepte légal, poſitif, indiſpenſable. L'Alcoran ordonne de donner deux & demi pour cent de ſon revenu, ſoit en argent, ſoit en denrées.

On voit évidemment que toutes les religions ont emprunté tous leurs dogmes & tous leurs rites les unes des autres.

Dans toutes ces ordonnances poſitives, vous ne trouverez rien qui ne ſoit conſacré par les uſages les plus antiques. Parmi les préceptes négatifs, c'eſt-à-dire, ceux qui ordonnent de s'abſtenir, vous ne trouverez que la déſenſe générale à toute une nation de boire du vin, qui ſoit nouvelle & particulière au mahométiſme. Cette abſtinence dont les muſulmans ſe plaignent, & ſe diſpenſent ſouvent dans les climats froids, fut ordonnée dans un climat brûlant, où le vin altérait trop aiſément la ſanté & la raiſon. Mais d'ailleurs, il n'était pas nouveau que des hommes voués au ſervice de la Divinité, ſe fuſſent abſtenus

de cette liqueur. Plusieurs colléges de prêtres en Egypte, en Syrie, aux Indes, les nazaréens, les récabites chez les Juifs s'étaient imposé cette mortification. (*a*)

Elle ne fut point révoltante pour les Arabes : *Mahomet* ne prévoyait pas qu'elle deviendrait un jour presque insupportable à ses musulmans dans la Thrace, la Macédoine, la Bosnie & la Servie. Il ne savait pas que les Arabes viendraient un jour jusqu'au milieu de la France, & les Turcs mahométans devant les bastions de Vienne.

Il en est de même de la défense de manger du porc, du sang & des bêtes mortes de maladies ; ce sont des préceptes de santé : le porc surtout est une nourriture très-dangereuse dans ces climats, aussi-bien que dans la Palestine, qui en est voisine. Quand le mahométisme s'est étendu dans les pays plus froids, l'abstinence a cessé d'être raisonnable, & n'a pas cessé de subsister.

La prohibition de tous les jeux de hasard est peut-être la seule loi dont on ne puisse trouver d'exemple dans aucune religion. Elle ressemble à une loi de couvent plutôt qu'à une loi générale d'une nation. Il semble que *Mahomet* n'ait formé un peuple que pour prier, pour peupler & pour combattre.

Toutes ces lois, qui, à la polygamie près, sont si austères, & sa doctrine qui est si simple, attirèrent bientôt à sa religion le respect & la confiance. Le dogme surtout de l'unité d'un DIEU, présenté sans mystère, & proportionné à l'intelligence humaine,

(*a*) Voyez dans le *Dictionnaire philosophique*, les articles *Arot* & *Marot*.

rangea

rangea ſous ſa loi une foule de nations; & juſqu'à des nègres dans l'Afrique, & à des inſulaires dans l'Océan indien.

Cette religion s'appela l'*Islamiſme*, c'eſt-à-dire, réſignation à la volonté de DIEU; & ce ſeul mot devait faire beaucoup de proſélytes. Ce ne fut point par les armes que l'*Islamiſme* s'établit dans plus de la moitié de notre hémiſphère, ce fut par l'enthouſiaſme, par la perſuaſion, & ſurtout par l'exemple des vainqueurs, qui a tant de force ſur les vaincus. *Mahomet*, dans ſes premiers combats en Arabie contre les ennemis de ſon impoſture, feſait tuer ſans miſéricorde ſes compatriotes rénitens. Il n'était pas alors aſſez puiſſant pour laiſſer vivre ceux qui pouvaient détruire ſa religion naiſſante. Mais ſi tôt qu'elle fut affermie dans l'Arabie par la prédication & par le fer, les Arabes, franchiſſant les limites de leur pays dont ils n'étaient point ſortis juſqu'alors, ne forcèrent jamais les étrangers à recevoir la religion muſulmane. Ils donnèrent toujours le choix aux peuples ſubjugués d'être muſulmans, ou de payer tribut. Ils voulaient piller, dominer, faire des eſclaves, mais non pas obliger ces eſclaves à croire. Quand ils furent enſuite dépoſſédés de l'Aſie par les Turcs & par les Tartares, ils firent des proſélytes de leurs vainqueurs mêmes; & des hordes de Tartares devinrent un grand peuple muſulman. Par-là on voit en effet qu'ils ont converti plus de monde qu'ils n'en ont ſubjugué.

Islamiſme.

Le peu que je viens de dire, dément bien tout ce que nos hiſtoriens, nos déclamateurs & nos préjugés nous diſent; mais la vérité doit les combattre.

Bornons-nous toujours à cette vérité hiſtorique; le légiſlateur des muſulmans, homme puiſſant & terrible, établit ſes dogmes par ſon courage & par ſes armes; cependant, ſa religion devint indulgente & tolérante. L'inſtituteur divin du chriſtianiſme, vivant dans l'humilité & dans la paix, prêcha le pardon des outrages; & ſa ſainte & douce religion eſt devenue, par nos fureurs, la plus intolérante de toutes, & la plus barbare. (*)

Sectes mahométanes.

Les mahométans ont eu, comme nous, des ſectes & des diſputes ſcolaſtiques; il n'eſt pas vrai qu'il y ait ſoixante & treize ſectes chez eux, c'eſt une de leurs rêveries. Ils ont prétendu que les mages en avaient ſoixante & dix; les juifs ſoixante & onze, les chrétiens ſoixante & douze, & que les muſulmans, comme plus parfaits, devaient en avoir ſoixante & treize: étrange perfection, & bien digne des ſcolaſtiques de tous les pays!

Les diverſes explications de l'alcoran formèrent chez eux les ſectes qu'ils nommèrent orthodoxes, & celles qu'ils nommèrent hérétiques. Les orthodoxes ſont les ſonnites, c'eſt-à-dire les traditioniſtes, docteurs attachés à la tradition la plus ancienne, laquelle ſert de ſupplément à l'alcoran. Ils ſont diviſés en quatre ſectes, dont l'une domine aujourd'hui à Conſtantinople, une autre en Afrique, une troiſième en Arabie, & une quatrième en Tartarie &

(*) Voyez dans le *Dictionnaire philoſophique* tous les articles concernant les Albigeois, les Vaudois, les Huſſites, Merindol, Cabrières, le maſſacre de Vaſſi, la Saint Barthelemi, les maſſacres d'Irlande, & de douze millions d'hommes egorges en Amerique au nom de JESUS-CHRIST & de la bonne Vierge ſa mère.

aux Indes; elles font regardées comme également utiles pour le falut.

Les hérétiques font ceux qui nient la prédeftination abfolue, ou qui diffèrent des fonnites fur quelques points de l'école. Le mahométifme a eu fes pélagiens, fes fcotiftes, fes thomiftes, fes moliniftes, fes janféniftes : toutes ces fectes n'ont pas produit plus de révolutions que parmi nous. Il faut, pour qu'une fecte faffe naître de grands troubles, qu'elle attaque les fondemens de la fecte dominante, qu'elle la traite d'impie, d'ennemie de DIEU & des hommes, qu'elle ait un étendard que les efprits les plus groffiers puiffent apercevoir fans peine, & fous lequel les peuples puiffent aifément fe rallier. Telle a été la fecte d'*Ali*, rivale de la fecte d'*Omar*; mais ce n'eft que vers le feizième fiècle que ce grand fchifme s'eft établi; & la politique y a eu beaucoup plus de part que la religion.

CHAPITRE VIII.

De l'Italie & de l'Eglife, avant Charlemagne. Comment le Chriftianifme s'était établi. Examen s'il a fouffert autant de perfécutions qu'on le dit.

RIEN n'eft plus digne de notre curiofité que la manière dont DIEU voulut que l'Eglife s'établît, en fefant concourir les caufes fecondes à fes décrets éternels. Laiffons refpectueufement ce qui eft divin à ceux qui en font les dépofitaires, & attachons-nous uniquement à l'hiftorique. Des difciples de

Jean s'établiffent d'abord dans l'Arabie voifine de Jérufalem ; mais les difciples de *Jéfus* vont plus loin. Les philofophes platoniciens d'Alexandrie, où il y avait tant de juifs, fe joignent aux premiers chrétiens, qui empruntent des expreffions de leur philofophie, comme celle du *Logos*, fans emprûnter toutes leurs idées. Il y avait déjà quelques chrétiens à Rome du temps de *Néron :* on les confondait avec les juifs, parce qu'ils étaient leurs compatriotes, parlant la même langue, s'abftenant comme eux des alimens défendus par la loi mofaïque. Plufieurs même étaient circoncis, & obfervaient le fabbat. Ils étaient encore fi obfcurs, que ni l'hiftorien *Jofephe*, ni *Philon* n'en parlent dans aucun de leurs écrits. Cependant on voit évidemment que ces demi-juifs demi-chrétiens étaient dès le commencement partagés en plufieurs fectes, ébionites, marcionites, carpocratiens, valentiniens, caïnites. Ceux d'Alexandrie étaient fort différens de ceux de Syrie, les Syriens différaient des Achaïens. Chaque parti avait fon évangile, & les véritables juifs étaient les ennemis irréconciliables de tous ces partis.

Juifs toujours privilegiés.

Ces juifs, également rigides & fripons, étaient encore dans Rome au nombre de quatre mille. Il y en avait eu huit mille du temps d'*Augufte ;* mais *Tibère* en fit paffer la moitié en Sardaigne pour peupler cette île, & pour délivrer Rome d'un trop grand nombre d'ufuriers. Loin de les gêner dans leur culte, on les laiffait jouir de la tolérance qu'on prodiguait dans Rome à toutes les religions. On leur permettait des fynagogues & des juges de leur nation, comme ils en ont aujourd'hui dans Rome

chrétienne, où ils font en plus grand nombre. On les regardait du même œil que nous voyons les nègres, comme une efpèce d'hommes inférieure. Ceux qui dans les colonies juives n'avaient pas affez de talent pour s'appliquer à quelque métier utile, & qui ne pouvaient couper du cuir & faire des fandales, fefaient des fables. Ils favaient les noms des anges, de la feconde femme d'*Adam* & de fon précepteur, & ils vendaient aux dames romaines des philtres pour fe faire aimer. Leur haine pour les chrétiens, ou galiléens, ou nazaréens, comme on les nommait alors, tenait de cette rage dont tous les fuperftitieux font animés contre tous ceux qui fe féparent de leur communion. Ils accufèrent les juifs chrétiens de l'incendie qui confuma une partie de Rome fous *Néron*. Il était auffi injufte d'imputer cet accident aux chrétiens qu'à l'empereur : ni lui, ni les chrétiens, ni les juifs n'avaient aucun intérêt à brûler Rome ; mais il fallait apaifer le peuple qui fe foulevait contre des étrangers, également haïs des Romains & des juifs. On abandonna quelques infortunés à la vengeance publique. Il femble qu'on n'aurait pas dû compter, parmi les perfécutions faites à leur foi, cette violence paffagère : elle n'avait rien de commun avec leur religion qu'on ne connaiffait pas, & que les Romains confondaient avec le judaïfme, protégé par les lois autant que méprifé.

S'il eft vrai qu'on ait trouvé en Efpagne des infcriptions où *Néron* eft remercié *d'avoir aboli dans la province une fuperftition nouvelle*, l'antiquité de ces monumens eft plus que fufpecte. S'ils font

authentiques, le christianisme n'y est pas désigné; & si enfin ces monumens outrageans regardent les chrétiens, à qui peut-on les attribuer qu'aux juifs jaloux établis en Espagne, qui abhorraient le christianisme comme un ennemi né dans leur sein?

Nous nous garderons bien de vouloir percer l'obscurité impénétrable qui couvre le berceau de l'Eglise naissante, & que l'érudition même a quelquefois redoublée.

Mais ce qui est très-certain, c'est qu'il n'y a que l'ignorance, le fanatisme, l'esclavage des écrivains copistes d'un premier imposteur, qui aient pu compter parmi les papes, l'apôtre *Pierre*, *Lin*, *Clet*, & d'autres, dans le premier siècle.

Il n'y eut aucune hiérarchie pendant près de cent ans parmi les chrétiens. Leurs assemblées secrètes se gouvernaient comme celles des Primitifs ou Quakers d'aujourd'hui. Ils observaient à la lettre le précepte de leur maître : *Les princes des nations dominent, il n'en sera pas ainsi entre vous : quiconque voudra être le premier sera le dernier*. La hiérarchie ne put se former que quand la société devint nombreuse, & ce ne fut que sous *Trajan* qu'il y eut des surveillans *episcopoi*, que nous avons traduit par le mot d'*évêque;* des *presbyteroi*, des *pistoi*, des énergumènes, des catéchumènes. Il n'est question du terme *pape* dans aucun des auteurs des premiers siècles. Ce mot grec était inconnu dans le petit nombre des demi-juifs qui prenaient à Rome le nom de chrétiens.

Il est reconnu par tous les savans que *Simon-Barjone*, surnommé *Pierre*, n'alla jamais à Rome. On rit aujourd'hui de la preuve que des idiots

tirèrent d'une épître attribuée à cet apôtre, né en Galilée. Il dit dans cette épître qu'il eſt à Babylone. Les ſeuls qui parlent de ſon prétendu martyre, ſont des fabuliſtes décriés, un *Hégéſippe*, un *Marcel*, un *Abdias*, copiés depuis par *Euſèbe*. Ils content que *Simon-Barjone* & un autre *Simon*, qu'ils appellent *le magicien*, diſputèrent ſous *Néron* à qui reſſuſciterait un mort, & à qui s'élèverait le plus haut dans l'air: que *Simon-Barjone* fit tomber l'autre *Simon*, favori de *Néron*, & que cet empereur irrité fit crucifier *Barjone*, lequel par humilité voulut être crucifié la tête en bas. Ces inepties ſont aujourd'hui mépriſées de tous les chrétiens inſtruits; mais depuis *Conſtantin*, elles furent autoriſées juſqu'à la renaiſſance des lettres & du bon ſens.

Pour prouver que *Pierre* ne mourut point à Rome, il n'y a qu'à obſerver que la première baſilique bâtie par les chrétiens, dans cette capitale, eſt celle de *St Jean de Latran*: c'eſt la première égliſe latine; l'aurait-on dédiée à *Jean*, ſi *Pierre* avait été pape?

La liſte frauduleuſe des prétendus premiers papes eſt tirée d'un livre apocryphe, intitulé le *Pontificat de Damaſe*, qui dit en parlant de *Lin*, prétendu ſucceſſeur de *Pierre*, que *Lin* fut pape juſqu'à la treizième année de l'empereur *Néron*. Or c'eſt préciſément cette année 13 qu'on fait crucifier *Pierre*. Il y aurait donc eu deux papes à la fois.

Enfin, ce qui doit trancher toute difficulté aux yeux de tous les chrétiens, c'eſt que ni dans les actes des apôtres, ni dans les épîtres de *Paul*, il n'eſt pas dit un ſeul mot d'un voyage de *Simon-Barjone* à Rome. Le terme de ſiége, de pontificat, de papauté

attribué à *Pierre*, eſt d'un ridicule ſenſible. Quel ſiége qu'une aſſemblée inconnue de quelques pauvres de la populace juive !

C'eſt cependant ſur cette fable que la puiſſance papale eſt fondée & ſe ſoutient encore aujourd'hui après toutes ſes pertes. Qu'on juge après cela comment l'opinion gouverne le monde, comment le menſonge ſubjugue l'ignorance, & combien ce menſonge a été utile pour aſſervir les peuples, les enchaîner & les dépouiller.

C'eſt ainſi qu'autrefois les annaliſtes barbares de l'Europe comptaient parmi les rois de France un *Pharamond*, & ſon père *Marcomir*, & des rois d'Eſpagne, de Suède, d'Ecoſſe, depuis le déluge. Il faut avouer que l'hiſtoire, ainſi que la phyſique, n'a commencé à ſe débrouiller que ſur la fin du ſeizième ſiècle. La raiſon ne fait que de naître.

Examen des perſécutions contre les chrétiens.

Ce qui eſt encore certain, c'eſt que le génie du ſénat ne fut jamais de perſécuter perſonne pour ſa croyance, que jamais aucun empereur ne voulut forcer les juifs à changer de religion, ni après la révolte ſous *Veſpaſien*, ni après celle qui éclata ſous *Adrien*. On inſulta toujours à leur culte ; on s'en moqua ; on érigea des ſtatues dans leur temple avant ſa ruine ; mais jamais il ne vint dans l'idée d'aucun *Céſar*, ni d'aucun proconſul, ni du ſénat romain, d'empêcher les juifs de croire à leur loi. Cette ſeule raiſon ſert à faire voir quelle liberté eut le chriſtianiſme de s'étendre en ſecret, après s'être formé obſcurément dans le ſein du judaïſme.

Aucun des *Céſars* n'inquiéta les chrétiens juſqu'à *Domitien*. *Dion-Caſſius* dit qu'il y eut ſous cet empereur

quelques perſonnes condamnées comme athées, & comme imitant les mœurs des Juifs. Il paraît que cette vexation, ſur laquelle on a d'ailleurs ſi peu de lumières, ne fut ni longue, ni générale. On ne ſait préciſément, ni pourquoi il y eut quelques chrétiens bannis, ni pourquoi ils furent rappelés. Comment croire *Tertullien* qui, ſur la foi d'*Hégéſippe*, rapporte ſérieuſement que *Domitien* interrogea les petits-fils de l'apôtre *St Jude*, de la race de *David*, dont il redoutait les droits au trône de Judée, & que les voyant pauvres & miſérables, il ceſſa la perſécution ? S'il eût été poſſible qu'un empereur romain craignît des prétendus deſcendans de *David*, quand Jéruſalem était détruite, ſa politique n'en eût donc voulu qu'aux Juifs, & non aux chrétiens. Mais comment imaginer que le maître de la terre connue ait eu des inquiétudes ſur les droits de deux petits-fils de *St Jude* au royaume de la Paleſtine, & les ait interrogés? Voilà malheureuſement comme l'hiſtoire a été écrite par tant d'hommes plus pieux qu'éclairés.

Nerva, *Veſpaſien*, *Tite*, *Trajan*, *Adrien*, les *Antonins*, ne furent point perſécuteurs. *Trajan*, qui avait renouvelé les défenſes portées par la loi des douze tables contre les aſſociations particulières, écrit à Pline : *Il ne faut faire aucune recherche contre les chrétiens.* Ces mots eſſentiels, *il ne faut faire aucune recherche*, prouvent qu'ils purent ſe cacher, ſe maintenir avec prudence, quoique ſouvent l'envie des prêtres & la haine des Juifs les traînât aux tribunaux & aux ſupplices. Le peuple les haïſſait, & ſurtout le peuple des provinces, toujours plus dur, plus ſuperſtitieux

& plus intolérant que celui de la capitale : il excitait les magiſtrats contre eux, il criait qu'on les expoſât aux bêtes dans les cirques. *Adrien* non-ſeulement défendit à *Fondanus*, proconſul de l'Aſie mineure de les perſécuter ; mais ſon ordonnance porte : *Si on calomnie les chrétiens, châtiez ſévèrement le calomniateur.*

C'eſt cette juſtice d'*Adrien* qui a fait ſi fauſſement imaginer qu'il était chrétien lui-même. Celui qui éleva un temple à *Antinoüs*, en aurait-il voulu élever à JESUS-CHRIST ?

Marc-Aurèle ordonna qu'on ne pourſuivît point les chrétiens pour cauſe de religion. *Caracalla*, *Héliogabale*, *Alexandre*, *Philippe*, *Gallien*, les protégèrent ouvertement. Ils eurent donc tout le temps d'étendre & de fortifier leur égliſe naiſſante. Ils tinrent cinq conciles dans le premier ſiècle, ſeize dans le ſecond, & trente-ſix dans le troiſième. Les autels étaient magnifiques dès le temps de ce troiſième ſiècle. L'hiſtoire eccléſiaſtique en remarque quelques-uns ornés de colonnes d'argent qui peſaient enſemble trois mille marcs. Les calices faits ſur le modèle des coupes romaines, & les patènes étaient d'or pur.

Les chrétiens jouirent d'une ſi grande liberté, malgré les cris & les perſécutions de leurs ennemis, qu'ils avaient publiquement, dans pluſieurs provinces, des égliſes élevées ſur les débris de quelques temples tombés ou ruinés. *Origène* & *St Cyprien* l'avouent ; & il faut bien que le repos de l'Egliſe ait été long, puiſque ces deux grands-hommes reprochent déjà à leurs contemporains le *luxe*, la *molleſſe*, l'*avarice*, ſuite de la félicité & de l'abondance. *St Cyprien* ſe plaint expreſſément que pluſieurs évêques, imitant

mal les faints exemples qu'ils avaient fous leurs yeux, *accumulaient de grandes fommes d'argent, s'enrichiffaient par l'ufure, & raviffaient des terres par la fraude.* Ce font fes propres paroles : elles font un témoignage évident du bonheur tranquille dont on jouiffait fous les lois romaines. L'abus d'une chofe en démontre l'exiftence.

Si *Décius*, *Maximin*, & *Dioclétien* perfécutèrent les chrétiens, ce fut pour des raifons d'état : *Décius*, parce qu'ils tenaient le parti de la maifon de *Philippe*, foupçonné quoiqu'à tort d'être chrétien lui-même: *Maximin*, parce qu'ils foutenaient *Gordien*. Ils jouirent de la plus grande liberté pendant vingt années fous *Dioclétien*. Non-feulement ils avaient cette liberté de religion que le gouvernement romain accorda de tout temps à tous les peuples, fans adopter leurs cultes; mais ils participaient à tous les droits des Romains. Plufieurs chrétiens étaient gouverneurs de provinces. *Eusèbe* cite deux chrétiens, *Dorothée* & *Gorgonius*, officiers du palais, à qui *Dioclétien* prodiguait fa faveur. Enfin il avait époufé une chrétienne. Tout ce que nos déclamateurs écrivent contre *Dioclétien*, n'eft donc qu'une calomnie fondée fur l'ignorance. Loin de les perfécuter, il les éleva au point qu'il ne fut plus en fon pouvoir de les abattre.

Dioclétien, protecteur des chrétiens.

En 303, *Maximien Galère*, qui les haïffait, engage *Dioclétien* à faire démolir l'églife cathédrale de Nicomédie, élevée vis-à-vis le palais de l'empereur. Un chrétien plus qu'indifcret déchire publiquement l'édit; on le punit. Le feu confume quelques jours après une partie du palais de *Galère;* on en accufe les chrétiens : cependant il n'y eut point de peine de

mort décernée contre eux. L'édit portait qu'on brûlât leurs temples & leurs livres, qu'on privât leurs perſonnes de tous les honneurs.

Origine de la perſécution.

Jamais *Dioclétien* n'avait voulu juſque-là les contraindre en matière de religion. Il avait, après ſa victoire ſur les Perſes, donné des édits contre les manichéens attachés aux intérêts de la Perſe, & ſecrets ennemis de l'empire romain. La ſeule raiſon d'état fut la cauſe de ces édits. S'ils avaient été dictés par le zèle de la religion, zèle que les conquérans ont ſi rarement, les chrétiens y auraient été enveloppés. Ils ne le furent pas; ils eurent par conſéquent vingt années entières ſous *Dioclétien* même pour s'affermir, & ne furent maltraités ſous lui que pendant deux années; encore *Lactance*, *Euſèbe*, & l'empereur *Conſtantin* lui-même, imputent ces violences au ſeul *Galère*, & non à *Dioclétien*. Il n'eſt pas en effet vraiſemblable qu'un homme aſſez philoſophe pour renoncer à l'empire, l'ait été aſſez peu pour être un perſécuteur fanatique.

Dioclétien n'était à la vérité qu'un ſoldat de fortune; mais c'eſt cela même qui prouve ſon extrême mérite. On ne peut juger d'un prince que par ſes exploits & par ſes lois. Ses actions guerrières furent grandes & ſes lois juſtes. C'eſt à lui que nous devons la loi qui annulle les contrats de vente, dans leſquels il y a léſion d'outre-moitié. Il dit lui-même que l'humanité dicte cette loi, *humanum eſt*.

Il fut le père des pupilles trop négligés, il voulut que les capitaux de leurs biens portaſſent intérêt.

C'eſt avec autant de ſageſſe que d'équité, qu'en protégeant les mineurs, il ne voulut pas que jamais

ces mineurs puſſent abuſer de cette protection, en trompant leurs débiteurs. Il ordonna qu'un mineur qui aurait uſé de fraude ſerait déchu du bénéfice de la loi. Il réprima les délateurs & les uſuriers. Tel eſt l'homme que l'ignorance ſe repréſente d'ordinaire comme un ennemi armé ſans ceſſe contre les fidèles, & ſon règne comme une Saint-Barthelemi continuelle, ou comme la perſécution des Albigeois. C'eſt ce qui eſt entièrement contraire à la vérité. L'ère des martyrs qui commence à l'avénement de *Dioclétien*, n'aurait donc dû être datée que deux ans avant ſon abdication, puiſqu'il ne fit aucun martyr pendant vingt ans.

Faux martyrs.

C'eſt une fable bien mépriſable, qu'il ait quitté l'empire de regret de n'avoir pu abolir le chriſtianiſme. S'il l'avait tant perſécuté, il aurait au contraire continué à régner pour tâcher de le détruire; & s'il fut forcé d'abdiquer, comme on l'a dit ſans preuve, il n'abdiqua donc point par dépit & par regret. Le vain plaiſir d'écrire des choſes extraordinaires, & de groſſir le nombre des martyrs, a fait ajouter des perſécutions fauſſes & incroyables à celles qui n'ont été que trop réelles. On a prétendu que du temps de *Dioclétien*, en 287, le Céſar *Maximien Hercule* envoya au martyre, au milieu des Alpes, une légion entière appelée *Thébéenne*, compoſée de ſix mille ſix cents hommes, tous chrétiens, qui tous ſe laiſſèrent maſſacrer ſans murmurer. Cette hiſtoire ſi fameuſe ne fut écrite que près de deux cents ans après par l'abbé *Eucher*, qui la rapporte ſur des ouï-dire. Mais comment *Maximien Hercule* aurait-il, comme on le dit, appelé d'Orient cette

légion pour aller apaifer dans les Gaules une fédition réprimée depuis une année entière ? Pourquoi fe ferait-il défait de fix mille fix cents bons foldats dont il avait befoin, pour aller réprimer cette fédition ? Comment tous étaient-ils chrétiens fans exception ? Pourquoi les égorger en chemin ? Qui les aurait maffacrés dans une gorge étroite, entre deux montagnes près de Saint-Maurice en Valais, où l'on ne peut ranger quatre cents hommes en ordre de bataille, & où une légion réfifterait aifément à la plus grande armée ? A quel propos cette boucherie, dans un temps où l'on ne perfécutait pas, dans l'époque de la plus grande tranquillité de l'Eglife ; tandis que fous les yeux de *Dioclétien* même, à Nicomédie, vis-à-vis fon palais, les chrétiens avaient un temple fuperbe ? *La profonde paix & la liberté entière dont nous jouiffions*, dit Eusèbe, *nous fit tomber dans le relâchement.* Cette profonde paix, cette entière liberté s'accorde-t-elle avec le maffacre de fix mille fix cents foldats ? Si ce fait incroyable pouvait être

Vrais martyrs.

vrai, (*a*) *Eusèbe* l'eût-il paffé fous filence ? Tant de vrais martyrs ont fcellé l'évangile de leur fang, qu'on ne doit point faire partager leur gloire à ceux qui n'ont pas partagé leurs fouffrances. Il eft certain que *Dioclétien*, les deux dernières années de fon empire, & *Galère*, quelques années encore après, perfécutèrent violemment les chrétiens de l'Afie mineure & des contrées voifines. Mais dans les Efpagnes, dans les Gaules, dans l'Angleterre, qui étaient alors le partage de *Conftance Chlore*, loin d'être pourfuivis, ils virent leur religion dominante ; &

(*a*) Voyez les éclairciffement fur cette hiftoire générale.

Eusèbe dit que *Maxence*, élu empereur à Rome en 306, ne perſécuta perſonne.

Ils ſervirent utilement *Conſtance Chlore* qui les protégea, & dont la concubine *Hélène* embraſſa publiquement le chriſtianiſme. Ils firent donc alors un grand parti dans l'Etat. Leur argent & leurs armes contribuèrent à mettre *Conſtantin* ſur le trône. C'eſt ce qui le rendit odieux au ſénat, au peuple romain, aux prétoriens, qui tous avaient pris le parti de *Maxence* ſon concurrent à l'empire. Nos hiſtoriens appellent Maxence *Tyran*, parce qu'il fut malheureux. Il eſt pourtant certain qu'il était le véritable empereur, puiſque le ſénat & le peuple romain l'avaient proclamé.

CHAPITRE IX.

Que les fauſſes légendes des premiers chrétiens n'ont point nui à l'établiſſement de la religion chrétienne.

JESUS-CHRIST avait permis que les faux évangiles ſe mêlaſſent aux véritables, dès le commencement du chriſtianiſme; & même, pour mieux exercer la foi des fidèles, les évangiles qu'on appelle aujourd'hui *apocryphes*, précédèrent les quatre ouvrages ſacrés qui ſont aujourd'hui les fondemens de notre foi; cela eſt ſi vrai que les pères des premiers ſiècles, citent preſque toujours quelqu'un de ces évangiles, qui ne ſubſiſtent plus. Ni *Barnabé*, ni *Clément*, ni *Ignace*, enfin tous, juſqu'à *Juſtin* ne citent

que ces évangiles apocryphes. *Clément*, par exemple, dans le VIII[e] chap. épît. II, s'exprime ainsi : *Le Seigneur dit dans ſon évangile : ſi vous ne gardez pas le petit, qui vous confiera le grand ?* Or ces paroles ne ſont ni dans *Matthieu*, ni dans *Marc*, ni dans *Luc*, ni dans *Jean*. Nous avons vingt exemples de pareilles citations.

Il eſt bien évident que dans les dix ou douze ſectes qui partageaient les chrétiens dès le premier ſiècle, un parti ne ſe prévalait pas des évangiles de ſes adverſaires, à moins que ce ne fût pour les combattre ; chacun n'apportait en preuves que les livres de ſon parti. Comment donc les pères de notre véritable égliſe, ont-ils pu citer les évangiles qui ne ſont point canoniques ? Il faut bien que ces écrits fuſſent regardés alors comme authentiques & comme ſacrés.

Ce qui paraîtrait encore plus ſingulier, ſi l'on ne ſavait pas de quels excès la nature humaine eſt capable, ce ſerait que dans toutes les ſectes chrétiennes réprouvées par notre égliſe dominante, il ſe fût trouvé des hommes, qui euſſent ſouffert la perſécution pour leurs évangiles apocryphes. Cela ne prouverait que trop que le faux zèle eſt martyr de l'erreur, ainſi que le véritable zèle eſt martyr de la vérité.

On ne peut diſſimuler les fraudes pieuſes que malheureuſement les premiers chrétiens de toutes les ſectes employèrent pour ſoutenir notre religion ſainte, qui n'avait pas beſoin de cet appui honteux. On ſuppoſa une lettre de *Pilate* à *Tibère*, dans laquelle

laquelle *Pilate* dit à cet empereur : » Le DIEU des » Juifs leur ayant promis de leur envoyer son saint » du haut du ciel, qui serait leur roi à bien juste » titre, & ayant promis qu'il naîtrait d'une vierge, » le DIEU des Juifs l'a envoyé en effet, moi étant » président en Judée. »

On supposa un prétendu édit de *Tibère*, qui mettait JESUS au rang des dieux ; on supposa des lettres de *Sénèque* à *Paul*, & de *Paul* à *Sénèque*. On supposa le testament des douze patriarches, qui passa très-long-temps pour authentique, & qui fut même traduit en grec par *S[t] Jean Chrysostome*. On supposa le testament de *Moïse*, celui d'*Enoc*, celui de *Joseph* : on supposa le célèbre livre d'*Enoc*, que l'on regarde comme le fondement de tout le christianisme, puisque c'est dans ce seul livre qu'on rapporte l'histoire de la révolte des anges précipités dans l'enfer, & changés en diables pour tenter les hommes. Ce livre fut forgé dès le temps des apôtres, & avant même qu'on eût les épîtres de *S[t] Jude* qui cite les prophéties de cet *Enoc*, *septième homme après Adam*. C'est ce que nous avons déjà indiqué dans le chapitre des Indes.

On supposa une lettre de JESUS-CHRIST à un prétendu roi d'Edesse, dans le temps qu'Edesse n'avait point de roi & qu'elle appartenait aux Romains. (*a*)

On supposa les voyages de *S[t] Pierre*, l'apocalypse de *S[t] Pierre*, les actes de *S[t] Pierre*, les actes de

(*a*) On donne à ce prétendu roi le nom propre d'*Abgare*, le roi *Abgare* à JESUS, & Abgare était le titre des anciens princes de ce petit pays.

S[t] Paul, les actes de *Pilate;* on falsifia l'histoire de *Flavien-Josephe*, & l'on fut assez mal avisé pour faire dire à ce juif, si zélé pour sa religion juive, que JESUS était le CHRIST, le Messie.

On écrivit le roman de la querelle de *S[t] Pierre* avec *Simon* le magicien, d'un mort, parent de *Néron*, qu'ils se chargèrent de ressusciter, de leur combat dans les airs, du chien de *Simon* qui apportait des lettres à *S[t] Pierre*, & qui rapportait les réponses.

On supposa des vers des sibylles, qui eurent un cours si prodigieux, qu'il en est encore fait mention dans les hymnes que les catholiques romains chantent dans leurs églises.

Teste David cum sibyllâ.

Enfin on supposa un nombre prodigieux de martyrs que l'on confondit, comme nous l'avons déjà dit, avec les véritables.

Nous avons encore les actes du martyre de *S[t] André* l'apôtre, qui sont reconnus pour faux par les plus pieux & les plus savans critiques, de même que les actes du martyre de *S[t] Clément*.

Eusèbe de Césarée, au quatrième siècle, recueillit une grande partie de ces légendes. C'est-là qu'on voit d'abord le martyre de *S[t] Jacques*, frère aîne de JESUS-CHRIST, qu'on prétend avoir été un bon juif, & même récabite, & que les juifs de Jérusalem appelaient *Jacques le juste.* Il passait les journées entières à prier dans le temple. Il n'était donc pas de la religion de son frère. Ils le pressèrent de déclarer que son frère était un imposteur, mais *Jacques* leur répondit:

Sachez qu'il eſt aſſis à la droite de la ſouveraine puiſſance de DIEU, *& qu'il doit paraître au milieu des nuées, pour juger de-là tout l'univers.*

Enſuite vient un *Siméon*, couſin-germain de JESUS-CHRIST, fils d'un nommé *Cléophas*, & d'une *Marie*, ſœur de *Marie* mère de JESUS. On le fait libéralement évêque de Jéruſalem. On ſuppoſe qu'il fut déféré aux Romains comme deſcendant en droite ligne du roi *David*; & l'on fait voir par-là qu'il avait un droit évident au royaume de Jéruſalem, auſſi-bien que S[t] *Jude*. On ajoute que *Trajan*, craignant extrêmement la race de *David*, ne fut pas ſi clément envers *Siméon*, que *Domitien* l'avait été envers les petits-fils de *Jude*, & qu'il ne manqua pas de faire crucifier *Siméon*, de peur qu'il ne lui enlevât la Paleſtine. Il fallait que ce couſin-germain de JESUS CHRIST fut bien vieux, puiſqu'il vivait ſous *Trajan* dans la cent ſeptième année de notre ère vulgaire.

On ſuppoſa une longue converſation entre *Trajan* & S[t] *Ignace* à Antioche. *Trajan* lui dit : *Qui es-tu, eſprit impur, démon infernal?* *Ignace* lui répondit : *Je ne m'appelle point eſprit impur. Je m'appelle* PORTE-DIEU. Cette converſation eſt tout-à-fait vraiſemblable.

Vient enſuite une *ſainte Symphoroſe* avec ſes ſept enfans qui allèrent voir familièrement l'empereur *Adrien*, dans le temps qu'il bâtiſſait ſa belle maiſon de campagne à Tibur. *Adrien*, quoiqu'il ne perſécutât jamais perſonne, fit fendre en ſa préſence le cadet des ſept frères, de la tête en bas; & fit tuer les ſix autres avec la mère par des genres différens de mort, pour avoir plus de plaiſir.

Sainte Félicité & ses sept enfans, car il en faut toujours sept, est interrogée avec eux, jugée & condamnée par le préfet de Rome dans le champ de Mars, où l'on ne jugeait jamais personne. Le préfet jugeait dans le prétoire; mais on n'y regarda pas de si près.

St Polycarpe étant condamné au feu, on entend une voix du ciel, qui lui dit: *Courage, Polycarpe, sois ferme;* & aussi-tôt les flammes du bûcher se divisent & forment un beau dais sur sa tête, sans le toucher.

Un cabaretier chrétien, nommé *St Théodote*, rencontre dans un pré le curé *Fronton*, auprès de la ville d'Ancyre, on ne sait pas trop quelle année, & c'est bien dommage; mais c'est sous l'empereur *Dioclétien. Ce pré*, dit la légende recueillie par le révérend père *Bollandus*, *était d'un verd naissant, relevé par les nuances diverses que formaient les divers coloris des fleurs. Ah! le beau pré*, s'écria le saint cabaretier, *pour y bâtir une chapelle! Vous avez raison*, dit le curé *Fronton*, *mais il me faut des reliques. Allez, allez*, reprit *Théodote*, *je vous en fournirai.* Il savait bien ce qu'il disait. Il y avait dans Ancyre sept vierges chrétiennes d'environ soixante-douze ans chacune. Elles furent condamnées par le gouverneur à être violées par tous les jeunes gens de la ville, selon les lois romaines, car ces légendes supposent toujours qu'on fesait souffrir ce supplice à toutes les filles chrétiennes.

Il ne se trouva heureusement aucun jeune homme qui voulût être leur exécuteur; il n'y eut qu'un jeune ivrogne qui eut assez de courage pour s'attaquer d'abord à *sainte Técuse*, la plus jeune de toutes, qui était dans sa soixante-onzième année. *Técuse* se

jeta à ses pieds, lui montra la *peau flasque de ses cuisses décharnées, & tous ses rides pleins de crasse, &c.* cela désarma le jeune homme. Le gouverneur indigné que les sept vieilles eussent conservé leur pucelage, les fit sur le champ prêtresses de *Diane* & de *Minerve*, & elles furent obligées de servir toutes nues ces deux déesses, dont pourtant les femmes n'approchaient jamais que voilées de la tête aux pieds.

Le cabaretier *Théodote*, les voyant ainsi toutes nues & ne pouvant souffrir cet attentat fait à leur pudeur, pria DIEU avec larmes, qu'il eût la bonté de les faire mourir sur le champ : aussitôt le gouverneur les fit jeter dans le lac d'Ancyre, une pierre au cou.

La bienheureuse *Técuse* apparut la nuit à S[t] *Théodote*. „ Vous dormez, mon fils, lui dit-elle, sans penser à „ nous. Ne souffrez pas, mon cher *Théodote*, que nos „ corps soient mangés par les truites. „ *Théodote* rêva un jour entier à cette apparition.

La nuit suivante il alla au lac avec quelques uns de ses garçons. Une lumière éclatante marchait devant eux, & cependant la nuit était fort obscure. Une pluie épouvantable tomba, & fit enfler le lac. Deux vieillards dont les cheveux, la barbe & les habits étaient blancs comme la neige, lui apparurent alors, & lui dirent : *Marchez, ne craignez rien, voici un flambeau céleste, & vous trouverez auprès du lac, un cavalier céleste, armé de toutes pièces, qui vous conduira.*

Aussitôt l'orage redoubla. Le cavalier céleste se présenta avec une lance énorme. Ce cavalier était le glorieux martyr *Sosiandre* lui-même, à qui DIEU avait ordonné de descendre du ciel sur un beau cheval

pour conduire le cabaretier. Il pourſuivit les ſentinelles du lac, la lance dans les reins. Les ſentinelles s'enfuirent. *Théodote* trouva le lac à ſec, ce qui était l'effet de la pluie ; on emporta les ſept vierges, & les garçons cabaretiers les enterrèrent.

La légende ne manque pas de rapporter leurs noms : c'étaient *ſainte Técuſe*, *ſainte Alexandra*, *ſainte Phainé*, hérétiques ; & *ſainte Claudia*, *ſainte Euphraſie*, *ſainte Matrone*, & *ſainte Julite*, catholiques.

Dès qu'on fut dans la ville d'Ancyre que ces ſept pucelles avaient été enterrées, toute la ville fut en alarmes & en combuſtion, comme vous le croyez bien. Le gouverneur fit appliquer *Théodote* à la queſtion. *Voyez*, diſait *Théodote*, *les biens dont* JESUS-CHRIST *comble ſes ſerviteurs ; il me donne le courage de ſouffrir la queſtion*, & *bientôt je ſerai brûlé*. Il le fut en effet. Mais il avait promis des reliques au curé *Fronton*, pour mettre dans ſa chapelle, & *Fronton* n'en avait point. *Fronton* monta ſur un âne pour aller chercher ſes reliques à Ancyre, & chargea ſon âne de quelques bouteilles d'excellent vin, car il s'agiſſait d'un cabaretier. Il rencontra des ſoldats qu'il fit boire. Les ſoldats lui racontèrent le martyre de *St Théodote*. Ils gardaient ſon corps, quoiqu'il eût été réduit en cendres. Il les enivra ſi bien, qu'il eut le temps d'enlever le corps. Il l'enſevelit & bâtit ſa chapelle. *Hé bien*, lui dit *St Théodote*, *ne t'avais-je pas bien dit que tu aurais des reliques* ?

Voilà ce que les jéſuites *Bollandus* & *Papebroc* ne rougirent pas de rapporter dans leur hiſtoire des ſaints : voilà ce qu'un moine, nommé dom *Ruinart*,

a l'insolente imbécillité d'insérer dans ses Actes sincères. (*a*)

Tant de fraudes, tant d'erreurs, tant de bêtises dégoûtantes, dont nous sommes inondés depuis dix sept cents années n'ont pu faire tort à notre religion. Elle est sans doute divine, puisque dix-sept siècles de friponneries & d'imbécillités n'ont pu la détruire; & nous révérons d'autant plus la vérité, que nous méprisons le mensonge.

CHAPITRE X.

Suite de l'établissement du christianisme. Comment Constantin en fit la religion dominante. Décadence de l'ancienne Rome.

LE règne de *Constantin* est une époque glorieuse pour la religion chrétienne, qu'il rendit triomphante. On n'avait pas besoin d'y joindre des prodiges, comme l'apparition du *Labarum* dans les nuées, sans qu'on dise seulement en quel pays cet étendard apparut. Il ne fallait pas écrire que les gardes du *Labarum* ne pouvaient jamais être blessés. Le bouclier tombé du ciel dans l'ancienne Rome, l'*Oriflamme*

(*a*) *Le Franc*, évêque du Puy-en-Velay, dans une pastorale aux habitans de ce pays, a pris le parti de tous ces outrages ridicules faits à la raison & à la vraie piété. Que ne dit-il aussi que le prépuce de la verge de JESUS-CHRIST, soigneusement gardé au Puy-en-Velay, & une vieille statue d'Isis, qu'on y prend pour une image de la Vierge, sont des pièces authentiques? Quelle infamie de vouloir toujours tromper les hommes! & quelle sottise de s'imaginer qu'on les trompe aujourd'hui!

apporté à *St Denis* par un ange, toutes ces imitations du *Palladium* de Troye ne servent qu'à donner à la vérité l'air de la fable. De savans antiquaires ont suffisamment réfuté ces erreurs que la philosophie désavoue, & que la critique détruit. Attachons-nous seulement à voir comment Rome cessa d'être Rome.

Pour développer l'histoire de l'esprit humain chez les peuples chrétiens, il fallait remonter jusqu'à *Constantin*, & même au-delà. C'est une nuit dans laquelle il faut allumer soi-même le flambeau dont on a besoin. On devrait attendre des lumières d'un homme tel qu'*Eusèbe* évêque de Césarée, confident de *Constantin*, ennemi d'*Athanase*, homme d'état, homme de lettres, qui le premier fit l'histoire de l'Eglise.

Eusebe historien romanesque.

Mais qu'on est étonné, quand on veut s'instruire dans les écrits de cet homme d'état, père de l'histoire ecclésiastique.

On y trouve, à propos de l'empereur *Constantin*, que » DIEU a mis les nombres dans son unité, qu'il » a embelli le monde par le nombre de deux, & que » par le nombre de trois il le composa de matière & » de forme; qu'ensuite ayant doublé le nombre de » deux, il inventa les quatre élémens : que c'est une » chose merveilleuse qu'en fesant l'addition d'un, » de deux, de trois & de quatre, on trouve le nombre » de dix, qui est la fin, le terme & la perfection de » l'unité; & que ce nombre dix si parfait, multiplié » par le nombre plus parfait de trois, qui est l'image » sensible de la Divinité, il en résulte le nombre des » trente jours du mois. (*a*)

(*a*) *Eusebe*, panégyrique de *Constantin*, chap. IV & V.

C'eſt ce même *Eusèbe* qui rapporte la lettre dont nous avons déjà parlé, d'un *Abgare* roi d'Edeſſe à JESUS-CHRIST, dans laquelle il lui offre ſa *petite ville qui eſt aſſez propre*, & la réponſe de JESUS-CHRIST au roi *Abgare*.

Il rapporte, d'après *Tertullien*, que ſitôt que l'empereur *Tibère* eut appris par *Pilate* la mort de JESUS-CHRIST, *Tibère* qui chaſſait les Juifs de Rome, ne manqua pas de propoſer au ſénat d'admettre au nombre des dieux de l'empire, celui qu'il ne pouvait connaître encore que comme un homme de Judée, que le ſénat n'en voulut rien faire, & que *Tibère* en fut extrêmement courroucé.

Il rapporte, d'après *Juſtin*, la prétendue ſtatue élevée à *Simon le magicien;* il prend les juifs thérapeutes pour des chrétiens.

C'eſt lui qui, ſur la foi d'*Hégéſippe*, prétend que les petits-neveux de JESUS-CHRIST par ſon frère *Jude*, furent déférés à l'empereur *Domitien*, comme des perſonnages très-dangereux qui avaient un droit tout naturel au trône de *David;* que cet empereur prit lui-même la peine de les interroger, qu'ils répondirent qu'ils étaient de bons payſans, qu'ils labouraient de leurs mains un champ de trente-neuf arpens, le ſeul bien qu'ils poſſédaſſent.

Il calomnie les Romains autant qu'il le peut, parce qu'il était aſiatique. Il oſe dire que de ſon temps le ſénat de Rome ſacrifiait tous les ans un homme à *Jupiter*. Eſt-il donc permis d'imputer aux *Titus*, aux *Trajans*, aux divins *Antonins*, des abominations dont aucun peuple ne ſe ſouillait alors dans le monde connu?

C'eſt ainſi qu'on écrivait l'hiſtoire dans ces temps où le changement de religion donna une nouvelle face à l'empire romain. *Grégoire* de Tours ne s'eſt point écarté de cette méthode, & on peut dire que juſqu'à *Guichardin* & *Machiavel*, nous n'avons pas eu une hiſtoire bien faite. Mais la groſſièreté même de tous ces monumens nous fait voir l'eſprit du temps dans lequel ils ont été faits; & il n'y a pas juſqu'aux légendes qui ne puiſſent nous apprendre à connaître les mœurs de nos nations.

Conduite de *Conſtantin.*

Conſtantin, devenu empereur malgré les Romains, ne pouvait être aimé d'eux. Il eſt évident que le meurtre de *Licinius* ſon beau-frère, aſſaſſiné malgré la foi des ſermens; *Licinien* ſon neveu, maſſacré à l'âge de douze ans; *Maximien* ſon beau-père, égorgé par ſon ordre à Marſeille; ſon propre fils *Criſpus*, mis à mort après lui avoir gagné des batailles, ſon épouſe *Fauſta* étouffée dans un bain, toutes ces horreurs n'adoucirent pas la haine qu'on lui portait. C'eſt probablement la raiſon qui lui fit transférer le ſiége de l'empire à Byzance. On trouve dans le code Théodoſien un édit de *Conſtantin*, où il déclare *qu'il a fondé Conſtantinople par ordre de* DIEU. Il ſeignait ainſi une révélation pour impoſer ſilence aux murmures. Ce trait ſeul pourrait faire connaître ſon caractère. Notre avide curioſité voudrait pénétrer dans les replis du cœur d'un homme tel que *Conſtantin*, par qui tout changea bientôt dans l'empire romain; ſéjour du trône, mœurs de la cour, uſages, langage, habillemens, adminiſtration, religion. Comment démêler celui qu'un parti a peint comme le plus criminel des hommes, & un autre comme le plus vertueux? Si

l'on penfe qu'il fit tout fervir à ce qu'il crut fon intérêt on ne fe trompera pas.

De favoir s'il fut caufe de la ruine de l'empire, c'eft une recherche digne de votre efprit. Il paraît évident qu'il fit la décadence de Rome. Mais en tranfportant le trône fur le Bofphore de Thrace, il pofait dans l'Orient des barrières contre les invafions des barbares qui inondèrent l'empire fous fes fucceffeurs, & qui trouvèrent l'Italie fans défenfe. Il femble qu'il ait immolé l'Occident à l'Orient. L'Italie tomba quand Conftantinople s'éleva. Ce ferait une étude curieufe & inftructive que l'hiftoire politique de ces temps-là. Nous n'avons guère que des fatires & des panégyriques. C'eft quelquefois par les panégyriques même qu'on peut trouver la vérité. Par exemple, on comble d'éloges *Conftantin*, pour avoir fait dévorer par les bêtes féroces, dans les jeux du cirque, tous les chefs des Francs, avec tous les prifonniers qu'il avait faits dans une expédition fur le Rhin. C'eft ainfi que furent traités les prédéceffeurs de *Clovis* & de *Charlemagne*. Les écrivains qui ont été affez lâches pour louer des actions cruelles, conftatent au moius ces actions, & les lecteurs fages les jugent. Ce que nous avons de plus détaillé fur l'hiftoire de cette révolution, eft ce qui regarde l'établiffement de l'églife & fes troubles.

Ce qu'il y a de déplorable, c'eft qu'à peine la religion chrétienne fut fur le trône, que la fainteté en fut profanée par des chrétiens, qui fe livrèrent à la foif de la vengeance, lors même que leur triomphe devait leur infpirer l'efprit de paix. Ils maffacrèrent dans la Syrie & dans la Paleftine tous les magiftrats

qui avaient févi contre eux ; ils noyèrent la femme & la fille de *Maximin;* ils firent périr dans les tourmens fes fils & fes parens. Les querelles, au fujet de la *Confubftantialité du Verbe*, troublèrent le monde & l'enfanglantèrent. Enfin, *Ammien Marcellin* dit que *les chrétiens de fon temps fe déchiraient entre eux comme des bêtes féroces.* (*) Il y avait de grandes vertus qu'*Ammien* ne remarque pas : elles font prefque toujours cachées, furtout à des yeux ennemis, & les vices éclatent.

L'églife de Rome fut préfervée de ces crimes & de ces malheurs ; elle ne fut d'abord ni puiffante ni fouillée ; elle refta long-temps tranquille & fage au milieu d'un fénat & d'un peuple qui la méprifaient. Il y avait dans cette capitale du monde connu fept cents temples, grands ou petits, dédiés aux dieux *majorum & minorum gentium.* Ils fubfiftèrent jufqu'à *Théodofe ;* & les peuples de la campagne perfiftèrent long-temps après lui dans leur ancien culte. C'eft ce qui fit donner aux fectateurs de l'ancienne religion le nom de *païens*, *pagani*, du nom des bourgades appelées *Pagi*, dans lefquelles on laiffa fubfifter l'idolâtrie, jufqu'au huitième fiècle ; de forte que le nom de païen ne fignifie que payfan, villageois.

Donation de *Conftantin.*

On fait affez fur quelle impofture eft fondée la donation de *Conftantin ;* mais cette pièce eft auffi rare que curieufe. Il eft utile de la tranfcrire ici pour faire

(*) *N. B.* Ces propres paroles fe trouvent au livre 22 d'*Ammien Marcellin*, chap. 5. Un miferable cuiftre de collège, ex-jéfuite, nommé *Nonotte*, auteur d'un libelle intitulé, *Erreurs de V....* a ofé foutenir que ces paroles ne font point dans *Ammien Marcellin.* Il eft utile qu'un calomniateur ignorant foit confondu. *Nullas infeftas hominibus beftias, ut funt fibi ferales plerique chriftianorum, expertus.* Ammien. *Idem dicit Chryfoftomus, homelia in Ep. Pauli ad Cor.* ajoute naïvement *Henri de Valois* dans fes notes fur *Ammien.*

connaître l'excès de l'absurde insolence de ceux qui gouvernaient les peuples, & l'excès de l'imbécillité des gouvernés. C'est *Constantin* qui parle. (*)

„ Nous, avec nos satrapes & tous le sénat, & „ le peuple soumis au glorieux empire, nous avons „ jugé utile de donner au successeur du prince des „ apôtres une plus grande puissance, que celle que „ notre sérénité & notre mansuétude ont sur la terre. „ Nous avons résolu de faire honorer la sacro-sainte „ Eglise romaine plus que notre puissance impériale „ qui n'est que terrestre; & nous attribuons au sacré „ siége du bienheureux *Pierre* toute la dignité, toute „ la gloire, & toute la puissance impériale. Nous „ possédons les corps glorieux de *St Pierre* & de „ *St Paul*, & nous les avons honorablement mis „ dans des caisses d'ambre, que la force des quatre „ élémens ne peut casser. Nous avons donné plu- „ sieurs grandes possessions en Judée, en Grèce, dans „ l'Asie, dans l'Afrique & dans l'Italie, pour fournir „ aux frais de leurs luminaires. Nous donnons, en „ outre à *Silvestre* & à ses successeurs, notre palais „ de Latran, qui est plus beau que tous les autres „ palais du monde.

„ Nous lui donnons notre diadème, notre cou- „ ronne, notre mître, tous les habits impériaux que „ nous portons, & nous lui remettons la dignité „ impériale, & le commandement de la cavalerie. „ Nous voulons que les révérendissimes clercs de la „ sacro-sainte romaine église jouissent de tous les

(*) Voyez l'ouvrage connu sous le titre de Décret de *Gratien*, où cette pièce est insérée. Ce décret est une compilation faite par *Gratien*, bénédictin du douzième siècle.

„ droits du ſénat. Nous les créons tous patrices & „ conſuls. Nous voulons que leurs chevaux ſoient „ toujours ornés de caparaçons blancs, & que nos „ principaux officiers tiennent ces chevaux par la „ bride, comme nous avons conduit nous-mêmes „ par la bride le cheval du ſacré pontife.

„ Nous donnons en pur don au bienheureux pon- „ tife la ville de Rome, & toutes les villes occi- „ dentales de l'Italie, comme auſſi les autres villes „ occidentales des autres pays. Nous cédons la place „ au ſaint père; nous nous démettons de la domi- „ nation ſur toutes ces provinces; nous nous retirons „ de Rome, & tranſportons le ſiége de notre empire „ en la province de Byzance; n'étant pas juſte „ qu'un empereur terreſtre ait le moindre pouvoir „ dans les lieux où DIEU a établi le chef de la reli- „ gion chrétienne.

„ Nous ordonnons que cette nôtre donation „ demeure ferme juſqu'à la fin du monde; & que ſi „ quelqu'un déſobéit à notre décret, nous voulons „ qu'il ſoit damné éternellement, & que les apôtres „ *Pierre* & *Paul* lui ſoient contraires en cette vie & „ en l'autre, & qu'il ſoit plongé au plus profond de „ l'enfer avec le diable. Donné ſous le conſulat de „ *Conſtantin* & de *Gallicanus.* „

Croira-t-on un jour qu'une ſi ridicule impoſture, très-digne de *Gille* & de *Pierrot*, ou de *Nonotte*, ait été généralement adoptée pendant pluſieurs ſiècles? Croira-t-on qu'en 1478 on brûla dans Strasbourg des chrétiens qui oſaient douter que *Conſtantin* eût cédé l'empire romain au pape?

Constantin donna en effet, non au seul evêque de Rome, mais à la cathédrale qui était l'église de Saint-Jean, mille marcs d'or, & trente mille d'argent, avec quatorze mille sous de rente, & des terres dans la Calabre. Chaque empereur ensuite augmenta ce patrimoine. Les évêques de Rome en avaient besoin. Les missions qu'ils envoyèrent bientôt dans l'Europe païenne, les évêques chassés de leurs siéges, auxquels ils donnèrent un asile, les pauvres qu'ils nourrirent, les mettaient dans la nécessité d'être très-riches. Le crédit de la place, supérieur aux richesses, fit bientôt du pasteur des chrétiens de Rome, l'homme le plus considérable de l'Occident. La piété avait toujours accepté ce ministère; l'ambition le brigua. On se disputa la chaire; il y eut deux anti-papes dès le milieu du quatrième siècle; & le consul *Prétextat* idolâtre, disait, en 466, *faites-moi évêque de Rome, & je me fais chrétien.*

Cependant cette évêque n'avait d'autre pouvoir que celui que peut donner la vertu, le crédit, ou l'intrigue dans des circonstances favorables. Jamais aucun pasteur de l'Eglise n'eut la jurisdiction contentieuse, encore moins les droits régaliens. Aucun n'eut ce qu'on appelle *jus terrendi*, ni droit de territoire, ni droit de prononcer *do*, *dico*, *addico*. Les empereurs restèrent les juges suprêmes de tout, hors du dogme. Ils convoquèrent les conciles. *Constantin* à Nicée reçut & jugea les accusations que les évêques portèrent les uns contre les autres. Le titre de *souverain pontife* resta même attaché à l'empire.

CHAPITTRE XI.

Causes de la chute de l'empire romain.

Si quelqu'un avait pu raffermir l'empire, ou du moins retarder sa chute, c'était l'empereur *Julien.* Il n'était point un soldat de fortune, comme les *Dioclétien* & les *Théodose.* Né dans la pourpre, élu par les armées, chéri des soldats, il n'avait point de factions à craindre; on le regardait, depuis ses victoires en Allemagne, comme le plus grand capitaine de son siècle. Nul empereur ne fut plus équitable & ne rendit la justice plus impartialement, non pas même *Marc-Aurèle.* Nul philosophe ne fut plus sobre & plus continent. Il régnait donc par les lois, par la valeur & par l'exemple. Si sa carrière eût été plus longue, il est à présumer que l'empire eût moins chancelé après sa mort.

Deux fléaux détruisirent enfin ce grand colosse, les barbares & les disputes de religion.

Quant aux barbares, il est aussi difficile de se faire une idée nette de leurs incursions que de leur origine. *Procope*, *Jornandès*, nous ont débité des fables que tous nos auteurs copient. Mais le moyen de croire que des Huns, venus du nord de la Chine, aient passé les Palus-Méotides à gué & à la suite d'une biche, & qu'ils aient chassé devant eux, comme des troupeaux de moutons, des nations belliqueuses, qui habitaient les pays aujourd'hui nommés la Crimée,

une

une partie de la Pologne, l'Ukraine, la Moldavie, la Valachie? Ces peuples robuftes & guerriers, tels qu'ils le font encore aujourd'hui, étaient connus des Romains fous le nom général des *Goths*. Comment ces Goths s'enfuirent-ils fur les bords du Danube, dès qu'ils virent paraître les Huns? Comment demandèrent-ils à mains jointes que les Romains daignaffent les recevoir? & comment, dès qu'ils furent paffés, ravagèrent-ils tout jufqu'aux portes de Conftantinople, à main armée?

Tout cela reffemble à des contes d'*Hérodote*, & à d'autres contes non moins vantés. Il eft bien plus vraifemblable que tous ces peuples coururent au pillage les uns après les autres. Les Romains avaient volé les nations; les Goths & les Huns vinrent voler les Romains.

Mais pourquoi les Romains ne les exterminèrent-ils pas, comme *Marius* avait exterminé les Cimbres? c'eft qu'il ne fe trouvait point de *Marius;* c'eft que les mœurs étaient changées; c'eft que l'empire était partagé entre les ariens & les athanafiens. On ne s'occupait que de deux objets, les courfes du cirque & les trois hypoftafes. L'empire romain avait alors plus de moines que de foldats; & ces moines couraient en troupes de ville en ville, pour foutenir ou pour détruire la confubftantialité du verbe. Il y en avait foixante & dix mille en Egypte.

Le chriftianifme ouvrait le ciel, mais il perdait l'empire; car non feulement les fectes nées dans fon fein fe combattaient avec le délire des querelles théologiques, mais toutes combattaient encore l'ancienne religion de l'empire; religion fauffe, religion ridicule

ſans doute, mais ſous laquelle Rome avait marché de victoire en victoire pendant dix ſiecles.

Les deſcendans des *Scipions* étant devenus des controverſiſtes, les évêchés étant plus brigués que ne l'avaient été les couronnes triomphales, la conſidération perſonnelle ayant paſſé des *Hortenſius* & des *Cicéron*, aux *Cyrille*, aux *Grégoire*, aux *Ambroiſe*, tout fut perdu; & ſi l'on doit s'étonner de quelque choſe, c'eſt que l'empire romain ait ſubſiſté encore un peu de temps.

Théodoſe, qu'on appelle *le grand Théodoſe*, paya un tribut au ſuperbe *Alaric*, ſous le nom de penſion du tréſor impérial. *Alaric* mit Rome à contribution la première fois qu'il parut devant les murs, & la ſeconde, il la mit au pillage. Tel était alors l'aviliſſement de l'Empire, que ce goth dédaigna d'être roi de Rome, tandis que le miſérable empereur d'Occident *Honorius* tremblait dans Ravenne où il s'était réfugié.

Alaric ſe donna le plaiſir de créer dans Rome un empereur nommé *Attale* qui venait recevoir ſes ordres dans ſon anti-chambre. L'hiſtoire nous a conſervé deux anecdotes concernant *Honorius*, qui montrent bien tout l'excès de la turpitude de ces temps. La première, qu'une des cauſes du mépris où *Honorius* était tombé, c'eſt qu'il était impuiſſant; la ſeconde, c'eſt qu'on propoſa à cet *Attale* empereur, valet d'*Alaric*, de châtrer *Honorius* pour rendre ſon ignominie plus complète.

Après *Alaric* vint *Attila*, qui ravageait tout de la Chine juſqu'à la Gaule. Il était ſi grand, & les empereurs *Théodoſe* & *Valentinien III* ſi petits, que la

princeffe *Honoria*, fœur de *Valentinien III*, lui propofa de l'époufer. Elle lui envoya fon anneau pour gage de fa foi; mais avant qu'elle eût réponfe d'*Attila*, elle était déjà groffe de la façon d'un de fes domeftiques.

Lorfqu'*Attila* eut détruit la ville d'Aquilée, *Léon*, évêque de Rome, vint mettre à fes pieds tout l'or qu'il avait pu recueillir des Romains pour racheter du pillage les environs de cette ville, dans laquelle l'empereur *Valentinien III* était caché. L'accord étant conclu, les moines ne manquèrent pas d'écrire que le pape *Léon* avait fait trembler *Attila;* qu'il était venu à ce hun avec un air & un ton de maître; qu'il était accompagné de *St Pierre* & de *St Paul*, armés tous deux d'épées flamboyantes, qui étaient vifiblement les deux glaives de l'églife de Rome. Cette manière d'écrire l'hiftoire, a duré chez les chrétiens jufqu'au feizième fiècle fans interruption.

Bientôt après, des déluges de barbares inondèrent de tous côtés ce qui était échappé aux mains d'*Attila*.

Que fefaient cependant les empereurs? ils affemblaient des conciles. C'était tantôt pour l'ancienne querelle des partifans d'*Athanafe*, tantôt pour les donatiftes; & ces difputes agitaient l'Afrique quand le vandale *Genferic* la fubjugua. C'était ailleurs pour les argumens de *Neftorius* & de *Cyrille*, pour les fubtilités d'*Eutychès;* & la plupart des articles de foi fe décidaient quelquefois à grands coups de bâton, comme il arriva fous *Théodofe II* dans un concile convoqué par lui à Ephèfe, concile qu'on appelle encore aujourd'hui le brigandage. Enfin, pour bien

connaître l'efprit de ce malheureux temps, fouvenons-nous qu'un moine ayant été rebuté un jour par *Théodofe II* qu'il importunait, le moine excommunia l'empereur; & que ce céfar fut obligé de fe faire relever de l'excommunication par le patriarche de Conftantinople.

Pendant ces troubles mêmes, les Francs envahiffaient la Gaule; les Vifigoths s'emparaient de l'Efpagne; les Oftrogoths, fous *Théodofe*, dominaient en Italie, bientôt après chaffés par les Lombards. L'empire romain, du temps de *Clovis*, n'exiftait plus que dans la Grèce, l'Afie mineure & dans l'Egypte; tout le refte était la proie des barbares. Scythes, Vandales & Francs fe firent chrétiens pour mieux gouverner les provinces chrétiennes affujetties par eux : car il ne faut pas croire que ces barbares fuffent fans politique; ils en avaient beaucoup, & en ce point tous les hommes font à-peu-près égaux. L'intérêt rendit donc chrétiens ces déprédateurs; mais ils n'en furent que plus inhumains. Le jéfuite *Daniel*, hiftorien français, qui déguife tant de chofes, n'ofe diffimuler que *Clovis* fut beaucoup plus fanguinaire, & fe fouilla de plus grands crimes après fon baptême, que tandis qu'il était païen. Et ces crimes n'étaient pas de ces forfaits héroïques qui éblouiffent l'imbécilité humaine; c'étaient des vols & des parricides. Il fuborna un prince de Cologne qui affaffina fon père, après quoi il fit maffacrer le fils; il tua un roitelet de Cambrai qui lui montrait fes tréfors. Un citoyen moins coupable eût été traîné au fupplice, & *Clovis* fonda une monarchie.

CHAPITRE XII.

Suite de la décadence de l'ancienne Rome.

QUAND les Goths s'emparèrent de Rome après les Hérules; quand le célèbre *Théodoric*, non moins puiſſant que le fut depuis *Charlemagne*, eut établi le ſiége de ſon empire à Ravenne, au commencement de notre ſixième ſiècle, ſans prendre le titre d'empereur d'Occident qu'il eût pu s'arroger, il exerça ſur les Romains préciſément la même autorité que les céſars; conſervant le ſénat, laiſſant ſubſiſter la liberté de religion; ſoumettant également aux lois civiles, orthodoxes, ariens & idolâtres; jugeant les Goths par les lois gothiques, & les Romains par les lois romaines; préſidant par ſes commiſſaires aux élections des évêques; defendant la ſimonie, apaiſant des ſchiſmes. Deux papes ſe diſputaient la chaire épiſcopale; il nomma le pape *Symmaque*, & ce pape *Symmaque* étant accuſé, il le fit juger par ſes *Miſſi-dominici*.

Athalaric ſon petit-fils régla les élections des papes, & de tous les autres métropolitains de ſes royaumes, par un édit qui fut obſervé; édit rédigé par *Caſſiodore* ſon miniſtre, qui depuis ſe retira au Mont-Caſſin, & embraſſa la règle de Saint-Benoît; édit auquel le pape *Jean II* ſe ſoumit ſans difficulté.

Quand *Béliſaire* vint en Italie, & qu'il la remit ſous le pouvoir impérial, on ſait qu'il exila le pape *Silvère*, & qu'en cela il ne paſſa point les bornes de

fon autorité, s'il paffa celles de la juftice. *Bélifaire*, & enfuite *Narfès*, ayant arraché Rome au joug des Goths, d'autres barbares, Gépides, Francs, Germains, inondèrent l'Italie. Tout l'empire occidental était dévafté & déchiré par des fauvages. Les Lombards établirent leur domination dans toute l'Italie citérieure. *Alboin*, fondateur de cette nouvelle dynaftie, n'était qu'un brigand barbare; mais bientôt les vainqueurs adoptèrent les mœurs, la politeffe, la religion des vaincus. C'eft ce qui n'était pas arrivé aux premiers Francs, aux Bourguignons, qui portèrent dans les Gaules leur langage groffier, & leurs mœurs encore plus agreftes. La nation lombarde était d'abord compofée de païens & d'ariens. Leur roi *Rotharic* publia, vers l'an 640, un édit qui donna la liberté de profeffer toutes fortes de religions, de forte qu'il y avait dans prefque toutes les villes d'Italie un évêque catholique, & un évêque arien, qui laiffaient vivre paifiblement les peuples nommés idolâtres, répandus encore dans les villages.

Entière liberté de confcience en Italie, mais courte.

Le royaume de Lombardie s'étendit depuis le Piémont jufqu'à Brindes & à la terre d'Otrante; il renfermait Bénévent, Bari, Tarente; mais il n'eut ni la Pouille, ni Rome, ni Ravenne. Ces pays demeurèrent annexés au faible empire d'Orient. L'Eglife romaine avait donc repaffé de la domination des Goths à celle des Grecs. Un *Exarque* gouvernait Rome au nom de l'empereur; mais il ne réfidait point dans cette ville, prefqu'abandonnée à elle-même. Son féjour était à Ravenne, d'où il envoyait fes ordres au duc ou préfet de Rome, & aux fénateurs, qu'on appelait encore *Pères confcripts*. L'apparence du

gouvernement municipal fubfiftait toujours dans cette ancienne capitale fi dechue, & les fentimens républicains n'y furent jamais éteints. Ils fe foutenaient par l'exemple de Venife, république fondée d'abord par la crainte & par la misère, & bientôt élevée par le commerce & par le courage. Venife était déjà fi puiffante, qu'elle rétablit au huitième fiècle l'exarque *Scholaftique* qui avait été chaffé de Ravenne.

Quelle était donc aux feptième & huitième fiècles la fituation de Rome? celle d'une ville malheureufe, mal défendue par les exarques, continuellement menacée par les Lombards, & reconnaiffant toujours les empereurs pour fes maîtres. Le crédit des papes augmentait dans la défolation de la ville. Ils en étaient fouvent les confolateurs & les pères; mais toujours fujets, ils ne pouvaient être confacrés qu'avec la permiffion expreffe de l'exarque. Les formules par lefquelles cette permiffion était demandée & accordée, fubfiftent encore. (*a*) Le clergé romain écrivait au métropolitain de Ravenne, & demandait la protection de *fa Beatitude* auprès du gouverneur; enfuite le pape envoyait à ce métropolitain fa profeffion de foi.

Papes ne peuvent être confacrés qu'avec la permiffion de l'exarque.

Le roi lombard *Aftolfe* s'empara enfin de tout l'exarchat de Ravenne, en 751, & mit fin à cette vice-royauté impériale qui avait duré cent quatre-vingt-trois ans.

Comme le duché de Rome dépendait de l'exarchat de Ravenne, *Aftolfe* prétendit avoir Rome par le droit de fa conquête. Le pape *Etienne II*, feul défenfeur

(*a*) Dans le *Diarium Romanum*.

des malheureux Romains, envoya demander du ſecours à l'empereur *Conſtantin* ſurnommé *Copronyme.* Ce miſérable empereur envoya pour tout ſecours un officier du palais, avec une lettre pour le roi lombard. C'eſt cette faibleſſe des empereurs grecs qui fut l'origine du nouvel empire d'Occident, & de la grandeur pontificale.

Vous ne voyez avant ce temps aucun évêque qui ait aſpiré à la moindre autorité temporelle, au moindre territoire. Comment l'auraient-ils oſé? leur légiſlateur fut un pauvre qui catéchiſa des pauvres. Les ſucceſſeurs de ces premiers chrétiens furent pauvres. Le clergé ne fit un corps que ſous *Conſtantin I;* mais cet empereur ne ſouffrit pas qu'un évêque fût propriétaire d'un ſeul village. Ce ne peut être que dans des temps d'anarchie, que les papes aient obtenu quelques ſeigneuries. Ces domaines furent d'abord médiocres. Tout s'agrandit, & tout tombe avec le temps.

Lorſqu'on paſſe de l'hiſtoire de l'empire romain à celle des peuples qui l'ont déchiré dans l'Occident, on reſſemble à un voyageur qui, au ſortir d'une ville ſuperbe, ſe trouve dans des déſerts couverts de ronces. Vingt jargons barbares ſuccèdent à cette belle langue latine, qu'on parlait du fond de l'Illyrie au mont Atlas. Au lieu de ces ſages lois qui gouvernaient la moitié de notre hémiſphère, on ne trouve plus que des coutumes ſauvages. Les cirques, les amphithéâtres élevés dans toutes les provinces ſont changés en maſures couvertes de paille. Ces grands chemins ſi beaux, ſi ſolides, établis du pied du capitole juſqu'au mont Taurus, ſont couverts d'eaux croupiſſantes. La

même révolution ſe fait dans les eſprits; & *Grégoire* de Tours, le moine de Saint-Gall *Frédegaire*, ſont nos *Polybe* & nos *Tite-Live*. L'entendement humain s'abrutit dans les ſuperſtitions les plus lâches & les plus inſenſées. Ces ſuperſtitions ſont portées au point que des moines deviennent ſeigneurs & princes; ils ont des eſclaves, & ces eſclaves n'oſent pas même ſe plaindre. L'Europe entière croupit dans cet aviliſſement juſqu'au ſeizième ſiècle, & n'en ſort que par des convulſions terribles.

CHAPITRE XIII.

Origine de la puiſſance des papes. Digreſſion ſur le ſacre des rois. Lettres de St Pierre à Pepin, maire de France devenu roi. Prétendues donations au ſaint-ſiége.

IL n'y a que trois manières de ſubjuguer les hommes; celle de les policer en leur propoſant des lois, celle d'employer la religion pour appuyer ces lois, celle enfin d'égorger une partie d'une nation pour gouverner l'autre : je n'en connais pas une quatrième. Toutes les trois demandent des circonſtances favorables. Il faut remonter à l'antiquité la plus reculée pour trouver des exemples de la première; encore ſont-ils ſuſpects. *Charlemagne*, *Clovis*, *Théodoric*, *Alboin*, *Alaric* ſe ſervirent de la troiſième; les papes employèrent la ſeconde.

Le pape n'avait pas originairement plus de droit ſur Rome, que *St Auguſtin* n'en aurait eu, par exemple, à la ſouveraineté de la petite ville d'Hippone. Quand même *St Pierre* aurait demeuré à Rome, comme on l'a dit ſur ce qu'une de ſes épîtres eſt datée de Babylone; quand même il eût été évêque de Rome, dans un temps où il n'y avait certainement aucun ſiége particulier, ce ſéjour dans Rome ne pouvait donner le trône des *Céſars;* & nous avons vu que les évêques de Rome ne ſe regardèrent, pendant ſept cents ans, que comme des ſujets.

Rome tant de fois ſaccagée par les barbares, abandonnée des empereurs, preſſée par les Lombards, incapable de rétablir l'ancienne république, ne pouvait plus prétendre à la grandeur. Il lui fallait du repos: elle l'aurait goûté ſi elle avait pu dès-lors être gouvernée par ſon évêque, comme le furent depuis tant de villes d Allemagne; & l'anarchie eût au moins produit ce bien. Mais il n'était pas encore reçu dans l'opinion des chrétiens, qu'un évêque pût être ſouverain; quoiqu'on eût dans l'hiſtoire du monde tant d'exemples de l union du ſacerdoce & de l'empire dans d'autres religions.

Le pape *Grégoire III*, recourut le premier à la protection des Francs, contre les Lombards & contre les empereurs. *Zacharie* ſon ſucceſſeur, animé du même eſprit, reconnut *Pepin* ou *Pipin*, maire du palais, uſurpateur du royaume de France, pour roi légitime. On a prétendu que *Pepin*, qui n'était que premier miniſtre, fit demander d'abord au pape quel

était le vrai roi, ou de celui qui n'en avait que le droit & le nom, ou de celui qui en avait l'autorité & le mérite? & que le pape décida que le ministre devait être roi. Il n'a jamais été prouvé qu'on ait joué cette comédie; mais ce qui est vrai, c'est que le pape *Etienne III* appela *Pepin* à son secours contre les Lombards, qu'il vint en France se jeter aux pieds de *Pepin*, & ensuite le couronner avec des cérémonies qu'on appelait *sacre*. C'était une imitation d'un ancien appareil judaïque. *Samuël* avait versé de l'huile sur la tête de *Saül;* les rois lombards se fesaient ainsi sacrer; les ducs de Bénévent même avait adopté cet usage, pour en imposer aux peuples. On employait l'huile dans l'installation des évêques; & l'on croyait imprimer un caractère de sainteté au diadême, en y joignant une cérémonie épiscopale. Un roi goth, nommé *Vamba*, fut sacré en Espagne avec de l'huile bénite, en 674. Mais les Arabes vainqueurs firent bientôt oublier cette cérémonie, que les Espagnols n'ont jamais renouvelée.

Le pape vient implorer le maire *Pepin* en 754.

Pepin ne fut donc pas le premier roi sacré en Europe, comme nous l'écrivons tous les jours. Il avait déjà reçu cette onction de l'anglais *Boniface*, missionnaire en Allemagne, & évêque de Maïence, qui ayant voyagé long-temps en Lombardie, le sacra suivant l'usage de ce pays.

Pepin n'est pas le premier roi sacré en Europe, comme on le dit.

Remarquez attentivement que ce *Boniface* avait été créé évêque de Maïence par *Carloman*, frère de l'usurpateur *Pepin*, sans aucun concours du pape, sans que la cour romaine influât alors sur la nomination des évêchés dans le royaume des Francs.

Rien ne vous convaincra plus que toutes les lois civiles & eccléſiaſtiques ſont dictées par la convenance, que la force les maintient, que la faibleſſe les détruit, & que le temps les change. Les évêques de Rome prétendaient une autorité ſuprême & ne l'avaient pas. Les papes, ſous le joug des rois lombards, auraient laiſſé toute la puiſſance eccléſiaſtique en France, au premier franc qui les aurait délivrés du joug en Italie.

Second ſacre de *Pepin*.

Le pape *Etienne* avait plus beſoin de *Pepin*, que *Pepin* n'avait beſoin de lui; il y paraît bien, puiſque ce fut le prêtre qui vint implorer la protection du guerrier. Le nouveau roi fit renouveler ſon ſacre par l'évêque de Rome dans l'égliſe de Saint-Denis : ce fait paraît ſingulier. On ne ſe fait pas couronner deux fois, quand on croit la première cérémonie ſuffiſante. Il paraît donc que dans l'opinion des peuples, un évêque de Rome était quelque choſe de plus ſaint, de plus autoriſé, qu'un évêque d'Allemagne; que les moines de Saint-Denis, chez qui ſe feſait le ſecond ſacre, attachaient plus d'efficacité à l'huile répandue ſur la tête d'un franc, par un évêque romain, qu'à l'huile répandue par un miſſionnaire de Maïence; & que le ſucceſſeur de *St Pierre* avait plus droit qu'un autre de légitimer une uſurpation.

Pepin fut le premier roi ſacré en France, & non le ſeul qui l'y ait été par un pontife de Rome; car *Innocent III* couronna depuis, & ſacra *Louis le jeune* à Reims. *Clovis* n'avait été ni couronné, ni ſacré roi par l'évêque *Remi*. Il y avait long-temps qu'il régnait quand il fut baptiſé. S'il avait reçu l'onction

royale, ses successeurs auraient adopté une cérémonie si solemnelle, devenue bientôt nécessaire. Aucun ne fut sacré jusqu'à *Pepin*, qui reçut l'onction dans l'abbaye de Saint-Denis.

Ce ne fut que trois cents ans après *Clovis*, que l'archevêque de Reims, *Hincmar*, écrivit qu'au sacre de *Clovis* un pigeon avait apporté du ciel une fiole qu'on appelle la *sainte ampoule.* Peut-être crut-il fortifier par cette fable le droit de sacrer les rois, que ces métropolitains commençaient alors à exercer. Ce droit ne s'établit qu'avec le temps, comme tous les autres usages : & ces prélats, long-temps après, sacrèrent constamment les rois, depuis *Philippe I* jusqu'à *Henri IV*, qui fut couronné à Chartres, & oint de l'ampoule de *St Martin*, parce que les ligueurs étaient maîtres de l'ampoule de *St Remi.*

Il est vrai que ces cérémonies n'ajoutent rien aux droits des monarques, mais elles semblent ajouter à la vénération des peuples.

Origine du sacre.

Il n'est pas douteux que cette cérémonie du sacre, aussi-bien que l'usage d'élever les rois francs, goths & lombards sur un bouclier, ne vinssent de Constantinople. L'empereur *Cantacuzène* nous apprend lui-même que c'était un usage immémorial d'élever les empereurs sur un bouclier soutenu par les grands officiers de l'Empire & par le patriarche; après quoi l'empereur montait du trône au pupître de l'église, & le patriarche fesait le signe de la croix sur sa tête, avec un plumasseau trempé dans de l'huile bénite; les diacres apportaient la couronne; le principal officier, ou le prince du sang impérial le plus proche, mettait la couronne sur la tête du nouveau cesar;

le patriarche & le peuple criaient : *Il en eſt digne.* Mais au ſacre des rois d'Occident, l'évêque dit au peuple : *Voulez-vous ce roi?* & enſuite le roi fait ferment au peuple après l'avoir fait aux évêques.

Le pape *Etienne* ne s'en tint pas avec *Pepin* à cette cérémonie ; il défendit aux Français, ſous peine d'excommunication, de ſe donner jamais des rois d'une autre race. Tandis que cet évêque, chaſſé de ſa patrie, & ſuppliant dans une terre étrangère, avait le courage de donner des lois, ſa politique prenait une autorité qui aſſurait celle de *Pepin ;* & ce prince, pour mieux jouir de ce qui ne lui était pas dû, laiſſait au pape des droits qui ne lui appartenaient pas.

Hugues-Capet en France, & *Conrad* en Allemagne, firent voir depuis qu'une telle excommunication n'eſt pas une loi fondamentale.

Cependant l'opinion qui gouverne le monde, imprima d'abord dans les eſprits un ſi grand reſpect pour la cérémonie faite par le pape à Saint-Denis, qu'*Eginhard* ſecrétaire de *Charlemagne*, dit en termes exprès, que le *roi Hilderic fut dépoſé par ordre du pape Etienne.*

Tous ces événemens ne ſont qu'un tiſſu d'injuſtice, de rapine, de fourberie. Le premier des domeſtiques d'un roi de France dépouillait ſon maître *Hilderic III*, l'enfermait dans le couvent de Saint-Bertin, tenait en priſon le fils de ſon maître dans le couvent de Fontenelle en Normandie ; un pape venait de Rome conſacrer ce brigandage.

Uſage de baiſer les pieds.

On croirait que c'eſt une contradiction que ce pape fût venu en France ſe proſterner aux pieds

de *Pepin*, & difpofer enfuite de la couronne; mais non : ces profternemens n'étaient regardés alors que comme le font aujourd'hui nos révérences. C'était l'ancien ufage de l'Orient. On faluait les evêques à genoux; les évêques faluaient de même les gouverneurs de leurs diocèfes. *Charles*, fils de *Pepin*, avait embraffé les pieds du pape *Etienne* à Saint-Maurice en Valais : *Etienne* embraffa ceux de *Pepin*. Tout cela était fans conféquence, Mais peu à peu les papes attribuèrent à eux feuls cette marque de refpect. On prétend que le pape *Adrien I* fut celui qui exigea qu'on ne parût jamais devant lui fans lui baifer les pieds. Les empereurs & les rois fe foumirent depuis, comme les autres, à cette cérémonie, qui rendait la religion romaine plus vénérable à la populace, mais qui a toujours indigné tous les hommes d'un ordre fupérieur.

Donation de *Pepin* aux papes, très-fufpecte.

On nous dit que *Pepin* paffa les monts en 754, que le Lombard *Aftolfe*, intimidé par la feule préfence du franc, céda auffitôt au pape tout l'exarchat de Ravenne, que *Pepin* repaffa les monts, & qu'à peine s'en fut-il retourné, qu'*Aftolfe*, au lieu de donner Ravenne au pape, mit le fiége devant Rome. Toutes les démarches de ces temps-là étaient fi irrégulières, qu'il fe pourrait à toute force que *Pepin* eût donné aux papes l'exarchat de Ravenne, qui ne lui appartenait point, & qu'il eût même fait cette donation fingulière du bien d'autrui, fans prendre aucune mefure pour la faire exécuter. Cependant il eft bien peu vraifemblable qu'un homme tel que *Pepin*, qui avait détrôné fon roi, n'ait paffé en Italie avec une armée que pour y aller faire des préfens. Rien

n'eſt plus douteux que cette donation citée dans tant de livres. Le bibliothécaire *Anaſtaſe*, qui écrivait cent quarante ans après l'expédition de *Pepin*, eſt le premier qui parle de cette donation. Mille auteurs l'ont citée, les meilleurs publiciſtes d'Allemagne la réfutent, la cour romaine ne peut la prouver, mais elle en jouit.

Il régnait alors dans les eſprits un mélange bizarre de politique & de ſimplicité, de groſſièreté & d'artifice, qui caractériſe bien la décadence générale. *Etienne* feignit une lettre de *St Pierre*, adreſſée du ciel à *Pepin* & à ſes enfans; elle mérite d'être rapportée; la voici : ,, *Pierre* appelé apôtre par JESUS-CHRIST ,, fils du DIEU vivant, &c.... Comme par moi toute ,, l'Egliſe catholique, apoſtolique, romaine, mère de ,, toutes les autres égliſes, eſt fondée ſur la pierre, ,, qu'*Etienne* eſt évêque de cette douce Egliſe romaine; ,, & afin que la grace & la vertu ſoient pleinement ,, accordées du ſeigneur notre DIEU, pour arracher ,, l'Egliſe de DIEU des mains des perſécuteurs. A ,, vous excellens *Pepin*, *Charles* & *Carloman*, trois ,, rois, & à tous ſaints évêques & abbés, prêtres & ,, moines, & même aux ducs, aux comtes & aux ,, peuples, moi *Pierre* apôtre, &c.... je vous conjure, ,, & la vierge *Marie* qui vous aura obligation, vous ,, avertit & vous commande, auſſi-bien que les ,, trônes, les dominations.... Si vous ne combattez ,, pour moi, je vous déclare, par la Sainte Trinité ,, & par mon apoſtolat, que vous n'aurez jamais de ,, part au paradis. (*a*) ,,

(*a*) Comment accorder tant d'artifice & tant de bêtiſe? c'eſt que les hommes ont toujours été fourbes, & qu'alors ils étaient fourbes & groſſiers.

La

La lettre eut fon effet. *Pepin* paffa les Alpes pour la feconde fois. Il affiégea Pavie, & fit encore la paix avec *Aftolfe*. Mais eft-il probable qu'il ait paffé deux fois les monts uniquement pour donner des villes au pape *Etienne*? Pourquoi *St Pierre*, dans fa lettre, ne parle-t-il pas d'un fait fi important? Pourquoi ne fe plaint-il pas à *Pepin* de n'être pas en poffeffion de l'exarchat? Pourquoi ne les redemande-t-il pas expreffément?

Tout ce qui eft vrai, c'eft que les Francs qui avaient envahi les Gaules, voulurent toujours fubjuguer l'Italie, objet de la cupidité de tous les barbares; non que l'Italie foit en effet un meilleur pays que les Gaules, mais alors elle était mieux cultivée; les villes bâties, accrues & embellies par les Romains, fubfiftaient; & la réputation de l'Italie tenta toujours un peuple pauvre, inquiet & guerrier. Si *Pepin* avait pu prendre la Lombardie, comme fit *Charlemagne*, il l'aurait prife fans doute; & s'il conclut un traité avec *Aftolfe*, c'eft qu'il y fut obligé. Ufurpateur de la France, il n'y était pas affermi: il avait à combattre des ducs d'Aquitaine & de Gafcogne, dont les droits fur ces pays valaient mieux que les fiens fur la France. Comment donc aurait il donné tant de terres aux papes, quand il était forcé de revenir en France, pour y foutenir fon ufurpation?

Le titre primordial de cette donation n'a jamais paru. On eft donc réduit à douter. C'eft le parti qu'il faut prendre fouvent en hiftoire comme en philofophie. Le faint-fiége, d'ailleurs, n'a pas befoin de ces titres équivoques; le temps lui a donné des

droits auſſi réels ſur ſes Etats, que les autres ſouverains de l'Europe en ont ſur les leurs. Il eſt certain que les pontifes de Rome avaient dès-lors de grands patrimoines dans plus d'un pays ; que ces patrimoines étaient reſpectés; qu'ils étaient exempts de tribut. Ils en avaient dans les Alpes, en Toſcane, à Spolète, dans les Gaules, en Sicile, & juſque dans la Corſe, avant que les Arabes ſe fuſſent rendus maîtres de cette île au huitième ſiècle. Il eſt à croire que *Pepin* fit augmenter beaucoup ce patrimoine dans le pays de la Romagne, & qu'on l'appela le patrimoine de l'exarchat. C'eſt probablement ce mot de *patrimoine* qui fut la ſource de la mépriſe. Les auteurs poſtérieurs ſuppoſèrent, dans des temps de ténèbres, que les papes avaient régné dans tous les pays où ils avaient ſeulement poſſédé des villes & des territoires.

Si quelque pape, ſur la fin du huitième ſiècle, prétendit être au rang des princes, il paraît que c'eſt *Adrien I.* La monnaie qui fut frappée en ſon nom (ſi cette monnaie fut en effet fabriquée de ſon temps) fait voir qu'il eut les droits régaliens; & l'uſage qu'il introduiſit de ſe faire baiſer les pieds, fortifie encore cette conjecture. Cependant il reconnut toujours l'empereur grec pour ſon ſouverain. On pouvait très-bien rendre à ce ſouverain éloigné un vain hommage, & s'attribuer une indépendance réelle, appuyée de l'autorité du miniſtère eccléſiaſtique.

Voyez par quels degrés la puiſſance pontificale de Rome s'eſt élevée. Ce ſont d'abord des pauvres qui inſtruiſent des pauvres dans les ſouterrains de Rome; ils ſont au bout de deux ſiècles à la tête d'un

troupeau confidérable. Ils font riches & refpectés fous *Conftantin;* ils deviennent patriarches de l'Occident; ils ont d'immenfes revenus & des terres; enfin ils deviennent de grands fouverains; mais c'eft ainfi que tout s'eft écarté de fon origine. Si les fondateurs de Rome, de l'empire des Chinois, de celui des califes, revenaient au monde, ils verraient fur leurs trônes des goths, des tartares & des turcs.

Avant d'examiner comment tout changea en Occident par la tranflation de l'empire, il eft néceffaire de vous faire une idée de l'Eglife d'Orient. Les difputes de cette Eglife ne fervirent pas peu à cette grande révolution.

CHAPITRE XIV.

Etat de l'Eglife en Orient avant Charlemagne. Querelle pour les images. Révolution de Rome commencée.

Que les ufages de l'Eglife grecque & de la latine aient été différens comme leurs langues; que la liturgie, les habillemens, les ornemens, la forme des temples, celle de la croix, n'aient pas été les mêmes; que les Grecs priaffent debout, & les Latins à genoux; (24) ce n'eft pas ce que j'examine. Ces

(24) L'ufage de prier à genoux dans les temples s'introduifit peu à peu avec l'opinion de la prefence reelle; il dut par confequent commencer dans l'Occident, où il paraît que cette opinion a pris naiffance. Après avoir été une idée pieufe de devots enthoufiaftes, cette opinion devint la

différentes coutumes ne mirent point aux prises l'Orient & l'Occident ; elles servaient seulement à nourrir l'aversion naturelle des nations devenues rivales. Les Grecs surtout, qui n'ont jamais reçu le baptême que par immersion, en se plongeant dans les cuves des baptistères, haïssaient les Latins qui, en faveur des chrétiens septentrionaux, introduisirent le baptême par aspersion. Mais ces oppositions n'excitèrent aucun trouble.

La domination temporelle, cet éternel sujet de discorde dans l'Occident, fut inconnue aux églises d'Orient. Les évêques, sous les yeux du maître, restèrent sujets ; mais d'autres querelles non moins funestes y furent excitées par ces disputes interminables, nées de l'esprit sophistique des Grecs & de leurs disciples.

La simplicité des premiers temps disparut sous le grand nombre de questions que forma la curiosité humaine ; car le fondateur de la religion n'ayant jamais rien écrit, & les hommes voulant tout savoir, chaque mystère fit naître des opinions, & chaque opinion coûta du sang.

C'est une chose très-remarquable, que de près de quatre-vingts sectes qui avaient déchiré l'Eglise depuis sa naissance, aucune n'avait eu un romain pour auteur, si l'on excepte *Novatien*, qu'à peine encore on peut regarder comme un hérétique. Aucun

croyance commune du peuple & d'une grande partie des théologiens vers le quinzième siècle, & enfin un dogme de l'Eglise romaine au temps du concile de Trente. L'Eglise de Lyon avait conservé jusqu'à ces dernières années l'ancien usage d'assister debout à la messe, sans savoir que cet usage était une preuve toujours subsistante de la nouveauté du dogme de la présence réelle.

romain dans les cinq premiers ſiècles ne fut compté, ni parmi les pères de l'Egliſe, ni parmi les héréſiarques. Il ſemble qu'ils ne furent que prudens. De tous les évêques de Rome, il n'y en eut qu'un ſeul qui favoriſa un de ces ſyſtêmes condamnés par l'Egliſe; c'eſt le pape *Honorius I.* On l'accuſe encore tous les jours d'avoir été monothélite. On croit par-là flétrir ſa mémoire; mais ſi on ſe donne la peine de lire ſa fameuſe lettre paſtorale, dans laquelle il n'attribue qu'une volonté à JESUS-CHRIST, on verra un homme très-ſage. *Nous confeſſons*, dit-il, *une ſeule volonté dans* JESUS-CHRIST. *Nous ne voyons point que les conciles, ni l'écriture nous autoriſent à penſer autrement : mais de ſavoir ſi à cauſe des œuvres de divinité & d'humanité qui ſont en lui, on doit entendre une opération ou deux; c'eſt ce que je laiſſe aux grammairiens, & ce qui n'importe guère.* (*a*)

Lettre admirable d'un pape qu'on croit héretique.

Peut-être n'y a-t-il rien de plus précieux dans toutes les lettres des papes que ces paroles. Elles nous convainquent que toutes les diſputes des Grecs étaient des diſputes de mots, & qu'on aurait dû aſſoupir ces querelles de ſophiſtes dont les ſuites ont été ſi funeſtes. Si on les avait abandonnées aux grammairiens, comme le veut ce judicieux pontife, l'Egliſe eut été dans une paix inaltérable. Mais voulut-on ſavoir ſi le fils était conſubſtantiel au père, ou ſeulement de même nature, ou d'une nature inférieure? le monde chrétien fut partagé; la moitié

(*a*) En effet, toutes les miſérables querelles des théologiens n'ont jamais été que des diſputes de grammaire, fondées ſur des équivoques, ſur des queſtions abſurdes, inintelligibles, qu'on a miſes pendant quinze cents ans à la place de la vertu.

perfécuta l'autre & en fut perfécutée. Voulut-on favoir fi la mère de JESUS-CHRIST était la mère de DIEU ou de JESUS? fi le CHRIST avait deux natures & deux volontés dans une même perfonne, ou deux perfonnes & une volonté, ou une volonté & une perfonne? toutes ces difputes nées dans Conftantinople, dans Antioche, dans Alexandrie, excitèrent des féditions. Un parti anathématifait l'autre; la faction dominante condamnait à l'exil, à la prifon, à la mort & aux peines éternelles après la mort l'autre faction, qui fe vengeait à fon tour par les mêmes armes.

Nulle difpute dogmatique chez les anciens.

De pareils troubles n'avaient point été connus dans l'ancienne religion des Grecs & des Romains, que nous appelons le paganifme; la raifon en eft que les païens dans leurs erreurs groffières n'avaient point de dogmes, & que les prêtres des idoles, encore moins les féculiers, ne s'affemblèrent jamais juridiquement pour difputer.

Dans le huitième fiècle, on agita dans les églifes d'Orient s'il fallait rendre un culte aux images. La loi de *Moïfe* l'avait expreffément défendu. Cette loi n'avait jamais été révoquée; & les premiers chrétiens, pendant plus de deux cents ans, n'avaient même jamais fouffert d'images dans leurs affemblées.

Images.

Peu à peu la coutume s'introduifit par-tout d'avoir chez foi des crucifix. Enfuite on eut les portraits vrais ou faux des martyrs ou des confeffeurs. Il n'y avait point encore d'autels érigés pour les faints, point de meffes célébrées en leur nom. Seulement, à la vue d'un crucifix & de l'image d'un homme de

bien, le cœur, qui furtout dans ces climats a befoin d'objets fenfibles, s'excitait à la piété.

Cet ufage s'introduifit dans les églifes. Quelques évêques ne l'adoptèrent pas. On voit qu'en 393, *St Epiphane* arracha d'une églife de Syrie une image devant laquelle on priait. Il déclara que la religion chrétienne ne permettrait pas ce culte; & fa févérité ne caufa point de fchifme.

Enfin cette pratique pieufe dégénéra en abus, comme toutes les chofes humaines. Le peuple, toujours groffier, ne diftingua point DIEU & les images: bientôt on en vint jufqu'à leur attribuer des vertus & des miracles: chaque image guériffait une maladie. On les mêla même aux fortilèges qui ont prefque toujours féduit la crédulité du vulgaire; je dis non-feulement le vulgaire du peuple, mais celui des princes, & même celui des favans.

En 727, l'empereur *Léon l'Ifaurien* voulut, à la perfuafion de quelques évêques, déraciner l'abus; mais par un abus peut-être plus grand il fit effacer toutes les peintures; il abattit les ftatues & les repréfentations de JESUS-CHRIST avec celles des faints. En ôtant ainfi tout d'un coup aux peuples les objets de leur culte, il les révolta: on défobéit, il perfécuta; il devint tyran parce qu'il avait été imprudent.

Guerre civile pour les images.

Il eft honteux pour notre fiècle qu'il y ait encore des compilateurs & des déclamateurs comme *Maimbourg*, qui répètent cette ancienne fable, que deux juifs avaient prédit l'empire à *Léon*, & qu'ils avaient exigé de lui qu'il abolît le culte des images; comme s'il eût importé à des juifs que les chrétiens

eussent ou non des figures dans leurs églises. Les historiens qui croient qu'on peut ainsi prédire l'avenir sont bien indignes d'écrire ce qui s'est passé.

Son fils *Constantin Copronyme* fit passer en loi civile & ecclésiastique l'abolition des images. Il tint à Constantinople un concile de trois cents trente-huit évêques; ils proscrivirent d'une commune voix ce culte, reçu dans plusieurs églises & surtout à Rome.

Cet empereur eût voulu abolir aussi aisément les moines qu'il avait en horreur, & qu'il n'appelait que les abominables; mais il ne put y réussir : ces moines, déjà fort riches, défendirent plus habilement leurs biens que les images de leurs saints.

Les papes *Grégoire II* & *III*, & leurs successeurs, ennemis secrets des empereurs & opposés ouvertement à leur doctrine, ne lancèrent pourtant point ces sortes d'excommunications, depuis si fréquemment & si légèrement employées. Mais soit que ce vieux respect pour les successeurs des césars contînt encore les métropolitains de Rome, soit plutôt qu'ils vissent combien ces excommunications, ces interdits, ces dispenses du serment de fidélité seraient méprisées dans Constantinople, où l'église patriarchale s'égalait au moins à celle de Rome, les papes tinrent deux conciles en 728 & en 732, où l'on décida que tout ennemi des images serait excommunié, sans rien de plus, & sans parler de l'empereur. Ils songèrent dès-lors plus à négocier qu'à disputer. *Grégoire II* se rendit maître des affaires dans Rome, pendant que le peuple soulevé contre les empereurs ne payait plus les tributs. *Grégoire III* se conduisit suivant les mêmes principes. Quelques auteurs grecs

poftérieurs, voulant rendre les papes odieux, ont écrit que *Grégoire II* excommunia & dépofa l'empereur, & que tout le peuple romain reconnut *Grégoire II* pour fon fouverain. Ces grecs ne fongeaient pas que les papes, qu'ils voulaient faire regarder comme des ufurpateurs, auraient été dès-lors les princes les plus légitimes. Ils auraient tenu leur puiffance des fuffrages du peuple romain : ils euffent été fouverains de Rome à plus jufte titre que beaucoup d'empereurs. Mais il n'eft ni vraifemblable ni vrai que les Romains menacés par *Léon l'Ifaurien*, preffés par les Lombards, euffent élu leur évêque pour feul maître, quand ils avaient befoin de guerriers. Si les papes avaient eu dès-lors un fi beau droit au rang des céfars, ils n'auraient pas depuis transféré ce droit à *Charlemagne*. L'évêque de Rome.

CHAPITRE XV.

De Charlemagne. Son ambition, fa politique. Il dépouille fes neveux de leurs Etats. Oppreffion & converfion des Saxons, &c.

LE royaume de *Pepin* ou *Pipin* s'étendait de la Bavière aux Pyrénées & aux Alpes. *Karl* fon fils, que nous refpectons fous le nom de *Charlemagne*, recueillit cette fucceffion toute entière; car un de fes frères était mort après le partage, & l'autre s'était fait moine auparavant au monaftère de Saint-Silveftre. Une efpèce de piété, qui fe mêlait à la barbarie de ces temps, enferma plus d'un prince dans le cloître;

ainſi *Rachis* roi des Lombards, un *Carloman* frère de *Pepin*, un duc d'Aquitaine, avaient pris l'habit de bénédictin. Il n'y avait preſque alors que cet ordre dans l'Occident. Les couvens étaient riches, puiſſans, reſpectés; c'étaient des aſiles honorables pour ceux qui cherchaient une vie paiſible. Bientôt après ces aſiles furent les priſons des princes détrônés.

Conduite de *Charlemagne.* La réputation de *Charlemagne* eſt une des plus grandes preuves que les ſuccès juſtifient l'injuſtice & donnent la gloire. *Pepin* ſon père avait partagé en mourant ſes Etats entre ſes deux enfans, *Karlman* ou *Carloman*, & *Karl*. Une aſſemblée ſolennelle de la nation avait ratifié le teſtament. *Carloman* avait la Provence, le Languedoc, la Bourgogne, la Suiſſe, l'Alſace & quelques pays circonvoiſins. *Karl* ou *Charles* jouiſſait de tout le reſte. Les deux frères furent toujours en méſintelligence. *Carloman* mourut ſubitement, & laiſſa une veuve & deux enfans en bas âge. *Charles* s'empara d'abord de leur patrimoine.
717. La malheureuſe mère fut obligée de fuir avec ſes enfans chez le roi des Lombards *Deſiderius*, que nous nommons *Didier*, ennemi naturel des Francs : ce *Didier* était beau-père de *Charlemagne*, & ne l'en haïſſait pas moins parce qu'il le redoutait. On voit évidemment que *Charlemagne* ne reſpecta pas plus le droit naturel & les liens du ſang que les autres conquérans.

Pepin ſon père n'avait pas eu à beaucoup près le domaine direct de tous les Etats que poſſéda *Charlemagne*. L'Aquitaine, la Bavière, la Provence, la Bretagne, pays nouvellement conquis, rendaient hommage & payaient tribut.

Deux voiſins pouvaient être redoutables à ce vaſte Etat, les Germains ſeptentrionaux & les Sarrazins. L'Angleterre conquiſe par les Anglo-Saxons, partagée en ſept dominations, toujours en guerre avec l'Albanie qu'on nomme Ecoſſe, & avec les Danois, était ſans politique & ſans puiſſance L'Italie faible & déchirée n'attendait qu'un nouveau maître qui voulût s'en emparer.

Les Germains ſeptentrionaux étaient alors appelés Saxons. On connaiſſait ſous ce nom tous ces peuples qui habitaient les bords du Véſer & ceux de l'Elbe, de Hambourg à la Moravie, & du bas-Rhin à la mer Baltique. Ils étaient païens ainſi que tout le ſeptentrion. Leurs mœurs & leurs lois étaient les mêmes que du temps des Romains. Chaque canton ſe gouvernait en république; mais ils éliſaient un chef pour la guerre. Leurs lois étaient ſimples comme leurs mœurs, leur religion groſſière : ils ſacrifiaient dans les grands dangers des hommes à la Divinité, ainſi que tant d'autres nations; car c'eſt le caractère des barbares de croire la Divinité malfeſante : les hommes font DIEU à leur image. Les Francs quoique déjà chrétiens eurent ſous *Théodebert* cette ſuperſtition horrible; ils immolèrent des victimes humaines en Italie, au rapport de *Procope*, & vous n'ignorez pas que trop de nations, ainſi que les Juifs, avaient commis ces ſacriléges par piété. D'ailleurs les Saxons avaient conſervé les anciennes mœurs des Germains, leur ſimplicité, leur ſuperſtition, leur pauvreté. Quelques cantons avaient ſurtout gardé l'eſprit de rapine, & tous mettaient dans leur liberté leur bonheur & leur gloire. Ce ſont eux qui ſous le

Saxons.

nom de Cattes, de Chérufques & de Bructères, avaient vaincu *Varus*, & que *Germanicus* avait enfuite défaits.

Une partie de ces peuples, vers le cinquième fiècle, appelée par les Bretons infulaires contre les habitans de l'Ecoffe, fubjugua la Bretagne qui touche à l'Ecoffe & lui donna le nom d'Angleterre. Ils y avaient déjà paffé au troifième fiècle; & au temps de *Conftantin*, les côtes orientales de cette île étaient appelées les côtes Saxoniques.

Charlemagne, le plus ambitieux, le plus politique & le plus grand guerrier de fon fiècle, fit la guerre aux Saxons trente années avant de les affujettir pleinement. Leur pays n'avait point encore ce qui tente aujourd'hui la cupidité des conquérans: les riches mines de Goflar & de Friedberg dont on a tiré tant d'argent n'étaient point découvertes; elles ne le furent que fous *Henri l'oifeleur*. Point de richeffes accumulées par une longue induftrie, nulle ville digne de l'ambition d'un ufurpateur. Il ne s'agiffait que d'avoir pour efclaves des millions d'hommes qui cultivaient la terre fous un climat trifte, qui nourriffaient leurs troupeaux, & qui ne voulaient point de maîtres.

La guerre contre les Saxons avait commencé pour un tribut de trois cents chevaux & quelques vaches que *Pepin* avait exigé d'eux; & cette guerre dura trente années. Quel droit les Francs avaient-ils fur eux? le même droit que les Saxons avaient eu fur l'Angleterre.

Ils étaient mal armés; car je vois dans les capitulaires de *Charlemagne* une défenfe rigoureufe de

vendre des cuiraſſes aux Saxons. Cette différence des armes jointe à la diſcipline, avait rendu les Romains vainqueurs de tant de peuples : elle fit triompher enfin *Charlemagne*.

Le général de la plupart de ces peuples était ce *Vitikind.* fameux *Vitikind*, dont on fait aujourd'hui deſcendre les principales maiſons de l'Empire : homme tel qu'*Arminius*, mais qui eut enfin plus de faibleſſe. *Charles* prend d'abord la fameuſe bourgade d'Ereſ- 772. bourg; car ce lieu ne méritait ni le nom de ville, ni celui de fortereſſe. Il fait égorger les habitans; il y pille & raſe enſuite le principal temple du pays, élevé autrefois au dieu *Tanſana*, principe univerſel, ſi jamais ces ſauvages ont connu un principe univerſel. Il était alors dédié au dieu *Irminſul;* ſoit que ce dieu fût celui de la guerre, l'*Arès* des Grecs, le *Mars* des Romains, ſoit qu'il eût été conſacré au célèbre *Herman Arminius*, vainqueur de *Varus*, & vengeur de la liberté germanique.

On y maſſacra les prêtres ſur les débris de l'idole **Saxons convertis à coups de ſabre.** renverſée. On pénétra juſqu'au Véſer avec l'armée victorieuſe. Tous ces cantons ſe ſoumirent. *Charlemagne* voulut les lier à ſon joug par le chriſtianiſme. Tandis qu'il court à l'autre bout de ſes Etats à d'autres conquêtes, il leur laiſſe des miſſionnaires pour les perſuader, & des ſoldats pour les forcer. Preſque tous ceux qui habitaient vers le Véſer ſe trouvèrent en un an chrétiens, mais eſclaves.

Vitikind retiré chez les Danois, qui tremblaient déjà pour leur liberté & pour leurs dieux, revient au bout de quelques années. Il ranime ſes compatriotes, il les raſſemble. Il trouve dans Brème,

capitale du pays qui porte ce nom, un évêque, une église & ses Saxons désespérés qu'on traîne à des autels nouveaux. Il chasse l'évêque, qui a le temps de fuir & de s'embarquer; il détruit le christianisme, qu'on n'avait embrassé que par la force; il vient jusqu'auprès du Rhin suivi d'une multitude de Germains; il bat les lieutenans de *Charlemagne*.

Ce prince accourt: il défait à son tour *Vitikind*; mais il traite de révolte cet effort courageux de liberté. Il demande aux Saxons tremblans qu'on lui livre leur général, & sur la nouvelle qu'ils l'ont laissé retourner en Danemarck, il fait massacrer quatre mille cinq cents prisonniers au bord de la petite rivière d'Aller. Si ces prisonniers avaient été des sujets rebelles, un tel châtiment aurait été une sévérité horrible; mais traiter ainsi des hommes qui combattaient pour leur liberté & pour leurs lois, c'est l'action d'un brigand, que d'illustres succès & des qualités brillantes ont d'ailleurs fait grand homme.

Il fallut encore trois victoires avant d'accabler ces peuples sous le joug. Enfin le sang cimenta le christianisme & la servitude. *Vitikind* lui-même, lassé de ses malheurs, fut obligé de recevoir le baptême, & de vivre désormais tributaire de son vainqueur.

Colonies. 803, 804. *Charles* pour mieux s'assurer du pays, transporta environ dix mille familles saxonnes en Flandre, en France & dans Rome. Il établit des colonies de Francs dans les terres des vaincus. On ne voit depuis lui aucun prince en Europe, qui transporte ainsi des

peuples malgré eux. Vous verrez de grandes émigrations, mais aucun fouverain qui établiffe ainfi des colonies fuivant l'ancienne méthode romaine : c'eft la preuve de l'excès du defpotifme de contraindre ainfi les hommes à quitter le lieu de leur naiffance. *Charles* joignit à cette politique la cruauté de faire poignarder par des efpions les Saxons qui voulaient retourner à leur culte. Souvent les conquérans ne font cruels que dans la guerre : la paix amène des mœurs & des lois plus douces. *Charlemagne* au contraire fit des lois qui tenaient de l'inhumanité de fes conquêtes.

Il inftitua une jurifdiction plus abominable que l'inquifition ne le fut depuis ; c'était la cour Veimique, ou la cour de Veftphalie, dont le fiége fubfifta longtemps dans le bourg de Dortmund. Les juges prononçaient peine de mort fur des délations fecrètes, fans appeler les accufés. On dénonçait un Saxon poffeffeur de quelques beftiaux de n'avoir pas jeûné en carême ; les juges le condamnaient, & on envoyait des affaffins qui l'exécutaient & qui faififfaient fes vaches. Cette cour étendit bientôt fon pouvoir fur toute l'Allemagne : il n'y a point d'exemple d'une telle tyrannie, & elle était exercée fur des peuples libres. *Daniel* ne dit pas un mot de cette cour Veimique ; & *Véli* qui a écrit fa sèche hiftoire, n'a pas été inftruit de ce fait fi public : & il appelle *Charlemagne*, *religieux monarque*, *ornement de l'humanité*, c'eft ainfi parmi nous que des auteurs gagés par des libraires écrivent l'hiftoire. (25)

(25) On peut voir dans les capitulaires la loi par laquelle *Charles* établit la peine de mort contre les Saxons qui fe cacheront pour ne point

Ayant vu comment ce conquérant traita les Germains, obſervons comment il ſe conduiſit avec les Arabes d'Eſpagne. Il arrivait déjà parmi eux ce qu'on vit bientôt après en Allemagne, en France & en Italie. Les gouverneurs ſe rendaient indépendans. Les émirs de Barcelone & ceux de Sarragoſſe s'étaient mis ſous la protection de *Pepin*. L'émir de Sarragoſſe nommé *Ibnal arabi*, c'eſt-à-dire *Ibnal* l'arabe, en 778 vient juſqu'à Paderborn prier *Charlemagne* de le ſoutenir contre ſon ſouverain. Le prince français prit le parti de ce muſulman; mais il ſe donna bien garde de le faire chrétien. D'autres intérêts, d'autres ſoins. Il s'allie avec des Sarrazins contre des Sarrazins; mais après quelques avantages ſur les frontières d'Eſpagne, ſon arrière-garde eſt défaite à Roncevaux, vers les montagnes des Pyrénées, par les chrétiens mêmes de ces montagnes, mêlés aux muſulmans. C'eſt-là que périt *Roland* ſon neveu. Ce malheur eſt l'origine de ces fables qu'un moine écrivit au onzième ſiècle, ſous le nom de l'archevêque *Turpin*, & qu'enſuite l'imagination de l'*Arioſte* a embellies. On ne ſait point en quel temps *Charles* eſſuya cette diſgrace; & on ne voit point qu'il ait tiré vengeance de ſa défaite. Content d'aſſurer ſes frontières contre des ennemis trop aguerris, il n'embraſſe que ce qu'il peut retenir, & règle ſon ambition ſur les conjonctures qui la favoriſent.

venir au baptême, ou qui mangeront de la chair en carême. Des fanatiques ignorans ont nié l'exiſtence de cette loi, que *Fleuri* a eu la bonne foi de rapporter. Quant au tribunal Veimique établi par *Charlemagne* & détruit par *Maximilien*, on peut conſulter l'article *Tribunal ſecret de Weſtphalie* dans l'Encyclopédie, tome XVI. On a eu ſoin d'y citer les hiſtoriens & les publiciſtes allemands qui ont parlé de cette pieuſe inſtitution de *ſaint Charlemagne*.

CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

Charlemagne empereur d'Occident.

C'EST à Rome & à l'empire d'Occident que cette ambition afpirait. La puiffance des rois de Lombardie était le feul obftacle. L'Eglife de Rome & toutes les églifes fur lefquelles elle influait, les moines déjà puiffans, les peuples déjà gouvernés par eux, tout appelait *Charlemagne* à l'empire de Rome. Le pape *Adrien*, né romain, homme d'un génie adroit & ferme, applanit la route. D'abord il l'engage à répudier la fille du roi lombard *Didier*, chez qui l'infortunée belle-fœur de *Charles* s'était réfugiée avec fes enfans.

Les mœurs & les lois de ce temps-là n'étaient pas gênantes, du moins pour les princes. *Charles* avait époufé cette fille du roi des Lombards dans le temps qu'il avait déjà, dit-on, une autre femme. Il n'était pas rare d'en avoir plufieurs à la fois. *Grégoire* de Tours rapporte que les rois *Gontran*, *Caribert*, *Sigebert*, *Chilperic*, avaient plus d'une époufe. *Charles* répudie la fille de *Didier* fans aucune raifon, fans aucune formalité. Polygamie.

Le roi lombard, qui voit cette union fatale du roi & du pape contre lui, prend un parti courageux. Il veut furprendre Rome, & s'affurer de la perfonne du pape; mais l'évêque habile fait tourner la guerre en négociation. *Charles* envoie des ambaffadeurs pour gagner du temps. Il redemande au roi de

Lombardie sa belle-sœur & ses deux neveux. Non-seulement *Didier* refuse ce sacrifice, mais il veut faire sacrer rois ces deux enfans, & leur faire rendre leur héritage. *Charlemagne* vient de Thionville à Genève; tient dans Genève un de ces parlemens qui en tout pays souscrivirent toujours aux volontés d'un conquérant habile. Il passe le mont Cénis, il entre dans la Lombardie. *Didier*, après quelques défaites, s'enferme dans Pavie sa capitale; *Charlemagne* l'y assiége au milieu de l'hiver. La ville réduite à l'extrémité se rend après un siége de six mois. Ainsi finit ce royaume des Lombards qui avaient détruit en Italie la puissance romaine, & qui avaient substitué leurs lois à celles des empereurs. *Didier*, le dernier de ces rois, fut conduit en France dans le monastère de Corbie, où il vécut & mourut captif & moine, tandis que son fils allait inutilement demander des secours dans Constantinople à ce fantôme d'empire romain détruit en Occident par ses ancêtres. Il faut remarquer que *Didier* ne fut pas le seul souverain que *Charlemagne* enferma; il traita ainsi un duc de Bavière & ses enfans.

Fin du royaume lombard. 774.

La belle-sœur de *Charles* & ses deux enfans furent remis entre les mains du vainqueur. Les chroniqueurs ne nous apprennent point s'ils furent aussi confinés dans un monastère, ou mis à mort. Le silence de l'histoire sur cet événement est une accusation contre *Charlemagne*.

Rome.

Il n'osait pas encore se faire souverain de Rome: il ne prit que le titre de roi d'Italie, tel que le portaient les Lombards. Il se fit couronner comme eux dans Pavie d'une couronne de fer, qu'on garde

encore dans la petite ville de Monza. La justice s'administrait toujours à Rome au nom de l'empereur grec. Les papes recevaient de lui la confirmation de leur élection : c'était l'usage que le sénat écrivît à l'empereur, ou à l'exarque de Ravenne quand il y en avait un, *Nous vous supplions d'ordonner la consécration de notre père & pasteur*. On en donnait part au métropolitain de Ravenne. L'elu était obligé de prononcer deux professions de foi. Il y a loin de là à la tiare; mais est-il quelque grandeur qui n'ait eu de faibles commencemens ?

Charlemagne patrice.

Charlemagne prit, ainsi que *Pepin*, le titre de patrice que *Théodoric* & *Attila* avaient aussi daigné prendre. Ainsi ce nom d'empereur qui dans son origine ne désignait qu'un général d'armée, signifiait encore le maître de l'Orient & de l'Occident. Tout vain qu'il était on le respectait, on craignait de l'usurper; on n'affectait que celui de patrice, qui autrefois voulait dire sénateur romain.

Les papes déjà très-puissans dans l'Eglise, très-grands seigneurs à Rome, & possesseurs de plusieurs terres, n'avaient dans Rome même qu'une autorité précaire & chancelante. Le préfet, le peuple, le sénat dont l'ombre subsistait, s'élevaient souvent contre eux. Les inimitiés des familles qui prétendaient au pontificat remplissaient Rome de confusion.

Les deux neveux d'*Adrien* conspirèrent contre *Léon III* son successeur, élu père & pasteur selon l'usage par le peuple & le clergé romain. Ils l'accusent de beaucoup de crimes; ils animent les Romains contre lui : on traîne en prison, on accable de coups à Rome celui qui était si respecté par-tout ailleurs.

Charlemagne empereur.

Il s'évade, il vient se jeter aux genoux du patrice *Charlemagne* à Paderborn. Ce prince qui agissait déjà en maître absolu, le renvoya avec une escorte & des commissaires pour le juger. Ils avaient ordre de le trouver innocent. Enfin *Charlemagne* maître de l'Italie comme de l'Allemagne & de la France, juge du pape, arbitre de l'Europe, vient à Rome à la fin de l'année 799. L'année commençait alors à Noël chez les Romains. *Léon III* le proclame empereur d'Occident pendant la messe, le jour de Noël en 800. Le peuple joint ses acclamations à cette cérémonie. *Charles* feint d'être étonné ; & notre abbé *Véli* copiste de nos légendaires dit que *rien ne fut égal à sa surprise.* Mais la vérité est que tout était concerté entre lui & le pape, & qu'il avait apporté des présens immenses qui lui assuraient le suffrage de l'évêque & des premiers de Rome. On voit par des chartes accordées aux Romains en qualité de patrice, qu'il avait déjà brigué hautement l'empire ; on y lit ces propres mots : *Nous espérons que notre munificence pourra nous élever à la dignité impériale.* (*a*)

Voilà donc le fils d'un domestique, d'un de ces capitaines francs que *Constantin* avait condamnés aux bêtes, élevé à la dignité de *Constantin.* D'un côté un franc, de l'autre une famille thrace, partagent l'empire romain. Tel est le jeu de la fortune.

On a écrit, on écrit encore que *Charles*, avant même d'être empereur, avait confirmé la donation de l'exarchat de Ravenne, qu'il y avait ajouté la Corse, la Sardaigne, la Ligurie, Parme, Mantoue,

(*a*) Voyez l'annaliste *Rerum Italicarum*, tome II.

les duchés de Spolète & de Bénévent, la Sicile, Venise, & qu'il déposa l'acte de cette donation sur le tombeau dans lequel on prétend que reposent les cendres de S[t] *Pierre* & S[t] *Paul*.

Donation de *Charlemagne*, très-douteuse.

On pourrait mettre cette donation à côté de celle de *Constantin*. (*a*) On ne voit point que jamais les papes aient possédé aucun de ces pays jusqu'au temps d'*Innocent III*. S'ils avaient eu l'exarchat, ils auraient été souverains de Ravenne & de Rome; mais dans le testament de *Charlemagne*, qu'*Eginhard* nous a conservé, ce monarque nomme à la tête des villes métropolitaines qui lui appartiennent Rome & Ravenne, auxquelles il fait des présens. Il ne put donner ni la Sicile, ni la Corse, ni la Sardaigne qu'il ne possédait pas, ni le duché de Bénévent, dont il avait à peine la souveraineté, encore moins Venise qui ne le reconnaissait pas pour empereur. Le duc de Venise reconnaissait alors pour la forme l'empereur d'Orient, & en recevait le titre d'*Hypatos*. Les lettres du pape *Adrien* parlent des patrimoines de Spolète & de Bénévent; mais ces patrimoines ne se peuvent entendre que des domaines que les papes possédaient dans ces deux duchés. *Grégoire VII* lui-même avoue dans ses lettres que *Charlemagne* donnait douze cents livres de pension au saint-siége. Il n'est guère vraisemblable qu'il eût donné un tel secours à celui qui aurait possédé tant de belles provinces. Le saint-siége n'eut Bénévent que longtemps après, par la concession très-équivoque qu'on croit que l'empereur *Henri le noir* lui en fit vers l'an 1047. Cette concession se réduisit à la ville, & ne

(*a*) Voyez les éclaircissemens.

s'étendit point jusqu'au duché. Il ne fut point question de confirmer le don de *Charlemagne.*

Ce qu'on peut recueillir de plus probable au milieu de tant de doutes, c'est que du temps de *Charlemagne*, le papes obtinrent en propriété une partie de la Marche d'Ancone, outre les villes les châteaux & les bourgs qu'ils avaient dans les autres pays. Voici sur quoi je pourrais me fonder. Lorsque l'empire d'Occident se renouvela dans la famille des *Othons* au dixième siècle, *Othon III* assigna particulièrement au saint-siége la Marche d'Ancone, en confirmant toutes les concessions faites à cette église : (*a*) il paraît donc que *Charlemagne* avait donné cette Marche, & que les troubles survenus depuis en Italie avaient empêché les papes d'en jouir. Nous verrons qu'ils perdirent ensuite le domaine utile de ce petit pays sous l'empire de la maison de Suabe. Nous les verrons tantôt grands terriens, tantôt dépouillés presque de tout, comme plusieurs autres souverains. Qu'il nous suffise de savoir qu'ils possèdent aujourd'hui la souveraineté reconnue d'un pays de cent quatre-vingts grands milles d'Italie en longueur, des portes de Mantoue aux confins de l'Abbruzze le long de la mer Adriatique, & qu'ils en ont plus de cent mille en largeur, depuis Civita-Vecchia jusqu'au rivage d'Ancone d'une mer à l'autre. Il a fallu négocier toujours & souvent combattre pour s'assurer cette domination.

Tandis que *Charlemagne* devenait empereur d'Occident, régnait en Orient cette impératrice *Irène*, fameuse par son courage & par ses crimes, qui avait fait mourir son fils unique, après lui avoir arraché

(*a*) On prétend que cet acte d'*Othon* est faux, ce qui réduirait cette opinion à une simple tradition.

les yeux. Elle eût voulu perdre *Charlemagne;* mais trop faible pour lui faire la guerre, elle voulut dit-on l'épouser, & réunir les deux empires. Ce mariage eſt une idée chimérique. Une révolution chaſſe *Irène* d'un trône qui lui avait tant coûté. *Charles* n'eut donc que l'empire d'Occident. Il ne poſſéda preſque rien dans les Eſpagnes; car il ne faut pas compter pour domaine le vain hommage de quelques *Sarrazins*. Il n'avait rien ſur les côtes d'Afrique. Tout le reſte était ſous ſa domination. 802.

S'il eût fait de Rome ſa capitale, ſi ſes ſucceſſeurs y euſſent fixé leur principal ſéjour, & ſurtout ſi l'uſage de partager ſes Etats à ſes enfans n'eût point prévalu chez les barbares, il eſt vraiſemblable qu'on eût vu renaître l'empire romain. Tout concourut depuis à démembrer ce vaſte corps, que la valeur & la fortune de *Charlemagne* avaient formé; mais rien n'y contribua plus que ſes deſcendans.

Il n'avait point de capitale : ſeulement Aix-la-chapelle était le ſéjour qui lui plaiſait le plus. Ce fut là qu'il donna des audiences avec le faſte le plus impoſant, aux ambaſſadeurs des califes & à ceux de Conſtantinople. D'ailleurs il était toujours en guerre ou en voyage, ainſi que vécut *Charles-Quint* long-temps après lui. Il partagea ſes Etats, & même de ſon vivant, comme tous les rois de ce temps-là.

Mais enfin, quand de ſes fils qu'il avait déſignés pour régner il ne reſta plus que ce *Louis* ſi connu ſous le nom de *Débonnaire*, auquel il avait déjà donné le royaume d'Aquitaine, il l'aſſocia à l'empire dans Aix-la-chapelle, & lui commanda de prendre lui-même ſur l'autel la couronne impériale, pour faire

Charlemagne ordonne à ſon fils de ſe couronner lui-même.

voir au monde que cette couronne n'était due qu'à la valeur du père & au mérite du fils, & comme s'il eût pressenti qu'un jour les ministres de l'autel voudraient disposer de ce diadème.

Il avait raison de déclarer son fils empereur de son vivant ; car cette dignité, acquise par la fortune de *Charlemagne*, n'était point assurée au fils par le droit d'héritage. Mais en laissant l'empire à *Louis*, & en donnant l'Italie à *Bernard* fils de son fils *Pepin*, ne déchirait-il pas lui-même cet empire qu'il voulait conserver à sa postérité ? N'était-ce pas armer nécessairement ses successeurs les uns contre les autres ? Etait-il à présumer que le neveu roi d'Italie obéirait à son oncle empereur, ou que l'empereur voudrait bien n'être pas le maître en Italie?

Charlemagne mourut en 814, avec la réputation d'un empereur aussi heureux qu'*Auguste*, aussi guerrier qu'*Adrien*, mais non tel que les *Trajan* & les *Antonins*, auxquels nul souverain n'a été comparable.

Il y avait alors en Orient un prince qui l'égalait en gloire comme en puissance : c'était le célèbre calife *Aaron-al-Raschild*, qui le surpassa beaucoup en justice, en science, en humanité.

J'ose presque ajouter à ces deux hommes illustres le pape *Adrien*, qui dans un rang moins élevé, dans une fortune presque privée, & avec des vertus moins héroïques, montra une prudence à laquelle ses successeurs ont dû leur agrandissement.

La curiosité des hommes qui pénètre dans la vie privée des princes a voulu savoir jusqu'au détail de la vie de *Charlemagne*, & jusqu'au secret de ses plaisirs. On a écrit qu'il avait poussé l'amour des femmes

jusqu'à jouir de ses propres filles. On en a dit autant d'*Auguste*; mais qu'importe au genre-humain le détail de ces faiblesses, qui n'ont influé en rien sur les affaires publiques ? L'Eglise a mis au nombre des saints cet homme qui répandit tant de sang, qui dépouilla ses neveux, & qui fut soupçonné d'inceste.

J'envisage son règne par un endroit plus digne de l'attention d'un citoyen. Les pays qui composent aujourd'hui la France & l'Allemagne jusqu'au Rhin, furent tranquilles pendant près de cinquante ans, & l'Italie pendant treize, depuis son avénement à l'empire. Point de révolution, point de calamité pendant ce demi-siècle, qui par là est unique. Un bonheur si long ne suffit pas pourtant pour rendre aux hommes la politesse & les arts. La rouille de la barbarie était trop forte, & les âges suivans l'épaissirent encore.

CHAPITRE XVII.

Mœurs, gouvernement & usages vers le temps de Charlemagne.

JE m'arrête à cette célèbre époque pour considérer les usages, les lois, la religion, les mœurs qui régnaient alors. Les Francs avaient toujours été des barbares, & le furent encore après *Charlemagne*. Remarquons attentivement que *Charlemagne* paraissait ne se point regarder comme un franc. La race de *Clovis* & de ses compagnons francs fut toujours distincte des Gaulois. L'Allemand *Pepin* & *Karl* son fils furent

diſtincts des Francs. Vous en trouverez la preuve dans le capitulaire de *Karl* ou *Charlemagne*, concernant ſes métairies, article 4 : *Si les Francs commettent quelque délit dans nos poſſeſſions, qu'ils ſoient jugés ſuivant leur loi.* Il ſemble par cet ordre que les Francs alors n'étaient pas regardés comme la nation de *Charlemagne*. A Rome, la race carlovingienne paſſa toujours pour allemande. Le pape *Adrien IV*, dans ſa lettre aux archevêques de Maience de Cologne & de Trèves, s'exprime en ces termes remarquables : *L'Empire fut transféré des Grecs aux Allemands, leur roi ne fut empereur qu'après avoir été couronné par le pape... tout ce que l'empereur poſsède, il le tient de nous. Et comme* ZACHARIE *donna l'empire grec aux Allemands, nous pouvons donner celui des Allemands aux Grecs.*

Cependant en France le nom de *Franc* prévalut toujours. La race de *Charlemagne* fut ſouvent appelée *Franca* dans Rome même & à Conſtantinople. La cour grecque déſignait, même, du temps des *Othons*, les empereurs d'Occident par le nom d'uſurpateurs francs, barbares francs; elle affectait pour ces francs un mépris qu'elle n'avait pas.

Le règne ſeul de *Charlemagne* eut une lueur de politeſſe qui fut probablement le fruit du voyage de Rome, ou plutôt de ſon génie.

Barbarie de ces ſiècles.

Ses prédéceſſeurs ne furent illuſtres que par des déprédations. Ils détruiſirent des villes, & n'en fondèrent aucune. Les Gaulois avaient été heureux d'être vaincus par les Romains. Marſeille, Arles, Autun, Lyon, Trèves étaient des villes floriſſantes qui jouiſſaient paiſiblement de leurs lois municipales, ſurbordonnées aux ſages lois romaines. Un grand

commerce les animait. On voit par une lettre d'un proconful à *Théodofe*, qu'il y avait dans Autun & dans fa banlieue vingt-cinq mille chefs de famille. Mais dès que les Bourguignons, les Goths, les Francs arrivent dans la Gaule, on ne voit plus de grandes villes peuplées. Les cirques, les amphithéâtres conftruits par les Romains jufqu'au bord du Rhin, font démolis ou négligés. Si la criminelle & malheureufe reine *Brunehaut* conferve quelques lieues de ces grands chemins qu'on n'imita jamais, on en eft encore étonné.

Qui empêchait ces nouveaux venus de bâtir des édifices réguliers fur des modèles romains? Ils avaient la pierre, le marbre & de plus beaux bois que nous. Les laines fines couvraient les troupeaux anglais & efpagnols, comme aujourd'hui. Cependant les beaux draps ne fe fabriquaient qu'en Italie. Pourquoi le refte de l'Europe ne fefait-il venir aucune des denrées de l'Afie? Pourquoi toutes les commodités qui adouciffent l'amertume de la vie étaient-elles inconnues, finon parce que les fauvages qui pafsèrent le Rhin rendirent les autres peuples fauvages? Qu'on en juge par ces lois faliques, ripuaires, bourguignonnes, que *Charlemagne* lui-même confirma, ne pouvant les abroger. La pauvreté & la rapacité avaient évalué à prix d'argent la vie des hommes, la mutilation des membres, le viol, l'incefte, l'empoifonnement. Quiconque avait quatre cents fous, c'eft-à-dire quatre cents écus du temps à donner, pouvait tuer impunément un évêque. Il en coûtait deux cents fous pour la vie d'un prêtre, autant pour le viol, autant pour avoir empoifonné avec des

herbes. Une forcière qui avait mangé de la chair humaine, en était quitte pour deux cents fous ; & cela prouve qu'alors les forcières ne fe trouvaient pas feulement dans la lie du peuple, comme dans nos derniers fiècles, mais que ces horreurs extravagantes étaient pratiquées chez les riches. Les combats & les épreuves décidaient, comme nous le verrons, de la poffeffion d'un héritage, de la validité d'un teftament. La jurifprudence était celle de la férocité & de la fuperftition.

Mœurs atroces.

Qu'on juge des mœurs des peuples par celles des princes. Nous ne voyons aucune action magnanime. La religion chrétienne qui devait humanifer les hommes, n'empêche point le roi *Clovis* de faire affaffiner les petits *régas* fes voifins & fes parens. Les deux enfans de *Clodomir* font maffacrés dans Paris en 533 par un *Childebert* & un *Clotaire* fes oncles, qu'on appelle rois de France; & *Clodoald*, le frère de ces innocens égorgés, eft invoqué fous le nom de *St Cloud*, parce qu'on l'a fait moine. Un jeune barbare nommé *Chram* fait la guerre à *Clotaire* fon père, *réga* d'une partie de la Gaule. Le père fait brûler fon fils avec tous fes amis prifonniers en 559.

Sous un *Chilperic*, roi de Soiffons, en 562, les fujets efclaves défertent ce prétendu royaume, laffés de la tyrannie de leur maître, qui prenait leur pain & leur vin ne pouvant prendre l'argent qu'ils n'avaient pas. Un *Sigebert*, un autre *Chilperic* font affaffinés. *Brunehaut*, d'arienne devenue catholique, eft accufée de mille meurtres ; & un *Clotaire II*, non moins barbare qu'elle, la fait traîner dit-on à la queue d'un cheval dans fon camp, & la fait mourir par ce

nouveau genre de fupplice en 616. Si cette aventure n'eft pas vraie, il eft du moins prouvé qu'elle a été crue comme une chofe ordinaire, & cette opinion même attefte la barbarie du temps. Il ne refte de monumens de ces âges affreux que des fondations de monaftères, & un confus fouvenir de misère & de brigandages. Figurez-vous des déferts où les loups, les tigres & les renards égorgent un bétail épars & timide : c'eft le portrait de l'Europe pendant tant de fiècles.

Premiers rois francs ne font pas reconnus rois par les empereurs.

Il ne faut pas croire que les empereurs reconnuffent pour rois ces chefs fauvages qui dominaient en Bourgogne, à Soiffons, à Paris, à Metz, à Orléans ; jamais ils ne leur donnèrent le titre de *Bafileus*. Ils ne le donnèrent pas même à *Dagobert II* qui réuniffait fous fon pouvoir toute la France occidentale jufqu'auprès du Véfer. Les hiftoriens parlent beaucoup de la magnificence de ce *Dagobert*, & ils citent en preuve l'orfèvre *Saint-Eloi* qui arriva dit-on à la cour avec une ceinture garnie de pierreries ; c'eft-à-dire qu'il vendait des pierreries & qu'il les portait à fa ceinture, On parle des édifices magnifiques qu'il fit conftruire ; où font-ils ? la vieille églife de *St Paul* n'eft qu'un petit monument gothique. Ce qu'on connaît de *Dagobert*, c'eft qu'il avait à la fois trois époufes, qu'il affemblait des conciles, & qu'il tyrannifait fon pays.

Sous lui, un marchand de Sens nommé *Samon*, va trafiquer en Germanie : il paffe jufque chez les *Slaves*, barbares qui dominaient vers la Pologne & la Bohème. Ces autres fauvages font fi étonnés de voir un homme qui a fait tant de chemin pour leur

apporter les choses dont ils manquent, qu'ils le font roi. Ce *Samon* fit, dit-on, la guerre à *Dagobert*; & si le roi des Francs eut trois femmes, le nouveau roi slavon en eut quinze.

Maires du palais.

C'est sous ce *Dagobert* que commence l'autorité des maires du palais. Après lui viennent les rois fainéans, la confusion, le despotisme de ces maires. C'est du temps de ces maires, au commencement du huitième siècle, que les Arabes vainqueurs de l'Espagne pénètrent jusqu'à Toulouse, prennent la Guienne, ravagent tout jusqu'à la Loire, & sont près d'enlever les Gaules entières aux Francs qui les avaient enlevées aux Romains. Jugez en quel état devaient être alors les peuples, l'Eglise & les lois.

Le clergé ne fait un ordre dans l'Etat que sous *Pepin*.

Les évêques n'eurent aucune part au gouvernement jusqu'à *Pepin* ou *Pipin*, père de *Charles Martel* & grand-père de l'autre *Pepin* qui se fit roi. Les évêques n'assistaient point aux assemblées de la nation franque. Ils étaient tous ou gaulois ou italiens, peuples regardés comme serfs. En vain l'évêque *Remi*, qui baptisa *Clovis*, avait écrit à ce roi sicambre cette fameuse lettre où l'on trouve ces mots: *Gardez-vous bien surtout de prendre la préséance sur les évêques; prenez leurs conseils: tant que vous serez en intelligence avec eux votre administration sera facile.* Ni *Clovis* ni ses successeurs ne firent du clergé un ordre de l'Etat: le gouvernement ne fut que militaire. On ne peut mieux le comparer qu'à celui d'Alger & de Tunis gouvernés par un chef & une milice. Seulement les rois consultaient quelquefois les évêques, quand ils avaient besoin d'eux.

Lettre remarquable.

Mais quand les majordômes ou maires de cette milice ufurpèrent infenfiblement le pouvoir, ils voulurent cimenter leur autorité par le crédit des prélats & des abbés, en les appelant aux affemblées du champ de mai.

Ce fut, felon les annales de Metz, en 692 que le maire *Pepin I* du nom procura cette prérogative au clergé; époque bien négligée par la plupart des hiftoriens, mais époque très-confidérable, & premier fondement du pouvoir temporel des évêques & des abbés en France & en Allemagne.

CHAPITRE XVIII.

Suite des ufages du temps de Charlemagne & avant lui. S'il était defpotique, & le royaume héréditaire.

On demande fi *Charlemagne*, fes prédéceffeurs & fes fucceffeurs étaient defpotiques, & fi leur royaume était héréditaire par le droit de ces temps-là? Il eft certain que par le fait *Charlemagne* était defpotique, & que par conféquent fon royaume fut héréditaire, puifqu'il déclare fon fils empereur en plein parlement. Le droit eft un peu plus incertain que le fait: voici fur quoi tous les droits étaient alors fondés.

Les habitans du Nord & de la Germanie étaient originairement des peuples chaffeurs, & les Gaulois foumis par les Romains étaient agriculteurs ou bourgeois. Des peuples chaffeurs toujours armés doivent néceffairement fubjuguer des laboureurs &

des pasteurs occupés toute l'année de leurs travaux continuels & pénibles, & encore plus aisément des bourgeois paisibles dans leurs foyers. Ainsi les Tartares ont asservi l'Asie ; ainsi les Goths sont venus à Rome. Toutes les hordes de Tartares & de Goths, de Huns, de Vandales & de Francs, avaient des chefs. Ces chefs d'émigrans étaient élus à la pluralité des voix, & cela ne pouvait être autrement ; car quel droit pourrait avoir un voleur de commander à ses camarades ? Un brigand habile & hardi, surtout heureux, dut à la longue acquérir beaucoup d'empire sur des brigands subordonnés, moins habiles, moins hardis & moins heureux que lui. Ils avaient tous également part au butin ; & c'est la loi la plus inviolable de tous les premiers peuples conquérans. Si on avait besoin de preuves pour faire connaître cette première loi des barbares, on la trouverait aisément dans l'exemple de ce guerrier franc qui ne voulut jamais permettre que *Clovis* ôtât du butin général un vase de l'église de Reims, & qui fendit le vase à coups de hache, sans que le chef osât l'en empêcher.

Clovis devint despotique à mesure qu'il devint puissant ; c'est la marche de la nature humaine. Il en fut ainsi de *Charlemagne :* il était fils d'un usurpateur. Le fils du roi légitime était rasé & condamné à dire son bréviaire dans un couvent de Normandie. Il était donc obligé à de très-grands ménagemens devant une nation de guerriers assemblée en parlement. *Nous vous avertissons*, dit-il dans un de ses capitulaires, *qu'en considération de notre humilité & de notre obéissance à vos conseils, que nous vous rendons*

par

par la crainte de DIEU, *vous nous conserviez l'honneur que* DIEU *nous a accordé, comme vos ancêtres l'ont fait à l'égard de nos ancêtres.*

Ses ancêtres se réduisaient à son père qui avait envahi le royaume. Lui-même avait usurpé le partage de son frère, & avait dépouillé ses neveux. Il flattait les seigneurs en parlement; mais le parlement dissous, malheur à quiconque eût bravé ses volontés.

Quant à la succession, il est naturel qu'un chef de conquérans les ait engagés à élire son fils pour son successeur. Cette coutume d'élire, devenue avec le temps plus légale & plus consacrée, se maintient encore de nos jours dans l'empire d'Allemagne. L'élection était si bien regardée comme un droit du peuple conquérant, que lorsque *Pepin* usurpa le royaume des Francs sur le roi dont il était le domestique, le pape *Etienne* avec lequel cet usurpateur était d'accord prononça une excommunication contre ceux qui éliraient pour roi un autre qu'un descendant de la race de *Pepin*. Cette excommunication était à la vérité un grand exemple de superstition, comme l'entreprise de *Pepin* était un exemple d'audace; mais cette superstition même est une preuve du droit d'élire : elle fait voir encore que la nation conquérante élisait parmi les descendans d'un chef celui qui lui plaisait davantage. Le pape ne dit pas, vous élirez les premiers nés de la maison de *Pepin*, mais *vous ne choisirez point ailleurs que dans sa maison.*

Charlemagne dit dans un capitulaire : *Si de l'un des trois princes mes enfans, il naît un fils tel que la* Code diplomatique, page 4.

nation le veuille pour ſuccéder à ſon père, nous voulons que ſes oncles y conſentent. Il eſt évident par ce titre & par pluſieurs autres que la nation des Francs eut, du moins en apparence, le droit de l'élection. Cet uſage a été d'abord celui de tous les peuples dans toutes les religions & dans tous les pays. On le voit s'établir chez les Juifs, chez les autres Aſiatiques, chez les Romains. Les premiers ſucceſſeurs de *Mahomet* ſont élus, les ſoudans d'Egypte, les premiers miramolins ne règnent que par ce droit, & ce n'eſt qu'avec le temps qu'un état devient purement héréditaire. Le courage, l'habileté & le beſoin font toutes les lois.

CHAPITRE XIX.

Suite des uſages du temps de Charlemagne. Commerce, finances, ſciences.

CHARLES *Martel*, uſurpateur & ſoutien du pouvoir ſuprême dans une grande monarchie, vainqueur des conquérans arabes qu'il repouſſa juſqu'en Gaſcogne, n'eſt cependant appelé que *ſous-roitelet*, *ſubregulus*, par le pape *Grégoire II* qui implore ſa protection contre les rois lombards. Il ſe diſpoſe à aller ſecourir l'Egliſe romaine; mais il pille en attendant l'Egliſe des Francs, il donne les biens des couvens à ſes capitaines, il tient ſon roi *Thierri* en captivité. *Pepin* fils de *Charles Martel*, laſſé d'être *ſubregulus*, ſe fait roi & reprend l'uſage des parlemens Francs. Il a toujours des troupes aguerries

ſous le drapeau ; & c'eſt à cet établiſſement que *Charlemagne* doit toutes ſes conquêtes. Ces troupes ſe levaient par des ducs gouverneurs des provinces, comme elles ſe lèvent aujourd'hui chez les Turcs par les béglierbeis. Ces ducs avaient été inſtitués en Italie par *Dioclétien*. Les comtes, dont l'origine me paraît du temps de *Théodoſe*, commandaient ſous les ducs, & aſſemblaient les troupes chacun dans ſon canton. Les métairies, les bourgs, les villages fourniſſaient un nombre des ſoldats proportionné à leurs forces. Douze métairies donnaient un cavalier armé d'un caſque & d'une cuiraſſe; les autres ſoldats n'en portaient point, mais tous avaient le bouclier quarré long, la hache d'armes, le javelot & l'épée. Ceux qui ſe ſervaient de flèches étaient obligés d'en avoir au moins douze dans leur carquois. La province qui fourniſſait la milice lui diſtribuait du blé & les proviſions néceſſaires pour ſix mois : le roi en fourniſſait pour le reſte de la campagne. On feſait la revue au premier de mars ou au premier de mai. C'eſt d'ordinaire dans ces temps qu'on tenait les parlemens.

Milices.

Armes.

Dans les ſiéges on employait le bélier, la baliſte, la tortue, & la plupart des machines des Romains. Les ſeigneurs nommés *Barons*, *Leudes*, *Richeomes*, compoſaient avec leurs ſuivans le peu de cavalerie qu'on voyait alors dans les armées. Les muſulmans d'Afrique & d'Eſpagne avaient plus de cavaliers.

Forces navales.

Charles avait des forces navales, c'eſt-à-dire, de grands bateaux aux embouchures de toutes les grandes rivières de ſon empire. Avant lui on ne les

connaiſſait pas chez des barbares : après lui on les ignora long-temps. Par ce moyen, & par ſa police guerrière, il arrêta ces inondations des peuples du Nord : il les contint dans leurs climats glacés ; mais ſous ſes faibles deſcendans ils ſe répandirent dans l'Europe.

Les affaires générales ſe réglaient dans des aſſemblées qui repréſentaient la nation. Sous lui, ſes parlemens n'avaient d'autre volonté que celle d'un maître qui ſavait commander & perſuader.

Commerce. Il fit fleurir le commerce parce qu'il était le maître des mers ; ainſi les marchands des côtes de Toſcane & ceux de Marſeille allaient trafiquer à Conſtantinople chez les chrétiens, & au port d'Alexandrie chez les muſulmans, qui les recevaient & dont ils tiraient les richeſſes de l'Aſie.

Veniſe & Gènes, ſi puiſſantes depuis par le négoce, n'attiraient pas encore à elles les richeſſes des nations ; mais Veniſe commençait à s'enrichir & à s'agrandir. Rome, Ravenne, Milan, Lyon, Arles, Tours, avaient beaucoup de manufactures d'étoffes de laine. On damaſquinait le fer à l'exemple de l'Aſie : on fabriquait le verre : mais les étoffes de ſoie n'étaient tiſſues dans aucune ville de l'empire d'Occident.

Les Vénitiens commençaient à les tirer de Conſtantinople ; mais ce ne fut que près de quatre cents ans après *Charlemagne*, que les princes normands établirent à Palerme une manufacture de ſoie. Le linge était peu commun. *St Boniface* dans une lettre à un évêque d'Allemagne, lui mande qu'il lui envoie du drap à longs poils pour ſe laver les pieds.

Probablement ce manque de linge était la cause de toutes ces maladies de la peau, connues sous le nom de *lèpre*, si générales alors ; car les hôpitaux nommés *léproseries* étaient déjà très-nombreux.

La monnaie avait à peu près la même valeur que Monnaies.
celle de l'empire romain depuis *Constantin*. Le sou d'or était le *solidum* romain. Ce sou d'or équivalait à quarante deniers d'argent fin. Ces deniers, tantôt plus forts tantôt plus faibles, pesaient l'un portant l'autre trente grains.

Le sou d'or vaudrait aujourd'hui, en 1778, environ 14 liv. 6 sous 3 den., le denier d'argent à peu près 7 sous 1 den. $\frac{7}{8}$, monnaie de compte.

Il faut toujours en lisant les histoires se ressouvenir qu'outre ces monnaies réelles d'or & d'argent, on se servait dans le calcul d'une autre dénomination. On s'exprimait souvent en monnaie de compte, monnaie fictive qui n'était comme aujourd'hui qu'une manière de compter.

Les Asiatiques & les Grecs comptaient par mines & par talens, les Romains par grands sesterces, sans qu'il y eût aucune monnaie qui valût un grand sesterce ou un talent.

La livre numéraire du temps de *Charlemagne*, était réputée le poids d'une livre d'argent de douze onces. Cette livre se divisait numériquement en vingt parties. Il y avait à la vérité des sous d'argent semblables à nos écus, dont chacun pesait la 20e, 22e ou 24e partie d'une livre de douze onces : & ce sou se divisait comme le nôtre en douze deniers. Mais *Charlemagne* ayant ordonné que le sou d'argent serait précisément

la 20[e] partie de douze onces, on s'accoutuma à regarder dans les comptes numéraires vingt ſous comme une livre.

Pendant deux ſiècles, les monnaies reſtèrent ſur le pied où *Charlemagne* les avait miſes : mais petit à petit les rois dans leurs beſoins, tantôt chargèrent les ſous d'alliage, tantôt en diminuèrent le poids; de ſorte que par un changement qui eſt peut-être la honte des gouvernemens de l'Europe, ce ſou qui était autrefois une pièce d'argent du poids d'environ 5 gros, n'eſt plus qu'une légère pièce de cuivre avec un 11[e] d'argent tout au plus; & la livre qui était le ſigne repréſentatif de douze onces d'argent, n'eſt plus en France que le ſigne repréſentatif de vingt de nos ſous de cuivre. Le denier qui était la deux cent quarantième partie d'une livre d'argent de douze onces, n'eſt plus que le tiers de cette vile monnaie qu'on appelle un liard. Suppoſé donc qu'une ville de France dût à une autre, au temps de *Charlemagne*, cent vingt ſous ou ſolides de rente, ſoixante douze onces d'argent, elle s'acquitterait aujourd'hui de ſa dette, en payant ce que nous appelons un écu de ſix francs.

La livre de compte des Anglais, celle des Hollandais, ont moins varié. Une livre ſterling d'Angleterre vaut environ vingt-deux francs de France, & une livre de compte hollandaiſe vaut environ douze francs de France : ainſi les Hollandais ſe ſont écartés moins que les Français de la loi primitive, & les Anglais encore moins.

Toutes les fois donc que l'hiſtoire nous parle de monnaie ſous le nom de livres, nous n'avons qu'à

examiner ce que valait la livre au temps & dans le pays dont on parle, & la comparer à la valeur de la nôtre. Nous devons avoir la même attention en lifant l'hiftoire grecque & romaine. C'eft par exemple un très grand embarras pour le lecteur, d'être obligé de réformer toujours les comptes qui fe trouvent dans l'hiftoire ancienne d'un célèbre profeffeur de l'univerfité de Paris, dans l'hiftoire eccléfiaftique de *Fleuri*, & dans tant d'autres auteurs utiles. Quand ils veulent exprimer en monnaie de France les talens, les mines, les fefterces, ils fe fervent toujours de l'évaluation que quelques favans ont faite avant la mort du grand *Colbert*. Mais le marc de huit onces, qui valait vingt-fix francs & dix fous dans les premiers temps du miniftère de *Colbert*, vaut depuis long-temps quarante-neuf livres feize fous : ce qui fait une différence de près de la moitié. Cette différence, qui a été quelquefois beaucoup plus grande, pourra augmenter ou être réduite. Il faut fonger à ces variations ; fans quoi on aurait une idée très-fauffe des forces des anciens Etats, de leur commerce, de la paye de leurs foldats, & de toute leur économie.

Il paraît qu'il y avait alors huit fois moins d'efpèces circulantes en Italie & vers les bords du Rhin, qu'il ne s'en trouve aujourd'hui. On n'en peut guère juger que par le prix des denrées néceffaires à la vie ; & je trouve la valeur de ces denrées, du temps de *Charlemagne*, huit fois moins chère qu'elle ne l'eft de nos jours. Vingt-quatre livres de pain blanc valaient un denier d'argent par les capitulaires. Ce denier était la quarantième partie d'un fou d'or, qui valait environ quatorze livres fix fous de notre monnaie

d'aujourd'hui. Ainſi la livre de pain revenait à un liard & quelque choſe, ce qui eſt en effet la huitième partie de notre prix ordinaire.

Dans les pays ſeptentrionaux l'argent était beaucoup plus rare : le prix d'un bœuf y fut fixé, par exemple, à un ſou d'or. Nous verrons dans la ſuite comment le commerce & les richeſſes ſe ſont étendus de proche en proche.

Sciences. Les ſciences & les beaux arts ne pouvaient avoir que des commencemens bien faibles dans ces vaſtes pays tout ſauvages encore. *Eginhard*, ſecrétaire de *Charlemagne*, nous apprend que ce conquérant ne ſavait pas ſigner ſon nom. Cependant il conçut par la force de ſon génie combien les belles-lettres étaient néceſſaires Il fit venir de Rome des maîtres de grammaire & d'arithmétique. Les ruines de Rome fourniſſent tout à l'Occident, qui n'eſt pas encore formé. *Alcuin* cet anglais alors fameux, & *Pierre de Piſe* qui enſeigna un peu de grammaire à *Charlemagne*, avaient tous deux étudié à Rome.

Il y avait des chantres dans les égliſes de France; & ce qui eſt à remarquer, c'eſt qu'ils s'appelaient *chantres gaulois* La race des conquérans francs n'avait cultivé aucun art. Ces gaulois prétendaient comme aujourd'hui diſputer du chant avec les Romains. La muſique grégorienne, qu'on attribue à *St Grégoire* ſurnommé *le grand*, n'était pas ſans mérite, & avait quelque dignité dans ſa ſimplicité. Les chantres gaulois qui n'avaient point l'uſage des anciennes notes alphabétiques, avaient corrompu ce chant & prétendaient l'avoir embelli. *Charlemagne* dans un

de ſes voyages en Italie les obligea de ſe conformer à la muſique de leurs maîtres. Le pape *Adrien* leur donna des livres de chant notés ; & deux muſiciens italiens furent établis pour enſeigner la note alphabétique, l'un dans Metz, l'autre dans Soiſſons. Il fallut encore envoyer des orgues de Rome.

Il n'y avait point d'horloge ſonnante dans les villes de ſon empire, & il n'y en eut que vers le treizième ſiècle. De là vient l'ancienne coutume qui ſe conſerve encore en Allemagne, en Flandre, en Angleterre, d'entretenir des hommes qui avertiſſent de l'heure pendant la nuit. Le préſent que le calife *Aaron-al-Raſchild* fit à *Charlemagne* d'une horloge ſonnante, fut regardé comme une merveille. A l'égard des ſciences de l'eſprit, de la ſaine philoſophie, de la phyſique, de l'aſtronomie, des principes de la médecine, comment auraient-elles pu être connues ? elles ne viennent que de naître parmi nous.

On comptait encore par nuits, & de-là vient qu'en Angleterre on dit encore *ſept nuits*, pour ſignifier une ſemaine, & *quatorze nuits* pour deux ſemaines. La langue romance commençait à ſe former du mélange du latin avec le tudeſque. Ce langage eſt l'origine du français, de l'eſpagnol & de l'italien. Il dura juſqu'au temps de *Fréderic II*, & on le parle encore dans quelques villages des Griſons & vers la Suiſſe.

Les vêtemens, qui ont toujours changé en Occident depuis la ruine de l'empire romain, étaient courts, excepté aux jours de cérémonie

où la faie était couverte d'un manteau fouvent doublé de pelleterie. On tirait comme aujourd'hui ces fourrures du Nord, & furtout de la Ruffie. La chauffure des Romains s'était confervée. On remarque que *Charlemagne* fe couvrait les jambes de bandes entrelacées en forme de brodequins, comme en ufent encore les montagnards d'Ecoffe, feul peuple chez qui l'habillement guerrier des Romains s'eft confervé jufqu'à nos jours.

CHAPITRE XX.

De la Religion du temps de Charlemagne.

SI nous tournons à préfent les yeux fur les maux que les hommes s'attirèrent quand ils firent de la religion un inftrument de leurs paffions, fur les ufages confacrés, fur les abus de ces ufages, la querelle des *Iconoclaftes* & des *Iconolatres* eft d'abord ce qui préfente le plus grand objet.

L'impératrice *Irène*, tutrice de fon malheureux fils *Conftantin Porphyrogénète*, pour fe frayer le chemin à l'empire flatte le peuple & les moines, à qui le culte des images, profcrit par tant d'empereurs depuis *Léon l'Ifaurien*, plaifait encore. Elle y était elle-même attachée, parce que fon mari les avait eues en horreur. On avait perfuadé à *Irène* que pour gouverner fon époux il fallait mettre fous le chevet de fon lit les images de certaines faintes. La crédulité entre même dans les efprits politiques. L'empereur

fon mari avait puni les auteurs de cette fuperftition; *Irène* après la mort de fon mari donne un libre cours à fon goût & à fon ambition : voilà ce qui affemble en 786 le fecond concile de Nicée, feptième concile œcuménique, commencé d'abord à Conftantinople. Elle fait élire pour patriarche un laïque, fecrétaire d'état, nommé *Taraife*. Il y avait eu autrefois quelques exemples de féculiers élevés ainfi à l'évêché fans paffer par les autres grades; mais alors cette coutume ne fubfiftait plus. Second concile de Nicée.

Ce patriarche ouvrit le concile. La conduite du pape *Adrien* eft très-remarquable. Il n'anathématife pas ce fecrétaire d'état qui fe fait patriarche; il protefte feulement avec modeftie, dans fes lettres à *Irène*, contre le titre de patriarche univerfel : mais il infifte qu'on lui rende les patrimoines de la Sicile. (27) Il redemande hautement ce peu de bien, tandis qu'il arrachait ainfi que fes prédéceffeurs le domaine utile de tant de belles terres qu'il affure avoir été données par *Pepin* & par *Charlemagne*. Cependant le concile œcuménique de Nicée, auquel préfident les légats du pape & ce miniftre patriarche, rétablit le culte des images.

C'eft une chofe avouée de tous les fages critiques que les pères de ce concile, qui étaient au nombre de trois cents cinquante, y rapportèrent beaucoup de pièces évidemment fauffes, beaucoup

(27) Toute cette partie des lettres du pape ne fut pas même lue dans le concile, par ménagement pour *Irène* & pour *Taraife*. M. *de Voltaire* a fort adouci le fcandale de la conduite plus politique que religieufe d'*Adrien*. Voyez *Fleuri*, & les pièces originales de ces temps barbares qui ont été recueillies par les édits des derniers fiècles.

de miracles dont le récit ſcandaliſerait dans nos jours, beaucoup de livres apocryphes. Ces pièces fauſſes ne firent point de tort aux vraies, ſur leſquelles on décida.

Mais quand il fallut faire recevoir ce concile par *Charlemagne* & par les égliſes de France, quel fut l'embarras du pape ? *Charles* s'était déclaré hautement contre les images. Il venait de faire écrire les livres qu'on nomme *Carolins*, dans leſquels ce culte eſt anathématiſé. Ces livres ſont écrits dans un latin aſſez pur : ils font voir que *Charlemagne* avait réuſſi à faire revivre les lettres ; mais ils font voir auſſi qu'il n'y a jamais eu de diſpute théologique ſans invectives. Le titre même eſt une injure. *Au nom de notre Seigneur & Sauveur* JESUS-CHRIST, *commence le livre de l'illuſtriſſime & excellentiſſime* CHARLES, &c. *contre le ſynode impertinent & arrogant tenu en Grèce pour adorer des images.* Le livre était attribué par le titre au roi *Charles*, comme on met ſous le nom des rois les édits qu'ils n'ont point rédigés : il eſt certain que tous les peuples des royaumes de *Charlemagne* regardaient les Grecs comme des idolâtres.

Anathématiſé par le concile de Francfort.

Ce prince en 794 aſſembla un concile à Francfort, auquel il préſida ſelon l'uſage des empereurs & des rois : concile compoſé de trois cents évêques ou abbés, tant d'Italie que de France, qui rejetèrent d'un conſentement unanime le ſervice (*ſervitium*) & l'adoration des images. Ce mot équivoque d'adoration était la ſource de tous ces différens ; car ſi les hommes définiſſaient les mots dont ils ſe ſervent, il y aurait moins de diſputes : & plus d'un royaume a été bouleverſé pour un mal entendu.

Tandis que le pape *Adrien* envoyait en France les actes du fecond concile de Nicée, il reçoit les livres Carolins oppofés à ce concile ; & on le preffe au nom de *Charles* de déclarer hérétiques l'empereur de Conftantinople & fa mère. On voit affez par cette conduite de *Charles*, qu'il voulait fe faire un nouveau droit de l'héréfie prétendue de l'empereur, pour lui enlever Rome fous couleur de juftice.

Habileté du pape.

Le pape, partagé entre le concile de Nicée qu'il adoptait & *Charlemagne* qu'il ménageait, prit un tempérament politique qui devrait fervir d'exemple dans toutes ces malheureufes difputes qui ont toujours divifé les chrétiens. Il explique les livres Carolins d'une manière favorable au concile de Nicée, & par-là réfute le roi fans lui déplaire. Il permet qu'on ne rende point de culte aux images ; ce qui était très-raifonnable chez les Germains à peine fortis de l'idolâtrie, & chez les Francs encore groffiers, qui n'avaient ni fculpteurs ni peintres. Il exhorte en même temps à ne point brifer ces mêmes images. Ainfi il fatisfait tout le monde, & laiffe au temps à confirmer ou à abolir un culte encore douteux. Attentif à ménager les hommes & à faire fervir la religion à fes intérêts, il écrit à *Charlemagne* : „ Je ne puis déclarer „ *Irène* & fon fils hérétiques après le concile de „ Nicée ; mais je les déclarerai tels, s'ils ne me „ rendent les biens de Sicile. „

On voit la même politique intéreffée de ce pape dans une difpute encore plus délicate, & qui feule eût fuffi en d'autres temps pour allumer des guerres civiles. On avait voulu favoir fi le St *Efprit* procède du *Père* & du *Fils*, ou du *Père* feulement.

Grande difpute fur le Saint-Efprit.

On avait d'abord dans l'Orient ajouté au premier concile de Nicée qu'il procédait du *Père*. Enfuite en Efpagne, & puis en France & en Allemagne, on ajouta qu'il procédait du *Père* & du *Fils* : c'était la croyance de prefque tout l'empire de *Charles*. Ces mots du fymbole attribué aux apôtres, *qui ex patre filioque procedit*, étaient facrés pour les Français; mais ces mêmes mots n'avaient jamais été adoptés à Rome. On preffe de la part de *Charlemagne* le pape de fe déclarer. Cette queftion, décidée avec le temps par les lumieres de l'Eglife romaine infaillible, femblait alors très obfcure. On citait des paffages des pères, & furtout celui de *St Grégoire* de Nyffe, où il eft dit, *qu'une perfonne eft* caufe *& l'autre vient de* caufe: *l'une fort immédiatement de la première, l'autre en fort par le moyen du Fils, par lequel moyen le Fils fe réferve la propriété d'unique, fans exclure l'Efprit-faint de la relation du Père.*

Ces autorités ne parurent pas alors affez claires. *Adrien I* ne décida rien : il favait qu'on pouvait être chrétien fans pénétrer dans la profondeur de tous les myftères. Il répond qu'il ne condamne point le fentiment du roi, mais ne change rien au fymbole de Rome. Il apaife la difpute en ne la jugeant pas, & en laiffant à chacun fes ufages. Il traite en un mot les affaires fpirituelles en prince; & trop de princes les ont traitées en évêques.

Fauffes décrétales.

Dès-lors la politique profonde des papes établiffait peu à peu leur puiffance. On fait bientôt après un recueil de faux actes connus aujourd'hui fous le nom de *fauffes décrétales*. C'eft, dit-on, un efpagnol nommé *Ifidore Mercator* ou *Pifcator* ou *Peccator*, qui

les rédige. Ce font les évêques allemands dont la bonne foi fut trompée, qui les répandent & les font valoir. On prétend avoir aujourd'hui des preuves inconteſtables qu'elles furent compoſées par un *Algeram*, abbé de Senones, évêque de Metz. Elles font en manuſcrit dans la bibliothèque du Vatican. Mais qu'importe leur auteur? Dans ces fauſſes décrétales on ſuppoſe d'anciens canons qui ordonnent qu'on ne tiendra jamais un ſeul concile provincial ſans la permiſſion du pape, & que toutes les cauſes eccléſiaſtiques reſſortiront à lui. On y fait parler les ſucceſſeurs immédiats des apôtres, on leur ſuppoſe des écrits. Il eſt vrai que tout étant de ce mauvais ſtyle du huitième ſiècle, tout étant plein de fautes contre l'hiſtoire & la géographie, l'artifice était groſſier; mais c'étaient des hommes groſſiers qu'on trompait. On avait forgé dès la naiſſance du chriſtianiſme, comme on l'a déjà dit, de faux évangiles, les *vers ſibyllins*, les livres d'*Hermas*, les *conſtitutions apoſtoliques*, & mille autres écrits que la ſaine critique a réprouvés. Il eſt triſte que pour enſeigner la vérité on ait ſi ſouvent employé des actes de fauſſaire.

Ces fauſſes décrétales ont abuſé les hommes pendant huit ſiècles; & enfin quand l'erreur a été reconnue, les uſages établis par elles ont ſubſiſté dans une partie de l'Egliſe : l'antiquité leur a tenu lieu d'authenticité.

Dès ces temps, les évêques d'Occident étaient des ſeigneurs temporels & poſſédaient pluſieurs terres en fief; mais aucun n'était ſouverain indépendant. Les rois de France nommaient ſouvent aux évêchés;

plus hardis en cela & plus politiques que les empereurs des Grecs & que les rois de Lombardie, qui se contentaient d'interposer leur autorité dans les élections.

Gouvernement ecclesiastique.

Les premières églises chrétiennes s'étaient gouvernées en républiques sur le modèle des synagogues. Ceux qui présidaient à ces assemblées avaient pris insensiblement le titre d'évêque, d'un mot grec dont les Grecs apelaient les gouverneurs de leurs colonies, & qui signifie *inspecteur*. Les anciens de ces assemblées se nommaient prêtres, d'un autre mot grec qui signifie *vieillard*.

Fausse loi.

Charlemagne dans sa vieillesse accorda aux évêques un droit dont son propre fils devint la victime Ils firent accroire à ce prince que dans le code rédigé sous *Théodose*, une loi portait que si de deux séculiers en procès l'un prenait un évêque pour juge, l'autre était obligé de se soumettre à ce jugement sans en pouvoir appeler. Cette loi, qui jamais n'avait été exécutée, passe chez tous les critiques pour supposée. C'est la dernière du code Théodosien : elle est sans date, sans nom de consuls. Elle a excité une guerre civile sourde entre les tribunaux de la justice & les ministres du sanctuaire ; mais comme en ce temps-là tout ce qui n'était pas clergé était en Occident d'une ignorance profonde, il faut s'étonner qu'on n'ait pas donné encore plus d'empire à ceux qui seuls étant un peu instruits, semblaient seuls mériter de juger les hommes.

Moines riches.

Ainsi que les évêques disputaient l'autorité aux séculiers, les moines commençaient à la disputer aux évêques, qui pourtant étaient leurs maîtres par les

les canons. Ces moines étaient déjà trop riches pour obéir. Cette célèbre formule de *Marculfe* était bien souvent mise en usage : *Moi, pour le repos de mon ame, & pour n'être pas placé après ma mort parmi les boucs, je donne à tel monastère, &c.* On crut, dès le premier siècle de l'Eglise, que le monde allait finir ; on se fondait sur un passage de *St Luc*, qui met ces paroles dans la bouche de JESUS-CHRIST. ,, Il y aura des signes dans ,, le soleil, dans la lune & dans les étoiles ; les ,, nations seront consternées; la mer & les fleuves ,, feront un grand bruit; les hommes sècheront de ,, frayeur dans l'attente de la révolution de l'univers; ,, les puissances des cieux seront ébranlées, & alors ,, ils verront le fils de l'homme venant dans une ,, nuée avec une grande puissance & une grande ,, majesté. Lorsque vous verrez arriver ces choses, ,, sachez que le royaume de DIEU est proche. Je ,, vous dis en vérité, en vérité, que cette géné- ,, ration ne finira point sans que toutes ces choses ,, soient accomplies. ,,

Fin du monde annoncée.

Plusieurs personnages pieux, ayant toujours pris à la lettre cette prédiction non accomplie, en attendaient l'accomplissement : ils pensaient que l'univers allait être détruit, & voyaient clairement le jugement dernier, où JESUS-CHRIST devait venir dans les nuées. On se fondait aussi sur l'épître de *St Paul* à ceux de Thessalonique, qui dit : *Nous qui sommes vivans, nous serons emportés dans l'air, au-devant de* JESUS. De-là toutes ces suppositions de tant de prodiges aperçus dans les airs. Chaque génération croyait être celle qui devait voir la fin du monde, & cette opinion se fortifiant dans les siècles suivans, on

donnait ses terres aux moines, comme si elles eussent dû être préservées dans la conflagration générale. Beaucoup de chartes de donation commencent par ces mots, *Adventante mundi vespero.*

Abbés seigneurs.

Des abbés bénédictins, long-temps avant *Charlemagne*, étaient assez puissans pour se révolter. Un abbé de Fontenelle avait osé se mettre à la tête d'un parti contre *Charles Martel*, & assembler des troupes. Le héros fit trancher la tête au religieux: exécution qui ne contribua pas peu à toutes ces révélations que tant de moines eurent depuis de la damnation de *Charles Martel.*

Avant ce temps, on voit un abbé de Saint-Remi de Reims, & l'évêque de cette ville, susciter une guerre civile contre *Childebert*, au sixième siècle : crime qui n'appartient qu'aux hommes puissans.

Les évêques & les abbés avaient beaucoup d'esclaves. On reproche à l'abbé *Alcuin* d'en avoir eu jusqu'à vingt mille. Ce nombre n'est pas incroyable : *Alcuin* possédait plusieurs abbayes, dont les terres pouvaient être habitées par vingt mille hommes. Ces esclaves, connus sous le nom de *serfs*, ne pouvaient se marier ni changer de demeure sans la permission de l'abbé. Ils étaient obligés de marcher cinquante lieues avec leurs charrettes, quand il l'ordonnait: ils travaillaient pour lui trois jours de la semaine, & il partageait tous les fruits de la terre.

On ne pouvait, à la vérité, reprocher à ces bénédictins de violer par leurs richesses leur vœu de pauvreté; car ils ne font point expressément ce vœu : ils ne s'engagent, quand ils sont reçus dans l'ordre, qu'à obéir à leur abbé. On leur donna

même souvent des terres incultes qu'ils défrichèrent de leurs mains, & qu'ils firent ensuite cultiver par des serfs. Ils formèrent des bourgades, des petites villes même, autour de leurs monastères. Ils étudièrent; ils furent les seuls qui conservèrent les livres, en les copiant; & enfin, dans ces temps barbares où les peuples étaient si misérables, c'était une grande consolation de trouver dans les cloîtres une retraite assurée contre la tyrannie.

En France & en Allemagne, plus d'un évêque allait au combat avec ses serfs. *Charlemagne*, dans une lettre à *Frastade*, une de ses femmes, lui parle d'un évêque qui a vaillamment combattu auprès de lui, dans une bataille contre les Avares, peuples descendus des Scythes, qui habitaient vers le pays qu'on nomme à présent l'Autriche. Je vois de son temps quatorze monastères qui doivent fournir des soldats. Pour peu qu'un abbé fût guerrier, rien ne l'empêchait de les conduire lui-même. Il est vrai qu'en 803, un parlement se plaignit à *Charlemagne* du trop grand nombre de prêtres qu'on avait tués à la guerre. Il fut défendu alors, mais inutilement, aux ministres de l'autel d'aller aux combats.

Il n'était pas permis de se dire clerc sans l'être, de porter la tonsure sans appartenir à un évêque: de tels clercs s'appelaient *Acéphales*. On les punissait comme vagabonds. On ignorait cet état, aujourd'hui si commun, qui n'est ni séculier, ni ecclésiastique. Le titre d'abbé, qui signifie père, n'appartenait qu'aux chefs des monastères. Clercs.

Les abbés avaient dès lors le bâton pastoral que portaient les évêques, & qui avait été autrefois la

marque de la dignité pontificale dans Rome païenne. Telle était la puiſſance de ces abbés ſur les moines qu'ils condamnaient quelquefois aux peines afflictives les plus cruelles. Ils prirent le barbare uſage des empereurs grecs, de faire brûler les yeux ; & il fallut qu'un concile leur défendît cet attentat, qu'ils commençaient à regarder comme un droit.

CHAPITRE XXI.

Suite des rites religieux du temps de Charlemagne.

De la meſſe. LA meſſe était différente de ce qu'elle eſt aujourd'hui, & plus encore de ce qu'elle était dans les premiers temps. Elle fut d'abord une cène, un feſtin nocturne; enſuite, la majeſté du culte augmentant avec le nombre des fidèles, cette aſſemblée de nuit ſe changea en une aſſemblée du matin : la meſſe devint à peu-près ce qu'eſt la grand'meſſe aujourd'hui. Il n'y eut, juſqu'au cinquième ſiècle, qu'une meſſe commune dans chaque égliſe. Le nom de *ſynaxe* qu'elle a chez les Grecs, & qui ſignifie *aſſemblée*, les formules qui ſubſiſtent & qui s'adreſſent à cette aſſemblée, tout fait voir que les meſſes privées durent être long-temps inconnues. Ce ſacrifice, cette aſſemblée, cette commune prière avait le nom de *miſſa* chez les Latins, parce que, ſelon quelques-uns, on renvoyait, *mittebantur*, les pénitens qui ne communiaient pas; & ſelon d'autres, parce que la communion était envoyée, *miſſa erat*, à ceux qui ne pouvaient venir à l'égliſe.

Il semble qu'on devrait savoir la date précise des établissemens de nos rites; mais aucune n'est connue. On ne sait en quel temps commença la messe, telle qu'on la dit aujourd'hui; on ignore l'origine précise du baptême par aspersion, de la confession auriculaire, de la communion avec du pain azyme, & sans vin; on ne sait qui donna le premier le nom de sacrement au mariage, à la confirmation, à l'onction qu'on administre aux malades.

Quand le nombre des prêtres fut augmenté, on fut obligé de dire des messes particulières. Les hommes puissans eurent des aumôniers; *Agobard*, évêque de Lyon, s'en plaint, au neuvième siècle. *Denis le petit*, dans son Recueil des canons, & beaucoup d'autres confirment que tous les fidèles communiaient à la messe publique. Ils apportaient, de son temps, le pain & le vin que le prêtre consacrait; chacun recevait le pain dans ses mains. Ce pain était fermenté comme le pain ordinaire; il y avait très-peu d'églises où le pain sans levain fût en usage : on donnait ce pain aux enfans comme aux adultes. La communion sous les deux espèces était un usage universel sous *Charlemagne;* il se conserva toujours chez les Grecs, & dura chez les Latins jusqu'au douzième siècle : on voit même que dans le treizième il était encore pratiqué quelquefois. L'auteur de la relation de la victoire que remporta *Charles d'Anjou* sur *Mainfroi*, en 1264, rapporte que ses chevaliers communièrent avec le pain & le vin, avant la bataille. L'usage de tremper le pain dans le vin s'était établi avant *Charlemagne;* celui de sucer le vin avec un chalumeau, ou un siphon de

Messes.

Communion

métal, ne s'introduisit qu'environ deux cents ans après, & fut bientôt aboli. Tous ces rites, toutes ces pratiques changèrent selon la conjoncture des temps, & selon la prudence des pasteurs; ou selon le caprice, comme tout change.

L'Eglise latine était la seule qui priât dans une langue étrangère, inconnue au peuple. Les inondations des barbares, qui avaient introduit dans l'Europe leurs idiomes, en étaient cause. Les Latins étaient encore les seuls qui conférassent le baptême par la seule aspersion : indulgence très-naturelle pour des enfans nés dans des climats rigoureux du septentrion, & convenance décente dans le climat chaud d'Italie. Les cérémonies du baptême des adultes, & de celui qu'on donnait aux enfans, n'étaient pas les mêmes : cette différence était indiquée par la nature.

Confession. La confession auriculaire s'était introduite, dit-on, dès le sixième siècle. Les évêques exigèrent d'abord que les clercs se confessassent à eux deux fois l'année, par les canons du concile d'Attigny, en 763; & c'est la première fois qu'elle fut commandée expressément. Les abbés soumirent leurs moines à ce joug, & les séculiers peu à peu le portèrent. La confession publique ne fut jamais en usage dans l'Occident ; car, lorsque les barbares embrassèrent le christianisme, les abus & les scandales qu'elle entraînait après elle l'avaient abolie en Orient, sous le patriarche *Nectaire*, à la fin du quatrième siècle; mais souvent les pécheurs publics fesaient des pénitences publiques dans les églises d'Occident, surtout en Espagne, où l'invasion

des Sarrazins redoublait la ferveur des chrétiens humiliés. Je ne vois aucune trace, jufqu'au douzième fiècle, de la formule de la confeffion, ni des confeffionnaux établis dans les églifes, ni de la néceffité préalable de fe confeffer immédiatement avant la communion.

Vous obferverez que la confeffion auriculaire n'était point reçue, aux huitième & neuvième fiècles, dans les pays au-delà de la Loire, dans le Languedoc, dans les Alpes. *Alcuin* s'en plaint dans fes lettres. Les peuples de ces contrées femblent avoir eu toujours quelques difpofitions à s'en tenir aux ufages de la primitive Eglife, & à rejeter les dogmes & les coutumes que l'Eglife, plus étendue, jugea convenable d'adopter.

Aux huitième & neuvième fiècles, il y avait trois carêmes, & quelquefois quatre, comme dans l'Eglife grecque; & on fe confeffait d'ordinaire à ces quatre temps de l'année. Les commandemens de l'Eglife, qui ne font bien connus qu'après le troifième (*a*) concile de Latran, en 1215, impofèrent la néceffité de faire, une fois l'année, ce qui femblait auparavant plus arbitraire. Carêmes.

Au temps de *Charlemagne*, il y avait des confeffeurs dans les armées. *Charles* en avait un pour lui en titre d'office; il s'appelait *Valdon*, & était abbé d'Augie près de Conftance.

Il était permis de fe confeffer à un laïque, & même à une femme, en cas de néceffité. (*b*) Cette permiffion dura très-long-temps; c'eft pourquoi Laïques ont droit de confeffer.

(*a*) Que d'autres nomment le quatrième.

(*b*) Voyez les éclairciffemens.

Joinville dit qu'il confeſſa en Afrique un chevalier, & qu'il lui donna l'abſolution, ſelon le pouvoir qu'il en avait. *Ce n'eſt pas tout-à-fait un ſacrement*, dit *St Thomas, mais c'eſt comme ſacrement.*

Ancienneté de la confeſſion.

On peut regarder la confeſſion comme le plus grand frein des crimes ſecrets. Les ſages de l'antiquité avaient embraſſé l'ombre de cette pratique ſalutaire. On s'était confeſſé dans les expiations chez les Egyptiens & chez les Grecs, & dans preſque toutes les célébrations de leurs myſtères. *Marc-Aurèle*, en s'aſſociant aux myſtères de *Cérès-Eleuſine*, ſe confeſſa à l'*Hiérophante*.

Cet uſage, ſi ſaintement établi chez les chrétiens, fut malheureuſement depuis l'occaſion des plus funeſtes abus. La faibleſſe du ſexe rendit quelquefois les femmes plus dépendantes de leurs confeſſeurs que de leurs époux. Preſque tous ceux qui confeſsèrent les reines, ſe ſervirent de cet empire ſecret & ſacré pour entrer dans les affaires d'Etat. Lorſqu'un religieux domina ſur la conſcience d'un ſouverain, tous ſes confrères s'en prévalurent ; & pluſieurs employèrent le crédit du confeſſeur pour ſe venger de leurs ennemis. Enfin, il arriva que dans les diviſions entre les empereurs & les papes, dans les factions des villes, les prêtres ne donnaient pas l'abſolution à ceux qui n'étaient pas de leur parti. C'eſt ce qu'on a vu en France, du temps du roi *Henri IV*, preſque tous les confeſſeurs refuſaient d'abſoudre les ſujets qui reconnaiſſaient leur roi. La facilité de ſéduire les jeunes perſonnes, & de les porter au crime, dans le tribunal même de la pénitence, fut encore un écueil très-dangereux. Telle

eſt la déplorable condition des hommes, que les remèdes les plus divins ont été tournés en poiſon.

La religion chrétienne ne s'était point encore étendue, au Nord, plus loin que les conquêtes de *Charlemagne*. La Scandinavie, le Danemarck, qu'on appelait le *pays des Normands*, avaient un culte que nous appelons ridiculement *idolâtrie*. La religion des idolâtres ſerait celle qui attribuerait la puiſſance divine à des figures, à des images; ce n'était pas celle des Scandinaves : ils n'avaient ni peintre ni ſculpteur. Ils adoraient *Odin*, & ils ſe figuraient qu'après la mort, le bonheur de l'homme conſiſtait à boire, dans la ſalle d'*Odin*, de la bière dans le crâne de ſes ennemis. On a encore de leurs anciennes chanſons traduites, qui expriment cette idée. Il y avait long-temps que les peuples du Nord croyaient une autre vie. Les druides avaient enſeigné aux Celtes qu'ils renaîtraient pour combattre, & les prêtres de la Scandinavie perſuadaient aux hommes qu'ils boiraient de la bière après leur mort.

La Pologne n'était ni moins barbare ni moins groſſière. Les Moſcovites, auſſi ſauvages que le reſte de la grande Tartarie, en ſavaient à peine aſſez pour être païens ; mais tous ces peuples vivaient en paix dans leur ignorance, heureux d'être inconnus à *Charlemagne*, qui vendait ſi cher la connaiſſance du chriſtianiſme.

Les Anglais commençaient à recevoir la religion chrétienne. Elle y avait été apportée par *Conſtance Chlore*, protecteur ſecret de cette religion, alors opprimée. Elle n'y domina point ; l'ancien culte du pays eut le deſſus encore long-temps. Quelques

Angleterre.

miſſionnaires des Gaules cultivèrent groſſièrement un petit nombre de ces inſulaires. Le fameux *Pélage*, trop zélé défenſeur de la nature humaine, était né en Angleterre; mais il n'y fut point élevé, & il faut le compter parmi les Romains.

L'Irlande qu'on appelait *Ecoſſe*, & l'Ecoſſe, connue alors ſous le nom d'*Albanie*, ou du *pays des Pictes*, avait reçu auſſi quelques ſemences du chriſtianiſme, étouffées toujours par l'ancien culte qui dominait. Le moine *Colomban*, né en Irlande, était du ſixième ſiècle; mais il paraît par ſa retraite en France, & par les monaſtères qu'il fonda en Bourgogne, qu'il y avait peu à faire, & beaucoup à craindre pour ceux qui cherchaient en Irlande & en Angleterre des ces établiſſemens riches & tranquilles, qu'on trouvait ailleurs à l'abri de la religion.

Après une extinction preſque totale du chriſtianiſme dans l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande, la tendreſſe conjugale l'y fit renaître. *Ethelbert*, un des rois barbares Anglo-Saxons de l'Heptarchie d'Angleterre, qui avait ſon petit royaume dans la province de Kent, où eſt Cantorbéri, voulut s'allier avec un roi de France. Il épouſa la fille de *Childebert*, roi de Paris. Cette princeſſe chrétienne, qui paſſa la mer avec un évêque de Soiſſons, diſpoſa ſon mari à recevoir le baptême, comme *Clotilde* avait ſoumis *Clovis*. Le pape *Grégoire le grand* envoya *Auguſtin*, que les Anglais nomment *Auſtin*, avec d'autres moines romains, en 598. Ils firent peu de converſions, car il faut au moins entendre la langue du pays pour en changer la religion; mais, favoriſés par la reine, ils bâtirent un monaſtère.

Ce fut proprement la reine qui convertit le petit royaume de Cantorbéri. Ses ſujets barbares, qui n'avaient point d'opinions, ſuivirent aiſément l'exemple de leurs ſouverains. Cet *Auguſtin* n'eut pas de peine à ſe faire déclarer primat par *Grégoire le grand :* il eût voulu même l'être des Gaules; mais *Grégoire* lui écrivit qu'il ne pouvait lui donner de juriſdiction que ſur l'Angleterre. Il fut donc premier archevêque de Cantorbéri, premier primat de l'Angleterre. Il donna à l'un de ſes moines le titre d'évêque de Londres, à l'autre celui de Rocheſter. On ne peut mieux comparer ces évêques qu'à ceux d'Antioche & de Babylone, qu'on appelle évêques *in partibus infidelium*. Mais avec le temps, la hiérarchie d'Angleterre ſe forma. Les monaſtères ſurtout étaient très-riches, au huitième & au neuvième ſiècles. Ils mettaient au catalogue des ſaints tous les grands ſeigneurs qui leur avaient donné des terres; d'où vient que l'on trouve parmi leurs ſaints de ce temps-là ſept rois, ſept reines, huit princes, ſeize princeſſes. Leurs chroniques diſent que dix rois & onze reines finirent leurs jours dans des cloîtres. Il eſt croyable que ces dix rois, & ces onze reines ſe firent ſeulement revêtir, à leur mort, d'habits religieux, & peut-être porter, à leurs dernières maladies, dans des couvens, comme on en a uſé en Eſpagne; mais non pas qu'en effet ils aient, en ſanté, renoncé aux affaires publiques, pour vivre en cénobites.

CHAPITRE XXII.

Suite des usages du temps de Charlemagne. De la justice, des lois. Coutumes singulières. Epreuves.

Comtes.

DES comtes nommés par le roi rendaient sommairement la justice. Ils avaient leurs districts assignés. Ils devaient être instruits des lois, qui n'étaient ni si difficiles ni si nombreuses que les nôtres. La procédure était simple, chacun plaidait sa cause en France & en Allemagne. Rome seule, & ce qui en dépendait, avait encore retenu beaucoup de lois & de formalités de l'empire romain. Les lois lombardes avaient lieu dans le reste de l'Italie citérieure.

Chaque comte avait sous lui un lieutenant, nommé *viguier*, sept assesseurs, *scabini*, & un greffier, *notarius*. Les comtes publiaient dans leur jurisdiction l'ordre des marches pour la guerre, enrôlaient les soldats sous des centeniers, les menaient aux rendez-vous, & laissaient alors leurs lieutenans faire les fonctions de juge.

Les rois envoyaient des commissaires avec lettres expresses, *Missi dominici*, qui examinaient la conduite des comtes. Ni ces commissaires, ni ces comtes ne condamnaient presque jamais à la mort, ni à aucun supplice ; car si on en excepte la Saxe, où *Charlemagne* fit des lois de sang, presque tous les délits se rachetaient dans le reste de son empire. Le seul crime de rebellion était puni de mort, & les rois

s'en réſervaient le jugement. La loi ſalique, celle des Lombards, celle des Ripuaires, avaient évalué à prix d'argent la plupart des autres attentats, ainſi que nous l'avons vu.

Leur juriſprudence, qui paraît humaine, était peut être en effet plus cruelle que la nôtre. Elle laiſſait la liberté de mal faire à quiconque pouvait la payer. La plus douce loi eſt celle qui, mettant le frein le plus terrible à l'iniquité, prévient ainſi le plus de crimes; mais on ne connaiſſait pas encore la queſtion, la torture, uſage dangereux qui, comme on ſait, ne ſert que trop ſouvent à perdre l'innocent, & à ſauver le coupable.

Les lois ſaliques furent remiſes en vigueur par *Charlemagne.* Parmi ces lois ſaliques, il s'en trouve une qui marque bien expreſſément dans quel mépris étaient tombés les Romains chez les peuples barbares. Le franc qui avait tué un citoyen romain ne payait que mille cinquante deniers : & le romain payait pour le ſang d'un franc deux mille cinq cents deniers.

Dans les cauſes criminelles indéciſes, on ſe purgeait par ſerment. Il fallait non-ſeulement que la partie accuſée jurât, mais elle était obligée de produire un certain nombre de témoins qui juraient avec elle. Quand les deux parties oppoſaient ſerment à ſerment, on permettait quelquefois le combat; tantôt à fer émoulu, tantôt à outrance.

(*a*) Ces combats étaient appelés *le jugement de Dieu;* c'eſt auſſi le nom qu'on donnait à une des plus déplorables folies de ce gouvernement barbare. Duels, jugemens de Dieu.

(*a*) Voyez le chapitre des duels.

Les accufés étaient foumis à l'épreuve de l'eau froide, de l'eau bouillante ou du fer ardent. Le célèbre *Etienne Baluze* a raffemblé toutes les anciennes cérémonies de ces épreuves. Elles commençaient par la meffe, on y communiait l'accufé. On béniffait l'eau froide, on l'exorcifait; enfuite l'accufé était jeté garrotté dans l'eau. S'il tombait au fond, il était réputé innocent; s'il furnageait, il était jugé coupable. M. *de Fleuri*, dans fon *Hiftoire eccléfiaftique*, dit que c'était une manière fure de ne trouver perfonne criminel. J'ofe croire que c'était une manière de faire périr beaucoup d'innocens. Il y a bien des gens qui ont la poitrine affez large & les poumons affez légers, pour ne point enfoncer, lorfqu'une groffe corde, qui les lie par plufieurs tours, fait avec leur corps un volume moins pefant qu'une pareille quantité d'eau. Cette malheureufe coutume, profcrite depuis dans les grandes villes, s'eft confervée jufqu'à nos jours dans beaucoup de provinces. On y a très-fouvent affujetti, même par fentence de juge, ceux qu'on fefait paffer pour forciers; car rien ne dure fi long-temps que la fuperftition; & il en a couté la vie à plus d'un malheureux.

Le jugement de DIEU par l'eau chaude s'exécutait en fefant plonger le bras nu de l'accufé dans une cuve d'eau bouillante. Il fallait prendre au fond de la cuve un anneau béni. Le juge, en préfence des prêtres & du peuple, enfermait dans un fac le bras du patient, fcellait le fac de fon cachet; & fi, trois jours après, il ne paraiffait fur le bras aucune marque de brûlure, l'innocence était reconnue.

Tous les hiſtoriens rapportent l'exemple de la reine *Teutberge*, bru de l'empereur *Lothaire*, petit-fils de *Charlemagne*, accuſée d'avoir commis un inceſte avec ſon frère, moine & ſous-diacre. Elle nomma un champion qui ſe ſoumit pour elle à l'épreuve de l'eau bouillante, en préſence d'une cour nombreuſe. Il prit l'anneau béni ſans ſe brûler. Il eſt certain qu'on a des ſecrets pour ſoutenir l'action d'un petit feu ſans péril pendant quelques ſecondes : j'en ai vu des exemples. Ces ſecrets étaient alors d'autant plus communs, qu'ils étaient plus néceſſaires. Mais il n'en eſt point pour nous rendre abſolument impaſſibles. Il y a grande apparence que dans ces étranges jugemens on ſeſait ſubir l'épreuve d'une manière plus ou moins rigoureuſe, ſelon qu'on voulait condamner ou abſoudre. Epreuves.

Cette épreuve de l'eau bouillante était deſtinée particulièrement à la conviction de l'adultère. Ces coutumes ſont plus anciennes, & ſe ſont étendues plus loin qu'on ne penſe.

Les ſavans n'ignorent pas qu'en Sicile, dans le temple des Dieux Paliques, on écrivait ſon ferment qu'on jetait dans un baſſin d'eau, & que ſi le ferment ſurnageait, l'accuſé était abſous. Le temple de Trezène était fameux par de pareilles épreuves. On trouve encore au bout de l'Orient, dans le Malabar & dans le Japon, des uſages ſemblables, fondés ſur la ſimplicité des premiers temps, & ſur la ſuperſtition commune à toutes les nations. Ces épreuves étaient autrefois ſi autoriſées en Phénicie, qu'on voit dans le Pentateuque que, lorſque les Juifs errèrent dans le déſert, ils ſeſaient boire d'une eau mêlée avec de la cendre à leurs femmes ſoupçonnées d'adultère. Epreuves païennes.

Les coupables ne manquaient pas fans doute d'en crever, mais les femmes fidelles à leur mari buvaient impunément. Il eft dit dans l'évangile de *S[t] Jacques* que le grand-prêtre ayant fait boire de cette eau à *Marie* & à *Jofeph*, les deux époux fe reconcilièrent.

La troifième épreuve était celle d'une barre de fer ardent, qu'il fallait porter dans la main l'efpace de neuf pas. Il était plus difficile de tromper dans cette épreuve que dans les autres; auffi je ne vois perfonne qui s'y foit foumis dans ces fiècles groffiers. On veut favoir qui de l'Eglife grecque ou de la latine établit ces ufages la première. On voit des exemples de ces épreuves à Conftantinople, jufqu'au treizième fiècle; & *Pachimère* dit qu'il en a été témoin. Il eft vraifemblable que les Grecs communiquèrent aux Latins ces fuperftitions orientales.

A l'égard des lois civiles, voici ce qui me paraît de plus remarquable. Un homme qui n'avait point d'enfans pouvait en adopter. Les époux pouvaient fe répudier en juftice; & après le divorce, il leur était permis de paffer à d'autre noces. Nous avons dans *Marculfe* le détail de ces lois.

Mais ce qui paraîtra peut-être le plus étonnant, & ce qui n'en eft pas moins vrai, c'eft qu'au livre deuxième de ces formules de *Marculfe*, on trouve que rien n'était plus permis ni plus commun que de déroger à cette fameufe loi falique, par laquelle les filles n'héritaient pas. On amenait fa fille devant le comte ou le commiffaire, & on difait: ,, Ma chère ,, fille, un ufage ancien & impie ôte, parmi nous, ,, toute portion paternelle aux filles; mais ayant ,, confidéré cette impiété, j'ai vu que, comme vous

La loi falique regardée comme barbare.

m'avez

„ m'avez été donnés tous de DIEU également, je „ dois vous aimer de même: ainſi, ma chère fille, je „ veux que vous héritiez par portion égale avec vos „ frères dans toutes mes terres, &c.

On ne connaiſſait point chez les Francs, qui vivaient ſuivant la loi ſalique & ripuaire, cette diſtinction de nobles & de roturiers, de nobles de nom & d'armes, & de nobles *ab avo*, ou gens vivant noblement. Il n'y avait que deux ordres de citoyens, les libres & les ſerfs, à peu-près comme aujourd'hui dans les empires mahométans & à la Chine. Le terme *nobilis* n'eſt employé qu'une ſeule fois dans les capitulaires, au livre cinquième, pour ſignifier les officiers, les comtes, les centeniers.

Toutes les villes de l'Italie & de la France étaient gouvernées ſelon leur droit municipal. Les tributs qu'elles payaient au ſouverain conſiſtaient en *foderum*, *paratam*, *manſionaticum*, fourages, vivres, meubles de ſéjour. Les empereurs & les rois entretinrent long-temps leurs cours avec leurs domaines, & ces droits étaient payés en nature quand ils voyageaient. Il nous reſte un capitulaire de *Charlemagne* concernant ſes métairies. Il entre dans le plus grand détail. Il ordonne qu'on lui rende compte exact de ſes troupeaux. Un des grands biens de la campagne conſiſtait en abeilles. Enfin les plus grandes choſes, & les plus petites de ce temps-là nous font voir des lois, des mœurs & des uſages, dont à peine il reſte des traces.

CHAPITRE XXIII.

Louis le faible, ou le débonnaire, déposé par ses enfans & par des prélats.

L'HISTOIRE des grands événemens de ce monde n'est guère que l'histoire des crimes. Il n'est point de siècle que l'ambition des séculiers & des ecclésiastiques n'ait rempli d'horreurs.

A peine *Charlemagne* est-il au tombeau, qu'une guerre civile désole sa famille & l'empire.

Les archevêques de Milan & de Crémone allument les premiers feux. Leur prétexte est que *Bernard*, roi d'Italie, est le chef de la maison Carlovingienne, comme né du fils aîné de *Charlemagne*. Ces évêques se servent de ce roi *Bernard* pour exciter une guerre civile. On en voit assez la véritable raison dans cette fureur de remuer & dans cette frénésie d'ambition, qui s'autorise toujours des lois mêmes faites pour la réprimer. Un évêque d'Orléans entre dans leurs intrigues; l'empereur & *Bernard* l'oncle & le neveu lèvent des armées. On est prêt d'en venir aux mains à Châlons-sur-Saône; mais le parti de l'empereur gagne par argent & par promesse la moitié de l'armée d'Italie. On négocie, c'est-à-dire, on veut tromper. Le roi est assez imprudent pour venir dans le camp de son oncle. *Louis*, qu'on a nommé *le debonnaire* parce qu'il était faible, & qui fut cruel

Le Débonnaire fait crever les yeux à son neveu *Bernard*.

par faibleſſe, fait crever les yeux à ſon neveu qui lui demandait grace à genoux. Le malheureux roi meurt dans les tourmens du corps & de l'eſprit, trois jours après cette exécution cruelle. Il fut enterré à Milan, & on grava ſur ſon tombeau : *Ci gît Bernard, de ſainte mémoire.* Il ſemble que le nom de *ſaint* en ce temps-là ne fut qu'un titre honorifique. Alors *Louis* fait tondre & enfermer dans un monaſtère trois de ſes frères, dans la crainte qu'un jour le ſang de *Charlemagne*, trop reſpecté en eux, ne ſuſcitât des guerres. Ce ne fut pas tout. L'empereur fait arrêter tous les partiſans de *Bernard*, que ce roi miſérable avait dénoncés à ſon oncle, ſous l'eſpoir de ſa grace. Ils éprouvent le même ſupplice que le roi. Les eccléſiaſtiques ſont exceptés de la ſentence : on les épargne, eux qui étaient les auteurs de la guerre. La dépoſition ou l'exil ſont leur ſeul châtiment. *Louis* ménageait l'Egliſe; & l'Egliſe lui fit bientôt ſentir qu'il eût dû être moins cruel & plus ferme. 819.

Saint: nom honorifique.

Dès l'an 817, *Louis* avait ſuivi le mauvais exemple de ſon père, en donnant des royaumes à ſes enfans; & n'ayant ni le courage d'eſprit de ſon père ni l'autorité que ce courage donne, il s'expoſait à l'ingratitude. Oncle barbare & frère trop dur, il fut un père trop facile.

Ayant aſſocié à l'empire ſon fils aîné, *Lothaire*, donné l'Aquitaine au ſecond, nommé *Pepin*, la Bavière à *Louis*, ſon troiſième fils, il lui reſtait un jeune enfant d'une nouvelle femme. C'eſt ce *Charles le chauve* qui fut depuis empereur. Il voulut après le partage, ne pas laiſſer ſans Etats cet enfant d'une femme qu'il aimait.

Une des fources du malheur de *Louis le faible* & de tant de défastres plus grands, qui depuis ont affligé l'Europe, fut cet abus qui commençait à naître, d'accorder de la puiffance dans le monde à ceux qui ont renoncé au monde.

L'abbé *Vala*.

Vala, abbé de Corbie, fon parent par bâtardife, commença cette fcène mémorable. C'était un homme furieux par zèle ou par efprit de faction, ou par tous les deux enfemble; & l'un de ces chefs de parti, qu'on a vus fi fouvent faire le mal en prêchant la vertu & troubler tout par l'efprit de la règle.

Abbé féditieux.

Dans un parlement, tenu en 829, à Aix-la-chapelle, parlement où étaient entrés les abbés, parce qu'ils étaient feigneurs de grandes terres, ce *Vala* reproche publiquement à l'empereur tous les défordres de l'Etat: *C'eft vous*, lui dit-il, *qui en êtes coupable*. Il parle enfuite en particulier à chaque membre du parlement avec plus de fédition. Il ofe accufer l'impératrice *Judith* d'adultère. Il veut prévenir & empêcher les dons que l'empereur veut faire à ce fils qu'il a eu de l'impératrice. Il déshonore & trouble la famille royale & par conféquent l'Etat, fous prétexte du bien de l'Etat même.

Enfin l'empereur irrité renvoie *Vala* dans fon monaftère, d'où il n'eût jamais dû fortir. Il fe réfout, pour fatisfaire fa femme, à donner à fon fils une petite partie de l'Allemagne vers le Rhin, le pays des Suiffes & la Franche-Comté.

Si dans l'Europe les lois avaient été fondées fur la puiffance paternelle; fi les efprits euffent été pénétrés de la néceffité du refpect filial comme du premier de tous les devoirs, ainfi que je l'ai remarqué de la

Chine, les trois enfans de l'empereur, qui avaient reçu de lui des couronnes, ne fe feraient point révoltés contre leur père qui donnait un héritage à un enfant du fecond lit.

D'abord ils fe plaignirent : auffitôt l'abbé de Corbie fe joint à l'abbé de Saint-Denis, plus factieux encore, & qui ayant les abbayes de Saint-Médard de Soiffons & de Saint-Germain-des-Prés, pouvait lever des troupes, & en leva enfuite. Les évêques de Vienne, de Lyon, d'Amiens, unis à ces moines, pouffent les princes à la guerre civile, en déclarant rebelles à DIEU & à l'Eglife, ceux qui ne feront pas de leur parti. En vain *Louis le débonnaire*, au lieu d'affembler des armées, convoque quatre conciles, dans lefquels on fait de bonnes & d'inutiles lois. Ses trois fils prennent les armes. C'eft, je crois, la première fois qu'on a vu trois enfans foulevés enfemble contre leur père. L'empereur arme à la fin. On voit deux camps remplis d'évêques, d'abbés & de moines. Mais du côté des princes eft le pape *Grégoire IV*, dont le nom donne un grand poids à leur parti. C'était déjà l'intérêt des papes d'abaiffer les empereurs. Déjà *Etienne*, prédéceffeur de *Grégoire*, s'était inftallé dans la chaire pontificale fans l'agrément de *Louis le débonnaire*. Brouiller le père avec les enfans, femblait le moyen de s'agrandir fur leurs ruines. Le pape *Grégoire* vient donc en France, & menace l'empereur de l'excommunier. Cette cérémonie d'excommunication n'emportait pas encore l'idée qu'on voulut lui attacher depuis. On n'ofait pas prétendre qu'un excommunié dût être privé de fes biens par fa feule excommunication ; mais on

Evêques contre l'empereur.

croyait rendre un homme exécrable, & rompre par ce glaive tous les liens qui peuvent attacher les hommes à lui.

829. Évêques des Francs résistent au pape. Les évêques du parti de l'empereur se servent de leur droit, & font dire courageusement au pape : SI EXCOMMUNICATURUS VENIET, EXCOMMUNICATUS ABIBIT : *S'il vient pour excommunier, il retournera excommunié lui-même.* Ils lui écrivent avec fermeté, en le traitant à la vérité de pape, mais en même temps de frère. *Grégoire*, plus fier encore, leur mande : » Le terme de frère sent trop l'égalité, » tenez-vous-en à celui de pape : reconnaissez ma » supériorité, sachez que l'autorité de ma chaire » est au-dessus de celle du trône de *Louis.* » Enfin il élude dans cette lettre le serment qu'il a fait à l'empereur.

La guerre tourne en négociation. Le pontife se rend arbitre. Il va trouver l'empereur dans son camp. Il y a le même avantage que *Louis* avait eu autrefois sur *Bernard.* Il séduit ses troupes, ou il souffre qu'elles soient séduites ; il trompe *Louis*, ou il est trompé lui-même par les rebelles, au nom desquels il porte la parole. A peine le pape est-il sorti du camp, que, la nuit même, la moitié des troupes impériales passe du côté de *Lothaire*, son fils. Cette désertion arriva près de Bâle, sur les confins

830. de l'Alsace ; & la plaine où le pape avait négocié

Champ du mensonge. s'appelle encore le *champ du mensonge*, nom qui pourrait être commun à plusieurs lieux où l'on a négocié. Alors le monarque malheureux se rend prisonnier à ses fils rebelles, avec sa femme *Judith*, objet de leur haine. Il leur livre son fils *Charles*,

âgé de dix ans, prétexte innocent de la guerre. Dans des temps plus barbares, comme fous *Clovis* & fes enfans, ou dans des pays tels que Conftantinople, je ne ferais point furpris qu'on eût fait périr *Judith* & fon fils, & même l'empereur. Les vainqueurs fe contentèrent de faire rafer l'impératrice, de la mettre en prifon en Lombardie, de renfermer le jeune *Charles* dans le couvent de Prum, au milieu de la forêt des Ardennes, & de détrôner leur père. Il me femble qu'en lifant le défaftre de ce père trop bon, on reffent au moins une fatisfaction fecrète, quand on voit que fes fils ne furent guère moins ingrats envers cet abbé *Vala*, le premier auteur de ces troubles, & envers le pape qui les avait fi bien foutenus. Le pontife retourna à Rome, méprifé des vainqueurs, & *Vala* fe renferma dans un monaftère en Italie.

Lothaire, d'autant plus coupable qu'il était affocié à l'empire, traîne fon père prifonnier à Compiègne. Il y avait alors un abus funefte introduit dans l'Eglife, qui défendait de porter les armes, & d'exercer les fonctions civiles pendant le temps de la pénitence publique. Ces pénitences étaient rares, & ne tombaient guère que fur quelques malheureux de la lie du peuple. On réfolut de faire fubir à l'empereur ce fupplice infamant, fous le voile d'une humiliation chrétienne & volontaire, & de lui impofer une pénitence perpétuelle, qui le dégraderait pour toujours.

Louis eft intimidé: il a la lâcheté de condefcendre 833.
à cette propofition qu'on a la hardieffe de lui faire. *Louis le faible*
Un archevêque de Reims, nommé *Ebbon*, tiré de en pénitence.

la condition servile malgré les lois, élevé à cette dignité par *Louis* même, dépose ainsi son souverain & son bienfaiteur. On fait comparaître le souverain, entouré de trente évêques, de chanoines, de moines, dans l'église de Notre-Dame de Soissons. Son fils *Lothaire* présent y jouit de l'humiliation de son père. On fait étendre un cilice devant l'autel. L'archevêque ordonne à l'empereur d'ôter son baudrier, son épée, son habit, & de se prosterner sur ce cilice. *Louis*, le visage contre terre, demande lui-même la pénitence publique, qu'il ne méritait que trop en s'y soumettant. L'archevêque le force de lire à haute voix un écrit, dans lequel il s'accuse de sacrilége & d'homicide. Le malheureux lit posément la liste de ses crimes, parmi lesquels il est spécifié qu'il avait fait marcher ses troupes en carême, & indiqué un parlement un jeudi saint. On dresse un procès verbal de toute cette action : monument encore subsistant d'insolence & de bassesse. Dans ce procès verbal on ne daigne pas seulement nommer *Louis* du nom d'empereur : il y est appelé DOMINUS LUDOVICUS, *noble-homme*, *vénérable homme*. C'est le titre qu'on donne aujourd'hui aux marguilliers de paroisse.

Exemple de penitence.

On tâche toujours d'appuyer par des exemples les entreprises extraordinaires. Cette pénitence de *Louis* fut autorisée par le souvenir d'un certain roi visigoth, nommé *Vamba*, qui régnait en Espagne, en 681. C'est le même qui avait été oint à son couronnement. Il devint imbécille & soumis à la pénitence publique dans un concile de Tolède. Il s'était mis dans un cloître. Son successeur, *Hervique*,

avait reconnu qu'il tenait fa couronne des évêques. Ce fait était cité, comme fi un exemple pouvait juftifier un attentat. On alléguait encore la pénitence de l'empereur *Théodofe;* mais elle fut bien différente. Il avait fait maffacrer quinze mille citoyens à Theffalonique, non pas dans un mouvement de colère, comme on le dit tous les jours très-fauffement dans de vains panégyriques, mais après une longue délibération. Ce crime réfléchi pouvait attirer fur lui la vengeance des peuples, qui ne l'avaient pas élu pour en être égorgés. *St Ambroife* fit une très-belle action, en lui refufant l'entrée de l'églife, & *Théodofe* en fit une très-fage d'apaifer un peu la haine de l'empire, en s'abftenant d'entrer dans l'églife pendant huit mois. Eft-ce une fatisfaction pour le forfait le plus horrible dont jamais un fouverain fe foit fouillé, d'être huit mois fans entendre la grand'meffe?

Louis, fut enfermé un an dans une cellule du couvent de Saint-Médard de Soiffons, vêtu du fac de pénitent, fans domeftiques, fans confolation, mort pour le refte du monde. S'il n'avait eu qu'un fils, il était perdu pour toujours; mais fes trois enfans difputant fes dépouilles, leur défunion rendit au père fa liberté & fa couronne. *Louis en prifon.*

Transféré à Saint-Denis, deux de fes fils, *Louis* & *Pepin*, vinrent le rétablir, & remettre entre fes bras fa femme & fon fils *Charles*. L'affemblée de Soiffons eft anathématifée par une autre à Thionville; mais il n'en coûta à l'archevêque de Reims que la perte de fon fiége; encore fut-il jugé & dépofé dans la facriftie: l'empereur l'avait été en public, aux pieds 834.

de l'autel. Quelques évêques furent déposés aussi. L'empereur ne put ou n'osa les punir davantage.

Mort de *Louis le faible*, 20 juin 840.

Bientôt après, un de ces mêmes enfans qui l'avaient rétabli, *Louis de Bavière*, se révolte encore. Le malheureux père mourut de chagrin dans une tente, auprès de Maïence, en disant: *Je pardonne à Louis, mais qu'il sache qu'il m'a donné la mort.*

Il confirma, dit-on, solennellement par son testament la donation de *Pepin* & de *Charlemagne* à l'Eglise de Rome.

Les mêmes doutes s'élèvent sur cette confirmation, & sur les dons qu'elle ratifie. Il est difficile de croire que *Charlemagne* & son fils aient donné aux papes Venise, la Sicile, la Sardaigne & la Corse, pays sur lesquels ils n'avaient tout au plus que la prétention disputée du domaine suprême. Et dans quel temps *Louis* eût-il donné la Sicile qui appartenait aux empereurs grecs, & qui était infestée par les descentes continuelles des Arabes?

CHAPITRE XXIV.

Etat de l'Europe après la mort de Louis le débonnaire ou le faible. L'Allemagne pour toujours séparée de l'empire franc ou français.

APRÈS la mort du fils de *Charlemagne*, son empire éprouva ce qui était arrivé à celui d'*Alexandre*, & que nous verrons bientôt être la destinée de celui des califes. Fondé avec précipitation, il s'écroula de même: les guerres intestines le divisèrent.

Il n'eſt pas ſurprenant que des princes qui avaient détrôné leur père, ſe ſoient voulu exterminer l'un l'autre. C'était à qui dépouillerait ſon frère. *Lothaire*, empereur, voulait tout. *Charles le chauve*, roi de France, & *Louis*, roi de Bavière, s'uniſſent contre lui. Un fils de *Pepin*, ce roi d'Aquitaine, fils du *Débonnaire*, & devenu roi après la mort de ſon père, ſe joint à *Lothaire*. Ils déſolent l'empire; ils l'épuiſent de ſoldats. Enfin, deux rois contre deux rois, dont 841.
trois ſont frères, & dont l'autre eſt leur neveu, ſe livrent une bataille à Fontenai, dans l'Auxerrois, dont l'horreur eſt digne des guerres civiles. Pluſieurs auteurs aſſurent qu'il y périt cent mille hommes. Il eſt vrai que ces auteurs ne ſont pas contemporains, 842.
& que du moins il eſt permis de douter que tant de ſang ait été répandu. L'empereur *Lothaire* fut vaincu. Cette bataille, comme tant d'autres, ne décida de rien. Il faut obſerver ſeulement que les évêques, qui avaient combattu dans l'armée de *Charles* & de *Louis*, firent jeûner leurs troupes & prier DIEU pour les morts, & qu'il eût été plus chrétien de ne les point tuer que de prier pour eux. *Lothaire*, donna alors au monde l'exemple d'une politique toute contraire à celle de *Charlemagne*.

Le vainqueur des Saxons les avait aſſujettis au chriſtianiſme, comme à un frein néceſſaire. Quelques révoltes, & de fréquens retours à leur culte, avaient marqué leur horreur pour une religion qu'ils regardaient comme leur châtiment. *Lothaire*, pour ſe les attacher, leur donne une liberté entière de conſcience. La moitié du pays redevint idolâtre, mais fidelle à ſon roi. Cette conduite, & celle de *Charlemagne*, ſon

grand-père, firent voir aux hommes combien diversement les princes plient la religion à leurs intérêts.

Germanie & France separées en 843.

Ces intérêts sont toujours la destinée de la terre. Un franc, un salien avait fondé le royaume de France; un fils du maire ou majordôme, *Pepin*, avait fondé l'empire franc. Trois freres le divisent à jamais. Ces trois enfans dénaturés, *Lothaire*, *Louis de Bavière* & *Charles le chauve*, après avoir versé tant de sang à Fontenai, démembrent enfin l'empire de *Charlemagne* par la fameuse paix de Verdun. *Charles II*, surnommé *le chauve*, eut la France; *Lothaire* l'Italie, la Provence, le Dauphiné, le Languedoc, la Suisse, la Lorraine, l'Alsace, la Flandre; *Louis de Bavière*, ou *le germanique*, eut l'Allemagne.

C'est à cette époque que les savans dans l'histoire commencent à donner le nom de Français aux Francs; c'est alors que l'Allemagne a ses lois particulières; c'est l'origine de son droit public, & en même temps l'origine de la haine entre les Français & les Allemands. Chacun des trois frères fut troublé dans son partage par des querelles ecclésiastiques, autant que par les divisions qui arrivent toujours entre des ennemis qui ont fait la paix malgré eux.

C'est au milieu de ces discordes que *Charles le chauve*, premier roi de la seule France, & *Louis le germanique*, premier roi de la seule Allemagne, assemblérent un concile à Aix-la-chapelle contre *Lothaire*, & ce *Lothaire* est le premier empereur franc privé de l'Allemagne & de la France.

Empereurs deposés par des évêques.

Les prélats, d'un commun accord, déclarèrent *Lothaire* déchu de son droit à la couronne, &

ses sujets déliés du serment de fidélité : *Promettez-vous de mieux gouverner que lui?* disent-ils aux deux frères *Charles* & *Louis* : *Nous le promettons*, répondirent les deux rois : *Et nous*, dit l'évêque qui présidait, *nous vous permettons par l'autorité divine, & nous vous commandons de régner à sa place.* Ce commandement ridicule n'eut alors aucune suite.

En voyant les évêques donner ainsi les couronnes, on se tromperait si on croyait qu'ils fussent alors tels que des électeurs de l'empire. Ils s'étaient rendus puissans, à la vérité, mais aucun n'était souverain. L'autorité de leur caractère & le respect des peuples étaient des instrumens dont les rois se servaient à leur gré. Il y avait dans ces ecclésiastiques bien plus de faiblesse que de grandeur à décider ainsi du droit des rois suivant les ordres du plus fort.

On ne doit pas être surpris que quelques années après, un archevêque de Sens, avec vingt autres évêques, ait osé, dans des conjonctures pareilles, déposer *Charles le chauve*, roi de France. Cet attentat fut commis pour plaire à *Louis de Bavière*. Ces monarques, aussi méchans rois que frères dénaturés, ne pouvant se faire périr l'un l'autre, se fesaient anathématiser tour à tour. Mais ce qui surprend, c'est l'aveu que fait *Charles le chauve*, dans un écrit qu'il daigna publier contre l'archevêque de Sens : *Au moins, cet archevêque ne devait pas me déposer avant que j'eusse comparu devant les évêques qui m'avaient sacré roi ; il fallait qu'auparavant j'eusse subi leur jugement, ayant toujours été prêt à me soumettre à leurs corrections paternelles & à leur châtiment.* La race de *Charlemagne*,

réduite à parler ainſi, marchait viſiblement à ſa ruine.

Je reviens à *Lothaire*, qui avait toujours un grand parti en Germanie, & qui était maître paiſible en Italie. Il paſſe les Alpes, fait couronner ſon fils *Louis*, qui vient juger dans Rome le pape *Sergius II.* Le pontife comparaît, répond juridiquement aux accuſations d'un évêque de Metz, ſe juſtifie, & prête enſuite ſerment de fidélité à ce même *Lothaire*, déposé par ſes évêques. *Lothaire* même fit cette célèbre & inutile ordonnance, que, *pour éviter les ſéditions trop fréquentes, le pape ne ſera plus élu par le peuple, & que l'on avertira l'empereur de la vacance du ſaint-ſiége.*

Ordonnance que le pape ne ſera plus élu par le peuple, mais par l'empereur.

On s'étonne de voir l'empereur tantôt ſi humble, & tantôt ſi fier; mais il avait une armée auprès de Rome quand le pape lui jura obéiſſance, & n'en avait point à Aix-la-chapelle, quand les évêques le détrônèrent.

Leur ſentence ne fut qu'un ſcandale de plus ajouté aux déſolations de l'Europe. Les provinces depuis les Alpes au Rhin ne ſavaient plus à qui elles devaient obéir. Les villes changeaient chaque jour de tyrans, les campagnes étaient ravagées tour à tour par différens partis. On n'entendait parler que de combats; & dans ces combats il y avait toujours des moines, des abbés, des évêques, qui périſſaient les armes à la main. *Hugues*, un des fils de *Charlemagne*, forcé jadis à être moine, devenu depuis abbé de Saint-Quentin, fut tué devant Toulouſe, avec l'abbé de Ferrière: deux évêques y furent faits priſonniers.

Cet incendie s'arrêta un moment pour recommencer avec plus de fureur. Les trois frères, *Lothaire*, *Charles* & *Louis*, firent de nouveaux partages, qui ne furent que de nouveaux sujets de divisions & de guerre.

L'empereur *Lothaire*, après avoir bouleversé l'Europe, sans succès & sans gloire, se sentant affaibli, vint se faire moine dans l'abbaye de Prum. Il ne vécut dans le froc que six jours, & mourut imbécille après avoir régné en tyran. 855.

A la mort de ce troisième empereur d'Occident, il s'éleva de nouveaux royaumes en Europe, comme des monceaux de terre après les secousses d'un grand tremblement.

Un autre *Lothaire*, fils de cet empereur, donna le nom de *Lotharinge* à une assez grande étendue de pays, nommé depuis, par contraction, *Lorraine*, entre le Rhin, l'Escaut, la Meuse & la mer. Le Brabant fut appelé *la basse Lorraine;* le reste fut connu sous le nom de *la haute*. Aujourd'hui, de cette haute *Lorraine* il ne reste qu'une petite province de ce nom, engloutie, depuis peu, dans le royaume de France.

Un second fils de l'empereur *Lothaire*, nommé *Charles*, eut la Savoie, le Dauphiné, une partie du Lyonnais, de la Provence & du Languedoc. Cet Etat composa le royaume d'Arles, du nom de la capitale, ville autrefois opulente & embellie par les Romains, mais alors petite, pauvre, ainsi que toutes les villes en-deçà des Alpes.

Un barbare, qu'on nomme *Salomon*, se fit bientôt après roi de la Bretagne, dont une partie était encore

païenne; mais tous ces royaumes tombèrent presque aussi promptement qu'ils furent élevés.

Le fantôme d'empire romain subsistait. *Louis*, second fils de *Lothaire*, qui avait eu en partage une partie de l'Italie, fut proclamé empereur par l'évêque de Rome *Sergius II*, en 855. Il ne résidait point à Rome; il ne possédait pas la neuvième partie de l'empire de *Charlemagne*, & n'avait en Italie qu'une autorité contestée par les papes & par les ducs de Bénévent, qui possédaient alors un Etat considérable.

Charles le chauve achète l'empire du pape.

Après sa mort, arrivée en 875, si la loi salique avait été en vigueur dans la maison de *Charlemagne*, c'était à l'aîné de la maison qu'appartenait l'empire. *Louis de Germanie*, aîné de la maison de *Charlemagne*, devait succéder à son neveu, mort sans enfans; mais des troupes & de l'argent firent les droits de *Charles le chauve*. Il ferma le passage des Alpes à son frère, & se hâta d'aller à Rome avec quelques troupes. *Reginus*, les annales de Metz & de Fulde, assurent qu'il acheta l'empire du pape *Jean VIII*. Le pape non-seulement se fit payer; mais, profitant de la conjoncture, il donna l'empire en souverain, & *Charles* le reçut en vassal, protestant qu'il le tenait du pape, ainsi qu'il avait protesté auparavant en France, en 859, qu'il devait subir le jugement des évêques, laissant toujours avilir sa dignité pour en jouir.

Le chauve empoisonné, à ce qu'on dit.

Sous lui, l'empire romain était donc composé de la France & de l'Italie. On dit qu'il mourut empoisonné par son médecin, un juif, nommé *Sédécias*; mais personne n'a jamais dit par quelle

raison

raifon ce médecin commit ce crime. Que pouvait-il gagner en empoifonnant fon maître? Auprès de qui eût-il trouvé une plus belle fortune ? Aucun auteur ne parle du fupplice de ce médecin. Il faut donc douter de l'empoifonnement, & faire réflexion feulement que l'Europe chrétienne était fi ignorante, que les rois étaient obligés de chercher pour leurs médecins des juifs & des arabes.

Rome toujours pillée.

On voulait toujours faifir cette ombre d'empire romain ; & *Louis le bègue*, roi de France, fils de *Charles le chauve*, le difputait aux autres defcendans de *Charlemagne;* c'était toujours au pape qu'on le demandait. Un duc de Spolète, un marquis de Tofcane, inveftis de ces Etats par *Charles le chauve*, fe faifirent du pape *Jean VIII*, & pillèrent une partie de Rome, pour le forcer, difaient-ils, à donner l'empire au roi de Bavière, *Carloman*, l'aîné de la race de *Charlemagne*. Non-feulement le pape *Jean VIII* était ainfi perfécuté dans Rome par des Italiens, mais il venait, en 877, de payer vingt-cinq mille livres pefant d'argent aux mahométans, poffeffeurs de la Sicile & du Garillan; c'était l'argent dont *Charles le chauve* avait acheté l'empire. Il paffa bientôt des mains du pape en celles des Sarrafins; & le pape même s'obligea, par un traité authentique, à leur en payer autant tous les ans.

Tribut payé par le pape aux mahométans.

Cependant ce pontife, tributaire des mufulmans, & prifonnier dans Rome, s'échappe, s'embarque & paffe en France. Il vient facrer empereur *Louis le bègue*, dans la ville de Troye, à l'exemple de *Léon III*, d'*Adrien* & d'*Etienne III*, perfécutés chez eux, & donnant ailleurs des couronnes.

Sous *Charles le gros*, empereur & roi de France, la désolation de l'Europe redoubla. Plus le sang de *Charlemagne* s'éloignait de sa source, & plus il dégénérait. *Charles le gros* fut déclaré incapable de régner, par une assemblée de seigneurs français & allemands, qui le déposèrent auprès de Maïence dans une diète convoquée par lui-même. Ce ne sont point ici des évêques qui, en servant la passion d'un prince, semblent disposer d'une couronne; ce furent les principaux seigneurs qui crurent avoir le droit de nommer celui qui devait les gouverner, & combattre à leur tête. On dit que le cerveau de *Charles le gros* était affaibli; il le fut toujours, sans doute, puisqu'il se mit au point d'être détrôné sans résistance, de perdre à la fois l'Allemagne, la France & l'Italie, & de n'avoir enfin pour subsistance que la charité de l'archevêque de Maïence, qui daigna le nourrir. Il paraît bien qu'alors l'ordre de la succession était compté pour rien, puisqu'*Arnould*, bâtard de *Carloman*, fils de *Louis le bègue*, fut déclaré empereur, & qu'*Eudes* ou *Odon*, comte de Paris, fut roi de France. Il n'y avait alors ni droit de naissance, ni droit d'élection reconnu. L'Europe était un chaos dans lequel le plus fort s'élevait sur les ruines du plus faible, pour être ensuite précipité par d'autres. Toute cette histoire n'est que celle de quelques capitaines barbares qui disputaient avec des évêques la domination sur des serfs imbécilles. Il manquait aux hommes deux choses nécessaires pour se soustraire à tant d'horreurs, la raison & le courage.

Charles le gros déposé. 887.

Un bâtard empereur.

CHAPITRE XXV.

Des Normands, vers le neuvième siècle.

TOUT étant divisé, tout était malheureux & faible. Cette confusion ouvrit un passage aux peuples de la Scandinavie & aux habitans des bords de la mer Baltique. Ces sauvages trop nombreux, n'ayant à cultiver que des terres ingrates, manquant de manufactures, & privés des arts, ne cherchaient qu'à se répandre loin de leur patrie. Le brigandage & la piraterie leur étaient nécessaires, comme le carnage aux bêtes féroces. En Allemagne on les appelait *Normands*, *hommes du Nord*, sans distinction, comme nous disons encore en général les *corsaires de Barbarie*. Dès le quatrième siècle ils se mêlèrent aux flots des autres barbares, qui portèrent la désolation jusqu'à Rome & en Afrique. On a vu que, resserrés sous *Charlemagne*, ils craignirent l'esclavage. Dès le temps de *Louis le débonnaire*, ils commencèrent leurs courses. Les forêts, dont ces pays étaient hérissés, leur fournissaient assez de bois pour construire leurs barques à deux voiles & à rames. Environ cent hommes tenaient dans ces bâtimens, avec leurs provisions de bière, de biscuit de mer, de fromage & de viande fumée. Ils côtoyaient les terres, descendaient où ils ne trouvaient point de résistance, & retournaient chez eux avec leur butin, qu'ils partageaient ensuite selon les lois du brigandage, ainsi qu'il se pratique en Barbarie. Dès l'an 843, ils entrèrent en France par l'embouchure de la rivière

Normands, bêtes feroces, egorgent d'autres bêtes.

de Seine, & mirent la ville de Rouen au pillage. Une autre flotte entra par la Loire, & dévafta tout jufqu'en Touraine. Ils emmenaient les hommes en efclavage, ils partageaient entre eux les femmes & les filles, prenant jufqu'aux enfans pour les élever dans leur métier de pirates. Les beftiaux, les meubles, tout était emporté. Ils vendaient quelquefois fur une côte ce qu'ils avaient pillé fur une autre. Leurs premiers gains excitèrent la cupidité de leurs compatriotes indigens. Les habitans des côtes germaniques & gauloifes fe joignirent à eux, ainfi que tant de renégats de Provence & de Sicile ont fervi fur les vaiffeaux d'Alger.

En 844, ils couvrirent la mer de vaiffeaux. On les vit defcendre prefqu'à la fois en Angleterre, en France & en Efpagne. Il faut que le gouvernement des Français & des Anglais fût moins bon que celui des mahométans qui régnaient en Efpagne; car il n'y eut nulle mefure prife par les Français ni par les Anglais, pour empêcher ces irruptions; mais en Efpagne les Arabes gardèrent leurs côtes, & repoufsèrent enfin les pirates.

Ils défolent l'Allemagne, l'Angleterre & la France.

En 845, les Normands pillèrent Hambourg, & pénétrèrent avant dans l'Allemagne. Ce n'était plus alors un ramas de corfaires fans ordre : c'était une flotte de fix cents bateaux, qui portait une armée formidable. Un roi de Danemarck, nommé *Eric*, était à leur tête. Il gagna deux batailles avant de fe rembarquer. Ce roi des pirates, après être retourné chez lui avec les dépouilles allemandes, envoie en France un des chefs des corfaires, à qui les hiftoires donnent le nom de *Régnier*. Il remonte la Seine avec

cent vingt voiles. Il n'y a point d'apparence que ces cent vingt voiles portassent dix mille hommes. Cependant, avec un nombre probablement inférieur, il pille Rouen une seconde fois, & vient jusqu'à Paris. Dans de pareilles invasions, quand la faiblesse du gouvernement n'a pourvu à rien, la terreur du peuple augmente le péril, & le plus grand nombre fuit devant le plus petit. Les Parisiens, qui se défendirent dans d'autres temps avec tant de courage, abandonnèrent alors leur ville; & les Normands n'y trouvèrent que des maisons de bois, qu'ils brûlèrent. Le malheureux roi, *Charles le chauve*, retranché à Saint-Denis avec peu de troupes, au lieu de s'opposer à ces barbares, acheta de quatorze mille marcs d'argent la retraite qu'ils daignèrent faire. Il est croyable que ces marcs étaient ce qu'on a appelé long-temps des marques, *marcas*, qui valaient environ un de nos demi-écus. On est indigné quand on lit dans nos auteurs, que plusieurs de ces barbares furent punis de mort subite pour avoir pillé l'église de Saint-Germain-des-Prés. Ni les peuples, ni leurs saints ne se défendirent; mais les vaincus se donnent toujours la honteuse consolation de supposer des miracles opérés contre leurs vainqueurs.

Sottises de nos légendaires.

Charles le chauve, en achetant ainsi la paix, ne fesait que donner à ces pirates de nouveaux moyens de faire la guerre, & s'ôter celui de la soutenir. Les Normands se servirent de cet argent pour aller assiéger Bordeaux, qu'ils pillèrent. Pour comble d'humiliation & d'horreur, un descendant de *Charlemagne*, *Pepin*, roi d'Aquitaine, n'ayant pu leur résister, s'unit avec eux; & alors la France, vers l'an 858,

fut entièrement ravagée. Les Normands, fortifiés de tout ce qui se joignait à eux, désolèrent longtemps l'Allemagne, la Flandre, l'Angleterre. Nous avons vu depuis peu des armées de cent mille hommes pouvoir à peine prendre deux villes après des victoires signalées : tant l'art de fortifier les places & de préparer les ressources a été perfectionné. Mais alors des barbares, combattant d'autres barbares désunis, ne trouvaient, après le premier succès, presque rien qui arrêtât leurs courses. Vaincus quelquefois, ils reparaissaient avec de nouvelles forces.

Godefroy, prince de Danemarck, à qui *Charles le gros* céda enfin une partie de la Hollande, en 882, pénètre de la Hollande en Flandre; ses Normands passent de la Somme à l'Oise sans résistance, prennent & brûlent Pontoise, & arrivent par eau & par terre devant Paris.

885. Belle résistance des Parisiens.

Les Parisiens, qui s'attendaient alors à l'irruption des barbares, n'abandonnèrent point la ville, comme autrefois. Le comte de Paris, *Odon* ou *Eudes*, que sa valeur éleva depuis sur le trône de France, mit dans la ville un ordre qui anima les courages, & qui leur tint lieu de tours & de remparts.

Sigefroy, chef des Normands, pressa le siége avec une fureur opiniâtre, mais non destituée d'art. Les Normands se servirent du bélier pour battre les murs. Cette invention est presque aussi ancienne que celle des murailles; car les hommes sont aussi industrieux pour détruire que pour édifier. Je ne m'écarterai ici qu'un moment de mon sujet, pour observer que le cheval de Troye n'était précisément

que la même machine, laquelle on armait d'une tête de cheval de métal, comme on y mit depuis une tête de bélier; & c'eſt ce que *Pauſanias* nous apprend dans ſa deſcription de la Grèce. Ils firent brèche, & donnèrent trois aſſauts. Les Pariſiens les ſoutinrent avec un courage inébranlable. Ils avaient à leur tête non ſeulement le comte *Eudes*, mais encore leur évêque *Goslin*, qui chaque jour, après avoir donné la bénédiction à ſon peuple, ſe mettait ſur la brèche, le caſque en tête, un carquois ſur le dos, & une hache à ſa ceinture; & ayant planté la croix ſur le rempart, combattait à ſa vue. Il paraît que cet évêque avait dans la ville autant d'autorité, pour le moins, que le comte *Eudes*, puiſque ce fut à lui que *Sigefroy* s'était d'abord adreſſé, pour entrer par ſa permiſſion dans Paris. Ce prélat mourut de ſes fatigues au milieu du ſiége, laiſſant une mémoire reſpectable & chère; car il s'arma des mains que la religion réſervait ſeulement au miniſtère de l'autel; il les arma pour cet autel même & pour ſes citoyens, dans la cauſe la plus juſte, & pour la défenſe la plus néceſſaire, première loi naturelle, qui eſt toujours au-deſſus des lois de convention. Ses confrères ne s'étaient armés que dans des guerres civiles & contre des chrétiens. Peut-être ſi l'apothéoſe eſt due à quelques hommes, eût-il mieux valu mettre dans le ciel ce prélat qui combattit & mourut pour ſon pays, que tant d'hommes obſcurs, dont la vertu, s'ils en ont eu, a été pour le moins inutile au monde.

Evêque courageux & grand homme.

Les Normands tinrent la ville aſſiégée une année & demie: les Pariſiens éprouvèrent toutes les horreurs

qu'entraînent dans un long siége la famine & la contagion qui en font les suites, & ne furent point ébranlés. Au bout de ce temps, l'empereur *Charles le gros*, roi de France, parut enfin à leur secours, sur le mont de Mars, qu'on appelle aujourd'hui *Montmartre;* mais il n'osa pas attaquer les Normands : il ne vint que pour acheter encore une trève honteuse. Ces barbares quittèrent Paris pour aller assiéger Sens & piller la Bourgogne, tandis que *Charles* alla dans Maïence assembler ce parlement qui lui ôta un trône dont il était si indigne.

Les Normands continuèrent leurs dévastations; mais, quoiqu'ennemis du nom chrétien, il ne leur vint jamais en pensée de forcer personne à renoncer au christianisme. Ils étaient à peu-près tels que les Francs, les Goths, les Alains, les Huns, les Hérules, qui, en cherchant, au cinquième siècle, de nouvelles terres, loin d'imposer une religion aux Romains, s'accommodèrent aisément de la leur : ainsi les Turcs, en pillant l'empire des Califes, se sont soumis à la religion mahométane.

Enfin *Rolon* ou *Raoul*, le plus illustre de ces brigands du Nord, après avoir été chassé du Danemarck, ayant rassemblé en Scandinavie tous ceux qui voulurent s'attacher à sa fortune, tenta de nouvelles aventures, & fonda l'espérance de sa grandeur sur la faiblesse de l'Europe. Il aborda l'Angleterre, où ses compatriotes étaient déjà établis; mais après deux victoires inutiles, il tourna du côté de la France, que d'autres Normands savaient ruiner, mais qu'ils ne savaient pas asservir.

Rolon s'établit à Rouen.

Rolon fut le seul de ces barbares qui cessa d'en mériter le nom, en cherchant un établissement fixe.

Maître de Rouen ſans peine, au lieu de la détruire, il en fit relever les murailles & les tours. Rouen devint ſa place d'armes; de-là il volait tantôt en Angleterre, tantôt en France, feſant la guerre avec politique comme avec fureur. La France était expirante ſous le règne de *Charles le ſimple*, roi de nom, & dont la monarchie était encore plus démembrée par les ducs, par les comtes & par les barons ſes ſujets, que par les Normands. *Charles le gros* n'avait donné que de l'or aux barbares : *Charles le ſimple* offrit à *Rolon* ſa fille & des provinces.

Raoul demanda d'abord la Normandie; & on fut trop heureux de la lui céder. Il demanda enſuite la Bretagne : on diſputa ; mais il fallut la céder encore avec des clauſes que le plus fort explique toujours à ſon avantage. Ainſi la Bretagne, qui était tout à l'heure un royaume, devient un fief de la Neuſtrie; & la Neuſtrie, qu'on s'accoutuma bientôt à nommer Normandie, du nom de ſes uſurpateurs, fut un Etat ſéparé, dont les ducs rendaient un vain hommage à la couronne de France. 912. Baſſeſſe de la cour de France.

L'archevêque de Rouen fut perſuader à *Rolon* de ſe faire chrétien. Ce prince embraſſa volontiers une religion qui affermiſſait ſa puiſſance.

Les véritables conquérans ſont ceux qui ſavent faire des lois. Leur puiſſance eſt ſtable ; les autres ſont des torrens qui paſſent. *Rolon*, paiſible, fut le ſeul légiſlateur de ſon temps dans le continent chrétien. On ſait avec quelle inflexibilité il rendit la juſtice. Il abolit le vol chez les Danois, qui n'avaient juſque-là vécu que de rapine. Long-temps après lui, ſon nom prononcé était un ordre aux officiers

de juſtice d'accourir pour réprimer la violence ; & de-là eſt venu cet uſage de la clameur de *Haro*, ſi connue en Normandie. Le ſang des Danois & des Francs mêlés enſemble produiſit enſuite dans ce pays ces héros qu'on verra conquérir l'Angleterre, Naples & Sicile.

CHAPITRE XXVI.

De l'Angleterre, vers le neuvième ſiècle. Alfred le grand.

LES Anglais, ce peuple devenu puiſſant, célèbre par le commerce & par la guerre, gouverné par l'amour de ſes propres lois & de la vraie liberté, qui conſiſte à n'obéir qu'aux lois, n'étaient rien alors de ce qu'ils ſont aujourd'hui.

Ils n'étaient échappés du joug des Romains que pour tomber ſous celui de ces Saxons, qui, ayant conquis l'Angleterre, vers le ſixième ſiècle, furent conquis au huitième par *Charlemagne* dans leur propre pays natal. Ces uſurpateurs partagèrent
828. l'Angleterre en ſept petits cantons malheureux, qu'on appela royaumes. Ces ſept provinces s'étaient enfin réunies ſous le roi *Egbert* de la race Saxonne, lorſque les Normands vinrent ravager l'Angleterre, auſſi-bien que la France. On prétend qu'en 852 ils remontèrent la Tamiſe avec trois cents voiles. Les Anglais ne ſe défendirent guère mieux que les Francs. Ils payèrent comme eux leurs vainqueurs. Un roi nommé *Ethelbert* ſuivit le malheureux exemple de *Charles le chauve*. Il donna de l'argent ; la même

faute eut la même punition. Les pirates ſe ſervirent de cet argent pour mieux ſubjuguer le pays. Ils conquirent la moitié de l'Angleterre. Il fallait que les Anglais, nés courageux, & défendus par leur ſituation, euſſent dans leur gouvernement des vices bien eſſentiels, puiſqu'ils furent toujours aſſujettis par des peuples qui ne devaient pas aborder impunément chez eux. Ce qu'on raconte des horribles dévaſtations qui déſolèrent cette île, ſurpaſſe encore ce qu'on vient de voir en France. Il y a des temps où la terre entière n'eſt qu'un théâtre de carnage, & ces temps ſont trop fréquens.

Le lecteur reſpire enfin un peu, lorſque dans ces horreurs il voit s'élever quelque grand homme qui tire ſa patrie de la ſervitude, & qui la gouverne en bon roi.

Je ne ſais s'il y a jamais eu ſur la terre un homme plus digne des reſpects de la poſtérité qu'*Alfred le grand*, qui rendit ces ſervices à ſa patrie, ſuppoſé que tout ce qu'on raconte de lui ſoit véritable.

Il ſuccédait à ſon frère *Ethelrede I*, qui ne lui laiſſa 872.
qu'un droit conteſté ſur l'Angleterre, partagée plus que jamais en ſouverainetés, dont pluſieurs étaient poſſédées par les Danois. De nouveaux pirates venaient encore preſque chaque année diſputer aux premiers uſurpateurs le peu de dépouilles qui pouvaient reſter.

Alfred, n'ayant pour lui qu'une province de l'Oueſt, fut vaincu d'abord en bataille rangée par ces barbares, & abandonné de tout le monde. Il ne ſe retira point à Rome dans le collége anglais, comme *Butred* ſon oncle, devenu roi d'une petite

province, & chassé par les Danois; mais seul & sans secours, il voulut périr ou venger sa patrie. Il se cacha six mois chez un berger dans une chaumière environnée de marais. Le seul comte de *Dévon*, qui défendait encore un faible château, savait son secret. Enfin, ce comte ayant rassemblé des troupes, & gagné quelque avantage, *Alfred*, couvert des haillons d'un berger, osa se rendre dans le camp des Danois, en jouant de la harpe. Voyant ainsi par ses yeux la situation du camp & ses défauts, instruit d'une fête que les barbares devaient célébrer, il court au comte de *Dévon* qui avait des milices prêtes; il revient aux Danois avec une petite troupe, mais déterminée; il les surprend, & remporte une victoire complète. La discorde divisait alors les Danois. *Alfred* sut négocier comme combattre; &, ce qui est étrange, les Anglais & les Danois le reconnurent unanimement pour roi. Il n'y avait plus à réduire que Londres; il la prit, la fortifia, l'embellit, équipa des flottes, contint les Danois d'Angleterre, s'opposa aux descentes des autres, & s'appliqua ensuite pendant douze années d'une possession paisible à policer sa patrie. Ses lois furent douces, mais sévèrement exécutées. C'est lui qui fonda les jurés, qui partagea l'Angleterre en shires ou comtés, & qui le premier encouragea ses sujets à commercer. Il prêta des vaisseaux & de l'argent à des hommes entreprenans & sages, qui allèrent jusqu'à Alexandrie; & de là, passant l'isthme de Suez, trafiquèrent dans la mer de Perse. Il institua des milices, il établit divers conseils, mit par-tout la règle & la paix qui en est la suite.

Qui croirait même que cet *Alfred*, dans des temps d'une ignorance générale osa envoyer un vaisseau pour tenter de trouver un passage aux Indes par le nord de l'Europe & de l'Asie ? On a la relation de ce voyage écrite en anglo saxon & traduite en latin, à Coppenhague, à la prière du comte de *Plelo*, ambassadeur de *Louis XV*. *Alfred* est le premier auteur de ces tentatives hardies que les Anglais, les Hollandais & les Russes ont faites dans nos derniers temps. On voit par-là combien ce prince était au-dessus de son siècle.

Il n'est point de véritablement grand homme qui n'ait un bon esprit. *Alfred* jeta les fondemens de l'académie d'Oxford. Il fit venir des livres de Rome. L'Angleterre toute barbare n'en avait presque point. Il se plaignait qu'il n'y eût pas alors un prêtre anglais qui sût le latin. Pour lui, il le savait. Il était même assez bon géomètre pour ce temps-là. Il possédait l'histoire. On dit même qu'il fesait des vers en anglo-saxon. Les momens qu'il ne donnait pas aux soins de l'Etat, il les donnait à l'étude. Une sage économie le mit en état d'être libéral. On voit qu'il rebâtit plusieurs églises, mais aucun monastère. Il pensait sans doute que dans un Etat désolé qu'il fallait repeupler, il eût mal servi sa patrie en favorisant trop ces familles immenses sans père & sans enfans, qui se perpétuent aux dépens de la nation : aussi ne fut-il pas mis au nombre des saints; mais l'histoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut ni faiblesse, le met au premier rang des héros utiles au genre humain, qui, sans ces hommes extraordinaires, eût toujours été semblable aux bêtes farouches.

CHAPITRE XXVII.

De l'Espagne & des musulmans maures, aux huitième & neuvième siècles.

L'Espagne qui résista aux Romains ne résista point aux barbares.

VOUS avez vu des Etats bien malheureux & bien mal gouvernés ; mais l'Espagne, dont il faut tracer le tableau, fut plongée long-temps dans un état plus déplorable. Les barbares dont l'Europe fut inondée au commencement du cinquième siècle, ravagèrent l'Espagne, comme les autres pays. Pourquoi l'Espagne, qui s'était si bien défendue contre les Romains, céda-t-elle tout d'un coup aux barbares ? C'est qu'elle était composée de patriotes, lorsque les Romains l'attaquèrent ; mais sous le joug des Romains, elle ne fut plus composée que d'esclaves, maltraités par des maîtres amollis ; elle fut donc tout d'un coup la proie des Suèves, des Alains, des Vandales. Aux Vandales succédèrent les Visigoths, qui commencèrent à s'établir dans l'Aquitaine & dans la Catalogne ; tandis que les Ostrogoths détruisaient le siége de l'empire romain en Italie. Ces Ostrogoths & ces Visigoths étaient, comme on sait, chrétiens ; non pas de la communion romaine, non pas de la communion des empereurs d'Orient, qui régnaient alors, mais de celle qui avait été long-temps reçue de l'Eglise grecque & qui croyait au CHRIST sans le croire égal à DIEU.

Ariens en Espagne.

Les Espagnols, au contraire, étaient attachés au rite romain ; ainsi les vainqueurs étaient d'une religion, & les vaincus d'une autre, ce qui appesantissait

encore l'efclavage. Les diocèfes étaient partagés en évêques ariens & en évêques athanafiens, comme en Italie ; partage qui augmentait encore les malheurs publics. Les rois vifigoths voulurent faire en Efpagne ce que fit, comme nous l'avons vu, le roi lombard, *Rotharis*, en Italie, & ce qu'avait fait *Conftantin* à fon avénement à l'empire : c'était de réunir par la liberté de confcience les peuples divifés par les dogmes.

Le roi vifigoth, *Leuvigilde*, prétendit réunir ceux qui croyaient à la confubftantialité, & ceux qui n'y croyaient pas. Son fils *Herminigilde* fe révolta contre lui ; il y avait encore alors un roitelet Suève, qui poffédait la Galice, & quelques places aux environs. Le fils rebelle fe ligua avec ce Suève, & fit long-temps la guerre à fon père ; enfin, n'ayant jamais voulu fe foumettre, il fut vaincu, pris dans Cordoue, & tué par un officier du roi. L'Eglife romaine en a fait un faint, ne confidérant en lui que la religion romaine, qui fut le prétexte de fa révolte. Révolte de *St Herminigilde.*

Cette mémorable aventure arriva en 584, & je ne la rapporte que comme un des exemples de l'état funefte où l'Efpagne était réduite.

Ce royaume des Vifigoths n'était point héréditaire ; les évêques qui eurent d'abord en Efpagne la même autorité qu'ils acquirent en France du temps des Carlovingiens, fefaient & défefaient les rois, avec les principaux feigneurs. Ce fut une nouvelle fource de troubles continuels ; par exemple, ils élurent le bâtard *Liuva*, au mépris de fes frères légitimes ; & ce *Liuva* ayant été affaffiné par un

capitaine goth nommé *Vitteric*, ils élurent ce *Vitteric* ſans difficulté.

Imbécillité du roi *Vamba*.

Un de leurs meilleurs rois, nommé *Vamba*, dont nous avons déjà parlé, étant tombé malade, fut revêtu d'un ſac de pénitent, & ſe ſoumit à la pénitence publique qui devait, dit-on, le guérir : il guérit en effet; mais en qualité de pénitent, on lui déclara qu'il n'était pas capable des fonctions de la royauté : il fut mis ſept jours dans un monaſtère. Cet exemple fut cité en France, à la dépoſition de *Louis le faible.* (27)

Ce n'était pas ainſi que ſe laiſſaient traiter les premiers conquérans goths, qui ſubjuguèrent les Eſpagnes. Ils fondèrent un empire qui s'étendit de la Provence & du Languedoc à Ceuta & à Tanger en Afrique; mais cet empire ſi mal gouverné périt bientôt. Il y eut tant de rebellions en Eſpagne, qu'enfin le roi *Vitiza* déſarma une partie des ſujets, & fit abattre les murailles de pluſieurs villes. Par cette conduite, il forçait à l'obéiſſance, mais il ſe privait lui-même de ſecours & de retraites. Pour mettre le clergé dans ſon parti, il rendit dans une aſſemblée de la nation un édit, par lequel il était permis aux évêques & aux prêtres de ſe marier.

(27) Il eſt le premier roi qui ait cru ajouter à ſes droits en ſe feſant ſacrer, & il fut le premier que les prêtres chaſsèrent du trône. Obligé, en qualité de pénitent & de moine, de quitter la royauté, il choiſit un ſucceſſeur qui aſſembla un concile à Tolède. Ce concile formé, comme tous ceux d'Eſpagne & des Gaules du même temps, d'un grand nombre d'évêques & de quelques ſeigneurs laïques, déclara les ſujets de *Vamba* dégagés envers lui du ſerment de fidélité, & anathématiſa quiconque ne reconnaîtrait point le nouveau roi, qui ſe garda bien de ſe faire ſacrer. L'aventure de *Vamba* dégoûta les rois d'Eſpagne de cette cérémonie.

Rodrigue

Rodrigue, dont il avait aſſaſſiné le père, l'aſſaſſina à ſon tour, & fut encore plus méchant que lui. Il ne faut pas chercher ailleurs la cauſe de la ſupériorité des muſulmans en Eſpagne. Je ne ſais s'il eſt bien vrai que *Rodrigue* eût violé *Florinde*, nommée la *Cava* ou la *Méchante*, fille malheureuſement célèbre du comte *Julien*, & ſi ce fut pour venger ſon honneur que ce comte appela les Maures. Peut-être l'aventure de la *Cava* eſt copiée en partie ſur celle de *Lucrèce;* & ni l'une ni l'autre ne paraît appuyée ſur des monumens bien authentiques. Il paraît que pour appeler les Africains, on n'avait pas beſoin du prétexte d'un viol, qui eſt d'ordinaire auſſi difficile à prouver qu'à faire. Déjà, ſous le roi *Vamba*, le comte *Hervig*, depuis roi, avait fait venir une armée de Maures. *Opas*, archevêque de Séville, qui fut le principal inſtrument de la grande révolution, avait des intérêts plus chers à ſoutenir que la pudeur d'une fille. Cet évêque, fils de l'uſurpateur *Vitiza* détrôné & aſſaſſiné par l'uſurpateur *Rodrigue*, fut celui dont l'ambition fit venir les Maures pour la ſeconde fois. Le comte *Julien*, gendre de *Vitiza*, trouvait dans cette ſeule alliance aſſez de raiſons pour ſe ſoulever contre le tyran. Un autre évêque, nommé *Torizo*, entre dans la conſpiration d'*Opas* & du comte. Y a-t-il apparence que deux évêques ſe fuſſent ligués ainſi avec les ennemis du nom chrétien, s'il ne s'était agi que d'une fille?

Hiſtoire du comte *Julien*, & de *Florinde*, très-ſuſpecte.

Deux évêques appellent les muſulmans en Eſpagne.

Les Mahométans étaient maîtres, comme ils le ſont encore, de toute cette partie de l'Afrique qui avait appartenu aux Romains. Ils venaient d'y jeter les premiers fondemens de la ville de Maroc, près

du mont Atlas. Le calife *Valid Almanzor*, maître de cette belle partie de la terre, résidait à Damas en Syrie. Son vice-roi, *Muzza*, qui gouvernait l'Afrique, fit par un de ses lieutenans la conquête de toute l'Espagne. Il y envoya d'abord son général *Tarif*, qui gagna, en 714, cette célèbre bataille dans les plaines de Xerès, où *Rodrigue* perdit la vie. On prétend que les Sarrazins ne tinrent pas leurs promesses à *Julien*, dont ils se défiaient sans doute. L'archevêque *Opas* fut plus satisfait d'eux. Il prêta serment de fidélité aux Mahometans, & conserva sous eux beaucoup d'autorité sur les églises chrétiennes, que les vainqueurs toléraient.

Veuve d'un roi d'Espagne, epouse d'un mahometan.

Pour le roi *Rodrigue*, il fut si peu regretté, que sa veuve *Egilone* épousa publiquement le jeune *Abdalis*, fils du conquérant *Muzza* dont les armes avaient fait périr son mari, & réduit en servitude son pays & sa religion.

Les vainqueurs n'abusèrent point du succès de leurs armes; ils laissèrent aux vaincus leurs biens, leurs lois, leur culte, satisfaits d'un tribut & de l'honneur de commander. Non-seulement la veuve du roi *Rodrigue* épousa le jeune *Abdalis*, mais, à son exemple, le sang des Maures & des Espagnols se mêla souvent. Les Espagnols, si scrupuleusement attachés depuis à leur religion, la quittèrent en assez grand nombre pour qu'on leur donnât alors le nom de Mosarabes, qui signifiait, dit-on, moitié Arabes, au lieu de celui de Visigoths que portait auparavant leur royaume. Ce nom de Mosarabes n'était point outrageant, puisque les Arabes étaient les plus clémens de tous les conquérans de la terre, & qu'ils

apportèrent en Espagne de nouvelles sciences & de nouveaux arts.

L'Espagne avait été soumise en quatorze mois à l'empire des califes, à la réserve des cavernes & des rochers de l'Asturie. Le goth, *Pélage Teudomer*, parent du dernier roi, *Rodrigue*, caché dans ces retraites, y conserva sa liberté. Je ne sais comment on a pu donner le nom de roi à ce prince, qui en était peut-être digne, mais dont toute la royauté se borna à n'être point captif. Les historiens espagnols, & ceux qui les ont suivis, lui font remporter de grandes victoires, imaginent des miracles en sa faveur, lui établissent une cour, lui donnent son fils *Favila* & son gendre *Alfonse* pour successeurs tranquilles dans ce prétendu royaume. Mais comment dans ce temps-là même les mahométans, qui sous *Abdérame*, vers l'an 734, subjuguèrent la moitié de la France, auraient-ils laissé subsister derrière les Pyrénées ce royaume des Asturies? C'était beaucoup pour les chrétiens de pouvoir se réfugier dans ces montagnes & d'y vivre de leurs courses, en payant tribut aux mahométans. Ce ne fut que vers l'an 759, que les chrétiens commencèrent à tenir tête à leurs vainqueurs, affaiblis par les victoires de *Charles Martel*, & par leurs divisions; mais eux-mêmes, plus divisés entre eux que les mahométans, retombèrent bientôt sous le joug. *Mauregat*, à qui il a plu aux historiens de donner le titre de roi, eut 783.
la permission de gouverner les Asturies & quelques terres voisines, en rendant hommage & en payant tribut. Il se soumit surtout à fournir cent belles filles tous les ans pour le sérail d'*Abdérame*. Ce fut

long-temps la coutume des Arabes d'exiger de pareils tributs, & aujourd'hui les caravanes, dans les préfens qu'ils font aux Arabes du defert, offrent toujours des filles nubiles.

Cette coutume eft immémoriale. Un des anciens livres juifs, nommé en grec *Exode*, rapporte qu'un *Eléazar* prit trente-deux mille pucelles dans le défert affreux du Madian. De ces trente-deux mille vierges on n'en facrifia que trente-deux au Dieu d'*Eléazar :* le refte fut abandonné aux prêtrés & aux foldats pour peupler.

On donne pour fucceffeur à ce *Mauregat* un diacre nommé *Vérémond*, chef de ces montagnards réfugiés, fefant le même hommage & payant le même nombre de filles qu'il était obligé de fournir fouvent. Eft-ce-là un royaume, & font-ce-là des rois?

Après la mort d'*Abdérame*, les émirs des provinces d'Efpagne voulurent être indépendans. On a vu dans l'article de *Charlemagne*, qu'un d'eux, nommé *Ibna*, eut l'imprudence d'appeler ce conquérant à fon fecours. S'il y avait eu alors un véritable royaume chrétien en Efpagne, *Charles* n'eût-il pas protégé ce royaume par fes armes, plutôt que de fe joindre à des mahométans? Il prit cet émir fous fa protection, & fe fit rendre hommage des terres qui font entre l'Ebre & les Pyrénées, que les mufulmans gardèrent. On voit, en 794, le maure *Abutar* rendre hommage à *Louis le débonnaire*, qui gouvernait l'Aquitaine fous fon père avec le titre de roi.

Quelque temps après, les divifions augmentèrent chez les Maures d'Efpagne. Le confeil de *Louis le débonnaire* en profita; fes troupes affiégèrent deux

ans Barcelone, & *Louis* y entra en triomphe, en 796. Voilà le commencement de la décadence des Maures. Ces vainqueurs n'étaient plus soutenus par les Africains & par les califes dont ils avaient secoué le joug. Les successeurs d'*Abdérame*, ayant établi le siége de leur royaume à Cordoue, étaient mal obéis des gouverneurs des autres provinces.

Alfonse, de la race de *Pélage*, commença, dans ces conjonctures heureuses, à rendre considérables les chrétiens espagnols retirés dans les Asturies. Il refusa le tribut ordinaire à des maîtres contre lesquels il pouvait combattre; & après quelques victoires, il se vit maître paisible des Asturies & de Léon, au commencement du neuvième siècle.

Alfonse le chaste : pourquoi ?

C'est par lui qu'il faut commencer de retrouver en Espagne des rois chrétiens. Cet *Alfonse* était artificieux & cruel. On l'appelle *le chaste*, parce qu'il fut le premier qui refusa les cent filles aux Maures. On ne songe pas qu'il ne soutint point la guerre pour avoir refusé le tribut, mais que voulant se soustraire à la domination des Maures, & ne plus être tributaire, il fallait bien qu'il refusât les cent filles ainsi que le reste.

Les succès d'*Alfonse*, malgré beaucoup de traverses, enhardirent les chrétiens de Navarre à se donner un roi. Les Arragonois levèrent l'étendard sous un comte : ainsi, sur la fin de *Louis le debonnaire*, ni les Maures ni les Français n'eurent plus rien dans ces contrées stériles; mais le reste de l'Espagne obéissait aux rois musulmans. Ce fut alors que les Normands ravagèrent les côtes d'Espagne; mais étant repoussés, ils retournèrent piller la France & l'Angleterre.

On ne doit point être furpris que les Efpagnols des Afturies, de Léon, d'Arragon, aient été alors des barbares. La guerre qui avait fuccédé à la fervitude. ne les avait pas polis. Ils étaient dans une fi profonde ignorance, qu'un *Alfonfe*, roi de Léon & des Afturies, furnommé *le grand*, fut obligé de livrer l'éducation de fon fils à des précepteurs mahométans.

Je ne ceffe d'être étonné, quand je vois quels titres les hiftoriens prodiguent aux rois. Cet *Alfonfe* qu'ils appellent *le grand*, fit crever les yeux à fes quatre frères. Sa vie n'eft qu'un tiffu de cruautés & de perfidies. Ce roi finit par faire révolter contre lui fes fujets, & fut obligé de céder fon petit royaume à fon fils *Dom Garcie*, l'an 910.

Ce titre de *Dom* était un abrégé de *Dominus*, titre qui parut trop ambitieux à l'empereur *Augufte*, parce qu'il fignifiait *Maître*, & que depuis on donna aux bénédictins, aux feigneurs efpagnols, & enfin aux rois de ce pays. Les feigneurs de terres commencèrent alors à prendre le titre de *rich-homes*, *ricos hombres :* riche fignifiait poffeffeur de terres; car dans ces temps-là il n'y avait point parmi les chrétiens d'Efpagne d'autres richeffes. La grandeffe n'était point encore connue. Le titre de grand ne fut en ufage que trois fiècles après, fous *Alfonfe le fage*, dixième du nom, roi de Caftille, dans le temps que l'Efpagne commençait à devenir floriffante.

CHAPITRE XXVIII.

Puissance des musulmans en Asie & en Europe, aux huitième & neuvième siècles. L'Italie attaquée par eux. Conduite magnanime du pape Léon IV.

LES mahométans, qui perdaient cette partie de l'Espagne qui confine à la France, s'étendaient partout ailleurs. Si j'envisage leur religion, je la vois embrassée dans l'Inde & sur les côtes orientales de l'Afrique, où ils trafiquaient. Si je regarde leurs conquêtes, d'abord le calife *Aaron-al-Raschild*, ou *le juste*, impose un tribut de soixante & dix mille écus d'or par an à l'impératrice *Irène*. L'empereur *Nicéphore* ayant ensuite refusé de payer le tribut, *Aaron* prend l'île de Chypre, & vient ravager la Grèce. *Almamon*, son petit-fils, prince d'ailleurs si recommandable par son amour pour les sciences & par son savoir, s'empare par ses lieutenans de l'île de Crète, en 826. Les musulmans bâtirent Candie, qu'ils ont reprise de nos jours. *Aaron-al-Raschild.*

En 828, les mêmes Africains qui avaient subjugué l'Espagne, & fait des incursions en Sicile, reviennent encore désoler cette île fertile, encouragés par un sicilien nommé *Euphemius*, qui ayant, à l'exemple de son empereur *Michel*, épousé une religieuse, poursuivi par les lois que l'empereur s'était rendues favorables, fit à peu-près en Sicile ce que le comte *Julien* avait fait en Espagne.

Ni les empereurs grecs, ni ceux d'Occident ne purent alors chaſſer de Sicile les muſulmans ; tant l'Orient & l'Occident étaient mal gouvernés. Ces conquérans allaient ſe rendre maîtres de l'Italie, s'ils avaient été unis ; mais leurs fautes ſauvèrent Rome, comme celles des Carthaginois la ſauvèrent autrefois. Ils partent de Sicile, en 846, avec une flotte nombreuſe. Ils entrent par l'embouchure du Tibre, & ne trouvant qu'un pays preſque déſert, ils vont aſſiéger Rome. Ils prirent les dehors, & ayant pillé la riche égliſe de Saint-Pierre hors des murs, ils levèrent le ſiége pour aller combattre une armée de Français qui venait ſecourir Rome ſous un général de l'empereur *Lothaire*. L'armée françaiſe fut battue, mais la ville rafraîchie fut manquée ; & cette expédition, qui devait être une conquête, ne devint, par la méſintelligence, qu'une incurſion de barbares. Ils revinrent bientôt après avec une armée formidable, qui ſemblait devoir détruire l'Italie, & faire une bourgade mahométane de la capitale du chriſtianiſme. Le pape

Pape *Léon*. *Léon IV*, prenant dans ce danger une autorité que les généraux de l'empereur *Lothaire* ſemblaient abandonner, ſe montra digne, en défendant Rome, d'y commander en ſouverain. Il avait employé les richeſſes de l'égliſe à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes ſur le Tibre. Il arma les milices à ſes dépens, engagea les habitans de Naples & de Gayète à venir défendre les côtes & le port d'Oſtie, ſans manquer à la ſage précaution de prendre deux des otages, ſachant bien que ceux qui ſont aſſez puiſſans pour nous ſecourir, le ſont aſſez pour nous nuire. Il viſita lui-même tous les

poftes, & reçut les Sarrazins à leur defcente, non pas en équipage de guerrier, ainfi qu'en avait ufé *Goflin*, évêque de Paris, dans une occafion encore plus preffante, mais comme un pontife qui exhortait un peuple chrétien, & comme un roi qui veillait à la fureté de fes fujets. Il était né romain : le 849.
courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un temps de lâcheté & de corruption, tel qu'un des beaux monumens de l'ancienne Rome, qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle.

Son courage & fes foins furent fecondés. On reçut les Sarrazins courageufement à leur defcente; & la tempête ayant diffipé la moitié de leurs vaiffeaux, une partie de ces conquérans échappés au naufrage fut mife à la chaîne. Le pape rendit fa victoire utile, en fefant travailler aux fortifications de Rome & à fes embelliffemens les mêmes mains qui devaient les détruire. Les mahométans reftèrent cependant maîtres du Garillan, entre Capoue & Gayète, mais plutôt comme une colonie de corfaires indépendans, que comme des conquérans difciplinés.

Je vois donc, au neuvième fiècle, les mufulmans redoutables à la fois à Rome & à Conftantinople, maîtres de la Perfe, de la Syrie, de l'Arabie, de toutes les côtes d'Afrique jufqu'au mont Atlas, des trois quarts de l'Efpagne; mais ces conquérans ne forment pas une nation, comme les Romains, qui, étendus prefqu'autant qu'eux, n'avaient fait qu'un feul peuple.

Sous le fameux calife *Almamon*, vers l'an 815, un peu après la mort de *Charlemagne*, l'Egypte était

indépendante, & le Grand-Caire fut la résidence d'un autre calife. Le prince de la Mauritanie Tangitane, sous le titre de *Miramolin*, était maître absolu de l'empire de Maroc. La Nubie & la Lybie obeissaient à un autre calife. Les *Abdérames*, qui avaient fondé le royaume de Cordoue, ne purent empêcher d'autres mahométans de fonder celui de Tolède. Toutes ces nouvelles dynasties révéraient dans le calife le successeur de leur prophète. Ainsi que les chrétiens allaient en foule en pélerinage à Rome, les mahométans de toutes les parties du monde allaient à la Mecque, gouvernée par un shérif que nommait le calife; & c'était principalement par ce pélerinage que le calife, maître de la Mecque, était vénérable à tous les princes de sa croyance. Mais ces princes, distinguant la religion de leurs intérêts, dépouillaient le calife en lui rendant hommage.

CHAPITRE XXIX.

De l'empire de Constantinople, aux huitième & neuvième siècles.

TANDIS que l'empire de *Charlemagne* se démembrait, que les inondations des Sarrazins & des Normands désolaient l'Occident, l'empire de Constantinople subsistait comme un grand arbre, vigoureux encore, mais déjà vieux, dépouillé de quelques racines, & assailli de tous côtés par la tempête. Cet empire n'avait plus rien en Afrique; la Syrie

& une partie de l'Afie mineure lui étaient enlevées. Il défendait contre les mufulmans fes frontières vers l'orient de la mer Noire ; & tantôt vaincu, tantôt vainqueur, il aurait pu au moins fe fortifier contre eux par cet ufage continuel de la guerre. Mais du côté du Danube, & vers le bord occidental de la mer Noire, d'autres ennemis le ravageaient. Une nation de Scythes, nommée les Abares ou Avares, les Bulgares, autres Scythes, dont la Bulgarie tient fon nom, défolaient tous ces beaux climats de la Romanie, où *Adrien* & *Trajan* avaient conftruit de fi belles villes, & ces grands chemins defquels il ne fubfifte plus que quelques chauffées.

Les Abares furtout, répandus dans la Hongrie & dans l'Autriche, fe jetaient tantôt fur l'empire d'Orient, tantôt fur celui de *Charlemagne*. Ainfi des frontières de la Perfe à celles de France, la terre était en proie à des incurfions prefque continuelles.

Horreurs abominables des empereurs chretiens-grecs.

Si les frontières de l'empire grec étaient toujours refferrées & toujours défolées, la capitale était le théâtre des révolutions & des crimes. Un mélange de l'artifice des Grecs & de la férocité des Thraces formait le caractère qui régnait à la cour. En effet, quel fpectacle nous préfente Conftantinople? *Maurice* & fes cinq enfans maffacrés ; *Phocas* affaffiné pour prix de fes meurtres & de fes inceftes ; *Conftantin* empoifonné par l'impératrice *Martine*, à qui on arrache la langue, tandis qu'on coupe le nez à *Héracléonas* fon fils ; *Conftant* qui fait égorger fon frère ; *Conftant* affommé dans un bain par fes domeftiques ; *Conftantin Pogonat* qui fait crever les

yeux à ſes deux frères ; *Juſtinien II*, ſon fils, prêt à faire à Conſtantinople ce que *Théodoſe* fit à Theſſalonique, ſurpris, mutilé & enchaîné par *Léonce*, au moment qu'il allait faire égorger les principaux citoyens ; *Léonce* bientôt traité lui-même comme il avait traité *Juſtinien II;* ce *Juſtinien* rétabli, feſant couler ſous ſes yeux dans la place publique le ſang de ſes ennemis, & périſſant enfin ſous la main d'un bourreau ; *Philippe Bardanès* détrôné & condamné à perdre les yeux ; *Léon l'Iſaurien* & *Conſtantin Copronyme* morts, à la vérité, dans leur lit, mais après un règne ſanguinaire, auſſi malheureux pour le prince que pour les ſujets ; l'impératrice *Irène*, la première femme qui monta ſur le trône des Céſars & la première qui fit périr ſon fils pour régner ; *Nicéphore*, ſon ſucceſſeur, déteſté de ſes ſujets, pris par les Bulgares, décollé, ſervant de pâture aux bêtes, tandis que ſon crâne ſert de coupe à ſon vainqueur ; enfin *Michel Curopalate*, contemporain de *Charlemagne*, confiné dans un cloître, & mourant ainſi moins cruellement, mais plus honteuſement que ſes prédéceſſeurs. C'eſt ainſi que l'empire eſt gouverné pendant trois cents ans. Quelle hiſtoire de brigands obſcurs, punis en place publique pour leurs crimes, eſt plus horrible & plus dégoûtante?

Cependant il faut pourſuivre ; il faut voir, au neuvième ſiècle, *Léon l'arménien*, brave guerrier, mais ennemi des images, aſſaſſiné à la meſſe dans le temps qu'il chantait une antienne : ſes aſſaſſins s'applaudiſſant d'avoir tué un hérétique, vont tirer de priſon un officier, nommé *Michel le bègue*, condamné à la mort par le ſénat, & qui, au lieu d'être

exécuté, reçoit la pourpre impériale. Ce fut lui qui, étant amoureux d'une religieuse, se fit prier par le sénat de l'épouser, sans qu'aucun évêque osât être d'un sentiment contraire. Ce fait est d'autant plus digne d'attention, que presqu'en même temps on voit *Euphemius* en Sicile, poursuivi criminellement pour un semblable mariage; & quelque temps après, on condamne à Constantinople le mariage très-légitime de l'empereur *Léon le philosophe*. Où est donc le pays où l'on trouve alors des lois & des mœurs ? ce n'est pas dans notre occident.

Cette ancienne querelle des images troublait toujours l'empire. La cour était tantôt favorable, tantôt contraire à leur culte, selon qu'elle voyait pencher l'esprit du plus grand nombre. *Michel le bègue* commença par les consacrer, & finit par les abattre.

Son successeur *Théophile*, qui régna environ douze ans, depuis 829 jusqu'à 842, se déclara contre ce culte : on a écrit qu'il ne croyait point la résurrection, qu'il niait l'existence des démons, & qu'il n'admettait pas JESUS-CHRIST pour DIEU. Il se peut faire qu'un empereur pensât ainsi; mais faut-il croire, je ne dis pas sur les princes seulement, mais sur les particuliers, la voix des ennemis qui, sans prouver aucun fait, décrient la religion & les mœurs des hommes qui n'ont pas pensé comme eux ?

Ce *Théophile*, fils de *Michel le bègue*, fut presque le seul empereur qui eût succédé paisiblement à son père depuis deux siècles. Sous lui les adorateurs des images furent plus persécutés que jamais. On connaît

aiſément par ces longues perſécutions, que tous les citoyens étaient diviſés.

Il eſt remarquable que deux femmes aient rétabli les images. L'une eſt l'impératrice *Iréne*, veuve de *Léon IV*; & l'autre l'impératrice *Théodora*, veuve de *Théophile*.

Théodora, perſécutrice ſanguinaire. *Théodora*, maîtreſſe de l'empire d'Orient, ſous le jeune *Michel* ſon fils, perſécuta à ſon tour les ennemis des images. Elle porta ſon zèle ou ſa politique plus loin. Il y avait encore dans l'Aſie mineure un grand nombre de manichéens qui vivaient paiſibles, parce que la fureur d'enthouſiaſme, qui n'eſt guère que dans les ſectes naiſſantes, était paſſée. Ils étaient riches par le commerce. Soit qu'on en voulût à leurs opinions ou à leurs biens, on fit contre eux des édits ſévères, qui furent exécutés avec cruauté. La perſécution leur rendit leur premier fanatiſme.
846. On en fit périr des milliers dans les ſupplices; le reſte déſeſpéré ſe révolta. Il en paſſa plus de quarante mille chez les muſulmans; & ces manichéens, auparavant ſi tranquilles, devinrent des ennemis irréconciliables, qui, joints aux Sarrazins, ravagèrent l'Aſie mineure juſqu'aux portes de la ville impériale, dépeuplée par une peſte horrible, en 842, & devenue un objet de pitié.

La peſte, proprement dite, eſt une maladie particulière aux peuples de l'Afrique, comme la petite vérole. C'eſt de ces pays qu'elle vient toujours par des vaiſſeaux marchands. Elle inonderait l'Europe, ſans les ſages précautions qu'on prend dans nos ports; & probablement l'inattention du gouvernement laiſſa entrer la contagion dans la ville impériale.

Cette même inattention expofa l'empire à un autre fléau Les Ruffes s'embarquèrent vers le port qu'on nomme aujourd'hui Azoph, fur la mer Noire, & vinrent ravager tous les rivages du Pont-Euxin. Les Arabes d'un autre côté poufsèrent encore leurs conquêtes par-delà l'Arménie, & dans l'Afie mineure. Enfin *Michel le jeune*, après un règne cruel
& infortuné, fut affaffiné par *Bafile*, qu'il avait 867.
tiré de la plus baffe condition pour l'affocier à l'empire.

L'adminiftration de *Bafile* ne fut guère plus heureufe. C'eft fous fon règne qu'eft l'époque du grand fchifme qui divifa l'Eglife grecque de la latine. C'eft cet affaffin qu'on regarda comme jufte, quand il fit dépofer le patriarche *Photius*.

Les malheurs de l'empire ne furent pas beaucoup réparés fous *Léon*, qu'on appela le *philofophe;* non qu'il fut un *Antonin*, un *Marc-Aurèle*, un *Julien*, un *Aaron-al-Rafchild*, un *Alfred*, mais parce qu'il était favant. Il paffe pour avoir le premier ouvert un chemin aux Turcs, qui, fi long-temps après, ont pris Conftantinople.

Les Turcs, qui combattirent depuis les Sarrazins, & qui, mêles à eux, furent leur foutien & les deftructeurs de l'empire grec. avaient-ils déjà envoyé des colonies dans ces contrées voifines du Danube? On n'a guère d'hiftoires véritables de ces émigrations des barbares.

Il n'y a que trop d'apparence que les hommes ont ainfi vécu long-temps. A peine un pays était un peu cultivé, qu'il était envahi par une nation affamée, chaffée à fon tour par une autre. Les Gaulois

n'étaient-ils pas defcendus en Italie? n'avaient-ils pas couru jufque dans l'Afie mineure ? Vingt peuples de la grande Tartarie n'ont-ils pas cherché de nouvelles terres? Les Suiffes n'avaient-ils pas mis le feu à leurs bourgades, pour aller fe tranfplanter en Languedoc, quand *Céfar* les contraignit de retourner labourer leurs terres? & qu'étaient *Pharamond* & *Clovis*, finon des barbares tranfplantés qui ne trouvèrent point de *Céfar*?

Malgré tant de défaftres, Conftantinople fut encore long-temps la ville chrétienne la plus opulente, la plus peuplée, la plus recommandable par les arts. Sa fituation feule, par laquelle elle domine fur deux mers, la rendait néceffairement commerçante. La pefte de 842, toute deftructive qu'elle avait été, ne fut qu'un fléau paffager. Les villes de commerce, & où la cour réfide, fe repeuplent toujours par l'affluence des voifins. Les arts mécaniques & les beaux arts même ne périffent point dans une vafte capitale qui eft le féjour des riches.

Toutes ces révolutions fubites du palais, les crimes de tant d'empereurs égorgés les uns par les autres, font des orages qui ne tombent guère fur des hommes cachés qui cultivent en paix des profeffions qu'on n'envie point.

Les richeffes n'étaient point épuifées : on dit qu'en 857, *Théodora*, mère de *Michel*, en fe démettant malgré elle de la régence, & traitée à peu-près par fon fils comme *Marie de Médicis* le fut de nos jours par *Louis XIII*, fit voir à l'empereur qu'il y avait dans le tréfor cent neuf mille livres pefant d'or, & trois cents mille livres d'argent.

Un

Un gouvernement ſage pouvait donc encore maintenir l'empire dans ſa puiſſance. Il était reſſerré, mais non tout-à-fait démembré; changeant d'empereurs, mais toujours uni ſous celui qui ſe revêtait de la pourpre; enfin plus riche, plus plein de reſſources, plus puiſſant que celui d'Allemagne. Cependant il n'eſt plus, & l'empire d'Allemagne ſubſiſte encore.

Les horribles révolutions qu'on vient de voir effraient & dégoûtent; cependant il faut convenir que depuis *Conſtantin* ſurnommé *le grand*, l'empire de Conſtantinople n'avait guère été autrement gouverné; & ſi vous en exceptez *Julien* & deux ou trois autres, quel empereur ne ſouilla pas le trône d'abominations & de crimes?

CHAPITRE XXX.

De l'Italie, des papes, du divorce de Lothaire, roi de Lorraine, & des autres affaires de l'Egliſe, aux huitième & neuvième ſiècles.

POUR ne pas perdre le fil qui lie tant d'événemens, ſouvenons-nous avec quelle prudence les papes ſe conduiſirent ſous *Pepin* & ſous *Charlemagne*, comme ils aſſoupirent habilement les querelles de religion, & comme chacun d'eux établit ſourdement les fondemens de la grandeur pontificale.

Leur pouvoir était déjà très-grand, puiſque *Grégoire IV* rebâtit le port d'Oſtie, & que *Léon IV*

fortifia Rome à ses dépens; mais tous les papes ne pouvaient être de grands hommes, & toutes les conjonctures ne pouvaient leur être favorables. Chaque vacance de siége causait les mêmes troubles que l'élection d'un roi en produit en Pologne. Le pape élu avait à ménager à la fois le sénat romain, le peuple & l'empereur. La noblesse romaine avait grande part au gouvernement: elle élisait alors deux consuls tous les ans. Elle créait un préfet, qui était une espèce de tribun du peuple. Il y avait un tribunal de douze sénateurs; & c'étaient ces sénateurs qui nommaient les principaux officiers du duché de Rome. Ce gouvernement municipal avait tantôt plus, tantôt moins d'autorité. Les papes avaient à Rome plutôt un grand crédit qu'une puissance législative.

Gouvernement de Rome.

S'ils n'étaient pas souverains de Rome, ils ne perdaient aucune occasion d'agir en souverains de l'Eglise d'Occident. Les évêques se constituaient juges des rois, & les papes juges des évêques. Tant de conflits d'autorité, ce mélange de religion, de superstition, de faiblesse, de méchanceté dans toutes les cours, l'insuffisance des lois, tout cela ne peut être mieux connu que par l'aventure du mariage & du divorce de *Lothaire*, roi de Lorraine, neveu de *Charles le chauve*.

Poligamie très-ordinaire en Europe chez les princes.

Charlemagne avait répudié une de ses femmes, & en avait épousé une autre, non-seulement avec l'approbation du pape *Etienne*, mais sur ses pressantes sollicitations. Les rois francs, *Gontran*, *Caribert*, *Sigibert*, *Chilperic*, *Dagobert*, avaient eu plusieurs femmes à la fois, sans qu'on eût murmuré; & si c'était un scandale, il était sans trouble: le temps

change tout. *Lothaire* marié avec *Teutberge*, fille d'un duc de la Bourgogne transjurane, prétend la répudier pour un incefte avec fon frère, dont elle eft accufée, & époufer fa maîtreffe *Valrade*. Toute la fuite de cette aventure eft d'une fingularité nouvelle. D'abord la reine *Teutberge* fe juftifie par l'épreuve de l'eau bouillante. Son avocat plonge la main dans un vafe, au fond duquel il ramaffe impunément un anneau béni. Le roi fe plaint qu'on a employé la fourberie dans cette épreuve. Il eft bien sûr que fi elle fut faite, l'avocat de la reine était inftruit d'un fecret de préparer la peau à foutenir l'action de l'eau bouillante. Aucune académie des fciences n'a de nos jours tenté de connaître, fur ces épreuves, ce que favaient alors les charlatans.

Aventure d'un roi de Lorraine & de fa femme.

Le fuccès de cette épreuve paffait pour un miracle, pour le jugement de DIEU même; & cependant *Teutberge*, que le ciel juftifie, avoue à plufieurs évêques, en préfence de fon confeffeur, qu'elle eft coupable. Il n'y a guère d'apparence qu'un roi qui voulait fe féparer de fa femme fur une imputation d'adultère, eût imaginé de l'accufer d'un incefte avec fon frère, fi le fait n'avait pas été public. On ne va pas fuppofer un crime fi recherhé, fi rare, fi difficile à prouver: il faut d'ailleurs que, dans ces temps-là, ce qu'on appelle aujourd'hui honneur ne fût point du tout connu. Le roi & la reine fe couvrent tous deux de honte, l'un par fon accufation, l'autre par fon aveu. Deux conciles nationaux font affemblés, qui permettent le divorce. 862.

Le pape *Nicolas I* caffe les deux conciles. Il dépofe *Gontier*, archevêque de Cologne, qui avait été le

Nicolas I juge un roi.

plus ardent dans l'affaire du divorce. *Gontier* écrit auffitôt à toutes les églifes : ›› Quoique le feigneur ›› *Nicolas*, qu'on nomme pape, & qui fe compte ›› pape & empereur, nous ait excommuniés, nous ›› avons réfifté à fa folie. ›› Enfuite dans fon écrit, s'adreffant au pape même : ›› Nous ne recevons ›› point, dit-il, votre maudite fentence ; nous la ›› méprifons ; nous vous rejetons vous-même de ›› notre communion, nous contentant de celle des ›› évêques, nos frères, que vous méprifez, &c. ››

Un frère de l'archevêque de Cologne porta lui-même cette proteftation à Rome, & la mit, l'épée à la main, fur le tombeau où les Romains prétendent que repofent les cendres de *St Pierre*. Mais bientôt après, l'état politique des affaires ayant changé, ce même archevêque changea auffi. Il vint au mont Caffin fe jeter aux genoux du pape *Adrien II*, fucceffeur de *Nicolas*. ›› Je déclare, dit-il, devant DIEU ›› & devant fes faints, à vous, monfeigneur *Adrien*, ›› fouverain pontife, aux évêques qui vous font ›› foumis, & à toute l'affemblée, que je fupporte ›› humblement la fentence de dépofition donnée ›› canoniquement contre moi par le pape *Nicolas*, &c.›› On fent combien un exemple de cette efpèce affermiffait la fupériorité de l'Eglife romaine ; & les conjonctures rendaient ces exemples fréquens.

Excommunications.

Ce même *Nicolas I* excommunie la feconde femme de *Lothaire*, & ordonne à ce prince de reprendre la première. Toute l'Europe prend part à ces événemens. L'empereur *Louis II*, frère de *Charles le chauve*, & oncle de *Lothaire*, fe déclare d'abord violemment pour fon neveu contre le pape. Cet empereur, qui

résidait alors en Italie, menace *Nicolas I;* il y a du sang répandu, & l'Italie est en alarme. On négocie, on cabale de tous côtés. *Teutberge* va plaider à Rome, *Valrade*, sa rivale, entreprend le voyage, & n'ose l'achever. *Lothaire* excommunié s'y transporte, & va demander pardon à *Adrien*, successeur de *Nicolas*, dans la crainte où il est que son oncle *le chauve*, armé contre lui au nom de l'Eglise, ne s'empare de son royaume de Lorraine. *Adrien II*, en lui donnant la communion dans Rome, lui fait jurer qu'il n'a point usé des droits du mariage avec *Valrade*, depuis l'ordre que le pape *Nicolas* lui avait donné de s'en abstenir. *Lothaire* fait serment, communie & meurt quelque temps après. Tous les historiens ne manquent pas de dire qu'il est mort en punition de son parjure, & que les domestiques qui ont juré avec lui sont morts dans l'année.

Le droit qu'exercèrent, en cette occasion, *Nicolas I* & *Adrien II*, était fondé sur les fausses décrétales, déjà regardées comme un code universel. Le contrat civil qui unit deux époux, étant devenu un sacrement, était soumis au jugement de l'Eglise.

Cette aventure est le premier scandale touchant le mariage des têtes couronnées en Occident. On a vu depuis les rois de France *Robert*, *Philippe I*, *Philippe-Auguste*, excommuniés par les papes pour des causes à peu-près semblables, ou même pour des mariages contractés entre parens très-éloignés. Les évêques nationaux prétendirent long-temps devoir être les juges de ces causes. Les pontifes de Rome les évoquèrent toujours à eux.

On n'examine point ici si cette nouvelle jurisprudence est utile ou dangereuse; on n'écrit ni comme

jurisconsulte, ni comme controversiste: mais toutes les provinces chrétiennes ont été troublées par ces scandales. Les anciens Romains, & les peuples orientaux, furent plus heureux en ce point. Les droits des pères de famille, le secret de leur lit n'y furent jamais en proie à la curiosité publique. On ne connaît point chez eux de pareils procès au sujet d'un mariage ou d'un divorce.

Ce descendant de *Charlemagne* fut le premier qui alla plaider à trois cents lieues de chez lui devant un juge étranger, pour savoir quelle femme il devait aimer. Les peuples furent sur le point d'être les victimes de ce différent. *Louis le débonnaire* avait été le premier exemple du pouvoir des évêques sur les empereurs. *Lothaire de Lorraine* fut l'époque du pouvoir des papes sur les évêques. Il résulte de toute l'histoire de ces temps-là, que la société avait peu de règles certaines chez les nations occidentales, que les Etats avaient peu de lois, & que l'Eglise voulait leur en donner.

CHAPITRE XXXI.

De Photius, & du schisme entre l'Orient & l'Occident.

858. LA plus grande affaire que l'Eglise eût alors, & qui en est encore une très-importante aujourd'hui, fut l'origine de la séparation totale des Grecs & des Latins. La chaire patriarchale de Constantinople

étant, ainsi que le trône, l'objet de l'ambition, était sujette aux mêmes révolutions. L'empereur *Michel III*, mécontent du patriarche *Ignace*, l'obligea à signer lui-même sa déposition, & mit à sa place *Photius*, eunuque du palais, homme d'une grande qualité, d'un vaste génie, & d'une science universelle. Il était grand écuyer & ministre d'Etat. Les évêques, pour l'ordonner patriarche, le firent passer en six jours par tous les degrés. Le premier jour on le fit moine, parce que les moines étaient regardés dans l'Eglise grecque comme fesant partie de la hiérarchie: le second jour il fut lecteur, le troisième sous-diacre, puis diacre, prêtre, & enfin patriarche, le jour de Noël, en 858.

Le pape *Nicolas* prit le parti d'*Ignace*, & excommunia *Photius*. Il lui reprochait surtout d'avoir passé de l'état de laïque à celui d'évêque avec tant de rapidité; mais *Photius* répondait, avec raison, que *St Ambroise*, gouverneur de Milan, & à peine chrétien, avait joint la dignité d'évêque à celle de gouverneur plus rapidement encore. *Photius* excommunia donc le pape à son tour, & le déclara déposé. Il prit le titre de patriarche œcuménique, & accusa hautement d'héréſie les évêques d'Occident de la communion du pape. Le plus grand reproche qu'il leur fesait, roulait sur la procession du père & du fils. *Des hommes*, dit-il dans une de ses lettres, *sortis des ténèbres de l'Occident, ont tout corrompu par leur ignorance. Le comble de leur impiété est d'ajouter de nouvelles paroles au sacré symbole autorisé par tous les conciles, en disant que le St Esprit ne procède pas du père seulement, mais encore du fils; ce qui est renoncer au christianisme.*

Mépris des Grecs pour l'Eglise latine.

On voit par ce paſſage & par beaucoup d'autres, quelle ſupériorité les Grecs affectaient en tout ſur les Latins. Ils prétendaient que l'Egliſe romaine devait tout à la grecque, juſqu'aux noms des uſages, des cérémonies, des myſtères, des dignités. *Baptême*, *euchariſtie*, *liturgie*, *dioceſe*, *paroiſſe*, *évêque*, *prêtre*, *diacre*, *moine*, *égliſe*, tout eſt grec. Il regardaient les Latins comme des diſciples ignorans, révoltés contre leurs maîtres, dont ils ne ſavaient pas même la langue. Ils nous accuſaient d'ignorer le catéchiſme, enfin de n'être pas chrétiens.

Les autres ſujets d'anathême étaient, que les Latins ſe ſervaient alors communément de pain non-levé pour l'euchariſtie, mangeaient des œufs & du fromage en carême, & que leurs prêtres ne ſe feſaient point raſer la barbe. Etranges raiſons pour brouiller l'Occident avec l'Orient !

Mais quiconque eſt juſte avouera que *Photius* était non-ſeulement le plus ſavant homme de l'Egliſe,
867. mais un grand évêque. Il ſe conduiſit comme *St Ambroiſe*, quand *Baſile*, aſſaſſin de l'empereur *Michel*, ſe préſenta dans l'égliſe de Sophie : *Vous êtes indigne d'approcher des ſaints myſtères*, lui dit-il à haute voix, *vous qui avez les mains encore ſouillées du ſang de votre bienfaiteur*. *Photius* ne trouva pas un *Théodoſe* dans *Baſile*. Ce tyran fit une choſe juſte par vengeance. Il rétablit *Ignace* dans le ſiége patriarchal, & chaſſa *Photius*. Rome profita de cette conjoncture pour faire
869. aſſembler à Conſtantinople le huitième concile œcuménique, compoſé de trois cents évêques. Les légats du pape préſidèrent, mais ils ne ſavaient pas le grec, & parmi les autres évêques, très-peu

favaient le latin. *Photius* y fut univerfellement condamné comme intrus, & foumis à la pénitence publique. On figna pour les cinq patriarches, avant de figner pour le pape, ce qui eft fort extraordinaire; car, puifque les légats eurent la première place, ils devaient figner les premiers. Mais en tout cela, les queftions qui partageaient l'Orient & l'Occident ne furent point agitées: on ne voulait que dépofer *Photius*.

Quelque temps après, le vrai patriarche *Ignace* étant mort, *Photius* eut l'adreffe de fe faire rétablir par l'empereur *Bafile*. Le pape *Jean VIII* le reçut à fa communion, le reconnut, lui écrivit; & malgré ce huitième concile œcuménique qui avait anathématifé ce patriarche, le pape envoya fes légats à un autre concile à Conftantinople, dans lequel *Photius* 879.
fut reconnu innocent par quatre cents évêques, dont trois cents l'avaient auparavant condamné. Les légats de ce même fiége de Rome, qui l'avaient anathématifé, fervirent eux-mêmes à caffer le huitième concile œcuménique.

Variations remarquables.

Combien tout change chez les hommes! combien ce qui était faux devient vrai felon les temps! Les légats de *Jean VIII* s'écrient en plein concile: *Si quelqu'un ne reconnaît pas Photius, que fon partage foit avec Judas.* Le concile s'écrie: *Longues années au patriarche Photius, & au patriarche de Rome, Jean.*

Enfin, à la fuite des actes du concile on voit une lettre du pape à ce favant patriarche, dans laquelle il lui dit: *Nous penfons comme vous; nous tenons pour tranfgreffeurs de la parole de* DIEU, *nous rangeons avec Judas, ceux qui ont ajouté au fymbole, que le S[t] Efprit procède du Père & du Fils; mais nous croyons qu'il faut*

user de douceur avec eux, & les exhorter à renoncer à ce blasphême.

Il est donc clair que l'Eglise romaine & la grecque pensaient alors différemment de ce qu'on pense aujourd'hui. L'Eglise romaine adopta depuis la procession du Père & du Fils ; & il arriva même qu'en 1274, l'empereur des Grecs, *Michel Paléologue*, implorant contre les Turcs une nouvelle croisade, envoya au second concile de Lyon son patriarche & son chancelier, qui chantèrent avec le concile, en latin, *qui ex patre filioque procedit.* Mais l'Eglise grecque retourna encore à son opinion, & sembla la quitter encore dans la réunion passagère qui se fit avec *Eugène IV.* Que les hommes apprennent de-là à se tolérer les uns les autres. Voilà des variations & des disputes sur un point fondamental, qui n'ont ni excité de troubles, ni rempli les prisons, ni allumé les bûchers.

Tolérance nécessaire.

On a blâmé les déférences du pape *Jean VIII* pour le patriarche *Photius ;* on n'a pas assez songé que ce pontife avait alors besoin de l'empereur *Basile.* Un roi de Bulgarie, nommé *Bogoris*, gagné par l'habileté de sa femme qui était chrétienne, s'était converti, à l'exemple de *Clovis* & du roi *Egbert.* Il s'agissait de savoir de quel patriarchat cette nouvelle province chrétienne dépendrait. Constantinople & Rome se la disputaient. La décision dépendait de l'empereur *Basile.* Voilà en partie le sujet des complaisances qu'eut l'évêque de Rome pour celui de Constantinople.

Il ne faut pas oublier que dans ce concile, ainsi que dans le précédent, il y eut des *cardinaux.* On

nommait ainſi des prêtres & des diacres qui ſervaient de conſeils aux métropolitains. Il y en avait à Rome comme dans d'autres égliſes. Ils étaient déjà diſtingués ; mais ils ſignaient après les évêques & les abbés.

Le pape donna, par ſes lettres & par ſes légats, le titre de *votre ſainteté* au patriarche *Photius*. Les autres patriarches ſont auſſi appelés *papes* dans ce concile. C'eſt un mot grec, commun à tous les prêtres, & qui peu à peu eſt devenu le titre diſtinctif du métropolitain de Rome.

L'Egliſe de Conſtantinople diſpute la ſupériorité à celle de Rome.

Il paraît que *Jean VIII* ſe conduiſait avec prudence; car ſes ſucceſſeurs s'étant brouillés avec l'empire grec, et ayant adopté le huitiéme concile œcuménique de 869, & rejeté l'autre qui abſolvait *Photius*, la paix établie par *Jean VIII* fut alors rompue. *Photius* éclata contre l'Egliſe romaine, la traita d'hérétique au ſujet de cet article du *filioque procedit*, des œufs en carême, de l'euchariſtie faite avec du pain ſans levain, & de pluſieurs autres uſages. Mais le grand point de la diviſion était la primatie. *Photius* & ſes ſucceſſeurs voulaient être les premiers évêques du chriſtianiſme, & ne pouvaient ſouffrir que l'évêque de Rome, d'une ville qu'ils regardaient alors comme barbare, ſéparée de l'empire par ſa rebellion, & en proie à qui voudrait s'en emparer, jouit de la préſéance ſur l'évêque de la ville impériale. Le patriarche de Conſtantinople avait alors dans ſon diſtrict toutes les égliſes de la Sicile & de la Pouille; & le ſiége romain, en paſſant ſous une domination étrangère, avait perdu à la fois dans ces provinces ſon patrimoine & ſes droits de métropolitain. L'Egliſe grecque

méprisait l'Eglise romaine. Les sciences florissaient à Constantinople; mais à Rome tout tombait, jusqu'à la langue latine; & quoiqu'on y fût plus instruit que dans tout le reste de l'Occident, ce peu de science se ressentait de ces temps malheureux. Les Grecs se vengeaient bien de la supériorité que les Romains avaient eue sur eux depuis le temps de *Lucrèce* & de *Cicéron* jusqu'à *Corneille Tacite*. Ils ne parlaient des Romains qu'avec ironie. L'évêque *Luitprand*, envoyé depuis en ambassade à Constantinople par les *Othons*, rapporte que les Grecs n'appelaient *St Grégoire le grand*, que *Grégoire dialogue*, parce qu'en effet ses dialogues sont d'un homme trop simple. Le temps a tout changé. Les papes sont devenus de grands souverains, Rome le centre de la politesse & des arts, l'Eglise latine savante; & le patriarche de Constantinople n'est plus qu'un esclave, évêque d'un peuple esclave.

Photius, qui eut dans sa vie plus de revers que de gloire, fut déposé par des intrigues de cour, & mourut malheureux; mais ses successeurs, attachés à ses prétentions, les soutinrent avec vigueur.

Le pape *Jean VIII* mourut encore plus malheu-
882. reusement. Les annales de Fulde disent qu'il fut assassiné à coups de marteau. Les temps suivans nous feront voir le siége pontifical souvent ensanglanté, & Rome toujours un grand objet pour les nations, mais toujours à plaindre.

Moine fouetté pour la grâce efficace.

Le dogme ne troubla point encore l'Eglise d'Occident : à peine a-t-on conservé la mémoire d'une petite dispute excitée en 846, par un bénédictin, nommé *Jean Godescalc*, sur la prédestination & sur

la grâce : l'événement fit voir combien il eſt dangereux de traiter ces matières, & ſurtout de diſputer contre un adverſaire puiſſant. Ce moine, prenant à la lettre pluſieurs expreſſions de *St Auguſtin*, enſeignait la prédeſtination abſolue & éternelle du petit nombre des élus, & du grand nombre des réprouvés. L'archevêque de Reims, *Hincmar*, homme violent dans les affaires eccléſiaſtiques comme dans les civiles, lui dit *qu'il était prédeſtiné à être condamné & à être fouetté.* En effet il le fit anathématiſer dans un petit concile, en 850. On l'expoſa tout nu en préſence de l'empereur *Charles le chauve*, & il fut fouetté depuis les épaules juſqu'aux jambes par des moines.

Cette diſpute impertinente, dans laquelle les deux partis ont également tort, ne s'eſt que trop renouvelée. Vous verrez chez les Hollandais un ſynode de Dordrecht, compoſé des partiſans de l'opinion de *Godeſcalc*, faire pis que fouetter les ſectateurs d'*Hincmar.* Vous verrez, au contraire, en France, les jéſuites du parti d'*Hincmar*, pourſuivre, autant qu'ils le pourront, les janſéniſtes attachés aux dogmes de *Godeſcalc* ; & ces querelles, qui ſont la honte des nations policées, ne finiront que quand il y aura plus de philoſophes que de docteurs.

Je ne ferais aucune mention d'une folie épidémique, qui ſaiſit le peuple de Dijon, en 844, à l'occaſion d'un *St Bénigne*, qui donnait, diſait-on, des convulſions à ceux qui priaient ſur ſon tombeau : je ne parlerais pas, dis-je, de cette ſuperſtition populaire, ſi elle ne s'était renouvelée de nos jours avec fureur, dans des circonſtances toutes pareilles.

Convulſionnaires.

Les mêmes folies semblent destinées à reparaître de temps en temps sur la scène du monde ; mais aussi le bon sens est le même dans tous les temps ; & on n'a rien dit de si sage sur les miracles modernes opérés au tombeau de je ne sais quel diacre de Paris, que ce que dit, en 844, un évêque de Lyon sur ceux de Dijon. » Voilà un étrange saint, qui estropie ceux » qui ont recours à lui : il me semble que les » miracles devraient être faits pour guérir les mala- » dies, & non pour en donner. »

Ces minuties ne troublaient point la paix en Occident, & les querelles théologiques y étaient alors comptées pour rien, parce qu'on ne pensait qu'à s'agrandir. Elles avaient plus de poids en Orient, parce que les prélats n'y ayant jamais eu de puissance temporelle, cherchaient à se faire valoir par les guerres de plume. Il y a encore une autre cause de la paix théologique en occident, c'est l'ignorance qui au moins, produisit ce bien parmi les maux infinis dont elle était cause.

CHAPITRE XXXII.

Etat de l'empire d'Occident, à la fin du neuvième siècle.

L'EMPIRE d'Occident ne subsista plus que de nom. *Arnould*, *Arnolfe* ou *Arnold*, bâtard de *Carloman*,
888. se rendit maître de l'Allemagne ; mais l'Italie était partagée entre deux seigneurs, tous deux du sang de *Charlemagne* par les femmes : l'un était un duc de Spolète, nommé *Gui* ; l'autre *Bérenger*, duc de

Frioul, tous deux inveſtis de ces duchés par *Charles le chauve*, tous deux prétendans à l'empire auſſi-bien qu'au royaume de France. *Arnould*, en qualité d'empereur, regardait auſſi la France comme lui appartenant de droit, tandis que la France, détachée de l'empire, était partagée entre *Charles le ſimple* qui la perdait, & le roi *Eudes*, grand-oncle de *Hugues-Capet*, qui l'uſurpait.

Un *Bozon*, roi d'Arles, diſputait encore l'empire. Le pape *Formoſe*, évêque peu accrédité de la malheureuſe Rome, ne pouvait que donner l'onction ſacrée au plus fort. Il couronna ce *Gui* de Spolète. L'année d'après il couronna *Bérenger* vainqueur; & 894.
il fut forcé de ſacrer enfin cet *Arnould* qui vint aſſiéger Rome, & la prit d'aſſaut. Le ſerment équivoque que reçut *Arnould* des Romains prouve que déjà les papes prétendaient à la ſouveraineté de Rome. Tel était ce ſerment: ›› Je jure par les ſaints myſtères, ›› que, ſauf mon honneur, ma loi & ma fidélité à ›› monſeigneur *Formoſe*, pape, je ſerai fidèle à ›› l'empereur *Arnould*.››

Papes veulent régner à Rome.

Les papes étaient alors, en quelque ſorte, ſemblables aux califes de Bagdat, qui, révérés dans tous les Etats muſulmans comme les chefs de la religion, n'avaient plus guère d'autre droit que celui de donner les inveſtitures des royaumes à ceux qui les demandaient les armes à la main; mais il y avait entre les califes & les papes cette différence, que les califes étaient tombés du premier trône de la terre, & que les papes s'élevaient inſenſiblement.

Les Romains ne veulent plus d'empereur.

Il n'y avait réellement plus d'empire, ni de droit ni de fait. Les Romains, qui s'étaient donnés à

Charlemagne, par acclamation, ne voulaient plus reconnaître des bâtards, des étrangers, à peine maîtres d'une partie de la Germanie.

Le peuple romain, dans ſon abaiſſement, dans ſon mélange avec tant d'étrangers, conſervait encore, comme aujourd'hui, cette fierté ſecrète que donne la grandeur paſſée. Il trouvait inſupportable que des Bruſtères, des Cattes, des Marcomans, ſe diſſent les ſucceſſeurs des céſars, & que les rives du Mein & la forêt Hercinie fuſſent le centre de l'empire de *Titus* & de *Trajan*.

On frémiſſait à Rome d'indignation, & on riait en même temps de pitié, lorſqu'on apprenait qu'après la mort d'*Arnould*, ſon fils *Hiludovic*, que nous appelons *Louis*, avait été déſigné empereur des Romains à l'âge de trois ou quatre ans, dans un village barbare, nommé Forcheim, par quelques leuds & évêques germains. Cet enfant ne fut jamais compté parmi les empereurs ; mais on le regardait dans l'Allemagne comme celui qui devait ſuccéder à *Charlemagne* & aux céſars. C'était en effet un étrange empire romain que ce gouvernement qui n'avait alors ni les pays entre le Rhin & la Meuſe, ni la France, ni la Bourgogne, ni l'Eſpagne, ni rien enfin dans l'Italie, & pas même une maiſon dans Rome qu'on pût dire appartenir à l'empereur.

Du temps de ce *Louis*, dernier prince allemand du ſang de *Charlemagne* par bâtardiſe, mort en 912, l'Allemagne fut ce qu'était la France, une contrée dévaſtée par les guerres civiles & étrangères, ſous un prince élu en tumulte & mal obéi.

Tout

Tout est révolution dans les gouvernemens : c'en est une frappante que de voir une partie de ces Saxons sauvages, traités par *Charlemagne* comme les Ilotes par les Lacédémoniens, donner ou prendre au bout de cent douze ans cette même dignité, qui n'était plus dans la maison de leur vainqueur. 912.
Othon, duc de Saxe, après la mort de *Louis*, met, dit-on, par son crédit, la couronne d'Allemagne sur la tête de *Conrad*, duc de Franconie ; & après la 919.
mort de *Conrad*, le fils du duc *Othon* de Saxe, *Henri l'oiseleur*, est élu. Tous ceux qui s'étaient faits princes héréditaires en Germanie, joints aux évêques, fesaient ces élections, & y appelaient alors les principaux citoyens des bourgades.

CHAPITRE XXXIII.

Des fiefs & de l'empire.

LA force, qui a tout fait dans ce monde, avait donné l'Italie & les Gaules aux Romains. Les barbares usurpèrent leurs conquêtes. Le père de *Charlemagne* usurpa les Gaules sur les rois francs. Les gouverneurs, sous la race de *Charlemagne*, usurpèrent tout ce qu'ils purent. Les rois lombards avaient déjà établi des fiefs en Italie. Ce fut le modèle sur lequel se réglèrent les ducs & les comtes dès le temps de *Charles le chauve*. Peu à peu leurs gouvernemens devinrent des patrimoines. Les évêques de plusieurs grands siéges, déjà puissans par leur dignité, n'avaient plus qu'un pas à faire pour être princes ; & ce pas fut bientôt fait.

Evêques & abbes princes. De-là vient la puiſſance féculière des évêques de Maïence, de Cologne, de Trèves, de Vurtzbourg & de tant d'autres en Allemagne & en France. Les archevêques de Reims, de Lyon, de Beauvais, de Langres, de Laon, s'attribuèrent les droits régaliens. Cette puiſſance des eccléſiaſtiques ne dura pas en France; mais en Allemagne elle eſt affermie pour long-temps. Enfin les moines eux mêmes devinrent princes, les abbés de Fulde, de Saint-Gal, de Kempten, de Corbie, &c. étaient de petits rois dans les pays où, quatre-vingts ans auparavant, ils défrichaient de leurs mains quelques terres que des propriétaires charitables leur avaient données. Tous ces ſeigneurs, ducs, comtes, marquis, évêques, abbés, rendaient hommage au ſouverain. On a long-temps cherché l'origine de ce gouvernement féodal. Il eſt à croire qu'il n'en a point d'autre que l'ancienne coutume de toutes les nations, d'impoſer un hommage & un tribut au plus faible. On ſait qu'enſuite les empereurs romains donnèrent des terres à perpétuité à de certaines conditions. On en trouve des exemples dans les vies d'*Alexandre Sévère* & de *Probus*. Les Lombards furent les premiers qui érigèrent des duchés relevant en fief de leur royaume. Spolète & Bénévent furent ſous les rois lombards des duchés héréditaires.

Avant *Charlemagne*, *Taſſillon* poſſédait le duché de Bavière à condition d'un hommage; & ce duché eût appartenu à ſes deſcendans, ſi *Charlemagne*, ayant vaincu ce prince, n'eût dépouillé le père & les enfans.

Bientôt point de ville libre en Allemagne, ainſi point de commerce, point de grandes richeſſes. Les

villes au-delà du Rhin n'avaient pas même de murailles. Cet Etat, qui pouvait être si puissant, était devenu si faible par le nombre & la division de ses maîtres, que l'empereur *Conrad* fut obligé de promettre un tribut annuel aux Hongrois, Huns ou Pannoniens, si bien contenus par *Charlemagne*, & soumis depuis par les empereurs de la maison d'Autriche. Mais alors ils semblaient être ce qu'ils avaient été sous *Attila*. Ils ravageaient l'Allemagne, les frontières de la France. Ils descendaient en Italie par le Tirol, après avoir pillé la Bavière, & revenaient ensuite avec les dépouilles de tant de nations.

C'est au règne de *Henri l'oiseleur* que se débrouilla un peu le chaos de l'Allemagne. Ses limites étaient alors le fleuve de l'Oder, la Bohème, la Moravie, la Hongrie, les rivages du Rhin, de l'Escaut, de la Moselle, de la Meuse; & vers le septentrion, la Poméranie & le Holstein étaient ses barrières.

Il faut que *Henri l'oiseleur* fût un des rois les plus dignes de régner. Sous lui les seigneurs de l'Allemagne, si divisés, sont réunis. Le premier fruit de cette réu- 920.
nion est l'affranchissement du tribut qu'on payait aux Hongrois, & une grande victoire remportée sur cette nation terrible. Il fit entourer de murailles la plupart des villes d'Allemagne. Il institua des milices. On lui attribua même l'invention de quelques jeux militaires qui donnaient quelques idées des tournois. Enfin l'Allemagne respirait; mais il ne paraît pas qu'elle prétendît être l'empire romain. L'archevêque de Maïence avait sacré *Henri l'oiseleur*. Aucun légat du pape, aucun envoyé des Romains n'y avait assisté.

L'Allemagne fembla pendant tout ce règne oublier l'Italie.

Il n'en fut pas ainfi fous *Othon le grand*, que les princes allemands, les évêques & les abbés élurent unanimement après la mort de *Henri*, fon père. L'héritier reconnu d'un prince puiffant, qui a fondé ou rétabli un Etat, eft toujours plus puiffant que fon père, s'il ne manque pas de courage; car il entre dans une carrière déjà ouverte, il commence où fon prédéceffeur a fini. Ainfi *Alexandre* avait été plus loin que *Philippe*, fon père, *Charlemagne* plus loin que *Pepin*; & *Othon le grand* paffa de beaucoup *Henri l'oifeleur*.

CHAPITRE XXXIV.

D'Othon le grand, au dixième fiècle.

OTHON, qui rétablit une partie de l'empire de *Charlemagne*, étendit comme lui la religion chrétienne en Germanie par des victoires. Il força les Danois, les armes à la main, à payer tribut, & à recevoir
948. le baptême qui leur avait été prêché un fiècle auparavant, & qui était prefque entièrement aboli.

Ces Danois ou Normands, qui avaient conquis la Neuftrie & l'Angleterre, ravagé la France & l'Allemagne, reçurent des lois d'*Othon*. Il établit des évêques en Danemarck, qui furent alors foumis à l'archevêque de Hambourg, métropolitain des églifes barbares, fondées depuis peu dans le Holftein, dans

la Suède, dans le Danemarck. Tout ce chriſtianiſme conſiſtait à faire le ſigne de la croix. Il ſoumit la Bohème après une guerre opiniâtre. C'eſt depuis lui que la Bohème, & même le Danemarck, furent réputés provinces de l'empire; mais les Danois ſecouèrent bientôt le joug.

L'empereur ſemble juger les rois.

Othon s'était ainſi rendu l'homme le plus conſidérable de l'Occident, & l'arbitre des princes. Son autorité était ſi grande, & l'état de la France ſi déplorable alors, que *Louis d'Outremer*, fils de *Charles le ſimple*, deſcendant de *Charlemagne*, était venu, en 948, à un concile d'évêques que tenait *Othon* près de Maïence; ce roi de France dit ces propres mots rédigés dans les actes: » J'ai été reconnu roi, & » ſacré par les ſuffrages de tous les ſeigneurs, & de » toute la nobleſſe de France. *Hugues* toutefois m'a » chaſſé, m'a pris frauduleuſement, & m'a retenu » priſonnier un an entier, & je n'ai pu obtenir ma » liberté qu'en lui laiſſant la ville de Laon qui reſtait » ſeule à la reine *Gerberge*, pour y tenir ſa cour avec » mes ſerviteurs. Si on prétend que j'aie commis » quelque crime qui méritât un tel traitement, je » ſuis prêt à m'en purger au jugement d'un concile, » & ſuivant l'ordre du roi *Othon*, ou par le combat » ſingulier. »

Ce diſcours important prouve à la fois bien des choſes; les prétentions des empereurs de juger les rois, la puiſſance d'*Othon*, la faibleſſe de la France, la coutume des combats ſinguliers, & enfin l'uſage qui s'établiſſait de donner les couronnes, non par le droit de ſang, mais par les ſuffrages des ſeigneurs, uſage bientôt après aboli en France.

Tel était le pouvoir d'*Othon le grand*, quand il fut invité à paſſer les Alpes par les Italiens mêmes, qui, toujours factieux & faibles, ne pouvaient ni obéir à leurs compatriotes, ni être libres, ni ſe défendre à la fois contre les Sarrazins & les Hongrois dont les incurſions infeſtaient encore leur pays.

L'Italie, qui dans ſes ruines était toujours la plus riche & la plus floriſſante contrée de l'Occident, était déchirée ſans ceſſe par des tyrans. Mais Rome, dans ces diviſions, donnait encore le mouvement aux autres villes d'Italie. Qu'on ſonge à ce qu'était Paris dans le temps de la Fronde, & plus encore ſous *Charles l'inſenſé*, & à ce qu'était Londres ſous l'infortuné *Charles I*, ou dans les guerres civiles des *Yorck* & des *Lancaſtre*, on aura quelque idée de l'état de Rome, au dixième ſiècle. La chaire pontificale était opprimée, déshonorée & ſanglante. L'élection des papes ſe feſait d'une manière dont on n'a guère d'exemples, ni avant, ni après.

CHAPITRE XXXV.

De la papauté, au dixième ſiècle, avant qu'Othon le grand ſe rendît maître de Rome.

LES ſcandales & les troubles inteſtins qui affligèrent Rome & ſon Egliſe, au dixième ſiècle, & qui continuèrent long-temps après, n'étaient arrivés ni ſous les empereurs grecs & latins, ni ſous les rois goths, ni ſous les rois lombards, ni ſous *Charlemagne*. Ils ſont viſiblement la ſuite de l'anarchie ; & cette

anarchie eut ſa ſource dans ce que les papes avaient fait pour la prévenir, dans la politique qu'ils avaient eue d'appeler les Francs en Italie. S'ils avaient en effet poſſédé toutes les terres qu'on prétend que *Charlemagne* leur donna, ils auraient été plus grands ſouverains qu'ils ne le ſont aujourd'hui. L'ordre & la règle euſſent été dans les élections & dans le gouvernement, comme on les y voit. Mais on leur diſputa tout ce qu'ils voulurent avoir : l'Italie fut toujours l'objet de l'ambition des étrangers : le ſort de Rome fut toujours incertain. Il ne faut jamais perdre de vue que le grand but des Romains était de rétablir l'ancienne république, que des tyrans s'élevaient dans l'Italie & dans Rome, que les élections des évêques ne furent preſque jamais libres, & que tout était abandonné aux factions.

Formoſe, fils du prêtre *Léon*, étant évêque de Porto, avait été à la tête d'une faction contre *Jean VIII*, & deux fois excommunié par ce pape; mais ces excommunications, qui furent bientôt après ſi terribles aux têtes couronnées, le furent ſi peu pour *Formoſe*, qu'il ſe fit élire pape, en 890. Scandales de Rome.

Etienne VII ou *VIII*, auſſi fils de prêtre, ſucceſſeur de *Formoſe*, homme qui joignit l'eſprit du fanatiſme à celui de la faction, ayant toujours été l'ennemi de *Formoſe*, fit exhumer ſon corps qui était embaumé, & l'ayant revêtu des habits pontificaux, le fit comparaître dans un concile aſſemblé pour juger ſa mémoire. On donna au mort un avocat; on lui fit ſon procès en forme; le cadavre fut déclaré coupable d'avoir changé d'évêché, & d'avoir quitté celui de Porto pour celui de Rome; & pour réparation de ce crime, Le pape *Formoſe* exhumé & condamné.

on lui trancha la tête par la main du bourreau ; on lui coupa trois doigts ; & on le jeta dans le Tibre.

Le pape *Etienne VI* se rendit si odieux par cette farce aussi horrible que folle, que les amis de *Formose*, ayant soulevé les citoyens, le chargèrent de fers, & l'étranglèrent en prison.

La faction ennemie de cet *Etienne* fit repêcher le corps de *Formose*, & le fit enterrer pontificalement une seconde fois.

Une prostituée gouverne Rome. 907.

Cette querelle échauffait les esprits. *Sergius III*, qui remplissait Rome de ses brigues pour se faire pape, fut exilé par son rival, *Jean IX*, ami de *Formose* ; mais, reconnu pape après la mort de *Jean IX*, il condamna *Formose* encore. Dans ces troubles, *Théodora*, mère de *Marozie*, qu'elle maria depuis au marquis de Toscanelle, & d'une autre *Théodora*, toutes trois célèbres par leurs galanteries, avait à Rome la principale autorité. *Sergius* n'avait été élu que par les intrigues de *Théodora* la mère. Il eut, étant pape, un fils de *Marozie*, qu'il éleva publiquement dans son palais. Il ne paraît pas qu'il fût haï des Romains qui, naturellement voluptueux, suivaient ses exemples plus qu'ils ne les blâmaient.

Son amant est fait pape par elle. 912.

Après sa mort, les deux sœurs *Marozie* & *Théodora* procurèrent la chaire de Rome à un de leurs favoris, nommé *Landon* ; mais ce *Landon* étant mort, la jeune *Théodora* fit élire pape son amant, *Jean X*, évêque de Bologne, puis de Ravenne, & enfin de Rome. On ne lui reprocha point, comme à *Formose*, d'avoir changé d'évêché. Ces papes, condamnés par la postérité comme évêques peu religieux, n'étaient

point d'indignes princes, il s'en faut beaucoup. Ce *Jean X*, que l'amour fit pape, était un homme de génie & de courage : il fit ce que tous les papes ses prédécesseurs n'avaient pu faire; il chassa les Sarrazins de cette partie de l'Italie, nommée le Garillan.

Pour réussir dans cette expédition, il eut l'adresse d'obtenir des troupes de l'empereur de Constantinople, quoique cet empereur eût à se plaindre autant des Romains rebelles que des Sarrazins. Il fit armer le comte de Capoue; il obtint des milices de Toscane, & marcha lui-même à la tête de cette armée, menant avec lui un jeune fils de *Marozie* & du marquis *Adelbert*. Ayant chassé les mahométans du voisinage de Rome, il voulait aussi délivrer l'Italie des Allemands & des autres étrangers.

L'Italie était envahie presqu'à la fois par les *Bérenger*, par un roi de Bourgogne, par un roi d'Arles. Il les empêcha tous de dominer dans Rome. Mais au bout de quelques années, *Guido*, frère utérin de *Hugo*, roi d'Arles, tyran de l'Italie, ayant épousé *Marozie* toute puissante à Rome, cette même *Marozie* conspira contre le pape si long-temps amant de sa sœur. Il fut surpris, mis aux fers, & étouffé entre deux matelas.

Marozie, maîtresse de Rome, fit élire pape un 929.
nommé *Léon*, qu'elle fit mourir en prison au bout *Marozie* fait pape son fils, bâtard d'un pape.
de quelques mois. Ensuite, ayant donné le siége de Rome à un homme obscur, qui ne vécut que deux ans, elle mit enfin sur la chaire pontificale *Jean XI*, son propre fils, qu'elle avait eu de son adultère avec *Sergius III*.

Jean XI n'avait que vingt-quatre ans, quand sa mère le fit pape ; elle ne lui conféra cette dignité qu'à condition qu'il s'en tiendrait uniquement aux fonctions d'évêque, & qu'il ne serait que le chapelain de sa mère.

On prétend que *Marozie* empoisonna alors son mari *Guido*, marquis de Toscanelle. Ce qui est vrai, c'est qu'elle épousa le frère de son mari, *Hugo*, roi de Lombardie, & le mit en possession de Rome, se flattant d'être avec lui impératrice ; mais un fils du premier lit de *Marozie* se mit alors à la tête des Romains contre sa mère, chassa *Hugo* de Rome, renferma *Marozie* & le pape son fils dans le môle d'*Adrien*, qu'on appelle aujourd'hui le château Saint-Ange. On prétend que *Jean XI* y mourut empoisonné.

Un *Etienne VIII*, allemand de naissance, élu en 939, fut, par cette naissance seule, si odieux aux Romains, que, dans une sédition, le peuple lui balafra le visage au point qu'il ne put jamais depuis paraître en public.

956. Quelque temps après, un petit-fils de *Marozie*, nommé *Octavien Sporco*, fut élu pape à l'âge de dix-huit ans, par le crédit de sa famille. Il prit le nom de *Jean XII*, en mémoire de *Jean XI*, son oncle. C'est le premier pape qui ait changé son nom à son avénement au pontificat. Il n'était point dans les ordres quand sa famille le fit pontife. Ce *Jean* était patrice de Rome ; & ayant la même dignité qu'avait eue *Charlemagne*, il réunissait, par le siége pontifical, les droits des deux puissances, & le pouvoir le plus légitime ; mais il était jeune, livré

à la débauche, & n'était pas d'ailleurs un puiſſant prince.

On s'étonne que, ſous tant de papes ſi ſcandaleux & ſi peu puiſſans, l'Egliſe romaine ne perdit ni ſes prérogatives ni ſes prétentions ; mais alors preſque toutes les autres égliſes étaient ainſi gouvernées. Le clergé d'Italie pouvait mépriſer de tels papes, mais il reſpectait la papauté, d'autant plus qu'il y aſpirait : enfin, dans l'opinion des hommes, la place était ſacrée, quand la perſonne était odieuſe.

Pendant que Rome & l'Egliſe étaient ainſi déchirées, *Bérenger*, qu'on appelle le *jeune*, diſputait l'Italie à *Hugues* d'Arles. Les Italiens, comme le dit *Luitprand*, contemporain, voulaient toujours avoir deux maîtres pour n'en avoir réellement aucun : fauſſe & malheureuſe politique qui les feſait changer de tyrans & de malheurs. Tel était l'état déplorable de ce beau pays, lorſque *Othon le grand* y fut appelé par les plaintes de preſque toutes les villes, & même par ce jeune pape *Jean XII*, réduit à faire venir les Allemands qu'il ne pouvait ſouffrir.

Jean XII appelle les Allemands en Italie ; c'eſt la ſource de tous les malheurs de ce pays.

CHAPITRE XXXVI.

Suite de l'empire d'Othon & de l'état de l'Italie.

OTHON entra en Italie, & il s'y conduiſit comme 961.
Charlemagne. Il vainquit *Bérenger*, qui en affectait la 962.
ſouveraineté. Il ſe fit ſacrer & couronner empereur des Romains par les mains du pape, prit le nom de *Céſar* & d'*Auguſte*, & obligea le pape à lui faire

ferment de fidélité, fur le tombeau dans lequel on dit que repofe le corps de S[t] *Pierre*. On dreffa un inftrument authentique de cet acte. Le clergé & la nobleffe romaine fe foumettent à ne jamais élire de pape qu'en préfence des commiffaires de l'empereur. Dans cet acte, *Othon* confirme les donations de *Pepin*, de *Charlemagne*, de *Louis le débonnaire*, fans fpécifier quelles font ces donations fi conteftées ; ›› fauf en ›› tout notre puiffance, dit-il, & celle de notre fils ›› & de nos defcendans. ›› Cet inftrument, écrit en lettres d'or, foufcrit par fept évêques d'Allemagne, cinq comtes, deux abbés & plufieurs prélats italiens, eft gardé encore au château Saint-Ange, à ce que dit *Baronius*. La date eft du 13 février 962.

Mais comment l'empereur *Othon* pouvait-il donner par cet acte, confirmatif de celui de *Charlemagne*, la ville même de Rome, que jamais *Charlemagne* ne donna? Comment pouvait-il faire préfent du duché de Bénévent qu'il ne poffédait pas, & qui appartenait encore à fes ducs? Comment aurait-il donné la Corfe & la Sicile que les Sarrazins occupaient? Ou *Othon* fut trompé, ou cet acte eft faux, il en faut convenir.

On dit, & *Mézerai* le dit après d'autres, que *Lothaire*, roi de France, & *Hugues-Capet* depuis roi, affiftèrent à ce couronnement. Les rois de France étaient en effet alors fi faibles, qu'ils pouvaient fervir d'ornement au facre d'un empereur; mais le nom de *Lothaire* & de *Hugues-Capet* ne fe trouve pas dans les fignatures vraies ou fauffes de cet acte.

Quoi qu'il en foit, l'imprudence de *Jean XII* d'avoir appelé les Allemands à Rome, fut la fource de toutes

les calamités dont Rome & l'Italie furent affligées pendant tant de fiècles.

Le pape s'étant ainfi donné un maître, quand il ne voulait qu'un protecteur, lui fut bientôt infidèle. Il fe ligua contre l'empereur avec *Bérenger* même, réfugié chez des mahométans qui venaient de fe cantonner fur les côtes de Provence. Il fit venir le fils de *Bérenger* à Rome, tandis qu'*Othon* était à Pavie. Il envoya chez les Hongrois pour les folliciter à rentrer en Allemagne; mais il n'était pas affez puiffant pour foutenir cette action hardie, & l'empereur l'était affez pour le punir.

Othon dépofe le pape qui l'avait appelé à fon fecours.

Othon revint donc de Pavie à Rome; & s'étant affuré de la ville, il tint un concile dans lequel il fit juridiquement le procès au pape. On affembla les feigneurs allemands & romains, quarante évêques, dix-fept cardinaux dans l'églife de Saint-Pierre; & là, en préfence de tout le peuple, on accufa le faint-père d'avoir joui de plufieurs femmes, & furtout d'une nommée *Etiennette*, concubine de fon père, qui était morte en couche. Les autres chefs d'accufation étaient, d'avoir fait évêque de Lodi un enfant de dix ans, d'avoir vendu les ordinations & les bénéfices, d'avoir fait crever les yeux à fon parrain, d'avoir châtré un cardinal, & enfuite de l'avoir fait mourir; enfin de ne pas croire en JESUS-CHRIST, & d'avoir invoqué le diable; deux chofes qui femblent fe contredire. On mêlait donc, comme il arrive prefque toujours, de fauffes accufations à de véritables, mais on ne parla point du tout de la feule raifon pour laquelle le concile était affemblé. L'empereur craignait fans doute de réveiller cette révolte & cette

conſpiration dans laquelle les accuſateurs même du pape avaient trempé. Ce jeune pontiſe, qui avait alors vingt-ſept ans, parut dépoſé pour ſes inceſtes & ſes ſcandales, & le fut en effet, pour avoir voulu, ainſi que tous les Romains, detruire la puiſſance allemande dans Rome.

Othon ne put ſe rendre maître de ſa perſonne; ou s'il le put, il fit une faute en le laiſſant libre. A peine avait-il fait élire le pape *Léon VIII*, qui, ſi l'on en croit le diſcours d'*Arnoud*, évêque d'Orléans, n'était ni eccléſiaſtique ni même chrétien; à peine en avait-il reçu l'hommage, & avait-il quitté Rome, dont probablement il ne devait pas s'écarter, que *Jean XII* eut le courage de faire ſoulever les Romains; & oppoſant alors concile à concile, on dépoſa *Léon VIII;* on ordonna que *jamais l'inférieur ne pourrait ôter le rang à ſon ſupérieur.*

Vengeance du pape *Jean XII.*

Le pape, par cette déciſion, n'attendait pas ſeulement que jamais les évêques & les cardinaux ne pourraient dépoſer le pape; mais on déſignait auſſi l'empereur que les évêques de Rome regardaient toujours comme un ſéculier, qui devait à l'Egliſe l'hommage & les ſermens qu'il exigeait d'elle. Le cardinal, nommé *Jean*, qui avait écrit & lu les accuſations contre le pape, eut la main droite coupée. On arracha la langue, on coupa le nez & deux doigts à celui qui avait ſervi de greffier au concile de dépoſition.

Hypocriſie commune.

Au reſte, dans tous ces conciles où préſidaient la faction & la vengeance, on citait toujours l'évangile & les pères, on implorait les lumières du Saint-Eſprit, on parlait en ſon nom, on ſeſait même des

réglemens inutiles ; & qui lirait ces actes fans connaître l'hiftoire, croirait lire les actes des faints. Si JESUS-CHRIST était alors revenu au monde, qu'aurait-il dit en voyant tant d'hypocrifie, & tant d'abominations dans fon églife ?

Tout cela fe fefait prefque fous les yeux de l'empereur ; & qui fait jufqu'où le courage & le reffentiment du jeune pontife, le foulèvement des Romains en fa faveur, la haine des autres villes d'Italie contre les Allemands, euffent pu porter cette révolution ? Mais le pape *Jean XII* fut affaffiné trois 964.
mois après, entre les bras d'une femme mariée, par les mains du mari qui vengeait fa honte. Il mourut de fes bleffures au bout de huit jours. On a écrit que, ne croyant pas à la religion dont il était pontife, il ne voulut pas recevoir, en mourant, le viatique.

Ce pape, ou plutôt ce patrice, avait tellement animé les Romains, qu'ils osèrent, même après fa mort, foutenir un fiége ; & ne fe rendirent qu'à l'extrémité. *Othon*, deux fois vainqueur de Rome, fut le maître de l'Italie comme de l'Allemagne.

Le pape *Léon*, créé par lui, le fénat, les principaux du peuple, le clergé de Rome, folennellement affemblés dans Saint-Jean de Latran, confirmèrent à l'empereur le droit de fe choifir un fucceffeur au royaume d'Italie, d'établir le pape, & de donner l'inveftiture aux évêques. Après tant de traités & de fermens formés par la crainte, il fallait des empereurs qui demeuraffent à Rome pour les faire obferver.

A peine l'empereur *Othon* était retourné en Allemagne que les Romains voulurent être libres. Ils mirent en prison leur nouveau pape, créature de l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le sénat voulurent faire revivre les anciennes lois; mais ce qui dans un temps est une entreprise de héros, devient dans d'autres une révolte de séditieux. *Othon* revole en Italie, fait pendre une partie du sénat: & le préfet
966. de Rome, qui avait voulu être un *Brutus*, fut fouetté dans les carrefours, promené nu sur un âne, & jeté dans un cachot où il mourut de faim.

CHAPITRE XXXVII.

Des empereurs Othon II & III, & de Rome.

TEL fut à peu-près l'état de Rome sous *Othon le grand*, *Othon II* & *Othon III*. Les Allemands tenaient les Romains subjugués, & les Romains brisaient leurs fers dès qu'ils le pouvaient.

Un pape élu par l'ordre de l'empereur, ou nommé par lui, devenait l'objet de l'exécration des Romains. L'idée de rétablir la république vivait toujours dans leurs cœurs; mais cette noble ambition ne produisait que des misères humiliantes & affreuses.

Crimes & malheurs dans Rome.

Othon II marche à Rome comme son père. Quel gouvernement! quel empire & quel pontificat! Un consul nommé *Crescentius*, fils du pape *Jean X*, & de la fameuse *Marozie*, prenant avec ce titre de consul la haine de la royauté, souleva Rome contre *Othon II*.

Il

Il fit mourir en prifon *Benoît VI*, créature de l'empereur; & l'autorité d'*Othon*, quoiqu'éloigné, ayant dans ces troubles donné, avant fon arrivée, la chaire romaine au chancelier de l'empire en Italie, qui fut pape, fous le nom de *Jean XIV*, ce malheureux pape fut une nouvelle victime que le parti romain immola. Le pape *Boniface VII*, créature du conful *Crefcentius*, déjà fouillé du fang de *Benoît VI*, fit encore périr *Jean XIV*. Les temps de *Caligula*, de *Néron*, de *Vitellius*, ne produifirent ni des infortunes plus déplorables, ni de plus grandes barbaries; mais les attentats & les malheurs de ces papes font obfcurs comme eux. Ces tragédies fanglantes fe jouaient fur le théâtre de Rome, mais petit & ruiné; & celles des *Céfars* avaient pour théâtre le monde connu.

Cependant *Othon II* arrive à Rome, en 981. Les papes autrefois avaient fait venir les Francs en Italie, & s'étaient fouftraits à l'autorité des empereurs d'Orient. Que font-ils maintenant? Ils effayent de retourner en apparence à leurs anciens maîtres; & ayant imprudemment appelé les empereurs faxons, ils veulent les chaffer. Ce même *Boniface VII* était allé à Conftantinople, preffer les empereurs *Bafile* & *Conftantin* de venir rétablir le trône des *Céfars*. Rome ne favait ni ce qu'elle était, ni à qui elle était. Le conful *Crefcentius* & le fénat voulaient rétablir la république. Le pape ne voulait en effet ni république ni maître. *Othon II* voulait régner. Il entre donc dans Rome; il y invite à dîner les principaux fénateurs & les partifans du conful: &, fi l'on en croit *Geoffroy* de Viterbe, il les fit tous égorger au milieu d'un repas. Voilà le pape délivré par fon

Barbarie d'*Othon II*.

ennemi des fénateurs républicains. Mais il faut fe délivrer de ce tyran. Ce n'eft pas affez des troupes de l'empereur d'Orient, qui viennent dans la Pouille, le pape y joint les Sarrazins. Si le maffacre des fénateurs, dans ce repas fanglant, rapporté par *Geoffroy*, eft véritable, il valait mieux fans doute avoir les mahométans pour protecteurs, que ce faxon fanguinaire pour maître. Il eft vaincu par les Grecs; il l'eft par les mufulmans; il tombe captif entre leurs mains, mais il leur échappe, &, profitant de la divifion de fes ennemis, il rentre encore dans Rome où il meurt, en 983.

Son neveu pape : autre pape chaffé & maltraité.

Après fa mort, le conful *Crefcentius* maintint quelque temps l'ombre de la république romaine. Il chaffa du fiége pontifical *Grégoire V*, neveu de l'empereur *Othon III*. Mais enfin Rome fut encore affiégée & prife. *Crefcentius*, attiré hors du château Saint-Ange fur l'efpérance d'un accommodement, & fur la foi des fermens de l'empereur, eut la tête tranchée. Son corps fut pendu par les pieds; & le nouveau pape, élu par les Romains, fous le nom de *Jean XVI*, eut les yeux crevés & le nez coupé. On le jeta en cet état du haut du château Saint-Ange dans la place.

Les Romains renouvelèrent alors à *Othon III* les fermens faits à *Othon I* & à *Charlemagne;* & il affigna aux papes les terres de la Marche d'Ancone pour foutenir leur dignité.

Romains toujours oppofés aux empereurs.

Après les trois *Othons*, ce combat de la domination allemande, & de la liberté italique, refta long-temps dans les mêmes termes. Sous les empereurs *Henri II de Bavière*, & *Conrad II, le falique*, dès qu'un empereur

était occupé en Allemagne, il s'élevait un parti en Italie. *Henri II* y vint, comme les *Othons*, dissiper des factions, confirmer aux papes les donations des empereurs, & recevoir les mêmes hommages. Cependant la papauté était à l'encan, ainsi que presque tous les autres évêchés.

Benoît VIII, *Jean XIX*, l'achetèrent publiquement l'un après l'autre : ils étaient frères de la maison des marquis de *Toscanelle*, toujours puissante à Rome depuis le temps des *Marozie* & des *Théodora*.

Après leur mort, pour perpétuer le pontificat dans leur maison, on acheta encore les suffrages pour un enfant de douze ans. C'était *Benoît IX* qui eut l'évêché de Rome de la même manière qu'on voit encore aujourd'hui tant de familles acheter, mais en secret, des bénéfices pour des enfans. 1034.

Triumvirat de papes.

Le désordre n'eut plus de bornes. On vit, sous le pontificat de ce *Benoît IX*, deux autres papes élus à prix d'argent, & trois papes dans Rome s'excommunier réciproquement; mais, par une conciliation heureuse, qui étouffa une guerre civile, ces trois papes s'accordèrent à partager les revenus de l'Eglise, & à vivre en paix, chacun avec sa maîtresse.

Ce triumvirat pacifique & singulier ne dura qu'autant qu'ils eurent de l'argent; & enfin, quand ils n'en eurent plus, chacun vendit sa part de la papauté au diacre *Gratien*, homme de qualité, fort riche. Mais, comme le jeune *Benoît IX* avait été élu long-temps avant les deux autres, on lui laissa, par un accord solennel, la jouissance du tribut que l'Angleterre payait alors à Rome, qu'on appelait le *denier de S[t] Pierre*, & auquel un roi danois d'Angleterre,

nommé *Etelvolft*, *Edelvolf*, ou *Ethelulfe*, s'était foumis, en 852.

Ce *Gratien*, qui prit le nom de *Grégoire VI*, jouiffait paifiblement du pontificat, lorfque l'empereur *Henri III*, fils de *Conrad II*, *le falique*, vint à Rome.

Jamais empereur n'y exerça plus d'autorité. Il exila *Grégoire VI*, & nomma pape *Suidger*, fon chancelier, évêque de Bamberg, fans qu'on osât murmurer.

1048. Après la mort de cet allemand qui, parmi les papes, eft appelé *Clément II*, l'empereur, qui était en Allemagne, y créa pape un bavarois, nommé *Popon*: c'eft *Damafe II*, qui avec le brevet de l'empereur alla fe faire reconnaître à Rome. Il fut intrônifé malgré ce *Benoît IX* qui voulait encore rentrer dans la chaire pontificale, après l'avoir vendue.

Ce bavarois étant mort vingt-trois jours après fon intrônifation, l'empereur donna la papauté à fon coufin *Brunon*, de la maifon de *Lorraine*, qu'il transféra de l'évêché de Toul à celui de Rome par une autorité abfolue. Si cette autorité des empereurs avait duré, les papes n'euffent été que leurs chapelains, & l'Italie eût été efclave.

Ce pontife prit le nom de *Léon IX*; on l'a mis au rang des faints. Nous le verrons à la tête d'une armée combattre les princes normands fondateurs du royaume de Naples, & tomber captif entre leurs mains.

Il y aurait eu des empereurs, s'ils avaient demeuré à Rome.

Si les empereurs euffent pu demeurer à Rome, on voit par la faibleffe des Romains, par les divifions de l'Italie, & par la puiffance de l'Allemagne, qu'ils euffent été toujours les fouverains des papes, &

qu'en effet il y aurait eu un empire romain. Mais ces rois électifs d'Allemagne ne pouvaient se fixer à Rome, loin des princes allemands trop redoutables à leurs maîtres. Les voisins étaient toujours prêts à envahir les frontières. Il fallait combattre tantôt les Danois, tantôt les Polonais & les Hongrois. C'est ce qui sauva quelque temps l'Italie d'un joug contre lequel elle se serait en vain débattue.

La cour de Constantinople méprise la cour romaine.

Jamais Rome & l'Eglise latine ne furent plus méprisées à Constantinople que dans ces temps malheureux. *Luitprand*, l'ambassadeur d'*Othon I* auprès de l'empereur *Nicéphore Phocas*, nous apprend que les habitans de Rome n'étaient point appelés romains, mais lombards, dans la ville impériale. Les évêques de Rome n'y étaient regardés que comme des brigands schismatiques. Le séjour de *St Pierre* à Rome était considéré comme une fable absurde, fondée uniquement sur ce que *St Pierre* avait dit dans une de ses épîtres qu'il était à Babylone, & qu'on s'était avisé de prétendre que Babylone signifiait Rome : on ne fesait guère plus de cas à Constantinople des empereurs saxons, qu'on traitait de barbares.

Cependant la cour de Constantinople ne valait pas mieux que celle des empereurs germaniques. Mais il y avait dans l'empire grec plus de commerce, d'industrie, de richesses, que dans l'empire latin : tout était déchu dans l'Europe occidentale depuis les temps brillans de *Charlemagne*. La férocité & la débauche, l'anarchie & la pauvreté étaient dans tous les Etats. Jamais l'ignorance ne fut plus universelle. Il ne se fesait pourtant pas moins de miracles que

dans d'autres temps; il y en a eu dans chaque ſiècle, & ce n'eſt guère que depuis l'établiſſement des académies des ſciences dans l'Europe, qu'on ne voit plus de miracles chez les nations éclairées; & que, ſi l'on en voit, la ſaine phyſique les réduit bientôt à leur valeur.

CHAPITRE XXXVIII.

De la France, vers le temps de Hugues-Capet.

PENDANT que l'Allemagne commençait à prendre ainſi une nouvelle forme d'adminiſtration, & que Rome & l'Italie n'en avaient aucune, la France devenait, comme l'Allemagne, un gouvernement entièrement féodal.

Ce royaume s'étendait des environs de l'Eſcaut & de la Meuſe juſqu'à la mer Britannique, & des Pyrénées au Rhône. C'était alors ſes bornes; car, quoique tant d'hiſtoriens prétendent que ce grand fief de la France allait par-delà les Pyrénées juſqu'à l'Ebre, il ne paraît point du tout que les Eſpagnols de ces provinces, entre l'Ebre & les Pyrénées, fuſſent ſoumis au faible gouvernement de France, en combattant contre les mahométans.

Anarchie féodale en France.

La France, dans laquelle ni la Provence ni le Dauphiné n'étaient compris, était un aſſez grand royaume; mais il s'en fallait beaucoup que le roi de France fût un grand ſouverain. *Louis*, le dernier des deſcendans de *Charlemagne*, n'avait plus pour

tout domaine que les villes de Laon & de Soiſſons, & quelques terres qu'on lui conteſtait. L'hommage rendu par la Normandie ne ſervait qu'à donner au roi un vaſſal qui aurait pu ſoudoyer ſon maître. Chaque province avait ou ſes comtes ou ſes ducs héréditaires; celui qui n'avait pu ſe ſaiſir que de deux ou trois bourgades, rendait hommage aux uſurpateurs d'une province; & qui n'avait qu'un château, relevait de celui qui avait uſurpé une ville. De tout cela s'était fait cet aſſemblage monſtrueux de membres qui ne formaient point un corps.

Le temps & la néceſſité établirent que les ſeigneurs des grands fiefs marcheraient avec des troupes au ſecours du roi. Tel ſeigneur devait quarante jours de ſervice, tel autre vingt-cinq. Les arrière-vaſſaux marchaient aux ordres de leurs ſeigneurs immédiats. Mais, ſi tous ces ſeigneurs particuliers ſervaient l'Etat quelques jours, ils ſe feſaient la guerre entr'eux preſque toute l'année. En vain les conciles, qui dans des temps de crimes ordonnèrent ſouvent des choſes juſtes, avaient réglé qu'on ne ſe battrait point depuis le jeudi juſqu'au point du jour du lundi, & dans les temps de Pâques & dans d'autres ſolennités; ces réglemens, n'étant point appuyés d'une juſtice coërcitive, étaient ſans vigueur. Chaque château était la capitale d'un petit état de brigands; chaque monaſtère était en armes : leurs avocats, qu'on appelait *avoyers*, inſtitués dans les premiers temps pour préſenter leurs requêtes au prince & ménager leurs affaires, étaient les généraux de leurs troupes : les moiſſons étaient ou brûlées, ou coupées avant le temps, ou défendues l'épée à la main; les

villes presque réduites en solitude, & les campagnes dépeuplées par de longues famines.

Il semble que ce royaume sans chef, sans police, sans ordre, dût être la proie de l'étranger; mais une anarchie presque semblable dans tous les royaumes fit sa sureté; & quand, sous les *Othons*, l'Allemagne fut plus à craindre, les guerres intestines l'occupèrent.

Coutumes féodales.

C'est de ces temps barbares que nous tenons l'usage de rendre hommage, pour une maison & pour un bourg, au seigneur d'un autre village. Un praticien, un marchand, qui se trouve possesseur d'un ancien fief, reçoit foi & hommage d'un autre bourgeois ou d'un pair du royaume qui aura acheté un arrière-fief dans la mouvance. Les lois de fiefs ne subsistent plus, mais ces vieilles coutumes de mouvances, d'hommages, de redevances subsistent encore : dans la plupart des tribunaux on admet cette maxime, *Nulle terre sans seigneur* : comme si ce n'était pas assez d'appartenir à la patrie.

Armées.

Quand la France, l'Italie & l'Allemagne furent ainsi partagées sous un nombre innombrable de petits tyrans, les armées, dont la principale force avait été l'infanterie, sous *Charlemagne*, ainsi que sous les Romains, ne furent plus que de la cavalerie. On ne connut plus que les gendarmes; les gens de pied n'avaient pas ce nom, parce qu'en comparaison des hommes de cheval, ils n'étaient point armés.

Les moindres possesseurs de châtellenies ne se mettaient en campagne qu'avec le plus de chevaux qu'ils pouvaient; & le faste consistait alors à mener

avec ſoi des écuyers, qu'on appela *vaslets*, du mot *vaſſalet*, petit vaſſal. L'honneur étant donc mis à ne combattre qu'à cheval, on prit l'habitude de porter une armure complète de fer, qui eût accablé un homme à pied de ſon poids. Les braſſarts, les cuiſſarts furent une partie de l'habillement. On prétend que *Charlemagne* en avait eu; mais ce fut vers l'an 1000 que l'uſage en fut commun.

Quiconque était riche devint preſqu'invulnérable à la guerre; & c'était alors qu'on ſe ſervit plus que jamais de maſſues, pour aſſommer ces chevaliers que les pointes ne pouvaient percer. Le plus grand commerce alors fut en cuiraſſes, en boucliers, en caſques ornés de plumes.

Les payſans qu'on traînait à la guerre, ſeuls expoſés & mépriſés, ſervaient de pionniers plutôt que de combattans. Les chevaux, plus eſtimés qu'eux, furent bardés de fer; leur tête fut armée de chanfreins.

On ne connut guère alors de lois que celles que les plus puiſſans firent pour le ſervice des fiefs. Tous les autres objets de la juſtice diſtributive furent abandonnés au caprice des maîtres-d'hôtels, prévôts, baillis, nommés par les poſſeſſeurs des terres. Lois.

Les ſénats de ces villes, qui, ſous *Charlemagne* & ſous les Romains, avaient joui du gouvernement municipal, furent abolis preſque par-tout. Le mot de *Senior*, *Seigneur*, affecté long-temps à ces principaux du ſénat des villes, ne fut plus donné qu'aux poſſeſſeurs des fiefs.

Pairs. Le terme de pair commençait alors à s'introduire dans la langue gallo-tudesque, qu'on parlait en France. On sait qu'il venait du mot latin *par*, qui signifie *égal* ou *confrère*. On ne s'en était servi que dans ce sens, sous la première & la seconde races des rois de France. Les enfans de *Louis le débonnaire* s'appelèrent *Pares* dans une de leurs entrevues, l'an 851; &, long-temps auparavant, *Dagobert* donne le nom de *Pairs* à des moines. *Godegrand*, évêque de Metz, du temps de *Charlemagne*, appelle *Pairs* des évêques & des abbés, ainsi que le marque le savant *du Cange*. Les vassaux d'un même seigneur s'accoutumèrent donc à s'appeler *Pairs*.

Alfred le grand avait établi en Angleterre les jurés: c'étaient des pairs dans chaque profession. Un homme, dans une cause criminelle, choisissait douze hommes de sa profession pour être ses juges. Quelques vassaux, en France, en usèrent ainsi; mais le nombre des pairs n'était pas pour cela déterminé à douze. Il y en avait dans chaque fief autant que de barons, qui relevaient du même seigneur, & qui étaient pairs entre eux, mais non pairs de leur seigneur féodal.

Les princes qui rendaient un hommage immédiat à la couronne, tels que les ducs de Guienne, de Normandie, de Bourgogne, les comtes de Flandre, de Toulouse, étaient donc en effet des pairs de France.

Hugues-Capet. *Hugues-Capet* n'était pas le moins puissant. Il possédait depuis long-temps le duché de France, qui s'étendait jusqu'en Touraine. Il était comte de Paris. De vastes domaines en Picardie & en Champagne lui donnaient encore une grande autorité dans ces provinces. Son frère avait ce qui compose aujourd'hui

le duché de Bourgogne. Son grand-père *Robert* & fon grand-oncle *Eudes* ou *Odon*, avaient tous deux porté la couronne du temps de *Charles le fimple*, *Hugues* fon père, furnommé l'abbé, à caufe des abbayes de Saint-Denis, de Saint-Martin de Tours, de Saint-Germain-des-Prés, & de tant d'autres qu'il poffédait, avait ébranlé & gouverné la France. Ainfi l'on peut dire que depuis l'année 910, où le roi *Eudes* commença fon règne, fa maifon a gouverné prefque fans interruption; & que, fi on excepte *Hugues* l'abbé, qui ne voulut pas prendre la couronne royale, elle forme une fuite de fouverains de plus de huit cents cinquante ans : filiation unique parmi les rois. 987.

On fait comment *Hugues-Capet*, duc de France, comte de Paris, enleva la couronne au duc *Charles*, oncle du dernier roi *Louis V.* Si les fouffrages euffent été libres, le fang de *Charlemagne* refpecté, & le droit de fucceffion auffi facré qu'aujourd'hui, *Charles* aurait été roi de France. Ce ne fut point un parlement de la nation qui le priva du droit de fes ancêtres, comme l'ont dit tant d'hiftoriens, ce fut ce qui fait & défait les rois, la force aidée de la prudence.

Hugues-Capet s'empare du royaume à force ouverte

Tandis que *Louis*, ce dernier roi du fang *Carlovingien*, était prêt à finir, à l'âge de vingt-trois ans, fa vie obfcure, par une maladie de langueur, *Hugues-Capet* affemblait déjà fes forces; &, loin de recourir à l'autorité d'un parlement, il fut diffiper avec fes troupes un parlement qui fe tenait à Compiègne pour affurer la fucceffion à *Charles*. La lettre de *Gerbert*, depuis archevêque de Reims, & pape, fous le nom de *Silveftre II*, déterrée par *Duchefne*, en eft un témoignage authentique.

Charles, duc de Brabant & de Hainaut, Etats qui composaient la baſſe Lorraine, ſuccomba ſous un rival plus puiſſant & plus heureux que lui : trahi par l'évêque de Laon, ſurpris & livré à *Hugues-Capet*, il mourut captif dans la tour d'Orléans ; & deux enfans mâles qui ne purent le venger, mais dont l'un eut cette baſſe Lorraine, furent les derniers princes de la poſtérité maſculine de *Charlemagne*. *Hugues-Capet*, devenu roi de ſes pairs, n'en eut pas un plus grand domaine.

CHAPITRE XXXIX.

Etat de la France, aux dixième & onzième ſiècles. Excommunication du roi Robert.

La France démembrée languit dans des malheurs obſcurs, depuis *Charles le gros* juſqu'à *Philippe I*, arrière-petit-fils de *Hugues-Capet*, près de deux cents cinquante années. Nous verrons ſi les croiſades, qui ſignalèrent le règne de *Philippe I*, à la fin du onzième ſiècle, rendirent la France plus floriſſante. Mais dans l'eſpace de temps dont je parle, tout ne fut que confuſion, tyrannie, barbarie & pauvreté. Chaque ſeigneur un peu conſidérable, feſait battre monnaie ; mais c'était à qui l'altèrerait. Les belles manufactures étaient en Grèce & en Italie. Les Français ne pouvaient les imiter dans des villes ſans liberté, ou, comme on a parlé long-temps, ſans priviléges, & dans un pays ſans union.

De tous les événemens de ce temps, le plus digne de l'attention d'un citoyen eſt l'excommunication du roi *Robert*. Il avait épouſé *Berthe*, ſa couſine au quatrième degré; mariage en ſoi légitime, &, de plus, néceſſaire au bien de l'Etat. Nous avons vu de nos jours des particuliers épouſer leurs nièces, & acheter au prix ordinaire les diſpenſes à Rome, comme ſi Rome avait des droits ſur des mariages qui ſe ſont à Paris. Le roi de France n'éprouva pas autant d'indulgence. L'Egliſe romaine, dans l'aviliſſement & les ſcandales où elle était plongée, oſa impoſer au roi une pénitence de ſept ans, lui ordonna de quitter ſa femme; l'excommunia en cas de refus. Le pape interdit tous les évêques qui avaient aſſiſté à ce mariage, & leur ordonna de venir à Rome lui demander pardon. Tant d'inſolence paraît incroyable; mais l'ignorante ſuperſtition de ces temps peut l'avoir ſoufferte, & la politique peut l'avoir cauſée. *Grégoire V*, qui fulmina cette excommunication, était allemand, & gouverné par *Gerbert*, ci-devant archevêque de Reims, devenu ennemi de la maiſon de France. L'empereur *Othon III*, peu ami de *Robert*, aſſiſta lui-même au concile où l'excommunication fut prononcée. Tout cela fait croire que la raiſon d'Etat eut autant de part à cet attentat que le fanatiſme. 999.

Les hiſtoriens diſent que cette excommunication fit en France tant d'effet, que tous les courtiſans du roi & ſes propres domeſtiques l'abandonnèrent, & qu'il ne lui reſta que deux ſerviteurs qui jetaient au feu le reſte de ſes repas, ayant horreur de ce qu'avait touché un excommunié. Quelque dégradée

Superſtition horrible, mais non prouvée.

que fût alors la raifon humaine, il n'y a pas d'apparence que l'abfurdité pût aller fi loin. Le premier auteur qui rapporte ces excès de l'abrutiffement de la cour de France eft le cardinal *Pierre Damien*, qui n'écrivit que foixante-cinq ans après. Il rapporte qu'en punition de cet incefte prétendu, la reine accoucha d'un monftre; mais il n'y eut rien de monftrueux dans toute cette affaire, que l'audace du pape, & la faibleffe du roi qui fe fépara de fa femme.

Les excommunications, les interdits font des foudres qui n'embrafent un Etat que quand ils trouvent des matières combuftibles. Il n'y en avait point alors; mais peut-être *Robert* craignait-il qu'il ne s'en formât.

Autres fuperftitions. La condefcendance du roi *Robert* enhardit tellement les papes, que fon petit-fils, *Philippe I*, fut excommunié comme lui. D'abord le fameux *Grégoire VII*
1075. le menaça de le dépofer, s'il ne fe juftifiait de l'accufation de fimonie devant fes nonces. Un autre pape l'excommunia en effet. *Philippe* s'était dégoûté de fa femme, & était amoureux de *Bertrade*, époufe du comte d'*Anjou*. Il fe fervit du miniftère des lois pour caffer fon mariage, fous prétexte de parenté : & *Bertrade*, fa maîtreffe, fit caffer le fien avec le comte d'*Anjou*, fous le même prétexte.

Le roi & fa maîtreffe furent enfuite mariés folennellement par les mains d'un évêque de Bayeux. Ils étaient condamnables; mais ils avaient au moins rendu ce refpect aux lois, de fe fervir d'elles pour couvrir leurs fautes. Quoi qu'il en foit, un pape avait excommunié *Robert*, pour avoir époufé

ſa parente, & un autre pape excommunia *Philippe* pour avoir quitté ſa parente. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'*Urbain II*, qui prononça cette ſentence, la prononça dans les propres Etats du roi, à Clermont en Auvergne, où il venait chercher un aſile, & dans ce même concile où nous verrons qu'il prêcha la croiſade.

Cependant il ne paraît pas que *Philippe* excommunié ait été en horreur à ſes ſujets : c'eſt une raiſon de plus pour douter de cet abandon général où l'on dit que le roi *Robert* avait été réduit.

Une Ruſſe, épouſe du roi *Henri I.*

Ce qu'il y eut d'aſſez remarquable, c'eſt le mariage du roi *Henri*, père de *Philippe*, avec une princeſſe de Ruſſie, fille d'un duc nommé *Jaraſlau*. On ne ſait ſi cette Ruſſie était la Ruſſie noire, la blanche, ou la rouge. Cette princeſſe était-elle née idolâtre, ou chrétienne, ou grecque? changea-t-elle de religion pour épouſer un roi de France? comment dans un temps où la communication entre les Etats de l'Europe était ſi rare, un roi de France eut-il connaiſſance d'une princeſſe des pays des anciens Scythes? Qui propoſa cet étrange mariage? L'hiſtoire de ces temps obſcurs ne ſatisfait à aucune de ces queſtions.

Il eſt à croire que le roi des Français, *Henri I*, rechercha cette alliance, afin de ne pas s'expoſer à des querelles eccléſiaſtiques. De toutes les ſuperſtitions de ces temps-là, ce n'était pas la moins nuiſible au bien des Etats, que celle de ne pouvoir épouſer ſa parente au ſeptième degré. Preſque tous les ſouverains de l'Europe étaient parens de *Henri*. Quoi qu'il en ſoit, *Anne*, fille d'un *Jaraſlau*, duc

inconnu d'une Ruſſie alors ignorée, fut reine de France ; & il eſt à remarquer qu'après la mort de ſon mari, elle n'eut point la régence, & n'y prétendit point. Les lois changent ſelon les temps. Ce fut le comte de Flandre, un des vaſſaux du royaume, qui en fut régent. La reine veuve ſe remaria à un comte de *Crépi*. Tout cela ſerait ſingulier aujourd'hui, & ne le fut point alors.

En général, ſi on compare ces ſiècles au nôtre, ils paraiſſent l'enfance du genre humain, dans tout ce qui regarde le gouvernement, la religion, le commerce, les arts, les droits des citoyens.

C'eſt ſurtout un ſpectacle étrange que l'aviliſſement, le ſcandale de Rome & ſa puiſſance d'opinion ſubſiſtant dans les eſprits au milieu de ſon abaiſſement, cette foule de papes créés par les empereurs, l'eſclavage de ces pontiſes, leur pouvoir immenſe dès qu'ils ſont maîtres, & l'exceſſif abus de ce pouvoir. *Silveſtre II*, *Gerbert*, ce ſavant du dixième ſiècle, qui paſſa pour un magicien, parce qu'un arabe lui avait enſeigné l'arithmétique & quelques élémens de géométrie, ce précepteur d'*Othon III*, chaſſé de ſon archevêché de Reims, du temps du roi *Robert*, nommé pape par l'empereur *Othon III*, conſerve encore la réputation d'un homme éclairé, & d'un pape ſage. Cependant, voici ce que rapporte la chronique d'*Ademar Chabanois*, ſon contemporain & ſon admirateur.

Un ſeigneur de France, *Gui*, vicomte de Limoges, diſpute quelques droits de l'abbaye de Brantôme à un *Grimoad*, évêque d'Angoulême ; l'évêque l'excommunie ; le vicomte fait mettre l'évêque en priſon.

Ces

Ces violences réciproques étaient très-communes dans toute l'Europe, où la violence tenait lieu de loi.

Le respect pour Rome était alors si grand dans cette anarchie universelle, que l'évêque, sorti de sa prison, & le vicomte de Limoges allèrent tous deux de France à Rome plaider leur cause devant le pape *Silvestre II*, en plein consistoire. Le croira-t-on ? Ce seigneur fut condamné à être tiré à quatre chevaux ; & la sentence eût été exécutée, s'il ne se fût évadé. L'excès commis par ce seigneur, en fesant emprisonner un évêque qui n'était pas son sujet, ses remords, sa soumission pour Rome, la sentence aussi barbare qu'absurde du consistoire, peignent parfaitement le caractère de ces temps agrestes.

Etrange jugement, à Rome, contre un seigneur français.

Au reste, ni le roi des Français, *Henri I*, fils de *Robert*, ni *Philippe I*, fils de *Henri*, ne furent connus par aucun événement mémorable ; mais de leur temps, leurs vassaux & arrière-vassaux conquirent des royaumes.

Nous allons voir comment quelques aventuriers de la province de Normandie, sans biens, sans terres, & presque sans soldats, fondèrent la monarchie des Deux Siciles, qui depuis fut un si grand sujet de discorde entre les empereurs de la dynastie de Suabe & les papes, entre les maisons d'Anjou & d'Arragon, entre celles d'Autriche & de France.

CHAPITRE XL.

Conquête de Naples & de Sicile par des gentilshommes normands.

QUAND *Charlemagne* prit le nom d'empereur, ce nom ne lui donna que ce que ses armes pouvaient lui assurer. Il se prétendait dominateur suprême du duché de Bénévent, qui composait alors une grande partie des Etats connus aujourd'hui sous le nom de royaume de Naples. Les ducs de Bénévent, plus heureux que les rois lombards, lui résistèrent ainsi qu'à ses successeurs. La Pouille, la Calabre, la Sicile furent en proie aux incursions des Arabes. Les empereurs grecs & latins se disputaient en vain la souveraineté de ces pays. Plusieurs seigneurs particuliers en partageaient les dépouilles avec les Sarrazins. Les peuples ne savaient à qui ils appartenaient, ni s'ils étaient de la communion romaine ou de la grecque, ou mahométans. L'empereur *Othon I* exerça son autorité dans ces pays en qualité du plus fort. Il érigea Capoue en principauté. *Othon II*, moins heureux, fut battu par les Grecs & par les Arabes réunis contre lui. Les empereurs d'Orient restèrent alors en possession de la Pouille & de la Calabre qu'ils gouvernaient par un catapan. Des seigneurs avaient usurpé Salerne. Ceux qui possédaient Bénévent & Capoue, envahissaient ce qu'ils pouvaient des terres du catapan; & le catapan les dépouillait à son tour. Naples & Gayette étaient

Anarchie dans la Pouille, ou Apulie.

de petites républiques comme Sienne & Lucques : l'esprit de l'ancienne Grèce semblait s'être réfugié dans ces deux petits territoires. Il y avait de la grandeur à vouloir être libres, tandis que tous les peuples d'alentour étaient des esclaves qui changeaient de maîtres. Les mahométans, cantonnés dans plusieurs châteaux, pillaient également les Grecs & les Latins : les églises des provinces du catapan étaient soumises au métropolitain de Constantinople, les autres à celui de Rome. Les mœurs se ressentaient du mélange de tant de peuples, de tant de gouvernemens & de religions. L'esprit naturel des habitans ne jetait aucune étincelle. On ne reconnaissait plus le pays qui avait produit *Horace* & *Cicéron*, & qui devait faire naître *le Tasse*. Voilà dans quelle situation était cette fertile contrée, aux dixième & onzième siècles, de Gayette & du Garillan jusqu'à Otrante.

Beaux exploits de gentilshommes normands.

Le goût des pélerinages & des aventures de chevalerie régnait alors. Les temps d'anarchie sont ceux qui produisent l'excès de l'héroïsme : son essor est plus retenu dans les gouvernemens réglés. Cinquante ou soixante français, étant partis, en 983, des côtes de Normandie pour aller à Jérusalem, passèrent, à leur retour, sur la mer de Naples, & arrivèrent dans Salerne, dans le temps que cette ville assiégée par les mahométans venait de se racheter à prix d'argent. Ils trouvent les Salertins occupés à rassembler le prix de leur rançon, & les vainqueurs livrés, dans leur camp, à la sécurité d'une joie brutale & de la débauche. Cette poignée d'étrangers reproche aux assiégés la lâcheté de leur

foumiffion, & dans l'inftant, marchant avec audace au milieu de la nuit, fuivis de quelques Salertins qui ofent les imiter, ils fondent dans le camp des Sarrazins, les étonnent, les mettent en fuite, les forcent de remonter en défordre fur leurs vaiffeaux, & non-feulement fauvent les tréfors de Salerne, mais ils y ajoutent les dépouilles des ennemis.

Le prince de Salerne étonné veut les combler de préfens, & eft encore plus étonné qu'ils les refufent; ils font traités long-temps à Salerne comme des héros libérateurs le méritaient. On leur fait promettre de revenir. L'honneur, attaché à un événement fi furprenant, engage bientôt d'autres normands à paffer à Salerne & à Bénévent. Les Normands reprennent l'habitude de leurs pères, de traverfer les mers pour combattre. Ils fervent tantôt l'empereur grec, tantôt les princes du pays, tantôt les papes. Il ne leur importe pour qui ils fe fignalent, pourvu qu'ils recueillent le fruit de leurs travaux. Il s'était élevé un duc, à Naples, qui avait affervi la république naiffante. Ce duc de Naples eft trop heureux de faire alliance avec ce petit nombre de normands, qui le fecourent contre un
1030. duc de Bénévent. Ils fondent la ville d'Averfe entre ces deux territoires : c'eft la première fouveraineté acquife par leur valeur.

Les fils de *Tancrede.* Bientôt après arrivent trois fils de *Trancrède de Hauteville*, du territoire de Coutance, *Guillaume*, furnommé *fier-à-bras*, *Drogon* & *Humfroi*. Rien ne reffemble plus aux temps fabuleux. Ces trois frères, avec les normands d'Averfe, accompagnent le catapan dans la Sicile. *Guillaume fier-à-bras* tue le

général arabe, donne aux Grecs la victoire; & la Sicile allait retourner aux Grecs, s'ils n'avaient pas été ingrats. Mais le catapan craignit ces Français qui le défendaient; il leur fit des justices, & il s'attira leur vengeance. Ils tournent leurs armes contre lui. Trois à quatre cents Normands s'emparent de presque toute la Pouille. Le fait paraît 1041.
incroyable; mais les aventuriers du pays se joignaient à eux, & devenaient de bons soldats sous de tels maîtres. Les Calabrois, qui cherchaient la fortune par le courage, devenaient autant de normands. *Guillaume fier-à-bras* se fait lui-même comte de la Pouille, sans consulter ni empereur, ni pape, ni seigneurs voisins. Il ne consulta que ses soldats, comme ont fait tous les premiers rois de tous les pays. Chaque capitaine normand eut une ville ou un village pour son partage.

Fier-à-bras étant mort, son frère *Drogon* est élu 1046.
souverain de la Pouille. Alors *Robert Guiscard* & ses deux jeunes frères quittent encore Coutance pour avoir part à tant de fortune. Le vieux *Tancrède* est étonné de se voir père d'une race de conquérans. Le nom des Normands fesait trembler tous les voisins de la Pouille, & même les papes. *Robert Guiscard* & ses frères, suivis d'une foule de leurs compatriotes, vont par petites troupes en pélerinage à Rome. Ils marchent inconnus, le bourdon à la main, & arrivent enfin dans la Pouille.

L'empereur *Henri III*, assez fort alors pour regner dans Rome, ne le fut pas assez pour s'opposer d'abord à ces conquérans. Il leur donna solennel- 1047.
lement l'investiture de ce qu'ils avaient envahi. Ils

poſſédaient alors la Pouille entière, le comté d'Averſe, la moitié du Bénéventin.

Voilà donc cette maiſon, devenue bientôt après maiſon royale, fondatrice des royaumes de Naples & de Sicile, feudataire de l'empire. Comment s'eſt-il pu faire que cette portion de l'empire en ait été ſitôt détachée, & ſoit devenue un fief de l'évêché de Rome, dans le temps que les papes ne poſſédaient preſque point de terrain, qu'ils n'étaient point maîtres à Rome, qu'on ne les reconnaiſſait pas même dans la Marche d'Ancone, qu'*Othon le grand* leur avait, dit-on, donnée? Cet événement eſt preſque auſſi étonnant que les conquêtes des gentilshommes normands. Voici l'explication de cette énigme. Le pape *Léon IX* voulut avoir la ville de Bénévent qui appartenait aux princes de la race
1053. des rois lombards dépoſſédés par *Charlemagne*. L'empereur *Henri III* lui donna en effet cette ville, qui n'était point à lui, en échange du fief de Bamberg, en Allemagne. Les ſouverains pontifes ſont maîtres aujourd'hui de Bénévent, en vertu de cette donation. Les nouveaux princes normands étaient des voiſins dangereux. Il n'y a point de conquêtes ſans de très-grandes injuſtices : ils en commettaient, & l'empereur aurait voulu avoir des vaſſaux moins redoutables. *Léon IX*, après les avoir excommuniés, ſe mit en tête de les aller combattre avec une armée
Le pape fait priſonnier par les princes normands, en 1053. d'allemands, que *Henri III* lui fournit. L'hiſtoire ne dit point comment les dépouilles devaient être partagées. Elle dit ſeulement que l'armée était nombreuſe, que le pape y joignit des troupes italiennes qui s'enrôlèrent comme pour une guerre ſainte, &

que parmi les capitaines il y eut beaucoup d'évêques. Les Normands, qui avaient toujours vaincu en petit nombre, étaient quatre fois moins forts que le pape; mais ils étaient accoutumés à combattre. *Robert Guiſcard*, ſon frère *Humfroi*, le comte d'Averſe *Richard*, chacun à la tête d'une troupe aguerrie, taillèrent en pièces l'armée allemande, & firent diſparaître l'italienne. Le pape s'enfuit à Civitade, dans la Capitanate, près du champ de bataille; les Normands le ſuivent, le prennent, l'emmènent priſonnier dans cette même ville de Bénévent, qui était le premier ſujet de cette entrepriſe.

On a fait un ſaint de ce pape *Léon IX*. Apparemment qu'il fit pénitence d'avoir fait inutilement répandre tant de ſang, & d'avoir mené tant d'eccléſiaſtiques à la guerre. Il eſt sûr qu'il s'en repentit, ſurtout quand il vit avec quel reſpect le traitèrent ſes vainqueurs, & avec quelle inflexibilité ils le gardèrent priſonnier une année entière. Ils rendirent Bénévent aux princes lombards, & ce ne fut qu'après l'extinction de cette maiſon que les papes eurent enfin la ville.

On conçoit aiſément que les princes normands étaient plus piqués contre l'empereur qui avait fourni une armée redoutable, que contre le pape qui l'avait commandée. Il fallait s'affranchir pour jamais des prétentions ou des droits de deux empires entre leſquels ils ſe trouvaient. Ils continuent leurs conquêtes; ils s'emparent de la Calabre & de Capoue pendant la minorité de l'empereur *Henri IV*, & tandis que le gouvernement des Grecs eſt plus faible qu'une minorité.

C'étaient les enfans de *Tancrède de Hauteville* qui conquéraient la Calabre ; c'étaient les descendans des premiers libérateurs qui conquéraient Capoue. Ces deux dynasties victorieuses n'eurent point de ces querelles qui divisent si souvent les vainqueurs, & qui les affaiblissent. L'utilité de l'histoire demande ici que je m'arrête un moment, pour observer que *Richard* d'Averse, qui subjugua Capoue, se fit couronner avec les mêmes cérémonies du sacre & de l'huile sainte, qu'on avait employées pour l'usurpateur *Pepin*, père de *Charlemagne*. Les ducs de Bénévent s'étaient toujours fait sacrer ainsi. Les successeurs de *Richard* en usèrent de même. Rien ne fait mieux voir que chacun établit les usages à son choix.

Origine de l'hommage des rois de Naples aux papes.

Robert Guiscard, duc de la Pouille & de la Calabre, *Richard*, comte d'Averse & de Capoue, tous deux par le droit de l'épée, tous deux voulant être indépendans des empereurs, mirent en usage, pour leurs souverainetés, une précaution que beaucoup de particuliers prenaient, dans ces temps de troubles & de rapines, pour leurs biens de patrimoine : on les donnait à l'Eglise sous le nom d'offrande, d'*oblata*, & on en jouissait moyennant une légère redevance. C'était la ressource des faibles, dans les gouvernemens orageux de l'Italie. Les Normands, quoique puissans, l'employèrent comme une sauve-garde contre des empereurs qui pouvaient devenir plus puissans. *Robert Guiscard* & *Richard* de Capoue, excommuniés par le pape *Léon IX*, l'avaient tenu en captivité. Ces mêmes vainqueurs, excommuniés par *Nicolas II*, lui rendirent hommage.

Robert Guiſcard & le comte de Capoue, mirent donc ſous la protection de l'Eglife, entre les mains de *Nicolas II*, non-ſeulement tout ce qu'ils avaient pris, mais tout ce qu'ils pourraient prendre. Le duc *Robert* fit hommage de la Sicile même qu'il n'avait point encore. Il ſe déclara feudataire du faint-ſiége pour tous ſes Etats, promit une redevance de douze deniers par chaque charrue, ce qui était beaucoup. Cet hommage était un acte de piété politique, qui pouvait être regardé comme le denier de *St Pierre* que payait l'Angleterre au ſaint-ſiége, comme les deux livres d'or que lui donnèrent les premiers rois de Portugal; enfin, comme la ſoumiſſion volontaire de tant de royaumes à l'Eglife. 1059.

Naples, vaſſale de l'empire; depuis de l'Egliſe romaine.

Mais ſelon toutes les lois du droit féodal, établies en Europe, ces princes, vaſſaux de l'empire, ne pouvaient choiſir un autre ſuzerain. Ils devenaient coupables de félonie envers l'empereur; ils le mettaient en droit de confiſquer leurs Etats. Les querelles qui ſurvinrent entre le ſacerdoce & l'empire, &, encore plus, les propres forces des princes normands, mirent les empereurs hors d'état d'exercer leurs droits. Ces conquérans, en ſe feſant vaſſaux des papes, devinrent les protecteurs & ſouvent les maîtres de leurs nouveaux ſuzerains. Le duc *Robert* ayant reçu un étendard du pape, & devenu capitaine de l'Eglife, de ſon ennemi qu'il était, paſſe en Sicile avec ſon frère *Roger* : ils ſont la conquête de cette île ſur les Grecs & ſur les Arabes qui la partageaient alors. Les mahométans & les Grecs ſe ſoumirent à condition qu'ils conſerveraient leurs religions & leurs uſages. 1067.

Il fallait achever la conquête de tout ce qui compose aujourd'hui le royaume de Naples. Il restait encore des princes de Salerne, descendans de ceux qui avaient les premiers attiré les Normands dans ces pays. Les Normands enfin les chassèrent; le duc *Robert* leur prit Salerne : ils se réfugièrent dans la campagne de Rome, sous la protection de *Grégoire VII*, de ce même pape qui fesait trembler les empereurs. *Robert*, ce vassal & ce défenseur de l'Eglise, les y poursuit; *Grégoire VII* ne manque pas de l'excommunier, & le fruit de l'excommunication est la conquête de tout le Béneventin, que fait *Robert* après la mort du dernier duc de Bénévent de la race lombarde.

Grégoire VII, que nous verrons si fier & si terrible avec les empereurs & les rois, n'a plus que des complai-
1077. sances pour l'excommunié *Robert*. Il lui donne l'absolution, & en reçoit la ville de Bénévent, qui depuis ce temps-là est toujours demeurée au saint-siége.

Bientôt après éclatent les grandes querelles, dont nous parlerons, entre l'empereur *Henri IV* & ce même
1084. *Grégoire VII*. *Henri* s'était rendu maître de Rome, & assiégeait le pape dans ce château qu'on a depuis appelé le château Saint-Ange. *Robert* accourt alors de la Dalmatie où il fesait des conquêtes nouvelles, délivre le pape, malgré les Allemands & les Romains réunis contre lui, se rend maître de sa personne, & l'emmène à Salerne où ce pape, qui déposait tant de rois, mourut le captif & le protégé d'un gentilhomme normand.

Grégoire VII meurt captif.

Il ne faut point être étonné si tant de romans nous représentent des chevaliers errans devenus de

grands souverains par leurs exploits, & entrant dans la famille des empereurs. C'est précisément ce qui arriva à *Robert Guiscard*, & ce que nous verrons plus d'une fois au temps des croisades. *Robert* maria sa fille à *Constantin*, fils de l'empereur de Constantinople, *Michel Ducas*. Ce mariage ne fut pas heureux. Il eut bientôt sa fille & son gendre à venger, & résolut d'aller détrôner l'empereur d'Orient après avoir humilié celui d'Occident.

La cour de Constantinople n'était qu'un continuel orage. *Michel Ducas* fut chassé du trône par *Nicéphore*, surnomme *Botoniate*. *Constantin*, gendre de *Robert* fut fait eunuque; & enfin *Alexis Comnène*, qui eut depuis tant à se plaindre des croisés, monta sur le trône. *Robert*, pendant ces révolutions, s'avançait déjà par la Dalmatie, par la Macédoine, & portait la terreur 1084.
jusqu'à Constantinople. *Bohémond*, son fils d'un premier lit, si fameux dans les croisades, l'accompagnait à cette conquête d'un empire. Nous voyons par-là combien *Alexis Comnène* eut raison de craindre les croisades, puisque *Bohémond* commença par vouloir le détrôner.

La mort de *Robert*, dans l'île de Corfou, mit fin à 1085.
ses entreprises. La princesse *Anne Comnène*, fille de l'empereur *Alexis*, laquelle écrivit une partie de cette histoire, ne regarde *Robert* que comme un brigand, & s'indigne qu'il ait eut l'audace de marier sa fille au fils d'un empereur. Elle devait songer que l'histoire même de l'empire lui fournissait des exemples de fortunes plus considérables, & que tout cède dans le monde à la force & à la puissance.

CHAPITRE XLI.

De la Sicile en particulier, & du droit de légation dans cette île.

L'IDÉE de conquérir l'empire de Constantinople s'évanouit avec la vie de *Robert;* mais les établissemens de sa famille s'affermirent en Italie. Le comte *Roger*, son frère, resta maître de la Sicile; le duc *Roger*, son fils, demeura possesseur de presque tous les pays qui ont le nom de royaume de Naples; *Bohémond*, son autre fils, alla depuis conquérir Antioche, après avoir inutilement tenté de partager les Etats du duc *Roger*, son frère.

Pourquoi, ni le comte *Roger*, souverain de Sicile, ni son neveu *Roger*, duc de la Pouille, ne prirent-ils point dès-lors le titre de rois? Il faut du temps à tout. *Roger Guiscard*, le premier conquérant avait été investi comme duc par le pape *Nicolas II. Roger*, son frère, avait été investi par *Robert Guiscard*, en qualité de comte de Sicile. Toutes ces cérémonies ne donnaient que des noms, & n'ajoutaient rien au pouvoir. Mais ce comte de Sicile eut un droit qui s'est conservé toujours, & qu'aucun roi de l'Europe n'a eu : il devint un second pape dans son île.

Origine des droits ecclésiastiques des rois de Sicile.

Les papes s'étaient mis en possession d'envoyer dans toute la chrétienté des légats qu'on nommait *à latere*, qui exerçaient une juridiction sur toutes les églises, en exigeaient des décimes, donnaient les bénéfices, exerçaient & étendaient le pouvoir

pontifical autant que les conjonctures & les intérêts des rois le permettaient. Le temporel, presque toujours mêlé au spirituel, leur était soumis; ils attiraient à leur tribunal les causes civiles. Pour peu que le sacré s'y joignît au profane, mariages, testamens, promesses par serment, tout était de leur ressort. C'étaient des proconsuls que l'empereur ecclésiastique des chrétiens déléguait dans tout l'Occident. C'est par-là que Rome, toujours faible, toujours dans l'anarchie, esclave quelquefois des Allemands, & en proie à tous les fléaux, continua d'être la maîtresse des nations. C'est par-là que l'histoire de chaque peuple est toujours l'histoire de Rome.

Urbain II envoya un légat en Sicile dès que le comte *Roger* eut enlevé cette île aux mahométans & aux Grecs, & que l'Eglise latine y fut établie. C'était de tous les pays celui qui semblait en effet avoir le plus de besoin d'un légat, pour y régler la hiérarchie, chez un peuple dont la moitié était musulmane, & dont l'autre était de la communion grecque. Cependant ce fut le seul pays où la légation fut proscrite pour toujours. Le comte *Roger*, bienfaiteur de l'Eglise latine à laquelle il rendait la Sicile, ne put souffrir qu'on envoyât un roi sous le nom de légat dans le pays de sa conquête.

Le pape *Urbain*, uniquement occupé des croisades, & voulant ménager une famille de héros si nécessaire à cette grande entreprise, accorda, la dernière année de sa vie, une bulle au comte *Roger*, par 1098.
laquelle il révoqua son légat, & créa *Roger* & ses successeurs légats nés du saint-siége, en Sicile, leur attribuant tous les droits & toute l'autorité de cette

dignité, qui était à la fois ſpirituelle & temporelle. C'eſt-là ce fameux droit qu'on appelle la *monarchie de Sicile*, c'eſt-à-dire, le droit attaché à cette monarchie, droit que depuis les papes ont voulu anéantir, & que les rois de Sicile ont maintenu. Si cette prérogative eſt incompatible avec la hiérarchie chrétienne, il eſt évident qu'*Urbain* ne put pas la donner; ſi c'eſt un objet de diſcipline que la religion ne réprouve pas, il eſt auſſi évident que chaque royaume eſt en droit de ſe l'attribuer. Ce privilége, au fond, n'eſt que le droit de *Conſtantin* & de tous les empereurs, de préſider à toute la police de leurs Etats; cependant il n'y a eu dans toute l'Europe catholique qu'un gentilhomme normand qui ait ſu ſe donner cette prérogative aux portes de Rome.

1030. Premier roi de Naples & de Sicile.

Le fils de ce comte *Roger* recueillit tout l'héritage de la maiſon normande; il ſe fit couronner & ſacrer roi de Sicile & de la Pouille. Naples, qui était alors une petite ville, n'était point encore à lui, & ne pouvait donner le nom au royaume. Elle s'était toujours maintenue en république, ſous un duc qui relevait des empereurs de Conſtantinople; & ce duc avait juſqu'alors échappé, par des préſens, à l'ambition de la famille conquérante.

Ce premier roi, *Roger*, fit hommage au ſaint-ſiége. Il y avait alors deux papes: l'un, le fils d'un juif, nommé *Léon*, qui s'appelait *Anaclet*, & que *Saint Bernard* appelle *Judaïcam ſobolem*, race hébraïque; l'autre s'appelait *Innocent II*. Le roi *Roger* reconnut *Anaclet*, parce que l'empereur *Lothaire II* reconnaiſſait *Innocent*; & ce fut à cet *Anaclet* qu'il rendit ſon vain hommage.

Les empereurs ne pouvaient regarder les conquérans normands que comme des uſurpateurs : auſſi S[t] *Bernard*, qui entrait dans toutes les affaires des papes & des rois, écrivait contre *Roger*, auſſi-bien que contre ce fils d'un juif qui s'était fait élire pape à prix d'argent. *L'un*, dit-il, *a uſurpé la chaire de S[t] Pierre, l'autre a uſurpé la Sicile, c'eſt à Céſar à les punir*. Il était donc évident alors que la ſuzeraineté du pape ſur ces deux provinces n'était qu'une uſurpation.

S[t] Bernard déclare la ſuzeraineté du pape une uſurpation.

Le roi *Roger* ſoutenait *Anaclet*, qui fut toujours reconnu dans Rome. *Lothaire* prend cette occaſion pour enlever aux Normands leurs conquêtes. Il marche vers la Pouille avec le pape *Innocent II*. Il paraît bien que ces Normands avaient eu raiſon de ne pas vouloir dépendre des empereurs, & de mettre entre l'empire & Naples une barrière. *Roger*, à peine roi, fut ſur le point de tout perdre. Il aſſiégeait Naples quand l'empereur s'avance contre lui : il perd des batailles, il perd preſque toutes ſes provinces dans le continent. *Innocent II* l'excommunie & le pourſuit. *S[t] Bernard* était avec l'empereur & le pape. Il voulut en vain ménager un accommodement. 1037.
Roger vaincu ſe retire en Sicile. L'empereur meurt : tout change alors. Le roi *Roger* & ſon fils reprennent leurs provinces. Le pape *Innocent II* reconnu enfin dans Rome, ligué avec les princes à qui *Lothaire* avait donné ces provinces, ennemi implacable du roi, marche comme *Léon IX* à la tête d'une 1039.
armée. Il eſt vaincu & pris comme lui. Que peut-il faire alors ? il fait comme ſes prédéceſſeurs : il donne des abſolutions & des inveſtitures, & il ſe fait des

Autre pape pris par les princes normands.

protecteurs contre l'empire, de cette même maison normande contre laquelle il avait appelé l'empire à son secours.

Bientôt après, le roi subjugue Naples & le peu qui restait encore pour arrondir son royaume de Gayette jusqu'à Brindes. La monarchie se forme telle qu'elle est aujourd'hui. Naples devient la capitale tranquille du royaume, & les arts commencent à renaître un peu dans ces belles provinces.

Après avoir vu comment des gentilshommes de Coutance fondèrent le royaume de Naples & de Sicile, il faut voir comment un duc de Normandie, pair de France, conquit l'Angleterre. C'est une chose bien frappante que toutes ces invasions, toutes ces émigrations, qui continuèrent depuis la fin du quatrième siècle jusqu'au commencement du quatorzième, & qui finirent par les croisades. Toutes les nations de l'Europe ont été mêlées, & il n'y en a eu presqu'aucune qui n'ait eu ses usurpateurs.

CHAPITRE XLII.

Conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie.

TANDIS que les enfans de *Tancrède de Hauteville* fondaient si loin des royaumes, les ducs de leur nation en acquéraient un qui est devenu plus considérable que les Deux Siciles. La nation britannique était, malgré sa fierté, destinée à se voir toujours gouvernée par des étrangers. Après la mort d'*Alfred*, arrivée

arrivée en 900, l'Angleterre retomba dans la confusion & la barbarie. Les anciens Anglo-Saxons ses premiers vainqueurs, & les Danois, ses usurpateurs nouveaux, s'en disputaient toujours la possession; & de nouveaux pirates danois venaient encore souvent partager les dépouilles. Ces pirates continuaient d'être si terribles, & les Anglais si faibles, que vers l'année 1000 on ne put se racheter d'eux, qu'en payant quarante-huit mille livres sterling. On imposa, pour lever cette somme, une taxe qui dura depuis assez long-temps en Angleterre, ainsi que la plupart des autres taxes, qu'on continue toujours de lever après le besoin. Ce tribut humiliant fut appelé argent danois, *dann geld*.

Canut, roi de Danemarck, qu'on a nommé *le grand*, & qui n'a fait que de grandes cruautés, réunit sous sa domination le Danemarck & l'Angleterre. Les 1017.
naturels anglais furent traités alors comme des esclaves. Les auteurs de ce temps avouent que quand un anglais rencontrait un danois, il fallait qu'il s'arrêtât jusqu'à ce que le danois eût passé.

La race de *Canut* ayant manqué, les états du 1041.
royaume, reprenant leur liberté, déférèrent la couronne à *Edouard*, un descendant des anciens Anglo-Saxons, qu'on appelle *le saint* ou *le confesseur*. Une des grandes fautes, ou un des grands malheurs de ce roi, fut de n'avoir point d'enfans de sa femme *Edithe*, fille du plus puissant seigneur du royaume. Il haïssait sa femme, ainsi que sa propre mère, pour des raisons d'Etat; et les fit éloigner l'une & l'autre. La stérilité de son mariage servit à sa canonisation. On prétendit qu'il avait fait vœu de chasteté : vœu téméraire dans

Edouard le saint, ou le confesseur.

un mari, & abfurde dans un roi qui avait befoin d'héritiers. Ce vœu, s'il fut réel, prépara de nouveaux fers à l'Angleterre.

Ecrouelles. Au refte, les moines ont écrit que cet *Edouard* fut le premier roi de l'Europe qui eut le don de guérir les écrouelles. Il avait déjà rendu la vue à fept ou huit aveugles, quand une pauvre femme attaquée d'une humeur froide fe préfenta devant lui : il la guérit incontinent en fefant le figne de la croix, & la rendit féconde, de ftérile qu'elle était auparavant. Les rois d'Angleterre fe font attribué depuis le privilége, non pas de guérir les aveugles, mais de toucher les écrouelles qu'ils ne guériffaient pas.

St Louis en France, comme fuzerain des rois d'Angleterre, toucha les écrouelles, & fes fucceffeurs jouirent de cette prérogative. *Guillaume III* la négligea en Angleterre ; & le temps viendra que la raifon, qui commence à faire quelques progrès en France, abolira cette coutume (28).

(28) Non-feulement *Louis XVI* a été facré, ce qui, dans ce fiècle, ne pouvait avoir d'autre avantage que de prolonger un peu parmi le peuple le règne de la fuperftition, & de valoir de gros profits aux fourniffeurs de la cour ; mais même il a touché des écrouelles fuivant l'ufage établi. *Louis XV* en avait touché à fon facre. Une bonne femme de Valenciennes imagina qu'elle ferait fortune fi elle pouvait faire accroire que le roi l'avait guérie. Moitié efpérance, moitié crainte, des médecins conftatèrent la guérifon. L'intendant de Valenciennes (*d'Argenfon*) s'empreffa d'en envoyer le procès-verbal authentique ; il reçut des bureaux la réponfe fuivante : *Monfieur, la prérogative qu'ont les rois de France de guérir les ecrouelles, eft établie fur des preuves fi authentiques, qu'elle n'a pas befoin d'être confirmée par des faits particuliers.* Un fiècle plutôt, les bureaux euffent mis leur politique à paraître dupes ; un fiècle plus tard, aucun intendant n'ofera plus leur envoyer des procès-verbaux de miracles, quand même il ferait capable d'y eroire.

Vous voyez toujours les usages & les mœurs de ces temps-là absolument différens des nôtres. *Guillaume* duc de Normandie, qui conquit l'Angleterre, loin d'avoir aucun droit sur ce royaume, n'en avait pas même sur la Normandie, si la naissance donnait les droits. Son père, le duc *Robert*, qui ne s'était jamais marié, l'avait eu de la fille d'un pelletier de Falaise, que l'histoire appelle *Harlot*, terme qui signifiait & signifie encore aujourd'hui en anglais *concubine* ou *femme publique*. L'usage des concubines, permis dans tout l'Orient & dans la loi des Juifs, ne l'était pas dans la nouvelle loi : il était autorisé par la coutume. On rougissait si peu d'être né d'une pareille union, que souvent *Guillaume* en écrivant, signait *le bâtard Guillaume*. Il est resté une lettre de lui au comte *Alain* de Bretagne, dans laquelle il signe ainsi. Les bâtards héritaient souvent ; car dans tous les pays où les hommes n'étaient pas gouvernés par des lois fixes, publiques & reconnues, il est clair que la volonté d'un prince puissant était le seul code. *Guillaume* fut déclaré par son père & par les états héritier du duché ; & il se maintint ensuite par son habileté & par sa valeur contre tous ceux qui lui disputèrent son domaine. Il régnait paisiblement en Normandie, & la Bretagne lui rendait hommage : lorsqu'*Edouard le confesseur* étant mort, il prétendit au royaume d'Angleterre.

Guillaume le bâtard.

Le droit de succession ne paraissait alors établi dans aucun Etat de l'Europe. La couronne d'Allemagne était élective : l'Espagne était partagée entre les chrétiens & les musulmans : la Lombardie changeait chaque jour de maître. La race *Carlovingienne*,

détrônée en France, fefait voir ce que peut la force contre le droit du fang. *Edouard le confeffeur* n'avait point joui du trône à titre d'héritage. *Harold*, fucceffeur d'*Edouard*, n'était point de fa race; mais il avait le plus inconteftable de tous les droits, les fuffrages de toute la nation. *Guillaume le bâtard* n'avait pour lui ni le droit d'élection, ni celui d'héritage, ni même aucun parti en Angleterre. Il prétendit que dans un voyage qu'il fit autrefois dans cette île, le roi *Edouard* avait fait en fa faveur un teftament que perfonne ne vit jamais. Il difait encore qu'autrefois il avait délivré de prifon *Harold*, & qu'*Harold* lui avait cédé fes droits fur l'Angleterre. Il appuya fes faibles raifons d'une forte armée.

Nul droit de fucceffion alors.

Les barons de Normandie, affemblés en forme d'états, refusèrent de l'argent à leur duc pour cette expédition, parce que, s'il ne réuffiffait pas, la Normandie en refterait appauvrie, & qu'un heureux fuccès la rendrait province d'Angleterre; mais plufieurs normands hafardèrent leur fortune avec leur duc. Un feul feigneur, nommé *Fiz-Othbern*, équipa quarante vaiffeaux à fes dépens. Le comte de Flandre, beau-père du duc *Guillaume*, le fecourut de quelque argent. Le pape *Alexandre II* entra dans fes intérêts. Il excommunia tous ceux qui s'oppoferaient aux deffeins de *Guillaume*. C'était fe jouer de la religion; mais les peuples étaient accoutumés à ces profanations, & les princes en profitaient. *Guillaume* partit de Saint-Valeri avec une flotte nombreufe; on ne fait combien il avait de vaiffeaux ni de foldats. Il aborda fur les côtes de Suffex; & bientôt après fe donna dans cette province la fameufe bataille de

14 octobre 1066.

Haſtings, qui décida ſeule du ſort de l'Angleterre. Les anciennes chroniques nous apprennent qu'au premier rang de l'armée normande, un écuyer nommé *Taillefer*, monté ſur un cheval armé, chanta la chanſon de *Roland*, qui fut ſi long-temps dans la bouche des Français, ſans qu'il en ſoit reſté le moindre fragment. Ce *Taillefer*, après avoir entonné la chanſon que les ſoldats répétaient, ſe jeta le premier parmi les Anglais, & fut tué. Le roi *Harold* & le duc de Normandie quittèrent leurs chevaux, & combattirent à pied : la bataille dura ſix heures. La gendarmerie à cheval, qui commençait à faire ailleurs toute la force des armées, ne paraît pas avoir été employée dans cette journée. Les troupes, de part & d'autre, étaient compoſées des fantaſſins. *Harold* & deux de ſes frères y furent tués. Le vainqueur s'approcha de Londres, portant devant lui une bannière bénite que le pape lui avait envoyée. Cette bannière fut l'étendard auquel tous les évêques ſe rallièrent en ſa faveur. Ils vinrent aux portes, avec le magiſtrat de Londres, lui offrir la couronne qu'on ne pouvait refuſer au vainqueur.

Bataille de Haſtings. Chanſon de *Roland*.

Quelques auteurs appellent ce couronnement une élection libre, un acte d'autorité du parlement d'Angleterre. C'eſt préciſément l'autorité des eſclaves faits à la guerre, qui accordaient à leurs maîtres le droit de les fuſtiger.

Guillaume ayant reçu une bannière du pape pour cette expédition, lui envoya en récompenſe l'étendard du roi *Harold* tué dans la bataille, & une petite partie du petit tréſor que pouvait avoir alors un roi anglais. C'était un préſent conſidérable pour ce

pape *Alexandre II* qui difputait encore fon fiége à *Honorius II*, & qui, fur la fin d'une longue guerre civile dans Rome, était réduit à l'indigence. Ainfi un barbare, fils d'une proftituée, meurtrier d'un roi légitime, partage les dépouilles de ce roi avec un autre barbare; car ôtez les noms de duc de Normandie, de roi d'Angleterre & de pape, tout fe réduit à l'action d'un voleur normand, & d'un receleur lombard : & c'eft au fond à quoi toute ufurpation fe réduit.

Véritable idée des conquêtes.

Guillaume fut gouverner comme il fut conquérir. Plufieurs révoltes étouffées, des irruptions de Danois rendues inutiles, des lois rigoureufes durement exécutées, fignalèrent fon règne. Anciens Bretóns, Danois, Anglo-Saxons, tous furent confondus dans le même efclavage. Les Normands qui avaient eu part à fa victoire partagèrent par fes bienfaits les terres des vaincus. De-là toutes ces familles normandes, dont les defcendans, ou du moins les noms, fubfiftent encore en Angleterre. Il fit faire un dénombrement exact de tous les biens des fujets de quelque nature qu'ils fuffent. On prétend qu'il en profita pour fe faire en Angleterre un revenu de quatre cents mille livres fterling, environ cent vingt millions de France. Il eft évident qu'en cela les hiftoriens fe font trompés. L'Etat d'Angleterre d'aujourd'hui, qui comprend l'Ecoffe & l'Irlande, n'a pas un plus gros revenu, fi vous en déduifez ce qu'on paye pour les anciennes dettes dn gouvernement. Ce qui eft sûr, c'eft que *Guillaume* abolit toutes les lois du pays, pour y introduire celles de Normandie. Il ordonna qu'on plaidât en normand ; & depuis lui, tous les actes

Gouvernement de *Guillaume le bâtard.*

furent expédiés en cette langue jufqu'à *Edouard III.* Il voulut que la langue des vainqueurs fût la feule du pays. Des écoles de la langue normande furent établies dans toutes les villes & les bourgades. Cette langue était le français mêlé d'un peu de danois : idiome barbare, qui n'avait aucun avantage fur celui qu'on parlait en Angleterre. On prétend qu'il traitait non-feulement la nation vaincue avec dureté, mais qu'il affectait encore des caprices tyranniques. On en donne pour exemple la *loi du couvre-feu*, par laquelle il fallait, au fon de la cloche, éteindre le feu dans chaque maifon à huit heures du foir. Mais cette loi, bien loin d'être tyrannique, n'eft qu'une ancienne police établie prefque dans toutes les villes du Nord : elle s'eft long-temps confervée dans les cloîtres. Les maifons étaient bâties de bois, & la crainte du feu était un objet des plus importans de la police générale.

On lui reproche encore d'avoir détruit tous les villages, qui fe trouvaient dans un circuit de quinze lieues, pour en faire une forêt, dans laquelle il pût goûter le plaifir de la chaffe. Une telle action eft trop infenfée pour être vraifemblable. Les hiftoriens ne font pas attention qu'il faut au moins vingt années pour qu'un nouveau plant d'arbres devienne une forêt propre à la chaffe. On lui fait femer cette forêt en 1080. Il avait alors foixante-trois ans. Quelle apparence y a-t-il qu'un homme raifonnable ait à cet âge détruit des villages, pour femer quinze lieues en bois, dans l'efpérance d'y chaffer un jour ?

Ridicule tyrannie imputée à *Guillaume.*

Le conquérant de l'Angleterre fut la terreur du roi de France *Philippe I*, qui voulut abaiffer trop tard

un vassal si puissant, & qui se jeta sur le Maine, dépendant alors de la Normandie. *Guillaume* repassa la mer, reprit le Maine, & contraignit le roi de France à demander la paix.

Grégoire VII veut l'hommage de l'Angleterre.

Les prétentions de la cour de Rome n'éclatèrent jamais plus singulièrement qu'avec ce prince. Le pape *Grégoire VII* prit le temps qu'il fesait la guerre à la France, pour demander qu'il lui rendît hommage du royaume d'Angleterre. Cet hommage était fondé sur cet ancien denier de *S*[t] *Pierre*, que l'Angleterre payait à l'Eglise de Rome : il revenait à environ vingt sous de notre monnaie par chaque maison ; offrande regardée en Angleterre comme une forte aumône, & à Rome comme un tribut. *Guillaume le conquérant* fit dire au pape qu'il pourrait bien continuer l'aumône; mais au lieu de faire hommage, il fit défense en Angleterre de reconnaître d'autre pape que celui qu'il approuverait. La proposition de *Grégoire VII* devint par-là ridicule à force d'être audacieuse. C'est ce même pape qui bouleversait l'Europe pour élever le sacerdoce au-dessus de l'Empire ; mais avant de parler de cette querelle mémorable, & des croisades qui prirent naissance dans ces temps ; il faut voir, en peu de mots, en quel état étaient les autres pays de l'Europe.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table des Chapitres.



